This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

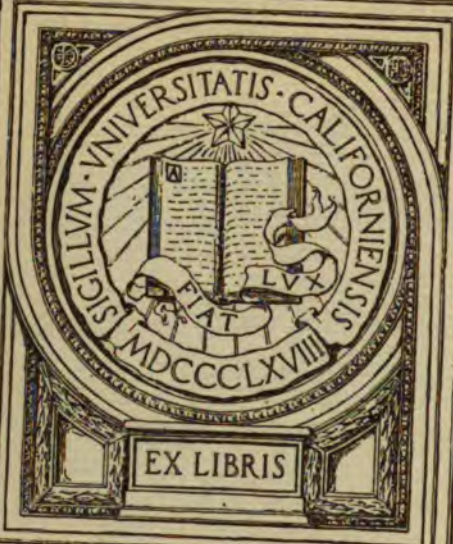
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

ALVMNVS BOOK FVND



EX LIBRIS

MOIS DE MARIE

DE

NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES

CONFÉRENCES

SUR LA MÈRE ADMIRABLE

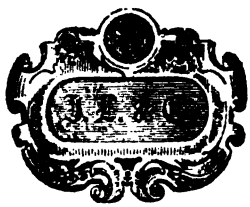
PRÊCHÉES DANS CETTE ÉGLISE, A PARIS, EN L'ANNÉE 1854,

PAR

M. L'ABBÉ LE BLASTIER,

Prêtre du Diocèse de Meaux,
Missionnaire Apostolique, Chanoine honoraire de Carcassonne.

Ecce Mater tua!
Voilà votre Mère!
Évangile selon saint Jean, ch. XIX.



PARIS,

CHEZ JACQUES LECOFFRE ET Cie, LIBRAIRES,
RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29.

—

1855

UNIV. OF
CALIFORNIA

MOIS DE MARIE

DE

NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES.

Paris. — Imprimé par E. THUNOT et Cie, rue Racine, 26.

MOIS DE MARIE

DE

NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES

CONFÉRENCES

SUR LA MÈRE ADMIRABLE

PRÊCHÉES DANS CETTE ÉGLISE, A PARIS, EN L'ANNÉE 1854,

PAR

M. L'ABBÉ LE BLASTIER,

Prêtre du Diocèse de Meaux,

Missionnaire Apostolique, Chanoine honoraire de Carcassonne.

Ecce Mater tua!

Voilà votre Mère!

Évangile selon saint Jean, ch. XIX

PARIS,

CHEZ JACQUES LECOFFRE ET Cie, LIBRAIRES,

RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29.

1855

L'Auteur et les Éditeurs se reservent tout droit de traduction et de reproduction.

BT601
L4

UNIV
CALIF

History - Alumnus

afw

AUGUSTE ALLOU,

PAR LA MISÉRICORDE DIVINE ET LA GRACE DU SAINT SIÉGE APOSTOLIQUE,

ÉVÊQUE DE MEAUX.

—

D'après le rapport qui nous a été fait sur le livre intitulé *Mois de Marie de Notre-Dame-des-Victoires*, par M. l'abbé Le Blastier, cet ouvrage, nourri de la doctrine des Saintes Écritures et des Pères de l'Église, n'offre rien de contraire à l'orthodoxie. Nous le recommandons volontiers au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, comme très-propre à éclairer la piété et à augmenter la dévotion envers la Sainte Vierge.

Meaux, le 9 avril 1855.

† AUGUSTE,
ÉVÊQUE DE MEAUX.

Par Mandement :

Locus sigilli.

VERDIER,
Chanoine-Secrétaire.

a

869913

A

MONSIEUR L'ABBÉ DUFRICHE-DESGENETTES,

CURÉ DE NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES,

FONDATEUR

DE L'ARCHICONFRÉRIE DU SAINT ET IMMACULÉ CŒUR DE MARIE,

ET

AUX PIEUX ASSOCIÉS

RÉPANDUS DANS TOUTES LES PARTIES DE L'ÉGLISE,

Hommage du respectueux dévouement de

L'Auteur.

PRÉFACE.

La douceur dans la force, telle est la loi à laquelle la Providence a soumis le gouvernement de l'univers. Il est écrit : « La Sagesse atteint d'une extrémité à l'autre » avec force et dispose toutes choses avec douceur. »

Nous trouvons au livre *des Juges* un bel emblème de cette Loi divine, le rayon de miel dans la gueule du lion qui avait été terrassé par Samson. Et c'était là le mot de l'énigme proposée aux habitants de Thamnatha : « Comment la douceur est-elle sortie de la force ? » Les Philistins passèrent trois jours à chercher la solution du problème. Combien y a-t-il encore d'infidèles qui ont la vaine prétention d'expliquer des mystères qui seront toujours inexplicables en dehors de l'Évangile, révélation suprême de Dieu, et de l'Église, révélation vivante de l'Évangile !

La douceur dans la force, c'est le cachet de la Papauté, cette Pierre inébranlable sur laquelle le Seigneur Jésus a bâti le Temple Catholique qu'il a ouvert à la gloire de Dieu son Père et au bonheur des hommes ses frères. Vous avez lu les allocutions de Pie IX ; quelle mansué-

tude, mais aussi quelle majesté ! Et cette langue qu'aucun philosophe, qu'aucun roi n'ont jamais tenté de contrefaire, la Papauté la parle depuis dix-huit cents ans ! C'est la langue que lui a apprise le Verbe Éternel.

Le plus beau des caractères est incontestablement celui de la mère. Une mère est un si cher trésor que Dieu a voulu le donner à son Fils comme une compensation aux souffrances qui l'attendaient sur la terre. Y a-t-il une douceur, une force comparables à la tendresse et au dévouement maternels ? Il ne faut que rentrer dans son cœur pour trouver la réponse à cette question. Mais s'il en est ainsi de la mère des hommes, que devons-nous donc penser de la Mère de Dieu ? A quelle hauteur l'Incarnation n'a-t-elle pas élevé la Vierge Bienheureuse ! Dire de Marie qu'elle a réalisé *le beau idéal* de la maternité, c'est beaucoup sans doute, ce n'est point assez : On a vu resplendir en elle *le divin* du caractère maternel.

Le plus magnifique présent que Dieu pût nous faire après nous avoir donné son Cœur dans l'Eucharistie, était de nous donner, par un surcroît de bonté, le Cœur de sa Mère. Il lui a plu, de nos jours, d'allumer un phare de salut qui, du centre de cette capitale, rayonnât non-seulement sur la Chrétienté, mais aussi sur les peuples assis à l'ombre de la mort. Pour la première fois, et nous l'espérons, pour toujours, *la douceur et la force* de Marie ont été honorées sous un commun vocable dans un Sanctuaire devenu en peu de temps aussi célèbre que

les plus insignes basiliques dédiées à Dieu sous l'invocation de la Reine des Cieux. Le Saint Cœur de Marie, quel asile ouvert aux Justes, quel refuge montré aux pécheurs ! Et combien Notre-Dame-des-Victoires a-t-elle déjà fait et fera-t-elle encore de conquêtes sur le schisme, l'hérésie et l'enfer !

Jamais le Dieu de toute consolation n'a daigné bénir autant notre faible parole que pendant le dernier Mois de Marie, grâce à l'intercession toute-puissante de la Très-Sainte Vierge. Si la lecture de ces mêmes entretiens lui ramène quelques âmes égarées, nous serons trop récompensés de nos humbles travaux.

MOIS DE MARIE

DE

NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES.

30 AVRIL.

DISCOURS D'OUVERTURE.

IMPORTANCE DU MOIS DE MARIE.

A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris.

C'est ici l'œuvre du Seigneur, c'est ici la merveille qui est sous nos yeux.

Psaume 117, v. 23.

Mes frères, les Prophètes avaient annoncé que le Messie ressemblerait à un voyageur égaré sur la terre et à un ouvrier qui gagne péniblement son pain de chaque jour; qu'il serait méconnu, méprisé, rassasié d'outrages, et qu'après avoir été traité comme un criminel, il expirerait dans les tourments. Mais ils savaient aussi que les travaux et les souffrances du Fils de l'Homme lui ouvriraient le chemin de la gloire; que du haut de sa Croix il attirerait tout à lui, et que de sa mort il lui naîtrait une postérité immortelle. Témoins de ce changement de la droite du Très-Haut, ils avaient placé dans la bouche de Jésus-Christ ces magnifiques paroles : « Mes ennemis m'ont heurté pour précipiter » ma chute; mais le Seigneur m'a soutenu. Je ne mourrai » pas, je vivrai, je raconterai ce qu'a fait le Seigneur. La » pierre que les architectes avaient rejetée est devenue la

» pierre de l'angle. C'est ici l'œuvre du Seigneur; c'est ici la » merveille qui est sous nos yeux [1]. »

La même destinée était prédite à l'Église de Jésus-Christ. Cette pierre détachée de la montagne devait renverser la statue colossale qui figurait les grands Empires de l'Antiquité. Ils ont été emportés comme la poussière par le souffle des vents, et le lieu où ils étaient ne se trouve plus. Mais la pierre qui avait frappé la statue est devenue une montagne qui a rempli l'univers [2]. Le petit troupeau que le Bon Pasteur avait envoyé, ainsi que des agneaux au milieu des loups, a formé l'immense Famille des Enfants de Dieu. La Société fondée par douze Pêcheurs de Galilée embrasse tous les peuples et tous les siècles. *C'est ici l'œuvre du Seigneur, c'est ici la merveille qui est sous nos yeux.*

Les Saints nous offrent aussi le même contraste des misérables commencements de ce pèlerinage terrestre et de la fin glorieuse dont ils sont en possession dans la Cité de Dieu. « Ils ont été errants, abandonnés, affligés, persécu- » tés, eux dont le monde n'était pas digne. Ils se sont reti- » rés au fond des déserts, dans les grottes et dans les ca- » vernes. Ils ont souffert les tortures, les chaînes, les » prisons. Ils ont été lapidés, coupés par morceaux, immo- » lés par le glaive; mais ils ont trouvé une vie meilleure [3]. » Et même sur la terre, l'Histoire salue en eux ses vrais grands hommes, et les générations ne se lassent point de redire avec amour leurs noms vénérables. *C'est ici l'œuvre du Seigneur, c'est ici la merveille qui est sous nos yeux.*

S'il en est ainsi de Jésus-Christ, le Saint des Saints, de l'Église son Épouse et des premiers-nés de Jésus-Christ et de l'Église; si c'est une loi de la Providence que Dieu, qui a tout fait pour les Justes, ne semble se souvenir d'eux dans le temps que pour les condamner à de plus rigoureuses épreuves, évidemment, mes frères, nous devons retrouver la même loi

[1] Ps. 117. — [2] Dan. 2. — [3] Heb. 11.

quand il s'agit de la Vierge Très-Sainte qui a donné au monde l'Auteur de la Sainteté, et qui est la Reine de Tous les Saints. Nous étudierons aujourd'hui le grand principe que nous venons d'exposer, dans son application à Marie. Nous rechercherons d'abord comment elle est arrivée, par les routes les plus cachées et les plus épineuses, au plus haut point de la grâce et de la gloire. Nous verrons ensuite les conséquences de cette même loi s'étendre sur le Culte universel qui lui est rendu dans l'Église, et en particulier sur celui qu'elle reçoit dans ce sanctuaire béni de Notre-Dame-des-Victoires.

L'esprit de l'homme s'attache à ce qui est extraordinaire. Si vous ne lui présentez que des personnages qui se perdent dans la foule, ou que des vertus modestes qui se renferment dans l'étroite enceinte du foyer domestique, n'espérez pas fixer son attention. Il lui faut des héros qui sortent des voies communes, des actions qui l'éblouissent, des qualités éclatantes, d'illustres infortunes. La noblesse de l'extraction, de la fortune, des armes, du génie, voilà ce qui captive son admiration, ce qui fait à ses yeux le mérite, le bonheur, la gloire.

Mais les pensées de Dieu sont bien différentes des pensées de l'Homme. Il n'a donné à sa Mère aucune de ces distinctions. Si autrefois les ancêtres de Marie avaient appartenu aux races les plus illustres, ce n'était plus qu'un souvenir presque entièrement effacé. La renommée s'était retirée avec la prospérité de cette humble famille, qui était retombée insensiblement dans l'oubli et dans la médiocrité. Le berceau de la sainte Vierge fut si bien caché aux regards de la foule, que l'on ne connaît que d'une manière confuse le lieu qui la vit naître. L'Évangile ne cite même pas le nom de ses parents. Le sanctuaire couvrit de ses ombres impénétrables les religieuses années de son enfance. La plus grande partie de son existence demeura ignorée, inaperçue. Les historiens sacrés respectent ce caractère merveilleux de

simplicité. Je me plais même à supposer qu'elle les invita à ne prononcer son nom que lorsqu'il serait indispensable de le faire pour nous donner l'intelligence des événements auxquels elle prit une si grande part. Elle n'élève que bien rarement la voix, et encore se borne-t-elle à ne prononcer que quelques mots. Une fois seulement ses paroles ont une certaine étendue ; c'est qu'il s'agit alors non plus d'elle, mais de son Dieu ; et ce qu'elle dit ne peut que nous faire admirer davantage son silence habituel, puisque jamais langue humaine ne proféra rien qui approche de l'éloquence, de la poésie, de l'inspiration du *Magnificat*.

Personne peut-être, chrétiens, n'était plus digne que Fénelon de nous tracer une esquisse des actions qui remplissaient la vie laborieuse de Marie. Écoutons ce pieux archevêque : « Rèprésentons-nous, car il est beau de nous » représenter ce détail que Dieu même n'a pas dédaigné de » voir avec complaisance, représentons-nous donc cette au» guste Reine du ciel toute courbée sous la pesanteur des » fardeaux qu'elle portait, tantôt employant ses mains pures » à cultiver la terre à la sueur de son visage ; tantôt fai» sant elle-même les habits de toute la famille, selon la » coutume des femmes juives ; tantôt allant puiser de l'eau » pour tous les usages domestiques, selon l'exemple des » plus illustres femmes des Patriarches ; tantôt apprêtant » les doux repas » que la frugalité assaisonne. « Qu'il est » beau, continue Fénelon, de la voir ainsi, dans ses hum» bles fatigues, mortifier son corps innocent, pour faire » rougir les femmes chrétiennes de tous les siècles par un » exemple qui confond si bien leur vanité et leur délica» tesse [1] ! »

Hélas ! mes frères, ces pénibles travaux ne la garantiront pas toujours des rigueurs de la pauvreté. Elle connaîtra les privations, mais elle ne s'en affligera que lorsque son Fils

[1] Fénelon, sermon pour la fête de l'Assomption.

les partagera avec elle. Quand le Seigneur fera son entrée dans le monde, elle n'aura à lui offrir d'autre asile qu'une étable, d'autre berceau qu'une crèche, d'autre vêtement que les langes de l'indigence. Elle comprendra mieux que personne combien la richesse est peu de chose, puisque Dieu a voulu s'en passer [1]. Elle verra Celui par qui tout a été créé, travailler à faire des charrues dont on se souviendra dans son Église naissante, selon l'expression de Bossuet [2], et préluder ainsi à cette grande révélation : Bienheureux les pauvres! Elle sera la digne Mère du Dieu qui s'est plu à être inconnu, méprisé, et qui a semblé prendre à tâche de placer toute sa gloire dans la profondeur même de ses anéantissements.

Les bénédictions de l'ancienne Loi étaient les prospérités temporelles. L'adversité et les persécutions seront les bénédictions du Nouveau Testament. Marie sera appelée la première à les recueillir. Dieu, qui mesure l'épreuve à la force, lui réserve des afflictions proportionnées à la grandeur qu'il lui destine et à l'amour qu'il lui porte. Il ira la chercher dans le silence de la retraite pour l'élever à la plus haute dignité qui fut jamais, et pour la plonger aussitôt dans un océan d'amertume. Il la fera en même temps Mère de Dieu et Mère de douleur. Représentez-vous, mes frères, les alarmes de la Vierge sainte, lorsqu'elle s'exposa à être repoussée de sa demeure plutôt que de consentir à trahir le secret du Ciel; les fatigues de son voyage à Bethléem; sa détresse inouïe quand il n'y eut point pour elle de place dans l'hôtellerie; son dénûment à la naissance du Sauveur; son épouvante à l'aspect du glaive qui devait déchirer son âme; sa sollicitude pour soustraire Jésus à la fureur d'Hérode; les dangers de sa fuite en Égypte; les tristesses de son exil; ses terreurs lorsqu'elle perdit son cher enfant, resté à Jérusalem après la fête de Pâques; les longues an-

[1] Carendo vilia fecit. S. Aug. — [2] Bossuet, *Élévations sur les mystères*, 19e semaine, 8e élév.

nées qu'elle passa avec le Seigneur, où la douceur de sa joie fut constamment empoisonnée par la perspective des supplices qui attendaient l'Homme de douleurs. Accompagnez avec elle Jésus-Christ au Calvaire; mais n'essayez pas de comprendre le mystère de ses angoisses maternelles. Voyez-la descendre de la Montagne du Sacrifice, emportant dans son Cœur le trait mortel qui l'a frappée et qui ne la quittera plus, condamnée qu'elle est à survivre longtemps encore, dans cette vallée de larmes, à son Fils, son unique trésor; puis dites-nous si ce n'est pas là le tableau le plus achevé du malheur et l'application la plus sanglante que Dieu ait jamais faite à une créature de la Croix du Rédempteur. Non, rien n'égale les souffrances de Marie, si ce n'est la résignation intrépide et l'inaltérable sérénité de cette grande âme, qui ne se laisse pas plus abattre par la tribulation qu'elle ne s'est laissé élever par la gloire.

Plus pure que les Anges des cieux, Marie fut aussi vigilante que si elle eût eu à se prémunir contre la fragilité des enfants de la terre. Ne demandant rien au delà de sa profonde et respectable obscurité, elle eut soin d'éviter les plaisirs, comme s'ils eussent eu pour elle les périls qu'ils ont pour nous. Son amour de la solitude ne l'empêcha point de se prêter au délassement de la conversation; mais elle y apporta une réserve extrême, comme si la frivolité, qui fait le fond ordinaire de nos entretiens les plus innocents, eût pu dissiper son esprit et troubler la tranquillité de ses pensées. Sévère pour elle-même, elle n'eut à l'égard des autres qu'affabilité et que bienveillance. La visite qu'elle rendit à une parente âgée nous prouve assez qu'elle ne se refusait pas aux démarches affectueuses que réclament nos relations avec le prochain, puisque, pour satisfaire aux convenances de la charité, elle ne balança pas à faire une course lointaine à travers les montagnes de la Judée. L'humilité, l'obéissance, le grave sentiment du devoir, l'inviolable fidélité à la loi du Seigneur, l'abnégation soutenue par le courage,

l'immolation silencieuse de tout son être, tels sont les grands traits de cette vie cachée en Dieu et ensevelie avec Jésus-Christ; tels sont les caractères de la sainteté de Marie.

Et cependant, sous le voile de la simplicité évangélique qui la recouvre, cette sainteté est le plus grand prodige de grâce qu'ait opéré l'Incarnation du Verbe. Oui, si la Perfection paraissait sous une forme sensible, elle ne parlerait point, elle n'agirait point autrement que ne l'a fait la Vierge Marie. C'est la belle pensée de Raymond Jordan, qui n'a pas craint de l'appeler l'Idée même de l'honneur et du mérite [1].

Il ne nous fallait rien moins que cet exemple, mes frères, pour nous désabuser de l'illusion dangereuse qui fait consister la sainteté dans des vertus sublimes réservées seulement aux âmes d'élite, et qui la suppose volontiers accessible à toutes les conditions, si ce n'est la nôtre. Non, chrétiens, Dieu ne saurait être contraire à lui-même. Quand, au commencement, il tira l'univers du néant, il vit que toutes ses œuvres étaient également bonnes. La fleur des champs lui fit éprouver la même satisfaction que le plus brillant des astres. L'insecte caché sous un brin d'herbe entra dans le dessein du Créateur aussi bien que l'aigle qui plane sur la cime des montagnes. Le même ordre préside aussi au gouvernement des choses humaines. Il faut que toutes les places soient occupées dans la maison du Maître souverain. Les plus petits emplois glorifient Dieu aussi bien que les fonctions les plus éclatantes. Peu importe le degré de l'échelle sociale où la Providence vous ait placés : Tout est égal où la volonté de Dieu se trouve également, nous dit saint Augustin [2]. L'important, c'est la pratique des obligations touchantes de la famille, des obligations essentielles de la profession. C'est là ce qui constitue le

[1] Idea probitatis et virtutis. — C'est cet auteur qui se cachait sous le pseudonyme d'*Idiota*. — [2] Paria sunt omnia ubi par est Dei voluntas. S. Aug.

droit commun. Un père ne pourrait négliger l'administration de ses biens; une mère, celle de son intérieur; un berger, celle de son troupeau; un prince, celle de son royaume; personne enfin ne saurait se dispenser de ses devoirs domestiques ou de ses devoirs d'état sans sortir des bornes de sa vocation, et sans se rendre coupable envers Dieu, envers la société, envers la patrie.

Le Père céleste, qui appelait le plus grand nombre de ses enfants à vivre dans le monde, a voulu que son Fils menât une vie publique. On compte par journées le temps que Notre-Seigneur Jésus-Christ a donné à la solitude, et par années celui où il conversa parmi nous, plein de grâce et de vérité. Le Verbe fait chair a partagé nos joies, puisqu'il n'a pas dédaigné d'assister au festin des noces de Cana, et de prendre place à la table hospitalière de Marthe et de Zachée; il a partagé surtout nos douleurs, puisqu'on l'a vu pleurer sur les malheurs de Jérusalem et sur la tombe de Lazare. Il a accueilli les doux sourires de l'enfance, et il n'a pas repoussé les larmes amères du repentir. Il a enduré nos fatigues et nos sueurs; il s'est courbé sous le joug qui pèse sur tous les fils d'Adam. Il a ressenti tout ce qui émeut, tout ce qui attendrit l'âme humaine dans ses plus intimes profondeurs. Mêlé à toutes les scènes de la vie et de la mort, il a appris la science terrible de la souffrance, et il a tellement compati à nos maux qu'après nous avoir nommés ses amis et ses frères, il est allé jusqu'à s'appeler notre serviteur. C'est qu'en effet il a rempli envers nous les plus humbles offices de la domesticité. A la veille de sa Passion, il mit un linge autour de lui, il versa de l'eau dans un bassin, il s'agenouilla devant ses disciples, et il leur lava les pieds; puis, nous faisant souvenir qu'il était le Maître et le Seigneur, il nous adressa à tous, en leur personne, cette recommandation décisive : « Je vous ai donné l'exemple, afin que ce que j'ai fait, vous le fassiez aussi [1]. »

[1] Jean, 13.

Après nous avoir adressé cette leçon suprême, il ne lui resta plus qu'à accomplir le suprême miracle de l'amour. Le lendemain il offrit le Sacrifice de la Rédemption éternelle, et tout fut consommé [1].

Toutefois, la perfection même de ce Modèle eût pu désespérer notre faiblesse; car si Jésus-Christ est Homme, nous ne pouvons oublier qu'il est Dieu. Eh bien! si vous demandez une pure créature, Marie vous sera donnée. Jésus-Christ est la Splendeur du Père et l'Image de sa substance [2]; Marie est le Miroir sans tache [3] dans lequel est venu se refléter Jésus-Christ, le Soleil de Justice. L'enfance, l'âge mûr, la vieillesse; la jeune personne, l'épouse, la mère, la veuve; la femme engagée dans le monde et celle que Dieu a attirée dans la solitude du monastère; prêtres et laïques, rois et artisans, tous, dit saint Ambroise [4], « doivent trouver dans une seule vie une règle universelle. » Il n'y a rien dans sa conduite qui ne puisse être proposé à votre imitation. Elle ne traversa point les mers pour prêcher l'Évangile; elle vit les saints Apôtres opérer des miracles, sans envier leur gloire; le sang des Martyrs coula sous ses yeux sans qu'elle demandât à Dieu cette illustre mort. Quand j'examine ce caractère soutenu de simplicité et de modestie qui, de ses actions les plus communes, se fait de rares vertus; cette conscience qui ne recherche point les suffrages des hommes, parce qu'elle est assurée de l'approbation du Témoin qui habite les cieux [5]; ce sacrifice de tous les jours, lentement accompli, sans émotion, sans bruit, dans le calme des devoirs domestiques, dans le recueillement de la paix de Dieu, qui surpasse tout sentiment [6]; quand je vois *la Vierge prudente* porter sans relâche la lampe pleine et ardente de la sagesse [7]; *la Servante du Seigneur* tenir constamment ses yeux attachés sur ceux de son Maître pour y chercher sa volonté sainte [8]; *l'Épouse fidèle*, attendre avec patience la Ve-

[1] Jean, 19. — [2] Heb. 1. — [3] Sag. 4. — [4] Unius Mariæ vita omnium disciplina. S. Amb. — [5] Job. 16. — [6] Philip. 4. — [7] Mat. 5. — [8] Ps. 122.

nue du céleste Époux [1] : à des traits si beaux, si marqués, je reconnais cette Fille du grand Roi dont il était écrit que sa gloire serait intérieure [2], et il me semble entendre Marie elle-même nous dire, avec l'autorité d'une Reine, avec la tendresse d'une Mère : Ne vous bornez point à une administration stérile ; souvenez-vous que l'essence de la religion consiste dans l'imitation de mon Fils et de mon Dieu [3]. Si je l'ai imité, imitez-le à votre tour [4] : je vous ai donné l'exemple, afin que ce que j'ai fait vous le fassiez aussi [5].

Mais si Dieu tient toutes les conditions pour égales ; s'il n'admet pas cette différence que nous faisons entre les grandes et les petites vertus ; si la loi divine est la règle universelle à laquelle se doivent conformer toutes nos actions, de même que Jésus et Marie sont les deux Modèles offerts à toutes les positions ; s'il y a une vocation universelle qui domine toutes les vocations particulières ; si, comme le dit saint Paul, la volonté de Dieu est que nous soyons tous des saints [6], où faut-il placer, mes frères, la source de la sainteté ? Comment Dieu, avec ses appréciations infaillibles, fera-t-il, dans les mêmes œuvres extérieures, la différence essentielle du bien et du mal, du mérite et de l'infidélité ? Comment, par exemple, deux sœurs pratiqueront-elles les mêmes exercices sans que rien ne semble les distinguer aux regards des hommes, tandis que l'œil du Scrutateur verra dans l'une les commencements de la perfection et dans l'autre les ravages du péché ? Chrétiens, soyez attentifs. C'est ici le secret de l'Évangile et le point du Christianisme ; c'est ici la racine de toutes les vertus qui vous est indiquée par le titre même de votre Archiconfrérie, ô Associés du Saint Cœur de Marie ! Jésus-Christ porte la perfection jusque dans le cœur ; il demande le cœur, il parle au cœur, il le saisit, il le place dans la situation où il doit être vis-à-vis de Dieu, il lui imprime

[1] Apoc. 22. — [2] Omnis gloria ejus filiæ regis ab intus. Ps. 44. — [3] S. Aug. — [4] II Cor. 4. — [5] Jean, 13. — [6] Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra. Thess. 4.

sa direction, il soutient son élan, il l'élève au niveau du Cœur de sa Mère et de son propre Cœur. Nous apprenons à l'école de Jésus-Christ que les actions n'ont de valeur que par le motif qui les produit; que les plus humbles sont précieuses devant le juste Juge, si elles sont inspirées par des intentions droites et par des vues surnaturelles, tandis que les plus grandes, allassent-elles jusqu'au miracle, jusqu'au martyre, sont inévitablement frappées de mort, si le cœur, qui est leur principe, recèle, dans ses plis les plus cachés, le ver rongeur de l'amour-propre. C'est la mesure de la charité qui fait la mesure de la véritable grandeur. Vous en êtes dépourvu; vous n'êtes rien. Vous en avez peu; oh que vous êtes petit! Vous en avez beaucoup; persévérez, vous serez un saint. Marie en a été remplie; c'est pourquoi l'Église grecque la nomme *Panagia*, la Toute-Sainte; l'Église latine l'appelle habituellement la Très-Sainte Vierge; et le Ciel lui-même ne lui donna pas un autre nom : « Je vous salue, ô pleine de grâce, *Ave gratiâ plena* [1]. »

La plénitude de la gloire découlera de la plénitude même de la grâce. La sainteté de Marie la fera entrer dans les puissances du Seigneur [2]. La Fille de Sion deviendra la Mère de Dieu, comme autrefois l'humble Édissa ne fut plus connue que sous le nom d'Esther, quand elle eut reçu le sceptre des mains d'Assuérus. Nous dirons alors avec Mardochée: « C'est le Tout-Puissant qui a fait ces choses. J'ai vu une » petite fontaine former un grand fleuve, se changer en so» leil, et répandre partout des flots de lumière. C'est Es» ther que le Roi a épousée et qu'il a établie Reine [3]. » C'est Marie que le Seigneur a aimée et dont il a ceint la tête d'une radieuse auréole. Parce qu'elle s'est anéantie, parce qu'elle a bu plus abondamment que personne dans le Calice de son Fils, Dieu lui a donné un Nom le plus grand de tous après ce-

[1] Luc, 1. — [2] Ps. 70. — [3] Parvus fons, qui crevit in fluvium, et in lucem solemque conversus est, et in aquas plurimas redundavit, Esther est, quam rex accepit uxorem, et voluit esse reginam. Est. 10.

lui de Jésus, afin qu'au Nom de Marie toute tête s'incline au Ciel, sur la terre et dans les enfers [1]. » Il lui a dit : Quittez votre désert [2], venez du Liban, mon Épouse chérie, ma Sœur Immaculée; montez sur mon trône; partagez ma couronne [3]. Oui, mes frères, *c'est ici l'œuvre du Seigneur, c'est ici la merveille qui est sous nos yeux.* »

Nous retrouverons, chrétiens, dans le rapide historique du Culte consacré à Marie, le cachet que nous avons vu imprimé de la main de Dieu à cette belle vie, si humble d'abord, si glorieuse ensuite. Ce Culte se dégagera vite de l'obscurité de ses commencements, obscurité dont nous vous indiquerons la cause, pour prendre sous vos yeux des accroissements que rien désormais ne pourra plus arrêter.

Il serait beau, mes frères, de suivre sur deux lignes parallèles l'histoire de l'Église et l'histoire des constants hommages qu'elle a rendus à la Vierge Bienheureuse. Je me borne à vous rappeler comment *la discipline du secret*, qui avait ses raisons profondes dans la nécessité de soustraire aux blasphèmes des Idolâtres les chastes mystères du christianisme [4], a empêché tant de monuments de la sainte Antiquité de parvenir jusqu'à nous. Il nous en reste assez cependant pour adoucir l'amertume de nos légitimes regrets. Pas un de ces précieux débris de l'âge d'or de l'Église où ne se retrouve le nom de Marie. Il est invoqué dans toutes les Liturgies primitives; il est cité dans tous les écrits des plus anciens Docteurs, et lorsque l'on examine comment saint Justin le Philosophe, Tertullien, Athénagore, Origène surtout, ont parlé de Marie, il est impossible de ne point reconnaître que la naissance de son Culte se confond avec la naissance même de la Religion Chrétienne.

Si les premiers Pères ne lui ont point consacré des volumes entiers, c'est par une raison dont la force ne vous échappera pas. L'erreur porta d'abord ses attaques contre le dogme fondamental de la Trinité. On est saisi d'étonnement

[1] Philip. 2. — [2] Cant. 8. — [3] Cant. 5. — [4] Bossuet.

lorsqu'on la voit se multiplier sur tous les points à la fois, pour ruiner, par ses négations audacieuses, l'existence du plus incompréhensible de nos mystères. On est surtout frappé d'épouvante à la vue de ces subtilités téméraires, et pour parler avec plus d'exactitude, de cette sacrilége dissection que tentèrent d'innombrables hérésies contre la Personne adorable de l'Homme-Dieu. Quand enfin le Symbole de Nicée eut solennellement vengé la vérité des outrages qu'elle avait été condamnée à subir pendant trois siècles, le génie de l'erreur, fatigué de sa lutte impuissante contre la Divinité, retrouva de nouvelles forces pour combattre ce qu'il y avait de plus auguste après Jésus-Christ (vous reconnaissez Marie); de même que, dans la suite, après avoir été expulsé de ce dernier retranchement, il se fit l'ennemi de ce qu'il y avait de plus auguste après Marie, c'est-à-dire des Saints qu'il s'attacha à poursuivre jusque dans leurs Reliques, leurs Images et leur Invocation.

C'est alors que l'histoire de l'Église devint l'histoire même de Marie. Elle était en possession des hommages de toute la terre, lorsque l'impie Nestorius essaya de la dépouiller du titre qui avait toujours fait sa gloire. Le peuple catholique se sentit blessé au cœur; il se leva comme un seul homme pour courir à la défense de Marie, Mère de Dieu. La chrétienté entière ne fut plus qu'une famille éplorée, à laquelle l'hérésie voulait arracher la plus tendre, la plus chérie des mères.

Les Athanase, les Ambroise, les Augustin, les Jérôme, les Éphrem, les Chrysostome, ces illustres précurseurs de saint Cyrille, l'ont peut-être surpassé par la richesse des trésors d'éloquence qu'ils ont déposés aux pieds de la Vierge-Mère; mais l'évêque d'Alexandrie a cette gloire immortelle d'avoir attaché son nom à la foi d'Éphèse, de même que celui du grand Athanase, son prédécesseur sur le siége de saint Marc, est inséparable de la foi de Nicée.

Les acclamations qui accueillirent la décision du Concile

d'Éphèse ont commencé à la gloire de Celle qui avait prédit que toutes les générations l'appelleraient Bienheureuse [1] un concert de louanges qui dure encore. Les Léon de Rome, les Jean de Damas, les Ildefonse de Tolède, les Anselme de Cantorbéry, les Bernard de Clairvaux, les Thomas d'Aquin, les François de Sales, les Liguori en Italie, les Bossuet en France, cent autres que je ne puis nommer, continuent de nous faire entendre dans leurs ouvrages l'écho sublime de ces millions de voix qui ne se taisent ni le jour ni la nuit [2] en l'honneur de Marie, Mère de Dieu.

L'Église ne se borne pas à louer sa céleste Protectrice par les écrits de ses Docteurs, les panégyriques de ses Prédicateurs et les décrets de ses Pontifes. Elle veut que les Fidèles aient avec Marie des relations de tous les jours, et presque de tous les moments. Elle marque le retour, le milieu, le déclin de chacune de nos journées par l'Heure sainte de l'*Ave Maria* [3]. Elle provoque notre émulation par le Culte public qu'elle lui décerne; elle réclame ses suffrages dans toutes les parties de son Office; elle répète plusieurs fois son nom, même pendant l'*Action* par excellence [4], celle de son Sacrifice. Elle détache de chaque semaine un jour tout entier, où sa Liturgie prend le nom de la Bienheureuse [5]. Le samedi, le jour de Marie, est comme la pieuse vigile du dimanche, le jour du Seigneur. L'Église a des fêtes pour son Roi; elle en a aussi pour sa Reine. Elle célèbre la Conception Divine de l'un et l'Immaculée Conception de l'autre. Elle a des chants de joie pour la Nativité de la Mère, comme elle en a pour la Noël du Fils. Elle vous met à tous des flambeaux à la main pour honorer la Présentation de Jésus, Lumière du monde; mais elle les réserve pour ses prêtres au jour de la Présentation de Marie, Modèle du Sacerdoce. Enfin, après avoir versé des larmes de douleur sur la Compassion de Notre-Dame et sur la Passion de Notre-Sei-

[1] Luc, 1. — [2] Bossuet, Oraison funèbre du grand Condé. — [3] La prière que nous nommons en France l'*Angelus*. — [4] *Intra actionem*. — [5] *De Beata*.

gneur, elle a des cris de triomphe pour l'Ascension du Fils de Dieu assis à la droite de son Père, et pour l'Assomption de la Mère de Dieu, assise à la droite de son Fils.

Je vous le demande, mes frères, l'Église en a-t-elle assez fait, et que pouvait-elle faire de plus pour témoigner la piété filiale qu'elle porte à la Vierge Bienheureuse?

Oui, mes frères, l'Église pouvait instituer, et en effet elle a institué une solennité merveilleuse, celle qui nous réunit en cet instant, le mois de Marie!

Le mois de Marie! Y a-t-il une fête comparable à celle-là? Je n'entends point parler de l'obligation : ici il n'y a point de précepte positif. Tout est abandonné à votre piété. Je ne parle point non plus de la magnificence qui caractérise quelques autres des fêtes de la Mère de Dieu : ici c'est la simplicité d'une réunion de famille, une méditation le matin, un entretien le soir, quelques cantiques, des guirlandes de feuillage, des fleurs printanières, suave tribut apporté par la reconnaissance des mères et par l'innocence des enfants à la Reine des Vierges et à la Reine des Mères. Voilà tout ce qui composera cette pompe presque champêtre et si pleine de charme pourtant! Mais le mois de Marie! c'est moins une fête qu'une succession de fêtes. Les fêtes ordinaires n'ont qu'une durée de quelques heures; celle-ci comptera trente-deux jours. Dans les autres solennités, c'est un seul de ses mystères, une seule de ses prérogatives, un seul de ses bienfaits qui se présentent isolément à notre vénération. Ici nous verrons se déployer toutes les pages de cette vie qui a une connexion si essentielle avec la suite entière de l'Évangile; se grouper tous les traits épars dont l'assemblage donne cette grande Figure, qui tient en même temps du ciel et de la terre; se dérouler enfin tous les anneaux qui forment la chaîne du Mystère de la Mère admirable à laquelle se rattachent tant de souvenirs, de leçons et d'espérances. Le mois de Marie! c'est le prolongement des réflexions salutaires du Carême pour les pécheurs déjà ébran-

lés, et la rénovation des joies de la Pâque pour les âmes régénérées, dont il doit affermir la persévérance ; c'est pour tous une fête délicieuse, une source de grâces et un gage de la bénédiction divine.

Mais quels ont été les commencements du mois de Marie? Rappelez-vous, mes frères, cette touchante histoire du prophète Élie, qui, après trois mortelles années de sécheresse, se retire sur le sommet du Carmel et prie Dieu de se souvenir de ses anciennes miséricordes. Six fois de suite il envoie son serviteur regarder du côté de la mer, et il lui demande avec anxiété s'il ne voit paraître aucun indice favorable. Ce n'est qu'à la septième fois que le jeune homme signale « une légère nuée de la largeur du pas d'un homme. » C'est bien peu de chose sans doute ; c'en est assez pour faire espérer au Prophète que ses vœux vont être accomplis. Un moment encore, « et le ciel se couvre de ténèbres, et les nuées s'amoncellent, et les vents se déchaînent, et la pluie tombe en abondance [1]. » Cette nuée légère avait la largeur du pas d'un homme. A l'origine du mois de Marie, il y a moins encore : il n'y a que le pas d'un enfant. C'était à Rome, vers la fin du siècle dernier, par un beau soir du mois de mai. Un enfant du peuple réunit autour de lui ses petits compagnons et les amena auprès d'une statue de Marie, où, selon l'usage de la Ville Sainte, on tenait une lampe allumée. Et là ces voix pures et naïves chantèrent les Litanies de la Vierge. Le lendemain, cette aimable troupe retourna aux pieds de la Madone, suivie par d'autres enfants. Les mères vinrent d'elles-mêmes se joindre à cette réunion ; puis d'autres groupes se formèrent et devinrent bientôt populaires. Le mois de Marie était fondé [2].

[1] In septimâ autem vice, ecce nubecula parva quasi vestigium hominis ascendebat de mari..... Cùmque se vertisset huc atque illuc, ecce cœli contenebrati sunt et nubes, et ventus, et facta est pluvia grandis. II Rois, 18.

[2] Ce récit nous a été fait avec un grand charme par le vénérable M. Desgenettes.

Vous le savez, chrétiens, à cette triste époque, les nuages qui montaient de toute part à l'horizon présageaient le plus terrible orage qui ait jamais bouleversé les sociétés humaines. Le vent de la colère [1] ne tarda pas à souffler sur cette société frivole, qui avait répudié Dieu et son Christ. Ce ne fut qu'après l'apaisement de la tempête que la France leva les yeux vers la Ville aux sept Collines d'où lui devait venir le secours [2], et qu'elle en reçut, entre autres bienfaits du premier ordre, le germe de salut que contient le mois de Marie. Mais ce n'est que dans ces derniers temps que nous l'avons vu répandre sur notre terre, si longtemps desséchée par le souffle brûlant du péché, cette pluie féconde de grâces célestes qui ne manque jamais de l'accompagner. Si faible à ses commencements, le mois de Marie, je ne crains pas de le dire, s'est maintenant élevé à la hauteur d'une véritable institution catholique. Les vieillards et les jeunes hommes, les vierges de la famille et celles de la solitude, les prêtres et les soldats (j'en vois parmi vous), tous saisissent avec bonheur cette ancre de salut qui nous a été donnée par la Providence. Dieu a placé une fois encore la louange parfaite sur les lèvres de l'enfance [3]. *C'est ici l'œuvre du Seigneur; c'est ici la merveille qui est sous nos yeux.*

Il y a donc une sorte de présence réelle de Marie dans tout le cours de l'histoire de la vérité, c'est-à-dire de l'histoire de l'Église, comme parle Bossuet : *Toujours et partout* [4] : voilà sa devise. Nous avons vu la perpétuité de son culte, qui dira son universalité? Bornons-nous à jeter un simple coup d'œil sur la Géographie de Marie [5].

Chère Angleterre, rappelle-toi la beauté des anciens jours, où tu élevas à la Mère de Dieu tant d'édifices vénérables. La plupart sont tombés sous les coups de la dévastation, et tu ne peux te défendre d'un pieux souvenir et peut-

[1] Ezec. 20. — [2] Ps. 120. — [3] Ps. 8. — [4] Semper et ubique. Préface de la messe. — [5] Il y a d'énormes traités intitulés *Mundus Marianus.*

être d'un tendre regret, lorsque tu viens méditer sur leurs ruines pittoresques. Dans ces âges de foi, où tes ancêtres et les nôtres se rencontraient en Syrie sous les drapeaux de Philippe-Auguste et de Richard Cœur-de-Lion, nous portions ensemble dans nos mains l'étendard sacré de la Croix et la blanche bannière de la Vierge. Entendais-tu parler alors de cette abjection à laquelle sont condamnés les petits de ton peuple que tu as laissé orphelin en lui ôtant Marie, qui allégeait ses travaux et charmait ses douleurs; de cette lèpre du paupérisme dont la main dévouée de nos sœurs de charité et de nos frères de Saint-Vincent de Paul [1] pourrait seule entreprendre le traitement; de cette maladie hideuse qui n'a de nom que dans ta langue, et qui a précipité dans les horreurs du désespoir tant de tes enfants, étouffés par leur opulence même, impuissante à les délivrer de ce sombre dégoût de la vie que la Religion Catholique eût prévenu en remplissant le vide de leurs jours des douceurs de la piété et des travaux de la charité. Chère Angleterre, nous venons de renouer l'alliance de nos armes; notre sang va se mêler au tien sur les plages lointaines de l'Orient. Puisse cette première réconciliation préparer les voies à ta réconciliation avec l'ancienne Église [2]; puisse cette rencontre providentielle amener des résultats tout autrement importants que les événements, même les plus brillants, de la vie civile ou de la vie militaire des nations! Puissions-nous oublier profondément ces qualifications injurieuses de huguenots et de papistes qui sont nées de nos divisions intestines, pour ne plus revendiquer, comme les saints Martyrs, que notre titre de Chrétiens et de Catholiques qui est contemporain de la prédication du saint Évangile et de la fondation de l'Église du Dieu vivant, la colonne et la clef de voûte de la vérité [3]. O jour béni où nous viendrons puiser ensemble

[1] Les conférences de Saint-Vincent de Paul. Nous ne saurions trop exhorter les jeunes gens chrétiens à placer leurs mœurs sous la garde de la charité en s'associant à cette œuvre excellente. — [2] Fénelon. — [3] I Tim. 3.

au Tabernacle du Seigneur la consolation et la paix, et où nous offrirons une commune adoration au Dieu de l'Eucharistie et au Dieu de Marie!

Quant à toi, pauvre Église d'Orient, qu'il y a longtemps que tu as perdu avec l'Unité Catholique le principe de la civilisation et de la dignité humaine! Ton sacerdoce est-il assez avili, et subiras-tu toujours tant d'asservissement et tant de dégradation? Ah! tu as du moins conservé de précieux vestiges de la piété envers la Vierge Sainte; c'est pourquoi tu as échappé, plus heureuse que l'Allemagne protestante, aux dernières, aux fatales conséquences de l'hérésie. Faites, ô mon Dieu, qu'il y ait là un germe béni de résurrection et de vie!

Pour vous, mes très-chers frères, vous êtes des monuments vivants de la piété envers Marie. Non contents de porter son image dans vos âmes, vous la placez sur vos cœurs et sur la poitrine des soldats qui vous sont chers, parce que vous savez qu'elle nous défend contre tous les coups de l'enfer et de la mort. Sa statue couronne vos foyers; chacune de vos maisons est un petit Calvaire où la Mère admirable se tient encore debout aux pieds du Crucifix; chacune de vos églises possède un autel qui porte le nom de la Vierge. Il est bien juste que la meilleure des Mères ait toujours son appartement dans la maison du meilleur des Fils.

Le domaine de Jésus-Christ est devenu le domaine de Marie. Les princes de la terre lui ont érigé les plus splendides basiliques et ont convié tous les beaux-arts à écrire ses louanges sur la pierre et le marbre, sur la toile et sur l'or. Aucun n'a été infidèle au rendez-vous. L'architecture a lancé en son honneur ses flèches aériennes; la gravure est accourue avec son burin; la sculpture avec son ciseau; la peinture avec la richesse de ses plus douces couleurs; la musique a soupiré les douleurs de Marie, l'éloquence a célébré ses gloires et la poésie a chanté ses miracles.

De leur côté, les princes de l'Église se sont reconnus à

l'envi ses serviteurs. Ils lui ont confié le gouvernement des Diocèses; ils ont placé presque toutes leurs Cathédrales sous son invocation, et il y a des Provinces Ecclésiastiques tout entières qui n'admettent point d'autre patronage que celui de la Mère de Dieu [1].

Bien au-dessus des simples oratoires que l'on peut avoir chez soi, bien au-dessus des autels publics que l'on a dans son voisinage, je découvre les sanctuaires de Marie, c'est-à-dire des monuments où elle reçoit de plus beaux, de plus solennels hommages. Il n'est pas de contrée qui ne possède quelqu'une de ces *dévotions* [2]. Mais il en est qui sont tout à fait privilégiées et dont la renommée retentit dans toute l'étendue du monde chrétien [3]. On vient de loin chercher ces sanctuaires insignes; le Pèlerin ne craindra pas de franchir d'immenses distances pour avoir la consolation de prier Marie dans leur enceinte sacrée. Vainement cherchez-vous à le détourner de sa grande entreprise. Il ira au delà des montagnes, quelquefois au delà des mers; car il sait que c'est là que Marie continue de faire sentir sa protection la plus signalée. Je dis *continue*, parce que si l'on remonte à l'origine de ces temples célèbres, on est assuré d'y retrouver, comme à celle des principales fêtes de Marie, quelques-uns de ces miracles éclatants que les hommes appellent par excellence des coups du ciel, et qui sont dus à la toute-puissante intercession de la Mère de Dieu.

Depuis longtemps, mes frères, vous avez reconnu à ces signes glorieux Notre-Dame-des-Victoires. Reportez vous seulement à vingt ans de distance. Vous eussiez pénétré sous ces voûtes; qu'eussiez-vous trouvé? La désolation et la ruine. Loin d'être visitée par les étrangers, cette Église était, vous le savez, délaissée par ses propres enfants. Quelques Fidèles seulement semblaient protester par leur présence cou-

[1] Tous les diocèses de Normandie, même ceux qui ont été malheureusement supprimés par le Concordat. — [2] C'est le nom qu'on leur donne dans le Midi; on dit: Je vas à *une dévotion* qui est dans la montagne. — [3] Rom. 1.

rageuse contre la défection presque générale. Du sein de cette profonde obscurité a jailli tout à coup une vive lumière sur ceux qui étaient assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort [1]. Comme le lis au milieu des épines [2], Marie a choisi sa demeure au milieu des temples de la fortune. Un foyer de piété, selon l'expression des Archevêques de Paris [3], a été allumé précisément au centre des affaires et des plaisirs. C'était autrefois la tristesse de l'Épouse qui se renfermait dans sa maison pour y déplorer sa stérilité; ce sont aujourd'hui les chants joyeux de la Mère qui a donné le jour à d'innombrables enfants [4]. Pour remercier Dieu de ces progrès miraculeux et de cette expansion vraiment inouïe parmi les hommes, je me sens forcé d'emprunter la prière du Psalmiste : Vous avez transporté votre vigne de l'Égypte et vous l'avez plantée. Vous aviez préparé la terre; elle a poussé de profondes racines et elle a rempli l'Univers. Elle a couvert les montagnes de son ombre; ses rameaux égalent la hauteur des cèdres... Vous avez étendu ses branches jusqu'à la mer, et ses rejetons jusqu'aux rives de l'Euphrate... Dieu des armées! Regardez du haut du ciel et visitez de nouveau votre vigne. Multipliez-la cette vigne que votre droite a plantée : souvenez-vous du Fils de l'homme que vous avez affermi pour vous... Nous ne nous éloignerons plus de vous, et vous nous rendrez la vie, et nous invoquerons votre nom. Seigneur, Dieu des armées, revenez vers nous, montrez votre visage et nous serons sauvés [5].

Associés de l'Archiconfrérie, combien étiez-vous il y a dix-huit ans? Cent, quinze cents? Combien êtes-vous maintenant?

DIX-HUIT MILLIONS!

Certainement il n'y a rien de plus merveilleux que ces changements. Qu'avons-nous vu et que voyons-nous? Quel

[1] Luc, 1. — [2] Lilium inter spinas. Cant. 2. — [3] Approbations du Manuel de l'Archiconfrérie. — [4] Qui habitare facit sterilem in domo, matrem filiorum lætantem. Ps. 112. — [5] Ps. 79.

état! et quel état! Je n'ai pas besoin de parler, les choses parlent assez d'elles-mêmes [1]. Je n'ajoute qu'une simple réflexion. Si quelqu'un eût dit alors : Dans vingt ans cette petite Association aura plus de membres que n'en donne la population totale de trois ou quatre États d'Europe, et sa gloire sera tellement grande que le Pontife Romain enverra ses Ambassadeurs, non plus seulement pour honorer cette œuvre de l'approbation la plus auguste qui soit sur la terre, mais encore pour remercier personnellement Notre-Dame-des-Victoires de son rétablissement sur le Trône de saint Pierre, et pour déposer sur la tête de la Mère et du Fils des diadèmes d'or étincelants de pierreries, on se fût regardé avec stupéfaction et l'on eût dit : pauvre fou! comme on le disait autrefois de ceux qui annonçaient la folie de la croix [2]. C'est pourtant ce que vous avez vu il y a quelques mois, mes frères. Ah! *c'est ici l'œuvre du Seigneur, c'est ici la merveille qui est sous nos yeux!*

[1] Bossuet, sermon pour la profession de madame de la Vallière.—[2] 1 Cor. 1.

PREMIÈRE PARTIE.

MARIE EST APPELÉE A DEVENIR LA MÈRE DE DIEU ET DES HOMMES.

1er MAI.

DESSEINS ÉTERNELS DE DIEU SUR MARIE.

Apertum est templum Dei in cœlo, et visa est arca testamenti ejus in templo ejus.

Le temple de Dieu s'ouvrit dans les cieux, et l'Arche de son alliance fut vue dans son temple.

Au livre de l'*Apocalypse*, ch. XI, v. 19.

Qui de nous, mes frères, n'envierait le bonheur de l'apôtre saint Jean? Bien des années s'étaient écoulées depuis que la Mère du Sauveur, devenue la sienne, avait été enlevée à son respect et à sa tendresse. Condamné à survivre à tout ce qu'il avait le plus aimé au monde, à Jésus d'abord, son divin Ami, puis à celle qui le lui rendait encore par ses actions, par ses entretiens et par l'affection qu'elle lui portait; resté seul de tous les Apôtres, il dut bénir cette Providence attentive qui charma les ennuis de son exil à Pathmos, en donnant à sa vieillesse un avant-goût de la félicité future. Comme autrefois saint Étienne, il vit les Cieux s'ouvrir; il aperçut dans la véritable Jérusalem le Temple vivant du Dieu vivant : son regard plongeant plus avant encore dans ce qu'il y a de plus intime au sein de l'Être divin, il découvrit le sanctuaire même du temple habité par le Seigneur, et il lui fut donné

de revoir l'auguste Marie, et de saluer sur le Trône de sa gloire l'Arche du Testament immortel.

Dieu réservait dans la suite des âges quelque chose de ce grand bonheur à une de ces Saintes privilégiées qui conservèrent bien mieux que la plupart des Docteurs de leur temps la tradition de cette philosophie mystique si bonne au cœur et si vivifiante que, dans notre siècle, plus d'une âme desséchée par le doute vient se retremper à cette source et essaye de rentrer dans la vérité par l'amour[1]. Nous lisons dans les *Insinuations de la divine piété*[2] que pendant la récitation de l'Office de la nuit, au moment où l'on chantait l'*Ave Maria*, sainte Gertrude vit trois fleuves sortir du sein de l'Essence divine. Ils avaient leur source, l'un dans le Père, l'autre dans le Fils, et le troisième dans le Saint-Esprit. Ils venaient d'un cours rapide aboutir, comme à un confluent mystérieux, au Cœur Immaculé de Marie, et après l'avoir pénétré de ces eaux fécondes qui réjouissent la Cité de Dieu[3], ils retournaient à leur source première. La Sainte reconnut alors que ce flux et ce reflux divin signifiaient que Marie est remplie de Puissance avec le Père, de Sagesse avec le Fils, et de Bonté avec le Saint-Esprit.

Ce magnifique spectacle dont vous êtes appelés, mes frères, à jouir dans le siècle futur, que les yeux d'une chaste Épouse du Seigneur et du Disciple bien-aimé n'ont pu qu'entrevoir dans le temps, a toujours existé dans la pensée de Dieu. Toujours Dieu a vu dans Marie le chef-d'œuvre et en même temps l'instrument de sa Puissance, de sa Sagesse, de sa Bonté. Cette considération va faire l'objet de notre entretien de ce soir.

[1] M. Gerbet, *le Livre des saintes.* — Si l'on rapproche cette pensée du savant évêque de Perpignan de celle du célèbre Donoso Cortès, marquis de Valdégamas, qui plaçait les *grandes Mystiques* de l'Église au rang des premiers Docteurs, on ne sera pas surpris de nous entendre citer quelques-unes de ces sublimes Théologiennes, et l'on nous reprocherait plutôt d'avoir donné trop peu de relief à ce riche côté de notre sujet.

Remontez le cours des âges passés; allez au delà de toutes les époques, au delà de tous les siècles; pénétrez dans cet abîme sans fond et sans rive du vaste silence et de l'immobile éternité; qu'y trouverez-vous? la désolation, la mort! Non, mes frères, ce sera là le funeste ouvrage de la créature révoltée contre son auteur. Ce n'est pas Dieu qui a fait la mort[1], il se nomme lui-même : « Celui qui est[2], » et son Église l'appelle *le Vivant*[3], dans toutes les oraisons qu'elle lui adresse. Qu'y trouverez-vous donc, mes frères? Ah! entrez, comme le Seigneur y invitait encore la sainte Abbesse que je vous ai citée, dans le printemps éternel de sa Divinité[4], et prosternez-vous intérieurement devant le mystère de l'Ancien des jours; du Fils, qui est son Entendement; de l'Esprit Saint, Amour substantiel, qui est le lien indissoluble du Père et du Fils; assistez aux opérations ineffables des trois adorables Personnes; contemplez ces trois Océans de Vie, de Lumière et de Flamme qui se réunissent, sans se confondre, dans l'incommensurable Océan de la suprême et divine Unité.

Un orateur, un peintre, un architecte, ont conçu le dessein d'un discours, d'un tableau, d'un édifice. Déjà ils en forment le plan, ils en distribuent les parties, ils en coordonnent l'ensemble; ils regardent à l'avance avec une vive satisfaction cette œuvre qui ne se réalisera peut-être que longtemps après. Voilà, chrétiens, une image, bien imparfaite sans doute, de la Création préexistante dans l'idée de Dieu. Il n'a encore rien fait pour la manifestation de sa gloire, et pourtant il embrasse toute l'étendue et chacune des parties de son ouvrage. Son Omniprésence pénètre tout ce qui sera à jamais, infiniment mieux que le rayon du soleil ne pénètre le plus pur cristal. Ce que nous appelons le temps n'existe point pour lui; il n'y a point de ténèbres pour Celui qui est la splendeur incréée; il n'y a point de

[1] Sag. 1. — [2] Exod. 3. — [3] Qui vivis et regnas, etc. — [4] *Insinuations de la divine piété.*

distance pour Celui qui supprime tous les intervalles, et qui va d'une Éternité à l'autre Éternité; il n'y a rien d'impossible pour Celui qui appelle ce qui n'est pas, aussi bien que ce qui est [1]. Il n'a pas encore dressé le pavillon des cieux [2], et déjà il écoute le concert des sphères célestes [3], et déjà les étoiles du firmament lui répondent : Nous voici : *Adsumus* [4].

Dieu n'a pas encore jeté les fondements de la terre; mais déjà il a déterminé la quantité des atomes de poussière qui entreront dans l'économie de sa pesanteur, et celle des brins d'herbe qui formeront son tapis de verdure et des fleurs qui en rehausseront l'éclat; le nombre des grains de sable de ses rivages et des gouttes d'eau de cet immense réservoir de l'Océan, qu'il a étendu comme une écharpe d'azur autour de son sein fécond [5]; les espèces si variées des animaux qui se joueront à sa surface, des poissons qui parcourront les sentiers de la mer [6], et des oiseaux qui sillonneront les plaines de l'air. Déjà il a placé au sommet de tous ses ouvrages un Être supérieur, qui portera l'empreinte du sceau divin jusque dans l'argile dont il sera formé, et qui retracera l'image du Créateur par les opérations de son âme raisonnable; qui vivra en société avec ses semblables; qui s'élèvera jusqu'au sentiment, et par une conséquence nécessaire, jusqu'au culte de l'Être Invisible. Il commandera au reste de la nature, mais il devra obéir à son Seigneur et à son Père. Voilà l'homme, le seul être qui connaisse Dieu, son principe, et l'Immortalité sa fin.

Toutes les tribus, toutes les peuplades, toutes les races qui composeront l'Humanité sont présentes aux yeux de la prescience éternelle. Dieu distingue l'usage ou l'abus que chaque homme en particulier fait de la liberté, le magnifique, mais redoutable présent qu'il lui a conféré pour le rendre digne, avec le secours de la grâce, d'entrer un jour

[1] Rom. 4. — [2] Ps. 103. — [3] Concentum cœli. Job, 38. — [4] Id. Ib. — [5] Prov. 8. — [6] Ps. 8.

dans sa véritable patrie. Dieu fait le discernement de ce que chacun de vous a de pensées dans son intelligence, d'aspirations dans son cœur, de mouvements dans sa volonté. Que dis-je ? Il a compté tous les cheveux de votre tête[1] ; que cette parole du Saint Évangile prouve bien que si rien n'est grand, rien non plus n'est indifférent aux yeux de Celui qui fait tout avec nombre, poids et mesure[2], et qui rendra à chacun selon ses œuvres[3] !

Un peu au-dessus de l'homme, il n'y a plus que les Esprits angéliques[4].

Mais, ô merveille ! au-dessus des Anges eux-mêmes, au-dessus de tous les Chérubins et de tous les Séraphins, Dieu voit apparaître une Créature que saint Augustin appelle « l'Ou- » vrage du Conseil de l'Éternité[5] ; » que saint André de Crète nomme « la déclaration de ce qu'il y a de plus incompré- » hensible dans les profondeurs de l'Être divin[6] ; » une Créature sur laquelle il versera ses dons avec une telle munificence, que saint Anselme ne craindra pas de s'adresser à elle, et de lui dire avec l'enthousiasme d'une tendre piété, mais aussi avec la précision du langage théologique : « Il n'y a rien qui vous soit égal, rien même que l'on vous » puisse comparer ; car tout ce qui existe est au-dessus de » vous ou bien au-dessous de vous : au-dessus de vous, il » n'y a que Dieu seul ; au-dessous de vous, il y a tout ce qui » n'est pas Dieu[7] ; » une Créature non-seulement unique, incomparable, et qui laisse à une immense distance tous les enfants de la terre et tous les esprits des cieux, ah ! ce n'est pas dire assez, mais qui semble épuiser la faculté créatrice de Dieu, et dire à la Toute-Puissance ce que la Toute-Puissance elle-même a dit à l'Océan : « Vous n'irez pas plus loin[8] !... »

[1] Mat. 10. — [2] Sag. 11. — [3] Apoc. 22. — [4] Ps. 8. — [5] Æterni consilii opus. Saint Augustin, sermon de l'Annonciation. — [6] Saint André de Crète, 2e sermon de l'Assomption. — [7] Nihil tibi, o Domina ! æquale, nihil comparabile ; omne enim quod est, vel supra te est, vel infra te. Quod supra te, solus Deus ; quod infra te, omne quod non est Deus. Saint Anselme. — [8] Job, 38.

Vous craignez peut-être, mes frères, que je ne me laisse égarer par l'admiration qui s'empare de moi à la vue de cette créature merveilleuse. Non, non, ne le croyez pas; c'est saint Bonaventure qui m'a appris que Dieu ne saurait rien concevoir de plus grand, qu'il peut faire un ciel plus grand, un plus grand univers, mais qu'il ne peut faire une créature qui soit plus grande parmi toutes les pures créatures [1]. Et si vous désirez en savoir la raison, je continue de laisser parler les Pères de l'Église, et j'entends saint Athanase me dire : Comme notre parole est susceptible de deux naissances, la première dans notre âme, quand nous concevons en nous-mêmes la pensée que nous gardons au dedans de nous et qui est la parole intérieure; la seconde que nous produisons sur nos lèvres quand nous l'exprimons au dehors par une parole sensible; de même le Verbe éternel qui était caché avant tous les siècles, était capable d'une naissance qui se répandît au dehors, afin que nous pussions connaître tout le secret du Cœur de Dieu. Préparez-vous, chrétiens, à saluer pour la première fois le caractère glorieux que nous ne quitterons plus après l'avoir trouvé [2], qui prend son principe dans le sein de Dieu, et qui se tiendra constamment à la hauteur de sa céleste origine; ce caractère touchant qui vous émeut, qui vous attendrit, qui vous retrace la vive image de la Providence de Dieu; ce caractère dont le beau idéal resplendira à vos yeux dans la Créature auguste qui est destinée à devenir l'organe du Verbe éternel; ce caractère de la Mère qui trouvera son expression complète dans la Vierge Sainte : Dieu aura une Mère et cette Mère sera Marie!

Marie sera créée en vue de Jésus-Christ. Tout en elle tendra, se rapportera à Jésus-Christ. Il y aura une liaison intime entre la Personne de Jésus-Christ et la Personne de

[1] Ipsa est qua majorem Deus facere non potest; majorem mundum, majus cœlum potest, majorem Matrem non potest. Saint Bonaventure.

[2] Cant. 3.

Marie; ce ne sera plus qu'un même ordre, qu'une même direction. Supposez le mystère de l'Homme-Dieu, vous aurez une Mère de Dieu. Otez Jésus-Christ, et Marie n'existe plus.

Mais aussi, par une corrélation nécessaire, le mystère de la Maternité divine de Marie correspond au mystère de l'Incarnation du Verbe divin. Si vous ôtiez Marie, il n'y aurait plus de Jésus-Christ.

Nous ne serons donc pas surpris, mes frères, de voir Dieu déployer toute la puissance de son bras [1] lorsqu'il s'agira de la Vierge-Mère, et mesurer la grandeur qu'il lui réserve, non sur celle des Hommes dont elle sera la fille, ni sur celle des Anges dont elle sera la reine, mais sur la sienne propre; car c'est elle qu'il appellera à partager sa fécondité sublime, et par conséquent c'est sur elle qu'il fera rejaillir la gloire que lui apportera l'Incarnation de son Fils. Elle sera dans le temps le Principe du Verbe incarné, comme il est, avant tous les temps, le Principe du Verbe incréé. Oui, pour produire le chef-d'œuvre de la terre et du ciel, du fini et de l'infini, Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, le Très-Haut demandera la coopération de Marie. S'il n'y avait que l'action de Marie, vous auriez le Fils de l'homme; où serait le Fils de Dieu? Mais s'il n'y avait que l'action de Dieu, vous auriez Jésus-Christ Pontife; où serait Jésus-Christ Victime? Pour la formation du Mystère qui, depuis tant de siècles, demeurait caché dans le secret de la Providence, pour l'accomplissement des desseins du divin amour [2], Marie devra prêter son concours à la Puissance souveraine. Qui racontera la génération du Christ [3] dans les éternelles splendeurs des Saints [4]? Qui racontera l'incarnation du Verbe dans les ombres fugitives du temps? Avant l'avénement du Messie, Dieu lui dit : « Vous êtes mon Fils et je vous ai engendré aujourd'hui [5] dans le jour sans aurore et sans lendemain de mon éternité. » A la

[1] Deutér. 5. — [2] Coloss. 1. — [3] Is. 53. — [4] Ps. 109. — [5] Heb. 4.

naissance du Messie, la Vierge bienheureuse lui dira : « Vous êtes mon Fils et je vous ai enfanté aujourd'hui. Vous n'avez point d'autre Père que lui; vous n'avez point d'autre Mère que moi. Dieu, votre *Auteur*, exerce à votre égard les droits sacrés de *l'autorité paternelle;* » il vous a dit il y a neuf mois : « Les anciens sacrifices ne me sont point agréables [1]; qu'ai-je besoin du sang des animaux? Et alors, ô Agneau immolé dès le commencement [2], vous vous êtes prosterné devant l'Autel sublime du ciel, et vous souvenant qu'il était écrit en tête du livre que vous feriez la volonté de votre Père, vous vous êtes écrié : Me voici : *Ecce venio*. Et moi aussi, débile instrument de la Toute-Puissance, je vous ai donné ce corps et ce sang qui vous fourniront la matière de votre sacrifice [3]; vous êtes mon Seigneur et je vous obéirai; mais vous êtes mon Fils, et à ce titre vous me serez soumis [4]. » Tel est, mes frères, le mystère de Jésus-Christ, Fils de Dieu et Fils de Marie.

Si nous considérons maintenant ce qu'était Marie aux yeux de la Sagesse Éternelle dont les pensées sont plus vastes que la mer et les conseils plus profonds que l'abîme [5], nous entendons l'Église lui faire l'application de ces belles paroles : « Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies; j'existais avant toutes ses œuvres. Dès l'éternité, j'ai été consacrée... Il n'y avait ni terre, ni eau, ni collines, ni montagnes [6], j'étais créée dès le principe et avant les siècles; je ne cesserai d'être dans la suite des âges [7]. » C'est ainsi que le Seigneur fixait déjà ses regards sur Celle qui ne devait naître que dans la plénitude des temps [8].

Mais les regards de Dieu ne sont point stériles. La Sagesse Divine se représentait déjà le palais qu'elle devait se construire; les sept colonnes qui lui serviraient d'appuis [9], c'est-

[1] Heb. 10.— [2] Apoc. 13. — [3] Corpus aptasti mihi. Heb. 10.— [4] Genui; ergò impero. Puffendorff. — Erat subditus illis. Luc. 2.— [5] Eccli. 25. — [6] Prov. 8. — [7] Eccli. 25. — [8] Gal. 4. — [9] Prov. 9.

à-dire, selon l'interprétation des Saints [1], les sept dons de l'Esprit Sanctificateur qui rempliraient un jour l'âme de Marie; elle l'embellissait de l'or pur de la charité et des saphirs de la grâce [2]. Cette adorable Sagesse si merveilleuse dans la diversité de ses opérations [3], l'animait déjà de « son » esprit d'intelligence qui réunit la sainteté, l'unité, la variété, » la clarté, la persuasion, l'agilité, l'innocence, la confiance, » la douceur, le zèle, la pénétration, la fermeté, la bienveil- » lance, la bonté, l'obligeance, la stabilité, la rectitude, le » calme; qui peut tout, qui voit tout, qui comprend tout [4]. » Au milieu de ce monde intelligible qui existe dans les idées divines, Marie lui apparaît plus active qu'aucun mouvement et capable d'atteindre partout à cause de sa pureté,... plus belle que le soleil, plus élevée que les étoiles. Si on la compare avec la lumière, elle l'emporte sur elle; car la nuit succède au jour; mais le mal ne peut prévaloir contre la Sagesse [5].

C'est ainsi que le Fils de Dieu se plaît à considérer à l'avance le Temple où il résidera, protégé par la troupe sacrée de toutes les vertus [6], et à respirer avec délices les parfums de la charité qui s'exhaleront de ce Cœur très-pur où il viendra reposer comme dans son tabernacle [7]. A l'aspect du sanctuaire béni qui sera tout imprégné de l'onction de sa grâce, il ressent quelque chose de ces vifs transports qui lui feront appeler, aux jours de sa chair [8], le baptême sanglant du Calvaire [9]. Il voudrait hâter l'heure sainte où tant de perfection le fera descendre du ciel sur la terre, et il nous exprime lui-même le bonheur qu'il goûte dans la contemplation de Marie : Je l'ai aimée, je l'ai recherchée; j'ai demandé à l'avoir pour Compagne, et je me suis senti attiré par sa beauté accomplie. Je me suis donc proposé de l'amener à vivre avec moi, sachant qu'elle me fera part de ses

[1] Le B. Pierre Damien, 2e sermon de l'Annonciation. — [2] Prov. 8. — [3] Éphés. 3. — [4] Sag. 7. — [5] Idem, ibidem. — [6] Bossuet. — [7] Eccli. 25. — [8] Heb. 5. — [9] Luc. 12.

biens, et qu'elle sera la consolation de mes pensées et de mes inquiétudes [1].

Marie sera en effet, mes frères, associée aux desseins que la Sagesse Éternelle a formés pour le salut du monde, comme nous l'avons vue associée à la Puissance infinie pour la formation du Sauveur du monde. Ne demandez plus, nous dit saint Eucher, quelle est cette Mère; demandez plutôt quel est son Fils [2]. Lui seul, sans doute, occupe le premier plan dans l'immense tableau de la Rédemption; mais auprès du Personnage divin qui en fait le fond, vous verrez toujours rayonner la douce Figure de Marie. Elle lui est tellement unie qu'elle se retrouve partout à ses côtés; dans la promesse, dans la prophétie, dans le culte figuratif du vieux Testament et dans le Testament nouveau et éternel qui a réalisé toutes les prophéties et toutes les promesses. Jésus-Christ sera l'Auteur du salut; mais c'est par Marie que le salut entrera dans le monde. Jésus-Christ lavera nos péchés dans son sang; mais il puisera le sang de la propitiation dans le Cœur Immaculé de Marie. Jésus-Christ portera la grâce dans la maison de Zacharie; mais il y sera lui-même porté par Marie. Jésus-Christ appellera à lui les Bergers et les Mages; mais il sera présenté à leurs adorations par les mains saintes et vénérables [3] de Marie. Jésus-Christ commencera à planter la foi dans l'esprit des hommes par le miracle de Cana; mais il fera ce miracle à la prière de Marie. Jésus-Christ nous donnera sa chair à manger; mais ce sera la chair virginale de Marie [4]. Jésus-Christ ira au Calvaire; Marie l'y suivra. Jésus-Christ sera brisé dans son corps [5]; Marie sera brisée dans son cœur. Jésus-Christ trouvera sur la Croix l'éternelle Rédemption [6]; Marie offrira avec lui le Sacrifice universel.

[1] Sag. 8. — [2] Quæritis qualis Mater; quærite potius qualis Filius. S. Eucher, sermon de la Nativité. — [3] Canon de la messe. — [4] Caro Christi, caro Mariæ. Saint Aug. — [5] Attritus est propter scelera nostra. Is. 53. — [6] Per proprium sanguinem introivit semel in sancta, æterna Redemptione inventa. Heb. 9.

Jésus-Christ nous donnera la vie par sa mort; Marie au Calvaire nous adoptera pour ses enfants.

Je vous le demande, mes frères, se peut-il imaginer un plan plus suivi, une plus constante harmonie, et ne serait-il pas bien aveugle celui qui se refuserait à reconnaître dans l'Évangile l'histoire de la Mère de Dieu identifiée avec l'histoire même de l'Homme-Dieu? Aussi l'Église l'y a-t-elle toujours retrouvée, et en dépit de toutes les hérésies, elle n'a jamais consenti à séparer dans ses Institutions ce que Dieu avait si étroitement uni dans les vues éternelles de sa Providence [1].

Marie, nous dit Bossuet, a ceci de miraculeux qu'étant Mère d'un Fils qui est devant elle, l'amour de son Fils a pu la prévenir. Dieu a résolu de se faire homme; il ne l'est pas encore, mais il le sera : c'est une chose déterminée. Ne croyez donc pas qu'il ait attendu sa Venue pour avoir un amour de Fils pour la Sainte Vierge. C'est assez qu'il ait résolu d'être homme pour en prendre tous les sentiments. Et s'il prend des sentiments d'homme, peut-il oublier ceux de fils qui sont les plus naturels et les plus humains? Jésus-Christ a donc toujours aimé Marie comme Mère [2]. Or vous n'ignorez pas, chrétiens, que s'il n'est pas possible d'introduire la division dans les opérations intérieures de la Trinité, c'est cependant à l'Esprit-Saint qu'il faut attribuer ces torrents de flamme [3] qui du Père débordent sur le Verbe et du Verbe retournent au Père. C'est donc le Saint Esprit, l'Éternel Amour, qui forme ces liens étroits par lesquels le Verbe est déjà vivement touché de cet amour si juste et si saint que la nature imprime en nos cœurs pour ceux qui nous donnent la vie [4]. Le Saint-Esprit attire à lui Marie par une opération miséricordieuse, et il l'aime d'une charité qui n'a jamais eu

[1] Quod Deus conjunxit, homo non separet. Marc, 10. — [2] Bossuet, 2e sermon pour la fête de la Conception. — [3] Expression de Bossuet que nous retrouverons encore, au sujet de l'amour mutuel de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge. — [4] Bossuet, 2e sermon pour la fête de la Conception.

de commencement [1]. Quelle n'est pas sa prédilection pour la Vierge qui a été élue ainsi que le soleil [2], la seule entre les pures créatures qui doive lui offrir une âme digne de lui, dans laquelle rien ne s'opposera à toute l'étendue de ses communications ! Quelle n'est pas sa tendresse pour cette Épouse choisie [3] qui sera associée un jour à sa fécondité ineffable ! Il préviendra la Vierge par les bénédictions de la douceur [4]; il s'unira à l'Épouse par la plus intime des alliances. Le Verbe divin sera conçu de l'Esprit-Saint et de la Vierge Marie [5]. L'Esprit-Saint sera dans le temps le lien de la Mère et du Fils comme il est dans l'éternité le lien du Fils et du Père. Ce doux hôte des âmes [6] trouvera, sous l'humble toit de Nazareth, un asile dans le Cœur de Marie, un sanctuaire dans le Cœur de Jésus. Il mettra sur les lèvres de Jésus ces paroles des cantiques : O ma Mère chérie, vous êtes pleine de douceur [7], et il lui répondra avec Marie : O mon Fils bien-aimé, vous êtes mon Seigneur et mon Dieu [8] !

La mission de Marie, Épouse de l'Esprit Sanctificateur, se continuera à travers tous les âges. Si Celui qui nous a choisis en Jésus-Christ, antérieurement à la création du monde, afin que nous fussions exempts de souillure et sanctifiés dans la charité [9], va d'une extrémité à l'autre extrémité avec une force irrésistible, il ne laisse pas de tout disposer avec une suavité merveilleuse [10]. Une Mère est un si riche trésor que Dieu l'a fait entrer dans l'héritage de son Fils. Mais ce Fils unique il ne l'a pas épargné; il l'a livré pour nous tous; que ne nous donnera-t-il point après nous l'avoir donné [11] ! Héritiers de Dieu, cohéritiers de Jésus-Christ [12], que ne pouvons-nous pas attendre de celui qui nous a tant aimés [13] ! Il couronnera tous ses bienfaits en nous donnant sa Mère. Marie nous a conçus au Calvaire; elle nous enfante

[1] Caritate perpetua dilexi te; ideò attraxi te miserans. Jér. 31. — [2] Electa ut sol. Cant. 6. — [3] Sag. 8. — [4] Ps. 20. — [5] Luc, 1. — [6] Dulcis hospes animæ. Prose de la Pentecôte. — [7] Cant. 6. — [8] Jean, 20. — [9] Éphés. 1. — [10] Sag. 8. — [11] Rom. 8. — [12] Id. ib. — [13] Jean, 3.

au Cénacle. C'est là que, par une effusion suprême, l'Esprit Créateur agrandit encore le Cœur de Marie : Habitez dans Jacob, lui dit-il; placez votre héritage en Israël; étendez vos racines au milieu de mes Élus [1]. Et Marie lui répond : Hélas! les hommes n'ont eu que de la haine pour mon Fils; sans doute ils en auront aussi pour moi, haine fatale qui n'est autre chose que l'amour de la mort; mais qu'importe, s'il y en a quelques-uns parmi eux qui me cherchent et qui trouvent en moi la vie [2]! Qu'il y ait quelque part une assemblée des Saints, et c'est là que j'irai fixer ma demeure [3].

A partir de ce jour de la Pentecôte, qui est celui de la naissance de l'Église, Marie continue de coopérer avec le Saint-Esprit à étendre parmi tous les peuples le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il est l'Esprit de vérité et d'intelligence; elle est le fléau de l'erreur et du mensonge. Il est le Paraclet et la source de la vie [4]; elle est notre consolation et la source d'une inépuisable bonté [5]. L'Esprit-Saint est la Charité et l'Onction, parfum de la charité; Marie est la Mère, et une Mère est un Cœur. L'Esprit-Saint est l'Amour qui a la clef du cœur, qui dilate le nôtre, qui l'ouvre jusqu'au fond pour recevoir la rosée des grâces divines [6]; Marie est la Mère du bel Amour [7]; son Cœur a été le premier foyer de ces flammes que son Fils est venu allumer sur la terre, et son désir n'est-il pas aussi de les voir embraser tous les cœurs [8]? Au lieu de l'esprit de crainte et de servitude qui faisait trembler autrefois la postérité d'Agar, nous avons reçu l'Esprit de charité qui fait les enfants, et qui crie lui-même en nous : O Dieu, notre Père [9]! ô Marie, notre Mère!

Nous l'avons reconnu, mes frères : il n'y a rien en Marie que l'on puisse attribuer à ce que le monde appelle si folle-

[1] Eccli. 24. — [2] Omnes qui me oderunt, diligunt mortem... Qui me invenerit, inveniet vitam. Prov. 8. — [3] In plenitudine sanctorum detentio mea. Eccli. 24. — [4] Fons vivus. Hymne de la Pentecôte. — [5] Ela mater, fons amoris! Prose de la Compassion. — [6] Bossuet, 1er sermon de la Pentecôte. — [7] Eccli. 24. — [8] Luc, 12. — [9] Galat. 4.

ment les chances imprévues du hasard [1]. Avant la création, son portrait était déjà fini dans les idées éternelles de la Providence. Le Très-Haut l'avait préparée dès l'éternité pour être associée à la dispensation du Grand Mystère de la Restauration universelle par Jésus-Christ [2], et l'avait placée avec lui au centre de ses opérations divines dans l'Incarnation, dans la Rédemption et dans la Sanctification des Ames. Le Père et le Verbe et le Saint-Esprit, qui lui ont rendu témoignage sur la terre, le lui avaient rendu déjà, et le lui rendront éternellement dans les cieux [3].

Admirable Mère de Dieu, aimable Mère des hommes ! quand le pieux voyageur visite votre chère maison de Notre-Dame-de-Lorette, il voit, parmi tant de merveilles qui l'entourent, une inscription gravée en caractères d'or; après l'avoir lue, il se gardera bien de l'oublier, cette invocation sublime, à laquelle sont attachées de grandes Indulgences. Il vous redira souvent, et nous aussi, nous vous le dirons avec amour [4] :

Nous vous saluons, ô Fille de Dieu le Père !
Nous vous saluons, ô Mère de Dieu le Fils !
Nous vous saluons, ô Épouse de Dieu Saint-Esprit !
Nous vous saluons, ô Sanctuaire de la Trinité tout entière !

[1] Virginem non noviter, nec fortuito inventam, sed a seculo electam, ab Altissimo præcognitam et sibi præparatam. S. Bern. — [2] Ut notum faceret nobis sacramentum voluntatis suæ, secundùm beneplacitum ejus, quod proposuit in eo, in dispensatione plenitudinis temporum, instaurare omnia in Christo. Éphés. 1. — [3] I Jean, 5.

[4] Ave Filia Dei Patris !
Ave Mater Dei Filii !
Ave Sponsa Dei Spiritûs Sancti !
Ave Templum totius Trinitatis !

L'auteur de cette invocation était un religieux Minime, nommé Simon Garcia.

2 MAI.

EMBLÈMES DE MARIE.

Invisibilia ipsius, a creatura mundi, per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur.

Ce qui était invisible en Dieu nous a été manifesté, depuis la création du monde, par la connaissance de ses ouvrages.

Épître de saint Paul aux Romains, ch. I, v. 20.

Nous ne saurions faire un pas, mes frères, sans voir se réaliser cette admirable parole du grand Apôtre. Chacune des œuvres de Dieu porte sensiblement son empreinte. Il n'y a pas une feuille des bois, une fleur des prés, une goutte d'eau de nos fontaines, un épi de nos moissons qui ne doive le rappeler à notre souvenir. Nous apercevons sa Puissance toujours agissant sous le voile transparent de la Création, sa Sagesse dans l'immuable régularité de ses lois, son Amour dans les soins attentifs dont nous entoure sa Providence. L'Océan nous représente son immensité; le firmament, sa gloire; notre conscience, sa sainteté, et notre Mère sa bonté.

Ce n'est cependant là que la moindre partie de l'œuvre divine. Au-dessus du monde de la nature, l'œil de la foi découvre le monde de la grâce. Le premier n'existe qu'à cause du second, et il lui est tellement subordonné qu'il disparaîtra entièrement le jour où le nombre des Élus aura reçu son complément définitif[1]. Mais en attendant le moment fixé par le Seigneur, où le ciel et la terre passeront[2] pour faire place à une nouvelle terre et à de nouveaux cieux[3], Dieu a voulu nous retracer dans l'univers, non-seulement ses perfections infinies, mais encore les mystères de l'Incarnation de son Verbe. La Clef de David, la Porte de la Jus-

[1] Donec compleantur conservi eorum. Apoc. 6. — [2] Mat. 24. — [3] Is. 65.

tice, le Rocher du Désert, la Racine de Jessé, la Fleur du Champ, le Froment des Élus, la vraie Vigne, l'Huile de la Joie, l'Arbre du Paradis, la Manne des Cieux, la Source inépuisable qui rejaillit dans la vie bienheureuse, le Serpent d'airain, l'Agneau pascal, le Lion de la Tribu de Juda, l'Orient qui éclate du haut des Collines éternelles, la pureté de la Lumière, la Splendeur de Dieu, voilà quelques-uns des caractères du Messie caché sous l'écorce des Écritures, et voilà aussi le côté supérieur de la nature qui permet au chrétien attentif de lire à toutes les pages de la Terre et du Ciel le nom béni de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Mais le mystère de Jésus-Christ appelle sans cesse le mystère de Marie. Lorsqu'elle enfanta l'Homme-Dieu, le monde s'ébranla en sa présence; la joie se répandit sur les campagnes et sur tout ce qu'elles renferment; les arbres mêmes des forêts s'associèrent à l'universelle allégresse [1]. Comme Moïse au commencement de son cantique [2], demandons à la terre et au ciel de nous dévoiler quelques-uns des emblèmes de Marie que Dieu a semés dans la Création,

Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.

Quelquefois les Écritures désignent Marie sous le nom générique de la terre, comme dans ces paroles d'Isaïe : « Que la Terre s'ouvre et qu'elle germe un Sauveur [3]; » et dans celles du Psalmiste : « La Vérité s'est élevée du sein » de la Terre [4]; c'est dans le Centre de la Terre que Dieu a » opéré le salut [5]. » Quelquefois elles lui donnent le nom d'une contrée; c'est, par exemple, la Terre de Promission au milieu de laquelle coulent des ruisseaux de lait et de miel [6], ou bien ce sont les vignobles d'Engaddi, les vallées de Sâron, les plantations de Jéricho, les montagnes du Carmel ou de Béther. Mais le plus souvent l'Esprit-Saint prend

[1] Ps. 95. — [2] Audite, cœli, quæ loquor, audiat terra verba oris mei. Deut. 32. — [3] Is. 45. — [4] Ps. 84. — [5] Ps. 73. — [6] Nombres, 14.

pour termes de comparaison les plus gracieuses productions des trois règnes de la nature.

Elle s'est montrée aux Pères de l'Église dans les richesses du règne minéral. Ils sont descendus dans les entrailles du globe et dans les profondeurs de l'abîme pour y chercher les louanges de Marie. Ici ils ont rencontré la Pierre du Témoignage sur laquelle l'antique Patriarche versa l'huile de la consécration, dans les plaines de la Mésopotamie ; le saphir du Trône de Dieu sur lequel il se révéla dans toute sa majesté au Conducteur de son Peuple; le cristal à travers lequel Ézéchiel entrevit le Seigneur : là ils l'ont comparée à l'escarboucle enflammée qui fut prise sur l'Autel pour purifier les lèvres du plus grand des Prophètes, à la perle de l'Éthiopie décrite par Job avec tant de magnificence, et à cette autre perle de l'Évangile dont le prix est si grand que celui qui a eu le bonheur de la trouver n'a plus que de l'indifférence pour tout le reste. Mais l'or a surtout fixé l'attention des saints Docteurs. Ce précieux métal fut déterminé par Dieu lui-même comme étant le seul qui dût être admis à former l'Arche d'Alliance dans sa surface intérieure et extérieure. Tout ce qui tenait à l'Arche était également d'or; une couronne d'or la surmontait ; elle était entourée de la ceinture d'or du Propitiatoire. Quatre anneaux d'or marquaient ses angles, et des leviers d'or s'enchaînaient à ces anneaux. Il y avait deux Chérubins d'or aux deux côtés du Propitiatoire. Un vase d'or était renfermé dans l'Arche et contenait les richesses de l'ancienne Loi : les deux Tables du Sinaï, le Rameau d'Aaron, la Manne du désert; mais l'Arche elle-même était le trésor incomparable d'Israël. C'était le sanctuaire dont le Seigneur avait tracé le plan mystérieux, le lieu de son habitation parmi les enfants de son peuple[1]. C'était là qu'il rendait ses oracles sur les ailes des Chérubins, qu'il intimait ses volontés aux hommes, et qu'il prêtait une

[1] Exode 13.

oreille favorable à leurs vœux et à leurs supplications. C'était de là qu'il veillait sur les Camps d'Israël, et que partaient les coups invisibles qui renversaient les remparts des villes ennemies et qui réduisaient en poudre les idoles du paganisme.

Si Dieu a attaché tant de gloire à l'Arche figurative, que ne fera-t-il pas, mes frères, lorsqu'il construira l'Arche Sainte! Vainement on chercherait dans Marie la moindre des faiblesses de notre nature dégénérée; Dieu lui a donné la Charité comme un vêtement d'or, et avec la Charité toutes les vertus qui vont à sa suite [1]. La première Arche était un objet insensible : Marie est l'Arche vivante qui a porté dans son sein Jésus-Christ, notre seul Maître et notre unique Pontife, et qui nous a fourni de sa pure substance cette Chair et ce Sang que nous recevons dans la divine Eucharistie. Tous les trésors du Ciel ont été renfermés en Marie, et parmi ces trésors, nous trouvons, qu'immédiatement après Dieu, elle-même est ce qu'il y a de plus précieux. Elle est la Gloire du véritable Israël, le Bouclier de l'Église de Dieu, la Consolatrice de toutes les misères, la seconde Providence de notre pauvre Humanité. Qu'il y a longtemps que l'on a perdu l'Arche du vieux Testament! Mais l'Arche du Testament éternel ne nous sera jamais enlevée. Ce n'est plus l'or seulement dont je la vois revêtue; non, ce n'est plus assez. Saint Jean, l'Aîné de ses Fils adoptifs, nous la dépeint toute resplendissante de jaspe, d'émeraudes, de chrysolithes, de topazes, d'hyacinthes, d'améthystes. Ah! c'est l'Épouse, c'est la Compagne du Seigneur! La gloire de Dieu l'illumine, et l'Agneau est son flambeau. Les Rois se reconnaissent ses Tributaires, et les Peuples lui apportent leurs offrandes [2]. Cité de Dieu, Arche d'Alliance, ô Marie, les hommes et les Anges pourront-ils se lasser de raconter vos merveilles [3]?

[1] Bossuet.— [2] Apoc. 21.— [3] Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei. Ps. 86.

J'arrive maintenant à la partie de mon sujet qui se rapporte le mieux à ce beau mois des fleurs dont le nom est inséparable de celui de Marie. Nous trouvons d'abord dans le règne végétal le buisson que Moïse vit brûler sur le Mont Horeb quand il conduisait les troupeaux de Jéthro, son beau-père, au milieu des solitudes de Madian. Le Seigneur lui ordonna alors de marcher les pieds nus, en signe d'un respect profond, car cette terre était sainte, et cette Vision renfermait la grandeur de Dieu, qui habitait dans le Buisson comme dans un Tabernacle[1]. Mais, o prodige! le Buisson conservait au milieu des flammes une fraîcheur inaltérable. Saint Grégoire de Néocésarée, pour nous initier à la signification de cet emblème, suppose qu'au moment de l'Incarnation, l'Ange demande au Seigneur: « Comment une créature pourra-t-elle ne pas être consumée si vous l'enveloppez du feu dévorant de la Divinité? » Et Dieu lui répond: « Rappelez-vous, ô Gabriel, le feu qui brûlait autrefois au milieu du Buisson de l'Horeb. Si cet arbuste fut détruit par la flamme, Marie sera également réduite en cendres; mais si au lieu d'être la proie du feu, le Buisson lui servit d'aliment sans être anéanti, Marie aussi sera vivifiée par l'Incarnation du Verbe, comme par une pure et rafraîchissante rosée[2]. » Le Buisson Ardent fut le signal de l'affranchissement d'Israël, et l'apparition de Marie annonça au monde le Libérateur universel.

Le mystère de la Mère de Dieu se retrouve encore dans la branche d'Amandier qui fut marquée du nom d'Aaron pour la tribu de Lévi, et que l'on déposa avec onze autres branches marquées du nom des autres enfants de Jacob pour le reste des tribus d'Israël au pied du Tabernacle du Témoignage. Toutes étaient desséchées; mais le Sacerdoce devait être fixé dans la famille de celui dont le rameau germerait pendant la nuit. Le matin, parmi toutes ces branches d'a-

[1] Exode 3. — [2] Saint Grégoire de Néocésarée.

mandier, celle d'Aaron seule s'était couverte, en l'espace de quelques heures, de feuilles et de fleurs épanouies qui présentaient déjà des fruits tout formés [1]. On reconnut alors l'action directe de Celui qui est la Cause première des causes secondes, et qui, quand il veut, supprime absolument celles-ci pour rappeler au monde la Puissance de son Créateur. Par cette fertilité inouïe, Dieu préparait de loin l'esprit des hommes à la foi du grand Mystère de la Maternité divine. Moïse se servit du rameau d'Aaron pour faire jaillir l'eau du rocher, comme Dieu se servit de Marie lorsque notre terre nous donna la belle Fleur du Champ [2] et le vrai Fruit de Vie [3]. La branche d'Amandier a disparu avec les ombres du sacerdoce d'Aaron, mais la Vierge-Mère continue de partager la gloire de Jésus-Christ, seul Grand-Prêtre pour l'Éternité, selon l'Ordre de Melchisédech.

Les forêts, les plaines, les paysages, ont fourni aux Écrivains sacrés d'innombrables emblèmes de Marie. Elle est comparée à l'arbre planté au bord d'un fleuve qui ne perd jamais son feuillage et qui donne son fruit dans la saison; au térébinthe qui étend au loin ses rameaux protecteurs; au pommier en fleurs et à l'oranger chargé de fruits. Ses paroles sont comme des pommes d'or dans un vase d'argent, ses pensées sont aussi profondes que les racines du platane, ses actions aussi précieuses que les olives d'un champ favorisé du ciel. La grenade dont le merveilleux tissu est peut-être l'ouvrage le plus parfait de la création visible, exprime l'ordre et l'harmonie de la charité. Elle s'appelle le cyprès de Sion à cause de ses douleurs, le palmier de Cadès à cause de sa fermeté, le cèdre du Liban à cause de sa sublimité.

Sa riche corbeille de fleurs se compose de la lavande de l'humilité, de la violette de la modestie, du souci de la patience, du safran de la mortification, de l'héliotrope de la

[1] Nombres 17. — [2] Cant. 2. — [3] Gen. 3.

prière, du cynamome de la contemplation. Elle est elle-même un Éden délicieux d'où s'exhalent les parfums de l'aloès, du baume, du calame aromatique, de l'encens d'Arabie et de toutes les plantes odoriférantes. Mais je ne puis tout nommer, et pour clore cette rapide énumération, je ne ferai plus que vous indiquer le Roi et la Reine des fleurs qui appartiennent plus spécialement à notre Mère. Toutes les fois que vous verrez une rose étinceler aux feux du soleil, ou un lis ouvrir son calice éclatant de blancheur à la rosée du matin, dites-vous : Voilà la charité de la vraie Rose de Jéricho, voilà la candeur du vrai Lis des vallées.

Nous nous bornerons aussi, en entrant dans le règne animal, à citer un symbole qui complète l'image que nous a présentée le lis des Vierges. Marie est appelée la tour d'ivoire [1] à cause de son inviolable pureté. La fraîcheur du lis passe vite; la pureté de Marie a l'éclat et la solidité de l'ivoire.

Voyez une colombe; que sa blancheur est éblouissante et comme elle est attentive à éviter tout ce qui pourrait en ternir la beauté! Que ses mœurs sont douces! nous dit saint Augustin. Seule entre tous les oiseaux, elle n'a point de fiel; elle ne se sert jamais de son bec pour faire le moindre mal, et elle n'oppose d'autre défense que ses ailes à ceux qui la poursuivent [2]. Qu'il y a de constance dans son attachement! Aussi est elle chez tous les peuples l'emblème de l'affection et de la fidélité. Voilà, mes frères, une charmante image de l'innocence, de la douceur, de la piété de Marie.

Marie est la colombe du Seigneur. Pendant quarante jours, les sources de l'abîme s'ouvrirent, et les cataractes du ciel se déchaînèrent au souffle terrible des justices du Tout-Puissant. Les eaux du déluge couvrirent la face du globe et s'élevèrent au-dessus de la cime des plus hautes montagnes [3]. Pendant quarante siècles, un déluge d'iniquités submergea la terre. Mais la dépravation des hommes fut portée à son

[1] Cant. 7. — [2] Columba fel non habet, rostro non lædit, alis se defendit. S. Augustin. — [3] Gen. 8.

comble au temps où le sceptre sortit de la maison de Jacob, et où la Judée passa sous une domination étrangère. Rome, abîmée dans ses vices, ne se contentait plus de rendre le culte divin à des êtres infâmes qui, s'ils eussent encore vécu, n'eussent point échappé à la sévérité de ses antiques lois; elle se préparait à ouvrir dans son Panthéon un repaire à tous les faux dieux et un réceptacle impur à toutes les passions. « La vérité périssait, le crime était adoré, tout était Dieu, excepté Dieu même [1]. » Au milieu de cette effroyable dissolution de l'ancien monde, Marie n'eût point trouvé où poser son pied sur la terre; aussi vint-elle se réfugier dans le dernier asile de la vertu et s'abriter à l'ombre des autels du Seigneur. A peine sortie de cette arche tutélaire, elle se hâta d'y rentrer; mais cette fois elle n'était plus seule; elle portait dans ses mains bénies l'Olivier immortel, Jésus-Christ, ce grand Médecin descendu du ciel pour guérir l'Homme, ce grand Malade [2], qui n'avait même plus la conscience de ses maux. Hélas! nos péchés réduiront souvent le Fils de Dieu à placer dans sa bouche un glaive à deux tranchants [3] pour en frapper les nations coupables; car si sa bonté l'a fait le Fils de l'homme, il ne cesse pas d'être le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs [4]. Mais alors même que sa main s'appesantit sur nous, il permet à sa Mère, à la nôtre, d'intervenir en notre faveur. Jetons un cri de détresse, réclamons sa douce médiation, et elle volera à notre secours, et elle nous tendra le rameau de la réconciliation et de la paix.

Marie est encore la Brebis du Seigneur. Autrefois Dieu alla chercher Gédéon dans l'aire où il était occupé à battre son blé, pour le placer à la tête de son peuple. Gédéon dit au Seigneur : « Si vous voulez sauver Israël par ma main, comme vous l'avez dit, je mettrai cette toison dans mon aire, et si la rosée est sur la toison et la sécheresse sur

[1] Bossuet. — On connaît aussi cette parole de Lactance : Miseris paganis fiebant religiosa delicta. — [2] Saint Augustin. — [3] Apoc. 19. — [4] Id. ib.

toute la terre, je saurai que vous délivrerez Israël par ma main, selon votre promesse. » Dieu accéda à sa demande. Et Gédéon se levant durant la nuit, pressa la toison et remplit une coupe de la rosée qui en sortit [1]. C'est ainsi, nous disent les Saints, que Marie fut pénétrée de la grâce divine, cette rosée des cieux, pendant qu'autour d'elle tout était desséché par le péché. Il était écrit que le Messie descendrait en elle comme la pluie sur la toison [2]. Il prit dans le sein de Marie, pour l'unir à la Divinité, sa Chair sacrée qu'il porta plus tard au Calvaire, et qui, ayant été exprimée sous le pressoir de la Croix, abreuva la terre du Sang de la Rédemption. Nous lui avions donné la robe de notre mortalité, il nous a rendu le vêtement d'honneur qui a réchauffé nos plaies, et qu'il faudra lui représenter si nous voulons nous asseoir au festin éternel de l'Agneau qui a ôté les péchés du monde [3].

Mais il est temps de chercher dans une sphère supérieure, de nouveaux emblèmes de Marie.

Rappelez-vous, chrétiens, l'échelle qui fut montrée à Jacob dans une vision pleine de mystères. Elle était posée sur la terre, et son sommet touchait le ciel. Les Anges de Dieu y montaient et en descendaient, et le Seigneur s'appuyait sur l'échelle. Le Patriarche s'écria à son réveil : « Le Seigneur est vraiment en ce lieu, et je ne le savais pas. C'est ici la maison de Dieu et la porte du ciel [4]. » Cette échelle n'est autre que Marie, par laquelle Dieu est descendu jusqu'aux hommes, et les hommes sont montés jusqu'à Dieu.

Quand, après un orage, vous apercevez dans les nues l'arc-en-ciel qui est formé par la réfraction des rayons du soleil, vous admirez cette écharpe diaprée qui étale à vos yeux, dans toute leur opulence, les sept couleurs primitives, et vous adorez Celui qui en a fait le symbole glorieux de son alliance avec le genre humain [5]. Mais n'oubliez jamais que

[1] Juges, 6. — [2] Descendit sicut pluvia in vellus. Ps. 71. — [3] Jean, 1. — [4] Gen. 28. — [5] Gen. 9.

la splendeur même de l'arc-en-ciel s'efface en présence de Marie. C'est elle qui a réfléchi les rayons du Soleil de Justice. C'est en elle qu'ont éclaté les sept dons du Saint-Esprit avec leurs nuances les plus harmonieuses. « Regardez l'arc et bénissez son auteur, » disait autrefois le fils de Sirach [1]. Et moi aussi, je vous demande un regard de reconnaissance et d'amour pour Marie et pour le Dieu qui nous l'a donnée. Que votre âme s'attendrisse dans cette contemplation ravissante, car c'est elle, elle seule qui est la Maison du Seigneur, la Porte du Ciel, le Signe de l'Alliance [2].

Lorsque les Hébreux furent délivrés de la servitude de l'Égypte, ils campèrent en Étham, à l'extrémité du désert. Une nuée leur apparut alors, semblable à un tabernacle que remplit la gloire du Seigneur. Dieu allait devant eux le jour dans une colonne de nuée pour leur montrer la voie, et la nuit dans une colonne de feu pour être leur guide. Cette nuée du jour, ce feu de la nuit ne disparurent jamais devant le peuple [3] : « Marie est la Colonne de nuée qui nous sprotége contre les traits ardents de la colère de Dieu [4]; elle est aussi la Colonne de feu qui répand sur nous la vive lumière de la Miséricorde [5]. » Elle tempère le jour éblouissant de la prospérité; elle éclaire la sombre nuit du malheur. Elle réprime la violence des passions qui nous enivrent; elle adoucit l'amertume des chagrins qui nous abattent. Guide fidèle, elle partage nos consolations et nos peines, nos joies et nos

[1] Eccli. 43. — [2] La bonté divine nous présente le rameau d'olivier dans le Très-Saint et Immaculé Cœur de Marie. C'est un pacifique arc-en-ciel qu'elle fait luire au-dessus des sombres nuages de nos discordes. (*Manuel d'instructions et de prières* à l'usage des membres de l'Archiconfrérie du Très-Saint et Immaculé Cœur de Marie, établie dans l'église paroissiale de Notre-Dame-des-Victoires, à Paris, par M. Dufriche-Desgenettes, curé de Notre-Dame-des-Victoires; 17e édit., p. 44.)

[3] Exode 13. — [4] Umbraculum ab æstu. Is. 25. — [5] Maria nobis est Columna nubis, quia tanquam nubes protegit ab æstu divinæ indignationis. Maria est quoque Columna ignis, multis misericordiæ beneficiis nos illuminans. S. Bonaventure, *Miroir*.

tristesses, nos succès et nos dangers; elle est le charme de notre vie et l'espérance de notre mort.

L'Époux des cantiques a vu se lever dans le lointain des âges le beau jour de Marie, et il s'en est réjoui. « Quelle est » donc celle-ci, s'est-il écrié, qui marche avec tant de ma» jesté? Elle a la pureté de l'aurore, la grâce de la lune, » l'éclat du soleil[1]. » Sublime question à laquelle un des plus grands Papes qu'ait eus l'Église, je veux dire Innocent III, se chargera de répondre. Supposons, mes frères, un voyageur perdu dans l'horreur d'une profonde nuit. Plaçons-le dans les escarpements des montagnes recouvertes de neiges éternelles. Il entend les cris sinistres des animaux féroces; il croit voir vingt précipices s'ouvrir sous ses pas. Qu'il marche ou qu'il s'arrête, l'affreuse mort lui apparaît comme inévitable. Ce qui le tourmente le plus, c'est une funeste tentation de céder à un sommeil dont il sait bien qu'il ne se réveillerait plus. Ah! pécheur, reconnais-tu cette nuit qui s'est faite dans ton esprit? Entends-tu les rugissements du lion qui s'apprête à dévorer sa proie? Vois-tu l'abîme qui va t'engloutir? Mais ton cœur bat-il encore? serait-il glacé par l'apathique indifférence? Dormirais-tu donc le sommeil d'une léthargie fatale? Ce que je ne puis faire par ma parole, Marie, si tu le veux, le fera par son intercession. Renais à l'espérance, infortuné voyageur! Déjà l'orage s'éloigne, les nuages se dissipent, les vents s'apaisent, les étoiles reparaissent au firmament, la lampe des nuits verse sur le désert cette pâle clarté dont les teintes adoucies vont rasséréner tes yeux fatigués. Pauvre pécheur, ne ferme point ton âme aux lueurs inspiratrices de cet astre béni. Que de fois ici le rayon consolateur est parti du Cœur brûlant d'amour de Marie pour réchauffer le cœur insensible d'autres pécheurs, tes frères! Ils étaient ce que tu es encore, pourquoi ne serais-tu pas ce qu'ils sont maintenant? Écoute, prie, espère, reprends à la vie.

[1] Cant. 6.

Pour vous, mon frère, qui avez déjà prononcé cette généreuse parole : « Je me lèverai et j'irai à mon Père[1], » vous avez commencé, il est vrai, à vous dégager des ombres de la mort; mais à la vue de ces habitudes invétérées qu'il faut sacrifier, de ces vertus si nouvelles pour vous qu'il faut acquérir, vous éprouvez de subites défaillances et vous vous sentez quelquefois enfoncer dans la nuit de votre ancienne vie. Oh! que je reconnais bien là les illusions de l'esprit de ténèbres qui voudrait vous perdre en vous décourageant! Levez votre tête, mon cher frère[2], et voyez le matin de votre pénitence s'embellir au pur souffle de la lumière[3], et vos forces épuisées renaître à l'aspect de l'aurore qui a paru dans les zones des cieux. Marie s'approche, et la nuit replie ses voiles, et le Serpent Infernal est refoulé dans l'abîme, et la Création se ranime, et l'homme reprend avec une nouvelle ardeur ses travaux qu'il devra continuer jusqu'au soir[4]. Seriez-vous donc seul à ne point ressentir sa vivifiante influence?

Marie est choisie comme le soleil dans lequel Dieu a placé son tabernacle[5]. Le soleil ne concentre point ses rayons en lui-même; il n'illumine point seulement les vastes solitudes du firmament; il répand encore des torrents de lumière sur tous les hôtes de la terre, et nul ne peut se « soustraire à la pénétrante activité de ses flammes[6]. » Marie non plus n'a point été formée dans l'idée du Seigneur pour briller uniquement à ses yeux comme le plus beau de ses ouvrages, mais aussi pour communiquer les dons divins dont elle est la dépositaire à tous ceux qui s'approcheront avec confiance de ce foyer de lumière et de vie. C'est par elle que Jésus-Christ, Soleil de Justice, touche les cœurs égarés et les amène à se

[1] Luc, 15. — [2] Luc, 21. — [3] Les étymologistes donnent à l'aurore une double racine : *aura lucis*, souffle de la lumière; *hora aurea*, l'heure dorée. — [4] Exibit homo ad opus suum et ad operationem suam, usque ad vesperum. Ps. 103. — [5] In sole posuit tabernaculum suum. Ps. 18. — [6] Non est qui se abscondat a calore ejus. Ps. 18.

reconnaître ; c'est par elle qu'il les éclaire quand ils sont entrés dans les sentiers de la pénitence. C'est aussi par elle qu'il les conduit au plein midi de la grâce et de la sainteté. Il n'y a donc point une situation de l'âme pour laquelle elle n'ait des ressources spéciales. La Mère de Dieu est l'appui de la faiblesse qui s'abandonne, la règle de la force qui s'égare, la sauvegarde de la persévérance qui constitue l'état normal des enfants de la lumière [1].

Vierge Sainte ! La création visible raconte votre gloire ; le jour l'annonce au jour, et la nuit à la nuit [2]. Mais Dieu vous a élevée au-dessus de la terre et des cieux. Il vous a donné pour apanage tout ce qu'ils renfermaient de plus riche. Ce n'était point assez. Dieu vous destinait une plus magnifique récompense, et cette récompense c'était Lui-même [3]. Il daigne se donner aussi à ses Anges et à ses Élus, mais avec mesure [4]. Vous seule vous l'avez possédé sur la terre, vous seule le possédez dans le ciel, autant que le puisse posséder un être créé. Je m'arrête sur le seuil du palais que vous habitez dans la céleste Jérusalem, et je recueille dans le silence de l'admiration et de l'amour cette dernière parole de saint Jean : « Un grand signe apparut au ciel : C'était une Femme revêtue du soleil ; la lune était sous ses pieds et elle portait sur sa tête une couronne de douze

[1] Ipsa Virgo est aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol. Luna lucet in nocte, aurora in diluculo, sol in die. Nox autem est culpa, diluculum pœnitentia, dies gratia. Qui ergo jacet in nocte culpæ, respiciat lunam, deprecetur Mariam, ut ipsa per Filium suum cor ejus ad compunctionem illustret. Quis enim de nocte invocavit eam et non auditus ab ipsa est? Qui vero ad diluculum pœnitentiæ surgit, respiciat auroram, deprecetur Mariam, ut ipsa per Filium cor ejus ad satisfactionem illuminet. Quis enim devote invocavit eam, et non est auditus ab ipsa? Qui vero, ea intercedente, ad meridiem justificationis assumptus est, deprecetur Mariam, ut ipsa per Filium cor ejus in perseverantia solidet quæ vera est conditio filiorum lucis. (Innocent III, 2e sermon de l'Assomption.)

[2] Ps. 18. — [3] Gen. 15. — [4] In domo Patris mei mansiones multæ sunt. Jean, 14.

étoiles[1]. » Ces douze étoiles sont les Patriarches de l'ancien Testament et les Apôtres du nouveau. La lune qui est sous vos pieds, c'est l'Église de Votre Fils. Le soleil, votre vêtement auguste, c'est le grand Dieu des siècles éternels.

[1] Signum magnum apparuit in cœlo : Mulier amicta sole, et luna sub pedibus ejus, et in capite ejus corona stellarum duodecim. Apoc. 12.

3 MAI.

FIGURES DE MARIE.

Omnia in figura contingebant illis.

Toutes les choses qui arrivaient aux Israélites étaient des figures.

Ire Épître aux Corinthiens, ch. X, v. 11.

Parmi les caractères qui attestent la supériorité de la Religion du ciel sur les religions de la terre, il en est un que je vous prie de remarquer, mes frères. Les mensonges du paganisme étaient complétement étrangers aux destinées du genre humain. Que pouvaient faire à l'*Homme* ces fables extravagantes ou monstrueuses? . La Religion de Jésus-Christ au contraire, nous concerne de la manière la plus intime. S'il parle, s'il agit, s'il souffre, c'est « pour nous autres hommes et pour notre salut[1]. » Sa vie et sa mort nous appartiennent beaucoup plus qu'à lui-même. C'est dans les entrailles de l'Humanité que l'Évangile a ses racines profondes. Voilà pourquoi sa beauté, comme celle de Dieu, est toujours ancienne et toujours nouvelle.

Voilà aussi la raison de l'intérêt immortel qui se rattache au Peuple de Dieu. Il ne compte point parmi ces nations qui ont fatigué le monde du bruit de leurs armes ou de leur civilisation, et cependant, tandis que ces peuples si célèbres autrefois descendent de plus en plus dans le gouffre de l'oubli, l'histoire d'Israël continue d'être la seule qui soit populaire. Le Livre qui la renferme se mêle pour nous aux plus doux souvenirs du foyer domestique. L'aïeul en faisait la lecture dans les soirées de famille, et nous écoutions avec un grand charme les touchantes explications qu'il y ajoutait.

[1] Symbole de Nicée.

Nous avons vécu avec les Patriarches, les Rois, les Prophètes, comme avec les Apôtres, les Martyrs et les Saints. Par elle-même, elle n'aurait qu'un intérêt vulgaire, nous dit saint Augustin ; mais ce qui l'agrandit, ce qui nous la rend chère, c'est Jésus-Christ qui se retrouve à toutes ses pages. La Loi portait Jésus-Christ dans son sein[1], dans ses institutions, ses sacrifices, ses cantiques : elle était l'ombre de l'avenir ; Jésus-Christ était le but de la Loi[2]. Tout arrivait en figures à l'ancien peuple, et chacun de ses grands hommes portait sur son front un rayon de Jésus-Christ. Abel représentait son innocence ; Melchisédech, son sacerdoce ; Job, sa patience ; Joseph, son sacrifice ; Isaac, sa mort ; Jonas, sa résurrection ; David, sa royauté ; Moïse, son ministère, et ainsi des autres. Tous ces rayons se réunirent plus tard pour former la couronne de l'Homme-Dieu. La Vierge de Sion, sa Mère choisie, n'a pu être oubliée dans la distribution de ce plan divin. Chaque femme illustre de Juda a eu pour mission de figurer un de ces traits admirables dont l'assemblage devait composer le tableau complet de la Mère de Dieu. Nous étudierons quelques-uns de ces symboles vivants de Marie, aux trois grandes époques de la Création, de la Loi de nature et de la Loi écrite.

Jésus-Christ avait annoncé à ses Apôtres, avec cette précision qui ne convient qu'au Maître de l'avenir, et avec cette humilité infinie qui ne s'est jamais vue que dans le Fils de l'Homme, qu'ils feraient en son nom des miracles plus grands encore que ceux qu'ils lui avaient vu faire à lui-même[3]. Il a suivi le même ordre dans la manifestation de sa doctrine. Il a voulu que l'Évangile ne nous transmît le plus souvent que celles de ses prédications qui répondaient le mieux à la simplicité habituelle de sa vie, se réservant d'inspirer au grand Paul l'interprétation de ses mystères les plus sublimes. L'Apôtre des nations est entré plus qu'aucun

[1] Tota lex gravida erat Christo. S. Aug. — [2] Umbram habens lex futurorum. Heb. 10. — Finis enim legis Christus. Rom. 10. — [3] Jean, 14.

autre dans les profondeurs du Christianisme. C'est à lui, dit saint Chrysostome [1], qu'il a été donné d'élever le merveilleux édifice de la Théologie sur la base unique de Jésus-Christ. Sage architecte, il a bâti sur un fondement qui n'a point été posé par la main des hommes, et que la main des hommes ne pourra point non plus ôter [2]. Or, voici l'idée mère de saint Paul, et de tous les Docteurs à sa suite. Il n'y a jamais eu dans le monde, à proprement parler, que deux Hommes : Adam formé d'une terre vierge, placé dans le Jardin de délices; heureux tant qu'il fut fidèle ; auteur de la vie de nos corps, mais aussi de la mort de nos âmes ; perdant tout par sa désobéissance, et entraînant avec lui sa postérité dans un abîme de malheurs ; et Jésus-Christ, le nouvel Adam, formé dans les entrailles d'une Vierge ; habitant dans le Cœur de Marie, l'Éden véritable; sauvant tout par sa soumission suprême, et nous rendant par une immolation volontaire, ce qu'Adam nous avait enlevé par sa révolte criminelle.

Mais Adam ne fut point seul à opérer notre ruine. Jésus-Christ non plus n'a point été seul à opérer notre rédemption. Ève, coupable, travailla avec le premier Adam à la formation du redoutable Mystère de la mort; Marie, innocente, travailla avec l'Adam nouveau à la formation du Mystère béni de la vie. Ève ajouta foi aux décevantes paroles de l'Esprit de ténèbres ; Marie crut à la sincérité des promesses de l'Esprit de lumière. L'antique Serpent fascina la première en lui faisant chercher une fausse grandeur, dans le désir d'être semblable à la Divinité. L'Archange établit Marie dans la véritable grandeur, par une sainte société avec Dieu. Marie reconquit en croyant au Seigneur, ce qu'Ève avait perdu en croyant au démon [3]. Ève fut tirée

[1] Saint Jean Chrysostome. — [2] Sapiens architectus fundamentum posui... Fundamentum enim aliud nemo potest ponere, præter id quod positum est, quod est Christus Jesus. I Cor. 3. — [3] Quod illa credendo deliquit, hæc credendo delevit. Tertullien, *De la Chair du Christ*, n° 17.

la première de la substance d'Adam endormi; elle fut l'os de ses os, et la chair de sa chair[1]; Marie, Fille aînée du Rédempteur[2], os de ses os, chair de sa chair, sortit aussi la première de son Côté entr'ouvert pendant le sommeil mystérieux de sa mort. Toutes deux avaient été créées dans la justice originelle; mais Marie est la seule qui ne soit jamais sortie du Paradis. Ève s'approcha de l'Arbre fatal de la Science; Marie se tint debout au pied de l'Arbre salutaire de la Croix. L'une nous présenta le poison du fruit défendu, l'autre nous a offert l'Eucharistie, le vrai Fruit de Vie. La malédiction a été lancée contre Ève; la bénédiction a été donnée à Marie. Ce n'est plus que par une sanglante ironie, que Dieu dit d'Adam : « Le voici devenu comme l'un de nous[3], » et qu'Ève s'appelle encore « la Mère de tous les Vivants[4]; » mais c'est par la plus douce des réalités que Jésus-Christ s'est fait en tout pareil à nous, hors le péché, et que Marie, la Mère admirable, nous communique sa réhabilitation, et nous enfante à l'immortalité. Ah! que notre sort est digne de pitié, quand on le considère en Ève et en Adam! Déchirer le sein ingrat de la terre, disputer péniblement à toutes les créatures un morceau de pain arrosé de nos sueurs et de nos larmes; subir cet inexorable ennui, qui fait le fond de la vie humaine[5], traîner jusqu'au tombeau cette longue chaîne d'espérances toujours trompées et toujours renaissantes, souffrir et mourir, voir notre corps retourner en poussière[6], et notre âme se précipiter dans l'horreur de la seconde mort[7], y a t-il rien d'aussi affreux? Mais que notre sort est digne d'admiration, si nous savons l'envisager en Jésus-Christ, l'Adam Réparateur, et en Marie, l'Ève Réparatrice! Nous recouvrons la faculté de ressaisir

[1] Hoc nunc os ex ossibus meis, et caro de carne mea. Gen. 2. — [2] Primogenita Redemptoris. — [3] Ecce Adam quasi unus ex nobis factus est. Gen. 3. — [4] Vocavit Adam nomen uxoris suæ: Heva! eo quod mater esset cunctorum viventium. Id. ibid. — [5] Bossuet. — [6] Pulvis es et in pulverem reverteris. Gen. 3. — [7] Hæc est mors secunda. Apoc. 20.

nos fins immortelles; nous sommes purifiés des souillures du sang et de la chair dont était imprégnée notre origine. Affranchis de la corruption de l'homme [1], nous pouvons reprendre le chemin de ce Lieu de délices d'où nous étions bannis. Les Anges, Serviteurs du Très-Haut, nous sont donnés pour Compagnons et pour Protecteurs [2]. Que dis-je? Jésus-Christ nous admet à la fraternité divine; il veut que sa Mère soit la nôtre, et que son Père et son Dieu soit notre Dieu et notre Père [3]. O la magnifique destinée, et quel bonheur pour nous autres, Prêtres du Seigneur, d'avoir à annoncer à tous les peuples [4] ces merveilles qu'un Dieu seul pouvait concevoir, comme Il a pu seul les exécuter.

Un rapport si exact, s'écrie Bossuet, n'est pas une invention de l'esprit humain. Après cela, on ne peut douter que Marie ne soit l'Ève bienheureuse de la nouvelle Alliance; qu'elle n'ait la même part à notre salut qu'Ève a eue à notre ruine, c'est-à-dire la seconde après Jésus-Christ; et qu'Ève étant la Mère de tous les mortels, Marie ne soit la Mère de tous les vivants. C'est Dieu même qui nous persuade une vérité si constante par l'ordre admirable de tous ses desseins, par la convenance des choses si évidemment déclarées, par le rapport nécessaire de tous ses mystères [5].

Si la signification mystérieuse du nom d'Ève nous a révélé le premier des noms de Marie, La Mère, les Femmes des trois grands Patriarches vont nous fournir à leur tour les autres titres qui découlent de ce nom suprême.

Qui me donnera, disait saint Bernard, de revoir l'Église de Dieu telle qu'elle était dans les anciens jours [6]? Qui nous donnera, mes frères, de revoir ces beaux âges de la foi chré-

[1] Dedit eis potestatem filios Dei fieri, his qui credunt in nomine ejus, qui non ex sanguinibus, neque ex voluntate viri, sed ex Deo nati sunt. Jean, 1. — [2] Angelis suis mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis. Ps. 90. — [3] Ascendo ad Patrem meum et Patrem vestrum; Deum meum et Deum vestrum. Jean, 20. — [4] Notas facite in populis ad inventiones ejus. Is. 12. — [5] Bossuet, 3e sermon pour la fête de l'Annonciation. — [6] Quis mihi det ut videam Ecclesiam Dei sicut in diebus antiquis? Saint Bernard.

tienne où nos pères si dévoués à la Mère de Dieu ne la séparaient point dans leur pensée et dans leur langage du Fils de Dieu lui-même? Ils ne décernaient point aux princes de la terre le titre de *majesté* qu'ils tenaient en réserve pour le Christ, le Seigneur [1], qui règne au plus haut des cieux et qui veut que sa Mère y règne avec lui [2]. Ils construisaient ces sublimes Églises gothiques, les seules qui aient su assouplir la pierre jusqu'à lui faire exprimer nos dogmes, notre histoire et notre espérance immortelle. Ils les consacraient à Notre-Seigneur; mais dans la tendre piété qui les animait, ils les plaçaient sous l'invocation de Notre-Dame.

Sara, *la souveraine*, est la seule qui ait porté ce nom. Elle est aussi la première en faveur de laquelle Dieu se soit plu à bouleverser toutes les lois de la nature pour figurer la maternité miraculeuse de Notre-Dame. Elle était arrivée à une extrême vieillesse lorsque Dieu lui donna Isaac. Vous ne croyez point, disait saint Jean-Chrysostome aux juifs de son temps, au mystère de l'Incarnation du Verbe. Vous dites : c'est impossible! Mais rien n'est impossible à Dieu. Pourquoi donc admettez-vous son intervention lorsqu'il s'agit de Sara, tandis que vous la niez lorsqu'il s'agit de la Mère du Seigneur? Soyez plus conséquents, et puisque vous reconnaissez le premier mystère, ne rejetez plus le second dont l'autre était la figure [3].

Si nos pères disaient *Notre-Dame*, nous disons ordinairement : *la Sainte Vierge*. Rendez-vous attentifs, mes frères; c'est aussi le nom que porte dans la langue sacrée, la fille de Bathuel. Rebecca, selon saint Jérôme, signifie *Alma*, c'est-

[1] Salvator qui est Christus Dominus. Luc, 2. — [2] Fecitque eam regnare. Esther. 2.

[3] Ce trait de saint Jean Chrysostome nous rappelle le dilemme de ces deux frères dont la conversion vient de réjouir l'Église : « Ou le Messie est venu, et nous devons quitter une religion qui l'attend encore, et nous faire Chrétiens; ou il ne l'est pas, et nous ne pouvons plus même rester Juifs, puisque, de l'aveu général, les temps que notre religion a marqués pour son Avénement sont évidemment passés. »

à-dire une Vierge accomplie. C'est ce nom d'*Alma* qu'a employé le grand Prophète Isaïe dans le plus célèbre des oracles, dont nous verrons demain l'explication. Rebecca était une jeune fille pleine de pudeur ; sa grâce était parfaite [1], et tous la respectaient à cause de la sagesse qui était en elle. Loin de s'énorgueillir de ses rares qualités et de l'abondance des biens que possédaient ses parents, elle allait, suivant la belle simplicité des mœurs patriarcales, puiser de l'eau à la fontaine de Nachor, lorsqu'elle y rencontra Éliézer, le serviteur d'Abraham. Vous savez avec quel empressement elle posa son vase sur son bras et lui donna à boire. Puis, lorsqu'il eut bu, elle ajouta : « Je puiserai encore de l'eau pour » vos chameaux jusqu'à ce que tous aient bu [2]. » Éliézer ne l'avait point priée de lui rendre ce nouveau service ; mais c'était le signe qu'il avait demandé au Seigneur : « La fille à qui » je dirai : inclinez votre vase afin que je boive, et qui répon» dra : Buvez, et je donnerai encore à boire à vos chameaux, » sera celle que vous avez préparée à Isaac, votre serviteur, et » je connaîtrai par là que vous avez fait miséricorde à mon » maître [3]. » Nous verrons dans la suite Dieu envoyer au loin son ange, comme Abraham avait envoyé son serviteur, pour solliciter une alliance bien plus auguste que celle-ci. Comme l'humble et la douce Rebecca, la Vierge Sainte accordera sa demande à l'Éliézer du ciel, et elle recevra, pour prix de sa soumission et de sa charité, non plus des bracelets et des vases d'or et d'argent [4], mais tous les trésors de Dieu dont elle sera l'heureuse dépositaire.

Que dirons-nous, mes frères, de l'aimable Rachel ? Fidèle à l'étymologie de son nom, elle a toujours eu *la douceur de la brebis*. Ses jours, comme ceux de Marie, se sont écoulés dans le travail, le renoncement et le sacrifice. Enfant, elle gardait les troupeaux de Laban, son père. Jeune femme, elle accompagna Jacob, son mari, dans ses longues migrations

[1] Gen. 24. — [2] Id. ib. — [3] Id. ib. — [4] Id. ib.

lorsqu'il était contraint de s'exiler pour se dérober à la fureur d'Esaü. Épouse, elle passa bien des années sans que le Seigneur se souvînt d'elle, et malgré l'ardeur de ses désirs elle n'espérait plus le bonheur des mères. Quand enfin Dieu se montra touché de la persévérance de sa prière, et qu'elle eût donné le jour à Joseph, *le fils de bénédiction* (sur lequel devaient fondre tant de malheurs), elle goûta une joie si pure qu'elle demanda au Seigneur de doubler sa félicité en la rendant mère une seconde fois. « Que le Seigneur » m'accorde encore un fils[1]! » s'écria-t-elle. Pauvre mère, votre vœu sera exaucé, mais à quel prix? « Rachel vint au » printemps sur la route d'Éphrata et elle sentit les maux » de l'enfantement. Son âme était près de la quitter à cause de » ses angoisses. Voyant les approches de la mort, elle donna » à son fils le nom de Bénoni, *fils de ma douleur*. Puis elle » mourut et fut ensevelie sur la route d'Éphrata, qui est » Bethléem[2]. » Son nom s'est si bien identifié avec celui de la douleur que l'Évangile l'évoqua, des siècles après sa mort, comme étant la seule qui fût digne de déplorer le trépas des Innocentes Victimes du cruel Hérode. « *Vox in Rama..... Rachel plorans filios suos*[3]. »

Hélas, telle fut la vie sacrifiée de Marie. Elle aussi a eu un Fils de bénédiction, Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ne sommes-nous pas trop souvent pour elle des fils de douleur, d'autres Bénoni?

Le nom du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob nous est familier, mes frères Pourquoi ne nous accoutumerions-nous pas à donner sur la terre un titre analogue à Celle qui est dans les Cieux la Reine de Sara, de Rebecca et de Rachel?

Les temps de la Loi écrite sont remplis des figures de Marie. Avant toute autre, il faut nommer la seule femme de la Bible qui ait eu le privilége de porter son nom, l'ancienne Marie, qui ne connut sans doute jamais d'époux, puisqu'elle

[1] Gen. 24. — [2] Gen. 35. — [3] Mat. 2.

n'est désignée que sous le nom de sœur de Moïse et d'Aaron. Prophétesse illustre[1], elle accompagna ses frères, les chefs du vieux peuple, ainsi que l'auguste Marie se montre toujours, à côté de Jésus-Christ, le vrai Grand-Prêtre, l'éternel Législateur. Ici Séphora, l'épouse de Moïse, retourne en Égypte sous la conduite de son mari, et n'a d'autre monture pour elle et pour ses enfants que le pauvre animal domestique placé par la Tradition dans tous les tableaux de la Sainte Famille obligée de se retirer aussi en Égypte[2]. Là c'est la fille de Josué qui n'a d'abord reçu pour dot que des champs stériles, et qui obtient ensuite de la tendresse de son père des champs fertilisés par les eaux de la montagne et par la rosée de la vallée qui signifient, selon Saint Bonaventure, la pluie féconde de la Divinité et la rosée vivifiante de l'Humanité du Verbe incarné dans le sein de la Vierge[3]. Plus loin, l'héroïne de Bethulie représente Notre-Dame-des-Victoires, qui est aujourd'hui plus que jamais la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël et l'honneur de notre peuple[4]. Les angoisses de Marie au Calvaire surpassent celles de la fille de Jephté, qui se retire à la montagne[5] pour y pleurer la fleur de sa vie à peine éclose et déjà desséchée; mais sa magnanimité la fait ressembler à cette intrépide mère qui est déchirée par sept glaives de douleur dans l'affreux martyre des Sept Machabées, et qui cependant fait taire la voix de la nature pour aimer ses fils en Dieu d'un amour supérieur à la mort, et enflamme leur courage en leur ouvrant les cieux, avec leurs horizons infinis et leurs palmes immortelles[6]. Nouvelle Noémi, Marie privée de son Fils pouvait dire aux hommes : Ne me donnez plus le nom de Noémi, le *glorieux* nom de Marie, appelez-moi *Mara*, *douleur amère;* car le Seigneur m'a pénétrée d'amertume[7]. Comme Abigaïl, elle a obtenu la grâce des coupables, et elle a entendu cette parole du grand Roi : « Que

[1] Exod. 15. — [2] Exod. 4. — [3] Josué, 15, — [4] Judith, 15. — [5] Juges, 11.— [6] 2 Mac. 7. — [7] Ruth, 1.

» vos vœux soient comblés et soyez vous-même bénie du » Dieu qui vous a envoyée dans le temps propice pour m'em- » pêcher de tirer vengeance de mes ennemis [1]. » Elle rejette les offres les plus brillantes, et sa seule ambition est de laver les pieds des serviteurs du Roi. Voulez-vous un symbole de sa puissance? Voyez la mère de Salomon assise sur un trône à la droite de son fils. Elle lui dit : « J'ai une prière » à vous faire : ne couvrez point mon visage de confusion. » Mais c'est à Marie mille fois mieux qu'à Bethsabée que s'adresse cette réponse du roi pacifique : « Parlez, ô ma » mère, il ne serait point juste de répandre la confusion sur » votre visage [2]. »

Vous avez lu, mes frères, la touchante églogue de Ruth la Moabite. Vous l'avez vue s'avancer timidement au milieu de la récolte des orges pour y glaner quelques épis, la modeste part de l'indigence. Vous avez entendu le Patriarche Booz adresser à ses moissonneurs cette salutation que l'Église a jugée si belle qu'elle la place incessamment sur les lèvres de ses ministres : Que le Seigneur soit avec vous : *Dominus vobiscum !* Vous vous êtes attendris surtout lorsque cet homme excellent a dit à ses serviteurs : « Quand même elle » voudrait moissonner avec vous, ne vous y opposez pas, et » jetez à dessein des épis de vos gerbes, afin qu'elle les recueille » sans avoir à en rougir ; et que personne ne l'empêche de les » enlever [3]. » Laissez-moi vous dire une des plus gracieuses paroles que ce sujet ait inspirées à un pasteur de cette capitale qui est allé, il y a quelques mois, recevoir sa couronne : « La Sainte Vierge est une aimable Glaneuse qui recueille, pendant le mois de mai, les épis qui restent encore après la moisson Pascale et qui les ajoute avec joie aux gerbes du céleste Père de Famille [4]. » C'est qu'en effet Ruth représente

[1] I Rois, 25. — [2] III Rois, 2. — [3] Ruth, 2.

[4] M. Portalès, curé de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle, à Paris, décédé le 15 janvier 1854. Nul, depuis saint Vincent de Paul, n'a peut-être mieux mérité que lui cet éloge de Job : *Pater eram pauperum. J'étais le Père des pauvres.*

Marie comme Booz représente le Seigneur. Ne croirait-on pas entendre la Vierge Bienheureuse à l'humilité de ce langage : « D'où me vient ce grand bonheur? J'ai trouvé grâce » aux yeux de mon Seigneur. Vous avez consolé l'étrangère ; » vous avez parlé au cœur de votre servante qui n'est pas digne » d'être comptée au nombre de celles qui vous obéissent. » Et la réponse de l'ange n'est-elle point déjà figurée dans celle de Booz : « Que le Seigneur vous rende le bien que vous avez » fait! Puissiez-vous recevoir une pleine récompense du Dieu » d'Israël vers lequel vous êtes venue et sous les ailes de qui » vous vous êtes réfugiée ! » Le peuple célébra l'alliance de la fille de Moab et du Patriarche de Bethléem : « Que le Seigneur » rende cette femme semblable à Rachel. Qu'elle soit un » exemple de vertu dans Ephrata et que son nom soit illustre! » Les femmes célébrèrent sa maternité : « La naissance de son » Fils est plus précieuse que celle de sept autres. » Oui, sans doute, Chrétiens, car c'est de ce Fils que naquit Jessé ou Isaï, le père de David, le plus grand des aïeux de Marie.

Chacun des traits de la vie d'Esther nous offre des applications si frappantes, qu'il nous est impossible d'en rien détacher. C'est sous un autre nom, l'histoire même de la Mère de Dieu : nous avons dû la réserver pour la distribuer dans le cours de nos instructions.

Mais quelle est cette femme que je vois s'avancer « aussi terrible qu'une armée rangée en bataille[1] ? » Écoutez-la donner ses ordres au fils d'Abinoëm : « Va, lui dit-elle, » Dieu le veut. Prends avec toi dix mille combattants ; j'a- » mènerai devant toi Jabin roi de Chanaan avec ses chariots » et avec la multitude de ses guerriers, et je les livrerai en » tes mains. Il sera livré entre les mains d'une femme. — Si » vous venez avec moi, lui répond le général, je marcherai ; » mais si vous me laissez seul, je ne le puis. — J'irai, s'écrie » Debbora, j'irai avec toi[2]. »

[1] Cant. 6. — [2] Juges, 4.

Que de fois nos pères entendirent la même voix qui les appelait aux combats du Seigneur ! Que de fois ils dirent aussi à Marie : Venez avec nous. « J'irai, » répondait la Vierge protectrice, et du pied de ses autels, ils s'élançaient au cri de : *Dieu le veut !* pour arrêter le torrent dévastateur de l'Islamisme ou pour le refouler dans la barbarie de ses déserts ! *Dieu le veut !* Et l'étendard de la Croix reparaissait aux mêmes lieux où il avait d'abord été arboré, et où sainte Hélène, si justement heureuse de l'avoir retrouvé, lui avait rendu tous les honneurs que l'on pouvait attendre de la piété d'une mère de Constantin et d'une servante aussi dévouée de Marie : et le Saint-Tombeau était délivré des mains de l'Infidèle, et la Chrétienté retentissait des louanges du Dieu des batailles et de la Vierge des Victoires.

Chose merveilleuse ! Cette Terre Sainte, autrefois le rendez-vous de l'Europe, était délaissée, je ne dis plus dans le culte, mais dans la pensée même des hommes de notre temps, absorbés par les préoccupations de la terre. Le nouveau Jabin, enhardi par l'impunité de tant d'audacieuses entreprises dirigées contre l'Église de Dieu, croit pouvoir enfin poser sans obstacle le pied du vainqueur sur la terre qui fut teinte du Sang du Seigneur. Mais à peine a-t-il commencé l'exécution de son projet, que Dieu l'attend sur la Terre des Miracles, pour déconcerter les rêves de son orgueil. Muette depuis tant de siècles, Jérusalem nous renvoie le signal des Croisés : *Dieu le veut !* C'est la Cause sacrée de la civilisation inséparable de la Cause divine de l'Évangile. Vierge Sainte ! Si vous venez avec nous, il succombera infailliblement ; car vous êtes la Protectrice des Camps d'Israël ! Si vous nous abandonniez, que deviendrions-nous ? O Marie ! De ce sanctuaire béni, je crois entendre une voix qui dit encore : Oui, j'irai avec vous, et je serai aujourd'hui ce que je fus toujours : Notre-Dame-des-Victoires.

4 MAI.

PROPHÉTIES RELATIVES A MARIE.

Necesse est impleri omnia quæ scripta sunt in lege Moysi, et Prophetis, et Psalmis de me.

Il faut que tout ce qui a été écrit de moi dans la loi de Moïse, les Prophètes et les Psaumes, reçoive son accomplissement.

Évangile selon saint Luc, ch. XXIV, v. 44.

Saint Jean-Chrysostome nous apprend, mes frères, qu'il entrait dans les vues de la Providence d'amener les hommes, par de longues préparations, à la croyance du mystère fondamental du Christianisme. L'Incarnation du Verbe divin, la Maternité de la Vierge Bienheureuse, ces deux vérités sublimes, sont tellement inaccessibles à l'esprit humain, que leur révélation soudaine eût ébloui notre intelligence, de même que l'éclat du plein midi aveuglerait un homme que l'on arracherait tout à coup à la nuit d'un affreux cachot. Ce n'est pas ainsi que Dieu a agi dans la création matérielle. L'aube matinale précède le lever du soleil, et le radieux Géant du Ciel[1] ne monte lui même qu'à pas lents sur le Trône de sa gloire. C'est là aussi, mes frères, l'ordre que Dieu a suivi dans l'économie du Ministère Prophétique. La lueur du salut commença à poindre avec le monde. Le Seigneur miséricordieux daigna soulever, en faveur des Patriarches, un coin du voile obscur qui recouvrait le Messie, et cette vue confuse suffit pour charmer les ennuis de leur attente et pour leur faire pousser d'inexprimables cris d'allégresse[2]. Chaque siècle, qui pour Dieu n'est pas plus que le jour d'hier qui est passé[3], laisse, en s'évanouissant, une nouvelle trace de lumière. Puis les ténèbres se dissipent gra-

[1] Ps. 18. — [2] Jean, 8. — [3] Ps. 89.

duellement et la divine clarté va toujours grandissant jusqu'à ce qu'enfin tous ces rayons disséminés à travers les âges se réunissent sur la tête du Fils de Dieu et de la Vierge-Mère, dans les splendeurs du saint Évangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Nous allons chercher à vous faire assister aujourd'hui à ces développements successifs du Mystère de Marie, dans les livres de Moïse, les Prophéties et les Psaumes, selon le plan qui nous a été marqué par le Fils de Dieu lui-même.

Qu'est-ce que le péché, mes frères? Un acte détestable par lequel la Créature préfère sa volonté à la volonté du Créateur. Quel est le premier pécheur?... Enfants des hommes, que vos chairs soient percées de crainte [1] et que la frayeur pénètre jusqu'au plus intime de votre Cœur. Voyez-vous se déployer pour la première fois la bannière d'une sacrilége rébellion? Entendez-vous le cri furieux de l'orgueil proféré par la Créature : « Je veux monter par-dessus les cieux; je veux éta- » blir mon trône au-dessus des astres; je veux me reposer près » de l'aquilon sur la Montagne du Testament; je m'élèverai » au-dessus des nues; je serai semblable au Très-Haut [2]. » Pour châtier tant d'orgueil, Dieu n'a pas besoin d'étendre le bras de sa Justice; il lui suffit de se reposer sur les Anges fidèles du soin de venger l'outrage qui est fait à Sa Majesté. Les Esprits de ténèbres ont répondu à l'éternel cri de ralliement des pécheurs : « Je veux être semblable au Très- » Haut! » Les Esprits de lumière répondent avec amour au cri de ralliement des enfants du Seigneur : « Qui donc est » semblable à Dieu, s'écrient-ils à la suite de saint Michel- » Archange? » Le premier combat se livre entre le génie du mal et le génie du bien. Le bien l'emporte [3], et le père du mal est jeté dans l'enfer, au plus profond de l'abîme [4].

Vaincu dans le ciel, Satan recommence sur la terre sa lutte impie contre le Saint des Saints. Il détermine Ève, Ève

[1] Ps. 118. — [2] Isaïe, 14. — [3] Apoc. 12. — [4] Isaïe, 14.

détermine Adam à tourner contre Dieu la liberté que Dieu leur avait donnée pour se rendre dignes d'une fin bien différente. Il leur a dit : Vous serez comme des Dieux [1], et il les voit, hélas! semblables à lui. Il éprouve cette atroce joie du mal qui n'a de nom que dans la langue de l'enfer et dans la conscience du pécheur! Ah que son triomphe sera de courte durée! Cette fois Dieu n'enverra plus à sa poursuite les Princes qui le servent autour de son Trône [2]; il ne lancera point contre lui un trait du carquois de sa colère [3]; il ne lui faudra que la main d'une femme, non pas même! que le pied d'une femme pour briser la tête du Serpent infernal. Écoutez la sentence portée contre Satan : « Je placerai des » inimitiés entre toi et la femme, entre sa postérité et la tienne, » et c'est elle-même qui écrasera ta tête [4]. »

Vous voici, ô Marie! ô Mère admirable, à la racine de toutes les Prophéties, à la naissance de la Promesse Éternelle! Vous êtes nommée avant tout autre; avant l'Église, votre postérité d'adoption, avant même Jésus-Christ, Notre-Seigneur et Votre-Seigneur, notre Dieu et le vôtre [5], parce que votre Mission précédera la sienne dans l'ordre des temps, parce que vous serez la pure Aurore du jour divin de la Grâce dont il sera l'Auteur. Et déjà vous recevez dans toute son étendue ce titre qui sera le gage de tant de gloire et de tant de bienfaits, ce titre qui est bien évidemment aussi ancien que le monde, et que Dieu vous donne en même temps que votre nom de Mère, ce titre à jamais béni de Notre-Dame-des-Victoires! Une femme a tout perdu, une femme a tout sauvé.

Ce sexe qui ferma, rouvrit depuis les Cieux [6].

Les différentes peuplades s'éloignèrent de plus en plus

[1] Eritis sicut Dii. Gen. 3. — [2] Ego enim sum Raphaël Angelus, unus ex septem qui astamus ante Dominum. Tob. 12. — [3] Pharetram suam aperuit, et afflixit me. Job. 30. — [4] Gen. 3. — [5] Jean, 20. — [6] Ce beau vers est du vieux poëte Rotrou.

des plaines de Sennaar, le second berceau du genre humain. Cependant Abram ne songeait point à quitter le délicieux climat de la Chaldée, où la simplicité pastorale n'excluait point la culture des arts utiles; et où les bergers, dans leur vie nomade, gravaient sur la pierre les secrets que leur avait livrés l'observation des astres, pendant ces nuits de l'Orient où l'on s'aperçoit à peine de l'absence de la lumière. C'est sous ce beau ciel que Dieu vient le chercher et qu'il lui ordonne de déplacer ses tentes pour les transporter sur la terre de Chanaan. Il veut établir dans sa famille la sainteté de son Culte, et conserver l'ancienne croyance, tant de la Création de l'univers que de la Providence particulière avec laquelle il gouverne les choses humaines [1]. Docile à la voix d'en haut, Abram quitte sa terre natale et prend le chemin de la contrée que Dieu lui montrait. Le Seigneur a fait un pas pour préparer l'accomplissement de la grande Promesse dont Marie a été l'objet. Suivez religieusement sa marche, si vous voulez assister à la formation du Mystère de son Alliance avec les enfants des hommes [2].

Abram a déjà recueilli les bénédictions de la terre : il est riche en or et en argent; il possède d'innombrables troupeaux. Sa reconnaissance éclate dans les dons qu'il offre au Seigneur sur l'Autel rustique de Béthel [3]. Dieu, qui ne se laisse pas vaincre en munificence, se déclare son Protecteur. Il lui annonce qu'il sera le Chef d'un grand Peuple; que ce peuple pourra être soumis à des fortunes diverses; qu'une puissante nation l'asservira à de rudes travaux [4]; mais qu'il sortira de la terre de l'étranger, chargé d'opulentes dépouilles, et qu'il occupera des terres fécondes dont le doigt du Seigneur trace déjà la démarcation future [5].

Jusqu'ici, mes frères, vous ne voyez que la tige des Hébreux et vous cherchez vainement le germe des Chrétiens. Attendez les moments du Seigneur. Le voici qui apparaît de

[1] Bossuet, *Histoire universelle*, 2e partie. — [2] Gen. 12. — [3] Gen. 14. — [4] Les pyramides d'Égypte, le lac Mœris, etc. — [5] Gen. 15.

nouveau à l'homme de sa droite ; il lui révèle son Nom, ce Nom incommunicable qu'il redira à Moïse sur le Sinaï : « Moi je suis ! Il change en même temps le nom de son cher serviteur : « Tu ne t'appelleras plus désormais Abram, mais » Abraham [1]. Et tu porteras en toi le signe de ton Dieu, le » signe d'un pacte éternel. »

Abraham s'est montré digne de l'amitié du Seigneur. Il a reçu pour récompense les prospérités temporelles ; il faut aussi qu'il se rende digne d'une alliance meilleure. Les temps s'écoulent et rien ne vient justifier la magnificence des promesses divines. Un instant encore, et vous allez saluer la Gloire de Jéhovah. Les Personnes Divines elles-mêmes descendent sous la forme de Trois Voyageurs et acceptent, à l'ombre du Chêne de Mambré, le repas qu'Abraham s'empresse de leur offrir avec toutes les attentions de l'hospitalité la plus délicate. L'un des Voyageurs lui annonce tout à coup que Sara, si avancée en âge, lui donnera bientôt un fils qui sera la consolation de sa vieillesse et l'espérance de sa postérité immortelle. Cette promesse n'excite chez Sara que le sourire de l'incrédulité [2]. Mais Abraham croit à Dieu, et sa foi lui est imputée à justice [3].

Ce n'est point pourtant encore l'épreuve décisive. Apprenez, chrétiens, à comprendre la grandeur des bienfaits de Dieu, par le prix qu'il y attache lui-même. Isaac, le *Fils de la joie*, est arrivé à une florissante jeunesse. Son nom lui est un présage du *riant* avenir qui s'ouvre devant lui. Son père est heureux d'assister à la réalisation des incompréhensibles promesses du Seigneur. Soudain Dieu lui redemande l'unique trésor de son cœur paternel. Comme s'il prenait plaisir à renverser en une heure l'édifice élevé depuis tant d'années avec des soins infinis, il lui ordonne le grand Sacrifice [4] dont saint Grégoire de Nysse ne pouvait regarder l'image sans sentir les larmes venir à ses

[1] Gen. 17. — [2] Gen. 18. — [3] Rom. 4. — [4] Gen. 22.

yeux. Qu'était-ce donc pour le cœur d'un Père ? Vous savez, mes chers frères, la réponse de cette mère inconsolable qu'un prêtre excitait à la résignation en la faisant souvenir du Sacrifice d'Abraham : « Ah ! Monsieur, Dieu ne l'eût pas commandé à une Mère ! » Mot sublime de la tendresse maternelle. En voici un où l'on retrouve toute l'émotion des entrailles de cette pauvre mère avec le cachet d'une force surnaturelle plus attendrissante encore : *Stabat Mater dolorosa juxta Crucem lacrymosa. Debout auprès de la Croix, la Mère de douleur était baignée de larmes.* Ce que Dieu n'eût pas *commandé* à une femme vulgaire, à Sara par exemple, il le commandera à Marie, le type vivant de la Sainteté et de l'Héroïsme. Le Calice d'amertume ne fut que présenté à Abraham et à son fils[1]; Jésus-Christ et sa Mère le boiront jusqu'à la lie. Mais c'est assez pour Isaac et son père d'avoir donné au monde une vive image de l'immolation sanglante de Notre-Sauveur et de Notre-Dame ; l'effort de la nature affaiblie par le péché ne saurait aller plus loin : Abraham s'est lui-même surpassé par ce chef-d'œuvre de sa confiance en Dieu. Aussi l'Alliance tant désirée se conclut sans plus de retard au pied de la Montagne de l'Holocauste, et pour la première fois Dieu place sa parole sous la garde des serments les plus solennels : « J'ai juré par moi-même, » dit le Seigneur : parce que tu as fait cela et que tu n'as pas » épargné ton fils unique à cause de moi [1], je te bénirai, et » je multiplierai ta postérité comme les étoiles du ciel, et » comme le sable qui est sur le rivage de la mer : ta posté- » rité possédera les portes de ses ennemis, et toutes les » nations de la terre seront bénies en *Celui qui naîtra de toi*, » parce que tu as obéi à ma parole [2]. » Voilà donc enfin ces grands-hommes, Abraham, Isaac, qui sont jugés dignes d'être les amêtres de Jésus-Christ. Et maintenant, le Père

[1] Saint Paul se sert de la même expression pour peindre le don que Dieu nous a fait de son Fils, et tous les Pères en ont fait l'application à la Sainte Vierge : *Proprio Filio non pepercit.* Rom. 8. — [2] Gen. 22.

des Croyants n'a plus rien à faire sur la terre, il a fourni sa carrière [1]; elle a été la plus belle qu'un homme puisse remplir. Les termes du Contrat divin ne changeront plus; la Promesse par excellence sera renouvelée à Isaac son fils, à Jacob son petit-fils; elle sera si bien inféodée au peuple qui sortira de leur sein, que leurs héritiers porteront le nom des Enfants de la Promesse [2] et que la mission Providentielle d'Israel se bornera à transmettre à tous les peuples et à tous les siècles la Parole de bénédiction dont Abraham seul reçut d'abord le dépôt sacré. Mais l'Étoile de Jacob pâlira tristement; l'auréole brillera toujours au front d'Abraham, et jusqu'à la fin des temps l'Église de Dieu nommera dans la célébration de son Sacrifice, « le Sacrifice d'Abraham notre Patriarche [3]. »

Jacob mourant répandra de nouvelles clartés sur l'Alliance qui fut faite avec son aïeul. Le Messie naîtra de Juda, et à cause de cette merveilleuse prérogative la puissance ne sortira point de la tribu de Juda, ni le sceptre des mains de ses fils, jusqu'à l'Avénement du Désiré des nations [4]. Moïse enfin n'aura plus qu'à montrer de loin à son peuple le grand Envoyé.... « Dieu, dit-il, vous suscitera du milieu de votre na» tion et du nombre de vos frères, un Prophète semblable » à moi. Écoutez-le [5]. » Ce Prophète semblable à Moïse, Législateur comme lui, que peut-il être, demande Bossuet, sinon le Messie dont la doctrine devait un jour régler et sanctifier tout l'univers [6]?

Le Mystère de la Maternité divine de Marie fut donc montré aux Patriarches comme l'instrument dont Dieu devait se servir pour exécuter le Mystère de l'Incarnation du Verbe. « La bénédiction donnée à Abraham fut communiquée aux » Gentils par Jésus-Christ. Les promesses de Dieu, comme » parle saint Paul, ont été faites à Abraham et à Celui qui de» vait naître de lui. L'Écriture ne dit pas : et à ceux qui

[1] Opus peregisti tuum. Prose de l'Ascension. — [2] Galat. 4. — [3] Canon de la Messe. — [4] Gen. 49. — [5] Deut. 18. — [6] Bossuet, *Hist. univ.*, 2e part.

» naîtront, comme si elle eût voulu marquer plusieurs, mais » elle dit en parlant d'un seul : et à Celui qui naîtra de vous, » c'est-à-dire au Christ [1] » comme plus tard nous lisons dans l'Évangile : « Marie de laquelle est né Jésus qui est « appelé le Christ [2]. » Marie est tellement inséparable de Jésus-Christ, Jésus-Christ procède si visiblement d'Abraham par Marie, que cette Vierge Bienheureuse, forcée par le Saint-Esprit qui l'inspirait de déroger une fois au silence qu'elle garde si inviolablement sur tout ce qui la concerne, n'a pu s'empêcher de le proclamer au moment même où elle en faisait remonter à Dieu toute la gloire : « Celui qui est » Puissant a opéré en moi des merveilles ; sa Miséricorde » s'étend de Génération en Génération. Il a adopté Israël son » serviteur ; il s'est souvenu de sa Miséricorde, selon la » Promesse immortelle qu'il a laissée à nos pères, à Abra- » ham et à sa postérité [3]. »

Après que Dieu eut ainsi consolé les hommes par la perspective du jour de Jésus-Christ et de Marie son aurore, il plaça sur toutes les routes de l'avenir, des flambeaux qui devaient de plus en plus en dissiper l'obscurité. Le langage des Prophètes a la précision du récit des Évangélistes. Michée nomme Bethléem où Marie enfantera le Messie [4] ; Daniel désigne la Semaine où le Fils de l'Homme sera mis à mort [5]. L'Ecclésiastique met dans la bouche de la Vierge de Sion ces admirables paroles : « Je suis Mère du pur Amour, » et de la Crainte, et de la Science, et de l'Espérance sainte. » En moi est toute la Grâce de la Voie et de la Vérité, en moi » toute l'attente de la Vie et de la Vertu. Venez à moi, vous » tous qui me désirez avec ardeur, et nourrissez-vous du Fruit » que je porte. Mon Cœur est plus doux que le miel ; et mon » héritage l'emporte sur le miel le plus exquis. Ma mémoire » vivra dans la suite des générations [6]. » Mais à côté de ces images de la joie, le Prophète des Lamentations a placé celles

[1] Galat. 3. — [2] Matt. 1. — [3] Luc, 1. — [4] Mich. 5. — [5] Dan. 9. — [6] Eccli. 24.

de la désolation; il a célébré son deuil amer[1]; il l'a entendue dire aux passants du Calvaire : « Regardez et voyez s'il est une douleur pareille à ma douleur[2]. » « Qui trouvera la Femme Forte, » s'écrie le Sage? Et à l'instant Marie lui apparaît comme un navire qui va chercher au loin l'unique nécessaire et qui le communique aux hommes dont elle soulage la pauvreté. Elle tend ses deux mains à l'indigent et une loi de clémence est sur ses lèvres. Elle est revêtue de force et de beauté, et son dernier jour est plein de joie. Il vous a vus, mes frères, vous lever à la suite de tous les Chrétiens, enfants de Marie pour la proclamer Bienheureuse. Il a vu Dieu lui-même se lever et la combler de louanges. Il a écrit un Livre entier où elle s'entretient avec Jésus, son amour, dialogue mystérieux dont vous retrouvez un écho dans le quatrième Livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Le fils d'Amos l'a nommée la Racine de laquelle sortira la Fleur de Jessé[3], et dans un saint transport il s'est écrié : Cieux, versez votre Rosée; Nuées, répandez la Justice : que la Terre s'ouvre et enfante son Sauveur, que la Vérité naisse avec lui[4]. Mais peut-être ces images ne nous paraissent pas assez frappantes. Nous ne savons plus parler cette langue symbolique des Saintes Écritures si bien connue de la Tradition et si pleine d'attraits pour la Piété. Eh bien! Dieu va déchirer tous les voiles. Il dira par l'organe de Jérémie : Le Seigneur a créé sur la terre un prodige inouï : La Femme environnera l'Homme[5]. L'Enfant qu'elle portera dans son sein sera déjà appelé l'*Homme parfait* à cause de la plénitude de la Sagesse Divine qui sera en lui. Et enfin il purifiera les lèvres du Prophète Isaïe avec la flamme de l'Autel, et il résumera tous les mystères, toutes les promesses, toutes les prophéties dans cet oracle suprême qu'il faut méditer dans le silence de l'adoration et de l'amour :

Voilà que la Vierge concevra et enfantera un Fils, et il sera appelé Emmanuel, Dieu avec nous[6].

[1] Jér. 6. — [2] Lament. 1. — [3] Is. 11. — [4] Id. 45. — [5] Jér. 31. — [6] Is. 7.

Le Psalmiste a célébré la gloire de Marie avec une magnificence que rien n'égala jamais. La lumière prophétique étincelle partout dans ces Odes, ces Cantates, ces Élégies, ces Dithyrambes qui s'appellent les Psaumes. L'Office du samedi tout entier compose la plus belle des épopées en l'honneur de la Mère de Dieu. Nous ne pouvons que vous exhorter à le relire; ce serait profaner cette poésie des Cieux que de vous la présenter par lambeaux; mais nous ne renonçons point à l'espérance de fondre quelques-uns de ces chants divins dans la suite de nos entretiens.

Je veux vous dire l'impression que j'ai ressentie ce matin en célébrant notre Messe du mois de Marie. J'y ai lu l'Évangile qui met sous nos yeux le convoi d'un jeune homme, fils unique de sa mère; j'ai vu Notre-Seigneur se rencontrer au passage; peut-être était-il accompagné de Notre-Dame. Qui sait si, comme dans une autre circonstance, elle ne s'y trouva point aussi pour implorer sa bonté compatissante? Je me plais dans cette supposition; j'aime à placer Marie en regard de la Veuve de Naïm. Quoi qu'il en soit, le Seigneur ne put voir cette femme désolée rendre les derniers devoirs à celui dont elle avait espéré les recevoir elle-même, sans se sentir touché de miséricorde. L'aspect du malheur nous éloigne trop souvent; il avait un invincible attrait pour le Sauveur du Monde. Dans sa bonté adorable, Jésus s'approcha, et il alla d'abord au plus pressé, au secours du cœur brisé de la pauvre mère; il lui dit: « Ne pleurez pas. » Puis il dit au mort: « Jeune homme, je vous le dis, levez-vous. » Et le mort se leva, et il s'assit. Et Jésus le rendit à sa mère [1].

L'Église pouvait-elle faire un choix plus heureux pour la fête de la Mère d'Augustin? Elle l'avait porté dans son sein pendant neuf mois pour l'enfanter à la vie de ce monde; combien ne le porta-t-elle point d'années dans son cœur

[1] Luc, 7.

pour le faire naître à la vraie vie de la Grâce? Que de fois, en échange de ses tristes confidences, elle l'exhorta à chercher le remède à tous ses maux auprès du Médecin descendu du Ciel! Que de fois, dans les effusions de son cœur, elle versa des larmes avec des prières, suppliant Dieu de lui rendre celui qui était perdu, de faire revivre celui qui était mort! Elle ne parlait de Dieu à Augustin que lorsque les conjonctures lui semblaient favorables; mais le temps lui était toujours propice pour parler à Dieu du salut d'Augustin. Qu'elle fut heureuse lorsqu'elle entendit un vieil Évêque lui dire: Il n'est pas possible qu'un fils de tant de larmes périsse! L'heure tant désirée arriva enfin où le Maître de la Vie dit aussi à ce pauvre enfant: « Jeune homme, je vous le » dis, levez-vous; prenez et lisez. » Et le jeune homme prit les Épîtres de saint Paul, et il s'assit dans le jardin où il resta longtemps baigné de larmes, et il se leva pour aller à Milan trouver saint Ambroise, et le Seigneur le rendit à sa Mère. Elle était près de s'embarquer avec son fils pour retourner aux rivages de l'Afrique, mais la Veuve de Tagaste n'avait plus rien à souhaiter sur la terre; elle tomba malade à Ostie, et elle dit en mourant: « Déposez ici le corps de votre » mère. Je ne vous demande qu'une chose: souvenez-vous » de moi à l'Autel du Seigneur [1].»

Mère chrétienne, vous avez retrouvé ici l'histoire de vos tourments; puissiez-vous y retrouver bientôt celle de votre consolation et de votre joie!... Voici l'Autel de la Miséricorde! Vous croyez avoir tout perdu; voici Celle qui peut tout vous rendre. O jour heureux où le Seigneur, désarmé par la prière de Marie, vous dira: « Ne pleurez plus, » et où l'enfant de votre douleur répondra à cette parole de Jésus: « Jeune homme, je vous le dis, levez-vous! »

[1] Saint Augustin, *Confessions*, passim.

5 MAI.

FAMILLE DE MARIE.

Dominus amavit eos elegitque semen eorum post eos.

Le Seigneur a aimé nos pères, et il a choisi leur postérité.

Au Deutéronome, ch. IV, v. 37.

Parmi les éléments si divers dont se forme l'histoire de l'Humanité et l'histoire de l'Église, il en est un, mes frères, qui constitue un miracle toujours subsistant : c'est l'inexplicable prodige d'une ruine qui domine les ruines les plus illustres, et qui est en même temps un monument d'airain qu'aucune force ne pourra renverser. C'est un signe de contradiction qui ne cesse de présenter aux Chrétiens les infaillibles effets de la parole de leur Dieu, et qui est le tourment, le désespoir des ennemis de la Croix de Jésus-Christ. C'est le prodige du Peuple même, par qui la Croix fut plantée, et qui attacha Jésus-Christ à la Croix, du Peuple auquel était réservée la gloire unique de donner le jour à Jésus-Christ, mais qui s'est fait le bourreau de Jésus-Christ, et a forcé les hommes à créer un nom aussi inouï que son crime : le Déicide! De ce côté-ci du Calvaire, c'est tout un Peuple qui renouvelle la tragique histoire de Caïn ; le Sang de l'Abel divin rayonne à son front sous les yeux de tous les autres Peuples avec lesquels il ne se confond jamais. De l'autre côté du Golgatha, c'est le Peuple qui reçut le gage de la grande Promesse, qui entendit les voix des Prophètes et la prédication du Précurseur, le dernier des Prophètes, ou plutôt c'est tout un Peuple-Prophète, tout un Peuple-Précurseur. Témoin impérissable de Jésus-Christ, Israël maudit, Israël anathème, continue de rendre hommage au Messie après la Venue, comme Israël dépositaire de la

bénédiction suprême, annonçait à toute créature le Messie qui devait venir, par ses livres, ses oracles, ses lois, ses usages, ses rites, sa nationalité, par le fait même de son existence concentrée dans la préparation et dans l'attente du Mystère de Jésus-Christ.

Mais au sein de ce peuple, quels furent les ancêtres du Messie? C'est demander quelle fut la Famille de Marie, puisque ce n'est que par Marie que Jésus-Christ appartient à la descendance d'Abraham. Pour répondre à cette question, nous distinguerons trois termes dans la famille, la race dans le passé, la parenté dans le présent, la postérité dans l'avenir. Les deux premiers termes formant seuls notre sujet de ce soir, nous nous contenterons d'un rapide coup d'œil sur le troisième, pour saisir dans toute son étendue ce qui regarde la Famille de Marie.

Il ne faut, mes frères, attacher ni une importance exagérée, ni un mépris dédaigneux à cette science des origines que nos pères tenaient en si grande estime. Il n'est personne qui ne convienne qu'il n'y a point de noblesse supérieure à celle des qualités personnelles, et que si celle-ci vient à manquer, la première, bien loin de la suppléer, n'attire qu'une déconsidération plus marquée sur l'indigne héritier d'un beau nom. Mais si *noblesse oblige*, pourquoi ne point reconnaître aussi le lustre qu'elle ajoute au mérite lui-même, et le glorieux reflet qu'une illustration séculaire projette sur une postérité tout entière? Quand l'immense majorité des hommes a nommé trois ou quatre générations, la trace de ses aïeux disparaît entièrement pour elle; quelques *maisons* ne conservent qu'avec des efforts persévérants les titres de leur extraction, et parmi les races princières de la vieille Europe, en est-il une qui ait la prétention de compter neuf siècles d'existence? Tout ce qui touche à l'unité, à la sainteté, à la perpétuité de *la famille*, a un caractère si auguste aux yeux de Dieu, qu'il a semé les livres de l'Ancien-Testament de tables généalogiques, qui sont autant de fils con-

ducteurs, à l'aide desquels on suit la ligne des Ancêtres du Messie. Mais dans le Nouveau-Testament, il n'y a que deux Arbres généalogiques, et tous deux sont consacrés à Marie, *de laquelle est né Jésus-Christ* [1]. Regardez, Chrétiens, avec admiration, ce magnifique piédestal sur lequel Dieu a pris soin d'élever la statue de la Vierge de Juda. Seule parmi tous les mortels, la Mère de Dieu tient dans ses mains une chaîne non interrompue, qui lie son origine non pas à vingt, à trente siècles, mais aux commencements mêmes de l'univers.

La royauté du Sauveur a été figurée par les grands hommes qui ont gouverné le peuple de Dieu. Ce sont eux dont saint Matthieu nous a laissé l'énumération, à la première page de l'Évangile. Un Abraham que les débris toujours vivants des Hébreux, que les Arabes du désert, et que tous les peuples de l'Orient appellent encore leur Père; un Isaac, ce type accompli du Sacrifice qui a changé la face du monde; un Jacob, qui reçut du Ciel un nom nouveau, destiné à devenir celui des Israélites; un Salomon, dont le nom a gardé le prestige qu'il avait pour la reine de Saba, et est encore après cinq mille ans le symbole de la majesté elle-même; un Aza, un Josaphat, un Ézéchias, un Josias, un Zorobabel; tous ces saints Rois et tant d'autres que je ne puis citer, s'avancent solennellement à travers les siècles pour préparer l'entrée de Notre-Seigneur, Monarque de l'Éternité, et de Notre-Dame, Reine des Hommes et des Anges.

Saint Luc a fait précéder le Messie et sa Mère d'un cortége plus imposant encore, dans l'ordre des desseins du Seigneur. Tandis que l'autre Évangéliste s'attache à raconter la suite chronologique des Rois, les aïeux de l'Homme-Dieu et de la Vierge-Mère; saint Luc se souvient du ministère prophétique que devait remplir Marie, inspirée du Saint-Es-

[1] Mat. 1.

prit, dans ce Cantique ravissant que nous a conservé son Évangile; il a surtout en vue l'auguste fonction qu'exercera Celui que Moïse a désigné au respect de son peuple sous le nom de Prophète par excellence, et il nous fait parcourir une autre branche de la Famille de Marie. Nous voyons en elle la Fille des Prophètes et des Pontifes, de Mathathias et d'Amos, de Nahum et de Nathan; la fille de David, le Chantre immortel des douleurs de l'Humanité qui gémit en Adam, et des espérances de l'Humanité qui se console en Jésus-Christ; la fille de Jessé, de Booz, de Juda, de Sem, de Noé, d'Hénoch. Et quand après avoir remonté ainsi le cours des âges il atteint enfin le berceau du genre humain, il oublie les hommes dont il vient de décrire les générations, il abrége toutes les distances, il rapproche la terre et les cieux. Ah, c'est qu'il a aperçu dans les splendeurs des saints Celui qui a reçu des mains de Dieu la consécration du Sacerdoce Éternel! En face du vrai Prophète, du vrai grand Prêtre, il dit cette parole si simple, si divine : Hénos qui fut fils de Seth, qui fut fils d'Adam, qui fut fils de Dieu, *qui fuit Adam, qui fuit Dei* [1].

Il est donc démontré, conclut saint Augustin, que c'est le sang des Rois et des Pontifes qui coule dans les veines de Jésus-Christ, fils de la Vierge Marie [2].

Si de la maison de David il est parti dans le temps un rayon de grandeur sur le berceau de la Fille de Sion, qui dira la profusion et l'éclat de la gloire que la Mère de Dieu a fait rejaillir sur le nom de ses Ancêtres? Ce Prophète-Roi, qui donc le connaîtrait aujourd'hui s'il n'eût été par Marie l'aïeul de Jésus-Christ [3]? Jésus-Christ et Marie ont construit à David un trône immortel du haut duquel le Psalmiste continue de faire entendre ses accents divins que la Terre répète le jour et la nuit. Depuis dix-huit cents ans, d'innombrables

[1] Luc, 3. — [2] Firmissime tenendum est carnem Christi ex utroque genere propagatam, et Regum scilicet et Sacerdotum. S. Aug. — [3] Quàm beata domus David ex qua prodisti! S. Jean de Damas.

voix n'ont cessé de soupirer ses plaintes sur tous les tons de la douleur, ou de chanter avec les notes brillantes de la joie les hymnes de ses triomphes. Ce concert sera sans fin aussi bien que le règne du Fils de David [1]. La réponse que les plus savants des juifs ne purent faire à la question du Sauveur : « Si le Messie est le Fils de David, comment donc David, qui était inspiré, l'appelle-t-il le Seigneur, quand il dit : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que j'aie réduit vos ennemis à vous servir de marche-pied ; et si David l'appelle son Seigneur, comment est-il son fils [2] ? le plus humble enfant des Chrétiens nous la fait tous les jours : Le Christ, Fils de David, est né après lui ; le Christ, Fils de Dieu, était avant lui, avant Abraham [3], avant tous les temps ; l'Éternité est son Principe [4].

Cependant le sceptre était sorti de la maison de David. Parmi les rejetons de sa race, on comptait deux personnes déjà avancées en âge qui ne tiraient point vanité de cette extraction, la plus illustre qu'il y eût « dans les mille cités de Juda [5]. » Ces deux Justes habitaient une simple demeure, et quoiqu'ils n'eussent qu'une fortune médiocre « également éloignée des sommets des grandeurs et des abîmes de l'adversité [6], » ils trouvaient encore le secret de consacrer la plus forte partie de leurs biens au Seigneur, dans son saint Temple, dont la beauté leur était chère, et dans ses pauvres

[1] Cujus regni non erit finis. Symbole de Nicée. — [2] Mat. 22. — [3] Antequam Abraham fieret, ego sum. Jean, 8. — [4] Et tu Bethlehem Ephrata parvulus es in millibus Juda : ex te mihi egredietur qui sit dominator in Israel, et egressus ejus ab initio, a diebus æternitatis. Mich. 5. — [5] Id. ib.

[6] Peignot, *Recherches historiques sur la personne de Jésus-Christ et sur celle de Marie.*

Nous ne connaissons point une traduction plus élégante de l'*aurea mediocritas* des anciens, qui se sont rencontrés ici d'une manière très-remarquable avec l'Esprit-Saint : *Mendicitatem et divitias ne dederis mihi.* (Proverbes, 30.) Que l'on pèse alternativement cette maxime, et l'on y trouvera une des raisons qui ont fait choisir à Dieu, dans les jours de sa chair, cette situation mitoyenne qui est une des choses les plus désirables de la vie présente.

qu'il ne dédaigne pas d'appeler ses membres souffrants [1]. Ils n'avaient qu'un regret, celui d'avoir été privés de la grande bénédiction d'Israël. Ils voyaient s'approcher le soir de leur vie et ils n'avaient point d'enfants qui dussent leur fermer les yeux. Longtemps ils avaient imploré ce bonheur avec larmes. Saint André de Jérusalem nous assure que, dans cette vue, ils offraient au Seigneur un sacrifice perpétuel de louange, de jeûnes, d'oblations et d'aumônes. Mais leurs vœux ne semblaient plus pouvoir se réaliser. Ils avaient reçu du ciel de rares faveurs, le calme d'une douce union, l'estime de tous ceux qui les connaissaient, et ce suffrage que rien ne remplace, mais qui peut tenir lieu de tout le reste, le témoignage intérieur du Saint-Esprit qui faisait régner la Paix de Dieu dans leurs cœurs. Une fois seulement, si nous ajoutons foi à une tradition dont saint Jérôme a consigné le souvenir, leur patience fut soumise à une bien grande épreuve. Le grand prêtre Issachar leur reprocha publiquement d'oser paraître dans le Temple de Jérusalem, eux qui portaient visiblement les traces du courroux du Seigneur. Mais comblés des dons de Dieu, ils recevaient également de sa main paternelle, à l'exemple de Job, l'affliction dont il lui lui avait plu de les visiter, et jamais ils n'avaient murmuré même intérieurement contre ses jugements impénétrables. Dans leur résignation, ils ne formaient plus qu'un vœu, digne en tout de l'élévation de leurs âmes. Les temps marqués par les Prophètes approchaient où le Très-Haut devait consoler son peuple [2] par la Venue du Rédempteur promis à leurs Pères, et ils répétaient la belle prière d'Isaïe : Puissiez-vous bientôt ouvrir les cieux et descendre sur la terre [3] !

Mais je ne vous ai point dit encore le nom mystérieux de ces deux justes. L'époux s'appelait Eliacim [4] et par une de ces altérations de langage si familières à tous les peu-

[1] Saint Jérôme. — [2] Luc, 2. — [3] Utinam dirumperes cœlos et descenderes. Is. 64. — [4] Saint Luc écrit Héli, par une abréviation dont il y a plusieurs exemples dans l'Écriture.

ples, Joachim, ce qui signifie : *la préparation du Seigneur*. L'épouse avait un nom encore plus expressif ; elle s'appelait Anne, *la grâce de Dieu*.

C'est que ces deux noms terminent en effet les *préparatifs* que Dieu a disposés avec tant de magnificence pour rouvrir à la *Grâce divine* l'entrée du monde qui lui avait été fermée par le péché. Demain nous la verrons reprendre, dans une heure à jamais bénie, la possession de notre terre et devancer la nature elle-même dans la formation du Cœur Immaculé de Marie, son Sanctuaire d'élection.

Si un ancien philosophe a pu dire des pierres qui servent à la construction des temples et des autels, qu'elles sont privilégiées parce qu'on ne les emploie plus aux communs usages, du moment où la Religion les a consacrées à Dieu, que dirons-nous, Chrétiens, de ces pierres vivantes, *lapides vivi* [1], dont a été composé le Tabernacle du Seigneur? Si le Saint-Esprit déclare que la gloire des enfants fait la gloire de leur père [2], que faut-il penser de la gloire de saint Joachim et de sainte Anne, choisis d'en Haut pour être le père et la mère de Notre-Dame, et les aïeux du Sauveur du monde? Si d'après la parole de Notre Seigneur, « une femme, » lorsqu'elle enfante est dans la tristesse, parce que son » heure est venue ; mais si après qu'elle a donné le jour à » un fils, elle ne se souvient plus de sa douleur, à cause de » sa joie, parce qu'un homme est né dans le monde [3]. » (O que Celui qui a prononcé cette divine sentence comprendra bien la sublimité de la piété filiale !) Imaginez, si vous le pouvez, les pures délices dont fut inondé le Cœur de sainte Anne qui eut, pour objet de sa tendresse maternelle, la seule Créature qui ait été accomplie, Marie, la Vierge des bénédictions ! Ah c'est elle qui serait la plus heureuse des Mères, si sa Fille ne devait pas être la Mère de Dieu !

Voyons se grouper autour de Marie les autres membres de

[1] I Pierre, 2. — [2] Prov. 17. — [3] Jean, 16.

sa parenté, mot naïf de nos vieilles traductions de l'Évangile qu'il faudrait sauver de la désuétude où nous le voyons tomber et que l'on retrouve encore au dernier siècle pour désigner une Fête établie par un saint Évêque de Sisteron à l'occasion de miracles signalés accordés à l'intercession de ceux qui ont eu la gloire unique de faire partie de la Famille de Notre-Seigneur. A défaut de développements qu'il ne faut point songer à vous donner, je vous présenterai du moins leur énumération fidèle. Ce sont : Marie d'Alphée et de Cléophas ; ses fils, Jacques le Mineur, Joseph, Thaddée et Siméon ; Marie Salomé, femme de Zébédée, mère des deux Apôtres qui furent appelés *les Fils du Tonnerre*, Jacques le Majeur et Jean l'Évangéliste qu'il est toujours si doux de nommer à des serviteurs de Marie ; une autre Marie que l'Évangile ne qualifie point autrement, mais qu'il n'oublie cependant pas de mentionner, pour nous montrer sans doute combien le nom de Marie que nous n'avons rencontré qu'une seule fois dans toute l'étendue de l'Ancien Testament, doit être cher aux enfants du Nouveau : « Zacharie, prêtre du » rang d'Abia, et sa femme Élisabeth qui descendait des » filles d'Aaron. Ils étaient justes devant Dieu, marchant » dans les commandements du Seigneur, sans avoir jamais » donné à personne le moindre sujet de plainte [1]. » Mais laissons à Bossuet le soin de résumer en quelques mots la mission du fils de Zacharie et d'Élisabeth que la Vérité Éternelle a appelé le plus grand de tous les hommes [2]. « C'est saint Jean-Baptiste qui lui devait préparer les voies. Il appellera les pécheurs à la pénitence et fera retentir de ses cris tout le désert où il vivra dès ses premières années avec autant d'austérité que d'innocence. Le peuple qui depuis cinq cents ans n'a point vu de Prophète reconnaîtra ce nouvel Élie, tout prêt à le prendre pour le Sauveur, tant sa sainteté paraîtra grande ; mais lui-même il montrera au

[1] Luc. — [2] Matt. 11.

peuple celui dont il est indigne [1] de dénouer les souliers [2]. »

Portons encore plus loin nos regards, et nous découvrirons un homme qui représente, non plus les anéantissements du Verbe Incarné, mais la majesté même de Dieu ; un homme auquel le Seigneur confiera les deux seuls objets vraiment dignes de lui, qu'il doive jamais posséder dans cet univers où tout le reste n'est qu'un jeu de sa puissance [3], et qu'il investira de son autorité souveraine pour l'exercer, non pas sur de simples mortels, comme plus tard les Saints Apôtres, mais sur une Mère de Dieu et sur un Homme-Dieu : Ministère sublime qui ne sera conféré qu'une fois dans le cours des siècles à cet être vraiment privilégié; et cet homme, ce sera un artisan, un charpentier, saint Joseph enfin, le dernier des Patriarches dans l'ordre des temps, le premier dans l'ordre de la grandeur, le dépositaire des merveilles de Dieu et le coopérateur des desseins éternels de sa Sagesse et de sa Miséricorde.

« Voyez-vous, lui dira le Seigneur, cette humble Vierge, votre parente? J'ai sur elle des vues que je vous communiquerai quand il en sera temps. Je veux remettre à votre discrétion et à votre obéissance le plus important des mystères ; vous serez chargé de le cacher profondément aux regards des autres hommes; c'est le secret du grand Roi. Je vous dirai : Gardez-le-moi, et vous serez muet [4]; Allez, et vous irez; Venez, et vous reviendrez; Faites ceci, et vous le ferez [5]. Épouse de l'Esprit créateur, Marie vous sera unie par une alliance qui n'aura rien de la terre; elle et vous, vous serez comme mes Anges dans les Cieux [6]. Soyez le guide de ses entreprises, le soutien de sa pauvreté, la consolation de ses peines. O Joseph, gardez le Dépôt de la Vierge [7]!

[1] Jean, 1. — [2] Bossuet, *Histoire universelle*, 2e partie. — [3] Ludens in orbe terrarum. Prov. 8. — [4] Sacramentum regis abscondere bonum est. Tob. 12. — [5] Luc, 7. — [6] Neque nubent, neque nubentur, sed sunt sicut Angeli in Cœlis. Marc. 12. — [7] Depositum custodi. I Tim. 6.

» Voyez-vous cet Enfant qui tend vers vous ses faibles mains et qui, de sa Crèche, vous sourit avec tant de douceur, vous distinguant parmi les Pasteurs, les Rois et tous les Esprits bienheureux qui l'entourent de leurs adorations [1] ? Les Pasteurs retourneront à leur houlette, les Rois à leur trône, les Esprits bienheureux au Ciel, patrie du bonheur. L'Enfant n'aura plus que vous pour tuteur et pour appui. De grands périls menaceront sa frêle existence ; vous devrez sauver sa tête innocente du glaive d'Hérode, traverser des déserts, habiter des pays inconnus. Comme la nourrice qui réchauffe son enfant sur son cœur [2], vous formerez ses premiers pas, vous le porterez dans vos bras, vous le ferez reposer sur votre poitrine ; puis, dès les premiers jours de son adolescence, vous le dirigerez dans l'apprentissage des plus rudes travaux [3]. Vous nourrirez Celui qui nourrit toute créature ; vous couvrirez Celui qui donne au lis des champs (votre symbole glorieux) un vêtement plus éblouissant que n'en eut jamais Salomon dans toute sa magnificence [4]. A la fin des temps, il dira à ses Élus : « J'ai eu faim, et vous » m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné » à boire ; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli ; j'étais » nu, et vous m'avez revêtu [5]. » Ce qui signifiera que, dans son incompréhensible charité, il tiendra pour fait à lui-même ce que l'on fera pour le moindre de ses frères [6]. Pour vous seul, ces paroles seront vraies dans le sens le plus précis et le plus littéral. O Joseph, gardez le Dépôt du Messie [7] !

» Hélas ! ce double Dépôt ne sera pas seulement pour vous une source de fatigues et de sollicitudes. Un jour, agité par de cruelles perplexités, vous serez près d'abandonner le

[1] Cum iterum introducit primogenitum in orbem terræ, dicit : et adorent eum omnes Angeli Dei. Heb. 1. — [2] Nutricis ac gerulæ fungebatur officio. Ruth, 4. — Tanquam si nutrix foveat filios suos. 1 Thess. 2. — [3] In laboribus a juventute mea. Ps. 87. — [4] Matt. 6. — [5] Matt. 25. — [6] Id. ib. — [7] Depositum custodi. 1 Tim. 6.

Dépôt sacré de la Vierge Marie, et il sera nécessaire que j'envoie mon Ange pour dissiper toutes vos alarmes et ramener la sérénité dans votre cœur. Douze ans plus tard, vous perdrez l'Enfant Jésus, le Dépôt divin ; sa Mère lui dira : « Votre père et moi, nous vous cherchions avec anxiété. » Il rejetera alors ce titre qu'il vous aura donné par pure condescendance, mais qu'il aimera pourtant à vous rendre en signe de sa gratitude et de sa tendresse pour vous [1] ; il détrompera les hommes de l'erreur capitale qui le fera passer quelque temps pour votre Fils [2], et il rappellera le doux souvenir de son vrai Père en répondant à Marie : « Ne saviez-» vous donc pas qu'il est de toute nécessité que je m'occupe » des affaires de mon Père [3] ? » Vous ne devrez pourtant pas perdre confiance ; la sévérité apparente de ses paroles sera adoucie aussitôt par tout le reste de ses actions. Il respectera en vous le représentant de ma puissance paternelle. Vous commanderez au Seigneur, ô Joseph ! et le Seigneur vous obéira. On ne saura rien de lui pendant de longues années, sinon la soumission qu'il vous portera, ainsi qu'à sa Mère Bienheureuse. *Erat subditus illis* [4]. »

O prodigieuse élévation ! ô pures joies de saint Joseph ! Pour avoir tenu Jésus dans ses bras pendant quelques instants, Siméon proclama devant tous les Prêtres et en présence d'Anne, de Marie et de Joseph, que ses vœux étaient comblés et qu'il descendait en paix dans le tombeau ; et Joseph l'a mille fois couvert de ses baisers ; et son cœur n'a pas reposé une fois comme celui de Jean sur le Cœur de Jésus, mais autant de fois qu'il l'a voulu ; et Jésus lui a prodigué tous les jours de sa vie ses caresses divines ! La contemplation de Jésus fait le bonheur des Anges ; Joseph a habité avec Jésus ; il n'a jamais été privé de son aspect ; il l'a vu assis à sa table frugale ; il a recueilli ses entretiens sublimes ; il a possédé, seul avec Marie, le Trésor du Ciel et

[1] Pro affectu pater appellabatur. II Mac. 14.— [2] Ut putabatur filius Joseph. Luc, 3. — [3] Luc, 2. — [4] Id. Ib

de la Terre, de Dieu et des Hommes! Le Père qui est aux Cieux ne cesse de travailler, et son Fils travaille avec lui; Joseph eut Jésus pour Compagnon de tous ses travaux[1]! Joseph, voilà le Ministre fidèle et prudent que Dieu a préposé à la tête de sa Maison[2]. O Sainte Famille! Jésus! Marie! Joseph! vous formez sur la terre une sorte de Trinité en qui l'Auguste Trinité du Ciel place toutes ses affections! Que peut-on imaginer d'aussi élevé, d'aussi bon, d'aussi parfait[3]? « Allez à Joseph, » disait autrefois le Pharaon d'Égypte, en renvoyant les peuples au lieutenant qui avait mérité sa confiance[4]. Allez à Joseph, mes frères, à Celui qui s'est montré constamment digne de la confiance du Roi des Rois. Pratiquez ce culte qui a toujours été si cher aux Fidèles, et qui leur est devenu plus cher encore depuis que l'on a entendu la Vierge du Carmel, l'angélique sainte Thérèse, s'exprimer ainsi dans ses Mémoires : « Je choisis » le glorieux saint Joseph pour mon Patron, et me recom- » mande à lui en toutes choses. Je ne me souviens pas » d'avoir jamais rien demandé à Dieu par son intercession » que je ne l'aie obtenu. Jamais je n'ai connu personne qui » l'ait invoqué sans faire des progrès notables dans la vertu. » Son crédit auprès de Dieu sert merveilleusement tous ceux » qui s'adressent à lui avec confiance[5]. »

Nous voici enfin arrivés à Celui qui est la Raison suprême de tous les plans de Dieu, le terme de tous les emblèmes, de toutes les figures, de tous les oracles, de tous les sacrifices; à Celui pour lequel furent créés tant de Patriar-

[1] Pater meus usque modo operatur, et ego operor. Jean, 5.

[2] Quis, putas, est fidelis servus, et prudens, quem constituit Dominus suus super familiam suam, ut det illis cibum in tempore? Beatus ille servus, quem cum venerit Dominus ejus, invenerit sic facientem. Amen dico vobis, quoniam super omnia bona sua constituet eum.

Ce n'est pas là un tableau chimérique. Le Sauveur avait eu l'original sous les yeux. Ce portrait du bon serviteur me semble évidemment celui de saint Joseph. (Matt. 22.)

[3] Gerson, 2e sermon de la Nativité. — [4] Gen. 41. — [5] Vie de sainte Thérèse écrite par elle-même, ch. 6.

ches, de Rois, de Pontifes, de Prophètes, et le Précurseur, et Joseph, et Marie elle-même, à JÉSUS-CHRIST NOTRE-SEIGNEUR, le Messie adorable, Fils Unique de Dieu et Fils Unique de la Vierge.

C'est Elle qui aura en Jésus-Christ une Postérité plus nombreuse que les étoiles du Ciel et que les sables de la mer ; c'est Elle qui est la MÈRE ADMIRABLE au-dessus de tout parallèle comme au-dessus de toute expression [1]. Toutes les âmes rachetées par le sang de son Fils, tous les Saints de la Terre et du Ciel, voilà ses Enfants ! La Famille du Sauveur, voilà la Famille de Marie, maintenant et dans les siècles des siècles !

[1] II Mac. 7.

6 MAI.

IMMACULÉE CONCEPTION DE MARIE.

Veni..... Immaculata mea!

Venez..... ô mon Immaculée!

Au livre des Cantiques, ch. V, v. 2.

Le voici donc arrivé, Chrétiens, ce moment qui n'a point eu d'égal depuis le commencement du monde. C'est dans la justice et dans la pureté que Dieu place, dès le premier instant, la Vierge des bénédictions. La beauté morale de la première Ève disparut vite; la beauté de la vraie Mère des vivants ne se flétrira jamais. C'est ici le Jour que le Seigneur a fait[1], parce que nous voyons déjà s'annoncer l'Aurore du grand Jour où les Cieux s'abaisseront, et où la Terre possédera son Sauveur. La Conception Immaculée de Marie nous promet la Conception Divine du Verbe, et vient ouvrir à la Piété une source inépuisable de consolations, de délices et d'espérances.

Je voudrais aujourd'hui dissiper les nuages qui vous cachent l'horreur du péché, et faire luire à vos yeux les doux rayons de la grâce. Nulle part peut-être n'éclate davantage la haine essentielle que Dieu porte au souverain mal, et le prix infini qu'il attache au souverain bien. Voyons la lumière dans le sein de l'Éternelle Lumière[2]; considérons le double cachet de sainteté et de charité dont est marqué ce grand Mystère. Il nous dévoilera d'abord la sainteté adorable du Cœur de Dieu, qui se doit à lui-même de préserver Marie de toute souillure. Il nous découvrira ensuite l'aimable charité du Cœur de Jésus, qui doit à sa Mère de l'affranchir

[1] Hæc est dies quam fecit Dominus; exultemus et lætemur in ea. Ps. 117. — [2] In lumine tuo videbimus lumen. Ps. 35.

du péché, en même temps qu'il lui donne la vie. Il ne nous a point été donné de participer au Privilége incommunicable de la Mère de Dieu, mais il nous est permis d'en retirer la plus salutaire des instructions.

Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit précédemment du péché des Anges. « Dieu n'a point épargné » ces Esprits révoltés; il les a précipités dans des abîmes où » ils sont enchaînés au milieu des tourments[1]. » C'est la nature du péché de l'homme qu'il faut vous faire envisager dans son origine, ses suites et sa réparation. L'homme primitif sortit pur, et par conséquent heureux des mains de son Créateur. L'ordre et le bonheur consistaient pour lui dans l'harmonie parfaite qui soumettait le corps, sa substance inférieure, à l'empire de l'âme, et l'âme, sa substance supérieure, à l'empire de Dieu, son Principe et sa Fin. Pour conserver ce merveilleux équilibre, il avait reçu du Seigneur tant de lumière dans son intelligence, tant de puissance dans ses affections, tant d'énergie dans sa volonté ; il jouissait d'une félicité si complète, qu'à l'aspect de cette noble Créature, l'Ange déchu ressentit les cruelles morsures du serpent de l'envie. Observez les sinuosités obliques dont il va enlacer les déplorables victimes de sa rage et de sa perfidie : « Pourquoi Dieu vous a-t-il fait cette » défense? Si vous mangez ce fruit, vos yeux seront ouverts; » vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal[2] : » Reconnaissez le mot de l'orgueil qui se retrouve au commencement de tout péché[3]. « La femme vit que le fruit était » bon à manger, qu'il était beau à regarder, et que sa vue » le rendait désirable[4] : » C'est ici l'attrait des sens, jaloux de la prépondérance de l'esprit sur la matière. « Ève en prit » et en donna à son mari[5] : » Tel est l'amour prédominant des biens sensibles qui, pour satisfaire son avidité, ne

[1] Deus angelis peccantibus non pepercit, sed rudentibus inferni detractos in tartarum tradidit cruciandos. II Pierre, 2. — [2] Gen. 3. — [3] Initium omnis peccati est superbia. Eccli. 10. — [4] Gen. 3. — [5] Id. ib.

recule pas devant la violation des droits sacrés de la propriété. « Elle en mangea et son mari en mangea comme » elle [1] : » Voilà enfin la formation du Mystère affreux du péché, qui dans un acte unique réunit les trois concupiscences, cette sorte de trinité du mal décrite plus tard par l'Apôtre saint Jean : « Si quelqu'un aime le monde, la » charité du Père n'est pas en lui ; car tout ce qui est dans » le monde est ou la concupiscence de la chair, ou la con- » cupiscence des yeux, ou l'orgueil de la vie [2]. »

Réfléchissez, Chrétiens, sur l'étendue du crime de nos premiers parents. Quelle différence ne faisons-nous pas chaque jour dans l'appréciation des actions de ces hommes sans nom, que l'absence de la famille et l'imprévoyance de la société ont abandonnés à la dépravation de leur nature, et trop souvent au contact d'êtres dégradés ; et le jugement que nous avons à porter sur ceux dont l'âme, heureusement douée du Créateur, a été cultivée par des parents respectables, ou par des maîtres dignes de continuer l'œuvre sainte de l'éducation domestique! Combien plus grande encore est la différence de culpabilité entre l'homme dans son état actuel, affaibli dans toutes ses facultés ; ruiné dans toutes ses puissances : et l'homme dans son état originaire, qu'aucun penchant ne sollicitait au mal ; qui ne se sentait entraîner par aucun de ces instincts vicieux que nous apportons en naissant ; qui était en pleine possession de la vigueur de son esprit, de l'ascendant de sa volonté, de toutes ces forces vitales que Dieu lui avait départies sans mesure, quand il avait donné la grâce en même temps qu'il fondait la nature [3]! Si nous connaissions complétement l'essence de ce désordre extraordinaire qui ne peut plus se renouveler, nous saurions, en fait de perversité, des choses qu'il nous est sans doute heureux d'ignorer. Nous posséderions une science du mal, plus étendue et plus profonde que ne le

[1] Gen. 3. — [2] 1 Jean, 2. — [3] Simul condens naturam, et largiens gratiam. S. Aug.

permet notre état actuel. La corruption de la nature humaine en son chef, a pu produire en elle un tel affaiblissement, que l'homme ne pourrait plus supporter la pleine intelligence de ce qui a enfanté cette corruption même [1].

Mais si l'homme put entrevoir, dès le moment de la chute, la lueur éloignée de la Miséricorde, par la promesse qui lui fut faite du Rédempteur, il ressentit immédiatement les coups de la Justice. La peine fut proportionnée au péché. Son châtiment, comme son crime, alla l'atteindre dans son intelligence, dans son cœur, dans son corps lui-même. Il avait « affecté la Grandeur Divine [2], » et rapporté tout à lui; Dieu n'eut qu'à l'abandonner à lui-même pour qu'il rougît à ses propres yeux et qu'il cherchât à cacher sa confusion à ceux de son Créateur : « Adam et Ève connurent qu'ils » étaient nus [3]. » Ils s'étaient passionnés pour les jouissances des sens; et il fut dit à la femme : « Je multiplierai tes ca- » lamités et tes enfantements; tu enfanteras dans la douleur; » tu seras soumise à ton mari, et il dominera sur toi; » et il fut dit à Adam : « La terre est maudite à cause de toi. » C'est à force de travail que tu en tireras ta nourriture de » chaque jour. Elle ne produira pour toi que des ronces et » des épines; tu te nourriras de ses herbes, et tu mangeras » ton pain à la sueur de ton front [4]. » Ils avaient voulu usurper le domaine de Dieu; et Dieu les dépouilla de ce qui leur avait été donné en légitime propriété : « Il chassa » l'homme, et il plaça à l'entrée du Jardin de délices un » Chérubin dont le glaive flamboyant s'agitait toujours pour » garder la voie du Paradis [5]; » et voilà la formation du Mystère de la mort, décrite par l'Auteur même de la vie : « Tu retourneras dans la terre d'où tu as été tiré; car tu es » poussière, et tu retourneras en poussière [6]. »

L'idolâtrie de l'orgueil, l'amour du plaisir, la soif des richesses, ces trois éléments du premier crime; l'humiliation,

[1] M. Gerbet, *Dogme catholique de la Pénitence.* — [2] Bossuet. — [3] Gen. 3. — [4] Ib. id. — [5] Ib. id. — [6] Ib. id.

la douleur, l'indigence, cette triple punition qui aboutit au supplice suprême, la Mort, Fille du Crime, seront à jamais le signe caractéristique de tous les péchés dont se rendront coupables les Enfants d'Adam, et de tous les châtiments que leur infligera la justice du souverain Juge. Ce n'est là, toutefois, que la succession des maux incalculables que sa rébellion a fait fondre sur la terre. Il ne suffit point au Seigneur de ne pas avoir épargné le monde primitif, comme parle le Prince des Apôtres[1]. Si vous voulez voir la Sainteté de votre Dieu se déployer à vos regard avec toutes ses magnificences[2], mais aussi avec toutes ses terreurs, ne vous arrêtez pas à considérer l'héritage de larmes et de deuil qu'Adam a transmis à toute sa postérité. Après tout, nous nous expliquons que le fils ne puisse recueillir des biens dont son père a été dépouillé par une confiscation rigoureuse. Dans l'ordre physique, nous voyons des maux affreux tristement héréditaires se perpétuer avec le sang dont sont formées les races humaines ; dans l'ordre moral, la Conscience et l'Histoire nous forcent d'admettre, malgré le douloureux étonnement qu'elle nous cause, une loi terrible de solidarité qui fait rejaillir le déshonneur d'un membre criminel sur le corps entier de sa famille. Ce qu'il y a de vraiment incompréhensible dans le péché originel, base fondamentale de notre ruine, comme dans la rédemption divine, base fondamentale de notre réparation, c'est que non-seulement nous sommes punis dans notre premier Père et sauvés en Jésus-Christ, mais encore et surtout, c'est que nous avons participé à la faute du premier Adam, tandis que nous ne participons aux mérites du nouvel Adam que par le bénéfice gratuit de sa Miséricorde infinie. Et c'est ce que j'appelle le Mystère de la Sainteté de Dieu, non moins merveilleuse dans la loi de Mort qui pèse sur tous les hommes que dans le Privilége sublime par lequel nous verrons bientôt Dieu recou-

[1] Originali mundo non pepercit. II Pierre, 2. — [2] Magnificus in Sanctitate terribilis, Exod. 15.

rir à une exception qui ne se reproduira jamais dans toute la suite des siècles, en faveur de la Bienheureuse Vierge Marie.

La vie spirituelle du genre humain a donc été troublée dans sa source terrestre comme un fleuve qui serait empoisonné à sa naissance et dont les eaux altérées ne rouleraient plus dans tout leur cours que les principes délétères de la peste et de la désolation. Écoutez Job, le Patriarche des Lamentations, se faire l'Écho immortel de l'Humanité brisée, meurtrie en Adam pour le Temps, morte en Adam à la grâce et au bonheur pour l'Éternité : « Périsse le jour où je suis » né et la nuit dans laquelle il a été dit : Un homme a été » conçu ! Que ce jour soit changé en ténèbres ! Que Dieu ne » le découvre plus et que la lumière ne l'éclaire jamais ! Que » les ténèbres et l'ombre de la mort l'obscurcissent, que les » nuées l'environnent et qu'il soit plongé dans l'amertume ! » Que cette nuit soit emportée par un tourbillon ! Qu'elle ne » soit pas comptée dans les jours de l'année ni dans le cercle » des mois ! Que cette nuit soit solitaire et que durant son » silence on n'entende jamais les chants de la joie ! Maudite » soit la nuit qui évoque Léviathan de l'abîme ! Que les étoiles » se cachent pour elle ; qu'elle attende le jour sans voir l'au- » rore ! C'est la nuit qui n'a pas fermé le sein où j'ai été » porté, qui n'a pas ôté le mal de devant mes yeux [1] ! » Écoutez les plaintes touchantes du Psalmiste qui gémit sur les souillures imprimées à la corruption de notre origine : « Voilà, nous dit-il, voilà que j'ai été conçu dans les iniqui- » tés et que ma Mère m'a enfanté dans les péchés [2] ! » Permettez-moi de vous lire une page célèbre de Pascal qui vous représentera l'effrayante réalité du péché que nous avons tous commis en Adam, le Chef moral du genre humain dont il portait dans son sein toutes les générations.

« Chose étonnante que le mystère le plus éloigné de notre

[1] Job. 3. — [2] Ps. 50.

» connaissance, qui est celui de la transmission du péché, » soit une chose sans laquelle nous ne pouvons avoir aucune » connaissance de nous-mêmes! car il est sans doute qu'il » n'y a rien qui choque plus notre raison que de dire que » le péché du premier homme ait rendu coupables ceux qui, » étant si éloignés de cette source, semblent incapables d'y » participer. Cet écoulement ne nous paraît pas seulement » impossible, il nous semble même très-injuste; car qu'y » a-t-il de plus contraire aux règles de notre misérable jus- » tice, que de damner éternellement un enfant incapable de » volonté, pour un péché où il paraît avoir si peu de part » qu'il est commis six mille ans avant qu'il fût en être? Cer- » tainement rien ne nous heurte plus rudement que cette » doctrine; et cependant, sans ce mystère, le plus incompré- » hensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous- » mêmes. Le nœud de notre condition prend ses replis et » ses tours dans cet abîme. De sorte que l'homme est plus in- » concevable sans ce mystère, que ce mystère n'est incon- » cevable à l'homme.

» Le péché originel est folie devant les hommes ; mais » on le donne pour tel. Vous ne me devez donc pas repro- » cher le défaut de raison en cette doctrine, puisque je la » donne pour être sans raison. Mais cette folie est plus sage » que toute la sagesse des hommes : *Quod stultum est Dei* » *sapientius est hominibus* [1]. Car, sans cela, que dira-t-on » qu'est l'homme? Tout son état dépend de ce point imper- » ceptible. Et comment s'en fût-il aperçu par sa raison, » puisque c'est une chose au-dessus de sa raison, et que sa » raison, bien loin de l'inventer par ses voies, s'en éloigne » quand on le lui présente [2] ? »

Voilà, mes frères, l'abîme dont il fallait vous faire mesu- rer la profondeur pour vous inspirer les sentiments que vous devez concevoir du Prodige de Grâce qui a empêché Marie d'y descendre.

[1] I Cor. 1. — [2] *Pensées de Pascal*, édition de M. Faugère, t. II, p. 105-6.

S'il nous était possible d'apercevoir dans la Vallée du Jugement le confluent mystérieux des Générations écoulées ; d'assister, comme autrefois Ézéchiel, à la Vision de l'Humanité tout entière réveillée par les sons perçants de la trompette de l'Archange ; secouant la poussière des tombeaux ; couvrant la terre de la Moisson de vie qui fut semée par la Mort, voici ce que nous demanderions aux Enfants de la Résurrection : « L'héritage du premier des pécheurs s'est-il » accru entre vos mains ? Y en a-t-il parmi vous qui n'aient » point ajouté de fautes personnelles à la masse de la corruption » commune d'où vous avez été tous tirés ? » Les voyez-vous, mes frères, se frapper trois fois la poitrine ; entendez-vous le cri des innombrables familles de la Terre qui n'a plus qu'une seule voix[1] pour faire la Confession de l'Apôtre saint Jean : « Si nous disions que nous avons été sans péché, nous nous » séduirions nous-mêmes, et la vérité ne serait point en » nous. Le Sang de Jésus-Christ, Fils unique de Dieu a pu » seul nous purifier de tous nos péchés[2] ? »

Cependant nous verrions se tenir glorieusement à l'écart trois Justes qui ont été sanctifiés dès le sein de leur mère : Jérémie, Figure vivante du Sacrifice de Jésus-Christ ; Jean-Baptiste, son Précurseur vénérable ; Joseph, auguste Représentant de Dieu son Père et Providence visible de Marie, sa Mère.

Nous demanderions une seconde fois aux Générations humaines : Y en a-t-il parmi vous un seul qui n'ait point péché en Adam ? A cette question, voyez-vous Jérémie, Jean-Baptiste, Joseph lui-même se mêler à l'immense postérité d'Adam qui fait entendre, à la suite du grand Apôtre, cette acclamation formidable : « Tous nous avons[3] péché, tous nous » avons été condamnés, tous frappés de mort en notre pre- » mier Père[4] !..

[1] Erat autem terra labii unius. Gen. 11. — [2] I Jean, 1. — [3] Omnes mortui sunt..... Omnes peccaverunt. II Cor. 5. — [4] Ex uno in condemnationem. Rom. 5.

Vous seule, ô Marie ! assise à la droite du Juge Souverain des vivants et des morts, couverte du manteau d'or [1] qui vous a protégée contre toute injure du péché, vous vous inclineriez devant le trône de la Grâce, et vous diriez une dernière fois : « Mon âme rend gloire au Seigneur. Mon Cœur » tressaillit en Dieu son Sauveur. Il a daigné abaisser ses re- » gards sur le néant de sa Servante. Aussi tous les peuples » maintenant réunis à ses pieds m'ont appelée Bienheureuse. » Le Tout-Puissant a opéré en moi des merveilles inouïes, » et son Nom est Saint [2]. » Mère admirable ! il n'appartenait qu'à vous de célébrer dignement le Privilége de votre Conception toute pure et tout innocente, le chef-d'œuvre de la Grâce, en même temps que vous proclamiez votre divine Maternité, le chef-d'œuvre de la Gloire.

Rappelez-vous, Chrétiens, l'histoire d'Esther, ce type achevé de Marie. Dirigée par les conseils de Mardochée qui fut son guide fidèle comme Joseph le sera pour la Vierge Sainte, elle a entrepris d'arracher son peuple à la proscription qu'Aman, figure du démon, fait peser sur toute la race d'Israël. Tous les Juifs sont condamnés à mort, voilà le commandement général. Quels périls Esther ne va-t-elle point braver ! Se présenter devant le Monarque, c'est aller contre ses ordres, défier son autorité, affronter le supplice. Elle ne recule pas devant ce sort affreux ; elle se montre tout à coup aux regards d'Assuérus assis sur son trône dans toute la majesté de la puissance royale, éclatant d'or et de pierreries. A la vue d'Esther, son aspect est terrible ; les éclairs qui jaillissent de ses yeux ne révèlent que trop le courroux qui l'anime. Esther pâlit ; elle incline sa tête lassée sur la jeune fille qui l'accompagne. Dieu change soudain l'esprit du Roi en douceur ; c'est lui qui tremble à son tour pour les jours de la Reine ; il s'élance de son trône et la soutient dans ses bras jusqu'à ce qu'elle revienne à elle ; il lui adresse les

[1] Astitit Regina a dextris tuis, in vestitu deaurato. Ps. 44. — [2] Luc, 1.

» paroles les plus tendres : « Qu'avez-vous, Esther? Je suis » votre frère, ne craignez point. Vous ne mourrez pas, car » cette loi n'a pas été faite pour vous, mais pour tous les au- » tres. Approchez-vous donc et touchez mon sceptre. » Esther gardait le silence. Assuérus prit son sceptre d'or et le posant sur son cou, il l'entoura des soins les plus aimables et lui dit : « Pourquoi ne me parlez-vous pas? » Elle répondit : « Je vous ai vu, Seigneur, comme l'Ange de Dieu, et mon » cœur a été troublé par la crainte de votre gloire. » Le Roi partageait ce trouble et ses ministres consolaient la Reine [1].

Les chrétiens de tous les siècles ont vu dans cette histoire l'image saisissante, de l'horreur qu'inspire au Cœur de Dieu le moindre rapprochement avec l'Humanité souillée par le péché ; du miracle qu'il opère pour surmonter l'invincible aversion que lui fait éprouver le péché ; de l'émotion filiale qu'il ressent à la seule idée de voir sa Mère enveloppée dans l'arrêt commun du crime et de la mort ; du Sceptre de la Divinité qu'il étend sur elle pour rassurer l'humble Vierge de Juda contre l'étonnement et la frayeur que lui causent les hautes communications qu'elle doit avoir avec le Seigneur ; des prévenances affectueuses dont la comble sa tendresse, et du zèle dévoué de ses fidèles ministres à défendre la plus pure comme la plus douce de ses gloires.

Les paroles d'Assuérus à Esther, Dieu les a dites à Marie quand il l'a fait sortir du trésor de sa Pensée Éternelle, quand l'appelant des plus tendres noms de l'amitié et de la famille, il lui a dit : Venez, ô ma Sœur, ô mon Épouse, ô ma Colombe [2] ! Venez m'ouvrir les voies de la Rédemption du Monde! Il y a une loi qui pèse sur la race d'Adam coupable. Je suis votre Frère : ne craignez point. Cette loi n'a pas été portée contre vous, mais contre tous les autres. Venez donc, ô ma Mère, ô mon Immaculée!

J'entends les vagues murmures des détracteurs chagrins

[1] Esther, 5 et 15. — [2] Cant. 5.

du Privilége de Marie. Ils ont dit : Pourquoi cette exception lorsque les textes de l'Écriture sont formels pour n'en point admettre? Vous tirez, leur répondrons-nous une fois encore, vous tirez du plus vrai des principes la plus fausse des conclusions. Ne convenez-vous pas avec nous que la Providence a fait entrer Marie dans un ordre à part qui ne ressemble en rien à l'ordre universel; que la Mère de Dieu forme à elle seule un Monde Hiérarchique infiniment au-dessous de Dieu, sans nul doute, mais infiniment au-dessus de toutes les Hiérarchies des Hommes et des Anges qui la reconnaissent comme leur Souveraine? Si je vous demande : Y a-t-il une autre fille des hommes qui n'ait jamais commis la faute la plus légère, même matérielle, comme parle la Théologie, n'êtes-vous pas les premiers à me répondre : Une si haute perfection ne pouvait être la prérogative d'une créature ordinaire : mais Marie a son Privilége!

Y a-t-il une autre fille des hommes qui ait échappé à l'anathème originaire qui « multiplie les angoisses de l'Épouse » avec ses enfantements[1], » et qui lui fait acheter par les déchirements de la douleur les pures joies que lui cause la naissance de son enfant? Une autre qui ait porté sur son front cette couronne la plus belle de toutes, où viennent se fondre, comme dans un incorruptible diadème, les deux plus saintes gloires de la Femme, l'innocence virginale et la félicité maternelle? Je vous entends redire avec toute la Chrétienté : Non, il n'y a eu, il n'a jamais pu y avoir qu'une Vierge-Mère : Marie a son Privilége!

Je passe vingt autres prérogatives qui se rattachent à ce titre sublime, et je vous adresse une dernière question : Y a-t-il une autre fille des hommes qui n'ait fait, selon l'expression de saint Jean-Chrysostome, que traverser rapidement les déserts du tombeau? Immortelle dans son âme, la famille d'Adam n'attendra-t-elle pas jusqu'à la fin des

[1] Gen. 3.

temps le signal de son entière restauration? Cette heure de la vie nouvelle n'a-t-elle pas été avancée pour Marie? N'a-t-elle pas, ainsi que le Fils de Dieu, un Sépulcre glorieux parce qu'il ne renferme rien? Voudriez-vous, sur ce point, vous séparer de la Tradition Catholique? Mais non, vous célébrez avec nous les grandeurs de son Assomption et vous me répondez comme toujours : Marie a son Privilége!

Convenez donc aussi avec nous, par la plus nécessaire des inductions, que si le Mystère de la Mère de Dieu n'est qu'une suite continuelle d'exceptions aux lois les plus générales, Marie a dû aussi être exemptée de la plus terrible de ces lois. Qui pourrait croire qu'il n'y ait rien eu de surnaturel dans sa Conception Bienheureuse, et que ce soit précisément le seul endroit de sa vie qui ne soit point marqué de quelque insigne miracle? A qui persuadera-t-on qu'elle ait jamais pu dire : « Qui m'engendre me tue; je reçois en même temps » et de la même racine la vie du corps et la mort de l'âme. » Le principe de la nature humaine infectée dans sa source » empoisonne mon Cœur par sa funeste contagion[1]; » qu'elle ait jamais pu exhaler les tristes plaintes de Job et nous dire avec le Psalmiste son aïeul : « Voilà que j'ai été conçue dans » les iniquités et que ma mère m'a conçue dans les pé- » chés[2]? » Écoutez cette belle parole de Bossuet : « Je sais » que le don d'innocence ne doit pas facilement être prodigué » sur notre nature corrompue; mais ce n'est pas le prodiguer » trop que de n'en faire part qu'à la seule Mère de Dieu, et ce » serait le trop resserrer que de le refuser jusqu'à sa Mère[3]. » Dites donc avec nous : Marie a son Privilége! Marie est conçue sans péché!

Marie est conçue sans péché! C'est pourquoi l'Église inspirée de Dieu lui a toujours fait l'application de ces magnifiques paroles de la Bible : « L'opulence et la gloire sont » à moi : le bien durable est la justice. Mes fruits sont

[1] Bossuet, 1er sermon sur la Conception de la Sainte Vierge. — [2] Ps. 50. — [3] Bossuet, 1er sermon sur la Nativité de la Sainte Vierge.

» meilleurs que l'or le plus pur; mes dons surpassent l'éclat
» des saphirs. Je marche dans la voie droite au milieu des
» sentiers de l'équité pour découvrir à ceux qui m'aiment les
» biens véritables, pour remplir leurs trésors. Le Seigneur
» m'a possédée au commencement de ses voies; avant ses
» œuvres j'étais.... Les Abîmes n'étaient pas et j'étais engen-
» drée; j'étais avant les Collines[1]. » « Vous venez avec moi
» du Liban; vous regardiez des sommets du Sanir et d'Her-
» mon, des antres du lion, des repaires du léopard. Vous
» avez captivé mon Cœur, ô ma Compagne[2]! » Que l'on se garde bien de dire que l'Église a attribué à Notre-Dame ce qui ne convient qu'à Notre-Seigneur, et que c'est diminuer la gloire du Fils que de la faire partager à sa Mère. Jésus-Christ seul est le Principe de la Grâce; c'est de lui que Marie en a reçu la plénitude : Il nous lave de nos souillures, Il l'a affranchie de toute tache; Il nous donne le remède du mal, Il lui en donne le préservatif; Il est son Rédempteur en éloignant d'elle les atteintes du péché, comme Il est le nôtre en nous guérissant des blessures du péché. Le Paradis de Dieu a toujours été fermé à Satan. Le Canal de la Grâce a toujours porté le Sceau du Saint des Saints[3]. Le Tabernacle du Seigneur a toujours été couvert de sa Gloire[4]. L'Archange vous dira qu'il n'y a jamais eu de place pour le mal dans ce Vaisseau spirituel qui est le Cœur de Marie, et c'est de la manière la plus absolue qu'il l'appellera non pas : O Vierge, ô Mère, mais : O pleine de Grâce, indiquant ainsi le Nom par lequel elle est connue dans les Cieux : *Ingressus Angelus ad eam dixit : Ave Gratia plena*[5].

Marie est conçue sans péché! C'est pourquoi ses serviteurs ont détaché de toutes les Colonnes de la Tradition[6] les

[1] Prov. 8. — [2] Cant. 4. — [3] Hortus conclusus, fons signatus. Cant. 4. — [4] Nombres 6. — [5] Luc, 1.

[6] Belle expression créée par Fénelon en faveur de Bossuet, et qui prouve qu'il avait eu la gloire de porter sur l'Aigle de Meaux un jugement que la Postérité confirme de plus en plus. C'est l'application faite à un Père de l'Église

innombrables Pierres du Témoignage sur lesquelles les Docteurs et les Pères ont écrit le Nom de la Vierge sans tache et ils en ont formé des Monuments dont les dimensions sont tellement considérables qu'il faudrait des heures entières pour en faire la seule énumération. Je m'étais proposé de mettre sous vos yeux les plus beaux de ces fragments; mais, j'aime à le déclarer, je succombe sous la richesse de mon sujet; je regarderais même comme une témérité de vous citer quelques-uns de ces textes isolés. Il faut voir ce merveilleux Édifice dans son exemple, si l'on ne veut point en affaiblir la solidité. Il est pourtant un Oracle qui domine tous les autres et qui peut servir d'Inscription à tous ces Palais érigés en l'honneur de l'Immaculée Conception de Marie. Dans le moment même où il combat directement l'audacieux Pélage dont l'hérésie consistait à étendre à tous les hommes le Privilége sublime de Notre-Dame, Saint Augustin ne peut réprimer une légitime indignation : « Tous » les enfants d'Adam, nous dit-il, sont impurs dans leur » origine, à l'exception de la Sainte Vierge Marie de la- » quelle je ne veux en aucune manière, à cause de l'honneur » qui est dû à Jésus-Christ, que l'on ose prononcer le Nom » lorsqu'il est question des péchés [1]. »

Marie est conçue sans péché! C'est pourquoi cette sentence solennelle de l'évêque d'Hippone a reçu la sanction et a formé le langage même de l'Église dans la dernière de ses Assemblées œcuméniques. Si vous remontez le cours des âges, vous retrouverez partout la doctrine des Pères de Trente. Le second Concile général de Nicée la nomme plus pure que toute créature sensible et intellectuelle, c'est-à-dire que les Hommes pécheurs et que les Anges fidèles qui n'ont

de la définition donnée par saint Paul de l'Église elle-même : « L'Église du Dieu vivant est la colonne et la clef de voûte de la Vérité. » (II Tim. 3.)

[1] Excepta tamen Sancta Virgine Maria, dequa, propter honorem Domini, nullam prorsus, cum de peccatis agitur, volo haberi quæstionem. (S. Aug., *De la Nature et de la Grâce*, n° 42.)

jamais péché. Un Concile universel de Constantinople applaudit à la lecture d'une lettre de Saint Sophrone, Patriarche de Jérusalem, qui dit que Marie a été affranchie de toute contagion du péché [1]. Et les Pères d'Éphèse l'appellent simplement de ce Nom qui vous est si cher : l'Immaculée!

Marie est conçue sans péché! C'est pourquoi les célèbres Universités Catholiques de Cologne, de Mayence, de Vienne, d'Ossonne, de Valence, de Salamanque, d'Alcala, de Palerme, de Messine, de Toulouse, de Paris n'eussent point reconnu pour leurs fils ceux qui se fussent refusés à soutenir la Prérogative de la Mère de Dieu. Elles juraient presque toutes, la Sorbonne en particulier, de défendre son Privilége jusqu'à l'effusion du sang. C'est la doctrine de tous les Peuples du Monde; c'est surtout la doctrine de la sainte Église Romaine, Mère et Maîtresse de toutes les Églises. C'est le Concert de l'Orient et de l'Occident, des Grecs et des Latins, des Saints et des Anges, de la Terre et des Cieux, du Temps et de l'Éternité! C'est la pierre de touche de l'or divin de la Vérité et de l'alliage impur de l'erreur. Jusqu'à notre temps, s'il était défendu de s'élever, ne fût-ce que dans une simple réunion, contre le Privilége de Marie, l'Église tolérait ou plutôt souffrait que, dans le for intérieur, on pût s'écarter de sa vénérable Croyance. Et pourtant, quel douloureux étonnement nous avons ressenti, mes frères, lorsqu'une fois ou deux dans notre vie, nos oreilles ont été contristées par l'expression d'une pensée aussi étrange pour l'esprit qu'elle est navrante pour le cœur! Et vous-mêmes, en pareille rencontre, n'étiez-vous pas forcés d'être retenus par les ordres positifs des Papes, pour ne pas crier au blasphème, au scandale? La Foi de la Conception Immaculée de Marie est si consolante, si naturelle à la Conscience chrétienne, si étroitement liée à toute la suite de la Religion qu'il n'y a, depuis un bien long temps, que l'esprit de mensonge qui se

[1] Mariam fuisse liberam ab omni contagio peccati. S. Soph.

soit senti assez d'audace pour la combattre. Luther ne rougissait pas (et de quoi donc rougissait-il?) d'écrire que de toutes les solennités consacrées à Marie, c'était la Fête de sa Conception qu'il détestait davantage. Par la raison des contraires, il n'en est pas qu'un cœur catholique affectionne avec plus de sincérité. A l'heure qu'il est, le monde est dans l'attente d'un de ces grands événements qui font époque dans l'histoire de la vie des peuples. Pierre va parler par Pie IX à Rome, comme il parla autrefois par Léon à Chalcédoine. L'Église dispersée a tressailli à la voix du Père commun des Fidèles qui, du fond de son exil de Gaëte, a consulté les Successeurs des Apôtres pasteurs à l'égard des peuples, brebis à l'égard de Pierre[1]. Le Recueil de leurs Réponses viendra fermer dignement ces immenses travaux dont je vous parlais et qui n'auront plus de raison d'être dans l'avenir. De toutes les parties du monde des Évêques s'achemineront vers la Ville des Apôtres pour « voir Pierre[2], » et pour unir leurs voix à la sienne. L'Église de Jésus-Christ appelle avec une impatience filiale la Décision Apostolique pour s'écrier sur tous les points du globe : « Rome a parlé; la Cause est finie[3]. »

D'un autre côté, l'hérésie qui s'agite sous son suaire de glace; l'impiété qui décèle son trouble par la frénésie de ses convulsions; l'indifférence elle-même, l'apathique indifférence qui se réveille pour secouer sa torpeur, ne soupçonnent sans doute pas que Dieu peut, s'il lui plaît, transformer ce mouvement hostile qui se produit dans les ténèbres et dans les régions de la mort, pour en faire jaillir des étincelles de vie et des torrents de lumières. Les Saints des derniers temps nous ont parlé des bénédictions inespérées que Dieu versera sur la terre pour réchauffer le feu sacré dans son sein et pour récompenser son Église des nouveaux hommages qu'elle prépare à la Mère du Sauveur. Du moment

[1] Bossuet, *Discours sur l'Unité de l'Église.* — [2] Veni videre Petrum. Galat. 1. — [3] Roma locuta est; causa finita est.

où il ne sera plus permis de former des soupçons outrageants contre la Vierge Très-Sainte, qui sait si les Enfants prodigues du schisme et de l'hérésie ne se lèveront pas pour reprendre le chemin tristement oublié de la Maison paternelle?... O signe béni d'un avenir meilleur! O délicieuse espérance d'une nouvelle effusion de l'Esprit de Vérité et de Miséricorde! Oh! si ce devait être le prélude de la réalisation du divin oracle : « Il n'y aura plus qu'un Troupeau et qu'un » Pasteur[1]!... »

L'Immaculée Conception de Marie m'apparaît comme une des démonstrations les plus éclatantes de la haine caractéristique que Dieu porte au péché. Je n'ignore pas que cette haine s'est déployée sur tous les théâtres de la Création Divine; mais c'est surtout dans le Cœur de Marie que je me plais à l'étudier. J'ai vu Satan tomber du Ciel comme un éclair[2] et le Dragon entraîner dans sa chute la troisième partie des constellations du firmament[3]. Je sais que la Terre a été noyée autrefois par les eaux du Déluge, et qu'un jour elle sera purifiée par un Déluge de feu. J'ai considéré les Ames en Purgatoire qui aiment Dieu et qui en sont aimées, et que la main de la Justice retient cependant sur le seuil du séjour de la lumière où rien de souillé ne saurait pénétrer[4]. J'ai suivi avec effroi l'oscillation du balancier de l'Enfer qui n'amène plus au cadran vide de l'Éternité que le *toujours* et le *jamais :* le *toujours* des pleurs, des remords, des grincements de dents; le *jamais* de la consolation, du repos et de l'espérance. Je suis monté sur le Calvaire et le frisson a couru dans mes membres à l'aspect du Saint des Saints devenu péché[5], devenu anathème[6] pour des criminels, pour des ingrats. J'ai contemplé la Victime Infinie qui opposait aux péchés des trois concupiscences les immolations de l'Hu-

[1] Fiet unum ovile et unus Pastor. Jean, 10. — [2] Luc, 10. — [3] Apoc. 12. — [4] Apoc. 21. — [5] Qui non noverat peccatum pro nobis peccatum fecit. II Cor. 5. — [6] Christus nos redemit de maledicto legis, factus pro nobis maledictum : quia scriptum est : Maledictus omnis qui pendet in ligno. Galat. 3.

milité jusqu'à n'être plus qu'un ver de terre [1]; de la Souffrance, jusqu'à n'être plus qu'une plaie suspendue par des plaies; de l'Indigence, jusqu'à être nu sur le bois de la Croix. J'ai entendu le Fils unique, le Bienaimé, épouvanter les échos du Calvaire par ce cri plus déchirant à lui seul que toutes les imprécations de Job : « *Éloi, Éloi, lamma sabachtani!* » Grand Dieu, grand Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? J'ai vu le Fils de l'Éternel expirer dans les tourments, et je me suis dit : Voilà l'œuvre du péché!... Mais voici une Révélation de la Sainteté de Dieu que je vous conjure de méditer. L'intervalle qu'il y a entre la Terre et le Ciel n'est rien en comparaison de la distance infinie qui sépare la nature divine de la nature humaine. Marie est conçue sans péché, et cependant l'Église et Marie elle-même ne cesseront jamais de redire au Seigneur : Il vous a fallu franchir un abîme pour quitter le sein paternel où vous résidiez dans les splendeurs des Saints, et venir vous renfermer dans le chaste sein d'une humble Fille des Hommes. O amour incompréhensible, qui a pu vous déterminer à ne point reculer d'horreur à la pensée de reposer sur le Cœur d'une Vierge [2]? Mais si Marie est conçue dans le péché, quelle que puisse être la véhémence du désir qu'il éprouve de nous racheter; quelque altéré que soit son Cœur de notre salut [3]; quels que soient les incroyables transports dont il nous a laissé l'expression brûlante dans ces paroles : « J'ai à être baptisé d'un baptême » et combien je me sens pressé de le voir s'accomplir [4]!... » Non, son désir ne sera point satisfait; sa soif ne sera point apaisée; il ne recevra point le baptême du sang, s'il faut qu'il habite dans un Cœur plus pur que la lumière, tant que vous le voudrez, mais obscurci par l'ombre passagère du péché,

[1] Ego autem sum vermis, et non homo. Ps. 21. — [2] Tu ad liberandum suscepturus hominem, non horruisti Virginis uterum. *Te Deum.* — [3] Ut consummaretur Scriptura, dixit : Sitio. Jean, 19. — « Sacramentalem sitim, » disent les Saints. — [4] Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur? Baptismo autem habeo baptizari : et quomodo coarctor usquedum perficiatur? Luc, 12.

effleuré par le vent brûlant du péché, traversé par l'éclair livide du péché. Ce péché n'est point actuel ; il a été commis quatre mille ans avant la formation du Cœur de Marie! N'importe! ce Cœur n'est point digne de lui s'il ne l'a toujours été, si par une participation pour ainsi dire étrangère à sa volonté, il a été un moment impur en Adam, et par conséquent l'objet de la haine du Seigneur. Pour effacer les péchés des hommes, le Sauveur consentira à tout ; il se livrera entre leurs mains comme un vil criminel ; il les aimera jusqu'à la Mort, la Mort de la Croix!.... Mais s'il faut s'unir à une chair qui a été marquée de la souillure du péché, il ne fera rien, il abandonnera tout; le Monde ne sera jamais sauvé. L'opposition qui l'anime contre le péché est tellement inhérente à son Cœur que jamais il ne sera l'Hôte du Cœur de Marie. Devrons-nous donc renoncer à toute espérance, assister à la ruine des projets les plus suivis de la Bonté, succomber sous les coups inexorables de la Sainteté du Seigneur? Laissez, mes frères, vos cœurs refleurir à la perspective du bonheur. Il est vrai, si nous ne devons attendre qu'une conception commune pour la Mère du Messie, jamais il n'y aura de Conception du Verbe Divin. Mais voici les admirables Créations du Seigneur qu'il faut annoncer à toute créature[1]. Les droits rigoureux de la Justice ne seront point incompatibles avec les vœux de la Miséricorde Infinie. Dieu va appeler la Puissance à son secours pour faire cette réconciliation impossible au jugement des hommes de la Sainteté qui lui représente les droits de sa Majesté outragée et de la Bonté qui plaide notre cause et excite sa Compassion en faveur de nous autres, pauvres mortels. Il faudra bouleverser toutes les lois de la nature, rétablir un ordre primitif qui semblait aboli sans retour, étonner le Monde par une dérogation éclatante, unique, aux Décrets les plus absolus. Ah! il n'y a rien de difficile pour Dieu[2]. Il déploiera toute la force

[1] Notas facite in populis adinventiones ejus. Is. 12. — [2] Non erit impossibile apud Deum omne verbum. Luc, 1.

de son bras, sans que les règles ordinaires de sa Providence le puissent arrêter; il renversera l'arrêt qui a remis le sort des enfants entre les mains de leur père; il établira un plan nouveau de Rédemption; il éloignera de son Temple les malédictions des profanes; il l'embellira de ses dons; il le préservera du plus léger souffle de sa colère et du plus imperceptible vestige de la dégradation originelle. Il arrachera une Créature incomparable au précipice qui devait fatalement l'engloutir; il la comblera de ses grâces depuis le premier instant où Elle commencera le cours de sa vie jusqu'au dernier soupir qui devra la terminer. C'est le changement de la Droite du Très-Haut [1], la déclaration de ses Justices, le gage de ses Miséricordes, la Promesse et déjà le Miracle de sa Grâce; c'est la Conception Immaculée de la Bienheureuse Vierge Marie, la Mère admirable du Seigneur, l'aimable Mère des hommes!

Si le Dieu de toute pureté n'eût pris soin de se former dans le Cœur de Marie un séjour vraiment digne de lui, voyez les horribles conséquences qui en découleraient. La loi du péché règne dans tous les hommes; il y va de la grandeur de Jésus-Christ de l'abolir dans tous les lieux où elle domine. Les plus justes eux-mêmes sont les premiers à reconnaître le besoin qu'ils ont de la Gloire de Dieu [2], et à laver les fautes échappées à la fragilité humaine dans la Piscine salutaire de la Pénitence. Cette funeste loi pénètre jusqu'aux entrailles des mères; à peine en sommes-nous sortis, que le Sang du Sauveur nous attend et que nous sommes plongés dans les eaux du Baptême comme dans un bain d'Immortalité. La Grâce est allée chercher jusque dans les ténèbres du sein maternel quelques Justes privilégiés dont nous vous avons raconté le bonheur. Mais il y a un point où l'efficace de ce Sang Divin n'a pas encore fait sentir sa vertu: c'est celui même de notre origine. Le Sang de

[1] Hæc mutatio dexteræ Excelsi. Ps. 76. — [2] Omnes enim peccaverunt et egent gloria Dei. Rom. 3.

Jésus-Christ, remède vivifiant à tous nos maux, serait-il donc un préservatif impuissant contre un poison si subtil et ne saurait-il prévenir le mal jusque dans sa source? C'est là le triomphe que Satan dispute au Rédempteur. La victoire de Jésus-Christ sur l'ennemi du salut ne sera complète que lorsqu'il lui aura enlevé ce dernier retranchement. L'intérêt de sa Sainteté lui désigne visiblement sa Mère comme Celle qui doit seule être l'objet de ce choix merveilleux. Se pourrait-il bien faire que Dieu eût voulu abandonner au démon, quand ce n'aurait été qu'un moment, ce Temple sacré qu'il destinait à son Fils, ce saint Tabernacle où il prendra un si long et un si admirable repos, ce lit virginal où il célébrera des noces toutes spirituelles avec notre nature? C'est ainsi que je me parle à moi-même. Puis, me retournant au Sauveur : Ne le souffrez pas, lui dis-je avec Bossuet; ne permettez pas que votre Mère soit outragée. Ah! que si Satan l'osait aborder pendant que, demeurant en Elle, vous y faites un Paradis, que de foudres vous feriez tomber sur sa tête! Avec quelle jalousie vous défendriez l'honneur et l'innocence de votre Mère!... Prenez garde, ô Sagesse Éternelle! qu'elle va être infectée d'un horrible péché, qu'elle va être en la possession de Satan! Ah! détournez ce malheur[1]! Non, mes frères, il ne faut pas que cet esprit superbe puisse jamais dire à Notre-Dame des Victoires : Il y a eu un instant où vous étiez mon esclave, où vous portiez mon joug; vous m'avez appartenu avant d'appartenir au Seigneur; vous avez été remplie de péché avant d'être remplie de grâce; vous avez été assujettie au prince des ténèbres avant d'être investie de l'Esprit de lumière; vous avez été la fille de Satan[2] avant d'être la Mère de Dieu, souvenir fatal à la gloire de votre Fils autant qu'à la vôtre, mais souvenir qui a pour moi un charme inexprimable au milieu même des supplices de l'enfer. Qui ne frémirait, Chrétiens, d'entendre

[1] Bossuet, 1er sermon sur la Conception de la Sainte Vierge. — [2] Dixit ergo eis Jesus : ...Vos ex patre diabolo estis. Jean, 8.

ce langage dans la bouche du père du mensonge? car alors il dirait vrai, et, cette fois, ses paroles seraient sans réplique.

Ce n'est pas tout, mes frères : voici une considération plus décisive encore. Dieu guérit les hommes des plaies du péché, mais toute plaie laisse après elle une cicatrice. Il lave nos âmes dans son Sang précieux ; elles sont purifiées sans doute, mais ce ne peut plus être l'éclat de la blancheur originelle. Si le venin du péché d'Adam eût souillé un seul instant le Cœur de Marie, cette cicatrice, cette empreinte du crime se retrouverait donc sur la Chair, dans le Sang du Verbe incarné? Nous avons entendu Saint Augustin nous dire ces paroles, que je vous prie de ne pas oublier : « La Chair de Jésus-Christ, c'est la Chair de Marie[1]. » Saint Eucher, de Lyon, complète la pensée de l'évêque d'Hippone : « C'est » de votre substance, dit-il à la Vierge, que le Fils de Dieu » a tiré le Sang qu'il devait verser pour la vie du monde ; » c'est de Vous qu'il a pris la matière même de votre rédemp» tion[2] » Le Sang qui coulera dans les veines de Dieu est donc bien le Sang de Marie. C'est donc bien dans le Cœur de Marie que le fleuve de la Grâce a commencé à prendre son cours. Plus tard, notre Sauveur le répandra des hauteurs du Calvaire sur tout le reste de la terre ; quand il aura remis son Ame entre les mains de son Père[3], il fera un dernier miracle pour laisser jaillir de son Cœur percé d'une lance, le Sang et l'Eau que Saint Augustin appelle la Source inépuisable de la Grâce et des Sacrements ; ce sera toujours le Sang divin qui a eu pour première origine le Cœur de Marie. Eh quoi ! cette Chair immolée pour nous, ce Sang qui purifie tout, seraient impurs à leur naissance, et Jésus ne vivifierait point dans son Principe cette Rosée de Bénédiction qui aura assez de force pour nous laver de nos crimes ! Qui

[1] Caro Christi, Caro Mariæ. S. Aug. — [2] Profundendum sanguinem pro mundi vita de Corpore tuo accepit, ac de te sumpsit quod etiam pro te solvat. S. Eucher. — [3] Luc, 23.

l'osera dire, le penser? Et cette seule idée ne révolte-t-elle pas tous les sentiments de la piété, tous les instincts de la conscience, toutes les lumières de la raison? Frappé de l'évidence de cette preuve « *et de l'éclat qu'elle jette dans les âmes*[1], » je n'ai plus besoin des trésors d'érudition accumulés par la piété des âges catholiques; je m'en tiens à une preuve si nette, si concluante, et j'adore la Sainteteté de Dieu qui se manifeste avec tant de force dans l'Immaculée Conception de Notre-Dame.

Mais combien devons-nous aimer la Charité du Fils de Dieu qui lui rappelle dans ce Mystère ce qu'il doit à sa Mère aussi bien que sa Sainteté le fait souvenir de ce qu'il se doit à lui-même. Considérez avec moi, mes frères, les belles origines de la Maternité divine de Marie. A peine est-elle animée, et déjà elle est la Mère du Seigneur. Voilà un de ces traits frappants qui brillent entre tous les autres dans le portrait de la Vierge Sainte. A quelle hauteur le caractère de la Mère, déjà si élevé par lui-même, ne nous apparaît-il pas en ce moment bienheureux! Si nous avons pu donner à Marie le nom de Mère de Dieu lorsque nous ne l'envisagions que dans le monde intelligible où elle était portée dans le sein de la Pensée Éternelle du Seigneur, combien plus maintenant devons-nous nous empresser de la saluer de ce titre glorieux au moment où elle vient habiter le sein de la Vénérable Anne, l'Aïeule de Jésus-Christ! Dès le premier instant de la vie de Notre-Dame, Anne porte dans ses entrailles la Mère de Dieu, comme dès le premier instant de la vie du Verbe Incarné, Marie portera dans son Cœur le Fils Vivant du Dieu Vivant. C'est le seul Nom qui convienne à Jésus-Christ, comme c'est le seul Nom qui convienne à Marie. La Divinité du Sauveur est le Principe de sa puissance, de sa grandeur, de son ministère. La Maternité divine de Marie est le Principe de sa naissance, de sa mission, de son être

[1] Bossuet.

tout entier. Si Jésus cessait un seul instant d'être uni à la nature divine, il ne serait plus que le Fils de l'Homme; toutes ses prérogatives seraient anéanties. S'il y avait un seul moment où Marie fût indigne du titre sublime qui fait toute sa gloire, nous n'aurions plus qu'une Fille d'Adam; nous ne posséderions jamais une Mère de Dieu.

Consubstantiel à son Père, Jésus-Christ est appelé par saint Jean l'Agneau de Dieu immolé dès l'origine du monde[1]. Dieu, nous dit Tertullien, n'a apporté un soin si remarquable à la formation du corps humain que parce qu'il apercevait déjà le Verbe qui devait un jour s'en revêtir[2]. En créant le premier Homme, il songeait à nous tracer ce Jésus qui devait un jour naître de sa race. Dès le commencement, le Verbe aimait à se représenter cette nature si infirme qu'il devait élever jusqu'à lui. C'est lui, nous disent les Saints, qui conversait avec Adam dans le Paradis; c'est lui que l'Église, dans les grandes Antiennes de l'Avent, nous montre apparaissant à Moïse dans le buisson d'Horeb. C'est lui qui est l'Ange du Testament des mains duquel le Législateur des Hébreux recevait sur le Sinaï les Tables divines du Décalogue, loi impérissable qu'il se gardera bien d'abolir, mais qu'il lui suffira de pratiquer et de compléter[3]. Les jours de sa chair[4] étaient encore éloignés, et déjà, selon Tertullien, il s'accoutumait à exercer ce qu'il serait dans la fin des temps[5]. Déjà il se voyait homme, et il ne restait étranger à aucun des sentiments de la nature humaine[6]. Or, parmi ces sentiments, en est-il un qui soit imprimé plus profondément dans nos cœurs que celui qu'il a gravé lui-même de son doigt divin à la tête de la seconde Table de la Loi de Dieu :

[1] Apoc. 13. — [2] Quodcumque limus exprimebatur, Christus cogitabatur homo futurus. Tertullien, *De la Résurrection*, n° 6. — [3] Non veni solvere legem, sed adimplere. Matt. 5. — [4] In diebus carnis suæ. Heb. 5. — [5] Ediscens jam inde a primordio hominem quod erat futurum in fine. Tertull., L. 2, *contre Marcion*, n° 27. — [6] « Homo sum, et nihil humani a me alienum puto. » Les Pères ont fait à Notre-Seigneur l'application de ce vers de Térence, le plus beau de l'antiquité latine.

« Honorez votre Père et votre Mère[1] ? » Vous savez comment il a toujours gardé son précepte à l'égard de son Père qui est dans les Cieux. Faire sa Volonté, c'était sa nourriture essentielle [2]. Se pourrait-il bien qu'il ne songeât point à honorer la Mère qu'il aura sur la terre? La piété filiale est une vertu si touchante, si importante, qu'elle resplendira dans l'Éternité parmi toutes les magnificences de la Cité de Dieu. La lumière qui couronnera Notre-Dame dans les gloires du Ciel sera sans doute plus éclatante, mais elle ne sera pas plus pure que celle dont Notre Seigneur commence à l'inonder dans le Mystère de sa Conception Immaculée.

C'est que seule entre toutes les femmes, Marie a un Fils qui est avant elle, avant tous les siècles, par qui tous les siècles ont été faits et dont Elle est elle-même la créature. Le Fils de Dieu est déjà le fils de Marie; il ne l'est point en effet selon la révolution des choses mortelles, mais selon l'ordre de Dieu, selon sa prédestination éternelle. Quand il s'agit du Fils de Dieu, nous dit Bossuet, ne me parlez point des règles humaines; parlez-moi des règles de Dieu. Marie étant donc sa Mère, selon l'ordre des choses divines, le Fils de Dieu, dès sa Conception, la considérait comme telle. Elle l'était en effet à son égard [3]. Mettez-vous à la place de son Fils, Chrétiens; qu'eussiez-vous fait si, dans un ordre de création différent du nôtre, Dieu vous eût donné de préexister à votre mère, si la Toute-Puissance vous avait prêté ses ressources pour embellir la vie de celle dont vous deviez la recevoir un jour? Vous n'eussiez pas manqué de lui préparer le plus beau des palais, de lui dresser le plus brillant des trônes; vous eussiez commandé au malheur de ne jamais approcher de son séjour, à toutes les créatures de la servir avec affection, à toutes les joies de se donner rendez-

[1] Honora patrem tuum et matrem tuam. Deut. 5. — [2] Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me, ut perficiam opus ejus. Jean, 4. — [3] Bossuet, 1er sermon sur la Conception. Voir la Note à la suite de cette Conférence.

vous dans son Cœur ; vous vous fussiez empressés de l'orner des dons éminents de l'esprit, des qualités excellentes de l'âme, de la noblesse et de la perfection du caractère, de toutes les grandeurs, de toutes les vertus, de toutes les gloires, de toutes les félicités. Eussiez-vous cru pouvoir en trop faire pour votre Mère ?...

Ce sentiment profond, le Fils de Dieu l'a éprouvé avec une force dont votre tendresse n'approchera jamais ; seulement il l'a exprimé d'une manière infiniment supérieure à vos pensées. Lui aussi, il prépare un palais à sa Mère, le palais des Cieux ; un trône, celui de l'Éternité ; des sujets, les Hommes et les Anges ; des joies dont le secret sera à jamais renfermé entre le Cœur filial de Jésus qui en est la source, et le Cœur maternel de Marie qui en est le centre. Quant aux richesses, aux satisfactions terrestres, il n'en voudra point pour lui ; Marie n'en voudra point pour elle. Dans la parfaite conformité d'inclinations qui l'unira à son Fils, elle parcourra avec lui la voie sanglante des épines et des tribulations ; elle ne demandera rien au delà du bonheur qui lui a été donné. Mais quel est ce trésor qui lui tiendra lieu de tout le reste, le seul qui soit digne d'une Mère de Dieu, le seul qui lui soit tellement personnel qu'il ne puisse convenir qu'à Elle et qu'il domine sa grandeur même ? Mes frères, c'est la Grâce sanctifiante !... Saurait-elle en jouir trop tôt ? le Seigneur consentirait-il à l'en priver un seul moment ? Ah ! cet instant où notre vie commence dans le péché, où le pauvre et le monarque sont enveloppés dans la disgrâce de Dieu, est celui où son Fils l'attend pour la placer dans la gloire et dans le bonheur ! L'Innocence, la Sainteté, la Grâce encore une fois, voilà le Souverain Bien, et voilà l'Apanage de Marie dans le Mystère de sa Conception Immaculée.

Tel est aussi le suprême degré d'évidence dont brille cette grande vérité. Le dernier des hommes se ferait horreur à lui-même, s'il lui suffisait d'un mot pour arracher sa

Mère à la confusion, à la ruine, à la mort, et s'il était assez vil pour ne point lui donner un aussi facile secours; et le Fils de Dieu n'aurait pas employé son pouvoir, sa prévoyance, son amour, pour empêcher sa Mère de devenir la proie de la honte, de la mort, de l'Enfer! Il n'aurait pas fait pour sa Mère ce qu'il a accordé aux Anges, à Adam, à Ève, qui sont si inférieurs à Marie et qui cependant ont été créés dans la justice originelle! Il aurait refusé quelque chose à Celle qui devait lui être unie par la plus étroite des relations, par le nœud sacré qui lie un Fils et une Mère! Et il l'aurait vouée au plus affreux des malheurs en la laissant aux mains de Satan, son ennemi abhorré! Qu'il serait à plaindre, Chrétiens, celui qui résisterait à une preuve de sentiment aussi palpable, aussi invincible! Il ne faudrait point entreprendre de le persuader; il n'y aurait plus qu'à prier le Fils de Marie de toucher ou plutôt de ressusciter son cœur!

Oh! si vous saviez le don de Dieu[1]! vous lui demanderiez indubitablement et il vous donnerait aussitôt un peu de cette eau vive de la Grâce dont le Cœur de sa Mère renfermera toute la plénitude; vous réformeriez les chimères que vous vous faites du bonheur, sur les idées que le Sauveur du monde exprimait avec tant de feu à la Samaritaine, sur celles dont il pénétra, dès le principe, l'Ame de la Vierge Bienheureuse. Après lui avoir conféré la Grâce, Jésus-Christ ne songea pas à ajouter quelque autre chose à ce Don Infini; le Grand Roi avait concentré dans son Cœur toute sa gloire[2]; Marie ne désira plus rien, ne demanda plus rien à Celui qui avait ainsi prévenu tous ses vœux. Il suffit d'un regard au Ciel pour nous détacher de la terre[3]; que pouvaient donc faire nos misérables biens à Celle qui possédait la Grâce, cette véritable Vie, et l'Auteur même de la Vie et de la Grâce? Mais s'il lui eût fallu opter entre le choix d'une Conception

[1] Si scires donum Dei.... tu forsitan petisses ab eo, et dedisset tibi aquam vivam. Jean, 4. — [2] Omnis gloria ejus filiæ Regis ab intus. Ps. 44. — [3] Aspicienti Cœlum quam sordet terra!

toute pure et tout innocente, cette grâce première de laquelle ont découlé pour elle toutes les autres faveurs du Ciel, et celui de toutes les gloires, de tous les bonheurs de la Maternité divine elle-même, elle n'eût pas balancé un seul instant à sacrifier la jouissance de la Majesté de son Dieu à la possession indispensable de sa Grâce. Ce n'est point là une vaine supposition, comme vous avez peut-être été tentés de le croire. Cette alternative semblera lui être proposée de la part du Seigneur; elle n'hésitera pas à faire passer la loi inflexible du devoir avant la dignité souveraine qu'un Ange aura mission de lui offrir. C'est ainsi que la Vierge Fidèle nous prouvera que si, pour acquérir le plus beau titre dont puisse être couronnée une créature, on ne doit pas consentir à s'écarter de l'étroit sentier des Commandements, à plus forte raison faut-il y marcher avec ardeur quand le péché n'est revêtu que des faux brillants de l'ambition et de la fortune ou des appâts trompeurs de la volupté; tant il est vrai que le seul malheur de l'homme consiste à encourir la haine de Dieu, et qu'il n'y a point de bien dont on ne doive souffrir la perte, point de mal dont on ne doive supporter l'épreuve, plutôt que de s'attirer par le péché la colère du Très-Haut, la seule qui soit sainte, la seule aussi qui soit redoutable.

O Vierge Immaculée ! l'antique Serpent qui circule autour des enfants des hommes [1], au moment où ils vont naître à la vie, a espéré aussi pouvoir vous envelopper dans ses anneaux meurtriers. Il a épié le moment où votre Ame sortait des mains du Créateur. Ses yeux étaient semblables à deux charbons ardents; sa gueule était béante; il brandissait sa double langue comme un dard de feu; il allait lancer contre vous ces poisons qui glacent, brûlent, ou tachent ses victimes des couleurs dont il est lui-même marqué. Le Dieu Vivant, Votre Fils, l'a arrêté d'un geste d'indignation et de toute-puissance. Le monstre a fait un mouvement de sur-

[1] Circuit quærens quem devoret. I Pierre, 5.

prise. Tous ses orbes ont frémi, tout son corps s'est gonflé de venin. Longtemps il est demeuré immobile d'effroi [1]. Quand il a retiré sa tête en arrière, il l'a sentie toute meurtrie du premier coup que vous veniez de lui porter. C'est ainsi que protégée par le bouclier du Seigneur votre Dieu, vous avez contraint le grand ennemi du genre humain à se rappeler, après tant de siècles, que le Très-Haut n'est pas moins fidèle dans les bénédictions qu'il vous a promises que dans les anathèmes dont il l'a foudroyé.

O Mère Immaculée! le Serpent infernal se relèvera de cette atteinte si humiliante pour son orgueil. Encore cinquante années, et il ira ramper auprès de la Croix pour tendre des embûches à votre pied vainqueur [2]. Il animera la fureur des bourreaux de Jésus-Christ; il entrera en eux; il le crucifiera par leurs mains déicides. Une seconde fois, le moment apparent de son triomphe deviendra le signal de son immortelle défaite. Vous serez avec votre Fils à l'instant de sa Passion comme il fut avec vous à l'instant de votre Conception. Assistante du Rédempteur, Vous participerez à son immolation; votre Cœur saignera avec celui du Couronné d'épines: Vous participerez à son Sacerdoce; vous serez « avec Dieu se réconciliant le monde dans Jésus-Christ [3], » pour offrir à la Justice de son Père l'Hostie Sainte de notre salut. Que votre dignité est grande, mais que votre fonction est terrible! Là votre Fils exterminera Satan; là Vous lui briserez la tête.

O Vierge sans tâche, ô Mère de Dieu! le Sacrifice sanglant de la Croix se continue encore tous les jours. Que de fois, depuis dix-huit siècles, l'Église de Jésus-Christ a-t-elle été ramenée au Calvaire! Vous avez été la force de

[1] On voit que nous avons transporté à la peinture du démon quelques-uns des traits de la description du Serpent dans le *Génie du Christianisme*. — [2] Super pectus tuum gradieris. Inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius : ipsa conteret caput tuum, et tu insidiaberis calcaneo ejus. Gen. 3. — [3] Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi. II Cor. 5.

ses combats, la consolation de ses peines, le baume de ses plaies, le charme de ses soucis. Qu'ils sont près de nous, les jours de désolation et de ténèbres où ses ennemis se vantaient d'avoir scellé la pierre de son sépulcre! L'Église de Dieu poursuivait son œuvre en silence, parce qu'elle a, comme son Époux, l'immortalité des Promesses et la patience de l'Éternité. Au plus fort de ses angoisses et de ses humiliations, elle songeait à vous décerner la plus belle des palmes qu'elle vous ait jamais offertes depuis le Concile d'Éphèse; là c'était celle de votre Maternité Divine; ici ce sera celle de votre Conception Immaculée. Plus que jamais, Satan écume de rage à la veille du jour où sa honte va être proclamée en même temps que votre gloire. Faites-le souvenir des inimitiés que Dieu a mises entre vous et lui, entre votre race et la sienne. Après avoir placé dans chacune de vos mains une palme immortelle, l'Église élèvera vers vous un regard suppliant. Rajeunie dans sa joie et puisant dans sa confiance en vous une énergie proportionnée aux luttes qui l'attendent, et une commisération pleine de douceur, qui égale, s'il se peut, les maux invétérés des peuples de la terre, elle vous dira avec de saints transports : « Levez-vous dans votre » majesté; marchez au triomphe; montez sur le Char de la » Vérité, de la Clémence et de la Justice; signalez votre droite » par de nouveaux prodiges. Les nations tomberont à vos » pieds; vos flèches brûlantes perceront au cœur les adver- » saires de mon Roi [1]; vous écraserez la tête de l'ennemi » de mon Dieu. » O Marie conçue sans péché, vous serez éternellement Notre-Dame des Victoires!

[1] Ps. 44.

ADDITION A LA CONFÉRENCE DU 6 MAI.

FRAGMENT INÉDIT DE BOSSUET

SUR L'IMMACULÉE CONCEPTION.

Nos lecteurs n'auront pas manqué de remarquer le soin religieux avec lequel nous avons cherché dans tout ce discours à nous pénétrer des pensées et des sentiments de Bossuet. Il nous a été bien doux de voir que nous nous étions rencontré sur ce terrain avec le pieux et docte évêque de Viviers. Voici comment ce pontife s'exprimait quelque temps après, dans son Mandement à l'occasion du Décret qui se préparait à Rome sur l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge :

« Cette opinion si favorable à la dignité et à la gloire de » Marie fut toujours chère au Clergé de France qui était élevé » dans ce sentiment dès les premières années de l'éducation » cléricale. Le plus illustre représentant de ce Clergé, l'É- » vêque de Meaux, aussi profond théologien qu'orateur incom- » parable, a déployé toutes les ressources et les pompes de son » éloquence pour célébrer le glorieux Privilége de l'Imma- » culée Conception. Il ne suffisait pas à sa piété envers la » Mère de Dieu de traiter ce sujet une seule fois ; il y revient » à plusieurs reprises ; il l'envisage sous toutes ses faces et » ne laisse debout aucun argument des contradicteurs.

» C'est dans la méditation assidue des Saintes Écritures, » dans l'étude approfondie de la doctrine des Pères, que son » regard d'aigle a su démêler cette vérité à travers les obscu-

» rités du texte sacré et des traditions apostoliques. Sa con-
» viction est si sûre d'elle-même qu'il *est plein de discours*
» quand il l'explique et qu'il aime à la proclamer devant les
» assemblées chrétiennes, toujours avec les tempéraments
» que l'Église commandait alors. « En vérité, dit-il, cette
» opinion a je ne sais quelle force qui persuade les âmes
» pieuses. Après les articles de foi, je ne vois guère de chose
» plus assurée. »

» Que diriez-vous, ô grand évêque! et par quelles paroles
» feriez-vous éclater votre joie, s'il vous était donné de voir
» l'Église prête à égaler cette croyance aux articles de foi,
» ou du moins à la consacrer comme une doctrine approchant
» de la foi, qu'il ne sera plus permis de contester sans témé-
» rité et sans péché? Ah si une telle définition est prononcée
» par la voix infaillible du Saint-Siége, la cendre de l'illustre
» Pontife en tressaillera au fond de sa tombe, ou plutôt son
» âme en recevra dans le Ciel un accroissement de félicité,
» et son nom un nouveau rayon de gloire sur la terre. »

Pendant que nous mettions au net notre Instruction, la Providence nous rendait possesseur des dernières lignes que, selon toute vraisemblance, la main de Bossuet ait tracées sur le grand Mystère de l'Immaculée Conception. Il n'y a pas un discours de l'*Orateur Incomparable* qui ne porte le reflet du rayon que Dieu avait attaché au front de ce grand homme, comme à celui d'un autre Moïse. Ainsi, dans l'exorde fort court (*pour ne pas ennuyer son auditoire*, dit-il) du troisième Sermon pour la fête de la Conception de la Sainte Vierge, *prêché à la Cour*, l'ongle du lion[1] se reconnaît à ce trait jeté au passage : « L'utilité des enfants de
» Dieu est la loi suprême de la chaire. » Mais si l'on en détachait cette belle sentence, on pourrait fort bien lire la page tout entière sans dire : Voilà Bossuet!... Il n'en est pas de même du véritable Exorde qui a été conservé dans des bi-

[1] Ex ungue leonem.

bliothèques particulières, et qui a échappé, du moins nous le croyons, aux recherches de tous ses éditeurs. Le tour, la langue de Bossuet s'y retrouvent d'un bout à l'autre. C'est celui qu'il composa pour sa Cathédrale, sans doute, lorsqu'il ne *prêchait plus à la Cour*, et « qu'averti par ses cheveux » blancs du compte qu'il devait rendre de son administration, » il réservait au troupeau qu'il devait nourrir de la parole de » vie les restes d'une voix que les chaires ne connaissaient » plus. » Ne dirait-on pas qu'il a entendu du fond de son tombeau retrouvé après un siècle et demi, ou plutôt du haut du Ciel, l'appel touchant et sublime que lui adressait le vénérable Monseigneur Guibert, et qu'il vient réclamer sa part de la joie universelle avec laquelle la Sainte Église accueille en ce moment même la Définition solennelle du Souverain Pontife? Nous avons vu de nos confrères baiser avec émotion l'autographe que nous allons publier :

EXORDE

POUR LE IIIe SERMON SUR LA CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Fecit mihi magna qui potens est.
Le Tout-Puissant a fait pour moi de grandes choses.
Luc, 1.

La Sagesse divine conduit de loin ses desseins, et une Mère de Dieu ne se forme pas tout d'un coup ni par un seul trait de pinceau. Si Dieu a fait de si grandes choses pour élever la Très-Sainte Vierge à une si haute dignité, il faut croire aussi, Chrétiens, qu'il en a fait de très-grandes pour la préparer à cet honneur. Il semble qu'un si grand ouvrage n'a pu ni être porté trop loin, ni aussi

commencé trop tôt ; et si nous savons entendre combien auguste est la qualité à laquelle Marie doit être élevée, nous comprendrons aisément que ce n'est pas trop de l'y disposer dès le premier moment de son être, c'est-à-dire dès qu'elle est conçue.

Cette puissante considération persuade sans peine aux fidèles que sa Conception a été sans tache. J'ai souvent traité cette matière ; souvent j'ai donné mes soins et proposé mes raisons pour exempter cette Conception de l'ancienne corruption de notre nature. Mais j'ai toujours remarqué que la piété de nos auditeurs prévient nos preuves. Toujours nous les trouvons disposés d'eux-mêmes à penser de la Sainte Vierge tout ce qu'on en peut penser de plus haut sans blesser la foi, et le seul nom de Mère de Dieu les porte si fortement et les incline si doucement à cette pieuse créance, que toutes les preuves que nous ramassons ne peuvent jamais égaler ce premier instinct de la dévotion publique.

C'est ce qui m'a fait penser que peut-être je ferois mieux de supposer avec vous cette vérité et d'employer ce discours à quelque instruction plus fructueuse et plus nécessaire. J'ai dessein de représenter quel doit être le véritable dévot de cette divine Mère, et j'espère que peut-être vous jugerez que je ne m'éloigne pas tout à fait de l'intention de l'Église, si pendant qu'elle nous fait voir la Très-Sainte Vierge entre les mains du Tout-Puissant qui la forme, je travaille de mon côté à lui former ses enfants selon la règle de l'Évangile. Si vous approuvez ce dessein, demandez-en avec moi l'exécution par les prières de celle qui doit faire le sujet de cet entretien, et disons-lui tous ensemble : *Ave.*

7 MAI.

MARIE CHEF-D'ŒUVRE DE LA NATURE.

Speculum sine macula Dei majestatis et imago illius.

La Sagesse est le miroir sans tache de la majesté de Dieu et l'image de sa bonté.

Sagesse, ch. VII, v. 26.

L'an du monde 5084 selon les Septante[1], 3984 selon la Vulgate[2], 1493 depuis la délivrance du Peuple de Dieu par Moïse de la servitude d'Égypte, 575 du retour d'Israël de la Captivité de Babylone, dans la 190e Olympiade, 737 ans après la fondation de Rome, la vingt-quatrième année du règne de l'Empereur César Auguste, Hérode l'Iduméen étant gouverneur de la Judée, dans la cité de Nazareth ou à Séphora, qui n'en est distante que de trois lieues, naquit la Fille de David et d'Abraham, la Très-Sainte et Bienheureuse Vierge Marie, la glorieuse Mère de Dieu et des Hommes, la plus grande et la meilleure des Créatures, la Reine de la Terre et des Cieux.

Toutes ces époques sont fort remarquables, puisque si d'un côté elles groupent autour du berceau de Notre-Dame les principaux événements du passé, qui aboutissent tous à Jésus-Christ, né d'une Vierge; de l'autre côté, il ne faut plus qu'ajouter quinze ou seize ans à chacune d'elles pour trouver l'Ère Chrétienne par laquelle toutes les nations civilisées font depuis tant de siècles la supputation des temps, et qui doit devenir un jour l'ère de tous les peuples du monde.

« De qui est cette image et cette inscription[3] ? » deman-

[1] Chronologie adoptée par le cardinal Baronius. — [2] Chronologie suivie par Ussérius. — [3] Cujus est imago hæc et inscriptio ? Marc. 12.

dait autrefois le Sauveur aux Juifs, à la vue de la monnaie des Césars. De qui est cette image et cette inscription? vous demanderai-je aussi à l'aspect de l'aimable enfant qui nous est né [1]. Il me semble vous entendre me répondre d'une seule voix : C'est le portrait vivant de Dieu; c'est sa visible empreinte et sur le berceau de Marie nous pouvons déjà lire cette inscription : « Je viens de Dieu [2], et je serai à Dieu [3]. » Saint Jérôme appelle Marie le Chef-d'œuvre de la nature. C'est en effet la plus belle Ame qui fut jamais, après celle de Jésus. Contemplons, mes frères, ce miroir sans tache, qui a reproduit si fidèlement l'image de la majesté et de la bonté divines.

La première suite de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge est l'exemption de la concupiscence. Consacrée par l'Esprit Sanctificateur, « dès le premier moment de son être [4], » elle eut, pour conserver le don inestimable de l'innocence, des forces que nous ne connaissons plus « dans l'ancienne corruption de notre nature [5]. »

La première suite du péché de notre origine, et en même temps sa plus invincible démonstration que je serais heureux de vous faire bien concevoir, est cette même concupiscence, incompréhensible à la raison humaine, mais si évidente, si facile à expliquer aux yeux perçants de la foi.

C'est pour n'avoir pas possédé cette vérité dans toute son étendue que l'on nous a fait une double histoire de l'Humanité, l'une qui étale ses belles ruines avec tant de complaisance que sa grandeur semble se reconstruire encore devant nous et reprendre toutes les proportions, toute la splendeur de l'édifice primitif; l'autre, au contraire, qui ne nous présente que des vices, des forfaits, de lamentables débris. Le Stoïcisme, avec ses rêves d'orgueil, trouvera tou-

[1] Parvulus enim natus est nobis. Is. 9. — [2] A Deo exivi. Jean. 16. — [3] Anima mea illi vivet. Ps. 21. — [4] Bossuet, dernier Exorde du sermon sur la Conception de la Sainte Vierge; ci-dessus, p. 119. — [5] Id. ib.

jours en nous un complice intéressé, quand il nous promettra de nous élever au niveau de la Divinité; l'Épicuréisme, tout aussi vivace et plus séduisant encore, malgré l'abjection de ses doctrines, nous abaisse jusqu'à nous faire descendre au rang des bêtes. Les détracteurs outrés de la raison humaine, si justement condamnés par l'Église Catholique, s'obstinent à ne voir dans l'ancien monde que la dégradation de l'idée Divine, les absurdités du polythéisme, les monstruosités des mœurs païennes; ils nient avec un dogmatisme superbe qu'aucune vérité, aucune vertu morale aient surnagé au milieu du grand naufrage de notre origine, ne réfléchissant pas sans doute que s'il ne nous est pas permis d'ôter une lettre, une virgule au dépôt du Verbe Évangélique [1], il ne l'est pas non plus d'amoindrir les clartés qui ont été toujours répandues dans les âmes par le Verbe divin qui illumine tout homme venant en ce monde [2], et que ce n'est pas trop de toutes les forces de la raison et de la foi, de tous les secours de la conscience et de la grâce pour combattre les adversaires de la vérité et de la vertu, les partisans de l'erreur et du vice, comme ce ne serait pas trop, ô nos frères séparés [3], des précieuses ressources que nous apporterait votre retour à l'Unité pour arrêter les débordements prodigieux de l'esprit du mal, pour lutter contre les restes du Paganisme, de l'Islam et de l'Hérésie, pour relever enfin la bannière de l'Évangile et étendre les saintes conquêtes de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

D'un autre côté, ceux qui ont eu le malheur de se faire les ennemis de Dieu et de son Christ [4], ne veulent pas reconnaître que l'erreur opposée est plus dangereuse encore; que les peuples qui sont sans Christ, sont en même temps sans Dieu [5]; que nul ne connaît le Père, si ce n'est le Fils

[1] Matt. 5. — [2] Jean, 1. — [3] Il y avait dans notre auditoire plusieurs protestants, et surtout des membres de l'*Église établie* d'Angleterre. — [4] Ps. 2. — [5] Illo in tempore sine Christo et sine Deo in hoc mundo. Éphés. 2.

et celui auquel le Fils a bien voulu le révéler [1] ; que nul n'a la vie en lui-même, sinon le Fils et celui à qui le Fils veut bien la communiquer [2] ; que pendant qu'ils recommencent chaque matin l'œuvre de la Philosophie, véritable trame de Pénélope, que chaque nuit voit défaire, ils n'arrivent à d'autre résultat que de paralyser l'action de l'Église et d'ôter à tous les renégats du Christianisme, ouvriers ou savants, laboureurs ou princes, la notion même de l'Être divin, la pratique de tout acte religieux, et jusqu'au sentiment du devoir. Hélas ! ce n'est qu'un concert de plaintes sur l'affaiblissement de la probité publique, l'extinction du sens moral, la dégradation des mœurs, les envahissements de l'égoïme, l'amour des innovations et des bouleversements, le mépris de toute autorité, l'absence funeste du respect dans la famille comme dans la société. Qu'il est coupable celui qui enlève la foi au malheureux qui n'avait pas d'autre trésor que Jésus-Christ, et à qui ce trésor suffisait, pour ne lui laisser à la place que le mirage d'utopies fallacieuses, ou pour abandonner son cœur ulcéré aux sombres préoccupations de l'envie ! Et l'on s'étonnera si, après avoir semé du vent, comme parle le Prophète Osée, on recueille la tempête [3], et si ces systèmes subversifs se traduisent finalement en brigandage et en révolutions !

A la vue des contradictions choquantes de notre nature, de notre soif inextinguible de la vérité et de notre impuissance à jamais la saisir, de notre estime innée pour la vertu et de nos actions qui en sont le douloureux démenti, de nos aspirations invincibles vers le bonheur et des gémissements qui s'échappent du cœur brisé de tous les enfants d'Adam ; Manès, par un audacieux sacrilége qui a produit autrefois autant de désastres peut-être que l'ont pu faire, il

[1] Nemo scit quis sit Filius nisi Pater, et quis sit Pater nisi Filius, et cui voluerit Filius revelare. Luc, 10. — [2] Sicut enim Pater habet vitam in semetipso..... Sic et Filius quos vult vivificat. Jean, 5. — [3] Ventum seminabunt et turbinem metent. Osée, 8.

y a trois siècles, les impudentes déclamations de Luther mises au service des pires instincts du cœur humain, Manès faisait remonter à la nature divine elle-même les perpétuelles oppositions de notre nature. Il inventait les deux Principes, un Dieu du bien et un Dieu du mal, comme on a vu les faux Sages se faire les Nestoriens de l'homme moral et prétendre qu'il y a en nous deux natures parfaitement distinctes, dont l'union constitue une énigme plus insoluble que celle de l'âme et du corps, et, en désespoir de cause, donner ainsi une explication impie de l'antagonisme de la raison et des passions, du devoir et de la convoitise, de la conscience et de la concupiscence.

Pascal, et c'est sa gloire, a, je ne dirai pas saisi mieux qu'aucun autre le double côté de la nature humaine, car, après tout, il n'a fait que reproduire les idées de saint Augustin, de saint Anselme, de saint Thomas d'Aquin, mais il a forcé les hommes du monde, dans des pages saisissantes d'élévation et de profondeur, à se familiariser avec la pensée fondamentale du Christianisme, à n'envisager exclusivement ni notre extrême misère que nous tirons de notre fond, ni notre vraie grandeur qui nous vient de Dieu; à rapporter l'une à l'Adam de la chute, et l'autre à l'Adam de la Rédemption. Je me permettrai pourtant d'exprimer un regret sur la prédilection visible avec laquelle il accumule les couleurs les plus rembrunies, pour nous peindre la désolation du premier, tandis que l'on cherche vainement sur ses lèvres la suave onction qui est le caractère du second et qui a eu pour immortels interprètes un saint Jean, un saint Éphrem, un saint Bernard, une sainte Thérèse, un saint François de Sales, un Fénelon, un Bossuet, et au-dessus de tous l'Auteur de *l'Imitation*, *le Livre des Ames*. Mais avec quelle énergie ne vous dit-il pas: « L'homme ne sait sur quel rang se mettre; il est visiblement égaré et tombé de son lieu sans le pouvoir retrouver; il le cherche partout avec inquiétude et sans succès dans des ténèbres

impénétrables. — Les Philosophes ont consacré les vices en les mettant en Dieu même. Les Chrétiens ont consacré les vertus. — Rien n'est plus étrange dans la nature humaine que les contrariétés qu'on y découvre à l'égard de toutes choses. Il est bon d'être lassé et fatigué par l'inutile recherche du vrai bien, afin de TENDRE LES BRAS AU LIBÉRATEUR. — Que deviendrez-vous donc, ô homme! qui cherchez quelle est votre véritable condition par votre raison naturelle? Connaissez donc, superbe, quel paradoxe vous êtes à vous-même! Humiliez votre raison impuissante, taisez-vous, nature misérable! Apprenez que l'homme passe infiniment l'homme et entendez de votre Maître votre condition véritable que vous ignorez. ÉCOUTEZ DIEU. LA VÉRITÉ EST DOMESTIQUE DU CIEL; ELLE LOGE DANS LE SEIN DE DIEU, et on ne la peut connaître qu'à mesure qu'il lui plaît de la révéler. Apprenons donc de LA VÉRITÉ INCRÉÉE ET INCARNÉE notre véritable nature. Voilà les fondements solidement établis par L'AUTORITÉ INVIOLABLE DE L'ÉGLISE[1]. »

N'avez-vous pas cru, mes frères, entendre dans ce magnifique langage un écho du sublime Paul, quand, nous décrivant les luttes intestines de la chair et de l'esprit, il s'écrie : « Je sais qu'il n'y a rien de bon en moi, c'est-à-dire dans ma » chair, parce que je trouve en moi la volonté de faire le » bien; mais je ne trouve point le moyen de l'accomplir. Et » je ne fais pas le bien que je veux, et je fais au contraire le » mal que je ne veux pas. Or si je fais ce que je ne veux » pas, ce n'est plus moi qui le fais, mais c'est le péché qui » habite en moi. Lors donc que je veux faire le bien, je » trouve en moi une loi qui s'y oppose, parce que le mal ré- » side en moi; car selon l'homme intérieur, je trouve du » plaisir dans la Loi de Dieu... Mais je sens dans mes mem- » bres une autre loi qui combat contre la loi de mon esprit » et qui me tient captif sous la loi du péché. Malheureux

[1] Pascal, *Pensées*, édition de M. Prosper Faugère, tome II, *passim*.

» homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ? » La Grâce de Dieu, par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi » je suis moi-même assujetti et à la Loi de Dieu par » l'esprit, et à la loi du péché par la chair[1]. » Voyez le Docteur des Nations, ravi jusqu'au troisième Ciel, transporté dans le Paradis, où il entend des paroles mystérieuses qu'il n'est pas permis à une langue humaine de prononcer ; il pourrait se glorifier en sa qualité d'Apôtre ; mais, en tant que Paul, il veut ne se complaire que dans ses faiblesses ; car s'il voulait se glorifier, ce ne lui serait pas une folie, mais il s'en abstient de peur que quelqu'un ne l'estime au-dessus de ce qu'il voit en lui ou de ce qu'il entend dire de lui. Aussi bien, de crainte que la grandeur de ses révélations ne lui donne de l'orgueil, il fait l'humiliant aveu qu'il porte en lui un foyer de péchés. C'est pourquoi il a supplié, non pas une fois (il y est revenu à trois différentes reprises), il a supplié le Seigneur d'éloigner de lui cet ange abominable ; mais le Seigneur lui a répondu : « Ma Grâce vous » suffit, car la force se perfectionne dans la faiblesse. » Et il conclut ainsi le récit de ses maux et de ses gloires : « C'est » bien volontiers que je serai fier de mes infirmités morales, » afin que la force de Jésus-Christ réside en moi. Oui, je me » complais dans mes misères, dans les outrages, dans les » nécessités, dans les persécutions, dans les angoisses pour » Jésus-Christ. Quand je suis faible, c'est alors que je suis » vraiment fort[2]. »

Il n'y a donc plus maintenant, même pour un saint Paul, qu'un commencement d'être nouveau que le Rédempteur a mis en nous[3]. Nous savons que, jusqu'à l'heure présente, toutes les créatures gémissent et souffrent les douleurs de l'enfantement, et non-seulement elles, mais aussi nous-mêmes qui possédons les prémices de l'esprit ; nous gémissons au dedans de nous dans l'attente de l'adoption des

[1] Rom. 7. — [2] II Cor. 12. — [3] Heb. 3.

enfants de Dieu, qui sera la délivrance de nos corps. Car nous ne sommes sauvés qu'en esprit... mais l'Esprit de Dieu nous aide dans notre faiblesse. Nous ne savons même rien demander comme il faut; c'est l'Esprit qui demande pour nous par des gémissements inexprimables. Et Celui qui pénètre les abîmes du cœur sait quels sont les désirs de l'Esprit, parce qu'il ne demande pour les Saints que ce qui est selon Dieu [1].

Quelle est, Chrétiens, quelle est donc la cause de l'âpreté de cette lutte, de l'obstination de ces combats, de l'amertume de ces gémissements, de ces contradictions sanglantes, de cette misère enfin qui est telle que nous ne savons même point comment il faut demander des secours et qu'il est nécessaire que ce soit Dieu qui nous apprenne à le prier? La cause, mes frères, c'est la déchéance originelle; je vous l'ai déjà dit; je ne saurais trop vous le répéter. L'homme a péché; l'homme a été frappé dans toutes ses puissances,

L'homme est un Roi tombé qui se souvient des Cieux.

Voilà donc la vérité première que découvre à l'observateur l'examen attentif des éléments contraires et du double caractère d'une nature unique pourtant. Notre présente condition a déconcerté la raison des Sages selon le monde, et elle ne peut s'expliquer que par la dégradation dont nous parlent les Annales de tous les peuples, d'accord sur ce point, comme sur tant d'autres, avec les Saintes Écritures. Hélas! cette dégradation est empreinte dans votre cœur, dans le mien. Rentrez-y un instant, mes frères, je vous le demande avec instance. N'est-il pas vrai qu'une partie de vous-mêmes vous attire vers la Loi divine, tandis que l'autre vous arrache violemment à tout joug, même au joug du Seigneur? N'est-il pas vrai qu'il y a en vous une prévention secrète qui vous fait préférer les préjugés du monde (Jésus-

[1] Rom. 8.

Christ n'a pas prié pour le monde [1]) à la règle inflexible de l'Évangile? Quel empressement pour satisfaire nos désirs, quelle indolence pour obéir aux Lois de l'Église notre Mère ! De feu pour les passions, de glace pour la Religion, nous nous faisons un bonheur de suivre l'impulsion de notre volonté, même dans les choses les plus difficiles; un supplice de nous conformer à la volonté du Maître Suprême jusque dans les choses les plus aisées. Que faut-il penser de notre ardeur pour les affaires et les plaisirs [2] et de notre fatale disposition à mettre Dieu après tout le reste, et à ne lui donner de notre temps, de nos biens, de nos affections, de notre vie que lorsque nous ne savons plus qu'en faire? Le travail nous tente pour nous absorber, le repos pour nous assoupir, le malheur pour nous abattre, la prospérité pour nous aveugler, la joie pour nous enivrer, le chagrin pour nous décourager. Nous nous laissons emporter par l'erreur, et nous éprouvons je ne sais quel mouvement de contredire la vérité quand elle se présente à nous. *Voilà l'ennemi!* disait le grand Condé en voyant Bourdaloue monter en chaire à Saint-Paul ; mot profond qui peint avec une triste réalité l'opposition que nous éprouvons contre tout ce qui gêne la nature corrompue. C'est que nous n'ignorons pas qu'un ministre du Seigneur est le hérant du devoir, et que s'il paraissait ici pour nous flatter, il trahirait lui-même son devoir. Le prédicateur nous force quelquefois d'applaudir à la sainte énergie avec laquelle il revendique les droits de son Maître ; mais comme nous savons bien nous en dédommager en modifiant au gré de nos caprices la doctrine dont il est l'interprète! Je n'en veux d'autres preuves, mes frères, que le témoignage de votre conscience; toutefois je crains qu'en dépit de ses avertissements sévères, nous ne disions encore avec le Pharisien de la parabole : « Je rends grâces

[1] Non pro mundo rogo. Jean, 17. — [2] Du pain et des jeux! Le peuple romain n'avait plus d'autre ambition aux jours de sa décadence : *Panem et Circenses!*

» à Dieu de ce que je ne suis pas comme le reste des » hommes, voleur, injuste, adultère, ni même comme telle » autre personne que je vois ici. Je jeûne deux fois la se- » maine ; je donne le dixième de tout ce que je possède. » Écoutez, Chrétiens, cette belle sentence de Saint François de Sales : « Ne vous préférez dans votre cœur à aucun de vos » frères, même à celui qui vous semble le plus pécheur et » le plus méprisable ; car qui sait si demain il ne sera pas » meilleur que vous, s'il n'occupera point la place que vous » pensez tenir et si vous ne serez point à celle qui vous » paraît si misérable [1] ? » Ce que je sais bien, c'est que cette personne que vous croyez délaissée de Dieu, qui se tient au loin dans le Sanctuaire de la Mère de Miséricorde, « qui » n'ose pas même lever les yeux vers le Ciel, mais qui se » frappe la poitrine, disant : Mon Dieu ! soyez-moi propice, » à moi pauvre pécheur [2] ! » me rappelle avec attendrisse- ment le Publicain de l'Évangile qui « revint en sa maison, » justifié, et non pas l'autre, car celui qui s'élève sera » abaissé, et celui qui s'abaisse sera élevé [3]. »

Pour nous reposer du spectacle de tant de ruines, évo- quons une dernière fois le souvenir de notre félicité perdue. Il est doux de respirer dans le désert de la vie le parfum du Jardin des Délices, à l'exemple du voyageur fatigué qui, après avoir traversé des solitudes brûlantes, plante quel- ques moments sa tente sous les ombrages d'une fraîche oasis.

Rien de plus beau qu'une âme sortant des mains du Tout- Puissant et tout éclatante des traits de la beauté souveraine, sur laquelle elle vient d'être formée. L'esprit de l'homme, quand il fut créé, était éclairé de la lumière la plus pure et sa volonté était animée par la vivifiante ferveur de la piété. Il n'éprouvait point de résistance aux ordres du Ciel, et ses sens extérieurs étaient soumis aux pures inspirations de son

[1] Saint François de Sales. — [2] Luc, 18. — [3] Id. ib.

intelligence. Son âme obéissait à Dieu, et son corps à son âme. Ce mutuel accord produisait en lui la tranquillité de l'ordre[1], c'est-à-dire la paix, et la paix, c'est le bonheur!

Étrange consolation! me dites-vous. Pourquoi rouvrir à nos yeux attristés les portes fermées de l'Éden? Cette pensée ne peut qu'irriter nos maux en excitant nos regrets. J'en conviens, mes frères. Je ne comprends pas plus que vous que l'on puisse se livrer à la joie en face de la mort. Aussi bien c'est du véritable, de l'impertel Éden que j'ai voulu vous parler. Je ne vous ai si longtemps entretenus de la grandeur de notre maladie que pour mieux vous faire apprécier la santé de l'âme, qui est donnée à la Vierge Sainte dans toute sa perfection afin que nous puissions à notre tour nous relever de notre chute, quelque profonde qu'elle soit, et nous guérir de nos maux les plus invétérés. Marie est plus que le chef-d'œuvre de Dieu, nous dit Tertullien, elle est aussi son gage[2]. Arrêtons-nous quelques instants à cette double considération.

Nous avons déjà assisté à la restauration de l'innocence primordiale miraculeusement opérée en Marie. La première différence entre la Mère de Dieu et les autres enfants des hommes a été la sanctification originelle qui a prévenu son existence pour la prémunir contre le péché. La seconde différence est l'exemption de l'attrait redoutable qui nous porte au péché, et c'est le Privilége qui lui est accordé au moment de sa Nativité bienheureuse. Nous verrons briller en elle avec tout leur éclat les traits de la ressemblance divine qui sont presque effacés en nous. Elle approchera de la *simplicité* de l'Être de Dieu, non-seulement par la spiritualité de son âme qui nous est commune avec elle, mais par le parfait affranchissement des liens de la matière et par le noble ascendant qu'elle prendra dès le commencement et qu'elle conservera toujours sur les sens et sur tous les

[1] Pax tranquillitas ordinis. S. Aug. — [2] Non solum Dei opus, sed et pignus. Tertull.

objets sensibles qui exercent sur nous une si pernicieuse influence. Elle sera l'image de l'*unité* de Dieu, puisque ses affections ne seront jamais divisées entre le Créateur et les créatures, et de sa *pureté*, puisqu'elle méritera de devenir le Principe de la Chair virginale de Jésus, que nous verrons un jour unie à la Divinité, adorée dans tous les siècles et sur tous nos autels, qui sera le prix de la Rédemption, l'Aliment des Ames sur la Terre, la Source de notre espérance et de notre bonheur dans la céleste Patrie. L'Ame de Marie, toujours tranquille dans le sein du Père qui est aux Cieux; son corps toujours docile aux impressions de son âme; ses inclinations toujours attachées à la *Loi Éternelle;* ses penchants toujours conformes à la volonté du Saint des Saints, la feront jouir du *calme inaltérable* dont Dieu jouit au dedans de lui-même. Inaccessible à ces tentations qui nous poursuivent, à ces désirs qui nous obsèdent, à ces pensées confuses qui ne nous donnent point de repos, à ces orages du cœur qui nous dérobent à nous-mêmes, non moins qu'au Seigneur, cette nouvelle créature sera la seule qui possédera complétement ce qui n'est en nous qu'à l'état d'ébauche[1]. La grâce d'Innocence qu'elle reçoit dans le principe dessèche en elle l'amour-propre jusque dans ses racines, et éteint les plus légères étincelles du volcan des passions. Il n'y aura jamais en Marie, pas plus qu'en Jésus-Christ, de ces intervalles où l'homme se retrouve. Jamais aucun nuage ne ternira la sérénité de ce beau ciel; jamais aucune agitation ne troublera la transparence de cette Ame limpide comme l'eau du rocher, pure comme *la blancheur de la lumière*[2]. *La Paix* que Jésus souhaitera aux autres, Il la donnera à sa Mère. Toujours égale, même au milieu des plus affreuses tourmentes; impassible sous les coups des révolutions qui feront tout trembler, ou des persécutions qui s'abattront sur elle avec fureur; ferme et intrépide, alors même que la mort

[1] Ut simus initium aliquod Creaturæ. Jac. 1. — [2] Candor est enim lucis æternæ. Sag. 7.

de son Fils bouleversera la nature entière, Elle se montrera supérieure aux vicissitudes des événements, aussi bien qu'à la versatilité des hommes et à la mobilité de leur esprit. Rien ne pourra changer la situation d'une Ame aussi fortement trempée. Attachée à Dieu son Principe, elle tiendra sur lui le regard fixe de l'Obéissance et de l'Amour; aucune puissance humaine ne saurait l'en détourner. Frappé d'admiration à la vue de cette droiture qu'aucune épreuve ne fait fléchir; de cette immobilité dans la perfection qu'aucune secousse ne peut ébranler, je serais presque tenté de dire : Marie est *invariable*, *immortelle* comme Dieu même, puisqu'elle veut constamment le bien, et qu'elle le fait constamment; et je lui appliquerais volontiers ce mot par lequel Dieu nous a exprimé son *éternelle immutabilité* : « *Ego Dominus, et non mutor*[1]. » Elle est Notre-Dame; elle ne change pas.

Voilà l'ouvrage qui n'est surpassé que par le divin Ouvrier[2]. Dieu communique à Marie tout ce qu'il a de plus incommunicable. Il a créé la Vierge, nous dit Saint Augustin, comme étant Celle qu'il devait se choisir pour Mère: *Virginem, Matrem quam eligeret, creavit*[3].

Chacun des Mystères de Marie a son cachet particulier. L'Assomption, c'est la gloire; la Compassion, le sacrifice; la Présentation, le dévouement. Nous avons vu la sainteté marquer sa Conception; la joie rayonne autour de sa Nativité[4]. On ne pourra plus dire qu'il y a incompatibilité entre la Majesté et l'Amour[5]. Un regard sur la Crèche suffirait pour nous détromper, en nous révélant la Divinité qui s'est humanisée, comme parle l'Apôtre saint Paul[6]. Un regard sur le Berceau de Marie nous montre déjà un Jésus-

[1] Malachie, 3. — [2] Opus quod solus Artifex supergreditur. Pierre Damien. — [3] Saint Augustin, *Du Péché et du Mérite*, liv. II, ch. 24. — [4] Nativitas tua, Dei Genitrix, gaudium annuntiavit universo mundo. — Nativitatem Beatæ Mariæ Virginis cum gaudio celebremus. Brev. Rom. — [5] ..... In uno Non bene conveniunt majestas et amor. — [6] Tit. 3.

Christ commencé, et une figure anticipée de la Crèche. Il y a, dès à présent, au milieu des hommes, un Tabernacle vivant du Dieu vivant[1]. La Mère du Seigneur est, à sa naissance, la première des Créations de l'Amour infini dont la réunion composera le Mystère du Christianisme, comme elle en sera la dernière quand, après l'Ascension, elle survivra au Fils de Dieu pour remplir les fonctions de Mère des hommes, qui lui seront dévolues sur le Calvaire. Déjà nous voyons se dissiper la nuit du péché, et s'approcher le Soleil de la Grâce[2]. L'Aurore de Marie[3] nous promet le grand Jour de Jésus-Christ, qui versera sur nous les clartés de l'Esprit de Dieu et les flammes dont est embrasé son Cœur. Les flèches empoisonnées de celui que l'Écriture nomme le Très-Méchant, viennent s'amortir[4] sur le Berceau de la Mère du Sauveur, que Dieu protége contre les insultes de Satan, comme autrefois Moïse, exposé sur les joncs et les roseaux du Nil, fut arraché à la fureur de l'orgueilleux Pharaon. Un signe du Tout-Puissant fait trembler notre cruel ennemi, et met en fuite ses vils satellites. A l'aspect de l'Enfant de la Bénédiction, le Prince du Monde prévoit le moment où il sera honteusement chassé de cette Terre à laquelle les Cieux s'empressent déjà de sourire[5].

Si les peuples ont coutume de se livrer à des réjouissances solennelles lorsqu'il naît à leurs rois un héritier de la couronne, faut-il être surpris que la Nativité de Marie ait rempli de joie les habitants de la Terre et du Ciel, puisqu'elle sera la Reine des Anges et des Hommes? Nous savons qu'elle doit régner par ses lumières sur tous les esprits et même sur les pures Intelligences, par son autorité sur toutes les Puissances de l'univers, par ses bienfaits sur tous les Cœurs et par sa beauté sur le Cœur du Très-Haut. Avec elle ré-

[1] Ecce tabernaculum Dei cum hominibus. Apoc. 21. — [2] Nox præcessit; dies autem appropinquavit. Rom. 13. — [3] Aurora consurgens. Cant. 6. — [4] Ut possitis omnia tela nequissimi ignea extinguere. Éphés. 6. — [5] Princeps hujus mundi ejicietur foras. Jean, 12.

gneront la Douceur, la Clémence, la Libéralité, « l'Onction qui enseigne tout[1]. » Les Vertus miséricordieuses lui formeront un Cortége ; Elle sera la gloire de sa race et le Salut de ses sujets. Ce Berceau qui renferme les destinées et les espérances de l'Humanité m'apparaît comme un Trône d'où la main de notre Souveraine se lève pour nous bénir et nous promettre tous les biens qui doivent nous venir avec Elle[2]. Son pacifique empire sera sans fin aussi bien que celui de Jésus, Prince de la Paix[3]. Un hurlement de rage a parcouru l'enfer; des accents de consolation ont pénétré dans les limbes; des cris d'allégresse célébreront à jamais sur la terre l'anniversaire de ce jour fortuné. Les Anges s'apprêtent, en voyant le Berceau de Séphora, à entonner le Cantique de l'Alliance qui retentira plus tard sur le Berceau de Bethléem : « Gloire à Dieu dans les hauteurs des Cieux, et » Paix sur la Terre aux Hommes de bonne volonté[4] ! » Le Patriarche Job croit s'être trompé quand il a dit : « Nul n'est » pur de souillure, non pas même l'enfant dont la vie n'a » encore qu'un jour[5]. » Le Prophète David s'étonne d'avoir écrit : « Le Seigneur a jeté du haut du Ciel un regard sur les » enfants des hommes pour voir s'il en est un qui ait de » l'intelligence et qui cherche le Seigneur. Tous se sont » égarés ; tous sont plongés dans la corruption ; il n'en est » pas un qui fasse le bien, pas un seul[6]. » Car c'est précisément la Fille de David sur laquelle les yeux du Seigneur se reposent avec affection comme sur le premier objet qui puisse fixer enfin les regards de sa sainteté et de son amour. Oh ! que Marie est un beau spectacle pour le Monde, pour les Hommes, pour les Anges[7] et pour le Créateur du Monde, des Anges et des Hommes !

[1] Unctio ejus docet vos de omnibus. I Jean, 2. — [2] Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa. Sag. 7. — [3] Et pacis non erit finis. Is. 9. — [4] Luc, 2. — [5] Nemo mundus a sorde, nec infans cujus est unius diei vita super terram. Job. 14, *versi. Alex.* — [6] Ps. 13. — [7] Spectaculum facti sumus mundo, et Angelis et hominibus. I Cor. 4.

Avez-vous jamais contemplé une Tempête au milieu de l'Océan? Avez-vous assisté au déchaînement des flots, à la confusion des éléments, aux roulements des vagues et des tonnerres? Avez-vous vu les ténèbres envelopper la face de la Mer, les vaisseaux servir de jouets à sa furie? Avez-vous pleuré et prié avec des passagers dont le péril était le vôtre? Avez-vous été placés en présence d'une Mort que les matelots eux-mêmes considéraient comme inévitable? Telle était l'horreur de la situation où se trouva jadis engagée une flotte portugaise. On était à bout de ressources; on allait périr. Un Amiral Chrétien, le grand Albuquerque, aperçoit tout à coup un petit enfant qui, dans son ignorance du danger, conservait la sérénité de l'innocence au milieu de cette scène de consternation et de sanglots. Albuquerque le prend entre ses bras, il l'élève de toute sa force, et tenant ses mains et ses yeux tendus vers le ciel : « Si ce n'est pas pour nous, ô » mon Dieu, que ce soit pour ce pauvre enfant! En faveur » de l'innocence d'un ange de la terre, pitié et pardon pour » nous autres misérables pécheurs! » Dieu écouta cette prière. Il exaucera aussi la nôtre, mes très-chers frères, si nous lui présentons avec confiance le Berceau de la Vierge Sainte, disant : Si ce n'est pas pour nous, ô mon Dieu, que ce soit pour votre Enfant chérie, pour la Mère aimée du Seigneur Jésus, votre Fils! Que de tempêtes dans l'Église, dans l'État, dans nos Familles, dans notre Cœur! En faveur de Celle qui a honoré notre nature et qui a approché de la vôtre aussi près qu'il soit possible à une simple créature, pardon pour nos crimes, pitié pour nos maux! Mon Dieu, mon Dieu! dites encore une fois à la Mer courroucée : « Tais- » toi, » et la Mer rentrera dans le silence [1]. O Fils de Marie Notre Sauveur! les orages dont nous sommes battus ne peuvent altérer votre sécurité divine. Vous dormiez autrefois

[1] Dixit mari : Tace, obmutesce. Cessavit ventus, et facta est tranquillitas magna. Marc. 4.

sur la barque qui allait être submergée par les flots. Vos disciples vous réveillèrent : Seigneur, vous dirent-ils, sauvez-nous, nous périssons ! Nous poussons vers vous le même cri de détresse. Levez-vous, Seigneur, commandez à l'Océan, apaisez la tempête, rendez-nous le calme et le bonheur [1]. Amen.

[1] Matt. 8.

8 MAI.

SAINT NOM DE MARIE.

Nomen Virginis Maria.

Le nom de la Vierge est Marie.
Saint Luc, ch. I, v. 27.

Qu'est-ce qu'un nom? Un son qui frappe l'air, une fumée qui s'évapore, une ombre qui s'évanouit. Le plus humble des hommes, la plus petite des choses ont eu leur nom. Mais que de choses disparues, mes frères, que de générations humaines dont les noms, gouttes d'eau ignorées, ont été dévorés par le temps et engloutis dans le gouffre de l'oubli! « Vous avez anéanti leur nom, Seigneur! Leur mémoire » a péri après avoir fait un peu de bruit. Pour vous, l'Éternel » est votre nom; vous dominez toutes les destructions et » toutes les ruines[1]. » Un nom, ce n'est rien!

Un nom, c'est tout! Le nom rappelle l'idée et la présence des objets. Nous produisons toute chose en parlant. Le langage articulé est le Privilége sublime de l'Homme et lui fait imiter en quelque manière l'opération féconde de Dieu qui enfante son Image en prononçant son Verbe dans les splendeurs de l'Éternité. L'homme dit: Athènes, Sparte, Jérusalem, Rome! Et il voit se dresser devant lui les spectres du siècle de Périclès et de la nation qui obéit aux lois de Lycurgue; et il contemple les figures immortelles de la Ville Sainte où Dieu a vécu et est mort, et de cette autre Jérusalem qui ne tient plus en ses mains le sceptre des armes, mais celui des consciences. Gardienne de la Papauté qui est elle-même la Gardienne de l'Évangile et l'Oracle établi de Dieu

[1] Nomen eorum delesti in æternum. Perlit memoria eorum cum sonitu et Dominus in æternum permanet. Ps. 9.

sur la terre, Rome n'a plus d'autre trésor. Avec la Papauté, elle est la Capitale du Monde; qu'elle vienne à la perdre, elle ne sera qu'une Nécropole. Veuve de ses Pontifes, elle n'aurait plus qu'un cénotaphe comme il ne reste dans la poussière de Jérusalem que le Tombeau vide de Jésus-Christ. Il y aurait une Cité parricide comme il y a une Cité déicide. L'Église de Dieu serait où il plairait à Pierre de planter sa tente [1]; et notre vieux poëte chrétien, l'auteur de *Polyeucte* et de la traduction en vers de l'*Imitation*, fournirait au Vicaire de Jésus-Christ cette nouvelle devise :

Rome n'est plus dans Rome; elle est toute où je suis [2].

Je n'ai pas à vous demander pardon de cette digression, mes très-chers frères. Au moment où j'ai nommé Rome, vous avez vous-mêmes corroboré mon assertion en portant spontanément vos regards sur la Couronne que la Papauté reconnaissante a placée sur la tête de Notre-Dame-des-Victoires. Précieux souvenir du passé, soyez aussi la douce espérance de l'avenir!

Les noms nous peignent les hommes encore mieux que les choses. Le personnage le plus illustre ne laisse après lui qu'un nom. C'est le nom qui recueille une moisson de bénédictions et de louanges, ou bien qui ne survit plus à celui qui l'a *porté* que pour demeurer flétri dans la mémoire des peuples; un Louis XIV et un Napoléon; un Néron et un Robespierre. Je nomme Phidias ou Michel-Ange, Apelles ou Raphaël, Homère ou Dante, et je vois comme une personnification de la statuaire, de la peinture, de la poésie antique et moderne. Je nomme Bossuet, et je me souviens « que la louange pâlit auprès des grands noms [3]. »

Au-dessus de tout nom mortel, il est

..... Deux grands Noms qu'un siècle au siècle annonce,

[1] Ubi Petrus ibi Ecclesia. — [2] Corneille, *Sertorius*. — [3] Bossuet, Oraisons funèbres.

devant lesquels nous voyons se dissiper tous nos vains fantômes de gloire, qui planent sur tous les âges et sur toutes les races, qu'il n'est point possible de séparer du Nom même de l'Éternel : Jésus Fils de Dieu dont le Nom a été apporté du Ciel : Marie Mère de Dieu, au Nom de laquelle Saint Ambroise et Saint Bernard n'hésitent pas à assigner la même origine. La grandeur des mystères que contient le Saint Nom de Marie, la manière admirable dont elle en a rempli toute l'étendue, nous disent assez qu'il a dû lui être donné par la Sagesse même de Dieu.

Pour ne point fatiguer votre mémoire, je ne vous indiquerai que ses deux significations principales, en rattachant à chacune d'elles une autre interprétation moins connue et cependant bien digne de l'être.

Dans la langue syriaque, *Mariam* veut dire la *première*, *la Reine*. Ces deux idées ont entre elles une affinité merveilleuse.

L'Empereur Justinien exécuta autrefois un dessein que vous serez bien aises de connaître : il mit à contribution tous les continents et toutes les mers pour rassembler ce qu'il y avait de plus précieux dans les trois règnes de la nature. Des échantillions de toutes les plantes et de tous les animaux ; l'ivoire, l'or, le marbre, les perles de la plus belle eau, les diamants du feu le plus vif, des parcelles de toutes les productions de la terre et de l'Océan, furent réunis par ses soins et confiés à des artistes éminents qui reçurent l'ordre de transformer ces innombrables matériaux en une riche Mosaïque à laquelle ils donneraient les contours d'une Table grandiose. Quand ils eurent mis la dernière main à ce *petit monde*, Justinien se rendit avec tous les grands de son palais à la Basilique de la Sagesse Éternelle qu'il venait de faire reconstruire. (C'est cette Sainte-Sophie de Constantinople où le comte de Maistre a promis à l'Europe qu'elle retournerait bientôt chanter la Grand'Messe.) Au milieu de la multitude des chrétiens, l'Empereur offrit solennellement à

Jésus-Christ cette magnifique miniature de l'univers, et il récita une prière qui était inscrite autour du monument de sa piété : « Ces dons choisis parmi les vôtres, nous vous les » consacrons, ô Christ Seigneur glorieux ! Nous Justinien et » Théodora, votre serviteur et votre servante, nous vous » supplions de rendre florissant et prospère l'Empire dont » vous nous avez remis le gouvernement, pour votre plus » grande gloire et par l'intercession de la Sainte Mère de » Dieu, Marie toujours Vierge [1]. »

Mémorable événement, qui était sans doute présent à la pensée du Chancelier Gerson, lorsqu'il supposait qu'au moment de la création de Marie, la Nature vint se prosterner aux pieds de son Auteur pour lui présenter ses trésors et lui demander de concentrer sur la Mère de Dieu toutes les richesses du Ciel et de la Terre, et de faire de l'Ame de sa Reine un merveilleux abrégé de ses productions les plus précieuses [2].

Si Marie est la plus excellente des créatures, Dieu veut qu'elle soit placée à la tête de toutes les créatures. Il l'a destinée à être *le Miroir sans tache de sa Majesté.* C'est pourquoi il lui donne un Nom qui réponde à tant de grandeur. Il l'appellera sa Mère, et dès à présent il la nomme *la Reine.*

Un jour que Canut le Grand, roi d'Angleterre, se promenait sur le rivage de l'Océan, ses courtisans lui dirent : « Voilà votre sujet ; vous êtes le roi de l'Océan. » Canut fait quelques pas : — « Puisque je suis ton roi, respecte ma puis- » sance, et n'aie pas l'audace de mouiller mes pieds. » A l'instant une vague accourt et couvre d'écume son manteau

[1] Tua de tuis tibi offerimus, Christe... servi tui Justinianus et Theodora... Quam nobis commisisti Rempublicam, eam ad tuam gloriam auge et tuere, intercedente sancta Deipara Virgine Maria. (Cedrenus, cité par Baronius, *Annales de l'Église*, an 557.)

[2] Gerson. — On voit que nous avons fondu dans notre texte cette parole de Saint Paul : Proposuit in eo instaurare omnia in Christo quæ in cœlis et quæ in terra sunt. Éph. 1.

royal. — « Nous ne sommes rien, Messieurs; il n'y a qu'un » Roi, et c'est celui qui a dit à la Mer : Tu n'iras pas plus » loin ! »

Il n'y a que Dieu, en effet, Chrétiens, qui ait pu écrire au frontispice de ses Lois ; Moi, le Seigneur ! *Ego Dominus !* Mais il y a communauté de biens entre Dieu et son Fils : « O Père, dira le Sauveur, ce qui est à Vous est à Moi [1]. » A Jésus-Christ seul appartiennent la gloire, la majesté, l'indépendance. Jésus-Christ est Roi, et il ne permet jamais qu'on lui conteste sa souveraineté. C'est le seul titre qu'il revendique aux jours de sa prédication : « Vous n'avez » qu'un Maître, le Christ [2], » le seul qu'il doive porter quand il jugera le monde : « Le roi dira : *Dicet Rex* [3], » le seul que lui décernent les hommes quand ils le reconnaissent pour le Fils de Dieu : « Seigneur, lui dit Nathanaël, vous » êtes le Fils de Dieu, vous êtes le Roi d'Israël [4]. » Et quand la foule lui chante l'Hosanna du triomphe, elle l'appelle simplement son Roi [5]. Il déclare que ce n'est point là un titre purement honorifique : « Vous m'appelez Maître et » Seigneur, et vous avez raison ; je le suis. Si donc je vous » ai lavé les pieds, moi votre Seigneur et votre Maître, c'a » été pour vous donner l'exemple [6]. » Il ne s'en laisse point dépouiller, alors même que son amour pour nous le fait descendre dans un abîme d'humiliations. Chargé de liens, tenant un roseau pour sceptre, couvert d'un lambeau de pourpre, couronné d'épines, voyant des misérables agenouillés devant lui comme on le faisait devant les rois, il accepte cette parodie sanglante de la royauté ; il voit dans le symbole de ces honneurs dérisoires, la réalité des hommages qui lui seront légitimement rendus sur la Terre et dans les Cieux, et il ne cesse de répéter qu'il est le Fils de Dieu et le Roi des Hommes [7].

[1] Tua mea sunt. Jean, 17. — [2] Matt. 10. — [3] Id. 25. — [4] Jean, 1. — [5] Id. 12. — [6] Id. 13.

[7] Summus sacerdos interrogabat eum : Tu es Christus Filius Dei bene-

Sainte Thérèse, qui se reproche amèrement d'avoir pu lire une fois la Passion sans pleurer, nous dit aussi qu'elle n'a jamais entendu chanter le *Cujus regni non erit finis* du Symbole, le règne sans fin de Jésus-Christ son Époux, sans verser d'abondantes larmes de consolation et de bonheur.

Étonnant changement de la Droite du Très-Haut! Ce titre, dont le Verbe incarné se montre si jaloux pendant sa vie et jusqu'à l'heure de sa mort, le Verbe incréé, dans sa sollicitude filiale, consent à le donner aujourd'hui à une Fille de notre peuple; que dis-je? s'empresse de le décerner avec amour à Celle qu'Il a élue pour être sa Mère. Il y a communauté de biens entre un bon Fils et une bonne Mère. Jésus donne à la sienne tout ce qu'il peut lui donner : son Esprit Saint, sa Grâce, son Cœur, sa Gloire avec toutes ses magnificences. Qu'une bergère soit élevée sur le trône, l'histoire, qui a oublié le nom de tant de princesses, enregistre ce fait remarquable. La circonstance de son obscurité première suffit pour immortaliser cette bergère couronnée par un prince qui a employé sa puissance à imiter en quelque façon la conduite de Dieu sur Geneviève, bergère de Nanterre et Patronne de Paris. Qu'une femme commande à plusieurs royaumes en même temps que son mari, c'est l'illustration d'Isabelle, épouse de Ferdinand le Catholique; et le simple projet qui en fut formé se lie intimement à la mémoire de Philippe II et d'Élisabeth d'Angleterre. Qu'elle soit *reine de tout lieu*, c'est, dans nos temps d'ambition décevante, le rêve d'un grand nombre de créatures dont on constate tristement la présence dans les asiles ouverts aux aliénés. Qu'une Impératrice se montre supérieure à son sexe, et l'on entendra les acclamations des peuples se résumer en ce serment sublime : *Moriamur pro Maria Theresia, Rege nostro :*

dicti? Jesus autem dixit illi : Ego sum. Marc, 14.— Interrogavit eum Pilatus : Tu es rex Judæorum? At ille respondens, ait illi : Tu dicis. Jean, 17.

Mourons pour Marie-Thérèse, notre souveraine! Et maintenant, il y a une Fille des Hommes qui commande, à une province? non! à un empire? non! à vingt, à cent royaumes? Non! à tous les peuples de la terre? Non! qui commande non-seulement à l'Humanité tout entière, mais encore aux Trônes et aux Dominations, aux Puissances et aux Flammes, aux Chérubins et aux Séraphins, aux innombrables Légions du Monde Angélique, « car elle est d'autant » plus excellente que les Anges qu'elle a reçu un nom plus » élevé que le nom de ces Intelligences Bienheureuses [1]. » Voilà, mes frères, ce qui est vraiment divin; voilà comment le Roi a pu honorer Celle qu'il a voulu honorer [2]! Voilà comment Dieu a attaché le bandeau royal à la tête de sa Mère et l'a investie des fonctions de la Royauté [3].

Hélas! qu'une couronne est un pesant fardeau. Vous le savez mieux que personne, ô vieillards qui avez vu une autre Marie Stuart dont les cheveux ont blanchi en une nuit! Qu'elle est vite passée du trône à la captivité, et de la Conciergerie à l'échafaud, cette épouse de Louis XVI, cette mère infortunée de l'infortunée duchesse d'Angoulême! Nous le savons tous, nous aussi, nés au milieu des orages et des révolutions, qui avons vu deux Impératrices et une Reine, que l'Église ne peut nommer qu'avec un sentiment de gratitude, descendues du trône ou reléguées dans la terre de l'exil. Notre Reine, Marie, Mère de Dieu, s'appelle aussi la Bienheureuse! Il est vrai que son nom signifie encore l'*amertume de la mer*. Le même livre qui nous la représente plus élevée que les cèdres du Liban, ne nous dissimule pas qu'elle surpasse en hauteur les cyprès funéraires de la Colline de Sion [4]. Elle n'était point au Thabor, elle était au Calvaire. Mais combien je préfère à la Montagne de

[1] Tanto melior Angelis effectus quanto differentius præ illis nomen hereditavit. Heb. 1. — [2] Sic honorabitur quemcumque Rex voluerit honorare. Esther, 6. — [3] Rex posuit diadema regni in capite ejus fecitque eam regnare. Esther, 2. — [4] Eccli. 24.

la Transfiguration, la Sainte Maison de Nazareth où, pendant de longues années de délices, le Fils de Dieu ne vécut que pour sa Mère! C'est parce qu'elle a épuisé toutes les amertumes du Calice de son Fils qu'elle épuise maintenant tout ce qu'il y a d'admiration et d'amour dans nos cœurs, et qu'elle n'épuisera jamais les torrents de félicité où elle est plongée dans le Ciel, ce véritable Thabor!

Quand même il serait encore possible de dire : *Heureuse comme une Reine*, qu'est-ce donc qu'une royauté qui finit au tombeau[1], qu'un titre que personne ne lit plus sur le marbre glacé des sépultures royales? « Tout ce qui passe est » si peu de chose[2]! » Le Christ, voilà le Vainqueur! le Christ, voilà le Roi! le Christ, voilà le Souverain! Je ne fais que vous traduire son exergue : *Christus vincit*, *Christus regnat*, *Christus imperat*. O Notre-Dame-des-Victoires! que votre Nom est admirable par toute la terre[3]! *Maria vincit*. De grands peuples, la Hongrie, la Pologne ne vous ont point connue sous un autre nom que celui de la Reine, la Puissante Reine! Et nos pères, les vieux Chrétiens de France, ont trouvé pour vous ce nom chevaleresque où la majesté est tempérée par la tendresse, ce nom aimé de Notre-Dame. *Maria regnat*. Gracieuse Souveraine! vous n'avez jamais signé un arrêt de mort; jamais vous ne laissâtes tomber le froid regard de l'indifférence sur le plus petit de vos sujets. La loi de clémence est sur vos lèvres, le sceptre de douceur entre vos mains, le diadème de bonté sur votre front. Votre manteau royal est un asile au pauvre pécheur. Vous écoutez favorablement les requêtes de ceux qui sont abandonnés des hommes. On peut se consoler de cet abandon. Mais être délaissé de Dieu, c'est l'unique, l'inconsolable malheur! Vous recevez favorablement celui qui

[1] Neque descendet cum eo gloria ejus. Ps. 48. — [2] Expression de madame de Staël. Elle a beaucoup de ces pensées qui feraient volontiers croire qu'elle était Catholique par le cœur.— [3] Domine, Dominus noster, quam admirabile est nomen tuum in universa terra! Ps. 8.

semble abandonné de Dieu. O Reine! vous le ramenez à son Roi! O Jésus, mon Seigneur et mon Roi! vous êtes le bien-aimé de mon cœur! O Marie! ô Notre-Dame! vous êtes ma consolatrice, ma joie, mon amour!

O Notre-Dame! Dieu vous a fait asseoir sur le Trône de la Grâce dans son Église et sur le Trône de la Gloire dans son Céleste Empire. *Maria imperat.* Vous êtes Reine. Pour cent ans? non! Pour mille ans? non! Pour cent mille ans? non, vingt fois non! Vous l'êtes immortellement. Le Ciel et la Terre passeront, votre Règne sera sans fin. Vous avez uni votre Cœur à l'Éternité de Dieu [1]; il vous a unie à l'Éternité de sa Gloire. *Cujus regni non erit finis.*

S'il y avait parmi nous des jeunes gens qui se livrassent aux exercices que l'on pratiquait autrefois dans les Académies de collége, et que quelques établissements ont eu le bon esprit de conserver, je leur proposerais un intéressant problème: Vaut-il mieux prendre par affection le Saint Nom de Marie que de s'en abstenir par un sentiment de respect? Dans l'ancienne Loi nul ne portait le Nom divin; il était écrit sur une lame d'or et il faisait le plus bel ornement du souverain Sacerdoce. Dans le Nouveau Testament, nul ne porte le Nom de Jésus, qu'il suffit de prononcer pour que tout genou fléchisse au Ciel, sur la terre et dans les enfers [2]. Quant au Nom de Marie, l'esprit de la vénération et de la confiance qui anime ses enfants n'a jamais changé. C'est le vrai *Scibboleth* [3] que Jephté donna pour signe de reconnaissance à ses soldats. Les Éphraïmites prétendaient faire partie de l'armée légitime, quand on les interrogeait au passage du Jourdain; cependant ils ne pouvaient soutenir l'épreuve décisive ni en prononcer franchement la première lettre. Ceux de Galaad le disaient aussi naturellement que les Catholiques disent le Saint Nom de Marie. Nul ne peut dire: Jésus, nul non plus ne saurait dire: Marie, sans

[1] Junge cor tuum æternitati Dei. S. Aug. — [2] Philip. 2. — [3] Juges, 12.

l'inspiration du Saint-Esprit[1]. Mais la conduite des Fidèles n'a pas suivi la même ligne d'uniformité dans l'usage qu'ils ont fait de ce Nom auguste. Alphonse, Roi de Castille, était sur le point d'épouser une jeune fille arabe ; il déclara que ce ne serait qu'à la condition qu'elle ne prendrait point au baptême le Saint Nom de Marie. Parmi les articles du mariage qui allait se conclure entre Marie de Nevers et Uladislas, Roi de Pologne, il y en avait un qui stipulait qu'elle changerait son nom en celui d'Aloyse. Casimir I^er^, un autre Roi de Pologne, qui épousa Marie, fille du duc de Russie, exigea également le même sacrifice de sa fiancée. Selon la coutume de cette héroïque nation, aucune femme ne devait porter sur la terre le Nom de la Reine des Cieux[2]. Je vous avoue pourtant que si j'étais appelé à trancher la question, je ne balancerais pas à recommander la coutume contraire qui est la nôtre. Le Nom de Marie a pris de nos jours des développements inouïs, et ce n'est pas un des moindres signes d'espérance que nous ait donnés la Miséricorde du Seigneur. Le souvenir de Notre-Dame-des-Victoires n'a pas été étranger à cette extension qui tient du prodige. Quelle consolation pour nous de ne point traverser les villes et les hameaux sans entendre retentir un Nom aussi cher à nos cœurs ! Jeunes personnes, vous le portez presque toutes. Et vous, mes frères, vous n'ignorez sans doute pas que l'Église le donne avec bonheur aux hommes eux-mêmes. Ceux de vous qui ne l'ont point reçu au Baptême ou à la Confirmation peuvent l'ajouter à leur nom. Il me semble lire sur vos lèvres l'accueil que vous faites au désir que je vous manifeste. Choisissez le dernier jour du mois de Marie pour adopter son Nom glorieux. Le matin vous ferez avec nous une Communion fervente pour la prier de bénir votre pieux projet, et le soir, quand nous nous consacrerons tous à Notre-Dame-des-Victoires, l'acte de votre dévouement rece-

[1] Nemo potest dicere : Dominus Jesus, nisi in Spiritu Sancto. I Cor. 12. — [2] Alban Butler, 1^er^ octobre.

vra un prix spécial du nouveau nom que vous prendrez aux pieds de la Vierge des Miracles; mais que ce soit à une condition : vous contracterez l'engagement de *porter* votre nom, de le soutenir, de vous en rendre dignes. Ce n'est pas celui qui dira : Seigneur, Seigneur! Notre-Dame, Notre-Dame! qui entrera dans le Royaume des Cieux; ce sera celui qui aura fait la volonté de notre Père qui est aux Cieux[1] et de la Mère toute sainte que nous devons y rejoindre un jour.

Telle est Celle, mes frères, dont le Protestantisme ne sait plus dire le Nom, *nullius nominis*, comme si ce Nom n'était qu'une ombre illusoire; comme si Notre-Dame ne s'était pas constamment tenue à la hauteur de son titre! *Vir sui nominis*, disait encore la savante antiquité : *Elle est la Femme de son Nom!* L'Église n'a jamais cessé de le révérer et de le bénir, et, ce qui vaut mieux encore, de l'invoquer et de l'aimer.

Dieu a destiné Marie à être l'*Image de sa Bonté*. C'est pourquoi il veut que son Nom réponde aussi à la mission bienfaisante qu'il doit lui conférer. *Mariam*, dans la langue Hébraïque, signifie encore l'Étoile de la mer, *Maris Stella*.

Si vous êtes allés à Nantes, à Lorient, à Granville, au Havre-de-Grâce, à Notre-Dame de Boulogne, à Notre-Dame-de-la-Garde qui couronne la religieuse Cité de Marseille, vous avez vu, à toutes les heures du jour, les filles, les femmes, les mères des Mariniers agenouillées devant les Autels de Marie et lui demandant avec larmes le salut d'un père, d'un époux, d'un enfant emportés par les flots loin, bien loin de la terre natale. De leur côté, ces hommes intrépides mêlent les souvenirs de la patrie et de la famille au culte filial qu'ils rendent à Marie. La nuit, pendant que l'équipage sommeille, le Pilote ne perd point de vue l'Étoile polaire. S'il en détachait ses regards, il courrait les risques de s'égarer loin du port ou de faire tristement naufrage.

[1] Matt. 7.

L'*Ave Maris Stella* est l'hymne des nautoniers. Incessamment suspendus sur des abîmes, exposés à de continuels périls, ils espèrent en Celle qui est l'Astre tutélaire de leur navigation. Que la tempête s'approche menaçante, que les feux du firmament se voilent sous d'épaisses ténèbres, l'Étoile des mers ne cesse point de jeter une lueur consolante dans leurs âmes éperdues. Ils lui font les vœux les plus touchants, et les anciens matelots redisent aux plus jeunes les dangers auxquels les a arrachés *la Vierge en laquelle ils les exhortent à mettre leur confiance*[1]. La tempête s'éloigne, le calme renaît dans les vastes plaines d'azur du Ciel et de l'Océan. Bientôt ils s'écrieront : Terre! Terre[2]! Mais avant d'embrasser leur famille rassurée par un retour si impatiemment attendu, ils iront au Sanctuaire de Marie déposer des *ex-voto*, dettes sacrées de la piété et de la reconnaissance.

A l'heure qu'il est, Chrétiens, des vaisseaux ont pris le nom de Notre-Dame-des-Victoires. Une pensée auguste à laquelle la France applaudit a replacé son Image à la tête de notre flotte. Non-seulement le Pavillon de Marie est arboré sur le vaisseau amiral, mais des Sœurs de Charité panseront les blessures de nos braves marins dans ces lointains parages de la Baltique et de la mer Noire; des Aumôniers seront là pour fermer les plaies de leurs âmes, pour partager avec eux les hasards de la guerre, et s'il le faut, hélas! pour adoucir l'amertume de leur dernier combat.

Un navire est aussi l'emblème de l'Église de Jésus-Christ. C'est sur des barques, au milieu de pauvres bateliers, qu'Il

[1] Il y a bien de la poésie dans ce vieux cantique :

Je mets ma confiance,
Vierge, en votre secours :
Servez-moi de défense,
Prenez soin de mes jours.

Nous regrettons de ne pouvoir le citer intégralement.

[2] Italiam! Italiam! Virgile, *Énéide*.

a opéré quelques-uns de ses miracles les plus frappants. En mémoire de ces faits divins, les Constitutions Apostoliques[1] ont ordonné que les Églises fussent construites en forme de vaisseau, et devinssent ainsi le symbole visible de la Société chrétienne. Le portique de nos temples représente la poupe, la *nef* le corps du bâtiment, le chœur la proue d'un navire. Les aiguilles de nos clochers ressemblent aux mâts, les Croix aux antennes. Les munitions, les agrès, l'ordre établi par le Code maritime retracent nos autels, nos chaires, nos tribunaux de la réconciliation. Les Fidèles sont les passagers, les Prêtres les matelots, les Évêques les officiers. Le Pilote est le Pape, successeur du Pêcheur de Galilée. Jésus-Christ présent dans nos Tabernacles est l'Amiral Divin, et du haut du Ciel Marie est l'Étoile de notre traversée sur la mer orageuse du monde. Elle est notre guide comme Jésus-Christ est notre terme.

On a souvent comparé la vie humaine à un frêle esquif battu par les flots. Si vous êtes ballotté par les vagues, nous dit Albert le Grand, si l'adversité vous accable et ouvre sous vos pieds les précipices du désespoir, invoquez l'Étoile des mers[2]. Demandez-vous, mes frères, quelle doit être l'impression du pauvre matelot qui ne voit plus devant lui qu'une mort imminente. Ne pensez-vous pas que pendant qu'il implore Notre-Dame-de-Bon-Secours, son esprit se reporte vers la mère chérie qu'il ne reverra peut-être plus et qui lui a appris à prier cette autre Mère dont il réclame l'intercession? Oui, la pensée de sa mère vient le visiter à ce moment douloureux. C'est là un de ces sentiments que le doigt du Créateur a imprimés si fortement dans notre âme que l'on peut dire qu'ils font partie de notre nature et qu'ils sont inhérents au fond même de l'Humanité. On honore instinctivement sa mère, on se souvient de ses bienfaits, on la

[1] Celles qui portent le nom du Pape Saint Clément. — [2] Si adversitates tribulationum te jactant, et superantes te quasi prosternunt, invoca Mariam. Albert., *Comm. sur Saint Luc.*

désire à ses côtés à l'heure du danger. Si nous entendons dire que quelqu'un ne ressent plus cet élan, n'entend plus ce cri de la Conscience, il ne nous semble plus un homme, et nous n'avons point d'expressions assez énergiques pour flétrir cet être dénaturé. Ce qui se passe dans l'âme humaine a lieu aussi dans l'âme chrétienne. La Grâce, notre nature spirituelle, nous rappelle notre Mère des Cieux avec autant de force que notre cœur nous fait souvenir de notre mère selon la nature. Quand les passions n'étouffent pas sa voix, nous nous sentons irrésistiblement attirés à honorer, à aimer cette Mère de Dieu qui est aussi notre Mère. Peut-être l'avons-nous négligée aux jours de notre prospérité; mais les avertissements du malheur nous font à l'instant souvenir de sa tendresse et de sa puissance. Celui qui dans ses périls oublie sa mère n'est plus un homme; le malheureux qui oublie Marie n'est plus un Chrétien. Comment reviendrait-il à son Père celui à qui le nom de sa Mère ne dit plus rien? Tant qu'une âme conserve un souffle de vie, elle invoque son secours; mais si elle est muette pour Marie, c'est un indice presque infaillible qu'elle l'est aussi pour Dieu. Tertullien voyait le témoignage d'une âme naturellement chrétienne dans ce cri que le danger faisait sortir involontairement de la bouche des païens : Mon Dieu! mon Dieu! Pour moi, je vois le témoignage d'une âme naturellement Catholique dans cet autre cri qui vient alors se placer de lui-même sur nos lèvres : Sainte Vierge, aidez-moi!

Le Nom de Marie est imprégné de l'onction de la piété! On demandait au bienheureux Herman pourquoi il s'arrêtait si longtemps quand il l'entendait prononcer : « Je cueille, ré» pondait-il, les délicieux fruits de cet Arbre de Vie. Il me » semble que le parfum des fleurs les plus odorantes s'exhale » de ce doux Nom , et je prends plaisir à le respirer. »

Je termine en vous indiquant un dernier sens du Nom de Marie qui ne repose que sur l'autorité de Saint Ambroise, il est vrai, mais qui est la source des deux autres interpréta-

tions que nous avons expliquées. Marie signifierait *le Seigneur est de ma famille* [1]. Si elle est la Reine de tous les siècles, l'Étoile de toutes les mers, le Principe de sa gloire et de ses bienfaits n'est autre que sa Maternité divine. Elle doit tout à Jésus-Christ, jusqu'à son Nom que Jésus-Christ a rendu inséparable du sien. O Jésus et Marie, Noms vénérables autant qu'aimés, quel enchaînement dans tous les Mystères de votre Vie, de votre Mort [2], de votre Résurrection, de votre Triomphe dans les Cieux! Jésus et Marie, Noms pleins de force et de douceur, Vous faites la joie des Anges et des Bienheureux. Jésus et Marie, Vous êtes l'Ame de l'Église; vous remplissez son Histoire, ses Conciles, son Office, sa Liturgie! Jésus et Marie, il suffit de Vous nommer pour produire les plus tendres sentiments de la piété. Je vous prends pour ma devise [3]; vous serez dans mes lectures, dans mes conversations, dans mes lettres. J'irai à Jésus par Marie et à Dieu par Jésus. Je ne pourrai point toujours faire de longues prières; mais qui m'empêchera de répéter souvent : Jésus et Marie! Vous serez le charme de ma vie et le dernier soupir de mon cœur? Que puis-je craindre de l'ennemi de mon salut si je me présente devant Dieu avec ce rameau d'olivier à la bouche, et si ma première parole dans l'Éternité est encore : Jésus et Marie!

[1] Dominus ex genere meo. S. Ambr. — [2] Amabiles et decori in vita sua, in morte quoque non sunt divisi. II Rois, 1. — [3] *Jesus Maria*, devise donnée à l'Oratoire par le cardinal de Bérulle.

9 MAI.

MARIE MODÈLE D'INNOCENCE POUR L'ENFANCE.

Consurgite et ædificate Sanctuarium Domino Deo, ut introducatur Arca Fœderis Domini.

Levez-vous et construisez un Sanctuaire au Seigneur pour y introduire l'Arche de la divine Alliance.

I. Paralipomènes, c. 22, v. 19.

Les quatre saisons figurent, mes frères, les quatre âges de la vie humaine. La verdure printanière et les fleurs qui sourient au réveil de la Création retracent la candeur et les grâces du premier âge. Les feux de l'été sont l'image de l'ardente jeunesse. Les fruits de l'automne expriment la maturité de nos facultés. Les neiges et les frimas de l'hiver ne sont que trop le symbole des cheveux blancs du vieillard et du froid glacial de la mort. Heureux le Chrétien à qui la vérité de la Foi découvre de l'autre côté du tombeau l'éternel printemps de la Vie Bienheureuse!

Dieu a placé dans chacune de nos journées un tableau plus frappant encore de la rapidité de notre course sur la terre. La vieillesse, c'est le soir qu'amène si vite le déclin du jour et celui de l'existence; le midi est la plénitude de l'âge; l'enfance, c'est le matin de la vie.

L'aube matinale semble donner au monde une nouvelle naissance. Celui qui assiste au lever du soleil voit, comme par enchantement, s'élever des maisons, se déployer des jardins, se dessiner des avenues, s'étendre des forêts. Il parcourt du regard les moissons, les vignobles, les pâturages couverts de troupeaux, les sinuosités du fleuve qui se teint déjà des couleurs de l'aurore. Il suit de l'œil l'homme des champs qui reprend gaiement ses travaux; il écoute le concert des oiseaux qui l'invitent à louer le Créateur; il res-

sent lui-même la vivifiante influence qui rajeunit toute la nature. Il y a plus d'activité dans ses membres, de séve dans son esprit, de vigueur dans sa volonté. Il a ressaisi tout son être et il va recommencer à vivre.

Le printemps renferme les promesses de l'année, le matin l'espérance du jour, l'enfance l'avenir de l'homme. Celle de Marie s'écoula d'abord auprès de ses respectables parents. Mais bientôt elle fut enlevée à leur affection et présentée au Temple de Jérusalem. C'est dans ces deux situations que nous allons la considérer comme le charmant Modèle de l'Enfance Chrétienne.

Je vous recommanderai d'abord un moyen excellent d'honorer le Mystère des premières années de Marie et tout ensemble d'attirer sur votre enfant la protection de la Reine des Anges. Vouez-le à la Sainte Vierge dès avant sa naissance. Vous n'oserez point alors, sous de futiles prétextes, différer le saint Baptême à celui dont le vêtement d'innocence contrasterait affreusement avec l'état de son âme qui resterait, par votre faute, la proie du péché et la demeure du démon. Quand il aura été régénéré par le Sacrement qui fait le Chrétien, vous ne pourrez plus déposer un baiser sur son front sans avoir en mémoire Léonide qui, jusque dans ses caresses paternelles, honorait le Saint-Esprit dont le cœur de son fils était devenu le Temple. La piété viendra se peindre avec le bonheur dans les regards que vous attacherez sur cette douce créature; car les blanches livrées dont elle sera enveloppée vous feront incessamment souvenir de la Mère auguste que vous aurez chargée de l'aimer avec vous et qui défendra son frêle berceau contre les nombreux périls qui menacent tout homme venant en ce monde. Donnez à Marie cette vie à peine en fleurs, et Marie vous rendra bientôt de délicieux fruits de grâce et de sanctification.

O Mère! c'est à vous que je dois parler. Vous admirez Blanche de Castille quand après avoir présenté inutilement le sein au petit saint Louis; elle apprend que pen-

dant son absence, une dame de la Cour l'a allaité en même temps que son fils, et que jalouse de ses droits maternels, elle enfonce son doigt dans la bouche du jeune prince, qui n'est privé de l'aliment étranger que pour recevoir bientôt après celui que lui offre sa mère[1]. Pourquoi, nous dit saint Augustin, louerions-nous dans la femme une action à laquelle ne manquent pas les animaux féroces qui ont grand soin d'allaiter leurs petits[2] ? Admirez-bien plutôt la tendre sollicitude avec laquelle Blanche lui fit sucer la piété avec le lait. Vous savez ce qu'elle lui disait : « qu'elle aimerait mieux mille fois lui voir ôter la vie que de le voir mort aux yeux de Dieu par la perte de l'innocence[3]. Les lèvres de votre enfant sont encore muettes : mais déjà ses yeux interrogent tout ce qui l'environne. Qu'ils se reposent d'abord sur le petit Crucifix et sur la Médaille Miraculeuse que vous suspendrez à son cou. Qu'ils aperçoivent ensuite l'Image de Notre-Dame-des-Victoires tenant par la main le Sauveur enfant comme lui. Qu'ils rencontrent partout la Religion assise au foyer domestique ; présente à vos entretiens, à vos actions ; occupant la place d'honneur qui lui appartient. Pourquoi ne feriez-vous pas refleurir ces belles mœurs domestiques de l'ancienne France où, selon le précepte de Saint Chrysostome, chaque maison était un Sanctuaire dont le Sacerdoce était rempli par les chefs de la famille ? Le Signe de la Croix était le premier mouvement, l'Invocation de Jésus et de Marie la première parole, la Prière la première action. Elle commençait et terminait les travaux, les voyages, les repas, les nuits et les jours. On ne mesurait pas le temps par des chiffres qui ne disent rien au cœur, mais par les fêtes du Seigneur, de sa Mère et de ses Saints. On eût repoussé avec indignation ces gravures qui sont une insulte aux mœurs et sur lesquels vous fermez peut-être les yeux quand il vous serait si facile de les faire

[1] Varillas. — [2] In homine non laudo quod in tigride video. S. Aug. — [3] Duchesne, *Historiens français*, vol. V.

disparaître. On n'eût point admis sans peine les dessins de batailles et d'autres sujets profanes que nous recherchons à grands frais et qu'il n'est pas bon de mettre sous les yeux de l'enfance. On se contentait de placer parmi les tableaux de famille un Christ, une Madone, un Reliquaire devant lesquels avaient prié les Générations. C'était autour de ces Images héréditaires que venaient s'agenouiller chaque soir les serviteurs et les maîtres, l'aïeul et les petits-enfants. Peut-être dédaignons-nous la naïveté de ces vieux Cantiques chefs-d'œuvre de foi et souvent de poésie; la simplicité de ces ouvrages de piété usés par la lecture, mais chèrement conservés parce que *les Pères* en avaient fait le charme des longues veillées de l'hiver. Avons-nous du moins sauvé la récitation de l'Évangile et de la Vie du Saint du jour? Savons-nous qu'une page de l'Évangile apprend mieux à vivre et à mourir que tous les volumes des philosophes? Avons-nous compris cette parole d'un ministre célèbre de notre temps[1]: La « Vie des Saints est celle des véritables grands hommes? »

Ce passé est disparu sans retour, nous répond-on quelquefois. Non, mes frères. Que Dieu en soit béni, ce que je viens de dire n'est pas simplement de l'histoire; c'est ce que nous voyons observer encore dans des familles vertueuses qui ne répudient pas les gloires et les traditions des aïeux. Il ne dépend que de vous d'en augmenter le nombre. Vous sentez aussi bien que nous l'impérieuse nécessité de rompre avec les doctrines subversives de tout ordre religieux, social, domestique. Il y va de votre salut pour cette vie non moins que pour l'autre. Les ravages du mal ne peuvent être arrêtés que par les œuvres d'une religion sincère, pratique surtout. « Allez au combat, vous dirai-je avec un général de » l'antiquité[2]: Tenez les yeux sur vos ancêtres et aussi sur » vos descendants. *Ituri in aciem, et majores et posteros considerate*[3]. »

[1] M. de Falloux. — [2] Galgacus. — [3] Tacite.

Voulez-vous, ô Mère ! que votre enfant prenne une place honorable parmi les soldats de la cause de Dieu et de l'avenir ? Plongez-le d'abord dans la pure atmosphère de la Religion, et ne permettez pas qu'aucun contact impur approche du berceau de l'innocence. La seule pensée d'un serpent qui se glisserait auprès de lui vous fait frémir d'horreur. Ce serpent, c'est peut-être cette subalterne sur laquelle vous vous déchargez des premiers soins de l'éducation physique. « Où est votre trésor, là est votre cœur [1], » dit Jésus-Christ ; que là aussi soit l'œil de votre vigilance et la main de votre sollicitude. Le Berceau de Marie, vous disions-nous, renfermait toutes les espérances de l'humanité. Le berceau de votre enfant renferme vos espérances, et aussi celles de Dieu et de son Église. Étendez donc sur cette arche sainte un réseau de tendresse et de prévoyance. Si l'enfance était respectable aux yeux du poëte païen [2], combien le sera-t-elle aux vôtres quand vous vous direz : Mon enfant appartient au Seigneur bien plus qu'à moi. Il me l'a prêté, je ne suis que sa dépositaire [3]. Cette fragile habitation contient une Ame rachetée par le Sang divin, une Ame plus précieuse que tous les trésors, dont mon Cœur a été le premier sanctuaire et dont le Cœur de Dieu sera le Tabernacle immortel !

Le Seigneur prélevait dans l'Ancien Testament les prémices de l'année et des saisons dont le retour était marqué par des fêtes solennelles. Chaque mois avait ses néoménies, chaque semaine son jour sanctifié, chaque journée ses premières minutes qui lui étaient réservées. La même loi lui donnait la fleur des fruits et les premiers-nés des animaux non moins que les premiers-nés des hommes. Aussi Marie ne manqua pas de consacrer à Dieu les prémices de son être et de lui dévouer les premiers battements de son Cœur. C'est d'Elle qu'il était écrit : Mes yeux se sont tournés vers vous

[1] Matt. 6. — [2] Maxima debetur puero reverentia. Juvénal. — [3] Magnum habetis depositum, pueros. S. Jean Chrysostome.

» dès le matin, pour méditer vos saints Commande-
» ments [1]. »

Si l'Ame privilégiée de Notre-Dame se porta d'elle-même vers son Principe, sans efforts et sans secours, il n'en est pas de même de celle de votre enfant. L'homme moral se forme plus tôt qu'on ne croit. A vous donc, ô Mère! d'essayer cet esprit qui vient de naître, de donner à cette cire vierge l'empreinte qu'elle gardera toujours, d'écrire sur les blanches pages de ce livre des caractères que rien n'effacera jamais. A vous de développer le germe surnaturel, de dresser cet arbrisseau qui a tant de flexibilité pour le bien, mais qui pencherait si aisément vers le mal; de poser une main délicate sur le clavier de ce cœur, d'y faire vibrer la corde religieuse et d'en tirer le premier son divin! Que de sentiments cachés au fond de cette âme qui n'attendent que votre appel pour vous répondre comme les Astres à Dieu : Nous voici! *Adsumus* [2]!

Écoutez ce que vous dit Fénelon dans son *Traité de l'Éducation des Filles*, qui devrait être le Manuel de toutes les Mères : « Avant que les enfants sachent entièrement
» parler, on peut les préparer à l'instruction. On trouvera
» peut-être que j'en dis trop; mais on n'a qu'à considérer
» ce que fait l'enfant qui ne parle pas encore. Il apprend une
» langue qu'il parlera bientôt plus exactement que les sa-
» vants ne sauraient parler les langues mortes qu'ils ont
» étudiées avec tant de travail dans l'âge le plus mûr... On
» peut donc compter que les enfants connaissent dès lors
» plus qu'on ne s'imagine d'ordinaire. Ainsi vous pouvez
» leur donner, par des paroles qui seront aidées par des tons
» et par des gestes, l'inclination d'être avec des personnes
» honnêtes et vertueuses plutôt qu'avec d'autres personnes
» déraisonnables qu'ils seraient en danger d'aimer. Vous
» pouvez encore, par les différents airs de votre visage et

[1] Prevenerunt oculi mei ad te diluculo, ut meditarer eloquia tua. Ps. 118. — [2] Job, 38.

» par le ton de votre voix, leur représenter avec horreur les » gens qu'ils ont vus en colère ou dans quelque autre déré- » glement, et prendre les tons les plus doux, avec le visage » le plus serein, pour leur représenter avec admiration ce » qu'ils ont vu faire de sage et de modeste [1]. »

Ce tendre conseiller des mères n'avait qu'à rentrer dans son propre cœur pour y faire, d'après nature, le portrait d'une bonne mère. Celui que les Flamands ne nomment encore aujourd'hui que *le bon Archevêque*, fut toute sa vie un Enfant de Marie. Je suis heureux de vous apprendre à ce sujet un trait fort peu connu. Son premier souvenir était celui d'un pèlerinage qu'il avait fait tout petit enfant à Notre-Dame-de-Roc-Amadour, au diocèse de Cahors. On conserve dans ce Sanctuaire célèbre de Marie un vieux tableau qui atteste ce fait, et que l'on voit à côté d'un autre *ex-voto*, offert par la comtesse de Fénelon, qui l'avait dévoué à la Sainte Vierge dès le moment de sa naissance. Pour vous, il ne sera pas nécessaire que vous entrepreniez le lointain voyage du Quercy. Notre-Dame-des-Victoires ouvrira ici à votre enfant ses bras et son Cœur.

Gardez-vous de partager le préjugé qui suppose la prière impossible à l'enfance. Saint Augustin vous dirait : « J'étais bien petit ; mais grande était mon affection pour » demander ce que je désirais [2]. » Si votre enfant est témoin de l'assiduité que vous apportez à la prière, de l'attitude recueillie, de l'ardeur avec laquelle vous vous réfugiez dans le sein du Père céleste, de la confiance qui vous fait invoquer la Mère secourable, avec l'empressement qu'il met lui-même à solliciter de vous quelque faveur ; si vous ne lui accordez aucune grâce sans qu'il l'ait demandée préalablement au Sauveur et à Notre-Dame, soyez en assurée, vous lui aurez bientôt appris *à parler* en religion comme dans tout le reste, et il redira un jour avec le comte

[1] Fénelon, *De l'Éducation des Filles*, ch. 3. — [2] Orabam parvus, sed non parvo affectu. S. Aug., *Confessions*, l. 1.

de Maistre : « Je me vois encore sur les genoux de ma mère » m'apprenant à croire en Jésus-Christ et à balbutier le » Nom de cette virginale Mère qui porte l'Enfant-Dieu dans » ses bras[1]. »

Après ce premier éveil d'une âme immortelle et cette tendre éclosion de la conscience, son cœur commencera à s'épanouir au souffle du Saint-Esprit. Le Sauveur laissera tomber sur lui un rayon de sa grâce, et Marie le pénétrera de sa rosée vivifiante. Vous lui montrerez le firmament chargé d'étoiles, et les Cieux lui raconteront la gloire de Dieu. Vous feuilletterez ensemble ces vieilles Histoires de la Religion, ornées d'Images saintes. Les mains jointes, l'œil attentif, il écoutera avidement les merveilleux récits que vous lui ferez de la Création et de la Chute d'Abel et de ses offrandes, du Déluge et de l'Arche, de la vocation et du sacrifice d'Abraham, d'Isaac sur le bûcher et de Joseph vendu par ses Frères, de Moïse sauvé des eaux et de la Manne du désert, de Samuel et de Joas élevés dans le Temple, du Psalmiste et des Prophètes, les chantres et les hérauts du Messie. Des récits plus touchants encore lui montreront Jésus-Christ attendu dans l'Ancien Testament et régnant dans le Nouveau. Il ira avec les Bergers et les Mages adorer le Sauveur dans sa Crèche; il le considérera entre les bras de Siméon; il le suivra dans sa Fuite en Égypte; il baisera ses pieds à l'exemple de saint Jean enfant. Il s'assoiera avec lui parmi les Docteurs; puisse-t-il croître aussi en grâce et en sagesse devant Dieu et devant les Hommes! Il louera la soumission du Fils de Dieu aux ordres de sa Mère chérie. Les Cieux s'ouvriront encore pour lui donner sa première leçon de l'Adorable Trinité. Il entendra le Père : « Vous êtes mon Fils bien-aimé, le cher objet » de mon affection[2]. » Le Fils se replacera sous ses yeux au milieu des eaux du Jourdain. Le Saint-Esprit descendra

[1] De Maistre, *Soirées de Saint-Pétersbourg*. — [2] Luc, 3.

de nouveau sur la tête du Seigneur Jésus. Il admirera le Sermon divin de la Montagne; il accompagnera le Sauveur dans ses courses et dans ses navigations; il écoutera la parabole de l'Enfant Prodigue, qu'il verra quitter la maison paternelle, pour être réduit comme un mauvais fils, à l'abandon et à la misère; et celle du Bon Pasteur, le Père miséricordieux, qui rapporte sur ses épaules la Brebis perdue, et qui presse sur son Cœur le Prodigue, revenu de ses égarements. Il se mêlera à la foule des malades, des infirmes, des affligés, ce noble cortége de l'Homme-Dieu. Il regardera tristement la Fille de Jaïre sur son lit de mort, le Jeune-homme de Naïm dans son cercueil, le Lazare dans son tombeau. La puissante voix qui ressucite les morts, retentira à ses oreilles. Il parcourra à votre suite le Chemin de la Sainte Croix; il gravira avec le Fils de l'Homme la Montagne du Calvaire. L'épouvante le saisira à l'aspect de tant de tourments dont furent payés tant de bienfaits. De douces larmes mouilleront ses paupières quand vous lui direz : « Sa Mère y était; elle souffrait autant que je souffrirais si l'on vous égorgeait sous mes yeux. Voudriez-vous, en vous comportant mal, rouvrir ses plaies et celles de son Fils? Quelles douleurs ils ont endurées pour que nous fussions heureux! C'est là que Jésus vous a donné à Marie pour enfant. Vous me perdrez un jour, mon ami; il faudra nous quitter. Vous avez été ma plus chère joie; vous serez mon plus vif regret. Mais je vous ai déjà recommandé à la Mère qui est aux Cieux. Et alors je vous léguerai tout à fait à Elle, pour que vous ne soyez pas un pauvre orphelin délaissé. Elle ne vous abandonnera jamais, mon enfant, si vous êtes pour elle ce que vous êtes pour moi, respectueux, docile surtout. »

O Mère! de quelles joies votre cœur ne sera-t-il pas inondé quand vous verrez l'âme de votre enfant encore toute parfumée de l'innocence baptismale s'élancer instinctivement vers ce Grand Dieu que vous aurez su lui peindre sous des

couleurs si attrayantes! Rendre la religion aimable, c'est le vœu du Cœur de Jésus et du Cœur de Marie; c'est le vœu aussi bien que la mission de l'Église Catholique; c'est un point de la dernière importance. « Un enfant hait la vertu, » nous dit encore le Cygne de Cambray, parce qu'il est pré- » venu d'aversion pour la personne qui lui en parle. Voilà » d'où vient cette idée si sombre et si affreuse de la piété » qu'il retient toute sa vie[1]. » Le vôtre l'aimera au contraire, parce qu'il sera prévenu d'affection pour vous, sa vraie, sa meilleure institutrice. S'il y a quelque exagération dans le désir qu'exprimait un poëte anglais, Shéridan, qui demandait que l'on établît une Université de Dames pour former la première éducation des hommes, il n'y en a pas du moins dans cette belle sentence de Napoléon que j'aime à citer ici à côté de Fénelon : L'AVENIR D'UN ENFANT EST L'OUVRAGE DE SA MÈRE.

L'homme vient au monde en versant des larmes. Les larmes, voilà le présage des maux qui l'attendent sur cette terre de douleurs. La Religion pourra les essuyer; jamais elle n'en tarira la source. Elle ressemble à l'Ange consolateur de Gethsémani qui allégea le poids du Calice de la Passion, sans toutefois l'ôter des mains tremblantes du Fils de l'Homme. Le Seigneur nous a révélé le prix des larmes; il a tant pleuré sur nous qu'il nous a obligés de reconnaître la vertu sanctifiante et divine de ces larmes qu'Il a consacrées en sa Personne. Laissez couler les vôtres aux regards attendris de l'enfant qui n'a connu encore aucun de nos désenchantements, mais de l'esprit duquel il faut ôter de bonne heure la dangereuse illusion qui ne lui laisse voir dans l'avenir que des routes semées de fleurs et qui lui cache les ronces et les épines[2] dont est hérissée la carrière de tous les fils d'Adam. Accoutumez-le au spectacle de la misère et de la souffrance[3]. Faites-lui acheter comme une

[1] Fénelon, *De l'Éducation des Filles*, ch. 5. — [2] Gen. 3. — [3] Tob. 4.

récompense l'honneur de vous accompagner dans le triste réduit où vous portez des secours à une famille malheureuse. Confiez-lui l'enfant du pauvre, et qu'il apprenne à « res- » pecter la main de Dieu sur son frère, les traits de sa res- » semblance et de sa face, le Sang de Jésus-Christ dont il » est lavé [1]. » Qu'il sera touché lorsqu'il vous verra penchée religieusement sur le chevet du malade! Que vous serez émue s'il détourne, en faveur de Jésus souffrant dans ses membres, la petite somme qu'il destinait à un plaisir que vous saurez bien lui rendre, et si en dépit de l'égoïsme inhérent à l'homme, surtout dans le premier âge [2], il sent déjà la parole du divin Maître : « Il y a plus de bonheur à donner qu'il n'y en a à recevoir [3]! »

Vers la fin du seizième siècle, une vertueuse dame se faisait un devoir de développer la sensibilité dont Dieu avait doué son fils aîné en le menant avec elle visiter les pauvres. « La tendresse que cet enfant avait pour eux était incompa- » rable, nous dit le dernier de ses historiens. Le plus grand » plaisir qu'on pût lui faire était de lui donner quelque » chose pour des aumônes. Sitôt qu'il entendait leur voix à » la porte, il s'empressait d'aller les secourir. Si c'était pen- » dant le repas, il leur portait une partie de ce qu'on lui » avait servi pour sa nourriture [4]. »

Dans le temps où le futur auteur de l'*Introduction à la Vie dévote* se formait ainsi aux œuvres de la miséricorde, il y avait à une extrémité de la France un enfant « que son père » envoyait au moulin querir la farine. S'il rencontrait des » pauvres en son chemin, il ouvrait le sac et leur en donnait » des poignées quand il n'avait autre moyen de les secourir; de » quoi son père qui était homme de bien témoignait n'être

[1] Bossuet, t. V, p. 603, éd. de Versailles. — [2] « Cet âge est sans pitié, » dit le grand moraliste la Fontaine. — [3] Beatius est magis dare quam accipere. Act. 20. — On a toujours sa part du bonheur que l'on donne. (Creuzé de Lesser.) — [4] M. Hamon, curé de Saint-Sulpice, *Vie de Saint François de Sales*, t. I, p. 16.

» pas fâché. Et une autre fois, à l'âge de douze ou treize ans, » ayant peu à peu amassé jusqu'à trente sous de ce qu'il avait » pu gagner, qu'il estimait beaucoup en cet âge et en ce pays-là » où l'argent était fort rare, et qu'il gardait bien chèrement, » ayant néanmoins un jour rencontré un pauvre qui parais- » sait dans une grande misère et indigence, étant touché » d'un sentiment de compassion, il lui donna tout son petit » trésor, sans s'en réserver aucune chose[1]. »

Supposez à ces enfants une autre mère que la noble comtesse du château des Alpes, un autre père que le pauvre pâtre de la chaumière des Pyrénées, et dites-moi si vous croyez que nous eussions jamais eu saint François de Sales et saint Vincent de Paul.

Nous savons par la Tradition que, dès ses premières années, la Vierge Sainte manifestait ce caractère de bonté qui devait faire d'elle un jour la Consolatrice des affligés et le Refuge des pécheurs. S'il suffit, comme l'expérience l'a souvent démontré, de porter les yeux sur une de ses Images pour ressentir à l'instant un adoucissement à l'amertume des maux les plus cuisants, nous nous persuaderons sans peine, mes frères, que Marie, parée de tous les charmes de l'enfance et de la grâce, exprimait déjà ces traits miséricordieux qui frappèrent tellement Saint Denis l'Aréopagyte, lorsqu'il la vit peu de temps avant son Assomption, qu'il nous déclare que la beauté de son âme répandait un tel éclat sur toute sa physionomie qu'il l'eût adorée comme une divinité si l'Évangile de son Fils ne lui eût appris l'existence d'un seul Dieu, Créateur de Marie aussi bien que du reste de l'univers.

Aimable aux yeux des hommes, combien plus l'était-elle aux yeux du Seigneur! Étrangère aux joies folâtres de l'enfance, à la bruyante dissipation de la jeunesse, elle était la joie et la bénédiction de ses parents. Mais les grandes choses que

[1] Abelly, évêque de Rodez, *Vie de Saint Vincent de Paul*, t. I, p. 8.

Dieu opérait tous les jours en faveur de sa jeune Servante leur firent promptement pressentir qu'Il ne tarderait pas à la leur redemander. Saint Jérôme nous apprend que, dès le commencement de sa vie qui n'était qu'un miracle continu[1], Dieu l'élevait aux hauteurs de la plus sublime Contemplation. La Contemplation, mes frères, ce n'est pas la prière avec ses effusions, l'oraison avec ses délices ; c'est l'extase de la prière et de l'oraison ; c'est le regard fixe de l'âme sur Dieu. La *claire vue* est la Contemplation du Ciel ; un avant-goût de la Vision béatifique est la Contemplation de la Terre. Marie, enfant, voyait la lumière dans l'Essence même de la Lumière[2]. Elle jouissait des entretiens de l'Époux divin comme jamais n'en jouirent les Jean de la Croix et les Thérèse de Jésus ; elle répandait son Cœur dans le Cœur du Dieu vivant ; elle consultait le Seigneur et elle recueillait intérieurement ses réponses[3]. « Écoutez, ma Fille, lui dit-il un jour, et contemplez. Penchez vers moi l'oreille de l'âme, oubliez votre peuple et la maison de votre père[4]. Quelque sainte que soit votre famille, le toit rustique de Joachim et d'Anne ne doit point abriter plus longtemps Celle qui sera le Tabernacle de mon Fils. L'Arche de l'Ancien Testament est, depuis les jours de Jérémie mon Prophète, demeurée cachée à tous les mortels dans les profondeurs du Mont Nébo, sépulture de Moïse, le premier Législateur. Console-toi, temple de Zorobabel ! lorsque tu fus construit, les vieillards qui avaient vu la beauté de celui de Salomon ne pouvaient s'empêcher de pleurer. Je leur envoyai mes serviteurs pour leur annoncer que sous tes murs bénis retentirait la voix du Messie, le Législateur suprême. Dès aujourd'hui, ta magnificence va dépasser la gloire de l'antique Sanctuaire. Tu regrettais de n'avoir jamais possédé l'Arche figurative[5] : l'Arche véritable du

[1] Magnum miraculum Maria. — [2] In lumine tuo videbimus lumen. Ps. 35. — [3] Audiam quid loquatur in me Dominus Deus. Ps. 84. — [4] Audi, filia et vide, et inclina aurem tuam : et obliviscere populum tuum, et domum patris tui. Ps. 44. — [5] Bergier, *Dictionnaire de Théologie*, t. I.

Testament éternel va être introduité dans ton enceinte. Parents de Marie, levez-vous ; amenez-la au pied de mes autels. *Consurgite et ædificate sanctuarium Domino Deo, ut introducatur arca fœderis Domini*[1]. »

La Présentation de Marie au Temple de Jérusalem fut plus agréable à Dieu que tous les sacrifices qui avaient été offerts depuis le commencement du monde. O mères ! vous accomplissez aussi un acte excellent de Religion, lorsque vous paraissez dans nos Églises ornées de vos enfants comme de votre plus riche parure. Que la fraîcheur de leurs voix angéliques vienne se mêler aux Cantiques du peuple fidèle : faites-leur aimer la beauté de la Maison de Dieu, l'assemblée des Saints, la pompe de notre culte, la magnificence de nos solennités. Souvenez-vous que ce sont des enfants qui ont institué le mois de Marie ; amenez-les à nos réunions du soir ; ils chanteront avec nous les Litanies de Notre-Dame-des-Victoires, que l'on n'oublie jamais quand on les a entendues une fois. Ils adoreront Jésus, le Dieu de l'Innocence ; ils aimeront Marie, la Protectrice de l'Innocence ; vous prierez pour ces chers enfants, et ils prieront pour vous. Je vous le dis au Nom du Seigneur, Dieu exauce la voix de l'Innocence !

[1] I Par. 22.

10 MAI.

MARIE MODÈLE DE VERTU POUR LA JEUNESSE.

Ipsa est mulier quam præparavit Dominus Filio Domini mei.

Voici Celle que le Seigneur a préparée pour le Fils de mon Seigneur.

Genèse, ch. XXIV, v. 44.

La Mère du Sauveur est un type qui était sans modèle, mais qui heureusement n'est pas sans copie.

Marie, habitant la maison paternelle, puis présentée aux Autels du Seigneur, nous a offert un Modèle d'Innocence pour le premier âge.

Le séjour de Marie dans le Temple de Jérusalem, la Consécration solennelle qui va la lier irrévocablement au service du Dieu vivant, nous offriront aujourd'hui un Modèle de Vertu pour la Jeunesse.

Quelles furent ses occupations pendant les longues années qu'elle passa dans le Sanctuaire? Telle est la question que nous allons examiner et à laquelle Saint Jérôme se chargera de répondre.

La Tradition monumentale qui garde à Jérusalem les faits principaux du Christianisme, comme celle de Rome conserve ceux qui servent de base à l'Église Catholique, était encore toute vivante au temps du célèbre Solitaire de Béthléem. Des milliers de témoins attestaient la vérité de ce qu'avait écrit saint Évode, Évêque d'Antioche de Syrie, dans la belle Épître qu'il a intitulée : *la Lumière*, et où il a consigné le souvenir du Mystère de la Présentation de Marie. Saint Jérôme, qui vivait sur les lieux mêmes où cet événement mémorable avait ouvert la carrière de tant d'autres prodiges, ne s'est point borné à enregistrer cette première

démarche de la Fille du Grand Roi[1] ; il en a encore marqué toutes les circonstances. « La piété, nous dit-il, l'étude de » la Loi Divine, un travail proportionné à ses forces et à sa » condition, se partageaient ses journées, et ainsi, conclut-il, » ainsi faisait-elle de grands et continuels progrès dans l'a- » mour de son Dieu[2]. »

Le Fils de Marie veut faire pour vos enfants ce que le Seigneur fit autrefois pour Notre-Dame. « Jésus aime l'enfance, premier état de la vie humaine, premier état de sa vie divine. Jésus aime l'enfance, qui nous donne des leçons d'humilité, des règles d'innocence, des modèles de douceur. Jésus aime l'enfance, à laquelle il ramène la vieillesse elle-même ; au niveau de laquelle doivent redescendre ceux qu'il veut élever sur le Trône de son Éternité[3]. » Ces paroles, mes frères, sont du Pape saint Léon, qui désarma, par l'onction de sa piété, ce farouche Attila, qui s'appelait lui-même le Fléau de Dieu. Elles renferment, dans leur inimitable précision, trois ou quatre des plus suaves tableaux de l'Évangile, sans altérer en rien leur adorable simplicité. Certainement la palette d'un l'Albane et d'un Rubens n'a rien de plus gracieux, et je ne connais aucun fragment poétique qui puisse mériter ici l'honneur d'un rapprochement. Oh ! que d'inspirations l'on trouverait dans le Saint Évangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ !

Le Sauveur continue de dire aux pères et aux mères, comme autrefois à ses Apôtres : « Laissez les petits enfants venir à » moi, et ne vous y opposez point ; car le Royaume de Dieu » est pour ceux-là seulement qui leur ressemblent[4]. » Mais les

[1] Quam pulchri sunt gressus tui, Filia Principis. Cant. 7. — [2] Et sic semper melius in amore Dei proficiebat. S. Jérôme.

[3] Amat Christus infantiam quam primum suscepit. Amat Christus infantiam humilitatis magistram, innocentiæ regulam, mansuetudinis formam. Amat Christus infantiam ad quam majorum dirigit mores, ad quam senum reducit ætates; et eos ad suum inclinat exemplum quos ad regnum sublimat æternum. (S. Léon, 7e Homélie de l'Épiphanie.)

[4] Marc, 10.

mondains, dit à ce sujet un laïque illustre de notre siècle, les mondains ne les lui amènent point. Les enfants restent froids et étrangers à la Religion, soit parce que ses saintes doctrines n'ont été confiées qu'à leur mémoire, soit parce que l'exemple de leurs parents en détruit les bons effets [1]. Il n'en sera point ainsi des vôtres, mes frères bien-aimés; vous leur apprendrez la nécessité de saisir la vie éternelle, qui est notre vocation [2]. Vous leur ferez aimer le Dieu des Chrétiens, le grand, l'unique Ami de l'enfance. Ils entendront comme Marie la voix de Dieu qui les attirera doucement dans ses saints parvis, et avec Marie ils répondront à l'aimable Sauveur qui s'est fait leur Frère : « Mon âme vous bénira, Seigneur, et tout ce qui est en moi louera votre Saint Nom [3]. » Marie, la Rose mystique, l'Olivier de la plaine, devait croître comme une fleur dans la solitude, comme un arbre de vie, à l'ombre sacrée du Tabernacle. Si ce bonheur n'est point réservé à vos enfants, ils viendront du moins visiter régulièrement le Dieu qui les appelle pour les instruire et pour poser sa main sur leurs faibles têtes et sur leurs tendres cœurs, comme autrefois Il se plaisait à embrasser et à bénir ceux que lui présentaient les Mères de la Judée.

La conduite de ces pieuses Israélites figurait bien, ce me semble, celle que doit tenir la Mère chrétienne. C'est elle qui enveloppe l'enfant de son influence, qui le pénètre à chaque instant de sa pensée. Un regard lui suffit pour faire passer son âme tout entière dans celle de son fils. Consolatrice de ses peines, dépositaire de ses chagrins, confidente

[1] Le comte de Stolberg, *Traité de l'Amour de Dieu*, ch. 7. — C'est lui qui, après son abjuration du Luthéranisme, répondit à un prince protestant qui lui disait en le recevant : « Je n'aime pas ceux qui changent de religion. — » Ni moi non plus ; et si nos ancêtres n'en avaient pas changé il y a trois siè» cles, je n'aurais pas été obligé de reprendre celle qu'ils ont si mal fait de » quitter. »

[2] Apprehende vitam æternam, in qua vocatus es. I Tim. 6. — [3] Ps. 103.

de ses joies (puisse-t-elle l'être toujours !), première interprète de Dieu, auprès de sa noble et immortelle créature, elle a quelque chose de la pénétration du Tout-Puissant pour discerner un mouvement qui ne fait que poindre dans cette âme, pour saisir un sentiment dont elle voit passer l'ombre sur ce front dont aucune ride n'a terni la transparence. Peut-être ce cœur délicat est-il déjà fermé pour les autres ; la main de la Mère sait l'ouvrir; elle lit dans ses plus intimes profondeurs, ou plutôt c'est elle qui écrit sur ses pages diaphanes les premières lignes d'une vie qui ne fait que commencer, et dont elle cherche déjà à pressentir le dénoûment. Il y a une idée-mère dans tout bon ouvrage; celle qui la dirige dans la composition de cette œuvre vivante, c'est la sainte Religion, au service de laquelle elle met son inépuisable tendresse. Elle voit le but, le moyen, l'obstacle. La Femme frivole qu'emporte le tourbillon du monde, n'a point de temps pour préparer un pareil chef-d'œuvre d'affection sans doute, mais avant tout de patience et d'esprit de suite. La Chrétienne ne connaît pas de devoir plus sacré, ni de plus vif plaisir, ni de plus pur bonheur. L'autre a exposé son sexe à cette accusation injurieuse : Il en est de l'amour maternel comme de tous les autres; il est le plus passionné, le plus aveugle de tous. Ces plaintes acerbes produisent sur moi l'effet d'un blasphème. Je me demande : Serait-il donc vrai qu'il y eût une mère aux yeux de laquelle son enfant ne serait point autre chose qu'une idole pour sa tendresse, qu'un jouet pour sa vanité? Non, je ne veux pas le croire; mais ce que je sais bien, c'est que la Mère chrétienne est douée d'une admirable perspicacité pour voir les bonnes et les mauvaises inclinations de son fils. Elle remercie Dieu de celles-là, elle ne se décourage point à la vue de celles-ci. Elle a un tact exquis pour féconder le germe des qualités précieuses, pour redresser les déviations du caractère, appuyer les côtés faibles, déraciner les défauts, prévenir la naissance des vices corrupteurs.

Dieu lui a donné tous les instincts pour extirper les plantes vénéneuses et pour faire fructifier la plantation bénie dont il lui a confié la culture.

Une pauvre mère est bien à plaindre, mes frères, lorsque dans la maison paternelle, elle ne peut soustraire son enfant aimé à la contagion de discours, d'actions qui sont si visiblement en désaccord avec sa parole, qui est celle de l'Évangile et de l'Église. Cette opposition flagrante blesse la justesse de l'esprit de son fils et lui est une perpétuelle tentation, à laquelle peut-être il succombera bientôt sans espoir de retour. Que voulez-vous que cette femme infortunée réponde à une demande du genre de celle-ci que le fils d'un général mort aujourd'hui adressait à sa mère : « Si c'est un devoir, comment donc mon père, qui fait *son devoir* de militaire » encore mieux que je ne fais *mes devoirs* de collégien, » traite-t-il si mal le Bon Dieu quand il sert si bien son » Prince? » Concevez-vous l'embarras de l'épouse chrétienne? Convenir du tort de son mari, c'est affaiblir le respect qu'elle lui porte et qu'elle doit lui porter; l'excuser, c'est trahir *son devoir;* recourir à des réponses évasives, c'est une pauvre défaite que démasquera bientôt l'impitoyable logique de l'enfance. Voici ce que j'ai vu faire à une mère digne de ce nom. Ces questions l'avaient mise au désespoir : « Mon ami, répondit-elle un jour, ton bon père a été élevé dans des temps si malheureux qu'on avait banni le Seigneur de son héritage. Dans le fond, sois-en bien sûr, il estime la Religion. Tu es bien plus heureux que lui, cher enfant; car tu apprends tous les jours à connaître et à aimer le Bon Dieu. Tu serais beaucoup plus coupable que ton père si tu ne profitais pas de l'instruction qui lui a manqué. Si tu veux bien prier Notre-Seigneur et la Sainte Vierge, tu obtiendras sa conversion que je ne cesse de demander à notre Père qui est aux Cieux. Ce sera le plus beau jour de ta vie. » J'ai admiré cette réponse; mais je vous dois la vérité, mes frères : vous désireriez savoir quels ont été ses résultats; je l'ignore

complétement : il y a longtemps que je n'ai entendu parler de cette intéressante famille.

O pères! le beau motif pour ranimer en vous le sentiment du devoir! Non, ce n'est point assez de cette pudeur morale qui vous défend d'étaler le scandale sous les yeux de vos enfants [1]. Si le titre de chrétien vous est cher, faites cesser ce triste contraste de la conduite de leur mère dont les principes religieux ont assuré votre bonheur, et de votre vie qui qui est étrangère aux obligations les plus essentielles du Christianisme. Il y a là quelque chose qui ressemble à la lutte qui eut lieu dans le commencement entre l'Esprit rebelle et Saint Michel Archange. Faites place à Dieu dans votre intérieur et dans vos habitudes. Rétablissez l'harmonie entre l'enseignement des Pasteurs de l'Église, cette grande Famille des âmes, et celui que vous donnerez à votre famille en votre qualité de Pasteur de l'Église domestique. Il ne suffit pas de bien parler; la plus forte de toutes les lois, c'est l'exemple. Vous n'avez aucune raison pour prolonger la dissonance choquante de vos paroles et de vos actions, vous en avez mille pour vous conformer à la volonté de Dieu. Si vous violez ses droits, votre fils méconnaîtra les vôtres; si vous les respectez, l'Esprit-Saint vous promet qu'il « ver-» sera sur votre âme une rosée de consolation et que vous » goûterez les pures délices qui sont la récompense d'un bon » père [2].

Il nous est permis d'interroger ici votre cœur paternel. Vous avez assisté à la première Communion de votre fille. Sa mère la guidait à la Sainte Table. Vous les avez vues toutes deux pleurer de joie. N'est-ce pas que vous avez revu alors votre première Communion et cette Mère qui était pour vous une seconde Conscience et qui vous accompagnait aussi, et qui était heureuse de vous voir si bien *sentir Dieu* [3]! Ah une larme a jailli de vos yeux! Déjà l'Ange de la Miséri-

[1] Peccaturo tibi obsistat filius infans. — [2] Erudi filium tuum et refrigerabit te, et dabit delicias animæ tuæ. Prov. 29. — [3] *Sentir Dio.* Dante.

corde l'a offerte à l'Autel sublime du Ciel, et il vous la représente en ce moment même pour vous dire qu'il est temps d'en finir avec le péché et de vous réconcilier avec le Dieu qui a réjoui votre jeunesse.

Ce grand jour est la fête touchante de la Famille et de la Religion. Le riche qui fait trêve à ses spéculations de fortune et à ses projets de plaisir pour jouir du spectacle des pures félicités dont Dieu récompense l'innocence de sa fille ; le pauvre qui voit avec un attendrissement profond, l'Église donner à son enfant l'enfant du riche pour frère de première Communion, et les faire asseoir tous deux à la Table de l'opulence terrestre comme elle les a placés tous deux à la Table du Festin des Anges : le laboureur qui pare de feuillage et de fleurs le Temple vivant du Seigneur aussi bien que son Temple matériel ; l'Empereur qui déclare préférer le soleil qui brilla sur l'heure de son alliance avec Dieu au soleil radieux de Wagram et d'Austerlitz, tous n'ont qu'une voix pour proclamer hautement que LA PREMIÈRE COMMUNION EST LE PLUS BEAU JOUR DE LA VIE. Il est aussi le plus important puisqu'il décide habituellement de tous les autres jours. Saint Augustin pourrait dire ici ce qu'il a dit de l'instant suprême : « un moment d'où dépend l'Éternité [1]. » Il laissera après lui d'ineffaçables souvenirs. Et si vous en demandez la raison, mes frères, je vous répondrai avec Bossuet prêchant le jour de la Présentation de Marie : « On ne peut oublier longtemps ce qu'on aime. Quand la mémoire l'oublierait, le Cœur le rappellerait, irait le graver de nouveau avec des caractères de flamme [2] » La première Communion, c'est la fête du Cœur. C'est là que l'homme commence à aimer véritablement les meilleurs objets de son amour réunis dans ses affections comme ils le sont sous ses yeux. Ce sont les premiers battements de son cœur sur le Cœur Vivant du Dieu Vivant. C'est sa première initiation à la sainteté du cœur maternel qu'il

[1] Momentum unde pendet æternitas. — [2] Bossuet, t. V, p. 175.

voit se surpasser lui-même pour l'aider à offrir sans réserve au Divin Époux ces deux oboles de son corps et de son âme dont parle saint Bernard. Si faible, si près encore du néant de sa naissance, il s'afflige de ne pouvoir donner les cœurs de tous les hommes à ce Grand Dieu qui l'a tant aimé qu'il lui a donné le Fils Unique et tous les biens qui sont renfermés dans ce Don infini [1]. Il se consacre tout entier au Seigneur à l'exemple de la Vierge Sainte. Il signe avec le Sang de Jésus-Christ mêlé à son propre sang le contrat synallagmatique par lequel il lui dévoue sa fragile existence en retour de toutes les richesses de la Grâce qu'il a reçues en recevant l'Auteur même de la Grâce. Il retrouve une nouvelle expansion pour faire le soir une Consécration aussi aimable que celle du matin a été auguste. Quand il a renouvelé les promesses baptismales, il place ses serments sous la sauvegarde de Celle qui est la Patronne de la Persévérance. Il cherche sa Mère du regard comme pour lui demander une prière plus fervente encore au moment où il va supplier la Mère de Dieu de vouloir bien être aussi la sienne. O jeune Chrétien, puissiez-vous ne jamais séparer ce que la Religion a réuni en ce jour des jours, votre Cœur d'enfant et le Cœur de Jésus, le Cœur de votre Mère et le Cœur de Marie.

Un prince de l'antiquité [2] voyait des milliers de soldats réunis devant ses yeux. Tout à coup il pâlit et se prit à pleurer. Une grande pensée venait de le saisir : Cette multitude qui est si fortement en possession de la vie sera dans quelques années réduite à l'immobilité de la mort, au silence des tombeaux !

Un saint Archevêque de Cantorbéry [3], après avoir expliqué à son peuple avec l'effusion de sa belle âme les consolantes paroles que le Fils de Dieu adressera aux bons dans le jugement dernier, ne put soutenir le spectacle des méchants

[1] Rom. 8. — [2] Xerxès. — [3] Saint Anselme.

placés à sa gauche. Les larmes étouffèrent sa voix; ses lèvres se refusèrent à articuler autre chose que des sanglots entrecoupés. Il fut forcé de descendre de chaire.

Pourquoi faut-il, mes chers frères, qu'après m'être étendu avec tant de prédilection sur les joies célestes de la première Communion, je sois obligé par l'affreuse réalité de vous dire que je ne puis considérer ces douces scènes de l'innocence et du bonheur qu'elle peut seule donner, sans que ces deux traits ne viennent contrister mon cœur? Je n'ai jamais pu voir ces centaines d'enfants qui peuplent les églises de la capitale dans cette belle solennité, sans me dire à moi-même: S'ils se promettaient de revenir dans quarante ans aux pieds de cet Autel qui leur a donné Dieu et qui a reçu leurs vœux, et si tous ceux qui seront encore en vie alors étaient fidèles au rendez-vous, y en aurait-il un cinquième, et dans soixante ans, un vingtième? Dans quatre-vingts ans, y en aurait-il deux? O prodigieux néant! ô misère des pauvres humains!

Mais ce n'est pas là ce qui me fait trembler. Je ne sais que trop que le vent du malheur courbera bientôt ces fleurs si gracieuses et si suaves; que les Pères de l'Église ont considéré la mort comme la bienfaitrice de l'Humanité et notre introductrice dans la vie véritable; que l'Ecclésiastique la préfère absolument à notre condition présente, *melior est mors quam vita* [1]; que l'Esprit-Saint nous enseigne à fréquenter la maison de deuil plutôt que celle du plaisir [2], et que si le Sauveur nous fait un devoir de porter notre Croix tous les jours sous peine de ne point être ses disciples [3], il nous apprend d'un autre côté à demander formellement que le Règne de Dieu nous arrive [4]; c'est-à-dire que nous mourions de la mort des justes [5] et que nous ressentions les saints désirs de la mort qu'éprouvait un saint Paul quand il brûlait d'être affranchi de ses maux pour être avec Jésus-Christ [6].

[1] Eccli. 30. — [2] Eccl. 7. — [3] Luc, 14. — [4] Matt. 6. — [5] Nombres 23. — [6] Phil. 1.

Ce qui me consterne, mes frères, c'est le peu de frayeur que nous inspire la seule mort qui soit à craindre, la mort de l'âme; c'est l'influence pernicieuse que l'affaiblissement de la raison (qui va de pair avec l'affaiblissement de la foi), que la dégradation de la moralité publique et le souffle contagieux des passions d'une génération indifférente pour tout ce qui n'est pas jouissance matérielle, ne vont pas tarder à exercer sur ces tendres âmes que le Christ a tant aimées, que leur mère selon la nature, et l'Église leur mère selon la grâce ont cultivées avec une si jalouse sollicitude. Ces enfants que je vois si heureux, je les assigne sous un bref délai à se retrouver ici pour y observer *le Saint Dimanche* [1], pour y manger la Pâque des Chrétiens. Mon Dieu, mon Dieu, combien y en aura-t-il?

Je les vois donc, ces inexpérimentés voyageurs, se disperser à travers les routes épineuses de la vie, ces nautoniers présomptueux se lancer dans la mer agitée du monde, ces jeunes soldats déposer bientôt l'armure dont on les avait revêtus pour combattre les combats du Seigneur. Le préjugé le plus funeste de notre époque est peut-être celui qui persuade à des parents aveugles que la tâche sainte de l'éducation finit avec la communion première. Pour avoir mis entre les mains de leurs enfants ce passe-port obligé de toutes les conditions sociales, pour s'être arrêtés à temps dans le chemin de l'apostasie où il n'y a plus ni Dieu, ni Évangile, ni Catéchisme, ni Sacrements, ils croient avoir satisfait à toutes leurs obligations. Ne leur parlez pas de livres sérieux, de cours de persévérance, qui peuvent seuls compléter l'instruction élémentaire de la Religion. *Il faut qu'ils travaillent*, voilà la réponse universelle. Oui, vous avez pleinement raison. Le travail est une loi divine; malheur à celui qui tenterait de s'en affranchir! Le mot de saint Paul est plus frappant aujourd'hui qu'il ne l'a jamais été : « Il ne veut rien

[1] Bossuet, *Catéchisme*.

faire, qu'il ne mange donc pas[1] ! » On doit GAGNER SA VIE, et avec le déplacement prodigieux des fortunes de nos jours, nulle existence ne saurait être désormais assurée si elle n'est laborieuse. Mais à côté de la loi du travail Dieu a placé la loi non moins nécessaire du repos. Il est physiquement démontré que six jours d'un travail assidu donnent plus à la production que les sept jours d'un travail ininterrompu qui use prématurément les forces et appauvrit sensiblement le principe vital des races humaines ; il l'est moralement que l'Ouvrier sans Dimanche, et par conséquent sans religion pratique, est presque toujours imprévoyant et dissipateur, tandis que le Chrétien contracte des habitudes de régularité et d'économie qui lui permettent non-seulement de diriger honorablement ses affaires, mais encore de venir au secours de ses frères malheureux. Et j'oserais dire du travail impie du Dimanche ce que le Sage dit quelque part du pain du crime : *il remplit la bouche de gravier*.

J'ai nommé les affaires. Le Fils de Dieu m'apprend qu'il n'y en a qu'une. Se sauver de la corruption du monde, se bien convaincre que la seule destination de la vie présente est la préparation à la vie immortelle, que l'on ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu[2] ; faire, non pas sa fortune, mais son éternité, voilà l'unique nécessaire[3] !

Que deviendra la jeunesse, je ne dirai pas formée, mais délaissée par de tels parents? Elle abandonnera d'abord le devoir qui sauvegarde tous les autres (le bon sens de la langue française a rendu synonymes ces deux expressions : *faire ses Pâques et faire ses devoirs*), puis insensiblement le repos sanctifié, puis enfin peut-être la prière elle-même. Elle sera infidèle à ces obligations essentielles du Christianisme que ramènent chaque année, chaque semaine, chaque jour. Les voyez-vous ces pauvres enfants que l'É-

[1] II Thess. 3. — [2] Matt. 4. — [3] Luc, 10.

glise avait réchauffés sous ses ailes, livrés sans défense à toutes les séductions que leur offre le péché, à tous les piéges qui sont tendus à leur innocence? De combien de périls ne sont-ils pas assiégés? Périls des ateliers et des écoles, des compagnons et des maîtres, des maisons de travail et des lieux de plaisirs; périls de la foi et des mœurs, du blasphème et de l'hérésie, des lectures et des correspondances; périls extérieurs, périls plus redoutables encore que l'homme porte au fond de son cœur dans les jours orageux de son adolescence où il n'a pas de plus mauvais conseiller ni, par conséquent, de plus cruel ennemi que lui-même. C'est à ces dangers qu'ont succombé les générations sorties du sein des tempêtes révolutionnaires et qu'il faut arracher à tout prix les générations futures en les faisant rentrer dans l'Église de Dieu, Arche sainte, arche unique de salut pour les peuples comme pour les individus.

Représentez-vous, mes frères, le désespoir d'une mère qui n'a pas su user de sa légitime influence pour empêcher que son fils ne tombât entre des mains mercenaires qui font de l'éducation un métier et non un sacerdoce. Elle eût dû s'armer, comme Jésus-Christ, d'un fouet vengeur pour chasser les marchands du Temple. Elle déplore amèrement les résultats de son imprévoyance. Le brusque changement qui s'est opéré dans le caractère de son enfant, dans ses procédés et jusque sur sa physionomie qui n'est plus le miroir de l'innocence, le rend presque méconnaissable aux yeux mêmes de sa mère. Il évite le sourire maternel qui lui était naguère la plus douce des récompenses parce qu'il sait bien qu'il n'en est plus digne. Les consolations de l'amitié n'ont plus d'accès auprès de cette infortunée; elle répète avec le Patriarche auquel on présentait une robe ensanglantée qu'il croyait celle de Joseph : « Une bête féroce a » dévoré mon fils [1]. » Elle médite tristement la parole du

[1] Gen. 37.

Sauveur : « O Père Saint !.. j'ai gardé ceux que vous m'avez » donnés, et aucun n'a péri, sinon le Fils de perdition [1]. » Malheur à celui par qui le Fils de l'Homme est trahi ! Il » vaudrait mieux pour lui qu'il ne fût jamais né [2]; » et cette autre : « Heureuses les femmes stériles et les entrailles qui » n'ont point enfanté, et les mamelles qui n'ont point » nourri [3] ! »

Mère chrétienne, que ferez-vous pour conjurer de telles catastrophes ? Quand l'heure sera venue où vous devrez accomplir une séparation que l'impérieuse nécessité vous commandera et dont le baume de la Religion pourra seul adoucir l'amertume, vous chercherez de nobles âmes qui sachent comprendre la vôtre ; qui, loin de redouter, sollicitent votre surveillance maternelle ; qui n'adulent point votre enfant, mais qui ne lui rendent point non plus trop pénible l'éloignement de sa mère ; qui continuent l'œuvre sainte que vous avez commencée en lui, et qui lui inspirent pour le vice la même horreur que pour le meurtre. Que si une famille voulait le remettre entre des mains, je ne dis pas indignes, mais seulement douteuses, retrempez-vous dans l'énergie de la foi et souvenez-vous qu'il est écrit de la mère des Machabées que Dieu lui avait donné la virilité d'un héros en même temps que la sensibilité d'une femme [4].

C'est à des âmes de ce caractère que les pieux parents de Marie confièrent le plus précieux des dépôts. Dans les anciens jours, l'Écriture nous parle des saintes Femmes qui habitaient les galeries du Tabernacle [5], et l'Histoire sacrée des derniers temps nous entretient des jeunes filles qui, auparavant, demeuraient renfermées, mais que l'invasion du Temple par Héliodore fit sortir de leur retraite pour se réfugier aux pieds du Grand Prêtre Onias. Menacées de sa fureur sacrilége, ces innocentes victimes priaient le Seigneur et tendaient leurs bras vers le Ciel [6]. On dit même que par

[1] Jean, 17. — [2] Matt. 26. — [3] Luc, 23. — [4] II Mac. 7. — [5] Exod. 38. — [6] II Mac. 3.

un privilége sublime, le Sanctuaire, quelque inaccessible qu'il fût, s'ouvrit devant elle, et qu'après y avoir prononcé sa Consécration virginale, elle y rentra souvent pour jouir des communications du Très-Haut. « Si une âme veut trouver son » Dieu, nous dit saint Augustin, il lui faut le calme de la soli» tude[1]. » Le monde ferait trop de bruit autour d'elle et l'empêcherait de distinguer la voix du Seigneur. C'est dans le silence qu'il parle; c'est dans le secret qu'il se manifeste au cœur. Les ravissements de l'extase ne portèrent point Marie à dédaigner le ministère des prêtres ou à s'affranchir de l'autorité de ses maîtresses. L'humilité, le respect, l'obéissance, la candeur, la simplicité faisaient l'admiration de ses institutrices et de ses compagnes. Nous ne voyons pas que les travaux brillants soient entrés dans le plan de son éducation. La Grande Reine se contenta de se former aux occupations journalières qu'une mère de famille doit pratiquer dans son intérieur. Elle était la vraie Femme forte entre les mains de laquelle le Saint-Esprit a placé des fuseaux, et non pas des pinceaux, des tissus de laine et de lin, et non pas des broderies de soie et d'or. Les fuseaux ont vieilli; mais l'aiguille est demeurée l'insigne de la femme. Je ne vous dirai pas de ne point payer votre tribut aux Beaux-Arts, vous ne m'écouteriez pas; mais je vous recommanderai de maintenir l'équilibre entre l'éducation trop bornée peut-être de nos aïeules et cet enthousiasme exagéré pour la musique, la peinture, les sciences même dont on n'a pas su assez se garder dans certaines familles. Si la balance doit pencher d'un côté, faites-la incliner vers la simplicité et l'utilité, de préférence à ce que l'on nomme, je crois, élégance d'habitudes et talents d'agrément. Après tout, l'accessoire ne doit jamais être le principal, et celui qui recherchera votre fille ne vous demandera pas une artiste, mais une épouse vertueuse qui lui promette une mère dévouée pour ses enfants.

[1] S. Aug., 17e Traité sur saint Jean.

La meilleure des prières est l'action de grâce. Le langage vrai de la reconnaissance suggère au bienfaiteur la pensée d'ajouter encore à des dons qui ont été si bien placés. La profonde gratitude de Marie la rendait de plus en plus digne des bienfaits que lui réservait le Seigneur. Cette jeunesse où elle ne goûta que les délices de la solitude [1] et les douceurs de la piété était la seule qui pût convenir à Celle que Bossuet nomme l'honneur de son sexe [2] et que Dieu préparait à être la Mère de son Fils.

Il y a encore aujourd'hui de ces précieux asiles où les Enfants de l'autel et les Vierges du cloître se consacrent à l'éducation de la jeunesse, saintes pépinières de catholiques fervents et de dames chrétiennes qui ont compris le noble but de la vie humaine et qui ont plus d'une fois forcé le monde à reconnaître la différence qu'il y a entre les systèmes brillants dont il est épris et les graves principes qu'inspire l'Évangile et que pratique l'Église. Loin de nous certes, l'idée de comparaisons odieuses. Couvents ou pensionnats, séminaires ou colléges, tout nous est bon pourvu que la Religion soit la Reine de ces ruches d'où doivent sortir les jeunes essaims qui feront goûter à notre société malade le miel de toutes les vertus.

Ai-je besoin de vous rappeler que vainement travaillent les architectes, si le Seigneur n'affermit la maison [3], et que tous les efforts de la Mère elle-même seront stériles si le secours ne lui vient d'en haut [4]? Vous enrôlerez vos enfants sous la blanche bannière de Notre-Dame-des-Victoires. De

[1] Speciosa deserti. Ps. 64.

[2] Bossuet, *Catéchisme.* — Je suis heureux de citer souvent cet ouvrage, où les hommes du monde ne soupçonnent pas que l'on retrouve partout l'auteur du *Discours sur l'histoire universelle* et des *Oraisons funèbres.* S'ils consentaient à le lire, quelques-uns d'entre eux y trouveraient la seule chose qui soit plus belle que le génie, et la seule peut-être qu'ils ignorent, la Religion.

[3] Ps. 126. — [4] Ps. 19.

loin comme de près, ils se tourneront vers son Autel que vous leur donnerez pour point de ralliement. Leur cœur filial viendra rejoindre votre cœur maternel dans le Saint et Immaculé Cœur de la Mère de Dieu.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

MARIE MÈRE DE DIEU.

11 MAI.

LA VIERGE.

Missus est Angelus..... a Deo..... ad Virginem.
L'Ange fut envoyé de Dieu à la Vierge.
Saint Luc, ch. I, v. 26-27.

La Vierge ! nom plus pur que la lumière, plus resplendissant que la neige, plus suave que le lis, plus doux que le rayon de miel, plus mélodieux que la harpe des Séraphins ! Nom incommunicable comme celui de Dieu même. Il y a eu de faux dieux ; mais c'est le vrai Dieu qu'a confessé toute langue humaine quand elle a dit simplement : Dieu ! Il y aura des vierges qu'amènera à sa suite l'Épouse du Roi [1] ; mais il n'y a qu'une Fille des hommes que tous les peuples, les idolâtres eux-mêmes, aient reconnue à ce seul nom : la Vierge !

La Vierge, c'est sa désignation ordinaire. La Poésie l'appelle Notre-Dame ; l'Éloquence, Marie ; la Théologie, Mère de Dieu ; la Liturgie d'Orient, Toute-Sainte ; la Liturgie d'Occident, Bienheureuse (admirable réalisation de la Prophétie du *Magnificat !*) ; les Anges la nomment leur Reine ; le Père, sa Fille ; le Verbe, sa Mère ; le Saint-Esprit, son

[1] Adducentur Regi virgines post eam. Ps. 44.

Épouse. Mais nos pères disaient dans leur langage de tous les moments : la Vierge; et vous, mes frères, les héritiers de leur piété, vous avez fait à ce beau nom une addition qui vous honore; il n'y a pas de jour où vous ne la nommiez la Sainte Vierge.

La Vierge est l'image de la Trinité que saint Grégoire de Nazianze appelle la première Vierge : *Prima Virgo Trias.* La Virginité divine est féconde. Dans le sein de l'Éternelle Lumière se consomment la Génération du Verbe et la Procession de l'Amour Substantiel, Lien commun du Père et du Fils. Seul, le Saint-Esprit n'a point de fécondité dans les relations intérieures des trois Personnes adorables. Le temps est venu où il tiendra ce caractère de la médiation de Marie [1], que saint Ambroise appelle la seconde Vierge : *secunda Virgo Maria.* L'Esprit Créateur opérera dans son Cœur Immaculé l'ineffable Mystère du Christianisme. Il formera en ses entrailles le Corps et le Sang que s'unira le Verbe divin. La Virginité féconde de Marie donnera au Fils de Dieu une nouvelle nature, celle des Fils d'Adam. Puis encouragée par ce premier Chef-d'œuvre, elle tirera d'elle-même d'innombrables copies dans toute la suite des âges : elle enfantera des légions de vierges, dans la solitude, dans le monde, dans le Sanctuaire. Voilà le double aspect sous lequel nous allons l'envisager aujourd'hui.

[1] C'est dans ce sens qu'un saint Père a dit ce mot profond que son apparente singularité nous fait placer en note seulement : *Maria totius Trinitatis complementum.* Toute autre interprétation serait répréhensible. L'Église, avec une sagesse inspirée, a toujours veillé à ce que l'on n'attribuât point à la Mère de Dieu ce qui n'appartient qu'à la Nature Divine. On peut voir dans Saint Épiphane, évêque de Salamine, la condamnation des Collyridiens, qui mêlaient des pratiques superstitieuses au Culte de Marie, dont ils semblaient faire une Divinité (Hérés. 79.) Le Protestantisme est tombé dans l'extrémité opposée. Tant il est vrai que l'esprit de l'homme va heurter contre les écueils les plus contraires, quand il a perdu la boussole de la Vérité! Nous pourrions donner de longs développements à ce simple aperçu. Il n'y a peut-être pas un article de foi que la Barque de Saint Pierre n'ait eu à soutenir entre le Charybde et le Scylla de l'erreur. Nous prions nos frères séparés de vouloir bien y réfléchir.

Nous avons déjà vu poindre l'aurore de la Virginité sainte dans la Présentation de Marie au Temple; dans son Annonciation, nous allons la voir éclater de toute part. Ce ne sera qu'à la conclusion de ce grand Mystère que nous jouirons du Titre suprême, celui de la Mère; mais dès l'ouverture, nous trouvons le titre béni, celui de la Vierge. Il n'y ici que des Vierges: la Trinité Éternelle; une Créature Angélique, Vierge des Cieux; une Créature sans tache, Vierge de la Terre, et enfin le Sauveur, le Roi et le Dieu des Vierges. Cette vertu surhumaine donne le dernier trait de pinceau à la grande Figure de Notre-Dame, et ferme avec une inexprimable magnificence cette longue série de préparatifs que Dieu, que les Hommes, que la Vierge, intermédiaire entre les Hommes et Dieu, n'ont point cessé de faire, pour arriver à la divine Incarnation du Verbe et à la Maternité divine de Marie.

Vierge auguste! daignez me soutenir au commencement de cette nouvelle carrière. C'est Gabriel qui le premier a célébré vos louanges. Et moi, pauvre missionnaire, je viens les balbutier dans votre Sanctuaire chéri. Non, je ne pourrai jamais répondre à un tel honneur. Ah! du moins, aidez, aidez ma faiblesse. *Dignare me laudare te, Virgo sacrata!*

On retrouve partout dans l'ancien monde des traces précieuses des vérités et des vertus évangéliques dont Dieu a déposé le germe dans les profondeurs de l'âme humaine que Tertullien appelle naturellement Chrétienne. Rien de plus célèbre dans l'histoire de Rome, avant les jours honteux de sa décadence, que l'institution des Vestales, qui jetait un si beau lustre sur la simplicité des antiques mœurs. Saint Ambroise nous marque cependant la différence profonde qui séparait ces simulacres de la chasteté profane des réalités de la sainte Virginité. L'abnégation, la persévérence, l'humilité protégent celle-ci; l'autre n'avait pas su se préserver de l'intérêt, de l'inconstance, de l'ostentation [1].

[1] Emptitia, temporanea, fastu plena. S. Ambr., *De la Virginité.*

Chose étonnante au premier coup d'œil ! C'est là le seul point sur lequel Israël se soit plus éloigné que la Gentilité de la vérité de l'Évangile. L'évidence des Prophéties lui avait bien laissé voir qu'une Fille des hommes serait la Mère du Messie ; mais l'Incarnation du Verbe Éternel était tellement impénétrable à l'esprit humain, qu'il lui a fallu le plein jour de la Révélation pour dissiper les idées confuses qu'il s'était faites du Mystère de l'Homme-Dieu et de la Vierge-Mère qu'Isaïe avait nommés ensemble dans cet oracle fameux qui résumait tous les autres. C'est pourquoi la Tradition est unanime pour nous entretenir tout à la fois et de la suprême ambition des femmes juives qui avaient le pressentiment de la gloire que Dieu réservait à la Mère du Messie qu'elles espéraient voir naître de leur race ; et du mépris qu'elles portaient à un état qui leur semblait incompatible avec la réalisation de ces brillantes espérances. Par la même raison, elles considéraient la stérilité d'une épouse comme la preuve irrévocable de la malédiction divine.

Combien donc dut être grand l'étonnement des Israélites lorsqu'ils virent la Vierge sans tache se consacrer pour toujours au Seigneur ! Marie seule, et plus tard saint Joseph apprécièrent toute la portée d'un sacrifice aussi agréable au Cœur du Dieu des Vertus. En présence de ce Vœu inouï, saint Bernard interpelle ainsi celle qui eut le courage de le prononcer : « Où aviez-vous lu, ô Marie, que les Vierges » doivent chanter un cantique nouveau? Où aviez-vous lu la » glorification de ceux qui renoncent au commerce des » hommes, à cause du royaume des Cieux? Vous n'aviez à » suivre ni précepte, ni conseil, ni exemple ; mais vous avez » été dirigée par les inspirations de l'Onction qui vous en» seignait tout ; vous avez obéi à l'impulsion du Verbe vi» vant et efficace qui était votre Docteur avant d'être votre » Fils et qui formait votre Ame avant de se revêtir de votre » Chair [1]. »

[1] 2e Homélie des Louanges de la Vierge, n° 7.

Les seuls philosophes qui n'aient pas été en danger de se tromper, parce qu'ils ont étudié à l'École du Père des lumières[1], les Saints, qui ont eu Dieu pour Instituteur et l'Église pour Guide[2], ont distingué dans l'âme humaine trois régions qui correspondent aux trois états de l'homme moral. N'allez pas vous imaginer, mes frères, que les Saints aient cru qu'il y ait dans l'âme quelque chose de matériel. Eux seuls n'ont jamais erré sur son unité, sur sa spiritualité; mais ils en ont parlé comme l'Écriture nous parle des yeux, de la bouche, des mains de Dieu, pour nous peindre l'Invisible, le Véritable, le Tout-Puissant, et ils ont employé de belles images pour nous familiariser avec les idées sublimes que leur enseignait le Saint-Esprit.

Ils nous entretiennent donc d'une région inférieure de l'âme où il n'y a plus de place que pour d'abjectes jouissances. Misérable esclave de la chair du péché dont parle l'Apôtre[3], elle se laisse subjuguer par la tyrannie des sens, elle voudrait éteindre dans cette fange abominable le double flambeau de la raison et de la foi que Dieu avait mis aux mains de l'homme pour qu'il ne s'égarât pas dans les ténèbres des passions. Mes frères, l'âme peut descendre si avant dans l'abîme de la dégradation que saint Augustin nous dit, avec une effrayante vérité, que l'on croirait qu'elle va enfin parvenir à disparaître dans la matière[4]. Arrivée au fond du précipice, elle n'éprouve plus que les convulsions du vertige, elle ne connaît plus que le rire ignoble du mépris[5]. Et que méprise-t-elle, grand Dieu? Vous Seigneur Jésus; vous Marie Immaculée; vous Saints Anges de l'innocence et de

[1] Jean, 1.

[2] *Institutione divina formati audemus dicere.* Sublime prélude de la seule prière d'institution divine, l'Oraison Dominicale, un des plus grands bienfaits que Notre-Seigneur ait laissés à son Église. Ce n'est pas seulement en paroles que l'Église a exprimé sa reconnaissance; elle a placé la récitation du *Pater* au centre de l'*Action* par excellence, le Sacrifice de la Messe.

[3] Caro peccati. Rom. 8. — [4] Animus quodam modo corporascit. S. Aug. — [5] Impius cum in profundum venerit peccatorum, contemnit: sed sequitur eum ignominia et opprobrium. Prov. 18.

la pudeur; vous Saints et Saintes des Cieux; vous Prêtres vénérables, vicaires de la charité du Fils de Dieu, hommes de toutes les miséricordes; vous pauvre père dont elle déshonore les cheveux blancs; vous mère infortunée dont je respecte, dont je n'oserais décrire la douleur. Mais ce que je ne saurais faire, le Saint-Esprit l'a fait. Écoutez: « Ils commencèrent tous deux à pleurer ensemble de ce que leur fils ne revenait pas au jour marqué. Sa mère surtout répandait des larmes pleines d'amertume et disait: Hélas! mon enfant! mon enfant! pourquoi es-tu parti si loin, toi la lumière de nos yeux, le bâton de notre vieillesse, le soulagement de notre vie, l'espérance de notre postérité? Nous qui en toi seul possédions tout, nous ne devions pas te laisser aller loin de nous.... Sa douleur était sans remède; elle rejetait toute consolation, et sortant tous les jours elle regardait de tous côtés, et allait dans tous les chemins par lesquels elle espérait qu'il pourrait revenir pour le voir de loin quand il reviendrait[1]. »

S'il a suffi de l'absence pour inspirer ces vives alarmes au cœur d'une bonne mère, que dire donc des angoisses de celle qui fait l'horrible découverte d'un abîme creusé par le vice entre son âme et celle de son enfant pour la rédemption duquel elle donnerait vingt fois sa vie? Peut-être habite-t-elle une province éloignée où il avait longtemps respiré à ses côtés l'air pur de la Religion et de la Famille. Que de fois son affection et sa sollicitude sont venues le chercher au milieu du tourbillon de cette capitale, gouffre immense qui a englouti tant de jeunes existences! Il fut un temps où elle allait au-devant de lui quand il reprenait joyeux le chemin de la maison paternelle; aujourd'hui elle ne l'oserait; ses yeux noyés dans les larmes trahiraient le secret de son cœur brisé par ce même retour qui, au lieu des félicités angéliques, va lui apporter les tour-

[1] Tob. 10.

ments de l'Enfer. Elle se dit qu'elle a perdu son fils, comme le damné se dit qu'il a perdu son Dieu. Le fruit de la Mer Morte fait du moins illusion au voyageur que séduisent sa fraîcheur et son coloris. Ce n'est que lorsqu'il le porte à ses lèvres qu'il le trouve amer et plein de cendres. Ici l'illusion n'est plus possible; non, pas même à une mère; trop profonds sont les ravages, trop corrosive est l'empreinte du démon de l ignominie qui traîne à sa suite les mécomptes de l'orgueil, les dépits de l'envie, les lâchetés de l'égoïsme; qui absorbe toutes les saintes émotions de l'âme, la piété, la sincérité, la bienveillance, la douceur. Pleurez, Anges de la paix, sur cette plante étiolée, sur cette fleur desséchée, sur cette vie épuisée à l'avance! Après s'être jouée de tout, de sa santé, de ses forces, de son avenir, de son intelligence, de son cœur, après avoir tout méprisé, cette déplorable victime des passions a fini par ne plus avoir aussi que du mépris pour elle-même, pour sa Conscience, pour son Éternité. Indifférente à tout, elle a commis le crime exécrable qui substitue à l'image de Dieu l'image de la bête[1]; elle n'en rougit plus. Le tonnerre des justices divines gronde sur sa tête sans la faire pâlir. Elle s'est suicidée; elle a assisté à ses propres funérailles, et elle ne sait plus pleurer, et elle ne sait plus gémir[2]! Pauvre mère, priez pour elle! ô Église, Mère spirituelle, priez pour elle! Vierge secourable, Mère de Dieu, poussez en sa faveur un soupir de miséricorde; obtenez de votre Fils cette résurrection inespérée : c'est un miracle que nous vous demandons; mais nous sommes ici dans le sanctuaire de vos merveilles : ô Notre-Dame des Victoires, priez pour elle!

Réfléchissez-y, Chrétiens; en vous dévoilant cette plaie hideuse, je vous ai indiqué la cause d'une autre plaie qui a

[1] Erubesce, anima, divinam in pecorinam mutasse naturam. S. Bernard.— [2] Animam tuam miser perdidisti, ipse ambulans funus tuum portare cœpisti, et non acriter plangis, non jugiter ingemiscis. S. Cyprien, 5e sermon *sur Ceux qui sont tombés.*

souvent attristé votre foi : le vice impur engendre l'athéisme pratique. Quand un jeune homme vient vous dire : Je ne crois plus à rien, informez-vous du jour où ses croyances ont été ébranlées, et s'il est sincère il se répondra à lui-même, sinon à vous : C'est quand, pour satisfaire les vils instincts, je me suis dit : Je voudrais bien que la foi de Bossuet et de Descartes, de Pascal et de Fénelon n'eût pas des caractères aussi frappants d'évidence. Ne pourrai-je pas assembler dans mon cœur assez de nuages pour voiler à mes faibles yeux l'éclat de la Vérité éternelle? Étrange coïncidence! Il n'a désiré de perdre la foi du vrai Dieu qu'après avoir commencé à sacrifier à l'idole de la Volupté. Vous avez compris que c'est d'un père bien plus que d'un maître qu'a besoin ce pauvre enfant : vous lui avez conseillé d'aller se montrer au prêtre. Il est retourné auprès du Confesseur charitable qui s'affligeait de ne plus le revoir. Les doutes de son esprit se sont dissipés au moment qui a vu cesser les inquiétudes de son cœur. Depuis que le calme est rentré dans son âme, il n'est plus intéressé à se créer des difficultés chimériques. Sa haine de la lumière n'avait d'autre principe que son aversion pour la vertu[1]; car si la Foi est la racine de la Charité, la Charité à son tour est la gardienne de la Foi.

Il y a une région mitoyenne de l'âme où elle se tient au-dessus des ténèbres du péché et de la mort sans atteindre cependant aux sommets radieux de la perfection. Le Sauveur nous apprend que la vocation à la sainte Virginité n'est réservée qu'à l'élite de ses disciples[2]. Il appelle à d'autres devoirs l'immense majorité des hommes. Le même Apôtre qui nous conseille de vivre comme lui, en nous consacrant à une vie purement spirituelle, nous entretient aussi du grand Sacrement que Jésus-Christ a fondé pour être l'image de l'Alliance indissoluble qui l'unit à l'Église formée de ses Plaies et de son Sang sur le lit nuptial de la Croix.

[1] Omnis enim qui male agit, odit lucem. Jean, 3, — [2] Matt. 19.

Vous le savez, mes frères, cet état est saint. Sans doute, ceux qui l'ont embrassé n'échapperont point à la tribulation ; mais Dieu leur promet des consolations précieuses s'ils savent aimer en lui l'objet de leurs légitimes affections, s'ils ne voient leurs amis, leurs parents, leurs enfants qu'avec des regards qui embrassent l'éternité, s'ils respectent cet ordre de la charité [1], dont le martyr Polyeucte nous a laissé la sublime expression quand, renonçant aux joies domestiques pour courir à la mort, il dit à Pauline :

. . . . . Je vous aime
Beaucoup moins que mon Dieu, beaucoup plus que moi-même [2].

Ce beau trait a trouvé un imitateur dans les âges modernes de l'Église. Thomas Morus, l'honneur de l'Angleterre, s'était refusé à prêter un serment sacrilége ; jeté en prison par Henri VIII, il répondit à plusieurs de ses amis qui, faisant bon marché de la vérité, lui représentaient qu'il ne devait point être d'une autre opinion que le Parlement de son pays : « Si j'étais seul contre tout le Parlement, je me » défierais de moi-même ; mais j'ai pour moi toute l'Église » Catholique, le grand Parlement des Chrétiens. » Sa femme le conjurait d'obéir au Roi et de se conserver à sa chère famille : « Combien d'années, lui dit-il, pensez-vous que je » puisse encore vivre ? — Plus de vingt ans, répondit-elle. — » Ah ! ma femme, voulez-vous donc que je change l'Éternité » avec vingt ans ? » Il mourut sur l'échafaud [3]. Je ne pense pas qu'il y ait un plus beau trait dans l'histoire d'Angleterre. Ces paroles me semblent encore sortir du fond de son tombeau, et je demande aux enfants de la Grande-Bretagne : Qui de vous ne voudrait être assuré de se trouver un jour où est Thomas Morus ? Et croyez-vous y arriver en prenant un autre chemin que celui qu'a suivi ce savant et magnanime Chancelier ?

[1] Cant. 2. — [2] Corneille. — [3] Stapleton, *Vie des trois Thomas.*

Mais les Saints nous parlent d'une partie supérieure de l'âme où elle se retire le plus loin possible de la région infime des sens, pour qu'aucun grain de poussière ne vienne ternir l'éclat de sa blancheur; où, quoique renfermée dans un tabernacle d'argile, elle est par vertu ce que les Esprits de lumière sont par nature; où, enfin, à la différence de ceux qui voudraient matérialiser jusqu'à l'intelligence, elle cherche à spiritualiser jusqu'à la matière. La chair devient angélique, dit Tertullien, *angelizatur caro* [1]. Ce n'est pas assez de lui refuser les satisfactions de la convoitise; il faut la dompter, la réduire dans toutes ses puissances, la broyer sous le pressoir de la Croix, la contraindre à porter les stigmates de Jésus crucifié [2], la faire mourir avec lui [3], l'enfermer dans son sépulcre [4], et ne l'en laisser sortir que pour montrer aux hommes la mortification du Sauveur [5] imprimée sur des corps qui semblent déjà dépouillés de leur nature [6] et transfigurés par la Résurrection glorieuse.

C'est dans ce Paradis de l'âme que Marie est entrée la première. Elle a compris dans toute son étendue la prépondérance de l'esprit sur les sens; elle a renoncé à toutes les affections terrestres pour ne plus respirer que du côté du Ciel; elle a offert le sacrifice volontaire dont avait parlé le Psalmiste [7]. Comblée de la plénitude des Grâces, elle les a reportées à l'Auteur de tout don parfait; sa nourriture, comme celle de son Fils, a été de faire la volonté de Celui qui l'avait envoyée [8]. L'Homme-Dieu s'est renfermé dans le soin des affaires de son Père [9]. La Vierge-Mère a été sainte dans son corps aussi bien que dans son âme, parce qu'elle n'a eu qu'une pensée, le service du Seigneur [10].

Nous vous disions dernièrement que le langage par lequel

[1] Tertullien, *De la Résurr. de la chair*, n° 26. — [2] Galat. 6. — [3] II Tim. 2. — [4] Rom. 6. — [5] II Cor. 4. — [6] Habent aliquid jam non carnis in carne. S. Aug., *De la Sainte Virg.*, n° 21. — [7] Voluntarie sacrificabo tibi. Ps. 53. — [8] Jean, 4. — [9] Luc, 2. — [10] Virgo cogitat quæ Domini sunt ut sit sancta corpore et spiritu. I Cor. 7.

l'homme se manifeste à lui-même sa pensée, aussi bien qu'il la manifeste aux autres, est le privilége sublime qui l'élève infiniment au-dessus des animaux; mais voici le privilége par excellence, celui qui le met en rapport avec son Créateur et qui ne le place que peu au-dessous des Anges [1]; c'est la Religion : et quand la Religion s'empare d'une âme tout entière, il faut, pour peindre ce dévouement sans limites, un nom qui réponde à une si haute perfection; ce nom nouveau, je vous invite à ne pas l'oublier, c'est la Consécration virginale.

Que faut-il pour produire un grand homme? Une riche nature qui se donne à une riche idée. Homère, Platon, Démosthènes, Alexandre, Napoléon n'ont eu besoin que de ces deux choses pour représenter le génie de la poésie, de la philosophie, de l'éloquence, des conquêtes et des lois. Il suffit à un mortel de découvrir un des secrets de la Toute-Puissance pour qu'il reçoive de ses semblables le nom de génie créateur. Ainsi de Newton, qui a rencontré la loi de la gravitation; ainsi de Colomb, qui s'est obstiné avec une volonté de fer, parce qu'il avait la certitude de la foi en Dieu et en lui-même, à doter malgré elle la vieille Europe d'un nouvel hémisphère. L'Humanité fut ingrate pour lui; le Monde qu'il avait fait sortir de l'Océan s'appela l'Amérique, et non pas la Colombie; ses envieux lui dirent à lui-même : *Rien n'était plus aisé*, et il n'eut à leur opposer que cette héroïque réponse : *Je n'en doute point, mais personne ne s'en est avisé, et c'est ainsi que j'ai découvert les Indes.* L'Angleterre fut plus juste pour Newton; elle plaça sa cendre parmi les tombes royales de l'Abbaye de Westminster et elle y écrivit : « Félicitez-vous, mortels, d'avoir possédé celui qui a » agrandi et honoré l'esprit humain [2]. »

[1] Ps. 8.

[2] Sibi gratulentur mortales
Tale tantumque extitisse
Humani generis decus.

Il en va de même dans l'ordre surnaturel. Si vaste est le champ de la Vérité Divine que, pour avoir exploré une seule partie de son domaine, les Pères de l'Église ont identifié leur nom à celui de la matière qu'ils ont traitée. Saint Hilaire de Poitiers a attaché le sien à la Trinité; saint Athanase, à la Divinité de Notre-Seigneur; saint Léon, à son Incarnation; saint Augustin, à sa Grâce; saint Thomas-d'Aquin, au Sacrement de son Amour; saint Bernard, aux Grandeurs de sa Mère. La pensée de Xavier, de Vincent de Paul, de Thérèse de Jésus, de François de Sales ne se peut plus séparer de l'idée du zèle, de la charité, de la piété, de la douceur chrétiennes. Le souvenir de l'incomparable Paul se lie intimement au nom même de l'Évangile, et pour la gloire de la France, Protestants et Catholiques ne peuvent entendre le nom de Bossuet sans songer aussitôt au Fléau de l'hérésie et à l'Athlète de l'Église.

Mais quand je contemple le Roi des Docteurs et des Saints, quand j'aperçois sur un plan secondaire Celle qui a donné au Monde la pure Lumière de la Vérité et de la Vie[1], tout nom humain disparaît; les ombres de la nuit du péché n'ont pas pu tenir et les étoiles du Ciel de la Grâce s'évanouissent à leur tour en présence de l'Aurore et du Soleil d'Intelligence[2] et de Justice[3]. Chacune des vertus évangéliques considérées isolément, la pauvreté, l'humilité, l'obéissance, la résignation, la patience, l'abnégation qui s'oublie pour se sacrifier à Dieu, trouvent à l'instant leur perfection suprême en Jésus et en Marie, le Dieu et la Reine de toutes les vertus.

Comme pour l'examen de la vie de leurs semblables, les hommes se diviseront aussi en deux camps dans l'appréciation qu'ils feront du Divin Bienfaiteur et de la Grande Bienfaitrice des Mortels. L'ingratitude des Fils d'Adam et d'Ève ne reculera pas devant les folies de la haine[4], les fureurs

[1] Lumen æternum mundo effudit. Préface des fêtes de la Sainte Vierge. — [2] Sol intelligentiæ. Sag. 5. — [3] Orietur vobis sol justitiæ. Malac. 4. — [4] Oderunt me gratis. Ps.34.

du blasphème[1] et les trahisons de l'apostasie[2]. La reconnaissance des Enfants de Jésus et de Marie défiera la concupiscence de la nature et les séductions du monde, résistera aux scandales comme aux persécutions, embrassera tous les dévouements de la vie et de la mort. La Sainte Virginité ne sera pas un des moindres signes de contradiction entre la Religion du Ciel et les religions de la terre ; elle fera l'amour et la force de l'Église de Dieu, qui ne connaîtra point d'autre nom que celui d'Épouse Immaculée de Jésus-Christ[3], non moins que le désespoir et la rage de ces innombrables sectes qui, en quittant le sein de leur Mère, prennent le nom des Hérésiaques, leurs inventeurs, et portent par là même sur leurs fronts le sceau d'une origine qui n'est plus, hélas! celle de l'Évangile éternel[4].

L'insensibilité va de pair avec la volupté. Quand on ne refuse rien à ses plaisirs, on est bien près de violer les droits les plus sacrés de la nature. Néron fut *un monstre d'impudicité*. Il a fallu un Suétone pour décrire le hideux mariage que l'infâme contracta à la face du soleil. Il a fallu un Tacite pour imprimer une flétrissure immortelle à *ce monstre de férocité*, ou plutôt c'est des entrailles d'une Mère qu'est parti ce cri terrible qu'elle adressa au bourreau que lui envoyait son fils : *Ventrem feri*[5] *! Frappe-moi au sein!* Elle reconnaissait que le sein qui avait pu porter Néron l'avait bien mérité ! Que dire d'un Luther qui a la barbarie de déchirer le sein maternel de l'Église Catholique et qui se fait un jeu de la Bénédiction qu'elle donne aux époux, en la faisant prononcer par un de ses pareils sur sa tête sacrilége et sur celle de sa complice, Catherine de Bor? Que dire d'un Henri VIII, le meurtrier des Saints du Seigneur, qui égorge ses femmes pour convoler à des noces nouvelles? O noble Angleterre, je te le prédis, tes sympathies abandonneront

[1] Prætereuntes blasphemabant eum. Marc, 15. — [2] Proditores, protervi, tumidi, et voluptatum amatores magis quam Dei. II Tim. 3. — [3] Éphés. 5. — [4] Vidi Angelum habentem Evangelium æternum. Apoc. 14. — [5] Tacite.

enfin cet être pétri de fange et de sang, et tu rapporteras bientôt l'arrêt que tu rendis dans un jour de délire contre le Pontife Romain qui se refusait à lui ouvrir la voie de la dissolution, qui se trouve toujours être celle de la cruauté.

Les Mœurs, les Mœurs! s'écriait autrefois le Chancelier de l'Hospital. Sauvons les mœurs, nous sauverons en même temps, mes frères, la tendre pitié, la bonté secourable et toutes les affections généreuses qui périssent inévitablement dans la corruption de l'immoralité, comme elles trouvent dans la Pureté leur unique sauvegarde et dans la Virginité leur plus complète expression.

Origène, qui commençait à écrire dès la fin du second siècle de l'Église, nous a laissé cette admirable parole : « Jésus est le premier modèle de la Virginité parmi les hommes, comme Marie l'est parmi les femmes[1]. » Bonnes Religieuses, que je vois ici retremper votre dévouement aux lieux mêmes qui l'ont vu naître, aux inspirations du Calvaire, du Tabernacle et de la Vierge des Victoires ; Servantes de Dieu et du Pauvre, je ne dirai rien qui puisse contrister votre modestie ; je laisserai à vos œuvres le soin de faire votre éloge[2]. Vos Sœurs sont déjà parties pour voler au secours de nos frères sur les champs de bataille de l'Orient. Vous les y rejoindrez peut-être, c'est l'ambition de vous toutes, je le sais. Filles de la Charité sainte, parce que vous vous êtes consacrées à la sainte Virginité, vous étonnerez, par la simplicité et la candeur, qui ne vous permettent pas de voir les miracles de votre immolation, les infortunés sectateurs de Mahomet ; vous forcerez la vieille Angleterre à vous rendre l'hommage qu'elle paya autrefois aux Prêtres vertueux que la tempête révolutionnaire avait jetés sur ses plages et en faveur desquels elle retrouva les traditions hospitalières des temps catholiques[3]. A quelque culte qu'il appartienne, le

[1] Origène, *Comm. sur saint Matthieu*, édit. Huet, p. 225. — [2] Laudent eam in portis opera ejus. Prov. 31. — [3] On sait combien le nom de ces pré-

soldat mourant croira voir en vous un Ange tutélaire envoyé du Ciel à son chevet pour panser ses plaies et lui faire retrouver sur une terre désolée les soins délicats de la tendresse maternelle. Pour moi, je veux vous montrer la palme que Dieu vous destine; la voici : « Aussitôt que sainte Thérèse aperçut le Saint Viatique, ses forces parurent se ranimer, son visage s'enflamma et on lut dans ses yeux l'ardeur qui dévorait son âme; elle les tourna vers Jésus-Christ et elle s'écria avec transport : « O mon Sauveur et mon Époux! elle est donc arrivée cette heure après laquelle j'ai tant soupiré!... Je touche au moment de ma liberté... que votre volonté soit faite! L'instant est venu où je sortirai de mon exil et où mon âme trouvera dans votre présence le bonheur qu'elle désire depuis si longtemps[1]. » C'est ainsi, mes frères, que les Vierges suivent l'Agneau partout où il porte ses pas[2], Fiancées de Jésus dans cette vallée de larmes et ses Épouses au festin des Noces éternelles!

Ce n'est pas à nous de célébrer la beauté de la Couronne virginale du Sacerdoce; aussi nous ne ferons qu'une réflexion. Partout où le Prêtre l'a laissée tomber de sa tête, l'homme de Dieu a disparu, et il n'est plus resté qu'un homme du monde, incapable d'être le Tuteur de l'orphelin, le Père du malade, la Providence de l'indigent. Ce n'est pas trop de tous les trésors d'un cœur sacerdotal pour remplir un ministère dont les fonctions s'étendent tous les jours en proportion de tant de misères, de tant de souffrances inconnues aux époques précédentes. Melchisédech, le type immortel du Sacerdoce, n'avait point de famille[3], parce que les affections du Prêtre ne doivent point être divisées entre des parents auxquels l'uniraient les liens de la chair et du sang, comme parle l'apôtre saint Jean[4], et cette famille spirituelle que Dieu et l'Église ont confiée à ses entrailles

tres est demeuré cher aux Anglais. L'abbé Carron, de si douce et de si sainte mémoire, est surtout l'objet de leur vénération.

[1] Alban Butler, 15 octobre. — [2] Apoc. 14. — [3] Hebr. 7. — [4] Jean, 1.

miséricordieuses. Ira-t-il au lit des pestiférés, celui qui doit se conserver pour son épouse? Videra-t-il sa bourse entre les mains du pauvre, celui qui doit pourvoir à l'établissement de ses enfants? Non, il n'y a que l'homme dont le cœur n'est point partagé entre Dieu et la créature [1], qui ait le droit d'être l'interprète de la Parole de Dieu, le médecin des blessures de l'âme, le confident de toutes les douleurs. Il n'appartient qu'à lui de monter à l'Autel du Seigneur, d'appeler la Victime sans tache, d'ouvrir les Cieux pour en faire descendre Dieu son Père et pour y faire monter les Hommes ses Frères.

O Sainte Virginité! que vous êtes belle! Le Verbe Divin vous doit sa naissance éternelle dans les splendeurs des Saints, sa naissance temporelle dans le Cœur Immaculé de Marie, sa naissance Eucharistique sur les lèvres et entre les mains de ses Prêtres!

[1] Qui sine uxore est, sollicitus est quæ Domini sunt, quomodo placeat Deo. Qui autem cum uxore est sollicitus est quæ sunt mundi, quomodo placeat uxori, et divisus est. 1 Cor. 7.

12 MAI.

LA SALUTATION ANGÉLIQUE.

Ave, gratia plena : Dominus tecum : benedicta tu in mulieribus.

Je vous salue, ô pleine de grâce : le Seigneur est avec vous : vous êtes bénie entre les femmes.

Évangile selon Saint Luc, ch. I, v. 28.

Ce sont les paroles de l'Ange à Marie, et ce sont celles que nous allons lui adresser ce soir. Je vous demande la permission de ne point vous entretenir aujourd'hui, mes chers frères, pour ne parler qu'à la Mère Bien-aimée à laquelle vous les dites si souvent, ou à l'Adorable Trinité dont Elle reçoit les premières communications. Heureux si je puis vous suggérer quelques sentiments qui viennent soutenir votre attention dans la douce récitation de la Salutation Angélique.

Ave! Nous vous saluons donc, Bienheureuse Vierge Marie! Quel bonheur pour nous d'avoir en trois paroles tous vos titres de *mérite*, ô vous qui êtes *pleine de grâce; de gloire*, ô vous qui *êtes avec le Seigneur; de bonté*, ô vous qui ne *recevez les bénédictions divines* que pour les répandre sur le monde! Ces trois paroles, nous voudrions les redire incessamment; mais nous ne le saurions, et nous nous en consolons en répétant ces trois lettres : *Ave*. Nous n'avons pas besoin d'ouvrir la bouche pour les proférer; il suffit d'un soupir de notre cœur qui veut s'élever jusqu'au Vôtre : *Ave!* La Salutation Angélique comprend toutes vos louanges, l'*Ave* toutes nos invocations. *Elle* est le magnifique abrégé des discours de vos Panégyristes, des ouvrages de vos Théologiens, des oracles que vous ont consacrés les Écritures : *il* renferme notre amour pour la beauté de votre âme, *ô pleine*

de grâce ; notre admiration pour l'excellence de votre dignité, *ô Compagne du Seigneur*, notre confiance filiale en votre maternelle tendresse, *ô Dispensatrice des bienfaits* de Votre Fils, le Fils de Dieu, Notre Seigneur et Notre Frère.

Ave ! Ce n'est pas un mortel qui l'a composé, mais le Très-Haut qui envoya un Serviteur fidèle pour remplir le plus glorieux des Messages. Ce n'est pas la Terre qui l'a fait monter vers le Ciel ; c'est le Ciel qui l'a fait descendre sur la terre. Ce n'est pas un Homme qui l'a dit le premier, mais un Archange. Nous prions aussi Gabriel d'être notre Mandataire pour vous le présenter en notre nom [1]. *Ave !* Il n'y avait qu'une pure Intelligence qui fût digne de le prononcer : mais vous voulez bien que malgré ses infinies misères, l'Homme né de la femme [2] crie vers vous de cette vallée de larmes : *Ave*, *Regina Cœlorum*, je vous salue Reine des Cieux. Quand il est admis à pénétrer dans le palais des rois, il regarde comme un grand jour celui où il reçoit cet honneur. Et voilà que le plus chétif de vos sujets, ô Reine des Peuples et des Rois, peut se présenter devant vous aussi souvent qu'il lui plaît, sûr d'un favorable accueil dès qu'il vous apporte l'*Ave*. L'enfant qui ne fait que le bégayer, l'ignorant qui ne sait pas autre chose, le malheureux dont la voix est étouffée par les larmes, le pauvre pécheur lui-même qui a oublié tout le reste, viennent tous se prosterner aux pieds de Votre Trône qu'ils savent bien être celui de la Grâce ; ils y déposent l'hommage précieux, l'*Ave*, et ils en remportent la joie et le calme, ou du moins la consolation et l'espérance.

Ave ! C'était la Salutation du Seigneur. Que de fois l'aimable Sauveur vous l'a-t-il adressée ! Un bon fils est heureux d'acquitter une dette aussi sacrée ; y manquer, ce serait ou-

[1] Gabrielis ab ore sumens illud ave, peccatorum miserere. *Antienne Alma.* — Sumens illud ave Gabrielis ore, funda nos in pace. *Hymne Ave Maris Stella.* — [2] Homo natus de muliere, brevi vivens tempore, repletur multis miseriis. Job. 14.

trager la piété filiale. Vous l'avez si souvent recueillie sur ses lèvres divines, que nous, les enfants d'adoption, nous sentons une inexprimable confiance en vous la redisant après lui, parce que, malgré notre indigence, nous ne pouvons qu'être agréables à la meilleure des Mères quand nous la faisons souvenir du meilleur des Fils.

Ave! C'est le refrain des hymnes que vous chante l'Église. *Salve Regina*, *Mater Misericordiæ*, vous dit-elle : Je vous salue, Souveraine Mère de miséricorde, notre vie, notre douceur, notre espérance, je vous salue *Salve! Ave Regina Cœlorum*, *ave Domina Angelorum*, Salut, Princesse des Cieux, Salut Dominatrice des Anges, *Salve radix*, *Salve porta*, Salut racine de l'arbre de la Vie, Salut porte de la Lumière qui a dissipé les ténèbres du crime et qui a éclairé le monde des feux de la Grâce! Salut, Étoile des mariniers, *Ave Maris Stella!*

Ave! C'est la prière qui accompagne celle du Seigneur. Nous honorons notre Mère après avoir adoré Notre Père qui est aux Cieux. C'est notre premier souhait quand l'aube matinale ramène les tintements de l'*Angelus* ; c'est notre rafraîchissement au milieu des ardeurs du midi, quand le signal béni fait découvrir toutes les têtes et incliner tous les fronts, non-seulement dans les campagnes, mais encore dans beaucoup de nos cités qui ont gardé chèrement la tradition des mœurs chrétiennes; c'est le délassement de nos fatigues, quand le soir, l'*Ave Maria* résonne dans les clochers de toutes les Égliges et achève quotidiennement l'accomplissement de cette Prophétie du Psalmiste : « *Le commencement, le milieu et la fin de mes journées seront marquées par les accords mélodieux* » de l'airain sacré qui m'annonceront que je dois répondre à son appel en récitant ce Message qui est le principe « de notre salut et le fondement de » l'honneur que nous vous rendons, ô Vierge Sainte [1] ! »

[1] Bossuet, *Catéchisme du diocèse de Meaux*, p. 34.

Vespere, et mane et meridie narrabo et annuntiabo tibi[1]. *Je vous salue*, c'est notre action de grâces dans la joie, notre cri d'alarmes dans l'affliction : *je vous salue ;* c'est la prière de notre vie; ce sera celle de notre mort : *Je vous salue ;* c'est le mot de l'amour que des milliers de voix font monter jusqu'à Vous comme un encens d'agréable odeur, à tous les instants du jour et de la nuit; il jaillit en ce moment de la poitrine de tous mes frères ici présents qui n'ont qu'un cœur et qu'une âme pour vous dire, par mon organe, ce que l'Église universelle vous dit, depuis dix-huit cents ans, ce que les Anges et les Saints vous disent immortellement dans ce saint Concert qui rapproche la terre et les cieux : *Ave, nous vous saluons!*

Parmi les filles des hommes, vous n'êtes connue que sous le nom de Marie. Ce n'est pas là pourtant celui que vous donnent Dieu et ses Anges. Préparez-vous, Vierge de Juda, à recevoir la révélation de l'Évangile qui commence en ce moment même avec ce Nom merveilleux que la terre n'eût jamais pu espérer, et que Gabriel vous apporte des Cieux! Je vous salue, ô Pleine de Grace, *Ave, Gratia plena!*

Pleine de grâce, préservée de la contagion originelle, affranchie de la corruption commune, inaccessible aux moindres atteintes du péché, vous avez su mépriser nos fausses joies, nos misérables intérêts et ce cruel amour-propre, la première source de nos déréglements et la dernière chose qui finisse avec nous. Vous avez exercé une infatigable vigilance pour qu'aucun alliage ne vînt se mêler à l'or pur dont était formé le Tabernacle du Seigneur. Pouvait-il y avoir une entrée pour le mal dans ce Vaisseau spirituel destiné à porter la Grâce et l'Auteur même de la Grâce[2]? Mère sans tache de l'Agneau sans tache qui a purifié le monde de ses souillures[3], Mère Sainte et Immaculée du Saint et de l'Im-

[1] Ps. 54, v. 18. — [2] Facta est quasi navis institoris, de longe portans panem suum. Prov. 31. — [3] Matrem Immaculatam de qua Immaculatus procederet, omnium maculas purgaturus. Saint Bernard, 2e Homélie sur les louanges de la Bienheureuse Vierge, n° 1.

maculé[1], vous avez ressemblé à ces arbres de la Création qui sortirent du sein de la terre chargés de feuilles, de fleurs et de fruits. Éclose dans la pureté de la lumière, vous vous êtes épanouie, dès le principe, dans le délicieux Paradis de l'innocence, sans qu'aucun orage ait jamais agité votre Conscience, sans que le souffle des passions humaines ait troublé la paix inaltérable de votre Cœur, sans que le vent brûlant de la tentation ait détaché votre Ame virginale de Dieu son Principe, son Centre et sa Fin. La raison ne diminuait pas votre foi; la foi perfectionnait votre raison. Vous aviez le vol de l'aigle pour vous élever aux connaissances les plus sublimes, et son regard perçant pour tenir sur le Soleil de l'éternelle Vérité l'œil fixe de la Contemplation; vous aviez la simplicité de la colombe pour redescendre de la hauteur des cieux dans les vallées les plus obscures de la terre, et pour vous cacher à vous-même aussi bien qu'aux autres les merveilles que le Tout-Puissant opérait dans sa Servante. Il y avait en vous la docilité de la brebis pour suivre fidèlement le Bon Pasteur, et l'intrépidité du lion pour mettre en fuite le loup dévorant, son ennemi et le vôtre. Préparée à la plénitude de la Gloire par la plénitude de la Grâce, vous vous plaisiez à être ignorée et comptée pour rien[2]. La modestie de vos paroles, la circonspection de vos démarches ont ravi à notre admiration tant d'actions que vous avez ensevelies dans le silence. Mais quand Dieu le commandait, vous prononciez un discours plus *magnifique* à lui seul que toutes les Prophéties; vous montiez au Calvaire pour prendre part au Sacerdoce de Jésus-Christ; vous restiez au Cénacle et dans l'Église naissante pour y exercer le plus important des Ministères. Votre magnanimité égalait votre candeur. Malgré la persévérance de vos efforts pour vous effacer au milieu des filles de votre peuple, on recon-

[1] Genitrix Sancta et Immaculata Sancti et Immaculati. Orig. — [2] Ama nesciri et pro nihilo reputari. *Imitation.* — Il n'y a pas de parole plus connue; il n'y en a pas de moins pratiquée.

naissait en vous la Mère du Seigneur, tant il y avait de conformité entre votre caractère et celui de l'Homme-Dieu! Comme lui, vous n'aviez d'intelligence que pour penser à votre Père céleste, d'affections que pour l'aimer, de volonté que pour le servir. Votre Ame a été la plus accomplie après la sienne, et celui auquel Dieu eût dévoilé l'étendue et l'éclat de ses perfections eût vu l'idéal, et, comme disait cette Sainte[1], le *divin* de la *Beauté!*

Vous proportionnez, ô mon Dieu! la grâce que vous donnez aux hommes à la fonction que vous leur destinez, et leur fonction elle-même au degré où vous les placez aux pieds du Trône de la Grâce sur lequel est assis votre Fils bien-aimé, Jésus-Christ Notre-Seigneur. Le Soleil de Justice touche l'âme de ses Élus d'un rayon de sa sainteté. Les Vierges réfléchissent sa pureté, les Docteurs sa lumière, les Confesseurs sa force, les Martyrs ses flammes. Les Pasteurs des âmes en reçoivent une influence plus marquée, parce qu'ils produisent sa naissance spirituelle dans les esprits par la prédication de l'Évangile, dans les consciences par la rémission des péchés, et sa naissance substantielle dans les cœurs par l'Eucharistie qu'ils ne cessent d'enfanter sur vos Autels où ils vous offrent l'Hostie que Jésus, l'Officiant éternel[2], vous présente à l'Autel sublime du Ciel. Joseph est illustre entre tous, car il a été le Protecteur de son enfance. Le Précurseur lui a aplani les voies; c'est pourquoi il est appelé le plus grand des mortels. Ses Apôtres ont été ses coopérateurs; aussi seront-ils assis sur douze trônes pour juger avec lui les douze tribus d'Israël. Saint Jean a été plus pur que les autres Disciples; il a été l'Ami de l Époux. Pierre relevé de sa chute a aimé davantage parce qu'il lui a été pardonné davantage[3]; il a été choisi pour être le premier de ses Vicaires. Tous se tiennent prosternés sur les degrés de son Trône. Mais, ô prodige! debout auprès du

[1] Sainte Catherine de Sienne. — [2] Bossuet, sermon de l'Ascension. — [3] Luc, 7.

grand Roi m'apparaît Celle qui a été investie de la plus haute dignité de l'Église; c'est la Reine revêtue de son manteau d'or[1], embellie des diverses vertus que vous avez réparties entre les autres Saints[2]. Ils ont réuni des richesses; elle les a tous surpassés[3]. Ils ont reçu la grâce des serviteurs; elle a possédé la plénitude qui n'appartenait qu'à la Mère. Elle est, après le Sauveur, le magnifique abrégé de vos divins attributs[4], et celui-là ne vous connaîtrait qu'imparfaitement qui ne ressentirait pas, à l'aspect de cette noble Image de vos perfections, les transports de l'admiration et les ravissements de l'extase[5].

Esprit Sanctificateur, Dispensateur de la Grâce, vous avez préparé vous-même cette terre vierge de laquelle ne sortirent jamais ni les plantes vénéneuses du péché, ni les plantes parasites qui frappent notre vie de stérilité. Vous n'avez pas permis qu'un fond aussi riche pût être un seul moment improductif. Dès le premier instant, vous l'avez ensemencé avec prédilection, et vous avez déposé dans cette nature privilégiée les germes féconds de toutes les vertus. Océan infini de lumière[6], vous avez voulu que, semblable à la mer qui reçoit tous les fleuves[7], son Cœur Immaculé fût le confluent de toutes les grâces. Elle en a été inondée autant que puisse l'être une simple créature[8]. Nul ne saurait compter les gouttes d'eau de l'abîme, ni comprendre la profusion des dons que vous avez versés sur elle. Quand le feu élémentaire trouve une matière qui ne lui oppose aucune résistance, il se l'identifie, il l'enflamme et il la porte avec

[1] Astitit Regina a dextris tuis, in vestitu deaurato, circumdata varietate. Ps. 44. — [2] Bene gratia plena, quia cæteris per partes præstatur, Mariæ vero totam se infudit gratiæ plenitudo. S. Bernard. — [3] Multæ filiæ congregaverunt divitias : tu supergressa es universas. Prov. 31. — [4] Divinorum attributorum epitome. S. André de Crète. — [5] Quantus sit Deus satis ignorat qui hujus Virginis mentem non stupet, animam non miratur. S. Pierre Chrysologue. — [6] *V.* Bède, *Comm. sur saint Matthieu*, c. 1. — [7] Sicut omnia flumina in mare, sic omnia charismata gratiarum in Mariam. S. Bernard. — [8] Tanta gratia Virgini data est quanta uni et puræ creaturæ dari possibile est. S. Bernardin de Sienne.

lui vers son centre. Feu divin, Feu consumant, vous avez enfin rencontré un Cœur qui ne connaîtra jamais d'autres ardeurs que celle du divin amour, et qui est plus grand que tous les cœurs du monde; le seul qui soit digne de recevoir vos effusions les plus pures; vous l'avez embrasé et vous l'avez dirigé vers sa sphère supérieure[1]. Vous n'appréhendez pas que Marie laisse s'éteindre le feu sacré que vous avez allumé sur cet Autel vivant d'où s'exhalent dans d'immortelles flammes le suave encens de la prière et les parfums odorants de la charité. O mystère de la Grâce, composé merveilleux de l'Onction de Dieu et de la Fidélité de l'homme, c'est ici que vous vous découvrez à moi dans toute la splendeur de votre magnificence! O Alliance intime du Cœur brûlant du Seigneur et du Saint Cœur de Marie! O liens sacrés que chaque jour ne fera que resserrer et qui uniront dans l'Éternité l'Esprit de la Grâce et la Vierge son Épouse!

Reine des Anges! Vous avez trouvé la Grâce[2], la perle sans prix, et vous avez abattu à vos pieds le séducteur universel, qui chercha vainement à vous enlever votre inestimable trésor[3]. Pas une de vos actions qui n'ait été proportionnée à l'excellence de votre grâce. Pas un moment qui n'ait vu s'augmenter vos richesses spirituelles. Si exacte a été votre correspondance au Don de Dieu que vous avez multiplié à l'infini sur la terre tous les *talents* que vous teniez des cieux. Vous seule avez fait rendre à la divine semence une moisson d'innombrables mérites. Guidée par les inspirations de l'Esprit qui vous animait, vous avez été comme la palme toujours verdoyante et croissant toujours, tant qu'il lui reste de la sève et de la vie. Elle tend constamment en haut sans se laisser arrêter par aucun obstacle[4]. Quelle force

[1] S. Grégoire de Nysse. — [2] Invenisti enim gratiam. Luc, 1. — [3] Matt. 13. — Ecce Draco stetit ante Mulierem quæ erat paritura Filium qui recturus erat omnes gentes. Et projectus est Draco ille magnus Serpens antiquus qui seducit universum orbem. Apoc. 12. — [4] Matthieu Cantacuzène, empereur d'Orient.

humaine eût pu contenir l'élan qui vous emportait vers les Collines éternelles? Vous vous éleviez d'un vol rapide au-dessus de toutes les hauteurs connues de la perfection; vous planiez dans les pures régions de la lumière; vous dépassiez les chœurs des Anges et des Archanges. O Bienheureuse Vierge Marie, je vous vois monter, monter encore jusqu'à ce qu'enfin arrivée au sommet de la Grâce, que pouvait seule occuper la Mère de Dieu, vous soyez parvenue à atteindre le Trône de la Divinité, à saisir le Verbe incréé, et à le renfermer dans vos chastes entrailles[1]. O Notre-Dame, je vous en fais l'aveu, quand je considère avec les Saints ce point culminant où vous a placée le Mystère de votre Annonciation, le respect dont je me sens pénétré est mêlé d'épouvante. Et comment envisager, sans se troubler, l'éminence de votre perfection, lorsque vous-même qui aviez tenu toute votre vie les yeux fermés sur les merveilles intérieures que Dieu opérait en Vous, obligée tout à coup de les ouvrir à la voix de l'Ange, qui fait éclater devant vous les rejaillissements des splendeurs divines sur votre Ame, vous vous sentez éblouie de tant de lumière? A la vue de ces deux cimes parallèles de la Grâce du Seigneur et de vos Mérites personnels, qui se réunissent pour former les deux soutiens du Trône de la Sainteté où sa main va vous élever, vous éprouvez l'émotion de l'étonnement le plus profond, *turbata est*[2], et de l'appréhension la plus vive, *ne timeas*[3]. Ne craignez rien, ô Marie! acceptez votre triomphe sur l'Enfer, ô Vierge des Victoires! Reconnaissez les grandes choses que le Puissant a faites dans votre Cœur[4]; elles s'expliquent par la Dignité suprême dont elles sont la condition nécessaire. Mesurez, ainsi que Dieu, l'étendue de votre Grâce à l'étendue de votre Gloire.

[1] Beatissima Virgo Maria quæ omnem electæ creaturæ altitudinem electionis suæ dignitate transcendit, annon mons sublimis? Quæ ut ad conceptionem æterni Verbi pertingeret, meritorum verticem supra omnes Angelorum choros usque ad solium Deitatis evexit. (Saint Grégoire le Grand, sur le premier chapitre des *Rois*.)

[2] Luc, 1. — [3] Id. ib. — [4] Id. ib.

Si vous n'en possédiez pas la plénitude, seriez-vous capable d'être la Mère du Seigneur? Il va être avec vous parce qu'il vous a remplie de sa Grâce: *Gratiâ plena, Dominus tecum.*

Le Seigneur est avec vous, et Vous communique, autant que possible, ses incommunicables attributs; sa sagesse, pour que vous soyez la dépositaire des plans de la Providence; sa justice, pour que vous ayez le droit de dire à la suite du Juste par excellence: « Qui de vous pourrait me reprocher un péché[1]? »; sa sainteté, pour que vous reproduisiez ses traits les plus inimitables; sa gloire, qui vous fait entrer comme le Fils de l'Homme dans l'ordre de l'Union Personnelle avec la Divinité; sa richesse, qui partage avec vous l'Unique, le Bien-aimé, qui n'a qu'une Mère sur la terre, qu'un Père dans les cieux; sa libéralité, qui nous donne un Sauveur; sa tendresse, qui nous adopte pour enfants; sa miséricorde, qui nous accueille, pauvres pécheurs que nous sommes; sa toute-puissance, qui ne refuse rien à vos prières. *Vous êtes avec le Seigneur*, Auteur de la Grâce, Principe des Vertus, Père des Sciences, Notre-Dame-des-Dons, de Lumière, de Toute-Grâce. Vous êtes la Reine de tous ceux dont il est le Roi, des Patriarches, des Prophètes, des Apôtres, des Martyrs. Vous êtes la Mère de l'Eglise, son Épouse; le Modèle des Vierges, ses Compagnes fidèles; la Consolatrice des affligés, le Secours des malades, la Protectrice des pauvres, dont il est l'Ami, le Médecin et le Bienfaiteur. Son Cœur déborde de compassion, de clémence, de pardons; le vôtre ne sait que s'attendrir, qu'aimer, que bénir. Il est le Dieu des Armées, Vous êtes Notre-Dame-des-Victoires!

Verbe Éternel! Une seule de vos Paroles produira des prodiges de sainteté; vous direz: suivez-moi! Pierre et André quitteront leurs filets et la maison de leur père; les fils de Zébédée s'arracheront à l'amour de leur mère; Matthieu vous fera le plus grand sacrifice que vous puissiez at-

[1] Jean, 8.

tendre d'un avide Publicain ; il renoncera à sa fortune pour placer en vous son trésor et son cœur. Vous crierez : « *Saul ! Saul ! pourquoi me persécutez-vous*[1] ? » et vous transformerez Saul le Pharisien en l'Apôtre Paul, la plus belle de vos conquêtes. Un mot de vous à Zachée, à la Samaritaine, à Marie-Madeleine, au Voleur crucifié à vos côtés, changera leurs natures avilies en des natures sublimes. L'Évangile, l'immortel écho de votre voix divine, opérera les mêmes prodiges. Xavier fera comprendre à tout un monde ce que vous lui aurez fait sentir à lui-même : « *Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme*[2] ? » Vous demanderez à Charles-Borromée « *si vous avez un autre désir que de voir se répandre partout le feu dont vous réchauffez la terre*[3], et il sera dévoré du zèle de la Maison de Dieu[4]. Vous attendrez près de douze siècles la réponse à cette question adressée d'abord au plus abominable des hommes : « *Mon ami, pourquoi êtes-vous venu ici*[5] ? » Consolez-vous, Seigneur, de votre longue attente ; un noble cœur répondra enfin à l'appel du vôtre ; ce sera le nourrisson de Marie, l'admirable saint Bernard. L'aimable François de Sales, qu'apprendra-t-il de vous, sinon que « *vous êtes doux et humble de cœur*[6] ? Vous ferez de lui le symbole de la mansuétude qu'il appellera lui-même « *l'Ange Gardien de toutes les vertus.* » Et que direz-vous à Vincent de Paul pour que sa Patrie, pour que l'Humanité saluent en lui le premier de leurs héros, le Héros de la Charité : « *Tout ce que vous ferez pour le plus petit de mes frères, c'est à moi que vous le ferez*[7]. » Mais avant de parler, vous agirez, ô mon Dieu[8] ! et l'éloquence de l'exemple est tout autrement persuasive que celle de la parole. Vos leçons nous feront réfléchir ; vos actions nous donneront la science pratique de la vie et de la mort.

Verbe Incarné ! Vous êtes toujours avec nous par le souvenir vivant de vos vertus. Il n'en faut qu'une pour frayer à

[1] Act. 7. — [2] Matt. 16. — [3] Luc, 12. — [4] Ps. 68. — [5] Matt. 26. — [6] Id. 11. — [7] Ib. 25. — [8] Act. 1.

l'homme voyageur « le chemin étroit qui mène à la vie [1]. » S'il y entre franchement, toutes les autres viendront bientôt après. Le riche s'aimait, il n'aimait pas le pauvre; il le soulage, il le sert avec amour depuis qu'il adore en vous le « Riche de l'Éternité qui s'est fait le Pauvre du temps [2]. » Le pauvre haïssait le riche; il le respecte, il le chérit depuis qu'il voit en lui le Représentant de votre Providence et de votre Miséricorde. La loi du travail semblait un joug intolérable aux Enfants d'Adam; ils ne subissaient qu'avec des blasphèmes celle de la douleur : mais depuis que vous avez courbé vos épaules divines sous le poids des plus rudes fatigues et sous l'accablant fardeau de la Croix, ils se sont résignés à prendre le Calice que leur tendait votre main paternelle; l'empreinte de vos lèvres y était demeurée, et ils ont reconnu que la souffrance est salutaire puisque vous en avez savouré toute l'amertume.

Verbe Divin ! la méditation attentive d'un seul de vos Mystères a suffi pour ouvrir aux Chrétiens les voies de la perfection la plus avancée. On méprisait la simplicité du premier âge; on sait quels sont ses charmes aux yeux de Dieu depuis qu'on Vous a vu couché dans une Crèche et suspendu au sein de votre Mère. L'éducation de la jeunesse n'est plus une œuvre mercenaire; vous en avez fait un ministère auguste quand vous avez béni l'enfance et instruit l'adolescence. Nous disions : « *Notre ennemi, c'est notre maître :* » Nous savons honorer toute autorité établie par vous; car Vous vous êtes soumis aux lois de votre pays, et Vous avez payé le tribut à César. Nous comprenons qu'avant tout il faut rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu [3]. En mémoire de ces longues nuits que Vous consacriez à l'Oraison, votre Église a pratiqué le grand *devoir* de la Prière publique, *l'Office* de la nuit et du jour. Elle vous a suivi dans votre retraite au désert pour y garder les austérités du Jeûne, et elle a fondé les Thébaïdes

[1] Matt. 14. — [2] II Cor. 8. — [3] Matt. 22.

et les Monastères. Nous ignorions le prix de l'abnégation et du dévouement; mais parce que partout où on vous voyait, on était assuré de voir votre Cortége de pauvres, d'affligés, d'orphelins, d'infirmes; partout où votre Église plantera sa tente, on verra s'élever sous son ombre protectrice des Hospices, des Asiles, des Colléges, des Hôtels-Dieu. Nous avons jugé enfin que c'est mourir de la plus belle mort que de verser son sang pour soutenir les droits de Dieu et pour travailler au salut de ses Frères, et que si vous, le Seigneur, vous nous aviez donné votre vie et votre mort, c'était bien peu de chose après tout que le dévouement d'une chétive créature pour le Dieu de l'Éternité et pour les Ames immortelles qu'il a rachetées sur le Calvaire[1]. Ce que nous avons pensé, vos Martyrs l'ont exécuté; ils ont appelé à grands cris les joies du sacrifice comme vous appeliez le baptême de sang. Ils meurent pour vous; *vous êtes avec eux* pour soutenir leur courage, comme avec tous vos Justes et tous vos Serviteurs pour affermir leur persévérance, car vous êtes Emmanuel, *Dieu avec nous*, et c'est là le motif de nos espérances et le titre de notre gloire : *Vous êtes avec nous*, *Seigneur*, *Dominus vobiscum!*

O mon Sauveur! voilà donc ce qu'a pu produire chacun de vos préceptes, de vos conseils, de vos exemples, de vos mystères. Voilà les créations de votre Grâce quand elle n'a eu pour la porter que des vases d'argile. Vous seul, Fils de Dieu, vous seul savez ce que cette toute-puissante ouvrière a opéré de merveilles dans le Tabernacle d'or du Cœur de Marie où vous en aviez renfermé la plénitude. Pendant neuf mois vous avez consacré votre Sanctuaire par l'Onction de la divine Charité, faisant pour Elle ce que Dieu avait fait pour vous son Christ béni quand il fit couler sur votre tête l'huile du Sacerdoce Éternel[2]. *Vous étiez avec Elle* quand après votre naissance elle vous portait sur son sein et vous abreu-

[1] In hoc cognovimus charitatem Dei, quoniam ille animam suam pro nobis posuit : et nos debemus pro fratribus animas ponere. I Jean, 3. — [2] Hebr. I.

vait de son lait virginal. Elle était l'instrument des Mystères du Seigneur que votre faiblesse apparente ne vous laissait pas accomplir, et l'interprète des premiers sentiments qui vous animaient en faveur des hommes. Vous empruntiez sa main pour bénir les Pasteurs et les Mages, le vieillard Siméon et Anne la Prophétesse; sa voix pour louer votre Père céleste; ses bras pour fuir en Égypte; ses regards pour vous soustraire aux coups de vos persécuteurs. Lorsque Joseph eut rempli sa mission toute sainte, *vous fûtes avec elle* pour la faire jouir sans partage du trésor universel. Vous n'avez eu que trois ans à donner au monde; vous en avez eu trente pour votre Mère. *Elle fut avec vous* pendant votre vie publique, retrouvant dans vos prédications les confidences pleines de charme dont elle avait possédé le secret; vous la faisiez asseoir à vos côtés dans les repas que vous offrait l'hospitalité; vous accordiez des miracles à son intercession; vous l'admettiez sans doute à s'unir encore à vos prières; vous songiez à elle lorsque vous parliez avec tant d'énergie des sollicitudes et des joies maternelles. Hélas! *Elle était encore avec vous* sur la Voie douloureuse, au pied du Calvaire, à votre descente de la Croix; Elle était associée à votre Sacrifice parce qu'elle devait l'être à votre Triomphe. *Vous étiez avec elle: Dominus tecum.*

C'est pourquoi, ô Marie! *Vous êtes bénie entre les femmes.* Étrangère à toute faute, vous êtes affranchie des maux qui sont la peine du péché [1]. Comblée de tous les biens, fruits délicieux de la Lumière [2], *vous êtes bénie* dans votre entendement, dans votre mémoire, dans votre volonté, dans vos affections, dans votre être tout entier. *Vous êtes bénie* dans tous les âges de l'existence humaine, dans tous les exercices de la vie contemplative, dans tous les mouvements de la vie active, dans vos desseins, dans vos discours, dans

[1] Quæ causa est, quæve justitia ut remaneat in Maria pœna, ubi nulla est culpa? S. Léon. — [2] Fructus enim lucis est in omni bonitate, et justitia et veritate. Éphés. 5.

vos vertus, dans les Mystères de vos joies, de vos douleurs, de vos gloires. Vous avez la bénédiction des Femmes juives, la fécondité; la bénédiction des Filles chrétiennes, la virginité : Vierge-Mère, Mère de Dieu, votre Cœur est le Centre de toutes les bénédictions divines.

Vierge secourable, Mère des hommes, votre Cœur est le Centre de toutes les bénédictions de la Sainte Église. L'insensé qui vous outragerait serait maudit; mais les disciples de la Vérité ne sauraient vous bénir sans que Dieu et vous ne les bénissiez à votre tour [1]. Nous vous payons le tribut de nos bénédictions, et nous implorons, en retour, votre bénédiction maternelle. Les enfants et les vieillards, les jeunes hommes et les mères, les ouvriers et les rois, les habitants des palais et des chaumières, tous tendent vers vous des mains suppliantes. Chacun ajoute son épi à ces gerbes d'innombrables bénédictions que vous avez moissonnées dans le cours des âges. Les siècles se lèvent et vous proclament la Bienheureuse [2]. C'est l'Hosanna de la Terre qui lui a été apporté du Ciel; les Hommes le redisent avec les Anges, avec le Dieu des Anges et des Hommes, et ce sera l'Hosanna de l'Éternité :

Je vous salue, pleine de Grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre les femmes.

[1] Qui benedixerit tibi, erit et ipse benedictus : qui maledixerit in maledictione reputabitur. Nombres 24. — [2] Surrexerunt filii ejus et beatissimam prædicaverunt. Prov. 31.

13 MAI.

LE CHEF-D'ŒUVRE DE LA GRACE.

Beatam me dicent omnes generationes.

Tous les Peuples me nommeront Bienheureuse.

Saint Luc, ch. I, v. 48.

Bossuet, simple prêtre encore, fut appelé à prêcher un Avent à la Cour de Versailles. On dit au Roi que le père du prédicateur avait été un des auditeurs de son fils, et Louis XIV répondit : « Qu'il doit être content de l'entendre si bien prêcher [1] ! »

Plusieurs de vous, mes frères, n'ont pas oublié l'émotion qu'ils éprouvèrent lorsqu'on leur dit qu'une mère chrétienne eut, avant de mourir, la consolation d'assister aux premières Conférences du plus grand orateur que l'Église ait eu depuis Bossuet [2].

C'est là un des sentiments les plus purs que Dieu ait gravés dans le fond de l'âme humaine. Nous nous attendrissons à la vue d'un père qui partage les succès de son fils, d'une mère qui est heureuse du bonheur de son enfant bien plus qu'elle ne le serait de toutes les prospérités imaginables.

Quand après cette ravissante prédication, où le Sauveur nous apprend l'Oraison Dominicale qu'il avait sans doute souvent récitée avec Marie, une Femme élève la voix du milieu de la foule pour dire : « Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté ! bienheureux le sein qui vous a allaité ! » gardez-vous de croire que Notre-Seigneur ait témoigné quelque improbation par sa réponse : « Bienheureux aussi [3]

[1] *Vie de M. Bossuet*, par M. de Burigny, p. 62. — [2] Le P. Lacordaire. — [3] C'est la traduction d'un grand nombre d'interprètes.

» ceux qui entendent la Parole de Dieu et qui la gardent[1] ! » L'Auteur de la Grâce n'abolissait pas, il perfectionnait les sentiments de la Nature, de même que l'Auteur de la Foi développe au lieu de les étouffer les lumières de la Raison. Voici le sens littéral de cette parole : Rien n'est plus vrai que ce que vous dites ; seulement vous n'étendez pas assez loin votre regard. Vous admirez une dignité incommunicable ; cherchez plutôt quel en a été le principe. Vous voyez un effet qu'il vous est impossible d'atteindre, la grandeur d'une gloire infinie ; remontez à la cause qu'il vous est permis d'imiter, c'est-à-dire au bon usage de la Grâce. L'Évangile que je vous prêche doit produire en vous mon second Avénement ; telle est la naissance spirituelle que j'attends de vous, et non pas l'autre que je n'ai pu recevoir que de la Vierge Bienheureuse. Ma Mère, avant de me concevoir dans son sein virginal, m'avait déjà conçu dans son Cœur Immaculé[2].

Notre-Dame n'avait pas eu besoin de cette révélation, mes frères. Lorsqu'*elle portait* le Verbe *dans son sein*, avant que *ses entrailles ne l'eussent allaité*, l'inspiration du Saint-Esprit lui faisait dire dans la maison d'Élisabeth : « Tous les » peuples me nommeront Bienheureuse, parce que Celui » qui est Puissant a fait pour moi de grandes choses[3]. » Elle ne séparait pas les deux Conceptions du Verbe divin. Avant de nous donner la seconde, l'Annonciation va nous présenter toute la perfection de la première. Nous allons admirer les derniers coups de pinceau par lesquels Dieu achève le Chef-d'œuvre de la Grâce[4]. Marie fait éclater en un seul moment tant de vertus, que les Saints Pères nous entretiennent ici des merveilles de sa modestie, de sa pru-

[1] Luc, 11. — [2] Beatior fuit Maria concipiendo mente quam ventre, felicius gestavit CORDE quam carne. S. Aug., livre *De la Virginité*, ch. 3. — Qu'en dites-vous, détracteurs de la piété envers le saint Cœur de Marie ? — [3] Luc, 1. — [4] Perfectissima Dei imago, ab ipso Deo, summa arte et singulari Providentia depicta. S. Antonin, Archevêque de Florence, *sur le Psaume* 44.

dence, de sa douceur; de son inviolable fidélité; de la réserve de ses pensées; de la retenue de ses paroles; de l'excellence de sa foi et de la sublimité de son obéissance. Au milieu de toutes ces magnificences, arrêtons-nous aux deux vertus principales de la Vierge qui est admise à traiter les affaires du Seigneur, parce qu'elle est Sainte dans son corps aussi bien que dans son âme[1]; disons, avec saint Bernard : Elle a été agréable à Dieu par sa pureté; elle l'a conçu par son humilité[2]. Nous l'entendrons, Chrétiens, répondre deux fois à l'Archange; nous retrouverons dans la première de ses paroles la Vierge fidèle qui a mérité l'alliance du Seigneur, et dans la seconde la Servante imcomparable qu'Il juge digne de la Maternité divine.

Vous avez été certainement frappés, mes frères, de l'immortelle jeunesse que les peintres de tous les temps se sont accordés à donner aux Images de Marie. L'Art catholique a cherché dans la description des traits de la véritable Épouse des Cantiques les règles de la beauté accomplie[3]. D'obscurs ouvriers n'ont eu qu'à laisser conduire leur main par la piété pour que leur humble talent ait été sensiblement agrandi par un sujet aussi inspirateur. Qui de vous ne s'est étonné de retrouver dans une *Madone* ignorée de nos Églises de village l'expression céleste qu'il avait admirée dans une Vierge de Murillo ou de Raphaël? Ah! si le pinceau d'artistes inconnus rappelle si souvent l'œuvre des Maîtres par l'harmonie des lignes, l'opulence des couleurs, la suavité de la physionomie de la Mère de Dieu, c'est que sa Pureté virginale est un doux reflet de la Beauté souveraine, toujours ancienne et toujours nouvelle, qui est assise sur le trône des Cieux. Et comment l'homme n'eût-il pas été saintement

[1] Virgo cogitat quæ Domini sunt, ut sit sancta corpore et spiritu. — [2] Virginitate placuit, humilitate concepit. S. Bernard, sermon sur *Missus est.* — [3] *Tractatus physiologicus de Pulchritudine. Juxta ea quæ de Sponsa in Canticis Canticorum mystice pronunciantur.* Authore Ernesto Vœnio. Bruxellis, typis Francisci Foppens, 1662, in-8, fig.

captivé par l'éclat merveilleux qui, du Cœur de Marie, rejaillissait sur son visage orné d'innocence, quand Dieu lui-même n'a pu regarder sans satisfaction, ainsi qu'il était écrit au livre des Psaumes[1], la Vierge des Vierges au front de laquelle il avait attaché la radieuse auréole de la Grâce dont l'Ame de son Épouse était le Sanctuaire?

Que l'on est heureux de songer, Chrétiens, que la divine Figure de Jésus-Christ, qui a été tant de fois reproduite avec amour par ses adorateurs et même par ses adversaires, a été d'abord dessinée, non pas par un Homme (il ne le fallait pas, ô mon Dieu!), mais par un Archange! Celui qui avait précisé à Daniel l'époque de la Venue et du Sacrifice du Messie, Gabriel, écarte aujourd'hui les voiles diaphanes de la Prophétie; il trace à la première heure, et sur la limite des deux Testaments, l'éternel Portrait du Désiré des Nations[2] et de l'Auteur du Siècle futur[3]. Sa Mère va être la première à le contempler. Recueillez-vous pour considérer de nouveau le Portrait de votre Père :...

« Voilà que vous concevrez en votre sein, et vous enfan» terez un Fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus.

» Il sera Grand, et s'appellera le Fils du Très-Haut, et le » Seigneur Dieu le fera asseoir sur le Trône de David, son » père, et il régnera à jamais sur la Maison de Jacob.

» Et son Règne n'aura pas de fin[4]. »

Arrêtons-nous un instant, mes frères. Nous avons entendu le Messager de Celui qui appelle ce qui n'est pas aussi bien que ce qui est[5], qui ramène tout au point unique de son Omniprésence, qui exclut ces distinctions de passé et d'avenir qu'il a fallu inventer pour les usages des faibles mortels. Plus de dix-huit siècles et demi se sont écoulés depuis que l'Archange a jeté les grands traits de ce tableau du Christianisme. A quel autre qu'au Seigneur Jésus serait-

[1] Specie tua et pulchritudine tua intende, prospere procede, et regna..... Concupiscet rex decorem tuum..... Omnis gloria ejus filiæ regis ab intus. Ps. 44. — [2] Gen. 49. — [3] Is. 9. — [4] Luc, 1. — [5] Rom. 4.

il possible de les rapporter? La Dynastie qu'il a fondée a succédé à ces tyrans qui fatiguaient la terre de leurs crimes. « Dieu les a renversés de leur trône et y a placé ceux qu'ils » tenaient dans l'humiliation[1]. » L'histoire du monde est devenue l'histoire de ces Princes nouveaux qui portent le nom de *Pères* de tous les fidèles. Le Sauveur tient dans ses mains la chaîne indestructible de la Papauté, dont les centaines d'anneaux commencent à Pierre, le *Rocher* de l'Église, pour arriver à Pie IX, *le Bien-Aimé*, et pour ne jamais finir. « Dieu seul est Grand[2], » disait Massillon en face de Louis XIV couché dans ce cercueil, terme inévitable de toutes nos grandeurs; et, par conséquent, Jésus-Christ seul est Grand, puisque Jésus-Christ seul est Dieu. Il y aurait trop de folie à rapprocher les noms les plus illustres de ce Nom suprême : JÉSUS-CHRIST! Sa Majesté est celle du Très-Haut. La gloire qu'il tient de son Père, il va l'étendre autant qu'il le pourra sur l'auguste Vierge qu'il appelle à *le concevoir dans son sein* et à vouloir bien LUI SERVIR DE MÈRE.....

Les grandes choses que Dieu opère produisent naturellement le silence, le saisissement et ce je ne sais quoi qui supprime toute expression[3]. L'œil le plus intrépide se troublera toujours, Chrétiens, je ne dis pas à l'aspect, mais au seul récit de ces communications divines dont un Ange est l'interprète. Marie aussi se troubla; mais prenez garde à la cause de ses alarmes. Elle ne se troublera pas au Calvaire en présence de souffrances infinies, et bien qu'elle se croie indigne des grandeurs incompréhensibles qu'on lui propose, son émotion n'irait sans doute pas au delà de la profonde surprise faite à son humilité. Elle ne ressent pas non plus ces troubles désordonnés qui s'emparent de nos âmes pour les bouleverser. Chose admirable! son trouble naît de la réflexion : *Turbata est et cogitabat qualis esset ista salutatio;*

[1] Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles. Luc, 1. — [2] Massillon, Oraison funèbre de Louis le Grand. — [3] Bossuet.

elle songe à la signification de ces paroles, elle se laisse absorber par la plus calme et la plus silencieuse des méditations; son étonnement s'est vite dissipé : *turbata est*, mais ses pensées se succèdent paisiblement les unes aux autres : *cogitabat*. Est-ce bien elle dont la vie s'écoule dans l'obscurité de la retraite, au milieu des occupations des plus simples travaux, que le Seigneur veut faire passer tout à coup de la condition la plus humble à la fonction la plus éclatante? L'Ange se sert, il est vrai, du terme qui est réservé aux manifestations les plus solennelles des Décrets de la Providence : « *Ecce* ! Voilà que vous concevrez en votre sein! » C'est la formule qu'avait employée Isaïe pour annoncer aux hommes le Signe par excellence du Seigneur : « Voilà qu'une Vierge concevra [1] ! » Serait-il donc possible qu'elle fût cette Vierge auguste? *cogitabat*. Mais quelle apparence « que Dieu lui donne son Fils en la même qualité qu'il » le possède lui-même, c'est-à-dire en la qualité de Fils [2] ? » Le Tentateur se transforme quelquefois en esprit de lumière [3] : L'Esprit de Lumière ne peut-il pas aussi soumettre à une épreuve mystérieuse la Vierge qui s'est consacrée au service du Seigneur? Cependant quelle assurance plus grande peut-elle lui demander, puisqu'il ne lui parle que de la part de Dieu? *Cogitabat*. D'un autre côté faut-il se laisser éblouir par la magnificence des merveilles qu'il étale sous ses yeux avec tant de complaisance? Sainte Virginité, que deviendrez-vous, et comment consentir à vous perdre? Accepter la gloire au détriment du devoir, jamais! O pureté admirable qui n'est pas seulement supérieure « à toutes les promesses des » hommes, mais encore, et voici bien plus, à toutes les pro- » messes de Dieu [4] ! » Marie est prête à refuser la Maternité divine, s'il lui faut perdre la Virginité pour l'acquérir. Écoutez la Vierge Prudente qui vous livre enfin le secret de

[1] Is. 7. — [2] Bossuet, *Élévations sur les Mystères*. — [3] Ipse enim Satanas transfigurat se in Angelum lucis. II Cor. 11. — [4] Bossuet, 3e sermon pour la fête de l'Annonciation.

sa Conscience; *dixit autem Maria ad Angelum : Quomodo fiet istud quoniam virum non cognosco* [1]? « Mais Marie dit » à l'Ange : Comment cela se pourrait-il faire, puisque j'ai » résolu de demeurer Vierge? » Pesez attentivement cet *autem;* ce n'est pas une parole d'adhésion, ce n'est pas non plus un refus positif; c'est la question que Marie adresse à l'Ange après se l'être adressée à elle-même. Vainement on a fait éclater devant elle toutes les splendeurs de Dieu; elle n'a qu'un mot pour résumer ce que l'Ange a si pompeusement décrit : *Istud, ceci!* La Vierge Fidèle place dans un bassin de la balance toutes les séductions du bonheur et tous les prestiges de la gloire, toutes les couronnes du monde « avec la magnificence qui les environne [2], » et le diadème des Cieux, et le sceptre de l'Éternité, et le poids de la Majesté divine elle-même; et dans l'autre bassin, la loi de Dieu, la loi du devoir, son engagement virginal, ses serments, qu'ai-je dit? Les serments sont la consécration des promesses que l'on fait aux hommes; tout change de nom quand il s'agit du Créateur des hommes; les Vœux sacrés qui la lient irrévocablement à son Seigneur et à son Dieu; et s'il faut nécessairement opter entre cette alternative, il n'y a pas à hésiter, c'est de ce côté que penchera la balance. Hélas! mes frères, nous aussi nous la tenons entre nos mains cette balance où se pèsent les droits de Dieu et nos destinées immortelles. Dans un de ses plateaux nous mettons nos misérables satisfactions, un grain d'or, de sable, moins que cela, un grain de poussière souillée, détaché de la fange des passions abjectes; et dans l'autre plateau Dieu avec ses attributs et ses bienfaits, ses menaces et ses promesses; Jésus-Christ, son Cœur, son Évangile, son précieux Sang, son Saint-Esprit; notre âme et ses craintes et ses espérances, et les récompenses et les supplices qui l'attendent dans le siècle futur : faisons-nous incliner l'aiguille vers la volonté du

[1] Luc, 1. — [2] Matt. 4.

Seigneur et « le poids éternel de la gloire, » ou bien vers notre volonté dépravée et les précipices de l'Enfer? Cieux soyez frappés d'épouvante à la vue de nos lâches préférences [1]! Pleurez, Anges de paix témoins de notre choix exécrable! Ce n'est pas Dieu qui l'emporte, c'est Dieu qui a été pesé par le pécheur « et qui a été trouvé léger [2]!... »

Marie n'a pas voulu acheter la Maternité divine au prix de la sainte Virginité. O Virginité, quelle est votre valeur! Vous seule pouvez faire une Mère de Dieu, mais Marie vous estime encore plus qu'une si haute dignité [3]! Son Cœur est plus pur que le rayon du soleil ; il n'y a point dans le monde, nous dit saint Jérôme, un tabernacle qui soit plus digne de recevoir le Dieu de la Lumière [4]. Sa sainteté sort victorieuse de l'épreuve la plus délicate à laquelle la vertu ait jamais été soumise. Tel est l'amour dont la perfection achève de gagner le Cœur du Dieu vivant qui lui fait répondre par son Ange : « Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la Vertu du Très-Haut répandra sur vous son ombre. C'est pourquoi le Saint qui naîtra de vous s'appellera le Fils de Dieu. Et voilà qu'Élisabeth, votre parente, a conçu un fils en sa vieillesse, et ce mois est le sixième pour celle qui était appelée stérile : car rien ne sera impossible à Dieu [5]. »

O Vierge auguste ! je vous vois pleinement rassurée. Loin de vous dépouiller de votre sainte Auréole, Dieu l'a rendue plus resplendissante que jamais. Vous avez ajouté le dernier trait à votre Consécration virginale. Commencez maintenant à offrir le sacrifice de votre humilité en enchaînant votre esprit au joug de la Foi : *O veneranda virginitas, ô prædicanda humilitas* [6].

[1] Obstupescite, cœli super hoc. Jér. 2. — [2] Appensus es in statera, et inventus es minus habens. Dan. 5. — [3] Bossuet, *Élévations*. — [4] Non est in mundo locus dignior utero virginali in quo Dei Filium Maria suscepit. S. Jérôme, sermon de l'Assomption. — [5] Luc, 1. — [6] S. Augustin, 3e sermon de Noël. — L'Instruction suivante étant consacrée à la seconde parole, celle de l'Humilité, nous en avons détaché d'avance ce qui concerne la Foi de la Sainte Vierge.

Étudions, mes frères, la première exposition de la Doctrine Chrétienne. La Foi fait son entrée dans le monde. C'est un Ange qui porte ses Mystères; c'est le Cœur de Marie qui les va renfermer. Son premier objet est la Trinité des Personnes Divines. On vient de vous nommer l'Esprit-Saint qui reposera en Elle, le Très-Haut dont Il est la Vertu, le *Saint de Dieu* qu'Il formera dans ses chastes entrailles. L'Ange ne dit pas : le Verbe qui naîtra de vous, car le Verbe n'appartiendra plus désormais seulement à la Divinité : il ne dit pas davantage : Jésus, le plus beau des enfants des hommes [1]; car le Verbe n'appartient pas encore à l'Humanité. Pour peindre ce Composé merveilleux de la nature divine et de la nature humaine, de l'Éternité et du Temps, des Cieux et de la Terre, l'unique Médiateur de Dieu et des Hommes [2], le Christ qui *s'appellera le Saint* [3], parce qu'il est le Fils de Dieu trois fois Saint, le Sauveur qui *s'appellera le Juste* [4], parce qu'il est le Fils de la Vierge toute Sainte; Gabriel dit d'une manière indécise : « Ce qui naîtra de vous, le Saint » *quod nascetur ex te, Sanctum*, de même, ô analogie sublime! que le Prêtre Catholique qui continue l'Incarnation et qui produit *le Saint*, *le Vénérable* [5], le Sacrement de l'Autel, ne dit pas : Voici Dieu, ce ne l'est pas encore, ni : voici du Pain, ce n'en est déjà plus; mais en face du Pain Vivant qui descend du Ciel [6], du Dieu de l'Eucharistie qu'il enfante entre ses mains, comme Marie dans son Cœur, *quod nascetur*, il achève ces paroles redoutables : *Hoc est Corpus meum :* Ceci est mon Corps [7]!... Le Verbe envoyé par le Père, l'Ame créée par l'Esprit Sanctificateur, la Chair et le Sang offerts par Marie, se réunissent pour former l'Homme-Dieu : le Pain, le Vin, l'Eau, triple

[1] Ps. 44. — [2] Unus Mediator Dei et Hominum, Homo Christus, Jesus. I Tim. 2. — [3] Scio quis sis, Sanctus Dei. Marc, 1. — [4] Innocens ego sum a sanguine Justi hujus. Matt. 27. — [5] En Italie, on ne désigne point autrement la Sainte Eucharistie. — [6] Jean, 6. — [7] Paroles de la Consécration. Matt. 26; Marc, 14; Luc, 22; I Cor. 11.

matière du Sacrement de l'Amour, sont détruits à la voix du Prêtre qui a le pouvoir de frapper de mort les éléments ainsi que son Maître qui changeait en bois sec le figuier stérile [1], et en vin généreux l'eau des urnes de Cana [2] : le Corps, le Sang, l'Ame, la Divinité de Jésus-Christ se reproduisent à la voix du Prêtre qui tient aussi de son Maître les paroles de la vie éternelle [3], et qui au nom de Jésus souverain Prêtre selon l'Ordre de Melchisédech [4], nourrit les âmes de la substance adorable du Dieu fait Homme dont il perpétue la naissance et la mort!

Ce n'est que bien plus tard que l'Apôtre des Nations dira dans la divine Épître aux Hébreux : « La Foi est la base de l'Espérance, la démonstration de l'Invisible [5]. » Le Verbe Incarné n'a pas dit encore à Didyme : « Vous avez cru, parce que vous avez vu. Bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru [6] ! » Mais l'Ange a expliqué à Marie ce que la Foi a de plus inexplicable à la Raison humaine : « Rien ne sera impossible à Dieu, » et Marie s'est prosternée devant Dieu, la Vérité première. Après les trois années de la prédication et des miracles du Fils de Dieu, la foi des Disciples sera encore chancelante : ils ne comprendront rien ni à la Passion du Rédempteur [7], ni à sa Résurrection d'entre les morts [8] : le Mystère de Jésus leur sera caché tant que le Saint-Esprit n'aura pas ôté le voile qui sera sur leur cœur [9]. Après l'accomplissement de toutes les prophéties, la réalisation de tous les prodiges, quand des millions de Martyrs auront attesté de tout leur sang l'authenticité des faits qui servent de fondement à l'Évangile et à l'Église ; quand tous les témoignages humains se seront surajoutés à la divine évi-

[1] Luc, 13. — [2] Jean, 2. — [3] Dominus mortificat et vivificat. I Rois, 2. — Domine, ad quem ibimus? Verba vitæ æterna habes. Jean, 6. — [4] Ps. 109. — [5] Est autem fides sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium. Heb. 11. — [6] Jean, 21. — [7] Et ipsi nihil horum intellexerunt, et erat verbum istud absconditum ab eis. Luc, 18. — [8] Oculi autem illorum tenebantur ne eum agnoscerent. Luc, 24. — [9] Nondum cognoscitis, nec intelligitis? adhuc cœcatum habetis cor vestrum? Marc, 8.

dence de la Foi Catholique qui est plus claire que le soleil en son midi, il y aura encore des Chrétiens qui ne sauront point conserver le trésor de la Révélation parce que leur conscience aura cessé d'être pure et sainte [1]. Mais je répète que Marie s'est soumise à la voix de Dieu qui lui parlait par l'Ange comme il nous parle par le ministère des Pasteurs. Dieu l'a dit, Marie l'a cru. Voilà le premier Acte de Foi et aussi le plus complet. Oh! que nous serions donc heureux si nous consentions à demander à la Mère des Croyants de rallumer en nous, par son exemple et par sa prière, le flambeau de la Foi qui ne jette peut-être plus dans nos âmes qu'une lueur mourante! Notre-Dame-des-Victoires, vous avez triomphé des ténèbres dont le père du mensonge cherche à envelopper nos âmes : c'est pourquoi tous les peuples proclament votre bonheur [2]. Oh! que vous êtes heureuse d'avoir cru! Vous verrez s'exécuter tout *ce qui vous a été dit par le Seigneur* [3].

[1] Habentes mysterium fidei in conscientia pura. I Tim. 3, — [2] Luc, 1. — [3] Beata quæ credidisti, quoniam perficientur ea quæ dicta sunt tibi a Domino. Id. ib.

14 MAI.

L'INCARNATION DIVINE.

Dixit autem Maria : Ecce Ancilla Domini : Fiat mihi secundum verbum tuum.

Marie dit alors : Voici la Servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole.

Saint Luc, ch. I, v. 38.

Monseigneur [1],

« Voici vingt ans que je sers les âmes, » dit quelque part saint François de Sales, cet ange d'humilité et de douceur. Servir les âmes, c'est bien là en effet la définition exacte du saint Ministère. Le Curé dans sa paroisse, l'Évêque dans son diocèse, ont accepté la charge, non moins que la dignité pastorale. Le Pontife qui porte le plus lourd fardeau, s'appelle en même temps le Pape, c'est-à-dire le Père, et le Serviteur des Serviteurs de Dieu. Le divin Maître qui déclare plusieurs fois qu'il ne faut servir que Dieu seul [2], n'est point en opposition avec lui-même quand il nous dit qu'il « est venu pour » servir et non pas pour être servi [3]. » C'est que l'on n'est serviteur de Dieu qu'autant que l'on est serviteur des enfants de Dieu. Et quand, au Calvaire, Celui qui nous servait avec tant d'amour qu'Il allait mourir pour nous sur la Croix, recommandait à Notre-Dame de nous servir de Mère, je me persuade qu'Elle lui répondait dans son Cœur : Voici la Servante des Ames ! comme elle avait autrefois répondu à l'Ange : Voici la Servante du Seigneur !

Quel contraste, mes frères ! Le divin Ambassadeur montre

[1] Monseigneur Desprez, évêque de Saint-Denis (île Bourbon), ancien curé de Roubaix, au diocèse de Cambrai.

[2] Dominum Deum tuum adorabis et illi soli servies. Matt. 4. — Non potestis Deo servire et Mammonæ. Luc, 16. — [3] Filius Hominis non venit ministrari, sed ministrare. Matt. 20.

à Marie le Trône que Dieu lui prépare au plus haut des Cieux, et Marie se renferme dans l'humilité la plus profonde. Il lui parle comme à l'Épouse de son Seigneur, et Elle se met au-dessous du plus petit des enfants de la Maison de Dieu. Il ne l'entretient que de sa gloire, et elle ne songe qu'à son néant. Il l'appelle déjà la Mère de Dieu, et elle ne lui fait que cette réponse : Voici la Servante du Seigneur!

Je ne sais quelle idée vous vous formez, Chrétiens, de la vertu évangélique, qui est la racine de toutes les autres. Mais les Saints m'ont appris que la même action qui faisait descendre la Vierge Bienheureuse dans des abîmes d'anéantissement, la portait au comble de la perfection la plus sublime, que son Humilité la rendait capable de contenir l'Immensité même, et que cette Immolation suprême fut la cause décisive de la Maternité Divine [1]. C'est, par anticipation, l'application la plus frappante de l'oracle de Jésus-Christ : « celui qui s'abaisse sera élevé [2]. » Elle est aussi grande aux yeux de Dieu qu'elle est petite à ses propres yeux. Plus tard seulement, alors que sa dignité sera un fait accompli, elle rapprochera sa faiblesse naturelle de la gloire promise à la Mère de Dieu dans tous les âges [3]; mais, dès aujourd'hui, le Seigneur mesure le degré de sa grandeur au degré de son humilité. Il l'associe à sa Puissance souveraine, et il l'appelle à travailler avec lui à la formation du Mystère adorable de la piété, qu'il va manifester par l'Incarnation du Verbe éternel [4].

Nous méditerons ce soir cette sentence de saint Thomas d'Aquin [5] : « L'Humanité de Jésus-Christ, par cela même

[1] Humilitate Maria Mater Dei effecta est. S. Bernard. — [2] Matt. 18. — [3] Luc, 1. — [4] Manifeste magnum est pietatis sacramentum quod manifestatum est in carne. I Tim. 3.

[5] Humanitas Christi, ex hoc quod est unita Deo; et Beatitudo creata, ex hoc quod est fruitio Dei, et Beata Virgo ex hoc quod est Mater Dei, habent quamdam dignitatem infinitam ex bono infinito quod est Deus, et ex hac parte, non potest aliquid fieri melius eis, sicut non potest aliquid melius esse Deo. S. Thomas, *Somme théologique*, 1re part., q. 25, art. 6, ad. 4.

» qu'elle est unie à Dieu ; l'Ame bienheureuse, par cela même » qu'elle jouit de Dieu ; la Sainte Vierge, par cela même » qu'elle est Mère de Dieu, tirent une dignité en quelque » sorte infinie du Bien Infini qui est Dieu : et sous ce rapport, » il ne se peut rien imaginer de plus excellent, puisqu'il n'y » a rien de plus excellent que Dieu. »

Que ne puis-je vous faire entendre, mes frères, les invocations brûlantes que les Saints de tous les temps adressent en ce moment solennel à la Vierge Puissante, Médiatrice de Dieu et des Hommes? « Enfants d'Ève, bannis du Paradis, » faisons parvenir jusqu'à elle nos cris plaintifs, nos gémis- » sements, nos soupirs et nos larmes [1]. Mère de la Miséri- » corde ! la famille entière d'Adam est à vos pieds dans une » attitude suppliante. Son sort est remis entre vos mains. » Est-ce en vain que les Patriarches auront devancé de leurs » vœux l'heure sainte de votre Annonciation, qui est pour » eux l'heure bénie de l'Espérance? Les Prophètes auront-ils » chanté inutilement les triomphes du Messie? Moïse pourra- » t-il regretter d'avoir nommé Notre-Dame-des-Victoires [2], » et Isaïe d'avoir célébré les grandeurs d'Emmanuel et de la » Vierge sa Mère [3] ? O Bienheureuse ! un concert de louanges » montera sans fin vers le trône de votre Gloire, si vous » laissez le Seigneur placer sa Servante sur le trône de la » Grâce ! Toutes les générations que l'avenir porte dans ses » flancs se lèvent déjà pour implorer votre compassion. Nous » savons que la Miséricorde Infinie s'est apprêtée à refermer » les portes de l'Enfer et a commencé à nous entr'ouvrir la » porte des Cieux. Dieu nous a signifié ses intentions. Il s'a- » git d'une alliance entre sa nature et la nôtre, entre le Fils » de l'Éternel et une race mortelle, entre de pauvres pé- » cheurs et Celui qui a trouvé des taches dans les Esprits de » Lumière [4]. Notre consentement, nous le donnons, mais » c'est le vôtre que Dieu exige. Vous seule pouvez nous re-

[1] Antienne *Salve Regina*. — [2] Gen. 3. — [3] Is. 7. — [4] In Angelis suis reperit pravitatem. Job. 4.

» présenter auprès de la Majesté du Très-Haut, parce que » Vous seule avez trouvé grâce auprès du Seigneur[1]. Il n'y a » que vous qui soyez digne de signer le pacte de la réconci- » liation et de l'alliance. Notre rédemption est suspendue à » vos lèvres. Nous attendons de vous la parole du salut. La » Terre, le Ciel, les Hommes, les Anges se réunissent pour » vous la demander. Le Père qui vous a dévoilé le Mystère » caché depuis l'origine du monde[2], le Verbe qui vous in- » vite à lui donner une nouvelle naissance, le Saint-Esprit » qui a toujours résidé en vous comme dans son Temple, » mais qui veut *survenir* dans votre Cœur comme dans ce- » lui de son Épouse, la Trinité attend !.... »

O silence auguste! O moment unique dans l'Histoire des siècles!

Cieux et Terre, soyez attentifs[3]. Vous demandez une Parole. En voici une, ah! qu'elle est ravissante; c'est la réponse de Marie :

FIAT!

ET VERBUM CARO FACTUM EST.

« Qu'il soit fait! Et le Verbe s'est fait Chair. »

Les Cieux s'ouvrent, Dieu descend[4], la Terre se dilate et elle germe son Sauveur[5]. « Les torrents de Grâce tombent sur Marie avec l'inondation du Saint-Esprit[6]. » Le Cœur de la Vierge contient Celui que l'Immensité ne peut contenir. Le Seigneur des Anges s'assimile notre néant. Il réunit, sans les confondre, les extrémités les plus opposées de la puissance et de la faiblesse, de la misère et de la richesse, d'une vie qui n'a point eu de commencement et de cette vie mortelle qui ne fait à peine que commencer. Terre, terre! salue ton Dieu! Aucun de tes enfants ne s'est encore élevé dans les Cieux pour y jouir de la vue du Seigneur; mais le Seigneur est descendu dans la profondeur de tes entrailles

[1] Luc, 1. — [2] Coloss. 1. — [3] Audite cœli quæ loquor : audiat terra verba oris mei. Deut 32. — [4] Is. 64. — [5] Id. 45. — [6] Bossuet, 3e sermon de l'Annonciation.

pour te réjouir bientôt par sa présence bienheureuse. Console-toi des langueurs de ton attente ; tu ne seras plus seulement une vallée de larmes, car tu vois déjà couler dans ton sein le fleuve qui vivifie la Cité de Dieu [1]. Verbe Divin, qui racontera votre Génération éternelle [2]? Verbe Incarné, qui racontera votre Génération temporelle? Fils de Dieu, qui dira vos magnificences? Fils de Marie qui dira vos anéantissements [3]? O Dieu-Homme ! Votre Mère vous donnera son lait virginal, et vous nourrissez les petits des passereaux [4]; Elle vous couvrira des langes de l'indigence, et vous ornez la fleur des prés d'une beauté que toutes les parures ne sauraient égaler; Elle vous portera entre ses bras, et de trois doigts vous soutenez le monde votre ouvrage [5]. Vous habitez un palais qui n'a pas été fait par des mains mortelles, et vous n'aurez pas une pierre où reposer votre tête. Vous ouvrez les cataractes des Cieux et le puits de l'abîme, et vous demanderez un peu d'eau à la Femme de Samarie : Seigneur ! vous en demanderez encore au Calvaire, et l'on ne vous présentera qu'une branche d'hysope trempée dans du vinaigre [6] ! Vous êtes revêtu de la lumière ainsi que d'un manteau, et les hommes jetteront sur vos épaules meurtries un lambeau de pourpre; Votre Père a versé sur vous l'huile de la joie, et ils feront ruisseler votre Sang précieux. O Roi de gloire, ô Couronné d'épines ! ô Saint, ô Crucifié ! ô Verbe fait Chair !.....

Fiat, c'est le mot du commandement. Dieu le prononça dans le principe des choses, et la lumière sensible jaillit à sa voix : Marie le prononça dans la plénitude des temps, et la Lumière éternelle vint se renfermer dans son Cœur, véritable Nuée mystérieuse qu'enveloppait la Gloire du Seigneur [7], et d'où elle devait se répandre un jour sur tous les peuples

[1] Fluminis impetus lætificat civitatem Dei. Ps. 45. — [2] Generationem ejus quis enarrabit? Is. 53. — [3] Nec totus de Deo, nec totus de Virgine, totus tamen Dei et totus Virginis est Filius. S. Bernard, *Lettre aux comtes de Lyon*. — [4] Matt. 10. — [5] Is. 40. — [6] Dan. 19. — [7] III Rois, 8.

de la terre. Le premier *Fiat* nous donne le monde de la nature; le second, le monde de la Grâce. L'un produit l'ouvrage de six jours, l'autre produit aussitôt un Homme-Dieu. Tous deux subsistent immortellement. Qu'est-ce que la conservation de l'univers, sinon une Création continue? et qu'est-ce que l'Eucharistie, sinon l'extension de l'Incarnation? Jeune Lévite, je vous vois franchir d'un pas timide les degrés du Sanctuaire. Courage! courage! « Le Saint qui naîtra de vous s'appellera le Fils de Dieu. » L'Ange de l'Église, votre Évêque vous investira d'un pouvoir que les Anges n'ont point reçu. Vous la direz donc votre première Messe, vous monterez à l'Autel *ut nobis Corpus et Sanguis Fiat Domini Nostri Jesus Christi*[1], pour y faire descendre Notre-Seigneur Jésus-Christ; vous direz : que le Saint Sacrement soit fait, et le Verbe fait chair renaîtra entre vos mains consacrées. Il a fallu cinq paroles à Marie pour créer le Corps et le Sang du Seigneur; il ne vous en faudra aussi que cinq pour *créer Dieu*[2]. Mère qui m'écoutez, refuseriez-vous un prêtre au Seigneur s'il vous demandait votre fils? Ne seriez-vous pas bénie si le fruit de vos entrailles était sanctifié par le Sacerdoce éternel? En vous voyant communier de sa main, les autres mères diraient : Bienheureuses les entrailles qui l'ont porté, bienheureux le sein qui l'a allaité! Et vous-même ne pourriez-vous pas dire : Plusieurs générations me nommeront bienheureuse parce que j'aurai été leur bienfaitrice en donnant un docteur aux ignorants, un père aux pauvres, un homme de Dieu à ceux qui méconnaissent Dieu? Mais c'est de Dieu seul que vous recevrez votre véritable récompense. Il n'abandonnera pas celle qui aura donné un ministre zélé à ses Autels, un bon prêtre à son Église.

Où me suis-je laissé entraîner, ô mon Dieu? Ai-je pu oublier qu'il n'y a *qu'un nécessaire*, le salut; *qu'un malheur*

[1] Paroles du Canon de la Messe.

[2] On sait avec quelle admiration M. de Maistre cite cette belle expression d'un ministre protestant, dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*.

qui puisse nous l'ôter, le péché[1] ; *qu'une action* qui nous fournit une victime pour le péché, l'Eucharistie sacrifice ; *qu'un Vénérable*, le Sacrement de l'Eucharistie, qui nous incorpore l'Auteur du salut, et *qu'une Bienheureuse* qui nous a donné un Sauveur et qui peut nous le donner encore ?

« Glorifiez, nous dit saint Bernard, Celle qui a fait la découverte de la Grâce, et qui est la Médiatrice du salut et la Réparatrice des temps, ainsi que le chante l'Église de Dieu[2]. » Bien des siècles avant que l'Abbé de Clairvaux n'adressât ces belles paroles à l'Église de Lyon (qui n'est pas seulement le premier Siége des Gaules[3] par son antiquité vénérable, par le sang de ses Martyrs, par son attachement filial à l'Église Mère et Maîtresse[4], mais qui l'est encore par la perpétuité de sa Foi toujours florissante au milieu de tant de ruines, et surtout par sa tendre piété envers la Mère de Dieu si dignement honorée dans son Sanctuaire de Fourvières, cette autre Notre-Dame-des-Victoires), le grand Martyr Irénée, son Évêque, dépositaire de la tradition Apostolique

[1] Les enfants sont avides d'*histoires*. Il faut leur en raconter, mais non leur en *faire*. « *Le bon sens est le maître de la vie humaine.* » Le Dieu de vérité donnait pour parabole ce qui n'était que parabole, et pour historique ce qui reposait sur les témoignages authentiques des Écrivains sacrés. Ne mettez pas votre élève dans le cas de dire un jour : On m'a trompé ; on s'est *joué* de ma simplicité. Quel serait son malheur et quelle responsabilité pour vous si, dans son ignorance, il en venait à ne plus considérer la Religion que *comme un jeu!* Dieu bénit, au contraire, les exemples réels tirés de la Vie des Saints et tous les traits vraiment édifiants. J'oserai citer ici ma propre expérience. Je n'ai peut-être jamais prêché sur le péché sans rapporter avec fruit, sur l'autorité du comte de Stolberg, ce qui était arrivé à un voyageur (sans doute Stolberg lui-même). « Quelqu'un ayant assuré à un villageois d'Angelmodde, près de Münster, qu'il prenait une part bien grande au malheur, comme il l'appelait, qu'un orage de grêle venait de lui causer en détruisant ses récoltes : Oh! répondit le vieillard, le sourire sur les lèvres, et en secouant sa belle tête blanche, ceci n'est pas un malheur, ce n'est qu'une perte; le péché seul est un malheur. » (*Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, page 137.)

[2] Magnifica gratiæ inventricem Mariam, mediatricem salutis, restauratricem seculorum. Hæc mihi de illa cantat Ecclesia. S. Bernard, *Lettre aux Comtes de Lyon.*

[3] Prima sedes Galliarum. — [4] Saint Irénée.

de saint Polycarpe et de saint Jean, avait écrit ces lignes que je recommande à votre attention la plus sérieuse : « Pour-» quoi le Mystère de l'Incarnation ne s'est-il accompli » qu'après que Marie y eut donné son consentement? Évi-» demment, c'est parce que Dieu veut qu'elle soit le Principe » de tous les biens [1] ! »

A l'autre extrémité de la chaîne traditionnelle, j'entends l'Evêque de Meaux proclamer que c'est ici le commencement de notre salut et le solide fondement de l'honneur que l'on rend à la Sainte Vierge [2]. Enfants de l'Église de France! voilà les sentiments qui animaient vos Pères, à l'origine, au milieu, à la fin de notre histoire. Faut-il s'étonner qu'ils aient tant aimé Marie, ceux auxquels Dieu avait envoyé les grands serviteurs de Marie, un saint Irénée, un saint Bernard, un Bossuet?

O *Fiat!* Parole créatrice du monde nouveau des âmes régénérées par Jésus-Christ! O Parole de Marie qui nous avez donné la Parole de Dieu, le Verbe vivant, vous me serez toujours présente! Je me souviendrai que c'est à vous que je dois la Grâce qui m'a sanctifié, la Vérité qui m'a instruit, la Miséricorde qui m'a pardonné, le Pain céleste qui est le soutien de ma vie, l'Héritage divin qui fait l'objet de mes espérances [3]. Je ne vous entendrai jamais, sans adorer la Charité infinie qui a déterminé le Seigneur à choisir le moyen prodigieux de l'Incarnation pour nous élever par ses humiliations, nous enrichir par sa pauvreté [4], nous affranchir par sa servitude volontaire, nous ouvrir les Cieux en descendant sur la Terre. Mes frères, comprenez votre dignité [5]. Considérez la piscine sacrée du Baptême où vous avez été régé-

[1] Quid est quod sine Mariæ consensu non perficiatur Incarnationis mysterium? Quia nempe vult illam Deus omnium bonorum esse principium. S. Irénée. — [2] Bossuet, *Catéchisme du diocèse de Meaux*, p. 34. — [3] Si autem filii, et hæredes; hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi. Rom. 8. — [4] Ibi se pauperavit: ibi nos ditavit. S. Aug. — [5] Agnosce, o homo, dignitatem tuam, et divinæ consors factus naturæ, noli in veterem vilitatem degeneri conversatione redire. S. Léon, 1re Homélie de Noël.

nérés, comme le sein virginal dans lequel Dieu reçut une nouvelle naissance [1]. Ici, il prit une nature infirme; là vous avez pris une nature immortelle. Le même Saint-Esprit qui rendit fécondes les entrailles de Marie a pénétré l'eau baptismale de sa vivifiante vertu. Le Cœur de Marie où le Verbe s'incarne est comme le premier berceau de tous les Chrétiens. Fidèle! revenez avec bonheur au lieu de votre naissance : unissez votre Cœur au Cœur de l'Homme-Dieu qui a été formé du Cœur de Marie!

C'est là que vous avez reçu la grâce d'adoption qui fait les enfants. Le temps n'est plus où l'on craignait de voir Dieu et de mourir. L'Esprit Sanctificateur vous a choisis pour être sa demeure. Cet Hôte divin qui résidait dans l'âme de Notre-Seigneur et de Notre-Dame réside aussi dans votre âme. Il vous présente à Celui de qui dérive toute paternité sur la Terre et dans le Ciel [2], et il lui dit : Voici les hommes que vous daignez nommer vos enfants, et ils le sont [3]! Il vous prête aussi sa voix toute-puissante pour que vous touchiez les entrailles miséricordieuses de votre Dieu [4] par le cri de votre faiblesse qui est aussi le cri de votre confiance : « Père! » ô notre Père, » *Abba Pater* [5]!

C'est là que le Fils de Dieu vous dit déjà si vous voulez l'entendre : « Je ne vous appellerai plus serviteurs, parce que » le serviteur ne sait pas ce que fait son Maître. Mais je vous » ai donné le nom d'amis parce que je vous ai fait connaître » tout ce que j'ai appris de mon Père [6]. Je vous ai apporté » des nouvelles de la maison paternelle dont vous étiez si » éloignés que vous en aviez perdu le souvenir. Le témoi- » gnage suprême de l'amitié, c'est de mourir pour son ami. » Mais quand un homme aime de cœur un autre homme, le » nom d'ami ne lui suffit plus; pour peindre l'unité qui con- » fond leurs deux existences, vous dites : Ils s'aiment comme

[1] C'est encore une pensée de saint Léon le Grand. — [2] Éphés. 3. — [3] Videte qualem caritatem dedit Pater nobis ut Filii Dei nominemur et simus. I Jean, 3. — [4] Luc, 1. — [5] Rom. 8 et Galat. 4. — [6] Jean, 15.

» des frères. Je ne rougirai pas de vous reconnaître pour mes
» frères [1]. Nouveau Joseph, j'irai à la recherche des hommes
» mes frères [2]. Je leur donnerai tous les trésors du grand
» Roi ; je les établirai dans la vraie terre de Gessen ; je ferai
» pour eux ce que le Patriarche ne put faire pour son cher
» Benjamin ; « premier-né des Élus [3], » je les achèterai au
» prix de travaux et de tourments inexprimables, je fonderai
» sur la Terre le royaume des Cieux et je ne m'en éloignerai
» que pour retourner dans la patrie afin de leur préparer la
» place que je leur aurai acquise [4]. Mes amis, mes frères, si
» j'ai pris votre pauvre nature [5], c'est pour que vous parta-
» giez avec moi les prérogatives de ma nature divine [6]. C'est
» pour me donner à vous, à la vie, à la mort, et même après
» la mort ; car je vais faire mon Testament. Je vous lègue
» tout ce que j'ai. Je veux que vous puissiez me dire ce que
» je dis à mon Dieu et votre Dieu, à mon Père et votre
» Père [7] : « Tout ce qui est à moi est à vous, et ce qui est à
» vous est à moi ! C'est de vous que j'attends ma gloire [8]. »
» C'est à l'amour que je vous porte que je veux m'immoler.
» Que vous faut-il ? Mon Corps ? Prenez et mangez, ceci est
» mon Corps ! Mon Sang ? Prenez ce Calice et buvez-en
» tous ; c'est la nouvelle Alliance en mon Sang qui sera ré-
» pandu pour la rémission des péchés ! Mon Cœur ? Je le
» ferai ouvrir sur la Croix pour qu'il vous soit un asile ! Ma
» Grâce ? Je vous enverrai mon Saint-Esprit ! Ma Force, je
» serai avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde. Mon
» Sacerdoce ? Il fera en mémoire de moi ce que j'ai fait à la
» Cène et au Calvaire ; il passera en répandant sur vous mes
» bienfaits. O homme ! me garderas-tu un souvenir fidèle
» après que je t'ai aimé jusqu'à la folie de la Croix ? Oublie-

[1] Non confunditur fratres eos vocare. Hebr. 2. — [2] Fratres meos quæro. Gen. 37. — [3] Primogenitus in multis fratribus. Rom. 8. — [4] Vado parare vobis locum. Jean, 14. — [5] Habitu inventus ut homo. Philipp. 2. — [6] Ut per hæc efficiamini divinæ consortes naturæ. II Pierre, 1. — [7] Jean, 20. — [8] Et mea omnia tua sunt, et tua mea sunt, et clarificatus sum in eis. Jean, 17.

» ras-tu le Dieu qui s'est fait semblable à toi pour que tu » devinsses semblable à lui [1]? Ah! qu'ai-je pu faire pour toi » que je n'aie pas fait [2]?... »

Mon Dieu! couronnez tous vos bienfaits. Pendant que vous habitez le Cœur de Marie et que vous renfermez en Elle les flammes de la charité dont vous brûlez pour nous [3], souvenez-vous qu'en vous incarnant dans son sein virginal, vous avez pris toutes les attributions de l'humanité [4]. Vous ne pouvez vous revêtir de notre chair sans contracter avec les hommes l'affinité la plus étroite. Y a-t-il une alliance plus intime que celle qui vous identifie à notre nature et qui nous incorpore à votre Personne sacrée. Membres de vos membres, os de vos os [5], nous vous sommes attachés comme à notre Chef. Le Sang qui circule dans vos veines, circulera aussi dans toutes les parties de votre Corps mystique [6]. Vous voulez que vos Fidèles soient un avec vous, comme vous êtes un avec votre Père [7]. Faites aussi qu'ils soient un avec votre Mère. Nous ne nous rendons point coupables d'usurpation, en proclamant notre filiation, notre fraternité divine [8]. Est-ce trop espérer que d'attendre un mot favorable qui de votre Cœur ira au Cœur de Marie? Les sentiments que vous nous portez vous ont fait quitter le sein du Père qui est aux Cieux; pouvez-vous ne pas les communiquer à la Mère que vous avez prise sur la Terre? Seigneur Jésus, vous m'avez déjà prévenu. Vous lui avez dit : Aimez-les, ce sont vos en-

[1] Unigenitus Dei Filius suæ Divinitatis volens nos esse participes, nostram naturam assumpsit ut homines deos faceret factus homo. S. Thomas d'Aquin. Opuscul. 57. — Il y a ici une énergie d'expression qui cesserait d'être d'accord avec la précision du langage théologique si nous la conservions dans notre traduction. Les idiomes sont différents; le fond des idées est le même.

[2] Quid est quod debui ultra facere, et non feci? Is. 5. — [3] Hic inenarrabilis divinæ erga nos benevolentiæ abyssum prompsit. S. Jean Damascène.

[4] **Memento salutis Auctor**
Quod nostri quondam corporis,
Natus ex Maria Virgine
Nascendo formam sumpseris.

[5] Gen. 2. — [6] I Cor. 12. — [7] Jean, 17. — [8] Philipp. 2.

fants : *Ecce filius tuus*[1] ! et Elle vous a déjà répondu : Qu'il en soit ainsi : *Fiat !*

Fils adoptifs de Dieu, Frères de Jésus-Christ Notre-Seigneur, Enfants de Marie, la Mère de tous les Fidèles, entendez-vous la voix qui part de ce Tabernacle où veille la nuit et le jour le Cœur vivant du Dieu vivant? Entendez-vous la voix qui part de cet Autel du saint Cœur de Marie ? Celle de la Mère n'est que le prolongement de la grande voix de son fils. Voici ce que dit le Seigneur et ce que répète la Servante du Seigneur : « Mon enfant, donnez-moi votre cœur[2]. »

Que répondrez-vous, mes frères? *Fiat ;* oui, nous vous le donnons, ô Cœur divin de Jésus, ô Cœur Immaculé de Marie ! C'est la promesse de l'obéissance, c'est aussi l'acceptation du sacrifice. *Fiat voluntas tua !* disiez-vous, ô mon Sauveur, répétant à Gethsémani ce que vous nous aviez appris à dire dans le *Pater*[3]. Votre Père vous envoyait un Ange, votre créature, pour vous fortifier; il allégeait le Calice, il ne l'ôtait pas de vos mains. Vous deviez le boire jusqu'à la lie ! Votre âme était triste jusqu'à la mort, et pourtant vous disiez toujours : *Fiat !*

Fiat voluntas tua ! disiez-vous, ô Mère, dont la douleur était au-dessus de la douleur[4]. Un océan de tristesse avait envahi votre âme[5]. O Vierge de la résignation, vous ne faisiez pas entendre une plainte ! O Vierge des Victoires, vous refouliez dans votre Cœur tous les sentiments de la Mère selon la nature ; Mère selon la Grâce, vous étiez debout pour offrir au Seigneur l'Agneau qui effaçait les péchés du monde.

Fiat voluntas tua ! C'est, Monseigneur, ce qu'a dit dans cette Église le Cardinal Pierre Giraud, votre ami et votre Pontife. L'opinion publique l'appelait à s'asseoir sur le trône

[1] Jean, 19. — [2] Præbe, fili mi, cor tuum mihi. Prov. 23. — [3] Matt. 26. — [4] Dolor meus super dolorem. Jérém. 18. — [5] Cui comparabo te? vel cui assimilabo te, filia Jerusalem? cui exæquabo te, et consolabor te, Virgo filia Sion? Magna est enim velut mare contritio tua : quis medebitur tui? *Lamentations*, 2.

de Fénelon, qui allait recouvrer son ancienne splendeur. Il ne se préoccupa point des rumeurs de l'opinion publique. Le pouvoir parla; il refusa. Rome parla; l'Évêque de Rodez versa des larmes abondantes. Un Pasteur vénéré[1], qui le voyait rongé par le chagrin, l'engagea à offrir le Saint Sacrifice à cet Autel. Après qu'il l'eut célébré, ses yeux étaient encore humides, mais c'étaient des larmes de joie, les larmes de l'abnégation et du dévouement. « Mon ami, dit-il au Prêtre » qui avait été son consolateur, je ne sais ce qui vient de se » passer en moi; mais il y avait une montagne sur mon » cœur et elle n'y est plus. » Mes frères, Jésus et Marie lui laissaient sa Croix aux yeux du monde; mais les yeux de sa foi et de sa charité voyaient l'Onction céleste qui devait lui en adoucir le fardeau. Oh! qu'il avait grâce, ce saint Archevêque, pour dire dans un de ses mandements : « Notre-» Dame-des-Victoires remplit le monde du bruit de ses mi-» racles[2]. »

Voilà ce que la Sainte Vierge se plaît à faire dans ce Sanctuaire, Monseigneur. Elle change les cœurs des pécheurs; elle en fait des justes. Elle change les cœurs des affligés; elle en fait des heureux. A l'heure qu'il est, nos soldats combattent sous ses auspices. Puisse votre Bénédiction Apostolique être pour eux comme pour nous le gage des bénédictions du Dieu des armées et de Notre-Dame-des-Victoires[3]!

[1] M. Desgenettes.

[2] Mandements et Instructions pastorales de Monseigneur Giraud, archevêque de Cambray.

[3] Le 22 octobre 1854, avant son départ pour Rome, où l'appelait la Promulgation solennelle du Décret de l'Immaculée Conception, Monseigneur Desprez revint célébrer pontificalement la Fête Patronale de Notre-Dame-des-Victoires. Il nous fut bien doux alors d'établir en chaire un rapprochement entre les bénédictions que nous lui avions demandées pendant le mois de Marie, et notre première victoire en Orient, qui porte le nom même de la Sainte Vierge. Voir la signification de l'*Alma* à notre Instruction du 3 mai.

15 MAI.

LA MÈRE ADMIRABLE.

Mater ejus Maria.

Marie est la Mère du Seigneur.
Saint Matthieu, ch. I, v. 18.

Chaque chose, selon l'oracle de la Philosophie antique [1], est ce qu'il y a en elle de meilleur et de plus parfait. Cette définition s'applique également, mes frères, aux plus grands hommes et aux plus grands Saints. Recommandables à tant d'autres titres, ils ont possédé une vertu dominante qui a formé le fond de leur caractère, et qui nous frappe tout d'abord lorsque leur pensée se présente à notre esprit.

Deux exemples vous rendront sensible la vérité de cet axiome. Dans un empire, tout s'administre au nom du Prince; c'est lui qui fait la guerre par ses généraux, qui gouverne par ses ministres, qui rend la justice par ses magistrats. Quand il remplit lui-même ces fonctions diverses, il lui est plus facile qu'à tout autre de se couvrir de gloire, son rang et son autorité lui ouvrant d'avance les portes de l'Histoire. Quel est ce Roi qui étonne l'ennemi par des prodiges de valeur sous les murs de Damiette et de la Massoure, et qui meurt avec tant de magnanimité auprès des ruines de Carthage? C'est *un Héros!* Quand il revenait de ses expéditions lointaines, il prenait pour conseiller un saint Thomas d'Aquin, ce prodige de pénétration et de doctrine; il s'entourait des Évêques et des Barons; il élevait dans ses *Établissements* le second monument du Droit public de la France, comme avant lui Charlemagne en avait construit le premier

[1] Aristote.

édifice dans ses *Capitulaires*, comme après lui Louis XIV recueillit les travaux de ses devanciers dans ses fameuses *Ordonnances*, comme de nos jours Napoléon fondait le *Code civil*, la plus merveilleuse de ses créations. Voilà *le Législateur !* Toute loi appelle un tribunal, de même que l'Évangile appelle indispensablement l'Église. Ce n'est pas assez pour mon Roi de promulguer ses Établissements; il veille à leur exécution; il revise les arrêts, il reçoit les requêtes de ses sujets; il parcourt les provinces et se condamne lui-même quand des avocats trop zélés cherchent à le persuader de la justice d'une cause qu'il considère comme douteuse. S'il ne peut aller toujours au-devant des petits de son peuple, ceux-ci ne trouvent jamais d'obstacle quand ils veulent venir à lui; il les accueille avec une simplicité patriarcale sur un tertre de gazon, sous le Chêne immortel de Vincennes: voilà *le Justicier !* Il panse les plaies des pauvres, il les fait asseoir à sa table; quelquefois il les sert à genoux : voilà *l'Homme !* Il va jusqu'à Sens rendre ses adorations aux Reliques insignes de la Passion du Sauveur; il les porte pieds-nus, les montre, à l'abbaye Saint-Antoine, aux Parisiens attendris, les dépose à la Sainte-Chapelle du Palais construite tout exprès; il y vient répandre son cœur en présence du Seigneur Jésus : voilà *le Saint !* Mais quand je réunis toutes ses vertus, toutes ses fonctions, toutes les actions qui forment la trame de sa vie, je dis : Voilà le Roi très-chrétien, voilà SAINT LOUIS !

De même, un homme s'est rencontré d'une force d'esprit incroyable, philosophe profond autant qu'historien incomparable, qui a ramené toutes les idées à Dieu, Père des Intelligences, et tous les faits au gouvernement de la Providence de Dieu par Jésus-Christ, Roi des Intelligences; qui a exposé avec une précision inimitable la doctrine de l'Église, Épouse de Jésus-Christ, en même temps qu'il a porté au Protestantisme des coups dont il ne se relèvera jamais. Turenne résista aux instances du plus puissant des Rois; il

rendit les armes à l'invincible champion de la Vérité Catholique. Qu'il était grand cet homme qui, dans la chaire de Versailles, annonçait sans peur comme sans audace les témoignages de son Maître[1] au plus redouté des Monarques! Mais il était plus grand encore quand, semblable à Augustin qui évangélisait tous les jours les mariniers d'Hippone, il prêchait dans sa Cathédrale où il ne voyait guère que des artisans et des jardiniers. Que je l'aime faisant le Catéchisme aux petits enfants du hameau où était située la maison de campagne de son Évêché[2]! A l'exemple du Prince des Pasteurs, il allait répandant la divine semence dans les moindres Églises de son diocèse, nourrissant le peuple fidèle tantôt du pain et tantôt du lait de la Parole. Quel Philosophe, quel Historien, quel Orateur, quel Maître, quel Pasteur! L'état le plus excellent qui soit dans le monde, nous dit saint Thomas d'Aquin, c'est l'Épiscopat[3] : aussi bien, pour peindre la majesté d'un tel génie et les œuvres d'un tel Pontife, il suffit de dire : L'Évêque de Meaux!

Or, Bossuet qui a le vol de l'aigle pour s'élever jusqu'à la contemplation des magnificences de Notre-Dame, et qui, quand il redescend des Cieux, fait entendre à la Terre les doux accents de la colombe, pour soupirer ses douleurs et redire ses bienfaits, ne manque jamais de rattacher les pensées, les sentiments, les leçons que lui suggère la méditation des Mystères de Marie au point central de sa Maternité divine. Mais quand il considère directement ce Titre auguste auquel tout aboutit, il s'écrie : « Voilà donc une nouvelle » dignité créée sur la terre, c'est la dignité de Mère de Dieu, qui » enferme de si grandes choses qu'il ne faut ni tenter ni espé» rer de les comprendre par la pensée[4]. » Visiblement, Chré-

[1] Loquebar de testimoniis tuis in conspectu Regum et non confundebar. Ps. 118. — [2] On voit encore à Germigny-l'Évêque le banc où Bossuet s'asseyait le dimanche, après les Vêpres, pour faire le Catéchisme aux enfants de la paroisse. — [3] Saint Thomas, *Somme théolog.*, 2ᵉ part., q. 88, art. 6. — [4] Bossuet, *Élévations sur les Mystères*, 12ᵉ semaine, 3ᵉ Élévation.

tiens, il y a témérité à parler, mais il y aurait ingratitude à se taire. Essayons donc, en marchant religieusement sur les traces des Saints, de concevoir quelque chose de cette dignité que l'Ange de l'École appelle infinie. Ce n'est point parmi les mortels qu'il faut chercher nos termes de comparaison. C'est dans le sein de Dieu et dans la Personne du Fils de Dieu, qu'il faut étudier le Mystère d'une Mère de Dieu.

Que faisons-nous, mes Frères, pour arriver à la notion de l'Être divin ? Nous interrogeons toutes les Créatures et elles nous disent : « La figure de ce monde passe [1]. » Nous nous sentons entraîner vers le gouffre de la mort qui engloutit tout : comme le voyageur que la vapeur emporte sur ses ailes de feu et qui voit fuir les arbres, les cités, des pays entiers, nous assistons pendant notre course rapide ici-bas aux bouleversements du globe, aux révolutions du temps, à la destruction des empires. Mais nous trouvons dans les astres du firmament, dans la régularité de leurs lois, dans la pureté de leur lumière, une image de l'Immutabilité de Dieu. Nous nous disons : Le ciel et la terre passeront [2] ; il y aura d'autres cieux et une autre terre [3] ; avant qu'il les eût tirés du néant, il était; quand il les y aura replongés, il sera. Il est Celui qui est, l'Éternel!

Le passager qui est lancé au milieu des espaces de l'Océan nous parle de l'Infini qu'il a sur sa tête et sous ses pieds [4]. Cet infini qui n'existe qu'en apparence lui représente pourtant l'Immensité de Dieu. Soudain la foudre gronde, la mer se soulève [5]. Que cette planche fragile vienne à lui manquer, c'est le tombeau! Grand Dieu, qu'il sent bien alors et son néant et votre Toute-Puissance!

Il a prié Marie l'Étoile des Mers d'intercéder pour lui auprès de Celui qui apaise la fureur des flots; il a échappé à

[1] I Cor. 7. — [2] Matt. 24. — [3] Ecce enim ego creo cœlos novos et terram novam; et non erunt in memoria priora. Is. 65. — [4] Chateaubriand, *Génie du Christianisme*. — [5] Mirabiles elationes maris. Ps. 92.

la tempête, il touche au port du salut. Avec quel attendrissement il promène ses regards sur les prairies diaprées de fleurs, les arbres chargés de fruits, les campagnes couvertes de moissons! Il écoute le concert des petits oiseaux, il considère des animaux qu'il n'a point vus dans sa patrie, il parcourt toute cette contrée où il va d'enchantements en enchantements. Il entre dans la capitale du royaume, il est admis à visiter les collections les plus précieuses; des perles d'un haut prix, des pierreries étincelantes, tous les diamants de la Couronne sont étalés devant lui : « Ah, que tout cela est beau! se dit-il à lui-même; mais l'Auteur de toutes ces merveilles, qu'est-il donc [1] ? » Et il se forme une image de la vraie Beauté, de la Beauté de Dieu!

L'homme entend la lecture d'une Oraison funèbre de Bossuet, ou les chœurs de *la Création* de Haydn; il examine un *Michel-Ange* ou un *Raphaël*; il lit Dante ou Fénelon, il est subjugué par le sentiment de l'admiration : Voilà le Génie, se dit-il; qu'êtes-vous donc, ô Verbe, ô Sagesse éternelle?

Quelle est cette Reine qui suce les ulcères d'une vieille femme abandonnée, comme l'on dit que quelques mères se sont inoculées, avant la découverte de Jenner [2], le poison mortel dont elles délivraient leur enfant au péril de leurs jours? Quelle est cette héroïne de la piété filiale qui accepte un verre de sang que lui présentent des cannibales comme l'horrible condition du rachat de son père? Quel est ce prêtre qui se charge des chaînes d'un pauvre père de famille dont il a reconnu l'innocence? Voyez-vous ces légions de saintes filles qui portent le nom du Prêtre de la Charité et que l'on retrouve partout en face de la misère, de l'agonie, de la peste et jusque sur nos champs de bataille? O Dieu qui avez mis la bonté au cœur de l'homme, nul n'est aussi bon que vous, nul n'est autant Père, *nemo tam pius! nemo tam parens* [3]! O Dieu, que vos entrailles sont miséricordieuses [4]! Vous

[1] Si hæc tam pulchra, quid ipse? S. Aug. — [2] La vaccine. — [3] Tertullien. — [4] Luc, 1.

seul êtes bon [1], je l'ai appris de Celui que la Madeleine appelait le bon Maître, *Rabboni* [2] ! Tout ce qui vous touche porte ce caractère; nous disons *le Bon Dieu* pour désigner votre Fils unique; *la Bonne Vierge* pour désigner sa Mère ! Nous disons : *les bons Anges*, *les bons Saints* quand nous voulons parler de vos serviteurs de la Terre et des Cieux ! O Religion de bonté qui avez rendu populaires des expressions aussi ravissantes, disons mieux, aussi divines !

Et ainsi nous saisissons dans le miroir de la Création quelques-uns des traits de l'Invisible; nous réunissons les beautés éparses dans l'univers pour en former une image touchante, malgré ses imperfections évidentes, de Celui qui se joue dans l'univers [3], et des lettres innombrables disséminées dans ce magnifique alphabet, nous composons les titres de tous ses attributs pour les abréger encore dans ce Nom suprême que chaque homme trouve écrit au fond de son cœur ; DIEU !

Ce grand Dieu a associé à sa vie intime un Fils de l'Homme et une Fille des Hommes. « Enfants d'Adam, s'écrie » saint Anselme de Cantorbéry, écoutez, et que la contem- » plation de ce prodige produise en vous l'étonnement et » l'extase ! Le Très-Haut a un Fils unique, éternel comme » Lui [4] ! » Auquel de ses Anges a-t-il dit : Vous êtes mon Fils; je vous ai engendré aujourd'hui [5] dans les splendeurs des Saints [6], dans l'inépuisable Océan de ma vie toujours féconde où vous n'avez point eu de commencement et où vous n'aurez jamais de fin ? « Mais Dieu, reprend le saint » Primat d'Angleterre, ne semble pas satisfait, tant que le » Verbe n'est que son Fils unique; il veut encore qu'il soit » le Fils unique de Marie [7]. » Auquel de ses Anges a-t-il dit : Faites pour mon Verbe dans le temps ce que je fais pour lui dans l'Éternité : j'exprime en lui toute la nature divine; exprimez en lui toute la nature humaine; je lui prodigue

[1] Marc, 10. — [2] Jean, 20. — [3] Ludens in orbe terrarum. Prov. 8. — [4] S. Anselme, *Monologue*. — [5] Heb. 1. — [6] Ps. 109. — [7] S. Anselme, *Monologue*.

toutes les propriétés de mon être; communiquez-lui toutes les attributions du vôtre : il est à moi, qu'il soit à vous. Il portera ma gloire devant les hommes dont vous l'aurez rendu le frère. Quand je l'introduirai dans le monde, j'ordonnerai à tous les Anges de quitter le Ciel pour se ranger à vos côtés et pour adorer le Messie [1]. Au Jourdain et sur le Thabor, je dirai : « Celui-ci est mon Fils en qui j'ai placé toutes mes affections. Écoutez-le [2]. » Aux approches de sa Passion, j'exaucerai la prière qu'il m'adressera : « Maintenant mon » Ame est troublée, et que dirai-je? Mon Père, délivrez-moi » de cette heure. Mais c'est pour ceci que je suis venu en » cette heure. Père, glorifiez votre Nom. Au même moment, » on entendra une voix du Ciel qui dira : Je vous ai déjà glo- » rifié et je vous glorifierai encore... Et Jésus dira au peuple : » Ce n'est pas pour moi que cette voix s'est fait entendre, » mais pour vous [3]. » On se prosternera devant lui comme devant un autre moi-même. On lui rendra cet hommage : » Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant qui deviez venir » en ce monde [4]. » Et cet autre : « Vous êtes mon Seigneur » et mon Dieu [5]. » Mais parce que mon Fils est aussi le vôtre, ô Marie, il répandra pour les hommes devenus ses semblables le Sang qu'il aura pris dans votre sein. La Chair que l'Esprit-Saint lui aura formée de votre substance virginale sera attachée au bois. Le Pontife de l'Humanité puisera dans mon Cœur la pensée de la Rédemption : la Victime de l'Humanité trouvera dans votre Cœur la matière du Sacrifice de la propitiation universelle. O Dieu adorable, ô Vierge auguste! ô Dieu Père de Jésus-Christ, ô Marie Mère de Dieu!

Les Pères du dixième Concile de Tolède nous font un devoir de célébrer le même jour l'Incarnation du Verbe divin et la Maternité divine de Marie. « Qui ne voit, nous disent- » ils, que ces deux solennités n'en sont qu'une [6]? » Et dans

[1] Hebr. 1. — [2] Matt. 3 et 12. — [3] Jean, 12. — [4] Id. 11. — [5] Id. 20.

[6] Si ergo incarnati hujus Verbi dies in toto terrarum orbe ab omni Ecclesia concorditer celebretur, cur non festivitas gloriosæ Matris ejus observantia

une de ses lettres immortelles, une femme, que sa tendresse maternelle a élevée au rang des plus beaux génies[1], écrivait à sa fille : « Cette fête est grande, elle est le fondement de celle » de Pâques, en un mot la fête du Christianisme et le jour » de l'Incarnation de Notre-Seigneur[2]. » Trois jours après, elle lui écrit de nouveau : « C'était le jour de Notre-Dame[3], » tant il est vrai qu'il faut se servir du même niveau pour mesurer la gloire du Fils de Dieu et de la Mère de Dieu, et qu'il est nécessaire de réunir ces deux dogmes corrélatifs pour les fondre en une seule fête, la fête du Christianisme!

« Qui est monté au ciel et en est descendu? Qui a renfermé » les vents dans sa main? Qui a rassemblé les eaux comme » dans un vêtement? Qui a fixé les bornes de la terre? Quel » est son nom et quel est le nom de son fils? Le savez-» vous[4]? »

Avec quel bonheur nous avons vu souvent, mes frères, les réponses, à cette question du Sage, se presser abondantes sur les lèvres de bons laboureurs, de pauvres pâtres perdus au fond des montagnes de la France, d'heureux enfants de nos cités et de nos campagnes, qui ont été instruits de la science pratique de Dieu par le sacerdoce domestique de la famille et par le sacerdoce public de l'Église! « Le Seigneur » a caché ces choses aux sages et aux prudents, et il les a » révélées aux petits[5]. » Interrogez-les, et s'ils ne vous disent pas, avec le savant évêque d'Avranches, les mille noms du Christ de Dieu[6], ils vous citeront du moins quelques-uns de ses Titres principaux. Ils savent que pendant quarante siècles la Terre a appelé le Triomphateur d'Israël, le Désiré des nations, le Libérateur promis, le souverain Prêtre, l'Hostie de la réconciliation, le Médiateur de l'alliance, l'Admirable, le

similique habeatur honore? Nam quid est festum Matris nisi incarnatio Verbi? IX. Conc. de Tol., an 656.

[1] Madame de Sévigné. — [2] Lettre *du vendredi* 25 *mars* 1689, jour de l'Annonciation. — [3] Lettre du lundi 28 mars 1689. — [4] Prov. 30. — [5] Matt. 11. — [6] Les deux Testaments réduits à Jésus-Christ seul sont fondus en entier dans la *Démonstration Évangélique* de Huet.

Conseiller, le Fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix, le Sauveur du monde, l'Orient qui devait dissiper les ténèbres de toutes les idolâtries du paganisme, de l'orgueil, de l'or, de la volupté; le Grand Roi qui devait réunir sous une même domination le riche et le pauvre, le savant et l'ignorant, le serviteur et le maître, le Gentil et l'Hébreu, le Grec et le barbare, l'esclave et l'homme libre, pour absorber tous les peuples en un seul, le Peuple Catholique. Après l'Avénement du Christ de Dieu, « nous avons trouvé le Messie[1], » comme saint André l'annonçait à Simon, son frère; nous saluons en Jésus Celui qui est la Lumière, la Voie, la Vérité, la Vie; nous recueillons les enseignements de Jésus Docteur, nous nous rangeons sous la houlette de Jésus Pasteur, nous profitons des exemples de Jésus le Saint des Saints, nous nous purifions dans les Plaies, le Sang, le Cœur de Jésus Rédempteur. Mais quel est le Titre fondamental qui supporte ce péristyle, ces galeries, ces portiques de l'ancienne Loi, et les colonnes, le sanctuaire, la clef de voûte de la Loi nouvelle? Quelle est la base, sans laquelle s'écroule ce merveilleux édifice du Christianisme? Le Titre essentiel de Jésus-Christ, mes frères, c'est sa Divinité. Tranchez cette racine de l'Arbre de vie, et vous chercherez vainement des fruits de sanctification sur ses rameaux desséchés. Tarissez cette source du Fleuve de la Grâce, et vos âmes ne se désaltéreront plus à ces eaux fécondes qui rejaillissent dans l'Éternité. Otez cette glorieuse Auréole du front du Fils de l'Homme, et vous verrez à l'instant s'évanouir tous les rayons qui ont éclairé les deux Testaments. Les uns l'appelleront encore le céleste Envoyé, mais les autres ne verront plus en lui qu'un Sage illustre, qu'un Christ Socrate. Il sera pour les hérétiques ce qu'il était autrefois pour les Pharisiens, une inexplicable enigme. Ces superbes sectaires n'avaient rien à lui répondre quand, dans la même prédication, il fondait tous

[1] Dicit ei : Invenimus Messiam. Jean, 1.

les dogmes sur sa Filiation divine, et rapportait toute la morale au précepte sublime de l'Amour de Dieu et des Hommes. Ils n'en restaient pas moins les Déistes de l'ancienne loi [1]. Voulez-vous échapper à ce funeste aveuglement? Écoutez-le qui vous demande encore comme autrefois à ses Apôtres : « Que dit-on du Fils de l'Homme? Et ils lui répondirent : » les uns disent : c'est Jean-Baptiste, les autres Élie, les au- » tres Jérémie ou l'un des Prophètes [2]. » Se peut-il imaginer, Chrétiens, une figure plus frappante des variations de l'hérésie et des négations du rationalisme? O nos frères séparés, qu'avez-vous fait du *divin* de l'Évangile, depuis que vous avez introduit l'opinion qui divise les esprits dans le domaine de la foi qui tenait les cœurs réunis sous la puissante main de Dieu? Qu'avez-vous fait du Christ, qu'avez-vous fait de son œuvre? Et si vous croyez encore en lui, si par une inconséquence dont je bénis Dieu, en méconnaissant l'Épouse, vous n'avez pas méconnu l'Époux, pouvez-vous supposer sérieusement que Celui dont la pensée embrasse tous les temps, dont les promesses sont infaillibles, dont la puissance est infinie, a attendu seize cents ans la sommation que lui en ont faite *les chefs de la Réforme* pour signer son *divorce* avec cette Église « qu'il a aimée jusqu'à se livrer lui-même » pour elle, afin de la sanctifier en la purifiant dans le bap- » tême de l'eau par la parole de vie; pour la faire paraître » devant lui pleine de gloire, n'ayant ni tache, ni ride, ni » rien de semblable, mais sainte et sans aucun défaut [3]? » O Pierre! c'est vous que Jésus interpelle encore : « Et vous, » qui dites-vous que je suis? » Et après dix-huit siècles, vous répondez, comme le premier jour : « Vous êtes le Christ, le » Fils du Dieu vivant. » Et Jésus continue de vous dire : « Vous êtes heureux, Simon, fils de Jonas, car ni la chair » ni le sang ne vous ont point fait cette révélation, mais mon » Père qui est dans les cieux. Et moi je vous dis que vous

[1] Lire le chapitre 22 de saint Matthieu. — [2] Matt. 16. — [3] Éphés. 5.

» êtes *Pierre*, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et » les portes de l'Enfer ne prévaudront point contre elle. Et » je vous donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce » que vous délierez sur la terre sera aussi délié dans les » cieux[1]. Tout homme donc qui entend ces paroles que je » dis et les accomplit sera comparé à un homme sage qui » bâtit sa maison sur la pierre. Et la pluie est descendue, et » les fleuves sont venus, et les vents se sont précipités sur » cette maison, et elle n'est point tombée, parce qu'elle était » fondée sur la pierre. Et tout homme qui entend ces pa- » roles que je dis, et ne les accomplit pas, sera semblable » à l'insensé qui a bâti sa maison sur le sable; et la pluie » est descendue, et les fleuves sont venus, et les vents ont » soufflé et se sont précipités sur cette maison, et elle est » tombée et sa ruine a été grande[2]. »

Ainsi, l'Église que Dieu a acquise de son Sang[3], repose sur un axe immobile, sur une pierre fondamentale, la Papauté. Nous ne sommes plus des hôtes et des étrangers; mais nous sommes de la Cité des Saints et de la Maison de Dieu, comme un édifice bâti sur le fondement des Apôtres et des Prophètes dont Jésus-Christ est lui-même la principale pierre de l'angle. C'est sur lui que tout l'édifice étant posé, s'élève et s'accroît, jusqu'à devenir un Temple consacré au Seigneur. Et c'est par lui que nous entrons aussi dans la structure de cet édifice, pour être le Sanctuaire où Dieu réside par le Saint-Esprit[4]. En répondant au Seigneur, la Papauté a satisfait en même temps à la question mystérieuse du Sage : « Quel est son Nom et quel est le Nom de son Fils, » le savez-vous[5] ? » Elle l'a su, elle l'a dit, elle est née au souffle de Dieu, de la Confession glorieuse de ce Nom suprême qui donne aux Mystères leur vérité, à la Foi sa certitude, aux menaces leur terreur, aux promesses leur garantie, à l'Humanité ses espérances, à l'Évangile sa force, au

[1] Matt. 16. — [2] Id. 7. — [3] Act. 20. — [4] Éphés. 2. — [5] Prov. 30.

Catholicisme son autorité immortelle. « Le Verbe était Dieu... et le Verbe s'est fait chair [1], » et ce Verbe Incarné, c'est Vous, ô Seigneur Jésus, ô Christ qui ne faites qu'un avec votre Père [2], ô Fils de Dieu, qui êtes le vrai Dieu et la Vie Éternelle [3] !

Voilà le Dieu des Chrétiens, le Dieu de l'Évangile et de l'Église, et Marie est sa Mère, *Mater ejus Maria !* La Tige de Jessé [4] ne peut point se séparer de sa Racine, ni la Fleur du Champ [5] de sa corolle, ni le fleuve de sa source, ni le Soleil de l'Aurore, ni le Fils de sa Mère. Les Prophètes ne tarissent pas lorsqu'ils décrivent dans toute leur étendue les gloires de la Fille de Sion ; mais quand il faut ramasser toutes les couleurs de ce riche tableau, concentrer tous les traits de cette physionomie auguste, quelle précision de pinceau ! Écoutez Jérémie : « Voilà la merveille que le Seigneur a créée sur la » terre. La Femme portera dans son sein l'Homme parfait [6]. » Il ne dit pas un enfant destiné à être plus tard un personnage illustre, mais simplement celui qui par l'union hypostatique avec le Verbe Éternel est dès le premier instant de sa Conception Divine l'Homme accompli en qui sont cachés tous les trésors de la Sagesse et de la Science de Dieu [7], *virum perfectum* [8] ainsi que l'appellera son Apôtre. Écoutez le Psalmiste : « L'Homme et l'Homme est né en elle, et c'est l'o- » pération du Très-Haut [9]. » Quand les Prophètes ont à peindre des prodiges du premier ordre pour lesquels la langue hébraïque elle-même, malgré son énergie native, ne leur fournit pas une assez forte expression, ils ont recours à ce redoublement familier aux idiomes de l'antiquité, et ainsi David dit du Messie et de la Mère du Messie : L'Homme et l'Homme est né en elle, l'Homme par excellence qui est né de la Vierge incomparable, Notre-Seigneur qui est né de Notre-Dame. Écoutez Isaïe : « Dieu vous donnera

[1] Jean, 1. — [2] Id. 10. — [3] Hic est verus Deus et vita æterna. I Jean, 5. — [4] Is. 11. — [5] Gloria ejus quasi flos. Is. 40. — [6] Jér. 31. — [7] Coloss. 2. — [8] Éphés. 4. — [9] Ps. 86.

» un signe. » Et quel est-il ce signe distinctif, ce trait caractéristique que donnera le Seigneur ? « Voilà que la Vierge » concevra et enfantera un Fils, et le nom de ce Fils, c'est » Emmanuel, Dieu avec nous [1]. » Oracle sublime que l'Ange reproduit textuellement lorsqu'il dit à Marie : « Voilà que » vous concevrez et que vous enfanterez un Fils, et vous » l'appellerez le Sauveur ; car il sera Grand au-dessus de tous, » et il portera le nom de Fils du Très-Haut [2]. »

Marie est Mère de Dieu. C'est le titre sous lequel elle nous apparaît constamment dans le saint Évangile. Celui qui a dit : « Honorez votre père et votre mère » a voulu observer lui-même le décret qu'il avait fait ; il a comblé sa Mère de toute grâce et de tout honneur [3]. Dieu a envoyé son Fils né de la Femme, né sous la Loi, pour racheter ceux qui étaient esclaves de la loi [4]. C'est par elle que le salut est entré dans le monde pour n'en plus sortir ; c'est par elle que se feront toutes les applications du salut. Porté par sa Mère, Jésus visitera Élisabeth et appellera Jean-Baptiste. Il sera entre ses bras et sur son Cœur pour bénir à Bethléem les Bergers et les Rois, ainsi qu'Anne et Siméon dans le Temple de Jérusalem où il se hâtera d'aller avec elle offrir le Sacrifice du matin. Au début de son ministère, il accordera à sa prière le premier de ses miracles qui plantera dans l'esprit des hommes le germe de la Foi et par là même, la racine de la Justification. Il lui donnera la force de se tenir au pied de sa Croix pour offrir avec lui le Sacrifice du soir de sa vie et coopérer à la consommation du Mystère du salut au jour de la Rédemption, comme il l'avait associée à ses commencements au jour de l'Annonciation. Elle survivra à son Fils pour recueillir au Cénacle les prémices de l'Esprit Créateur de l'É-

[1] Is. 7. — [2] Luc, 1. — [3] Qui dixit : Honora patrem et matrem, ut decretum a se promulgatum observaret, omnem gratiam Matri et honorem impendit. S. Hippolyte martyr, évêque de Porto. — [4] Ubi venit plenitudo temporis ; misit Deus Filium suum, factum ex Muliere, factum sub lege, ut eos qui sub lege erant redimeret. Galat. 4.

glise et pour les répandre avec une maternelle effusion sur la famille naissante du Sauveur. Sa fonction ne cessera pas avec sa vie. Notre Pontife, l'Agneau de Dieu, intercède pour nous auprès de son Père par la voix de ses Plaies adorables. Sa Mère, la Brebis du Seigneur, intercède pour nous auprès de son Fils par la voix de son Cœur qui fut autrefois percé par les sept pointes du glaive de douleur. Du haut du Ciel le Fils de Dieu nous attire à lui par la puissance de sa Grâce, et la Mère de Dieu se penche vers nous pour nous tendre des palmes immortelles.

Marie est Mère de Dieu. C'est le titre sous lequel elle nous apparaît constamment dans l'Église aussi bien que dans l'Écriture. Ses innombrables Panégyristes tracent avec amour les grandes lignes de ce caractère céleste, et ils les rapportent sans exception au point central de la Maternité divine. Les uns réunissent toutes les faveurs que le Seigneur lui a faites et tous les mérites par lesquels elle a répondu au Don divin, puis ils les réduisent à douze étoiles principales qui forment les douze fleurons dont l'ensemble compose la Couronne de Grâce qu'a portée la Mère de Dieu. Les autres retracent ses magnificences de la terre et des cieux, et quand ils ont recueilli tous les rejaillissements des splendeurs de Dieu sur la Vierge Bienheureuse, il les ramènent à douze étoiles principales dont ils font la Couronne de Gloire qu'a portée la Mère de Dieu. Ceux-ci vous entretiennent des richesses inépuisables de son Cœur, de ses miséricordes infinies, des bienfaits qu'elle ne cesse de répandre sur les hommes, parce que son Fils, et leurs misères, et ses propres inspirations lui disent de nous aimer du plus saint et du plus fort des amours, l'amour maternel, et ils se plaisent à tresser les douze guirlandes de la Couronne de Bonté que porte, que portera toujours la Mère de Dieu. Ceux-là enfin se souviennent que si tous les astres gravitent autour du soleil, tous les noms de Marie aboutissent à ce Nom suprême; ils rassemblent ces trois Couronnes; ils contemplent cette

Tiare de la Grâce, de la Gloire, de la Bonté que Dieu a placée sur la tête de sa Mère, et ils s'écrient avec saint Augustin : O Notre-Dame! si je vous appelle le Ciel, vous êtes encore au-dessus par votre élévation; la Mère des Peuples, vous allez beaucoup plus loin; la Reine des Anges, vous vous acquittez de ce ministère auguste, et cependant je ne dis pas encore tout; mais si je vous nomme le moule de la Divinité, je ne dis rien que vous ne méritiez[1]! C'est là, ajoute saint Bernard, le Privilége de Marie : il ne sera accordé à aucune autre; elle possède seule, entre toutes, les deux grandes gloires de la Femme, les joies des Mères et l'honneur des Vierges[2]. O Vierge-Mère, ô Mère de Dieu!

Cette dignité est incompréhensible, mes frères, parce qu'elle tient à l'Infini de Dieu. Après avoir discuté sur les propriétés de l'Être Divin, les Clarke, les Leibnitz, les Fénelon reconnaissent qu'ils n'ont fait que bégayer sur la nature de l'Ineffable. Après avoir célébré les Mystères de l'Homme-Dieu, les Léon, les Hilaire, les Athanase répètent avec saint Paul : « O profondeur des trésors de la Sa» gesse et de la Science de Dieu! Que ses jugements sont in» concevables! Qui peut pénétrer ses voies? Qui a connu ses » desseins? Qui est entré dans le secret de ses conseils? *o Al*» *titudo*[3]! » Après s'être efforcé de décrire les magnificences de Notre-Dame, les Saints agissent comme ce panégyriste de Philippe, roi de Macédoine, qui avait énuméré longuement la noblesse de son extraction, l'abondance de ses richesses, l'étendue de son pouvoir, la grandeur de son courage, la diversité de ses talents, la multitude de ses victoires et qui couronna enfin tous ses éloges en lui disant : « Vous n'au-

[1] Si te cœlum vocem, altior es; si Matrem Gentium dicam, præcedis; si Dominam Angelorum nominem, per omnia esse comprobaris. Si formam Dei appellem, digna es. S. Aug., 35e sermon des Saints.

[2] Gaudia Matris habens cum Virginitatis honore.
S. Bernard, sermon de l'Assomption.

[3] Rom. 11

rez plus de moi qu'une louange, vous êtes le père d'Alexandre [1] ! » Quand vous parleriez tous les idiomes de la Terre et la langue même des Anges [2]; quand vous réuniriez les plus sublimes pensées de toutes les Intelligences humaines et de tous les Esprits célestes, vous ne parviendriez jamais à concevoir ce que c'est qu'une Mère de Dieu. Il y a plus encore : Nous ne croyons pas manquer à quelqu'un quand nous disons qu'il a tant de trésors qu'il n'en connaît point la quantité, et saint Augustin va jusqu'à dire : « Je ne crains pas de déclarer que Marie elle-même n'a pu parfaitement expliquer l'excellence de la dignité souveraine dont elle a été revêtue [3]. » Dieu, tout Dieu qu'il est, ne saurait rien créer de plus éminent. Lui seul l'a pu faire, lui seul a pu le comprendre.

Du moins nous pouvons, mes très-chers frères, avoir souvent à la bouche et toujours dans le cœur le Nom glorieux de la Mère de Dieu, ce nom abrégé qui a produit ses prérogatives, ses joies, ses sollicitudes et ses triomphes; qui renferme tout ce que Dieu a fait pour elle, tout ce qu'elle a fait pour lui, et tout ce que nous lui devons de respect, de reconnaissance et d'amour [4]. On lit dans les Chroniques d'une Société célèbre auprès des hommes par les inappréciables services qu'elle a rendus aux Bonnes Lettres, et auprès des Chrétiens par ses travaux apostoliques et par sa tendre piété envers la Mère de Dieu, que le P. Rhem, préfet d'une de ces Congrégations de la Vierge, qui font la bénédiction des colléges de la Compagnie de Jésus, désirait ardemment de connaître celle des Invocations de Notre-Dame qu'elle préférait par-dessus tout. La prière du vénérable Religieux fut exaucée. La Sainte Vierge lui révéla que dans la récitation des Litanies de Notre-Dame-de-Lorette, le titre qui rendait

[1] Hoc unum tibi dixisse sufficiat, filium te habuisse Alexandrum. — [2] Si linguis hominum loquar et Angelorum. I Cor. 13. — [3] Audacter pronuntio quod nec ipsa potuit explicare quod capere potuit. S. Aug. — [4] Non recedat ab ore, non recedat a corde. S. Bernard.

le mieux sa gloire et son bonheur était celui de MÈRE ADMIRABLE[1]. Serviteurs de Notre-Dame-des-Victoires, vous chantez chaque jour ses Litanies, de manière à faire illusion au voyageur qui les a entendues retentir dans la Marche d'Ancône, sous les voûtes bénies de la *Santa Casa;* dites en ce moment avec moi : O Marie! vous avez épuisé l'admiration des Hommes et des Anges, la Puissance du Très-Haut, la Grâce de l'Esprit Sanctificateur, la tendresse du Verbe Incarné! Oui, vous êtes la Mère admirable, puisque vous êtes la MÈRE DE DIEU!

[1] Le P. Boissieu, *le Chrétien prédestiné par la dévotion à la Mère de Dieu*, p. 767.

16 MAI.

LES PRÉMICES DE LA GRACE.

Unde hoc mihi ut veniat Mater Domini mei ad me?

D'où me vient ceci que la Mère de mon Seigneur s'approche de moi?

Saint Luc, ch. I, v. 43 [1].

Le Seigneur avait dit par le Prophète Isaïe : La Prophétesse a conçu et a elle enfanté un Fils : donnez lui ce nom : « Hâtez-vous, enlevez des dépouilles à l'ennemi, Empressez-» vous de faire du butin, *festina prædari* [2]. » Ce Conquérant qui existe avant tous les temps est le seul qui n'ait pas attendu le moment de sa naissance pour livrer ses premiers combats et pour remporter ses premières victoires. Il s'appelle aussi « le Dieu caché [3]. » Auteur de la nature, il travaille depuis le commencement du monde et son Père lui-même travaille [4]. Le rideau brillant de la Création sans cesse renouvelée sous nos yeux nous laisse voir la beauté de l'ouvrage tout en nous dérobant la présence de l'Ouvrier. Il s'enveloppe d'un voile impénétrable dans l'adorable Eucharistie. Il n'y a que l'œil de l'esprit qui sache percer les trompeuses apparences qui le couvrent aux regards des mortels, et il n'y a que le sens du Cœur, l'Amour [5], dont le goût soit assez exquis pour savourer l'Aliment qui n'est plus de la Terre, qui ne descend pas seulement des Cieux, mais qui est Dieu même, Seigneur de la Terre et des Cieux. Dans

[1] Toutes les fois que nous citerons le premier chapitre de saint Luc, qui fait la base de cette instruction, nous nous contenterons d'indiquer le verset. — [2] Accessi ad Prophetissam et concepit et peperit Filium, et dixit Dominus ad me: Voca nomen ejus: Accelera spolia detrahere: Festina prædari. Is. 8. — [3] Vere tu es Deus absconditus, Deus Israël Salvator. Is. 45. — [4] Pater meus usque modo operatur, et ego operor. Jean, 5. — [5] Sensus animæ amor. S. Bernard.

les jours de sa chair, ses œuvres seront évidemment divines, mais il renfermera presque toujours les rayons de sa gloire dans le nuage de la Nature humaine, que l'éclat de sa Résurrection pourra seul illuminer sans pourtant jamais le dissiper. Auteur de la Grâce, il *travaille* dès le premier moment de sa Conception, et sa Mère aussi *travaille*. Elle porte le Don de Dieu avec Jésus-Christ, et elle s'empresse, comme lui, de le répandre dans la maison de Zacharie, *abiit cum festinatione*[1]. Le Sauveur est profondément caché dans les ténèbres du sein maternel; c'est de là qu'il ébranle les cœurs tout en restant immobile. Principe du Mystère dont Marie est l'organe, il ne laisse point paraître son action souveraine, mais il l'exerce tout entière par le ministère de sa Mère.

En voyant l'ardeur avec laquelle Marie franchit les montagnes de la Judée, qui n'admirerait, mes frères, la noble démarche de Celle qui la première évangélise la paix et annonce le bonheur[2]? Elle ne connaît point ces lenteurs, ces délais qui si souvent compriment en nous l'essor de la Grâce[3]. Le Cœur de Marie, nous dit saint Ambroise, a rempli le monde de l'Esprit de Flammes qui était survenu en Elle[4]. Nous avons considéré la Mère de Dieu comme la Médiatrice du Salut; nous allons l'envisager comme la Dispensatrice de la Grâce. Elle est l'instrument de la sanctification pour tous les âges. Élisabeth chargée d'années nous représente la vieillesse privée depuis longtemps des secours maternels, mais à laquelle Marie offre une Mère immortelle. Jean-Baptiste qui va bientôt naître est le représentant de l'enfance que Marie prévient de ses bénédictions avant même qu'elle n'ait vu la lumière, si l'on songe à la lui consacrer. Dans l'Unité de la Grâce, il y a comme une Trinité de vertus

[1] Luc, 39. — [2] Ecce super montes pedes evangelizantis et annuntiantis pacem. Nahum 1. — [3] Nescit tarda molimina spiritus sancti gratia. S. Grég. — [4] Uterus Mariæ Spiritu ferventi qui supervenit in eam, replevit orbem terrarum. S. Ambr.

surnaturelles, la Foi, l'Espérance, la Charité. Telles sont les divines opérations que le Seigneur produit dans les âmes par son Saint-Esprit. La Foi éclate surtout dans Élisabeth, l'Espérance dans Jean-Baptiste et la Charité dans la Mère de Dieu.

Un lien qui est souvent plus fort que celui de la famille s'était formé entre Marie et Élisabeth. Le séjour prolongé de la Vierge Sainte qui fit de la maison de sa parente la première de toutes les Églises, nous autorise à penser que, dans des visites antérieures, ces deux grandes âmes s'étaient comprises et qu'une sympathie mutuelle resserrait depuis longtemps les nœuds du sang par lesquels la Providence de Dieu avait aimé à les unir. On disait autrefois : « Les bons mariages sont écrits » dans le Ciel ; » on en peut dire autant de l'amitié véritable. Ici l'Évangile nous révèle suffisamment une affinité de caractères si essentielle à deux cœurs qui se sentent faits l'un pour l'autre et une conformité de destinées également miraculeuses qui rendent le nom d'Élisabeth si cher à tous les vrais serviteurs de Marie. Une seule différence existait entre elles, celle de l'âge. N'était-il pas digne de la Mère de Dieu de nous apprendre par sa conduite à ne pas délaisser la vieillesse, à rechercher la sagesse qui réside sur ses lèvres, à lui alléger le poids des années en lui rendant en déférence et en affection ce qu'elle nous donne en expérience et en indulgente bonté? Élisabeth, qui descendait des filles d'Aaron [1], avait marché dans la vie en suivant tous les commandements du Seigneur sans aucune plainte, et elle était juste devant Dieu [2]. Marie ne s'était pas contentée d'obéir aux préceptes de la Loi du Seigneur; elle était allée au-devant des Conseils évangéliques, mais elle se gardait bien de se comparer à celle qu'elle aimait comme une autre aïeule, et qu'elle vénérait comme une Sainte dont le nom était grand en Israël. Tandis que Zacharie fut puni de sa méfiance pour avoir douté,

[1] Luc, 5. — [2] Id. 6

comme l'antique Sara, de la révélation qui lui était faite par un Ange, Élisabeth, animée de l'esprit d'Abraham, prit confiance en la parole du Seigneur qui avait annoncé à son époux le prodige de la naissance du saint Précurseur, et elle mérita que Gabriel dissipât les inquiétudes de Marie en lui citant cet exemple décisif : « Voila qu'Élisabeth votre parente a conçu » un fils en sa vieillesse, et ce mois est le sixième pour celle » qui était appelée stérile; car rien ne sera impossible à » Dieu [1]. » Un Ange avait apporté du Ciel le Nom de Jean aussi bien que celui de Jésus. Il s'était servi, autant que possible, des mêmes expressions pour peindre le Fils de Marie et le Fils d'Élisabeth : « Cet enfant sera votre joie et votre » allégresse, et plusieurs se réjouiront en sa naissance, » car il sera grand devant le Seigneur et il sera rempli » du Saint-Esprit dès le sein de sa mère [2]. » Combien les ressemblances vont-elles devenir plus frappantes au moment où Dieu se prépare à réaliser par la Visite de Marie toutes les promesses qu'avait faites son Envoyé! « Elle entra en la » maison de Zacharie, et salua Élisabeth. Et il arriva que dès » qu'Élisabeth eut entendu la Salutation de Marie, l'enfant » tressaillit en son sein, et Élisabeth fut remplie du Saint-» Esprit [3]. » Voyez-vous, mes frères, les Aigles se rassembler déjà autour du Verbe incarné [4]? Voyez-vous cette perpétuelle association du Saint-Esprit et de Notre-Dame? Il était à sa Conception, à son Annonciation, il est à sa Visitation, il éclatera sur elle à la Pentecôte, il est avec elle dans l'Église Catholique, il ne l'a jamais quittée sur la Terre, il sera toujours avec elle dans les Cieux. Vierge toute Sainte! nous recevons souvent le *Salut* de votre Fils dans le Sacrement de l'Autel. Puissions-nous recevoir aussi le vôtre! Une de vos salutations donne le Saint-Esprit. Et pourquoi sommes-nous ici, sinon pour vous la demander? O Marie, ô Mère! nous la refuserez-vous?

[1] Luc, 36. — [2] Id. 14. — [3] Id. 41. — [4] Ubicumque fuerit corpus, illic congregabuntur et aquilæ. Luc, c. 17.

Si la Salutation qu'adressa Marie à Élisabeth ne fut pas entièrement silencieuse, Élisabeth ne lui laissa pas le temps de rien ajouter au simple *Ave* d'usage. « Elle s'écria à haute » voix, et dit : Vous êtes bénie entre les femmes et le fruit » de vos entrailles est béni [1]. » Quelle fut, Chrétiens, la surprise de Marie quand elle retrouva dans la bouche de sa parente les mêmes expressions dont s'était servi l'Archange! Mais quel dut être son étonnement lorsque les paroles qui vinrent ensuite reproduisirent, en l'affaiblissant à peine, la réponse qu'elle avait faite à Gabriel : « Voici la Servante du » Seigneur; » car Élisabeth continue : « Et d'où me vient » ceci que la Mère de mon Seigneur s'approche de moi [2]? » Dieu résiste aux superbes ; mais il donne sa grâce aux humbles [3]. Le premier Acte de Foi naît dans le sein de l'Humilité et sur le Cœur de Marie qui presse Élisabeth dans ses bras. L'Humilité Incarnée s'est communiquée à Marie et de Marie a rejailli sur Élisabeth. La Foi n'aura jamais d'autre principe. Simon, le pêcheur du lac de Génésareth [4], travaillera toute la nuit et il ne prendra rien, semblable à ceux qui s'épuisent en de vains efforts à poursuivre dans les ténèbres la *recherche de la vérité*. A la parole de Jésus, il s'avancera en pleine mer, et il jettera ses filets, et il fera une pêche miraculeuse. A cette vue il tombera aux genoux du Sauveur, et il dira : « Seigneur, éloignez-vous de moi, parce que je suis un homme pécheur [5], » se préparant déjà, dans son humilité, à la Confession glorieuse de la Divinité de Jésus-Christ. Le Centurion de Capharnaüm implorera la compassion du Fils de Dieu en faveur de son serviteur. Le Fils de Dieu lui dira : « J'irai, et je le guérirai. » Vous savez la réponse du Centurion : « Seigneur, je ne suis pas digne que » vous entriez sous mon toit ; mais dites seulement une » parole, et mon serviteur sera guéri. » « En vérité, ajoutera » le Seigneur, je n'ai point trouvé une si grande foi en

[1] Luc, 42. — [2] Id. 43. — [3] Jacq. 4. — [4] Luc, c. 5. — [5] Id. ib.

» Israël ; » et il exaucera l'humble prière du Centurion[1]. Quand il le faudra, Jésus-Christ disposera les plus grands coupables à l'humilité de la Foi par des humiliations salutaires[2]. Il reprochera doucement à la Samaritaine les passions d'ignominie dont elle est depuis si longtemps l'esclave, et la Samaritaine dira aux habitants de toute une ville : « Venez, voyez Celui qui m'a dit tout ce que j'ai fait; n'est-» il pas le Christ[3] ? » Sur le chemin de Damas, il renversera à terre Saul, avide du sang des Disciples du Seigneur, et il lui ôtera quelque temps l'usage de la vue pour lui donner bientôt les yeux éclairés du cœur[4], et pour faire de Saul humilié le grand Paul dont la prédication dissipera, avec la rapidité de la lumière, toutes les ténèbres de l'idolâtrie[5]. Pendant sa longue carrière, Élisabeth n'avait eu que la justice légale, stérile par elle-même ; dès que Marie l'a saluée, elle possède la justice féconde de la Foi ; elle se reconnaît indigne de ce Don suprême et elle s'écrie : « Qu'ai-je donc fait pour recevoir une telle faveur? Est-il donc possible que ce soit moi que daigne visiter la Mère de mon Dieu ? »

L'Acte de Foi d'Élisabeth ne laisse rien à désirer. Le Saint-Esprit ne se sert pas d'un long circuit de paroles pour lui révéler la vérité complète du Christianisme[6]. L'Onction lui enseigne tout[7]. Il n'y a point autour d'elle aucune de ces barrières morales qui opposent, chez tant d'hommes de notre temps, une résistance désespérée à la communication de ses lumières ; elle nomme la source de la Foi *la Parole du Seigneur*[8] ; elle parle avec une précision admirable du grand Objet de la Foi, l'Incarnation du Verbe dans le sein de Marie ; elle s'appuie fermement sur cette base fondementale qui sert de soutien à tout l'édifice de la Religion. Ce ne sera

[1] Matt. 8. — [2] Humiliatio via est quæ ducit ad humilitatem. S. Bernard. — [3] Jean, 4. — [4] Illuminatos oculos cordis. Éphés. 1. — [5] Act. 9. — [6] Cum autem venerit ille Spiritus veritatis, docebit vos omnem veritatem. Jean, 16. — [7] I Jean, 2. — [8] Luc, 45.

qu'au Cénacle que le cœur des Apôtres sera entièrement pénétré des clartés qui illuminent aujourd'hui le cœur d'Élisabeth ; ce ne sera qu'après que la terre aura été baignée du sang des Martyrs que les hommes confesseront Jésus-Christ Ressuscité, avec l'assurance de langage qu'a déjà Élisabeth lorsqu'il est encore enseveli dans le sein de sa Mère. Que dis-je ? elle formera la Foi de l'Église, elle complétera à jamais la Salutation Angélique, et des millions de voix répéteront incessamment à sa suite : « *Vous êtes bénie entre les » femmes, et le fruit de vos entrailles est béni.* »

Élisabeth connaît toute la certitude de la Foi ; elle en connaît aussi tout le bonheur : « Vous êtes Bienheureuse, vous » qui avez cru, dit-elle encore à Marie ; car ce que vous a » dit le Seigneur sera accompli[1]. » Elle ne s'aperçoit pas qu'elle partage la félicité de la Mère des Croyants, pas plus qu'elle ne s'est aperçue que son humilité l'a placée aux côtés de la Servante du Seigneur. Pour vous aussi, ô Élisabeth ! la Béatitude est attachée à la Foi ; vous avez cru à la parole du Seigneur qui vous promettait Saint Jean, votre consolation et votre joie, et vous avez déjà vu l'accomplissement de sa promesse. Vous croyez maintenant au Seigneur Jésus que vous ne voyez pas, et vous ressentez l'impression de sa Grâce ; vous croyez à la Vierge Marie dont la condition extérieure n'est point changée et qui ne se montre à vous qu'avec les livrées habituelles de sa simplicité et presque de son indigence, et vous êtes initiée au secret de la Divinité de Jésus et de la Gloire de Marie, et vous entrez en communauté de biens avec la Mère de votre Dieu. Vos yeux, avant de se fermer, verront le Rédempteur d'Israël, qui élèvera dans la Maison de David le Signe du Salut annoncé autrefois par la bouche des Prophètes du Très-Haut, et qui, dans ce moment, vous sauve de vos ennemis en vous faisant miséricorde et en se souvenant de l'alliance qu'il avait jurée à Abraham votre père[2].

[1] Luc, 45. — [2] Id. 68-79, Cantique *Benedictus*.

La première entre toutes les femmes, vous avez été attendrie en vous approchant des entrailles miséricordieuses de votre Dieu qui en sortant du Ciel[1] vous a visitée pour diriger vos pas dans le sentier de la paix, et du Cœur compatissant de Notre-Dame qui, en se levant sur la terre[2], est venue vous apporter les prémices de la Rédemption éternelle. Sainte Élisabeth ! joignez vos prières à celles de la Mère de Dieu pour que nous ôtions les obstacles qui nous cachent la Vérité de Jésus-Christ, afin que le Saint-Esprit rallume en nous le flambeau de la Foi, si, par le plus grand des crimes[3], qui est aussi le plus grand des malheurs, nous avons poussé la démence jusqu'à l'éteindre, et qu'Il fasse constamment marcher à la clarté de ses rayons consolateurs ceux qui ont eu le bonheur de conserver le Mystère de la piété dans une conscience pure[4] et dans une vie sans reproche[5] !

L'analogie qui nous a fait saisir un rapport si exact entre la Mère de Dieu et la Mère du Précurseur est plus admirable encore entre Jésus le Divin Époux des âmes, et Jean l'Ami dévoué de l'Époux[6]. C'est lui qui sera appelé Prophète et plus que Prophète[7]; car il ira devant la face du Seigneur pour aplanir ses voies et pour donner à son peuple la science du salut et la rémission des péchés[8]. Il précédera le Soleil de Justice qui éclairera ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort[9]. Il demeurera dans le désert jusqu'au jour de sa manifestation en Israël[10]. L'éclat de sa sainteté éblouira tellement les hommes qu'ils le prendront pour le Messie; mais il confessera et il ne niera pas qu'il n'est point le Christ; il se reconnaîtra indigne de dénouer la courroie de ses souliers[11]. Il nous dira immortelle-

[1] Visitavit nos Oriens ex Alto. Luc, 78. — [2] Exsurgens autem Maria in diebus illis abiit in montana. Id. 39. — [3] Quicumque non receperit vos, neque audierit sermones vestros..... Amen dico vobis, tolerabilius erit terræ Sodomorum et Gomorrhæorum in die judicii, quam illi civitati. Matt. 10. — Verumtamen dico vobis, quia terræ Sodomorum remissius erit in die judicii quam tibi. Matt. 11. — [4] I Tim. 1. — [5] Luc, 6. — [6] Jean, 3. — [7] Luc, c. 7. — [8] Id. 76 — [9] Id. 79. — [10] Id. 80. — [11] Jean, 1.

ment : « Vous avez au milieu de vous Celui que vous ne con-
» naissez pas [1]. » Il ne donnera à la nature que ce qui lui est rigoureusement nécessaire, des sauterelles et du miel sauvage pour nourriture et des peaux de bêtes pour vêtement [2]. Il sera le premier et le plus véhément des Prédicateurs de Jésus-Christ. Il parlera comme ayant puissance [3], et il appellera les pécheurs au baptême de la Pénitence. Jésus, source de la Grâce, se présentera à lui en Béthanie, au delà du Jourdain [4]. Une lutte d'humilité s'établira entre le divin Maître et son grand Serviteur, comme aujourd'hui entre Marie et Élisabeth : « Eh ! quoi, s'écriera-t-il, c'est moi
» qui dois être baptisé par vous, et c'est vous qui venez à
» moi ! » Mais il devra céder aux instances de Jésus : « Faites
» ce que je vous dis ; car c'est ainsi que nous devons ac-
» complir toute justice [5]. » Parce que le Fils de Dieu l'appellera le plus grand des Enfants des Hommes [6] ; il occupera à lui seul dans le récit des Évangiles autant de place que tous les Apôtres ensemble. Hélas ! la détestable lâcheté d'un tyran l'abandonnera sans défense à la fureur d'une courtisane [7] ; et jusque dans sa mort, il retracera une vive image de Celui qui fut son parent selon la chair, et son Dieu selon l'esprit !

Aussi voyez avec quelle ardeur, au jour de la Visitation, Jean-Baptiste voudrait s'élancer à la rencontre du Christ, de son Seigneur ! Par un miracle inouï il est capable de sentiment et sa première pensée prend déjà son vol vers le Verbe dont il sera un jour l'Interprète [8]. « Il connaît l'espérance à
» laquelle il est appelé, les richesses que lui réserve le Père
» de la gloire et la grandeur suprême du Tout-Puissant qui
» agit sur lui par une opération aussi efficace qu'elle est in-
» compréhensible [9]. » Il semble déjà s'écrier : « Voilà l'A-
» gneau de Dieu ; voilà Celui qui ôte le péché du monde [10] ! »

[1] Jean, 1. — [2] Matt. 3. — [3] Marc, 1. — [4] Jean, 1. — [5] Matt. 3. — [6] Luc, c. 7. — [7] Matt. 14. — [8] Id. 3. — [9] Éphés. 1. — [10] Jean, 1.

Quand dans la touchante solennité d'une Communion générale, le Prêtre redit cette parole de saint Jean-Baptiste, quels sont les transports d'une âme généreuse qui va au-devant de son Dieu et qui doit peut-être attendre près d'une heure le moment où l'ordre fixé pour la cérémonie l'en mettra en possession? Elle éprouve quelque chose de la douce impatience qui agitait l'âme du saint Précurseur. Souvenez-vous, Chrétiens, que c'est à la voix de Marie que s'est produit l'éveil de sa raison et de sa foi. Élisabeth n'était sa Mère que selon la nature; Marie est devenue sa Mère selon la Grâce. Marie lui conféra la sanctification du Saint-Esprit et il emprunta la parole d'Élisabeth pour témoigner sa reconnaissance à la Mère de Dieu : « Voici que dès que la voix de votre Salutation est parvenue à mes oreilles, l'enfant a tressailli de » joie dans mon sein [1]. »

Le tressaillement de Jean-Baptiste est une belle figure du saint désir qu'éprouve l'âme de retourner au Dieu qu'elle a perdu. Elle est plongée dans des ténèbres plus profondes que l'enfant qui est caché dans le sein de sa mère; elle ne voit plus; elle ne parle plus; elle entend, sans en être touchée, les promesses et les menaces de la Prédication Évangélique. Comment vaincre tant d'insensibilité? Comment remuer cette âme dans le tombeau de son péché? Venez, ô Esprit-Saint, Prédicateur invisible; venez, ô Jésus qui ressuscitez les morts, venez pour elle, ô Marie, comme vous êtes venue pour saint Jean! Dites une parole, et cette âme sera guérie. Dès que la voix de votre Salutation parviendra à ses oreilles, vous l'inonderez de si pures joies que, pour peindre le bonheur de sa Conversion, il faudra employer le terme dont vous vous êtes servie pour exprimer votre félicité infinie. Vous avez dit : Mon âme a tressailli d'allégresse en Dieu mon Sauveur. *Exultavit spiritus meus in Deo Salutari meo* [2]. Et l'Église, comme une autre Élisabeth,

[1] Luc, 44. — [2] Id. 47.

vous remerciera pour l'enfant prodigue que vous lui aurez ramené, pour l'enfant mort que vous lui aurez rendu, en vous disant : Dès que votre Salutation est parvenue à mes oreilles, l'enfant a tressailli de joie dans mon sein : *Ut facta est vox salutationis tuæ in auribus meis, exultavit in gaudio infans in utero meo*[1].

Voilà vos premières conquêtes, ô Notre-Dame-des-Victoires! C'est à votre voix que le Fils de Dieu a attaché le salut, et c'est dans votre Visitation que vous avez commencé à remplir cet important ministère. Vous vous en êtes acquittée selon les vues paternelles de la Providence et selon l'inclination de votre Cœur maternel. Quel beau jour, même après l'Annonciation, que celui dans lequel, pour la première fois, vous fîtes part aux hommes des richesses spirituelles dont vous êtes la dépositaire, et vîtes passer par vos lèvres et se répandre par vos mains la Grâce de Dieu, les Mérites du Sauveur et les Dons du Saint-Esprit! Vous excitez notre Foi, vous ranimez notre Espérance, mais vous seule possédez la Charité parfaite. Quel autre que vous pourrait célébrer vos triomphes? Parlez, ô Mère de la Divine Grâce! Laissez déborder les flammes du pur amour dont votre Cœur est embrasé. Faites-nous entendre encore une fois ce ravissant Cantique que l'Église de Dieu chante dans son Office du soir comme elle répète la Prière du Seigneur dans son Office du matin. Apprenez aux Chrétiens qui portent l'Eucharistie dans leur sein l'Hymne d'action de grâces que vous inspire le Dieu caché dans vos entrailles!

Magnificat : Mon âme exalte le Seigneur. Elle contemple ses divines magnificences; elle porte ses attributs au-dessus de tout ce qu'en ont dit les Prophètes, au-dessus de toutes les pensées des Hommes et de toutes les conceptions des Anges. Elle l'exalte au-dessus de toute grandeur, elle Le perd de vue, mais elle l'élève de plus en plus au-dessus des Cieux

[1] Luc, 44.

et des Cieux des Cieux. « Elle songe que Dieu est Tout-» Puissant, Éternel, Immense, elle le met encore au-dessus, » elle l'élève au-dessus de l'élévation, elle l'exalte au-dessus » de l'exaltation. Enfin, quelque haute idée qu'elle puisse » s'en former, elle le met toujours au-dessus [1]. » Mais après cet effort pour enfanter quelque chose qui réponde à sa Majesté, elle se souvient qu'Il est plus grand que toutes les louanges [2], et qu'un silence auguste est la seule louange qui convienne à l'Être Infini [3]. — Ah! du moins je pourrai parler des délices dont il m'a remplie. Mon Cœur a été le confluent de toutes les joies de la Terre, je suis Mère! de toutes les joies des Cieux, je suis Vierge! de toutes les joies de Dieu, je suis la Mère du Seigneur! *Exultavit Spiritus meus.* » Mais quelle » est la cause de mon exultation, quel en est le sujet [4]? » Dieu mon Sauveur a regardé l'humble état de sa Servante. Il a abaissé sur moi les yeux de sa Bonté, je ne crains plus maintenant de reconnaître mes avantages dont j'ai vu la source en Dieu et que je ne puis plus voir que dans ce Principe [5]. Voilà que les siècles me nommeront la Bienheureuse. *Beatam me dicent omnes generationes.* Et pourquoi, si ce n'est parce que Celui qui est Puissant a fait pour moi de grandes choses? Oh! que son Nom est saint! Et pourquoi encore? Pour que sa Miséricorde s'étende d'âge en âge et de race en race sur ceux qui le craignent. J'ai pour Protecteur le Dieu qui a fait la puissance dans son bras, *Fecit potentiam in brachio suo.* Il a dissipé les superbes avec leurs orgueilleuses pensées, il a renversé de leur trône ceux qui se disaient les Puissants, et il a glorifié ceux qu'il a bénis parce qu'ils étaient humbles. *Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles.* Il a rassasié les affamés et il a renvoyé les riches les mains vides. « Il s'est servi de la faiblesse pour renverser » la force et de ce qui n'était pas pour détruire ce qui était

[1] Bossuet, 1er sermon pour la fête de la Visitation. — [2] Major enim est omni laude. Eccli. 43. — [3] Silentium tibi laus. — [4] Bossuet, 1er sermon de la Visitation. — [5] *Élévations sur les Mystères*, 14e semaine, 5e élévation.

» afin que nul ne se glorifie devant lui[1]. » Il a pris sous sa garde Israël son serviteur parce qu'il s'est souvenu de son ancienne miséricorde, *recordatus misericordiæ suæ;* il a accompli les promesses qu'il avait faites à nos pères, à Abraham et à sa postérité, il a formé l'alliance sainte dont l'Église recueillera l'héritage dans toute la suite des siècles. *Abraham et semini ejus in secula.*

Il est ainsi. *Amen.*

[1] I Cor. I.

17 MAI.

LES PREMIÈRES JOIES DE LA MÈRE DE DIEU.

Mariæ de qua natus est Jesus qui vocatur Christus.

C'est de Marie qu'est né Jésus qui est appelé le Christ.

Saint Matthieu, ch. I, v. 16.

Ceux de vous, mes frères, qui n'ont pas toujours vécu à la ville se rappellent certainement avec bonheur ces heures calmes et recueillies où, dans la profonde paix des champs, seuls en la présence de Dieu, ils se sentaient absorbés par la pensée de sa Majesté souveraine. Combien de fois, par exemple, vous avez revu cette nuit de printemps où vous étiez à vous-mêmes parce que vous étiez à Dieu! Tout se taisait autour de vous. Il n'y avait pas un nuage au firmament chargé d'étoiles. Vous compreniez la muette éloquence de cette milice des Cieux, et vous redisiez avec un Astronome célèbre : « O Cité du grand Roi[1]! » vous ne pouviez détacher vos regards de l'astre solitaire qui versait au loin sur les campagnes cettte demi-lumière dont les teintes sont si douces à l'œil, et vous disiez : O Marie! cette lampe nocturne est votre image, comme le Soleil est celle de votre Fils. Vous écoutiez en votre cœur la réponse que le Seigneur et sa Mère se plaisaient à vous faire entendre[2]. Là où l'homme du siècle se borne à jouir d'un délicieux tableau en respirant un air pur dont la fraîcheur est tout imprégnée du parfum des fleurs, vous retrouviez les sublimes harmonies du monde de la Nature qui n'est que le vêtement extérieur de la Création, et du monde de la Grâce qui en est l'âme parce qu'il ouvre à l'Espérance des horizons infinis et des

[1] Civitas regis magni. Ps. 47. — [2] Audiam quid loquatur in me Dominus Deus. Ps. 84.

perspectives enchanteresses. Tout à coup le silence était ravi[1]. Le rossignol donnait une voix aux sentiments qui se pressaient dans votre cœur. C'étaient d'abord les notes brillantes de la joie qui semblaient traduire l'hymne intérieur de votre adoration et de votre reconnaissance; puis venaient les lents soupirs de la tristesse qui vous rappelaient les peines inséparables de la vie et qui vous invitaient à répandre devant le Père qui est aux Cieux[2] la prière de la pénitence avec ses gémissements, pour faire monter ensuite jusqu'à son Trône les tendres accents de la confiance et de l'amour.

Mais qu'est-ce que cette nuit avec sa musique et sa poésie si on la rapproche de la nuit par excellence, de la bienheureuse nuit qui nous a donné le Fils de Dieu et de la Vierge? Écoutez donc la multitude des Anges qui fait retentir les airs d'un concert que le monde n'a pu entendre qu'une fois, mais qui l'a si profondément ému que d'innombrables échos en prolongeront la mélodie jusqu'à la fin des âges : « Gloire » à Dieu au plus haut des Cieux et Paix sur la Terre aux » Hommes de bonne volonté[3]! » Mes frères, c'est le Cantique Angélique. C'est la devise de Dieu à qui seul appartient la gloire. « Elle ne nous vaut rien, Seigneur, elle ne nous vaut » rien; elle ne convient qu'à votre Nom, et vous seul pouvez la » lui donner[4]. » C'est la devise de votre Fils : « Vous le ferez » asseoir sur son Trône, et il sera Roi dans sa Chaire, et il » sera Pontife, et il vous construira un Temple, et lui-même » portera votre gloire et vous tiendrez tous deux le Conseil » de la Paix[5]. » C'est aussi la devise de Notre-Dame, la plus glorieuse des Reines et la plus heureuse des Mères, et celle de l'Humanité qui se fatiguera dans ses voies tant qu'elle ne cherchera pas un lieu de repos dans le Cœur du Dieu de la

[1] Milton. — [2] Effundo in conspectu ejus orationem meam. Ps. 141. — [3] Luc, 2. — [4] Ps. 113. — [5] Et ipse exstruet templum Domino, et ipse portabit gloriam : et sedebit et dominabitur super solio suo, et erit sacerdos super solio suo, et consilium pacis erit inter illos duos. Zach. 6.

Paix et de la Vierge Pacifique qui a donné au monde un Sauveur. C'est la vôtre, ô Chrétiens, dont la volonté est bonne parce vous avez appris à la conformer à la volonté du Seigneur. *Noël! Noël!* c'est le cri de joie chez tous les peuples, depuis que la naissance du Messie a apporté à Marie d'inexprimables délices qu'elle s'est hâtée de faire partager, autant qu'elle a pu, aux Israélites représentés par les Bergers de Bethléem, et aux Gentils représentés par les Rois de l'Orient.

« Une femme, lorsqu'elle enfante, est dans la tristesse » parce que son heure est venue; et après qu'elle a enfanté » un fils elle ne se souvient plus de sa douleur à cause de sa » joie, parce qu'un homme est né au monde[1]. » C'est là, mes frères, une parole divine que le Seigneur ne dira que bien plus tard à ses disciples, mais dont il fait déjà goûter tout le charme à sa Mère. Il l'a préservée de ces souffrances vulgaires, fruit du péché, imposées par la Justice de Dieu aux autres filles d'Ève; mais il a centuplé pour elle ces joies maternelles qu'il a décrites avec tant de complaisance, et qui sont telles qu'elles effacent entièrement la mémoire de ce qu'il y a de plus déchirant dans les angoisses de la douleur[2]. La joie de Marie est en Celui de qui elle tient un Nom glorieux; ses anciennes tribulations sont mises en oubli[3]. Elle ne se souvient plus des redoutables épreuves auxquelles Dieu a soumis sa vertu, du pénible voyage qu'il lui a fallu entreprendre pour obéir à l'Édit de César-Auguste, de l'accueil inhumain qui lui a été fait dans la Cité de ses pères. Pour nous, nous ne saurions les oublier, mes chers frères. Il est donc vrai que non-seulement aucun toit hospitalier n'abrita la Sainte Famille, mais qu'il n'y eut point pour elle de place dans l'hôtellerie[4]. Lorsque le Seigneur fit son entrée dans le monde, Dieu ordonna à tous ses Anges de

[1] Jean, 16. — [2] Oblivioni traditæ sunt angustiæ priores. Is. 65. — [3] Id. ib. — [4] Luc, 2.

l'adorer[1], mais il ne trouva point un homme pour le recueillir dans sa maison et pour lui prêter un pauvre berceau où il pût reposer sa tête[2]. Toutes les demeures des enfants d'Adam se fermèrent devant lui, comme aujourd'hui encore tant de cœurs insensibles auxquels il dit : « Me voici : je suis » debout à votre porte et je frappe[3]. » Marie sentit alors quelque chose de ce grand délaissement que devait éprouver un jour son Fils, et son âme si noble et si ferme se serra pourtant de tristesse. Elle comprit ce qu'elle n'avait point encore su jusque-là, combien le cœur de l'homme est indifférent pour l'homme! Elle qui n'avait jamais vu sous ses yeux un seul être en détresse sans le secourir du peu qu'elle avait, ou de sa consolante compassion, elle voyait que dans cette foule pressée personne ne détournait sa pensée de soi-même pour jeter un regard de sollicitude ou de pitié sur un vieillard courbé par la fatigue, et sur elle-même qui implorait vainement un asile pour la nuit[4], et qui ne pouvait se défendre d'un sentiment de consternation, parce que *son heure était venue*. Elle s'éloignait tristement de la Cité de Juda, et elle errait avec anxiété dans les alentours, lorsqu'une Providence attentive lui fit trouver ce que les hommes lui refusaient, une grotte abandonnée, misérable asile ouvert aux bergers surpris par l'orage. « Quelle Mère, demande Bossuet, fut jamais réduite a enfanter dans une étable? » Y a-t-il rien, Chrétiens, qui approche de cet extrême dénûment? C'est là toutefois que le Seigneur dit à Marie par le Prophète Isaïe : « Je vais créer de nouveaux cieux et une » nouvelle terre, et le passé ne sera plus dans ma mémoire et » ne s'élèvera plus sur mon cœur. Réjouissez-vous et soyez » dans l'allégresse pour l'éternité. Je vais créer une Jérusa» lem toute de délices et un peuple pour la joie[5]. » C'est là, lorsque la nuit aura atteint le milieu de son cours, que va se

[1] Cum introducit Primogenitum in orbem terræ, dicit : Et adorent eum omnes Angeli Dei. Heb. 6. — [2] Luc, 9. — [3] Ecce sto ad ostium, et pulso. Apoc. 3. — [4] Madame Anna Marie, *le Lis d'Israël*, t. I, p. 180. — [5] Is. 65.

lever le jour à jamais mémorable aux cieux et sur la terre, le jour d'Emmanuel [1]. Le Verbe Tout-Puissant qui était sorti neuf mois auparavant des splendeurs du sein paternel s'élance de la royale demeure du Cœur Immaculé de Marie [2]. C'est l'enfantement virginal! C'est Dieu avec les hommes, Notre-Seigneur avec Notre-Dame, le Fils avec sa Mère! L'Ame de Marie vient se fondre tout entière dans le premier regard qu'elle attache sur son Fils. L'Ame de Jésus vient se fondre tout entière dans le premier sourire qu'il adresse à sa Mère. Marie, parée de tout l'éclat de sa divine Maternité, contemple l'Enfant-Dieu avec un indicible amour. VOILA, se dit-elle, MON FILS BIEN-AIMÉ, le cher objet de ma tendresse [3]. Elle se prosterne devant lui avec une profonde vénération, car elle se dit : « VOILA L'HOMME! L'ORIENT EST SON NOM [4]! » Mais elle s'empresse de se relever et elle enveloppe de langes Celui qui est revêtu de la lumière ainsi que d'un manteau [5]; elle couche sur la paille Celui qui a tendu les Cieux et que les Cieux ne peuvent contenir. Un faible cri l'avertit bientôt que le Verbe qu'elle a revêtu de la nature humaine réclame le doux aliment qui est encore sa substance.... Elle l'adore en l'allaitant!

Jeune Mère, pleine de tendresse, qui serrez votre premier-né dans vos bras; jeune Communiant, qui recevez votre Dieu dans un tabernacle très-pur; jeune Prêtre, qui, pour la première fois, tenez la Sainte Hostie dans vos mains et sentez vos lèvres s'imprégner du Sang de la Rédemption, votre âme aimante sait ce que c'est que la charité; vous vous abreuvez à longs traits à la coupe du bonheur; vous ne tou-

[1] La prononciation de ce mot est, dans presque toutes les langues, *Emmanouel*, dont Noël est l'abréviation. Il y a une autre étymologie plus éloignée, mais belle encore, qui fait venir *Noël* de *natalis dies*, *nativitas*, la naissance par excellence. — [2] Cum enim quietum silentium contineret omnia, et nox in suo cursu medium iter haberet, omnipotens sermo tuus de cœlo a regalibus sedibus..... in mediam..... terram prosilivit..... et usque ad cœlum attingebat, stans in terra. Sag. 18. — [3] Matt. 17. — [4] Ecce vir! Oriens nomen ejus. Zach. 6. — [5] Ps. 103.

chez presque plus à la terre; on dirait que vous êtes déjà dans le ciel, patrie de la félicité; votre cœur ne suffit pas à contenir les joies divines qui le remplissent et qui débordent sur votre physionomie, dans vos regards, dans vos paroles, dans tout votre être. Dites-nous donc les torrents de délices dont fut inondé le Cœur de Marie, ce Cœur dont tous les battements étaient pour Dieu, ce Cœur qui est entré plus avant qu'aucun autre dans les profondeurs du grand Mystère de la Piété[1], ce Cœur qui est l'expression complète de la charité des Saints et de la tendresse des Mères. O ravissements! ô extase! ô Cœur de Marie, source inépuisable d'amour! *Eia Mater fons amoris*, pardonnez-moi si j'ai cherché à concevoir l'Incompréhensible, à expliquer l'Ineffable! C'est que, dans votre Cantique, vous avez raconté vos joies : *Exultavit Spiritus meus in Deo Salutari meo*, et vous avez semblé nous inviter à les proclamer à notre tour, puisque vous avez prédit que toutes les générations vous nommeraient la Bienheureuse : *Beatam me dicent!*

Je vous l'avoue, mes frères, je ne conçois pas une Image de Marie séparée de l'Image de Jésus. Au revers de la *Médaille miraculeuse*, je vois leurs Symboles représentés par leurs Cœurs et leur Chiffre surmonté de la Croix; et de l'autre côté, la nature divine du Verbe m'est représentée, si je sais le comprendre, par les effusions de la Lumière Éternelle que Marie a répandue sur le monde[2]. C'est là le vrai tableau de l'Immaculée Conception. Ce n'est que par extension que l'on peut donner ce nom au chef-d'œuvre de Murillo, qui est bien plutôt une *Notre-Dame-des-Victoires* ou une *Reine des Anges;* et encore dans ce tableau le sublime Espagnol n'eût-il pas dû oublier le Sauveur du monde. Ce que je préfère par-dessus tout, c'est le dessin traditionnel inspiré par l'Évangile et consacré par la vénération des peuples et des siècles. Peintres, sculpteurs, attachez-vous à

[1] Magnum est pietatis sacramentum. I Tim. 3. — [2] Lumen æternum mundo effudit. Préface des fêtes de la Bienheureuse Vierge Marie.

reproduire toujours la *Mère de Dieu*. Le Prince de votre art, Raphaël, n'y manqua jamais; la Foi, principe de toute inspiration, ramenait constamment ce sujet délicieux sous son pinceau immortel; et parce qu'il en a saisi mieux que personne les nuances délicates et la céleste expression, il a atteint, autant que le puisse faire le génie de l'homme, l'idéal de l Enfant-Dieu et de la Vierge-Mère.

L'Église souterraine, qui occupe aujourd'hui l'emplacement de la Crèche du Messie, est ornée de tableaux qui représentent, d'après Raphaël, les Mystères de ces lieux, l'Annonciation, la Nativité, la Venue des Pasteurs, l'Adoration des Mages et tous ces Miracles mêlés de grandeur et d'innocence. Je laisserai parler ici le plus célèbre Pèlerin que la Terre-Sainte ait vu dans notre siècle, Chateaubriand : « Cette sainte Grotte est taillée dans le roc. Les parois de ce » roc sont revêtues de marbre, et le pavé de la grotte est » également d'un marbre précieux. Ces embellissements sont » attribués à sainte Hélène. L'Église ne tire aucun jour du » dehors et n'est éclairée que par la lumière de trente-deux » lampes envoyées par différents Princes chrétiens. Tout au » fond de la grotte, du côté de l'Orient, est la place où la » Vierge enfanta le Rédempteur des hommes. Cette place » est marquée par un marbre blanc incrusté de jaspe et » entouré d'un cercle d'argent radié en forme de soleil. On » lit ces mots à l'entour :

» Hic de Virgine Maria
» Jesus Christus natus est [1]. »

C'était bien là, mes frères, l'unique inscription qui fût digne de ce Sanctuaire dont le premier séjour du Pèlerin des cieux descendu sur la terre a fait « le lieu du Tabernacle admirable [2]. » Qui donc eût osé rien ajouter à la divine sim-

[1] Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*. — [2] Transibo in locum Tabernaculi admirabilis. Ps. 41.

plicité de l'Évangile que je vous ai cité en commençant? *Mariæ de qua natus est Jesus qui vocatur Christus :* « C'est de » Marie qu'est né Jésus qui est appelé le Christ[1]. » Vous trouvez dans cette seule parole l'Humanité du Seigneur, *Jésus;* sa Divinité, *le Christ*, et la Maternité divine de Notre-Dame, *Marie de laquelle est né Jésus-Christ.* Je continue le pieux récit de l'illustre voyageur :

« Une table de marbre qui sert d'autel est appuyée contre » le rocher et s'élève au-dessus de l'endroit où le Messie vint » à la lumière. Cet autel est éclairé par trois lampes dont la » plus belle a été donnée par Louis XIII. Rien n'est plus » agréable et plus dévot que cette Église... L'encens fume » sans cesse devant le berceau du Sauveur. J'ai entendu un » orgue, fort bien touché, jouer à la Messe les airs les plus » doux et les plus tendres des meilleurs Compositeurs d'Italie. » Ces concerts charment l'Arabe chrétien qui, faisant paître » ses chameaux, vient, comme les antiques Bergers de Beth- » léem, adorer le Roi des Rois dans sa Crèche. J'ai vu cet » habitant du désert, communier à l'Autel des Mages avec » une ferveur, une piété, une religion, inconnues des Chré- » tiens de l'Occident. »

Je vous le demande, ne devons-nous pas bénir Dieu qui donne, après bientôt dix-neuf siècles révolus, d'aussi dignes successeurs aux premiers Adorateurs du Messie? O pauvres, mes très-honorés frères! Vous verrez sans envie, les Rois de Tharsis et des Iles lui apporter leurs présents, les Rois de l'Arabie et de Saba lui offrir des dons magnifiques. Mais pourquoi sera-t-il adoré de tous les rois de la terre, pourquoi tous les peuples lui seront-ils assujettis? Ah! c'est qu'il arrachera le pauvre des mains de l'oppresseur, ce pauvre qui n'avait point de secours. Il sera bon au pauvre et à l'indigent, il sauvera la vie aux pauvres. Il les délivrera de l'usure et de la violence, et leur nom, le vôtre, sera glorieux devant

[1] Matt. 1.

lui. Il vivra, et l'or de l'Arabie lui sera présenté; c'est de lui que l'on tirera à jamais les principes de l'adoration en esprit et en vérité. Les Mages auront tout un jour pour le bénir, mais vous les précéderez et il vous appellera à lui dès la première heure de cette Nuit bienheureuse[1]. Si vous êtes éblouis par les splendeurs du Verbe, les Bergers, vos frères, le furent aussi par la clarté de Dieu qui se répandit autour d'eux en cette même nuit qu'ils passaient aux champs, veillant tour à tour à la garde de leurs troupeaux. L'Ange se hâta de les rassurer en leur annonçant l'Avénement du grand Pasteur des brebis et le Règne de ce Roi Berger Fils de Dieu dans l'éternité, Fils de David dans le temps. Que je suis heureux de vous dire avec le Messager céleste : « Ne craignez point, car » je vous évangélise une grande joie qui sera partagée par » tous les peuples. Aujourd'hui, dans la Ville de David, il » vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur, » et voici le signe auquel vous le reconnaîtrez : Vous trou- » verez un enfant enveloppé de langes, couché dans une crè- » che [2]. » Disons tous, mes frères, comme les Pasteurs se le dirent les uns aux autres! « Allons jusqu'en Bethléem, et » voyons la Parole qui nous a été annoncée [3], » le Verbe muet, le Riche fait pauvre, le Seigneur devenu enfant, la majesté changée en bonté; empressons-nous d'entourer d'un grand respect et d'une affection plus grande encore l'Humanité de Dieu notre Sauveur[4]. « Et les Bergers vinrent en » toute hâte, et ils trouvèrent Marie et Joseph et l'Enfant » couché dans la Crèche[5], et ils offrirent au Bon Pasteur le tribut naïf de la simplicité, de la candeur, de l'innocence

[1] Reges Tharsis et insulæ munera offerent, reges Arabum et Saba dona adducent : et adorabunt eum omnes reges terræ : omnes gentes servient ei : quia liberabit pauperem a potente, et pauperem cui non erat adjutor. Parcet pauperi et inopi : et animas pauperum salvas faciet. Ex usuris et iniquitate redimet animas eorum et honorabile nomen eorum coram illo. Et vivet, et dabitur ei de auro Arabiæ, et adorabunt de ipso semper : tota die benedicent ei. Ps. 71.

[2] Luc, 2. — [3] Id. ib. — [4] Benignitas et Humanitas apparuit Salvatoris nostri Dei. Tit. 3. — [5] Luc, 2.

« et d'une sainte rusticité [1], » précieux restes des belles mœurs patriarcales qui avaient fait la gloire des anciens jours.

Dans toute l'étendue du monde chrétien, le retour des fêtes de Noël ramène pour les habitants des hameaux le temps de la joie paisible et du repos sanctifié. C'est alors, dit le meilleur des poëtes latins modernes, qu'ils se délassent de leurs longs travaux, en solennisant avec une magnificence champêtre le grand Anniversaire des saintes Victoires de la Mère du Seigneur. Ils la prient de se souvenir de son sang, de protéger les humbles mortels, d'être pour eux une sœur vénérée qui joigne ses vœux à ceux que les pauvres humains lui adressent avec tant de confiance. Toutes les richesses du village viennent décorer les autels qui se réjouissent de cette pompe inaccoutumée. Les brillantes Images de l'Enfant-Dieu, de la Vierge-Mère, des Saints, Patrons de la contrée, reçoivent un nouvel éclat des fleurs échappées à la rigueur de la saison. Il n'en reste pas une dans les jardins; c'est à qui offrira le plus beau bouquet au divin Nouveau-né et à sa Mère Bienheureuse. Cet office est réservé aux jeunes personnes de la paroisse; les jeunes gens ont aussi de pieux devoirs à remplir. Apportez, leur dit cet homme excellent, les gâteaux que vous présenterez solennellement aux bénédictions des Pasteurs de l'Église; devancez les heures du matin en formant des chœurs religieux. Mais gardez-vous d'oublier, au milieu de vos concerts, les obligations bien plus graves que vous impose la sainteté d'un pareil jour. Personne ne doit manquer à renouveler sa ferveur et *à faire ses Noëls.* Les ravissantes mélodies de la musique des Anges n'empêchèrent point votre Dieu d'être sensible à l'Hymne que lui chantèrent les Bergers. Celui qui est né, comme vous, sous un toit de chaume, ne dédaigne pas d'écouter encore avec amour du haut des Cieux les accents de la poésie pastorale

[1] Bossuet, *Élévations sur les Mystères*, 16e semaine, 11e élévation.

qui se marient aux accords de vos rustiques instruments [1].

Cependant un astre nouveau s'est levé dans les Cieux. Le fils de Béor avait vu autrefois, dans le pays des Moabites idolâtres, le jour lointain du Messie. Sa fameuse Prophétie : « il sortira une étoile de Jacob [2], » avait frappé d'étonnement non-seulement les Hébreux, mais encore les peuples de l'Arabie parmi lesquels il vivait, et s'était répandue dans ces vastes pays soumis à la domination des Parthes que l'on désignait sous le nom d'Empire d'Orient. « Le Seigneur était » connu dans la Judée et son nom y était grand [3]. » Israël honorait Dieu ; les autres nations avaient des dieux, et quels dieux, juste Ciel ? Les démons, les démons impurs de l'imposture, du vice, des passions les plus abominables [4]. Le Dieu des Juifs est-il donc un Dieu local, et n'est-il pas le Dieu des Nations ? Oui, certes, il est le Dieu des Nations [5]. Il a envoyé un Ange aux Bergers qui ont apporté au Berceau de son Fils les prémices d'Israël. Il fait luire aux yeux des Mages l'Étoile du Christ qui vient de naître, et l'inspiration de la Grâce est la lumière invisible qui dissipe en un instant leurs profondes ténèbres. Cette double manifestation, nous

[1] . . . . . Amat tunc otia pagus
Et celebrat sibi quæ redeunt solemnia festa,
Christiparæ sacros anno referente triumphos.....
Sanguinis ut memor illa sui, mortalibus ægris
Adsit, et humanis faciat consortia votis.....
Ergo dies ubi festus adest, splendentia primum
Templa gravent opibus pagi; pictisque recentes
Accumulent aris flores. Vos, illa, Puellæ,
Cura manet : niteant vestris altaria donis.....
Liba ferens, sanctas cytharis comitantibus ædes
Matutinus adi; et donis precibusque memento
Sacra vovere Deo festæ primordia lucis.....
Cœlituum voces inter, qui carmen amavit
Pastorale Deus, tuguri sub tegmine nascens
Agrestes cœlo non dedignatur ab alto
Et cantus, et juncta rudi pia carmina nervo.
Vanière, *Prædium rusticum*, livre VII.

[2] Nomb. 24. — [3] Ps. 75. — [4] Omnes dii gentium dæmonia. Ps. 95. — [5] An Judæorum Deus tantum? Nonne et Gentium? Immo et Gentium! Rom. 3.

dit saint Thomas d'Aquin, est une ébauche de la révélation complète de la Grâce que Jésus-Christ et ses Apôtres porteront d'abord aux Israélites, et ensuite aux Gentils[1]. Mais les ébauches de Dieu sont des chefs-d'œuvre, car la prédication extérieure de l'Évangile n'opérera jamais de plus rapides conquêtes que ne le fait en ce moment la prédication intérieure du Saint-Esprit qui change les cœurs des Mages et en fait des hommes nouveaux. Voyez l'ardeur avec laquelle ils accourent au Berceau du Messie pour lui consacrer les prémices de la Gentilité! Un moment l'Étoile se voile à leurs regards attristés, mais bientôt elle reparaît et excite en eux d'incroyables transports d'allégresse[2]; elle s'arrête enfin au-dessus du lieu où est le Sauveur. Ils le voient, ce faible Enfant; mais le Seigneur, en ôtant le voile qui était sur leurs yeux, leur a découvert la grandeur du Dieu caché; ils reconnaissent sa Royauté, sa Divinité, son Humanité par l'offrande qu'ils lui font de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Ces riches tributs qu'ils déposent à ses pieds sont aussi le symbole de leur foi, de leur pénitence et de leur charité. Ce ne sont que des Néophytes, et déjà ils pratiquent les œuvres les plus excellentes de la perfection.

Plus je considère ces Mystères de la Nativité de Jésus-Christ, plus je me confirme, mes frères, dans cette pensée qui sera, je n'en doute pas, chère à votre piété : l'Étable de Bethléem est le premier Autel de la Très-Sainte-Vierge. A Bethléem, le Messie naissant dit à son Père : « Vous avez » rejeté les victimes et les offrandes, mais vous m'avez formé » un corps; vous n'avez demandé pour le péché ni sacrifice » ni holocauste : alors j'ai dit : Me voici[3]! » A cet Autel, Jésus s'immole incessamment pour nous; à Bethléem,

[1] Illa manifestatio Nativitatis Christi fuit quædam prælibatio plenæ manifestationis quæ erat futura. Primo annuntiata est gratia Christi per Christum et ejus Apostolos Judæis et postea Gentilibus. *Somme théolog.*, 3ª part., q. 36, art. 3. — [2] Videntes autem stellam, gavisi sunt gaudio magno valde. Matt. 2. — [3] Ps. 39.

maison de pain, il ne fait que montrer à quelques âmes choisies le Pain vivant qui est lui-même ; ici, il donne à tous sa Chair à manger et son Sang à boire : là, les Pasteurs et les Mages éprouvèrent ce que la joie a de plus intime, parce qu'il fut permis à leur piété de baiser ses mains adorables, mais ce fut le bonheur d'une nuit, d'un jour seulement ; à cet Autel, nous recevons chaque soir sa Bénédiction, nous pouvons le visiter à tout instant et nous asseoir chaque matin à sa sainte Table. A Bethléem, les Pasteurs trouvèrent Marie et l'Enfant, *invenerunt Mariam et Infantem*[1] ; c'est ce que nous a appris l'Évangéliste Saint Luc ; « et les Mages trou- » vèrent l'Enfant avec Marie sa Mère, et aussitôt ils tombèrent » à genoux pour l'adorer, » *et intrantes domum, invenerunt puerum cum Maria Matre ejus et procidentes adoraverunt eum*[2], c'est ce que nous apprend l'Évangéliste Saint Matthieu : à cet Autel, nous adorons le Dieu des armées et nous honorons Notre-Dame-des-Victoires. Non, ce n'est pas sans une profonde signification que l'Évangile nous montre, dans deux circonstances différentes, l'auguste Marie qui tient son Fils glorieux dans ses bras et qui l'expose à l'Adoration des Pasteurs et des Mages. Il y avait là une indication précieuse que l'Église Catholique a suivie fidèlement, quand elle a voulu que, dans chacun de ses Sanctuaires, cette attitude fût toujours celle des Images vénérées de la Mère de Dieu.

Souvenez-vous, Chrétiens, que dans les hommages que vous rendez à Notre-Seigneur et à Notre-Dame, vous avez été précédés par les petits et par les grands de ce monde, par les Bergers et par les Rois. Ce ne sont pas seulement, nous dit saint Augustin, les Israélites et les Gentils qui furent représentés par ces premiers Adorateurs de Jésus et ces premiers Serviteurs de Marie ; ce sont aussi les conditions les plus humbles aussi bien que les plus éclatantes[3]. Les prédilections du Sauveur et de sa Mère sont pour les pauvres

[1] Luc, 2. — [2] Matt. 2. — [3] Pastores fuerunt Israelitæ, Magi Gentiles. Utrique tamen ad angularem lapidem concurrerunt. Fuit etiam inter eos alia

dont ils ont voulu partager le sort, mais ils ne repoussent pas les riches, pourvu qu'ils se souviennent que les pauvres sont leurs frères. L'histoire serait longue à faire de tous les grands génies, de tous les puissants Princes qui se sont reconnus les sujets de la Reine des Cieux, à la suite des Mages de l'antique Orient. Ces Mages étaient des savants, puisqu'ils étaient adonnés à la plus sublime des sciences, l'Astronomie; ils étaient aussi des Rois, si nous en croyons la Tradition universelle, qui fait que, maintenant encore, nous ne les connaissons point sous un autre nom : ne disons-nous pas tous les jours : *les Rois-Mages*? Qui sait si, plus d'une fois, des Princesses ne sont point venues ici se mêler à la foule du peuple chrétien et s'agenouiller à côté des plus petits des enfants de Dieu, pour participer avec eux aux consolations du Cœur Sacré de Jésus et du Cœur Immaculé de Marie? Les Pasteurs de brebis et les Pasteurs des hommes ne se rencontrèrent point à la Crèche du Seigneur, mais il leur est doux de se rencontrer dans son Église et de chercher ensemble aux pieds de sa Mère le commun remède à tous les maux. Je vous racontais les fêtes de Noël au village; laissez-moi vous rappeler, en terminant, l'un des plus beaux jours de l'Histoire ecclésiastique de Paris. C'était au mois de décembre 1699; l'Archevêque qui occupait alors le Siége de Saint-Denis[1], bénit la première pierre du grand Autel de Notre-Dame et y fixa une lame d'airain qui portait cette inscription :

Louis le Grand,
Fils de Louis le Juste et petit-fils de Henri le Grand,
Après avoir dompté l'Hérésie,
Rétabli la vraie Religion dans tout son Royaume,
Terminé glorieusement plusieurs grandes guerres
Sur terre et sur mer,

diversitas; nam Magi fuerunt sapientes et potentes, pastores autem simplices et viles. S. Aug., sermon de l'Épiphanie.

[1] Le cardinal de Noailles.

Voulant accomplir le Vœu du Roi son Père
Et y ajouter des marques de sa Piété,
A élevé dans l'Église Métropolitaine de Paris
Un Autel avec ses dépendances, dont la magnificence
Surpasse le premier dessin qui en avait été fait,
Et l'a dédié au Dieu des Armées qui tient dans ses mains
La Paix et la Victoire,
Sous l'Invocation de la Bienheureuse Vierge Marie,
Patronne et Protectrice de la France,
L'an du Seigneur 1699.

Jusqu'à la Révolution française, on voyait aux deux côtés de cet Autel une statue en marbre blanc de Louis XIII, œuvre de Coustou, et une autre de Louis XIV, exécutée par Coyzevox. Les deux Rois étaient prosternés, et ils offraient à la Sainte-Vierge leur Sceptre, leur Couronne et leur Royaume[1].

Je n'essayerai pas de vous dépeindre, Chrétiens, la magnificence de ces cérémonies où le Grand Roi du Grand Siècle, entouré de son cortége de Princes de l'Église et de l'État, de Magistrats, de Héros, de Ministres, de Savants, de tous ces hommes illustres dont la gloire grandit chaque jour à nos yeux, venait, sous les voûtes séculaires de Notre-Dame, au milieu de la multitude des Fidèles, confesser le néant de la grandeur humaine en présence de Celui par qui règnent les Rois, et implorer, le Chapelet à la main[2], la protection de la Servante du Seigneur. Peuples et Rois, nous n'avons qu'un Père qui est Dieu; un Maître, le Christ; une Mère, Notre-Dame!

[1] Le Fèvre, *Description des curiosités de l'Église de Paris.* — [2] Le Roi récitait son chapelet chaque fois qu'il assistait à l'*Office*. *Mémoires du duc de Saint-Simon.*

18 MAI.

LES PREMIÈRES ÉPREUVES DE LA MÈRE DE DIEU.

Simeon dixit ad Mariam matrem ejus : .... Tuam ipsius Animam pertransibit gladius.

Siméon dit à Marie la Mère de Jésus : Vous, vous-même, vous aurez le Cœur percé d'un glaive.

Saint Luc, ch. II, v. 35.

Dans une solitude ignorée du Perche, devenue plus tard si célèbre sous le nom de Notre-Dame-de-la-Trappe, le Maître-Autel de l'Église était surmonté d'une statue de la Sainte Vierge qui tenait à la main le Tabernacle où était renfermée l'Eucharistie. Le grand Réformateur, qui n'avait d'autre pensée que de faire refleurir au milieu de ces déserts les Constitutions primitives des Augustin et des Bernard, y apporta la sainteté à laquelle il avait voué sa vie et y trouva la gloire sans la chercher. Loin de toucher à la forme du Tabernacle mystérieux, l'Abbé de Rancé la défendit avec zèle contre des critiques inconsidérées, par des vers latins, dont voici la traduction :

« Vous demandez pourquoi la main de la Mère porte le » Fils? Seule entre les femmes, elle fut digne de soutenir » ce glorieux fardeau. La Mère ne pouvait remplir une charge » plus auguste. Une main plus vénérable ne pouvait porter » Dieu [1]. »

Dans l'antique Marseille qui semble avoir eu pour mission de prouver au monde que les mille bruits d'une florissante

[1] Si quæras Natum cur Matris dextera gestat :
Sola fuit tanto munere digna parens.
Non poterat fungi majori munere Mater ;
Non poterat major dextera ferre Deum.
La Trappe mieux connue.

industrie et d'un vaste commerce maritime ne doivent pas étouffer la voix de la piété et peuvent fort bien être dominés par les chants de la Religion, la statue d'argent, qui représentait la Sainte Vierge sous le vocable de Notre-Dame-de-la-Garde, servait d'ostensoir pour les processions de la Fête-Dieu. Notre-Dame présentait encore l'Enfant-Dieu aux adorations du peuple fidèle.

C'est que la vraie Mère des vivants nous a offert le fruit de vie comme la première mère du genre humain nous avait tendu le fruit de mort. Le venin n'était pas dans la main d'Ève, mais dans le fruit que nous offrait sa main. Le remède divin nous est conféré par Jésus, Auteur de la Grâce; mais il nous est présenté par Marie, dispensatrice de la Grâce. Depuis que, dans son Annonciation, elle a consenti à nous donner le Principe du salut, elle se trouve mêlée à toutes les applications du salut. Cette loi ne change plus. Présenter Jésus-Christ, c'est là sa fonction immortelle. Elle nous le présente dans l'Eucharistie, comme elle le présenta à l'enfance et à la vieillesse personnifiées en saint Jean-Baptiste et sainte Élisabeth, aussi bien qu'à la simplicité et à la grandeur figurées par les Bergers et les Rois. Elle le présentera aux idoles de l'Égypte, et les vains simulacres tomberont en poudre devant le Dieu vivant. Obtenez par des supplications ardentes qu'Elle daigne le présenter aux peuples assis dans les ténèbres, aux pécheurs assis à l'ombre de la mort; et les idolâtres, les hérétiques, les pécheurs accourront se jeter aux pieds de l'Église de Dieu qui seule sur la terre pratique la vérité par la charité[1], et il n'y aura plus qu'un Seigneur, qu'une Foi, qu'un Baptême[2]. Dans la Présentation et la Purification qui se réunissent en un seul Mystère que l'Orient nomme la fête des *Rencontres*, et l'Occident celle de *la Lumière*[3], Elle vient l'offrir à Dieu son Père, et les deux sexes le reçoivent encore de ses mains en la personne de

[1] Veritatem autem facientes in charitate. Éphés. 4. — [2] Id. ib. — [3] La Chandeleur.

Siméon le Juste et d'Anne la Prophétesse. Mais qu'elle a vite vu ce qu'il en coûte pour sauver les enfants de Dieu ! Que ses joies étaient pures, que ses épreuves vont être terribles ! Déjà on fait luire à ses yeux le jour sombre, le jour de deuil et d'amertume, où changée en Notre-Dame-de-Pitié, elle présentera le Sauveur du Monde à l'Autel sanglant de la Rédemption, et où le Verbe qui avant de parler avait dit tant de choses à son Cœur, redevenu muet par la mort comme il l'avait été par l'enfance, n'aura plus à dire à Notre-Dame-des-Sept-Douleurs que la parole de Job en ses Lamentations : « Je suis » sorti nu du sein de ma Mère et j'y retourne nu, » et où elle achèvera elle-même le verset de Job : « Dieu me l'a donné, » Dieu me l'a ôté : ainsi il a été fait comme il a plu au Sei» gneur : que le Nom du Seigneur soit béni[1] ! » Hélas ! à peine cette sinistre prédiction lui aura été faite qu'elle en verra commencer l'accomplissement !

Il n'y a pas une action de Jésus et de Marie que l'on ne se soit efforcé de reproduire dans les belles mœurs catholiques de nos pères. Jésus qui était au Temple avant que d'y être, comme parle Bossuet, voulut être porté à Jérusalem pour que sa Mère le consacrât à son Père. Marie, qui était étrangère à la pensée même du mal et qui ne connut jamais ces luttes périlleuses où l'innocence devient vertu, parce qu'Elle était l'innocence même, nous donne l'exemple de l'obéissance à la Loi en se soumettant aux rites expiatoires et en offrant, ainsi que le faisaient les Israélites peu aisées, deux tourterelles ou deux colombes, touchants symboles des deux augustes Victimes dont le dévouement devait être un sacrifice d'agréable odeur qui déterminerait Dieu à ne plus rejeter les offrandes des hommes coupables. C'est ainsi que dans la cérémonie des *Relevailles*, qu'il faut bien se garder de laisser tomber en désuétude, la première visite de la

[1] Corruens in terram adoravit et dixit : Nudus egressus sum de utero matris meæ et nudus revertar illuc : Dominus dedit, Dominus abstulit : sicut Domino placuit, ita factum est : sit nomen Domini benedictum. Job, 1.

mère chrétienne doit être pour Celui qui l'a délivrée de tout danger. Qu'elle ne manque jamais à lui apporter le pieux tribut de l'action de grâces et à présenter son nouveau-né au divin Jésus et à l'aimable Marie. Quel serait son crime, demande encore Bossuet, si en adorant l'Enfant, elle ne saluait pas la Mère qui nous l'a donné par son enfantement, qui nous le nourrit de son lait virginal, qui nous le conserve par ses soins maternels? O mère! souvenez-vous qu'elle est assez puissante pour dissiper les nuages qui se formeraient dans le ciel de votre vie et pour conjurer les orages qui menaceraient la frêle existence de votre enfant. Ah! c'est pour détourner le malheur de votre tête qu'Elle s'est inclinée sous les coups de la justice du Seigneur; c'est pour que Dieu fût miséricordieux à votre enfant qu'elle a livré le sien comme « un holocauste de gloire consumé par les flammes » d'un amour [1] » égal à l'immense sainteté du Cœur de Dieu et à l'immense misère du Cœur de l'Homme.

Tout parut sourire d'abord aux yeux de Marie quand elle présenta son Fils au Seigneur, et rien n'annonçait que la sérénité de ce beau jour dût être si promptement troublée. Saint Siméon était heureux d'étaler devant elle un avenir en harmonie avec les délicieux souvenirs du passé que Notre-Dame rencontrait partout sous les voûtes de ce saint Temple où s'étaient écoulées dans le calme (ce grand bonheur de la vie) les douces années de sa jeunesse. Elle voulut bien lui remettre pour un instant Jésus, son cher trésor; le vieillard le prit entre ses bras, et il loua le Seigneur, et il le remercia de ce que ses yeux, avant de se fermer à la lumière, s'étaient reposés sur la vraie Lumière qui devait éclairer toutes les nations et être la Gloire d'Israël. Voir *son Sauveur*, l'Emmanuel, le *Prince de la Paix* [2], le Dieu de toute consolation [3]; reconnaître sous le voile de sa Chair et sur le sein de sa Mère Celui que l'on va retrouver dans les splendeurs de sa

[1] Saint Augustin. — [2] Is. 9. — [3] II Cor. 2.

gloire et sur le sein de son Père, c'est assez, c'est tout : *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum, in pace*[1]. Oh! le magnifique horoscope! Oh! le divin Cantique! Et qu'il résonna harmonieusement aux oreilles de Marie! N'est-il pas vrai que chaque fois que vous l'entendez vous sentez mieux les merveilles du Seigneur? Quelle impression dut-il donc produire sur le Cœur de la Mère? L'Évangile nous l'apprend : « Elle fut ravie d'admiration[2]. »

Après avoir rendu à Dieu le culte suprême, Siméon nous retrace celui que nous rendons aux Saints, aux amis de Dieu. Il honore Joseph et Marie; mais il rend des devoirs plus marqués à la Mère de Dieu. Bientôt il ne s'occupe plus que d'Elle, et emporté par « le Saint-Esprit qui était en lui[3] » et que l'on est toujours assuré de retrouver partout où l'on voit paraître la Vierge toute Sainte, il s'écrie : « Voilà Celui qui est établi pour la ruine et pour la » résurrection de plusieurs en Israël, et comme un signe de » contradiction[4]! » Arrêtez, ô vieillard! Ne voyez-vous pas les inquiétudes dont vous remplissez le Cœur de cette tendre Mère? Jusqu'à présent l'Archange, Élisabeth, les Bergers, les Rois, ne l'ont entretenue que de la mission glorieuse de son Fils; vous-même vous venez de réveiller ses plus belles espérances. Pourquoi la contrister en l'entretenant des indignes créatures qui s'obstineront à ne pas profiter de la Rédemption du Verbe qui s'est incarné dans son sein? Est-ce donc là votre reconnaissance pour le bienfait qu'elle vous a si gracieusement accordé? La Vierge Bienheureuse vous a communiqué sa félicité; vous avez pressé son Jésus dans vos bras et vous avez béni Dieu qui l'avait conduite dans son saint Temple pour vous inonder de saintes délices. Vous n'avez plus rien à désirer sur la terre; mais elle doit y demeurer pendant de longues années. Vous ne voudriez pas ôter à un malheureux sa dernière ressource, l'espé-

[1] Luc, 2. — [2] Id. ib. — [3] Id. ib. — [4] Id. ib.

rance. L'ôterez-vous à cette jeune Mère? Par pitié, n'achevez pas....

Le saint vieillard ne méconnaît pas les droits sacrés du cœur maternel. L'expérience des choses de la vie dessèche les entrailles des méchants, elle attendrit celles des bons. Qu'il ait respecté aussi bien que personne l'ordre de la nature, c'est ce que prouve l'élan sympathique qui a dicté chacune des paroles de son Cantique. « Mais CECI EST D'UN AUTRE ORDRE [1]. » C'est l'ordre d'une charité supérieure à la nature, l'inspiration irrésistible de la Grâce, la volonté impénétrable sans doute, mais toujours juste, du Père, du Fils et du Saint-Esprit: que vous dirai-je? C'est l'Apostolat nouveau. Le cœur de Siméon saigne abondamment; le cœur de vos prêtres saigne aussi quand ils sont obligés de vous intimer les ordres sévères du Seigneur notre Dieu; ils sont heureux, Dieu le sait! de vous dévoiler le côté brillant de l'Évangile; ils ne peuvent [2] non plus vous cacher sa face hideuse [3]. S'ils y manquaient, qu'y gagneraient-ils et qu'y gagneriez-vous? Ils trahiraient leur devoir et votre confiance. S'ils se sauvent en vous sauvant, car vous savez fort bien qu'un prêtre ne peut pas se sauver seul, leur lâche silence les perdrait et vous perdrait avec eux. Mais nous ne le nions pas, le devoir des Chrétiens est parfois difficile, et pénible aussi est le ministère des Prêtres. Seigneur! donnez-nous la force d'entendre la plus terrible des révélations :

« Et VOTRE CŒUR lui-même sera percé d'un glaive.

» *Et tuam ipsius Animam pertransibit gladius* [4]. »

« Il n'y a point d'épée plus tranchante que celle de votre » douleur. VOTRE CŒUR sera percé par autant de plaies que » vous en verrez dans votre Fils. Vous serez conduite à sa » Croix pour y mourir de mille morts [5]! »

Ce n'est plus Jésus qu'on lui rend, mes bien chers frères, c'est l'Hostie de propitiation qu'elle voit déjà tout ensan-

[1] Pascal. — [2] Non possumus! Act. 4. — [3] Bossuet. — [4] Luc, 2. — [5] Bossuet, *Élévations*.

glantée. Le glaive suspendu sur la tête de son Fils s'agite à ses yeux comme l'épée flamboyante du Chérubin qui défendait les portes fermées de l'Éden [1]. Elle ne recevra plus ses divines caresses sans songer aux clous qui traverseront ses mains; elle ne l'allaitera plus sans penser au fiel dont ses bourreaux l'abreuveront; elle ne le couvrira plus de ses baisers sans voir les tigres qui épuiseront leur rage sur le Crucifié; elle n'attachera plus une modeste parure au front du plus beau des enfants des hommes sans se le représenter ceint de sa Couronne d'épines; elle ne rencontrera plus ses regards sans se dire : « L'heure cruelle viendra où ils tombe» ront encore une fois sur moi avant de s'éteindre dans les » ténèbres de la mort! » Ah! le Côté de Jésus ne sera percé par la lance du soldat romain qu'après qu'il aura rendu le dernier soupir; mais le glaive acéré de la douleur déchire déjà l'âme de sa Mère. Elle emporte dans son Cœur le dard empoisonné, et parmi toutes ses joies elle ne cessera pas d'en sentir la pointe meurtrière.

O Mères! je ne vous demande pas ce que vous eussiez fait à la place de Marie. Une telle supposition vous glacerait d'effroi. Cette douleur est trop au-dessus de la douleur [2] pour que Dieu vous soumette à d'aussi redoutables épreuves. Sa Providence miséricordieuse vous cache l'avenir pour vous laisser toutes les illusions maternelles. Mais sa Mère est trop au-dessus de toutes les autres Mères, son courage est trop surhumain (et ne vous étonnez pas de cette expression, l'Ame de Marie est douée de l'énergie native que le péché originel a si prodigieusement affaiblie en nous); son Cœur magnanime est trop à la hauteur de sa céleste mission pour qu'elle n'accepte pas ce dernier trait de ressemblance avec le Dieu qui est son modèle et qui sera sa récompense.

Instruisons-nous, Chrétiens, par l'exemple du Seigneur et de sa Très-Sainte Mère. Quand nous venons au Temple,

[1] Gen. 3. — [2] Dolor meus super dolorem. Jér. 18.

c'est pour supplier Dieu d'éloigner de nous le pesant, l'amer Calice de la souffrance. Jésus y vient pour ratifier devant son Père la promesse du salut dont il nous avait déjà donné un gage en versant les premières gouttes de son Sang sous le couteau de pierre de la Circoncision. Témoin de ce spectacle douloureux, Marie ne pouvait l'appeler du nom de Sauveur qu'Il avait aussi reçu en ce jour, sans avoir un pressentiment confus de l'oracle si clair maintenant qui brise son Cœur, mais qui n'étonne point pourtant le courage de Notre-Dame-des-Victoires. Si des félicités aussi pures que celles de la Mère de Dieu ont dû être sanctifiées par le sacrifice, ne soyons donc plus surpris des expiations par lesquelles il plaît au Seigneur de nous purifier de tant d'affections déréglées. Dieu a-t-il aimé personne autant que Jésus et Marie? Dieu a-t-il autant affligé personne? S'il y avait quelque chose de meilleur que la souffrance, il l'eût donné évidemment à son Fils et à sa Mère. Non, quand Dieu commande, le murmure n'est jamais permis. Il n'y a point de répugnances qui soient insurmontables, point de plaisirs ni d'intérêts qui soient invincibles quand on a appris à redire avec Jésus : « Me voici, Seigneur! Il est écrit de moi à la tête du Livre » que j'accomplirai votre Volonté; je l'ai voulu, ô mon Dieu! » Votre Loi est gravée dans l'intime de mon Cœur[1]. » Il n'y a point de sacrifices que l'on n'embrasse avec ardeur lorsqu'il s'agit de la gloire de Dieu et du salut de ses frères, quand on a médité sérieusement sur l'inaltérable résignation de la Servante du Seigneur et sur les immolations silencieuses de la Mère des Fidèles. Marie, si éloquente naguère dans la maison de Zacharie, ne prononce pas une parole dans le Temple de Jérusalem. Siméon a parlé. « La fille de Pha- » nuel, qui est survenue, a loué aussi le Seigneur et elle » a glorifié le Messie devant tous ceux qui attendaient la » Rédemption d'Israël[2]. » Marie s'est retranchée dans le silence de ses pensées. Elle sait qu'il y a un temps pour par-

[1] Ps. 39. — [2] Luc, 2.

ler [1], celui où il est honorable de révéler et de proclamer les œuvres de Dieu [2], mais que le temps de se taire est celui du sacrifice qu'il faut cacher aux regards des hommes, sous peine de perdre la récompense que nous réserve le Père qui voit dans le secret [3]. Elle se tait et elle dit à Dieu dans son Cœur : Je l'ai enfanté à la vie, vous demandez que je consente à sa mort : mon Dieu! mon Dieu! que votre volonté soit faite! *Fiat!*

Hélas! le saint vieillard Siméon eut peut-être encore le temps d'assister à la première réalisation de sa lugubre Prophétie. L'ambition souffla à l'esprit d'Hérode que sa couronne ne serait en sûreté que lorsqu'on l'aurait délivré du grand Roi dont le royaume n'était pas de ce monde [4]. Afin que l'auguste Victime ne pût lui échapper, il n'hésita point à faire couler des flots de sang. Rappelez-vous, Chrétiens, *le Massacre des jeunes filles de Verdun*, parées de candeur et d'innocence, qui cherchaient à cacher leurs larmes au désespoir de leurs mères avant de monter à l'échafaud, et vous vous formerez une idée du *Massacre des Innocents*, ces tendres fleurs des Martyrs à peine écloses à la vie et déjà moissonnées par la tempête [5]. « Quel spectacle! » s'écrie saint Augustin; toute une contrée nage dans le » sang. On n'entend plus qu'un cri de douleur qui monte » jusqu'au ciel, de Bethléem et de tous les lieux d'alentour. » Ici c'est une mère qui a soigneusement caché son fils, et » dont le fils se trahit lui-même par ses vagissements; le » pauvre enfant ne savait pas se taire, parce qu'il ne savait » pas craindre. Là c'en était une autre dont la voix, entre- » coupée par ses sanglots, demandait qu'on lui ôtât la vie » plutôt que d'arracher à sa tendresse celui qu'elle avait

[1] Tempus tacendi, et tempus loquendi. Eccle. 3. — [2] Tob. 12. — [3] Matt. 5 et 6. — [4] Jean, 18.

[5] Salvete flores Martyrum
In lucis ipso limine
Quos sævus ensis messuit,
Ceu turbo nascentes rosas. Prudence.

» porté neuf mois dans son sein. Partout régnait une déso-
» lation qu'il est bien plus aisé de comprendre qu'il ne l'est
» de l'exprimer[1]. » En ce temps-là, le Poëte romain jetait pourtant dans ses tableaux un coup de pinceau qui rend bien les cris de ces mères; il nous dépeint les gémissements de la femme, *femineo ululatu*[2]; mais Jérémie, qui avait vu des siècles à l'avance cette scène de carnage, a pu seul égaler les lamentations aux douleurs : *Vox in Rama audita est, ploratus et ululatus multus, Rachel plorans filios suos, et noluit consolari, quia non sunt*[3] : « Une voix a été
» entendue sur la montagne avec des pleurs et de longs gé-
» missements : c'est Rachel pleurant ses fils, et elle n'a pas
» voulu être consolée, parce qu'ils ne sont plus! »

O Marie! les échos des montagnes de la Judée vous ont-ils porté ces cris d'horreur? Ah! vous avez ressenti le contre-coup du tonnerre de la mort qui frappa si cruellement ces mères infortunées! Vous frémissiez aussi pour les jours de l'Enfant-Dieu, que vous dérobiez précipitamment à la rage du sanguinaire Exterminateur. Osâtes-vous seulement détourner la tête pour jeter un dernier regard sur l'humble toit de Nazareth et sur les horizons lointains de Bethléem? Déjà vous n'apercevez même plus la cime des édifices de Jérusalem, et vous touchez aux confins de la terre étrangère. Vous avez perdu le droit de donner un regret à celle de la patrie, depuis qu'elle dévore ses enfants. Mais non, un tyran ne fait pas la patrie. Votre œil peut s'arrêter maintenant avec sécurité sur le beau ciel de la Judée; vous ne le voyez pas pour la dernière fois. L'heure viendra où le monde sera débarrassé du monstre qui a déchiré si affreusement les entrailles des mères, et où Dieu fera cesser votre exil en rappelant son Fils de l'Égypte[4].

[1] S. Aug., 10e Sermon des Saints. — [2] Virgile, *Énéide*. — [3] Jérémie, 31, cité par saint Matthieu, 2. — [4] Osée, 11, cité par saint Matthieu, 2.

19 MAI.

VIE INTÉRIEURE DE LA MÈRE DE DIEU.

Maria autem conservabat omnia verba hæc, conferens in Corde suo.

Marie conservait toutes ces paroles en s'en entretenant dans son Cœur.

Saint Luc, ch. II, v. 19.

L'austère abbé de Rancé a fait du Chrétien engagé dans le monde un portrait qui vous surprendra sans doute, mes frères, parce que depuis le temps où il écrivait, les progrès de l'irréligion ont été si rapides, la décadence de la foi si sensible, l'abaissement des caractères si frappant, les ravages de l'impiété si épouvantables, que les ruines morales amoncelées au milieu de nous en un seul siècle sont au-dessus de toute description, et défient les couleurs les plus sombres de l'éloquence et de la peinture. Vos Fidèles, ô mon Dieu! ont pleuré sur Paris comme votre Fils pleura sur Jérusalem : vos Prêtres ont versé des larmes de sang sur les maux de la France comme Jésus en versait à Gethsémani sur ceux de l'Humanité : vos Confesseurs sont montés à l'échafaud comme le Christ est monté au Calvaire. Seigneur! que d'expiations vous ont été offertes pour le salut de la société civile et religieuse, depuis le juste Louis XVI, Martyr de la Royauté, jusqu'au magnanime Denis Affre, Martyr du Sacerdoce! O Cœur de Marie! en vous rencontrant pour la première fois dans le Saint Évangile, je vous salue, je vous invoque. Vous êtes le phare du salut que la divine Bonté a daigné allumer au milieu de nous pour montrer à nos frères le port de la Grâce après tant de tempêtes!

Mais le portrait que je veux mettre sous vos yeux ne surprit certainement pas les vieillards qui avaient vécu sous

Louis XIII, et auxquels leurs pères avaient raconté la sainteté des mœurs antiques, en la rapprochant douloureusement des scandales, des défections, des apostasies que leur faisaient présager les tendances de plus en plus visibles au relâchement de tous les principes, au mépris de toutes les lois, à l'extinction de tout esprit de piété, suites funestes, mais inévitables du Protestantisme, qui en déplaçant le fondement de la foi, avait ébranlé par le fait même le fondement de la morale.

Puisse aucun de vous, mes frères, ne point se reconnaître dans ce portrait tracé d'une main si ferme! « Comment vivent la plupart des Chrétiens? Ils se lèvent le matin, la tête remplie des affaires qu'ils doivent traiter ce jour-là. A peine sont-ils habillés qu'un marchand va dans sa boutique, un artisan à son ouvrage, un homme de loi à ses études; et ceux qui n'ont point d'affaires ne songent qu'à leurs divertissements [1]. Le reste de la journée se passe en occupations inutiles ou mauvaises; ou si elles sont nécessaires, on n'y cherche que son intérêt et sa satisfaction, et nullement le service de Dieu. Le soir, on se trouve si fatigué du travail de la journée, qu'on ne pense qu'au repos. Ainsi la journée se commence, se passe, se termine sans prière, et sans penser à Dieu. Et comment voulez-vous qu'il ait soin de vos affaires et vous donne le secours que vous ne pensez pas seulement à lui demander? Il faut monter à lui, si vous voulez qu'il descende vers vous [2]. »

Exercez-vous à la piété, mes frères, puisqu'elle a les promesses de la vie présente aussi bien que de la vie future [3].

[1] A la vue des signes infaillibles de l'orage qui en moins d'un siècle devait engloutir la monarchie française, et laisser notre patrie sans aucune religion en lui enlevant l'Église Catholique, Bossuet prêchait aussi : « Je prévois qu'on tiendra tout dans l'indifférence, excepté les plaisirs et les affaires. » (2e Sermon pour le dimanche de la Quinquagésime.)

[2] *Conférences sur les Évangiles*, par M. l'abbé de la Trappe. — [3] I Tim. 4.

Dieu est le Lieu des intelligences [1], l'appui des sociétés, la ressource du malheur, l'asile de la détresse, le trésor du pauvre, la force de l'infirme, la vie des âmes. Il a placé dans le Cœur le siége de la piété, et il s'appelle le Dieu du Cœur [2]. Or *Marie conservait toutes ses paroles en s'en entretenant dans son Cœur.*

Que de Mystères dans ce seul mot! S'il est triste de penser qu'il y a des cœurs fermés à la Grâce, aveugles qui ne voient pas la vraie Lumière, sourds qui n'entendent pas la voix de leur Seigneur, muets qui ignorent comment on parle au meilleur des Pères, il est bien consolant, d'un autre côté, d'apprendre de l'Évangile que c'est le Cœur qui donne à l'Ame son intelligence, sa mémoire, son langage, et que, pendant que le reste des hommes se contentait d'admirer le Christianisme naissant, *mirati sunt* [3]..., *Maria autem*, Marie a trouvé dans son Cœur le principe de l'attention religieuse à laquelle rien n'échappe, *omnia verba hæc;* du recueillement qui conserve les fruits de l'attention, *conservabat;* et de l'onction qui découle du recueillement et qui introduit l'âme dans le secret du Cœur de Dieu, *conferens in Corde suo.* Attention, recueillement, onction, conditions essentielles de toute vie intérieure et de toute véritable piété.

Un homme d'État célèbre [4] avait coutume de dire que ce qui manquait le plus de nos jours, c'était le respect dans l'ordre moral et l'attention dans l'ordre intellectuel. Que l'Église Catholique soit la grande École du respect, c'est ce que reconnaissent volontiers nos frères séparés [5]. Qu'elle s'empare des forces vives de l'âme [6], qu'elle implante dans l'esprit des convictions inébranlables, que par un résultat infaillible elle exerce sur les cœurs un ascendant qu'aucune institution humaine ne songea jamais à lui disputer, c'est ce qui fait le désespoir de ses ennemis. Oui, cette Fille du

[1] Malebranche. — [2] Ps. 72. — [3] Luc, 2. — [4] M. Royer-Collard. — [5] M. Guizot. — [6] *Vivida vis animi*, belle définition de l'attention donnée par un auteur de l'Antiquité.

Ciel a pu seule sauver, au milieu du naufrage général, les débris du respect dans l'ordre moral et de l'attention dans l'ordre intellectuel [1]. Mais comment se fait-il que ce ne soient que des débris? D'où vient cet amoindrissement des vérités divines parmi les enfants des hommes [2]? De la même cause, mes frères, qui éclaircit de plus en plus parmi nous les rangs des hommes véritablement instruits, du défaut d'attention. L'absence de la réflexion se fait sentir chaque jour davantage. Autrefois, au sortir du collége, un jeune homme, selon l'expression du Chancelier d'Aguesseau, ne croyait avoir encore « entre ses mains que la clef » qui devait lui ouvrir le palais de la science; et cependant ce jeune homme lisait couramment les grands écrivains de Rome et de la Grèce. Aujourd'hui les hommes du monde abandonnent jusqu'aux chefs-d'œuvre des beaux génies qui ont honoré la France. La légèreté de l'esprit trouve un aliment plus facile dans la lecture des pièces de théâtre et des *romans illustrés*. Ce n'a pas été assez pour notre époque d'avoir vomi plus de compositions de ce genre que n'en avaient produit les siècles réunis de l'Histoire de France; on s'est dit qu'un roman fatiguerait encore l'attention, et que l'on viendrait en aide à la frivolité si on le découpait en feuilletons qui pénétreraient là où aucun livre n'a pénétré. Et sous le couvert des journaux, l'incroyable insouciance des familles a laissé se glisser sous le toit domestique le plus subtil des poisons, dont le moindre effet a été d'ôter à la jeunesse les goûts sérieux, de la bercer d'illusions fantastiques et de lui faire prendre ses rêves pour des réalités, en lui représentant la vie avec le faux des couleurs et le prestige de la séduction.

Quand les esprits sont ainsi encouragés à accueillir tout ce qui flatte l'imagination, cette *folle du logis*, comme l'appelait sainte Thérèse, à négliger la culture du jugement,

[1] Et reliquiæ cogitationis diem festum agent tibi. Ps. 75. — [2] Diminutæ sunt veritates a filiis hominum. Ps. 11.

dont il est si important cependant d'assurer la direction et de prévenir les écarts; quand on a préféré, au moins tacitement, la superficie à la profondeur, l'éclat à la solidité, faut-il être surpris que le contre-coup de cette révolution se fasse sentir jusque dans l'empire de la vérité, c'est-à-dire dans l'Église? A la ville et même dans les campagnes, l'esprit des jeunes gens, déjà surchargé par une multitude de leçons hétérogènes, s'est accoutumé à ne plus voir dans l'étude de la sainte Religion qu'une tâche pénible pour l'accomplissement de laquelle, il n'y a pas longtemps encore, certains maîtres, certains parents déployaient au moins fort peu de zèle. De là cette prédisposition de tant de malheureux enfants à mettre Dieu après tout le reste, à n'écouter qu'avec indifférence les graves enseignements du Sacerdoce et à dédaigner, après la Communion première, le plus précieux des livres après l'Évangile, *le Catéchisme*.

Que le jeune bachelier en fasse autant pour les auteurs classiques, je le déplore, mais après tout il ne s'agit là que des connaissances humaines. Il n'en est pas ainsi de la science divine. Celle-ci embrasse *le tout* de l'homme, sa croyance, ses idées, ses devoirs, sa volonté, sa conscience, son âme avec ses aspirations infinies et ses destinées immortelles, son Dieu avec ses droits imprescriptibles et ses jugements formidables; elle est donc bien évidemment la seule qui soit nécessaire. O mère! ô mère! écoutez enfin Jésus-Christ qui vous crie de laisser là tant de vaines préoccupations, et de vous dévouer exclusivement à l'unique objet qui soit digne de votre sollicitude! L'Église voit en vous une jeune sœur dont le concours doit lui être acquis, dont elle sait apprécier la salutaire influence. Je vous en supplie, ne la laissez pas travailler seule au salut de votre enfant [1].

[1] Martha autem satagebat circa frequens ministerium : quæ stetit et ait : Domine, non est tibi curæ, quod soror mea reliquit me solam ministrare? Dic ergo illi ut me adjuvet. Et respondens dixit illi Dominus : Martha, Martha, sollicita es, et turbaris erga plurima. Porro unum est neccssarium. Maria optimam partem elegit quæ non auferetur ab ea. Luc, 10.

Pourquoi tant d'hommes de notre âge méconnaissent-ils la voix de la Religion? Ils n'ont point eu une mère qui leur ait appris à révérer sa céleste doctrine et à pratiquer fidèlement ses lois tutélaires. Combien d'artisans, combien de villageois auxquels on peut appliquer ce qu'une femme célèbre disait de pauvres paysans à l'instruction desquels elle voulait pourvoir : « Leur barbarie et leur ignorance nous ont » fait penser à faire une paroisse de ces deux villages, afin » d'être instruits et d'entendre quelquefois prêcher Jésus-» Christ..... Je crois que vous l'aimerez mieux que de char-» ger votre conscience de l'ignorance de nos paysans, qui » nous parurent comme des Indous [1]. » Mais s'occupera-t-on du salut de ses domestiques et de ses enfants si on néglige le sien propre? Aussi je lis dans une autre lettre de la petite-fille de sainte Chantal : « Je me souhaite à moi toute la » première toutes les grâces dont j'ai un extrême besoin » pour aimer Dieu plus que toutes choses, persuadée qu'il » n'y a que cela de bon, et dédaignant de désirer autre » chose. Et pour venir à vous, car encore faut-il bien que je » pense à vous, je vous souhaite la continuation des grâces » que vous avez, et l'augmentation, parce qu'on n'en sau-» rait trop avoir [2]. »

Ce n'est pas trop d'une application soutenue pour acquérir l'instruction religieuse; mais ce travail même demeurera stérile si l'attention de l'esprit n'est fécondée par l'attention du cœur. Et ne vous étonnez pas de cette expression : la Religion chrétienne est la Religion du cœur. C'est au cœur que Dieu parle [3]; c'est le cœur qu'il veut toucher. La conversion est le changement du cœur. Dieu ôte le cœur de pierre et crée un cœur de chair [4]. La science humaine ne peut former que l'esprit; mais Dieu instruit par le cœur [5],

[1] *Lettres inédites de madame de Sévigné.* Paris, Klostermann, 1814, p. 76. — [2] Id., p. 165. — [3] Lactabo eam, et ducam eam in solitudinem : et loquar ad cor ejus. Osée, 2. — [4] Auferam cor lapideum de carne eorum, et dabo eis cor carneum. Ézéch. 11. — [5] Eruditos corde in sapientia. Ps. 89.

et c'est là la seule éducation véritable. Le Seigneur se penche sur le cœur, et il prête une oreille attentive à sa préparation secrète [1]. C'est le cœur qui l'écoute [2], qui le comprend [3], qui croit à toute parole qui sort de la bouche de Dieu [4]. Le même Apôtre qui place dans l'entendement le berceau de la foi, *fides ex auditu* [5], a placé dans le cœur le siége même de la foi : *corde creditur* [6]. Tant que la Foi n'est que dans l'entendement, c'est une connaissance sublime, mais encore infructueuse; quand elle passe dans le cœur, elle est sentie, elle est aimée, elle enfante la charité avec ses saints désirs et ses brûlantes affections; quand enfin elle est transportée dans la volonté, elle y rencontre les forces vitales du cœur, l'énergie et la persévérance, *corde magno et animo volenti* [7]. C'est la vie de la foi, parce que c'est la vie du cœur; et à la vue de ce que la Foi fait par la Charité [8], Dieu répète avec amour : « Mon Juste vit de la Foi [9]. »

Qu'est-ce donc que la Religion, mes frères? Le lien qui unit le Cœur de l'Homme au Cœur de Dieu. Nous croyons aux entrailles miséricordieuses du Seigneur [10], à la Charité [11] infinie du Cœur humain qu'il a uni à la Divinité dans son Incarnation, pour s'attendrir et pleurer sur nos maux; du Cœur généreux qui a porté l'excès de la bonté jusqu'à saigner, jusqu'à être percé pour nous dans la Rédemption; du Cœur aimant qui se donne à nous dans l'Eucharistie, inépuisable foyer de cette divine tendresse que les hommes ont pu comparer à l'amour maternel, parce qu'il n'y a rien de meilleur sur la terre, mais que Dieu a élevée bien au-dessus de l'amour maternel, quand il a dit par son Prophète : « Une mère peut-elle oublier son enfant? peut-elle n'être point émue par le fruit de ses entrailles? Et quand elle l'ou-

[1] Præparationem cordis eorum audivit auris tua. Ps. 10. — [2] Audite me, duro corde. Is. 46. — [3] Et corde intelligant. Matt. 13. — [4] Matt. 15. — [5] Rom. 10. — [6] Id. ib. — [7] II Mac. 1. — [8] Fides quæ per charitatem operatur. Galat. 5. — [9] Justus autem meus ex fide vivit. Heb. 17. — [10] Per viscera misericordiæ Dei nostri in quibus visitavit nos Oriens ex Alto. Luc, 2.— [11] Et nos cognovimus et credidimus charitati. I Jean, 4.

blierait, moi, je ne vous oublierai jamais. O Fille de Sion! je vous porte dans mes mains; je tiens les yeux toujours ouverts sur vous[1]! »

De son côté, la vraie Fille de Sion a dirigé ses regards vers Dieu dès le matin de sa vie pour méditer toutes ses paroles[2]. Servante fidèle, elle a constamment attaché ses yeux sur ceux de son Seigneur[3]. Celui qui du haut des Cieux observe attentivement le cœur de l'homme, a trouvé dans Marie un Cœur toujours attentif à chercher sa volonté, UN CŒUR SELON SON CŒUR[4]. Les Hommes et les Anges n'eurent que de rares occasions d'entretenir leur Reine des mystères divins; mais le Dieu du Cœur de Marie, son unique, son éternel partage[5], ne cessa jamais de l'instruire par les intimes effusions du Saint-Esprit et par les enseignements du Verbe éternel. Le Semeur sortira un jour de la maison de sa Mère pour répandre dans le champ du monde la semence évangélique; il aura la douleur de la voir tomber la plupart du temps le long du chemin, sur la pierre ou parmi les épines; mais le Verbe qui est sorti du sein de son Père pour habiter le Cœur de Marie aura pendant bien des années la consolation de cultiver la plus féconde des terres, en confiant à cette Ame virginale tous les secrets de son Évangile. Jamais Jésus-Christ ne rencontrera un autre Cœur auquel puisse convenir sans restriction le magnifique éloge qu'il fait de « ceux qui, ayant écouté la Parole avec UN CŒUR » BON ET EXCELLENT, la retiennent et la font germer par la » patience[6]. »

[1] Et dixit Sion : Dereliquit me Dominus, et Dominus oblitus est mei. Numquid oblivisci potest mulier infantem suum, ut non misereatur filio uteri sui? Et si illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tui. Ecce in manibus meis descripsi te; muri tui coram oculis meis semper. Is. 49. — [2] Prævenerunt oculi mei ad te diluculo, ut meditarer eloquia tua. Ps. 118. — [3] Ad te levavi oculos meos qui habitas in cœlis, etc. Ps. 122. — [4] I Rois, 2. — [5] Deus cordis mei et pars mea Deus in æternum. Ps. 72. — [6] Quod autem in bonam terram : hi sunt qui in corde bono et optimo audientes verbum retinent, et fructum afferunt in patientia. Luc, 8.

Le Sauveur peut-il en dire autant de nous, même avec les réserves que j'ai faites au sujet de la Mère de Dieu? Combien de fois la Prédication a-t-elle remué nos cœurs sans produire autre chose qu'une impression fugitive! Que d'instructions qui n'ont presque point laissé de traces dans notre esprit! En voulez-vous une preuve? je n'aurai pas à la chercher bien loin. Pourriez-vous me faire la récapitulation de nos dix derniers entretiens? Ce que nous avons exposé en dix soirées, Marie le vit s'accomplir en autant de mois. Votre cœur a été attentif cependant, et j'en rends grâces au Dieu de toute miséricorde. Ce qui a manqué à plusieurs, c'est le recueillement habituel qui permet au cœur de revenir à loisir sur les instructions entendues, de les lier ensemble, de s'approprier personnellement les vérités chrétiennes que l'Église adresse dans ses chaires à tous les âges et à toutes les conditions.

Mais Marie conservait toutes ces paroles dans son Cœur. Elle saisissait l'enchaînement des mystères. Elle ne se souvenait des merveilles que le Seigneur avait opérées en elle[1] que pour les rapporter au Saint-Esprit leur Principe, à Jésus-Christ leur Centre, au Seigneur Dieu leur Fin suprême. Elle ne voyait plus rien que son Sauveur, dont elle savait « la naissance virginale qu'elle avait sentie en elle-même, et » la naissance divine que l'Ange lui avait annoncée[2]. » Elle considérait avec un charme toujours nouveau ce caractère particulier des Mystères de l'Enfance de Jésus-Christ, qui est d'imprimer dans les âmes, par leur profondeur, par leur simplicité, par leur sainteté, un étonnement intime et secret des voies inconnues de Dieu et de sa Sagesse cachée.

Gabriel a révélé à Marie les splendeurs du Verbe Divin et les gloires du Verbe Incarné; il lui a dit que son Fils règnerait à jamais sur la Maison de David, et Siméon a ajouté que sa domination s'étendrait à tous les peuples de la terre.

[1] Luc, 2. — [2] Bossuet, *Fragments sur les Mystères.*

Elle a vu les Rois jeter à ses pieds leurs couronnes; elle a entendu la fille de Phanuel prédire ses triomphes, et Élisabeth l'appeler son Seigneur. Elle a salué avec Zacharie ce Soleil dont elle était l'Aurore, et qui devait bientôt se lever pour éclairer les esprits des pures lumières de la Foi et pour pénétrer les cœurs des rayons vivifiants de la Charité. Elle sait que Dieu a placé son Étoile dans les Cieux comme un satellite fidèle du grand Astre dont les Anges, semblables aux Constellations qui racontent jusqu'au matin les louanges du Très-Haut [1], ont proclamé la gloire naissante dans le Cantique de l'alliance immortelle. Elle-même a célébré ses magnificences avec un éclat incomparable. Mais dans ce vrai Cantique des Cantiques, elle n'a parlé que de ses grandeurs; elle n'a pas dit un mot de ses humiliations. Maintenant elle reconnaît la vérité des contradictions apparentes des Prophéties, qui semblaient annoncer deux personnages différents, quand pourtant elles ne parlaient que d'un seul Messie, d'un seul Emmanuel, Fils de Dieu, d'un seul Homme de douleurs, Fils de la Vierge. Le délaissement de Jésus dans cette Étable où, selon la Tradition, il n'y avait que deux pauvres animaux; la paille de la Crèche, les langes de l'indigence; la seule visite qu'il eût reçue de quelques obscurs bergers, dans la nuit de sa naissance; le Sang de la Circoncision, la Rédemption de l'Agneau de Dieu par l'oblation de deux tourterelles, le glaive de douleur, la perspective du Calvaire; le séjour à Nazareth, les appréhensions de la mort, le carnage des Innocents, la Fuite en Égypte, toutes ces extrémités de l'opulence et de la détresse, de la gloire et de l'abaissement, de la joie et de l'horreur, quelle révélation, Chrétiens, du Mystère de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'auguste Représentant de Dieu auprès des Hommes, qui se charge du fardeau de leurs misères pour se faire le Représentant des Hommes auprès de Dieu!

[1] Cum me laudarent simul astra matutina, et jubilarent omnes filii Dei. Job, 38.

« Une secrète attention à ce qui se passe, une attente » respectueuse de je ne sais quoi de grand et de relevé qui » se prépare, une dépendance absolue des desseins cachés » de Dieu, et un abandon aveugle à sa grande et occulte Pro- » vidence; voilà, nous dit Bossuet, les saintes dispositions, » ou plutôt voilà les grandes vertus qui sont renfermées[1] » dans le recueillement profond de la Sainte Vierge. Hélas! la Maternité Divine n'a été pour elle que ce que l'*Union hypostatique* a été pour son Fils, une source d'amertume et de tribulation. L'encens des Mages s'est vite évanoui : reste-t-il quelque parcelle de l'or qu'ils lui ont offert? Je l'ignore; mais, ce dont je ne puis douter, c'est que cette Mère affligée a conservé précieusement le faisceau de myrrhe, symbole des larmes, de l'angoisse, du supplice, de la sépulture de Jésus, puisque c'est lui qui est le vrai Faisceau de myrrhe qui repose sur le Cœur de sa Mère[2]. Les Rois sont venus le chercher de loin; mais ceux qui sont près de lui l'ont persécuté[3]. Elle doit cacher à la terre Celui que le Ciel a dévoilé et qui vient donner aux hommes la Paix de Dieu. Il faut porter le Sauveur du monde, le nouveau Joseph[4] rejeté par ses frères, dans cette vieille Égypte, repaire de toutes les idoles et par conséquent de toutes les abominations. Au milieu de tant d'épreuves, ô Vierge sainte! votre Cœur s'est réjoui lorsque vous vîtes ces hideux simulacres renversés de leurs autels au moment où vous leur présentiez le vrai Dieu, qui, en mémoire du séjour qu'il va faire avec vous dans la terre des Pharaons, y créera, dès l'âge d'or de l'Église, les merveilleuses solitudes de la Thébaïde; mais aujourd'hui, les idolâtres Égyptiens reconstruisent aux démons de nouveaux temples dans leurs cœurs, et c'est parmi les esclaves de l'Enfer que vous êtes

[1] Bossuet, *Fragments*. — [2] Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi, inter ubera mea commorabitur. Cant. 1. — [3] Éphés. 2. — [4] Pharao..... vertit nomen ejus et vocavit eum lingua ægyptiaca Salvatorem mundi. Gen. 41.

condamnée à passer les longues années de votre exil [1]. Pauvre, pauvre Mère, que votre sort est à plaindre ! Chrétiens, il me semble entendre la réponse de Notre-Dame-des-Victoires ! Non, non, détrompez-vous : quand on quitte tout pour chercher Dieu et qu'on ne cherche que lui, on le trouve toujours, et on trouve tous les biens avec lui. J'ai trouvé le bien-aimé de mon âme; je l'ai trouvé, et je ne le quitterai point [2]. Il est pour moi; qui sera contre moi? Attachée à la vérité, je n'ai plus d'yeux pour les vanités. Où est Dieu, là est la patrie. Dieu est partout; mais il habite dans mon Cœur; je le porte sur mon sein. Pourrais-je regretter le modique héritage de mes pères et le Temple de Jérusalem, quand j'ai avec moi le Dieu du Temple et le trésor de la Terre et des Cieux, mon Fils bien-aimé? Je m'entretiens intérieurement, *conferens in Corde suo*, avec Celui qui m'honore de son approbation et qui fixe sur moi les regards de sa bonté. C'est de mon Cœur comme d'une source intarissable que je tire la prière que je répands en la présence du Dieu de ma vie [3]. Il répond à ma voix, et j'écoute ce qu'il dit en moi [4]. Il s'appelle le Christ, le Dieu de l'Onction. Il remplit mon Cœur de cette Onction plus pure que la lumière quand elle resplendit, plus suave que le parfum quand il s'évapore. Qu'il en laisse tomber une goutte sur votre cœur flétri par les maux de la vie, et vous aurez quelque idée des saintes délices dont il m'a inondée, et vous ne voudrez plus d'autre asile que le Cœur de Jésus et le Cœur de Marie !

[1] Quatre ans selon quelques auteurs, sept suivant d'autres calculs. — [2] Inveni quem diligit anima mea; tenui eum, nec dimittam. Cant. 3. — [3] Apud me oratio Deo vitæ meæ. Ps. 41. — Effundo in conspectu ejus orationem meam. Ps. 140. — [4] Audiam quid loquatur in me Dominus Deus. Ps. 84.

20 MAI.

L'AIMABLE MÈRE.

Ubi est thesaurus tuus, ibi est et cor tuum.

Où est votre trésor, là aussi est votre cœur.
Saint Matthieu, ch. VI, v. 21.

Jésus est l'unique trésor de Marie. Comment l'a-t-elle perdu pendant trois jours? comment, après l'avoir retrouvé, en a-t-elle joui sans partage pendant de longues années? C'est à l'examen de cette double question que sera consacré notre entretien de ce soir.

« J'ai vu l'impie élever sa tête orgueilleuse ainsi que le » cèdre du Liban; je n'ai fait que passer, et il n'était plus; » je l'ai cherché et je n'ai pas trouvé sa place [1]. » Dieu a frappé le cruel Hérode, qui avait poursuivi à travers des flots de sang la vie de son Fils [2]. Mais telle était l'horreur attachée à la mémoire du tyran, que la Sainte Famille à laquelle l'avertissement d'un Ange avait fait reprendre le chemin de la terre d'Israël, n'osa retourner en Judée dans la crainte que le fils d'Hérode, Archelaüs, n'eût hérité de sa férocité en même temps que de sa puissance, et se retira vers les confins de la Galilée, pour habiter l'humble cité de Nazareth.

Marie voyait grandir l'Enfant Jésus. Le Fils de Dieu, qui était enveloppé sous le voile de notre nature, ne pouvait recevoir aucun accroissement : mais le Fils de la Vierge suivait en apparence les progrès de la vie humaine dans la manifestation de ses facultés intellectuelles, et en réalité dans le développement de ses forces physiques. L'heure approchait où il devait déployer aux regards étonnés des hommes quelques-uns des trésors de sagesse et de grâce qui étaient

[1] Ps. 36. — [2] Matt. 2.

cachés en lui dès le premier moment de sa Conception Divine.

Les temps étaient plus calmes. Les alarmes du Cœur maternel de Marie commençaient à se dissiper. Les solennités de la Fête de Pâques la ramenaient régulièrement à Jérusalem. Jésus y accompagnait sa Mère, ayant toujours présente à sa pensée l'Année Sainte où il y viendrait pour la dernière fois, et où il substituerait au festin de la Pâque antique le sacrifice du véritable Agneau Pascal que les Chrétiens continuent d'immoler et de manger pour se préparer au redoutable *passage*[1] de l'Égypte à la terre promise, du Temps à l'Éternité.

Lorsqu'il eut atteint sa douzième année, il demeura à Jérusalem après que toutes les cérémonies légales étant terminées, Marie en était déjà partie. Elle se persuada d'abord qu'il était resté avec quelque troupe de voyageurs, « parmi leurs parents et leurs amis. » Je vous recommande ce mot du texte sacré, mes frères. Il nous prouve que la Mère de Dieu, que le Fils de Dieu entretenaient par l'affection et la confiance les douces relations de la famille et de l'amitié. « Les charmes du saint Enfant étaient merveilleux, nous dit » Bossuet. Il est à croire que tout le monde le voulait » avoir[2]. » Mais son absence se prolongeant, sa Mère sent renaître les vives inquiétudes de la Fuite en Égypte. Son Cœur passe par toutes les alternatives de la crainte et de l'espérance : peut-être des dangers menacent la tête de Jésus? Elle veut les conjurer ou les partager avec lui; peut-être n'est-il exposé à aucun péril? Mais qui lui donnera cette assurance? Son Fils est perdu, voilà ce qu'elle sait : elle n'aura point de repos qu'elle ne l'ait retrouvé... Il faut recommencer cette marche pénible de toute une journée, qu'importe? Elle ne s'aperçoit point de sa fatigue; elle retourne à Jérusalem.

[1] *Phase*, pâque, passage. — [2] Bossuet, *Élévations*, 20e sem., 3e élév.

Les âmes qui sont versées dans les voies de Dieu trouvent dans le Mystère de *la Perte de Jésus* une consolation qui leur adoucit ces temps d'aridité, où la rosée de la Piété ne monte plus dans le cœur pour le rafraîchir et où le Seigneur semble retirer les lumières de la Grâce en même temps que les joies sensibles de sa présence. « Où êtes-vous, ô mon Dieu, s'écrient elles avec une Sainte, où êtes-vous? » Et quand même Jésus ne leur répondrait pas intérieurement : « Au milieu de votre cœur ! » elles ne s'en souviendraient pas moins de ces belles paroles de sainte Thérèse : « Le dé» mon n'a pas besoin d'attaquer une âme qui abandonne » l'Oraison. Elle descendra bien en enfer toute seule. Quoi » qu'il m'en coûte, soit que j'arrive ou que je meure en » chemin, que le monde s'abîme, qu'il périsse, je suivrai » toujours le sentier de l'Oraison. C'est une illusion de » chercher une autre route pour aller à Dieu [1]. »

Au troisième jour, Marie retrouve son Fils dans le Temple. « Il était assis au milieu des Docteurs, les écoutant et » les interrogeant. Tous ceux qui l'entendaient étaient ravis » d'admiration. » Pouvait-il en être autrement, mes frères? Ils assistaient aux premières leçons de la Sagesse Éternelle.

Tout entière au sentiment des angoisses qui avaient déchiré son cœur et à l'inexprimable bonheur que lui fait éprouver la vue de son Fils, Marie lui témoigne sa profonde surprise : « Mon enfant, pour quel motif avez-vous agi » ainsi? Votre père et moi nous vous cherchions, et notre » tristesse était extrême [2]. » En ce moment solennel, le Sauveur prélude à la divine fonction qu'il remplira plus tard, lorsqu'il prêchera le Saint Évangile. Quand Elle le revoit, sa Mère qui lui entendait donner par affection le nom de Père au glorieux Patriarche Saint Joseph, lui parle ici le langage ordinaire de la vie privée. Le Seigneur en profite pour exercer déjà son ministère public et pour détruire à

[1] Sainte Thérèse, Mémoires de sa vie. — [2] Luc, 2.

l'avance l'opinion sacrilége qui dénaturerait les paroles de Marie en faisant supposer qu'il aurait eu un père sur la terre. Il nous donne l'explication de la demande par la précision de la réponse; il fait souvenir sa vraie Mère du vrais Père qu'il a dans les Cieux: « Pourquoi me cherchiez-» vous? dit le Fils unique de Dieu. Ne saviez-vous qu'il » faut que je sois occupé des affaires de mon Père[1] ? » Et comme il dira plus tard qu'il y a des Mystères impénétrables aux Anges du Ciel et dont le Fils doit garder le secret, parce que c'est celui de Dieu[2], il se borne en cet instant à indiquer en général les grandes affaires dont il est chargé, se réservant de les dévoiler aux hommes et à sa Sainte Mère elle-même au jour marqué dans les décrets de la Providence[3].

Puis l'Évangéliste, après avoir décrit cette espèce de Transfiguration par laquelle le Verbe Divin fit disparaître quelques instants la faiblesse de l'Enfant Jésus dans le Temple de Jérusalem, ainsi que le Dieu de Gloire effaça plus tard l'Homme de douleurs sur la Montagne du Thabor, se hâte de tempérer l'éclat qu'a jeté le premier rayon de sa Divinité, pour ne plus nous laisser voir que la candeur et la docilité enfantine : Jésus « descendit avec Joseph et Marie, et il vint » à Nazareth, et il leur était soumis. Et SA MÈRE CONSER-» VAIT TOUTES CES PAROLES EN SON CŒUR, et il croissait en » Sagesse et en Grâce aussi bien qu'en âge, devant Dieu et » devant les hommes[4]. » Joseph ne paraît plus désormais. Sa mission touche à son terme. Que sa carrière a été obscure aux yeux des hommes, mais qu'elle est sublime devant Dieu! Et quel dédommagement à tous ses travaux, quelle récompense de tous ses sacrifices! Jésus et Marie sont à son lit de mort. Qui de nous avant d'expirer ne voudra redire la prière du Sauveur mourant : « Mon Père, je remets mon

[1] Luc, 2. — [2] De die autem illo vel hora nemo scit, neque Angeli in Cœlo, neque Filius nisi Pater. Marc, 13. — [3] Et ipsi non intellexerunt verbum quod locutus est ad eos. Luc, 2. — [4] Luc, 2.

» âme entre vos mains[1] ? » Pour Saint Joseph, ces paroles ont eu la signification la plus littérale. Il a eu un bonheur que Marie n'aura pas, il a remis son âme entre les mains de son Créateur et de son Sauveur, et le Fils de Dieu était là pour lui fermer les yeux.

Jésus qui lui était soumis n'obéira plus maintenant qu'à Notre-Dame : *Erat subditus :* Et sa Mère conservera toutes ses paroles en son Cœur : *Et Mater ejus conservabat omnia verba hæc in Corde suo.* Une première fois, l'Évangile avait dit simplement : *Marie conservait toutes ces paroles en son Cœur.* C'est que le Verbe enfant ne pouvait encore lui parler que par ses secrètes inspirations et par ses doux sourires, et par ses innocentes caresses. Depuis longtemps il a avec Elle des entretiens conformes à la sainteté de son être, mais aussi à la simplicité de son âge. Maintenant son Ame céleste va se montrer à toute la hauteur de l'Union hypostatique. Jésus atteindra bientôt la maturité de l'homme et il travaillera afin de pourvoir, comme un Fils d'Adam, à la subsistance de sa Mère. Le Verbe Incarné reprendra pour elle les saints dialogues dont l'élévation avait transporté les Docteurs d'Israël. Une longue suite d'années s'écoulera où toute la vie de Jésus et de Marie sera renfermée dans ces deux paroles pleines de mystères : « Il lui était soumis, et sa Mère conservait toutes ces paroles en son Cœur. » Quand ils descendirent du Thabor, les Apôtres ne virent plus que Jésus seul[2]. Après le retour du Temple et la mort de Joseph, nous ne trouvons plus que Jésus seul avec Marie dans la sainte maison de Nazareth. Pour peindre les charmes de ce séjour, nous eussions pu emprunter les paroles célèbres du Cantique : « Celui que j'aime est à moi, » et je suis à lui[3]. » Mais nous avons cru que le Fils de Dieu pouvait seul exprimer la flamme de l'amour qui du Cœur

[1] Pater, in manus tuas commendo spiritum meum. Luc, 23. — [2] Neminem viderunt nisi solum Jesum. Matt. 17. — [3] Dilectus meus mihi et ego illi. Cant. 1.

de Jésus débordait sur Marie et du Cœur de Marie retournait à Jésus : « Où est votre trésor là aussi est votre » cœur. » Parole divine qui nous révélera la perfection suprême de la piété maternelle de Notre-Dame et de la piété filiale de Notre-Seigneur.

La constitution de la nature humaine a été si profondément altérée par la chute originelle, que pour rendre son état présent, l'Église a dû se servir de cette expression singulière : *fractæ vires*, *des forces brisées*[1]. Le flambeau de notre intelligence ne jette plus que des lueurs douteuses : la voix de notre conscience ne nous semble plus faire entendre que par intervalles ces accents dont rien ne saurait rendre l'éloquence première : il ne jaillit plus du foyer de notre âme que de rares étincelles, que nous appelons pourtant des noms les plus magnifiques quand nous croyons distinguer les éclairs du génie dans la parole humaine, le feu céleste, le rayon divin dans le regard et sur le front des mortels. Mais la flamme de l'inspiration s'éteint, l'énergie du caractère s'émousse, la sainteté même a ses défaillances. Le cœur, le cœur surtout, qui, après avoir été le principe du mal, doit être celui de la réparation[2], a été le plus frappé dans toutes ses puissances. Il se trouve désarmé en présence du malheur; il sent le poids de la concupiscence qui l'incline vers la terre, au moment où il croit prendre son vol pour s'élancer dans les cieux. Emporté par sa perpétuelle mobilité, il change avec les années, que dis-je? avec les heures. Ce n'est plus qu'un tissu de contradictions et d'anomalies : il veut et ne veut pas, il appelle jour la nuit, et nuit le jour ; il donne au bien le nom de mal, et au mal le nom de bien[3]. Il se consume à la poursuite d'une chimère, et quand il possède enfin l'objet de ses désirs, il dit : « Je me suis

[1] Concile de Trente. — [2] De corde exeunt cogitationes malæ, homicidia, adulteria, fornicationes, furta, falsa testimonia, blasphemiæ. Hæc sunt quæ coinquinant hominem. Matt. 15. — Misit Deus spiritum Filii sui in corda nostra. Gal. 4. — [3] Is. 5.

trompé, ce n'est pas là le bonheur; le bonheur n'est qu'un nom, qu'un rêve! » Il brûle ce qu'il a adoré; il adore ce qu'il a brûlé. Il cherche un cœur qui réponde au sien, il le trouve et puis il l'abandonne lâchement. Il abhorre ce qu'il aimait; il se passionne pour ce qu'il détestait, ou s'il est constant dans ses affections, s'il est assez heureux pour les préserver de ce qu'il y a d'abject dans la dégradation, il n'a plus, hélas! assez de noblesse pour repousser l'alliage impur que l'amour-propre mêle à ce qui lui reste encore de généreux et de bon.

Voilà l'Homme! le voilà tel que le péché nous l'a fait. Non, l'homme de la nature ne sait plus comprendre; il sait encore moins vouloir et aimer. *Ses forces sont brisées.*

Au milieu de tant de ruines, il y a pourtant un sentiment qui surnage au-dessus du gouffre où sont venues s'abîmer nos félicités en même temps que nos vertus, le seul sentiment, a-t-on dit, qui soit vraiment pur et désintéressé! vous avez nommé l'amour maternel!

Que Dieu, dans sa miséricorde, ait défendu autant que sa justice le pouvait permettre le cœur qui est le plus bel ouvrage du sien, le cœur maternel, contre les ravages du péché, c'est ce dont ne doutera jamais celui qui sera digne de répondre à la sublime question qu'il nous adressait hier par son Prophète : (« Une mère oublierait-elle son enfant[1]? ») et qui saura comprendre le silence qu'il a gardé sur les devoirs des parents dans la Loi du Décalogue et dans celle de l'Évangile. Il écrivit l'une sur la pierre, parce que l'homme ne la lisait plus dans son âme : le Saint-Esprit, le Doigt de Dieu a écrit l'autre en caractères de feu dans les cœurs des Fidèles; mais à toutes les époques, au Cénacle comme au Sinaï, le Père qui est aux Cieux retrouva cette loi naturelle gravée si avant dans le cœur de la femme, qu'il s'abstint d'y ajouter un précepte nouveau. Dieu ne fait rien d'inutile.

[1] Is. 49.

Que l'âme des Mères ait conservé intactes les forces natives que possédait la Mère de tous les vivants ; qu'elles soient capables d'aimer leurs enfants avec autant d'intensité, de sagesse, de puissance que si elles n'eussent point péché en Adam, voilà cependant ce qu'il n'est point permis de supposer. Aucune partie de notre être n'a échappé à la dévastation du péché originel. Il n'y a pas une âme qui ne porte son empreinte ineffaçable. Le baptême nous guérit de nos plaies ; la cicatrice reste, et aussi la concupiscence qui s'efforce de vicier tous nos sentiments et de rouvrir toutes nos blessures.

Gloire à Dieu, mes frères, gloire à Dieu! Marie a été conçue sans péché ! C'est pourquoi elle est si pure aux yeux du Seigneur, si auguste aux yeux des hommes, si forte contre la douleur, si magnanime pour embrasser toutes les immolations, si pleine d'abnégation quand il ne s'agit que d'Elle et de dévouement dès qu'il s'agit de nous. C'est pourquoi elle a porté à son Fils un amour immense que vous m'avez entendu désigner non pas sous le nom de tendresse, mais sous celui de piété maternelle. O le beau mystère, et c'est dans le Cœur de Marie qu'il nous a été dévoilé! « *Pietatis sacramentum* [1]. »

Une mère, c'est un Cœur! Et Marie est la meilleure Mère qui fut jamais. Son Cœur, le plus aimant de tous, parce qu'il est le Cœur de la Vierge sans tache, s'unit au Cœur de son Fils par les liens les plus invincibles qu'ait pu former la nature. Bossuet nous parle « des adresses dont elle se sert » pour attacher les enfants et pour les incorporer au sein » de la Mère, pour leur rendre communes la nourriture et » la vie, et faire des deux, pour ainsi dire, un même tout » et une même personne. Les enfants, en venant au monde, » ne rompent pas, nous dit-il, le nœud de cette union. La » nature a fait d'autres liens qui sont ceux de l'amour et de

[1] I Tim. 3.

» la tendresse. Les mères portent leurs enfants d'une autre » manière, c'est-à-dire dans le cœur. Aussitôt qu'ils sont » agités, leurs entrailles sont encore émues d'une manière » si vive qu'elle ne leur permet pas de sentir qu'elles en sont » séparées [1]. »

Mais le cœur des autres mères se partage nécessairement entre les divers objets de leur affection. Ce leur est un devoir d'observer l'ordre de la charité [2], d'aimer Dieu du premier amour; d'aimer ensuite des parents, un époux, qu'elles ne sauraient négliger sans encourir la plus grave responsabilité, et le plus souvent d'autres enfants qui ont tous, songez-y mes frères, un droit égal à leur sollicitude. J'écarte la pensée d'affections moins légitimes, d'habitudes frivoles, de préoccupations mondaines que certaines personnes croient, je ne sais comment, pouvoir concilier avec les obligations sacrées de la maternité. Si j'ose nommer quelque autre mère à la suite de Notre-Dame, vous comprenez bien que je n'entends parler que de la femme chrétienne qui sait qu'il en est de la *dignité* maternelle comme de toutes les autres, et que ce titre auguste ne l'honorera devant Dieu et devant les hommes qu'autant qu'elle en remplira toutes les *charges*.

Le Cœur de Marie n'a jamais été divisé [3]. La Vierge « qui » ne connut point d'époux [4], » concentra toutes ses affections sur son Fils unique. Elle ressentit, pour Celui qui n'a point eu de Père sur la terre, tout ce que l'amour paternel a de plus fort, tout ce que l'amour maternel a de plus tendre [5]. La Mère des Machabées disait à son jeune fils : « Mon en- » fant, ayez pitié de moi; je vous ai porté neuf mois dans » mon sein, je vous ai allaité trois ans, je vous ai nourri et

[1] Bossuet, 1er sermon pour la fête de la Nativité de la Sainte Vierge. — [2] Ordinavit in me charitatem. Cant. 2. — [3] I Cor. 7. — [4] Virum non cognosco. Luc, 1. — [5] Eum autem amorem quem Pater et Mater singuli debent Filio suo debet hæc felicissima Matrum sola Filio suo quia unicus Filius est et ex sola Matre natus. S. Anselme.

» amené jusqu'à cet âge[1]. » Il y a dans ces paroles une simplicité touchante. Elles furent sans doute vraies aussi pour Marie; mais quelle autre Mère a pu jamais dire à son Fils: J'ai renoncé pour Vous à toutes les joies de la terre; j'ai embrassé toutes les épreuves; je me suis vouée à l'affliction, à l'exil, à la persécution. Plus on souffre pour quelqu'un, plus on l'aime. Je ne veux entendre parler que de Vous, n'avoir de voix, de pensée, de sentiment que pour Vous, ne vivre, ne respirer que pour Vous. Vous m'attachez à votre Cœur, « ainsi qu'un cachet imprimé sur la cire[2]: » vous tenez si étroitement au Cœur de votre Mère, qu'aucune puissance ne saurait vous en arracher; « car l'amour est fort » comme la mort, invincible comme le tombeau, dévorant » comme le feu. Que les eaux de la tribulation viennent » fondre sur moi, elles n'éteindront point les flammes de » mon amour[3]. » Que le glaive de douleur perce mon âme, il ne pourra jamais la séparer de la vôtre. Partout où vous serez, ô mon Fils, là aussi sera mon Cœur.

Vous me dites sans doute, mes frères: Ce langage qui serait passionné dans la bouche d'une mère ordinaire, peut-il donc ne pas être déplacé dans celle de la Mère du Seigneur? Et vous, ministre du Dieu de vérité, si vous entendiez une femme s'exprimer ainsi, porteriez-vous le respect du caractère maternel jusqu'à lui dissimuler l'exagération de ses sentiments et de ses paroles? Je conviens de ce dernier point, Chrétiens: oui, je trahirais mon devoir si je gardais un silence pusillanime. Combien de fois, en effet, n'avons-nous pas vu dans la Correspondance de cette illustre mère que la France compte parmi ses plus beaux génies, les Chrétiens du siècle de Louis XIV, lui reprocher doucement qu'elle était une *aimable païenne!* Ne l'entendons-nous pas

[1] II Mac. 7. — [2] Pone me ut signaculum super cor tuum. Cant. 8. — [3] Fortis est ut mors dilectio, dura sicut infernus æmulatio; lampades ejus, lampades ignis atque flammarum. Aquæ multæ non potuerunt extinguere charitatem. Id. ib.

souvent s'accuser de l'espèce de culte qu'elle portait à sa fille, lui témoigner à elle-même le regret de ne pas avoir l'idée de Dieu aussi constamment présente à sa pensée et le désir d'éprouver pour son Créateur les vifs sentiments qu'elle lui peignait en traits de flammes dans ses lettres immortelles? Je vous signale en passant le grand fonds de Christianisme que recouvre un amour qui permet et ces regrets et ces souhaits. Mais pour vous, âmes saintes, qui n'êtes pas étrangères au style des Écritures et au langage des Maîtres de la vie spirituelle, loin de m'adresser ce reproche, n'avez-vous pas plutôt trouvé dans mes paroles un trop pâle reflet des expressions brûlantes de l'Épouse des Cantiques que vous avez lues dans les Offices de l'Église qui en fait l'application littérale à la Vierge toute Sainte? Et qu'ai-je dit qui approche des ardentes invocations dont sont remplis les ouvrages de ces âmes choisies que l'on n'a pas craint d'appeler les amantes du Seigneur, les Gertrude, les Mechtilde, les Brigitte, les Catherine de Sienne et de Gênes, les Thérèse de Jésus, et tant d'autres qui ne marchaient que de bien loin pourtant sur les traces de la Vierge des Vierges? Et vous Chrétiens, ne vous rappelez-vous donc plus les saintes effusions de l'Onction qui a débordé du Cœur de la Mère de Dieu, les transports du divin enthousiasme qu'elle a fait éclater dans le *Magnificat*, l'hymne céleste de son extase? Mais pourquoi disons-nous l'*Hymne* et non pas l'*Ode*? Ah! c'est que le Fils qu'elle chante est aussi le Dieu qu'elle adore; le Dieu qui l'*a créée à son image et à sa ressemblance* [1], afin qu'elle pût être le Tabernacle du Verbe incarné, le Guide de sa sainte enfance, la Compagne de sa vie mortelle, l'Associée de tous les Mystères de notre Rédemption; le Dieu qu'*elle a formé à son image et à sa ressemblance*, quand il a pris d'elle sa Chair virginale, son Sang principe du salut du monde, son Cœur qu'habitait le Saint-Esprit, ce Cœur aimable, Source intaris-

[1] Gen. 1.

sable de la Grâce qui nous purifie, nous éclaire, nous sanctifie, et de la Charité qui nous adopte pour frères de Jésus et pour enfants de Dieu et de Marie! Ignorez-vous cette belle loi de la nature qui communique habituellement à la fille la physionomie de son père et au fils celle de sa mère [1]? N'êtes-vous pas les premiers à blâmer le peintre qui méconnaît cette loi et qui ne s'éloigne pas moins des règles de l'art que des souvenirs de la tradition quand il ne donne pas les mêmes traits au Fils de Dieu et à sa Très-Sainte Mère? Qu'était-ce pourtant que cette conformité extérieure en comparaison de l'affinité merveilleuse qui unissait le Cœur de la Mère au Cœur de son Fils? Jamais le plus léger désaccord, toujours la plus douce harmonie de paroles, et de sentiments et d'actions. Marie se voyait revivre en Jésus : Jésus admirait en Marie la fidèle image de son Père dont il était lui-même la sublime et complète expression. Jésus obéissait à sa Mère; Marie obéissait à son Dieu. Jésus appelait de ses vœux l'heure sainte où il monterait au Calvaire pour y verser le Sang qui devait effacer la sentence de la malédiction éternelle; à Nazareth, il répandait avec amour les sueurs du travail infligées au premier Adam comme le châtiment temporel du péché; mais la pensée que Marie participait déjà aux fruits du sacrifice dont il faisait l'apprentissage et qu'il gagnait à ce prix le pain de sa Mère, lui adoucissait l'amertume de ses rudes labeurs. Assis ensemble à une table frugale, ils épanchaient leur âme dans des confidences mystérieuses dont l'homme ne connaîtra le secret [2] que dans la vie bienheureuse où le vrai Dieu lui révélera le Mystère du Christ qu'il ne peut envisager aujourd'hui que dans le miroir et sous les voiles de la Foi, mais que le Cœur de Jésus expliquait au Cœur ravi de Marie [3]. Prosternés ensemble devant le Père qui est aux Cieux, le

[1] Bernardin de Saint-Pierre, *Harmonies de la nature.* — [2] II Cor. 12. — [3] Hæc est autem vita æterna; ut cognoscant te, solum Deum verum, et quem misisti, Jesum Christum. Jean, 17.

grand Adorateur et la Servante du Seigneur n'avaient qu'une voix pour le bénir de ses bienfaits, qu'un esprit pour l'écouter dans le recueillement de l'oraison, qu'une prière pour lui demander dans l'ardeur de leurs vœux la gloire de son nom, l'avénement de son règne, l'accomplissement de sa volonté sur la terre comme au ciel. Ce grand Dieu, se disait Marie, je le contemple, je l'entends, je le comprends, le voilà! Et le Scrutateur des âmes qui lit au plus intime de tous les cœurs, répondait à Notre-Dame : Je vous salue, ô pleine de grâce! je suis avec vous, ô ma Mère! Vous êtes bénie entre les femmes; mon Ange vous l'a dit : vous êtes bienheureuse; mes disciples vous le diront aux siècles des siècles. Ce que les Anges et les Hommes disent, votre Fils le fait. Après mon Père céleste, vous êtes mon seul bien; je vous dois les seules années heureuses de mon pèlerinage terrestre; vous êtes ma consolation et ma joie. A moi de vous rendre ce que vous m'avez donné, en trésors d'innocence, de grâce, de mérite, de perfection, de gloire, de félicité sans fin. Mais que puis-je vous offrir qui soit digne de vous? Que vous feraient toutes les couronnes du Temps et de l'Éternité? Vous rediriez comme David, notre aïeul : « Qu'y a-t-il pour moi » dans les Cieux, et hormis vous qu'ai-je voulu sur la terre? » C'est vous qui êtes la vie de mon Cœur et la part de mon » Éternité[1]. » Ah! que je vous réitère la promesse que je fis à Abraham, notre Père, et qui sera mille fois plus vraie pour vous qu'elle n'a pu l'être pour Abraham : « Moi, moi » seul, je serai votre récompense, et par anticipation je suis » dès à présent votre magnifique récompense[2]! »

Il y a peut-être ici une pauvre mère dont le cœur est contristé par un enfant qui ne répond pas à sa tendresse. Je ne saurais lui parler pendant que l'esquisse que je viens de faire passer sous ses yeux n'a pu qu'aggraver ses maux par un contraste trop navrant pour son cœur. Mais si je la nomme,

[1] Ps. 72. — [2] Ego merces tua magna nimis. Gen. 15.

c'est que je dois lui indiquer le baume qui calmera ses souffrances.... Un jour que nous prenions la bénédiction de Monseigneur l'Archevêque de Paris[1], il demanda à un Prédicateur où il donnait la station. Et sur sa réponse : « A Notre-Dame-des-Victoires, » le Pontife ajouta cette parole que je vous conjure de ne jamais oublier : « Vous serez là à la Source ! »

Oui, Monseigneur, le Cœur de Marie est la Source de la paix, de la grâce, de la consolation. Là est notre trésor et là aussi est notre Cœur !

Une mère peut-elle rougir de reconnaître les torts de son enfant à l'Autel du Saint-Cœur de Marie? Qu'elle le fasse devant les hommes, ah ! je le conçois, et je vous engage à respecter sa douleur maternelle, mes frères. Gardez-vous bien de lui parler de l'ingratitude de son fils; vous ne feriez qu'enfoncer le glaive dans l'âme de cette femme infortunée. Mais qu'elle vous ferait vite rentrer dans le silence et qu'elle aurait un sûr moyen de désarmer vos rigueurs, fussiez-vous le père du coupable ! « C'est vrai, mon ami, vous répondrait-» elle, mais c'est mon fils, c'est le vôtre..... En mémoire de » la joie qu'il vous donna quand vous l'entendîtes la première » fois prononcer votre nom que je lui avais appris avant le » mien, vous lui pardonnerez quand je vous le ramènerai » et qu'il vous dira encore : Père !.... »

Ainsi parle le Cœur de nos Mères. Ainsi parle le Cœur de Marie.

Mais qu'il est beau, Chrétiens, de voir un bon fils qui, en tête du livre de sa vie, a écrit : Je veux faire la volonté de ma mère, parce que je sais bien que je serai assuré de faire la volonté de Dieu; qui répète dans la maturité de l'âge le mot de saint François de Sales petit enfant : « J'aime bien Dieu et ma Mère[2] ! » Si vous savez apprécier ces gages de la piété filiale, combien plus, je vous le demande, sont-ils

[1] Mr. Sibour. — [2] De Baudry, l'Apôtre du Chablais.

sentis par le Cœur de la Mère ! Si les bienfaits sont des liens qui enchaînent les cœurs, dites-moi donc quelle fut la reconnaissance de Marie pour les grâces innombrables dont l'avait prévenue son Fils, pour les dons incompréhensibles que lui promettait encore son Dieu ! Au-dessus de toutes les mères, parce que rassemblant dans l'immensité de son Cœur tous les dévouements du caractère maternel, elle en éprouvait aussi tous les charmes ; au-dessus de toutes les créatures, parce que réunissant dans son Ame très-sainte tous les genres de vertu, elle en savourait aussi toutes les joies qu'elle trouvait concentrées dans la possession du Seigneur Jésus, le plus grand présent que Dieu puisse faire aux Hommes et aux Anges ; la fidèle Servante du Très-Haut sentait l'accroissement continuel des flammes de la Charité, et l'auguste Mère de Dieu voyait s'augmenter à chaque instant les trésors de sa tendresse. Et l'adoration et l'amour venaient se fondre en son Cœur dans un seul sentiment, celui que je n'ai pas hésité à nommer la piété maternelle.

Voulez-vous, mes frères, vous faire une idée exacte de l'affection incomparable dont le Cœur de la Vierge-Mère était rempli pour son Seigneur et son Fils ? *Sursum corda !* Élevez vos âmes jusque dans le sein de Dieu ! Écoutez le Tout-Puissant qui dit sur les bords du Jourdain et sur la cime du Thabor : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, le cher objet de mes complaisances [1] : » Dieu parle-t-il seulement de l'amour qu'il porte au Verbe éternel ? Ne le croyez pas, Chrétiens. Il parle du Fils de l'Homme auquel le Verbe a uni la Divinité, et il déclare solennellement qu'Il confond dans un même sentiment de tendresse l'Homme par excellence qui est né de Marie et le Verbe divin qu'il a engendré dans les splendeurs des Saints. Il proclame que Celui qui est le Fils unique de Marie dans le temps, est dans l'éternité son Fils unique qui n'a avec lui qu'une même substance, et il em-

[1] Matt. 3 et 17.

brasse d'un même regard d'affection la double Nature de ce Dieu qui est Homme et de cet Homme qui est Dieu.

Dans ses conseils adorables, Dieu a résolu d'associer la Vierge de Juda à sa fécondité suprême, de la faire Mère du Fils unique dans la plénitude des siècles au même titre qu'il est son Père dans le Principe de son Essence. « Partant, » s'écrie Bossuet, il était convenable qu'il coulât en même » temps dans son sein quelque étincelle de cet amour » infini qu'il a pour son Fils : cela est bien digne de sa » sagesse. Comme sa Providence dispose toutes choses avec » une justesse admirable, il fallait qu'il imprimât dans LE » CŒUR de la Sainte Vierge une affection qui dépassât de » bien loin la nature et qu'il allât jusqu'au dernier degré de » la Grâce, afin qu'elle eût pour son Fils des sentiments » dignes d'une Mère de Dieu et dignes d'un Homme-Dieu[1]. »

Et quelle est la conclusion de tout ceci, mes frères, sinon qu'il y a de l'infini dans la dignité de l'Homme-Dieu et de la Mère de Dieu, et qu'il y en a également dans la piété maternelle qu'elle a portée à son Fils unique, au Fils unique de Dieu? Dès qu'il s'agit de Marie, nous rencontrons l'intervention divine, et par conséquent, nous nous trouvons en présence de l'Infini.

Je n'essayerai pas de vous peindre les joies de Notre-Dame pendant que les multitudes se pressaient sur les pas de l'Envoyé de Dieu, Dieu lui-même, qui les subjuguait par la beauté de sa prédication[2], par l'éclat de ses miracles et par les charmes de cette charité qui était descendue des cieux avec le Fils de l'Éternel. Je réserve pour nos derniers entretiens quelques-uns de ces tableaux évangéliques où Marie nous apparaît toujours aux côtés du Sauveur du monde. Mais je ne puis franchir le seuil de la Sainte Maison de Nazareth sans consacrer encore quelques mots à la piété filiale qui l'animait pour sa Mère.

[1] Bossuet, 3e sermon pour la fête de la Nativité de la Sainte Vierge.— [2] La sainteté de l'Évangile parle à mon cœur. Rousseau.

Quand il épousa notre nature, le Verbe fait chair prit, pour les restaurer, tous les sentiments qui honorent le plus l'Humanité. Il ne se borna pas à les replacer à la hauteur d'où le péché les avait précipités; il les éleva au niveau même de sa Divinité. Parmi ses ravissants attributs, il n'en est pas qui nous touche de plus près, qui nous attendrisse autant que son inépuisable bonté. La bonté fait le fonds de son être et l'objet même de sa mission sur la terre. Il aima les pauvres pécheurs jusqu'à n'avoir plus pour eux que des entrailles de miséricorde[1]. Avant de planter sur le Calvaire la Croix sainte, signe immortel de la Bonté divine non moins que de la Foi chrétienne, il avait glorifié l'amitié en faisant reposer sur sa poitrine le plus jeune et le plus pur de ses disciples, Jean le bien-aimé; il avait pendant trois années donné aux hommes tous les enseignements de la bonté, et à plusieurs reprises il avait exalté ce sentiment, le premier que nous éprouvions, le dernier qui nous quitte; le plus intime de tous, puisque je ne crois pas qu'il soit possible de le déraciner entièrement, même dans les âmes les plus perverses, et aussi le plus sacré, puisque, par une exception bien remarquable, la Religion nous apprend à nous servir du même terme pour exprimer nos devoirs envers Dieu, notre Père qui est aux Cieux, et envers nos parents qui sont pour nous ses représentants sur la terre : LA PIÉTÉ FILIALE.

L'aimable Sauveur, le Dieu de la Bonté, a été le meilleur Fils qui fut jamais. C'est la conséquence que vous avez tirée de toutes nos instructions. Mais ce n'est pas assez dire : son Cœur qui n'était qu'amour a réuni sur Marie seule, sa Mère bien-aimée, les affections que nous autres, enfants des hommes, nous partageons sur les auteurs de nos jours : belle remarque qui n'a pas échappé à la piété des Docteurs de l'Église, et que je livre à vos religieuses réflexions.

Mais, ô mon Dieu, pourquoi chercher mes termes de

[1] Philipp. 1.

comparaison parmi les mortels quand je parle de l'amour souverain que vous avez eu pour la Vierge Sainte? Ah! vous l'avez aimée comme un Dieu pouvait aimer une Mère! . . .

. . . . . .

Seigneur! vous êtes resté pendant trente ans dans la maison de la Vierge Bienheureuse[1]. Allez maintenant où vous appelle la volonté de votre Père céleste, allez préparer l'alliance avec l'Église, votre Épouse. Marie ne tentera pas de vous retenir; mais elle ne pourra se décider à se séparer de vous. Autour d'elle se grouperont des saintes femmes, les premières filles de son adoption, qui s'effaceront, à son exemple, aux jours glorieux de votre prédication, se contentant de vous rendre d'humbles offices et de silencieuses adorations. Mais, à l'heure du Sacrifice, leur dévouement surpassera celui des Disciples et des Apôtres eux-mêmes. Demain, nous les retrouverons avec saint Jean sur *la Voie douloureuse*, et elles seront debout au pied de la Croix où nous verrons votre Mère conquérir par son courage surhumain le titre de Notre-Dame-des-Victoires.

[1] En mémoire de ces trente années de la vie cachée du Fils de Dieu, l'Église, pendant de longs siècles, n'admettait point les diacres au sacerdoce avant l'âge de trente ans, et nos pères ne s'éloignaient guère de la maison paternelle avant cet âge. Ils eussent eu horreur de ces unions prématurées si fréquentes de nos jours, qui amènent à leur suite des maux de tout genre.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

MARIE MÈRE DES HOMMES.

21 MAI.

LA MÈRE DE DOULEUR.

Stabat juxta Crucem Jesu Mater ejus.

La Mère de Jésus était debout auprès de sa Croix.

Saint Jean, ch. XIX, v. 25.

Dieu avait ordonné, mes frères, qu'il y eût dans le Temple de Jérusalem deux autels contigus, l'un sur lequel on offrait le sacrifice perpétuel, l'autre sur lequel on entretenait le feu sacré : le sang des animaux ruisselait sur le premier; l'urne de l'encens était déposée sur le second : là on entendait résonner le bruit des instruments, les cris des victimes, la voix des sacrificateurs; ici on brûlait les parfums aromatiques, dans le profond recueillement d'un silence religieux [1]. Saisissante image de ce qui se passe au Calvaire où l'Homme de douleur, notre Hostie et notre Pontife, offre le Sacrifice sanglant et prononce les Sept Paroles qui dominent toutes les clameurs de la multitude, toutes les imprécations des bourreaux [2]; et où la Mère de douleur vient, à l heure sainte de l'encens [3], offrir intérieurement son sacrifice ! Étudions le Mystère des immolations

[1] Exod. 29. — [2] Exclamavit Jesus voce magna..... Marc, 27. — Jesus autem emissa voce magna expiravit. Id. ib. — [3] Multitudo populi erat orans foris hora incensi. Luc, 1.

silencieuses du Cœur de Marie, apprenons à imiter les humbles vertus que nous verrons pratiquer à la Vierge Immaculée et à méditer les vertus sublimes de la Mère intrépide qui accompagna le Fils de Dieu à la Montagne de la Rédemption, pour écraser avec lui la tête du serpent infernal et pour être, à la suite du Médiateur, la Médiatrice du salut du monde.

Un sculpteur qui serait chargé d'exprimer dans une de nos Églises, la signification du double monument que Dieu avait fait élever au centre du Sanctuaire antique, comprendrait facilement que ces deux Autels n'en font qu'un pour nous, et il me semble que vous n'assisteriez pas sans attendrissement au saint Sacrifice de la Messe célébré sur *un Calvaire* dont les quatre angles seraient marqués par les statues allégoriques de la Douleur, de la Résignation, de la Force et de la Bonté. Au-dessus de rochers semés de plantes funéraires, apparaîtrait le Sauveur crucifié ; et la statue de Notre-Dame-de-Pitié dont le Cœur serait percé par les sept pointes du glaive qui déchira son âme; dont la tête, miroir transparent de cette grande âme, réunirait les nuances éparses dans les quatre statues symboliques, serait encore debout auprès de la Croix de Jésus-Christ. Cette idée m'a été suggérée à l'aspect de quelques croix processionnelles dont le revers présente une Madone qui tient ses mains croisées sur la poitrine. Les Pères de l'Église sont unanimes, en effet, pour déclarer qu'elle fut crucifiée dans son Cœur comme son Fils l'était dans son Corps, qu'elle *compatit* si parfaitement à la *Passion* du Seigneur, qu'elle reçut alors les derniers traits de ressemblance avec le Fils de Dieu [1] et qu'elle occupa le plan secondaire du Golgotha, où Dieu l'avait appelée pour l'associer au grand œuvre de la Rédemption éternelle.

Laissez-moi, Chrétiens, graver dans vos âmes une image meilleure. Faisons à la Croix de Marie l'application de ce que

[1] Prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui, ut sit ipse primogenitus in multis fratribus. Rom. 8.

saint Bernard a dit des quatre branches de la Croix de Jésus : L'humilité se cache au pied de la Croix ; la patience est attachée au bras droit, l'obéissance au bras gauche ; la charité brille à la tête et répand un tel éclat sur l'Arbre entier de la Croix que nous perdrons souvent de vue ses trois autres extrémités. O Saint Cœur de Marie ! la Croix, voilà le glaive qui, en vous perçant, nous a ouvert une source inépuisable d'amour ! Approcher de cette source, nous y désaltérer, y apaiser cette soif de bonheur qui nous consume et que le monde ne fait qu'irriter, nous rendre dignes de votre maternelle adoption, voilà ce que nous vous demanderons dans nos derniers entretiens. Aujourd'hui faites-nous la grâce de compatir à vos douleurs comme vous avez compati à celles de votre Fils :

Eia Mater fons amoris,
Me sentire vim doloris[1] !

Tous les vices, toutes les lâchetés ont leur principe dans l'amour déréglé de soi-même, comme toutes les vertus et tous les dévouements tirent leur naissance de la source obscure, mais divine de l'humilité. Celui qui a dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur[2], » a renfermé en ce seul mot le secret de la perfection et de la bonté ; car qu'est-ce que cette *douceur de cœur* sinon l'expression céleste de la charité, et les deux rameaux de la charité, l'amour de Dieu et du prochain ne tiennent-ils pas aux profondes racines de *l'humilité* qui nous apprend à immoler notre volonté à la volonté de Dieu et quand le devoir l'exige, notre intérêt et notre repos au bien et au salut de nos frères ? L'humilité prodigieuse du Fils de Dieu qui venait de préluder aux créations suprêmes de l'amour, le sacrement de l'Eucharistie et le sacrifice de la Croix, en lavant les pieds de ses Apôtres, n'avait pu vaincre l'obstination de leur orgueil et la dureté de leurs cœurs. Cette plainte, la plus touchante qu'ait exhalée une poitrine oppressée par la douleur :

[1] Prose *Stabat Mater*. — [2] Matt. 11.

« Mon âme est triste jusqu'à la mort, » ne les arracha point à leur insensibilité, et quand les cris des forcenés que guidait le Traître les eurent fait sortir de leur assoupissement, ils laissèrent le Dieu des humbles et des bons et ils prirent honteusement la fuite. Un seul, celui qui avait bu, comme parle saint Augustin, à la source de l'humilité et de la bonté, en reposant à la Cène sur le Cœur de Jésus, se retrouva au pied de la Croix pour apporter au Dieu qui allait mourir l'hommage de l'amitié sainte, au moment même où ce Grand Dieu contemplait en Marie le miracle de la tendresse maternelle.

Jacques VI, roi d'Écosse, ne pouvait voir sans frissonner la lame nue d'une épée; Marie Stuart, sa mère, qui le portait dans son sein depuis cinq mois lorsque le conseiller Rizzio fut poignardé sous ses yeux, avait été tellement glacée d'effroi par cette scène sanglante, que l'impression en était passée au fruit de ses entrailles. Il y a trente-trois ans que l'épée de la douleur est suspendue sur la tête de Jésus et de Marie. Le Fils de Dieu qui savait l'heure où elle devait percer son Cœur et déchirer l'Ame de sa Mère, se sentit pourtant troubler à l'aspect du Mystère de la Passion. Un Ange, sa créature, descendit du Ciel pour l'aider à porter le poids du Calice que ses mains tremblantes ne pouvaient plus soutenir et pour lui donner, au nom de son Père, la force de le boire jusqu'à la lie. Mais le trouble du Seigneur était volontaire, et s'il demanda le secours d'en Haut, c'était surtout pour nous prouver qu'en prenant la nature humaine, il avait pris aussi toutes ses misères et toutes ses défaillances. Le Sauveur n'envoya point un Ange à Marie, il lui suffit de l'entourer des soins affectueux de Marie de Cléophas, de Marie-Madeleine et de ces filles de Jérusalem qui, au milieu du délaissement général, versèrent des larmes immortelles sur les ignominies que les hommes faisaient subir au Roi de Gloire et à la Reine des Anges. Il anima en même temps sa Très-Sainte Mère d'un courage surnaturel pour lui faire affronter le mépris et

l'insulte. Pendant toute sa vie, la Servante du Seigneur s'était dérobée aux applaudissements dont les peuples n'eussent pas manqué de saluer la Mère du Messie. Elle était parvenue à s'envelopper tellement dans son humilité, que les hommes regrettaient qu'une personne aussi obscure fût la Mère de Jésus et que par une dérision amère on se demandait si c'était bien possible : « *Nonne Mater ejus dicitur Maria*[1] ? » Insensés, elle va vous montrer ce que c'est qu'une Mère ! Parée de sa modestie virginale, elle chercha toujours à se soustraire à la gloire de la Maternité divine; mais quand cette gloire devient un danger, elle ne la décline plus; elle n'a point revendiqué sa légitime part des honneurs que vous avez rendus à son Fils; elle sera avide de partager les opprobres dont votre ingratitude va le rassasier[2] ! Elle ne vous a point entendus quand vous avez chanté l'*Hosanna* du triomphe; elle vous entendra quand vous pousserez les cris de rage du déicide !

Chrétiens, vous ne verriez pas sans émotion la mère d'un malheureux que l'on conduirait au supplice. Mais, quand, aux jours de la Terreur, l'innocence marchait à l'échafaud; quand, au jour de la Rédemption, le Juste s'acheminait vers le Calvaire, les *amis* se tenaient à l'écart[3]; les indifférents se contentaient d'assister en silence à ces affreux spectacles[4]. Et la foule, ah! la foule; elle consentait au supplice des Martys et du Dieu des Martyrs, comme autrefois Saul à la lapidation d'Étienne[5]. Et ne l'a-t-on pas entendue crier : « *La Mort ! La Mort !* »

Pour ne parler que de Jésus-Christ, ce fut le peuple qui lui préféra Barabbas, qui répondit à toutes les instances que lui faisait le gouverneur romain, afin de réveiller en lui le sentiment de la justice : « Qu'il périsse ! Qu'il soit crucifié[6] ! »

[1] Matt. 13. — [2] Jérémie, *Lamentations*, 3. — [3] Stabant autem omnes noti ejus a longe. Luc, 23. — [4] Et stabat populus spectans. Id. ib. — [5] Saulus autem erat consentiens neci ejus. Act. 7. — [6] Tolle, tolle, crucifige eum. Jean, 19.

Et quand Pilate, qui n'avait dans l'âme ni le ressort du crime ni le ressort de la vertu; quand cet homme (le vrai type de la faiblesse, qui se fait si aisément complice du crime tandis qu'elle n'est jamais l'auxiliaire de la vertu) eut la lâcheté de se laver les mains en disant : « Je suis innocent du sang » de ce Juste; c'est à vous de voir! » toutes les voix ensemble firent monter jusqu'aux cieux ce cri formidable : « Que son Sang retombe sur nous et sur nos enfants[1]! » Vainement il avait cru les désarmer en faisant attacher le Seigneur à la Colonne de la Flagellation, en le leur montrant du haut de sa galerie, couronné d'épines et revêtu du manteau de pourpre : « Voilà l'Homme! leur disait-il. Crucifiez-le, » répondaient les Juifs[2]! » Oui, mes frères, voilà l'Homme! *Ecce Homo!* Et voici la Mère, *Ecce Mater*[3]! Marie était là! C'est le témoignage des voyageurs qui ont étudié sur les lieux l'histoire de la Passion. Après la page de l'*Itinéraire* que je vous ai déjà lue[4], je n'en connais point qui soit plus belle que celle-ci :

« *Ecce Homo!* s'écria le juge, et l'on voit encore la fenêtre » d'où il prononça ces paroles mémorables... A cent-vingt » pas de l'arc de l'*Ecce Homo*, on me montra à gauche les » ruines d'une église consacrée autrefois à Notre-Dame- » des-Douleurs. Ce fut dans cet endroit que Marie, chassée » d'abord par les gardes, rencontra son Fils chargé de la » Croix. Ce fait n'est point rapporté dans les Évangiles, » mais il est cru généralement sur l'autorité de saint Boni- » face et de saint Anselme. Saint Boniface dit que la Vierge » tomba comme demi-morte, et qu'elle ne put prononcer » un seul mot : *Nec verbum dicere potuit.* Saint Anselme as- » sure que le Christ la salua par ces mots : *Salve Mater!* » Comme on retrouve Marie au pied de la Croix, ce récit » des Pères n'a rien que de très-probable. La foi ne s'oppose » point à ces traditions; elles montrent à quel point la mer-

[1] Matt. 27. — [2] Jean, 19. — [3] Id. ib. — [4] Voir la Conférence du 17 mai.

» veilleuse et sublime histoire de la Passion s'est gravée dans » la mémoire des hommes. Dix-huit siècles écoulés, des » persécutions sans fin, des révolutions éternelles, des ruines » toujours croissantes, n'ont pu effacer ou cacher la trace » d'une Mère qui vint pleurer sur son Fils[1]. »

L'âme humaine, exilée en ce monde, a une merveilleuse aptitude pour la souffrance; elle en a infiniment moins pour le bonheur. Aussi bien le seul bonheur qu'elle rencontre ici-bas ne monte pas de la terre; il descend des cieux. Le cœur maternel épuise vite la coupe délicieuse de la joie; il n'épuisera jamais le Calice amer de l'affliction. Pour nous donner une idée du crime de l'hypocrite qui se joue de Dieu en lui présentant une partie de la dépouille du pauvre, le Sage compare ce misérable à l'assassin qui égorge un enfant sous les yeux de son père[2]. Jérémie a fait des tableaux achevés de la souffrance; mais comme ce peintre[3] qui, après avoir reproduit tous les traits de la tristesse sur la physionomie des spectateurs du sacrifice d'une jeune fille, jeta simplement un voile sur le visage de son père, le Prophète des Lamentations a laissé aussi tomber son pinceau aux pieds d'une Mère qu'il a entendue sangloter auprès de la couche funèbre de son Fils unique. Il a considéré le vêtement de deuil dont était ceinte la fille de son peuple, et la cendre, cette lugubre image de la tombe, dont elle était couverte; il a vu les larmes qui tombaient de ses yeux à terre comme si c'eût été de l'eau que l'on eût répandue[4]; mais il s'est arrêté devant le sanctuaire désolé du Cœur de la Mère. Et la plus éloquente des femmes eût-elle trouvé une parole sur le sépulcre de sa fille, elle qui lui écrivait après une séparation momentanée : « Ah! ma douleur serait bien » faible si je pouvais vous la peindre : aussi je ne l'entre- » prendrai pas. Il me semblait qu'on m'arrachât le cœur et » l'âme[5]. » O mères qui m'écoutez, que sont en effet vos

[1] Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem.* — [2] Eccli. 34. — [3] Timanthe. — [4] Jér. 6. — [5] Madame de Sévigné.

souffrances auprès de celles que vous endurez dans le fruit chéri de vos entrailles? Mais si je me borne à vous dire que la Mère de Pitié a souffert au plus intime de son Cœur, et que ses douleurs sont encore plus inexprimables que ses joies, je ne répondrai point à l'attente de votre piété. Vierge des Vierges, ne rebutez pas ma prière, faites que je pleure avec vous [1] !

Comment parler, ô Marie, du terrible Mystère de votre Compassion? Ah! voici ce que je ferai : j'écouterai les paroles de vos saints serviteurs.

« La grandeur de votre amour a produit l'étendue de » votre douleur. Vous avez ressenti plus de souffrances in- » térieures que les Martyrs n'ont eu à en supporter d'exté- » rieures [2]. La charité qui servait à alléger leurs tourments » ne faisait qu'aggraver les vôtres [3]. Vous avez aimé plus que » personne, et c'est à votre amour qu'il faut mesurer votre » douleur [4]. Toutes les plaies éparses sur le Corps de Jésus » percé de coups ont été rassemblées dans votre Cœur, ô » Reine des Martyrs [5]! Votre Cœur, voilà le miroir qui ré- » fléchissait l'image de votre cher Fils Jésus [6]! »

» Comment vous consoler, fille de Jérusalem, Où trouver » quelque chose d'égal à vos maux? A quoi vous comparer, » Vierge de Sion [7]? »

A la colombe immolée dans le Temple du Seigneur [8]? A l'agneau que l'on mène à la mort? A la brebis que l'on dé-

[1] Virgo Virginum præclara,
Mihi jam non sis amara,
Fac me tecum plangere. Prose *Stabat Mater.*

[2] Juxta magnitudinem amoris erat vis doloris; gravius passa est mente quam Martyres carne. S. Bernard. — [3] In aliis Martyribus magnitudo amoris dolorem linivit passionis, sed Beata Virgo quanto plus amavit, tantoque ipsius martyrium gravius fuit. Id. — [4] Quia plus omnibus dilexit, propterea et plus omnibus doluit, in tantum ut animam ejus totam pertransiret vis doloris. S. Anselme. — [5] Singula vulnera per ejus Corpus sparsa in tuo Corde sunt unita. S. Bonaventure. — [6] S. Laurent Justinien. — [7] Jérémie, Lament. 2. — [8] Luc, 2.

pouille de sa toison et qui reste muette devant le couteau du sacrifice [1] ?

Mais ces tendres victimes ne sont que des emblèmes de votre innocence et de votre douceur. Elles se taisent parce quelles ignorent le danger. Vierge parée pour le céleste époux, vous porterez à l'Autel du Calvaire l'offrande de votre sainteté et de votre mansuétude [2] ; vous garderez le silence; mais « vous recevrez en votre Cœur les blessures du Fils de » Dieu; vous vous enivrerez de sa Croix et de son amour [3]. »

O Marie ! ô Mère ! « Comment vous consoler? Où trouver » quelque chose d'égal à vos maux? A qui vous comparer, ô » Fille de Sion? »

A Abraham, qui conduit son fils chargé du bois de l'holocauste jusqu'à la terre de la Vision, qui l'étend sur le bûcher, qui lève sur lui le glaive fatal? Mais l'Ange désarme la main paternelle et arrache Isaac au sacrifice [4]. Les Anges de la paix ne pourront que pleurer [5] quand ils verront le sang couler des plaies de l'Isaac divin, et les larmes, le sang du Cœur, tomber de vos yeux, ô Marie! ô Mère!

A Jephté, qui dévoue sa fille au Seigneur? Mais la fille de Jephté se retire à la montagne pour y pleurer avec ses compagnes cette vie virginale qui lui est redemandée, et son père déplore dans le calme de la réflexion le vœu qu'il a fait dans le trouble de la frayeur [6]. Vous irez aussi à la montagne, non pas pour rétracter les serments qui vous lient au Dieu de votre vie, mais pour les ratifier en les consacrant par le sang de votre Fils. O Marie! ô Mère!

A David, rempli de tristesse, qui se renferme dans son appartement pour y pleurer la mort d'Absalon? On distingue

[1] Isaïe, 53.

[2] Virgo singularis
Inter omnes mitis. Hymne *Ave Maris Stella.*

[3] Fac me plagis vulnerari,
Cruce hac inebriari,
Ob amorem Filii. Le *Stabat.*

[4] Gen. 32. — [5] Lugete pacis Angeli! Hymne de l'Église. — [6] Juges, 11.

à travers de sourds gémissements le cri déchirant de sa douleur : « Mon enfant Absalon ! Absalon mon enfant, qui » me donnera de mourir pour toi? Absalon mon enfant, » mon enfant Absalon[1] !.... » Vous aussi, vous voudriez racheter de votre vie la vie de notre Rédempteur. O Marie ! ô Mère !

« A qui vous comparer, Fille de Sion? »

A la Mère du genre humain, pleurant sur les lamentables résultats de son péché, non moins que sur le meurtre du juste Abel et sur le crime exécrable de Caïn? La voix du Sang de Jésus crie aussi de la terre et demande vengeance à Dieu. Comme Ève, vous survivrez à votre Fils, mais ce sera par un miracle continuel de sa puissance qui renouera la trame brisée de vos jours, et de sa bonté qui nous léguera à votre tendresse. O Marie ! ô Mère !

A l'infortunée Agar, renvoyée de la maison de son maître et errante dans le désert de Bersabée? On ne lui avait donné qu'un peu de pain et un vase plein d'eau. Son fils s'endormit du paisible sommeil de l'enfance sous un des arbres qui étaient là, comme Jésus s'endormit sur l'arbre de la Croix du mystérieux sommeil de la mort. Mais « Agar quitta Ismaël » et s'assit vis-à-vis de lui à la distance d'un trait lancé par » un arc, et elle dit : Je ne verrai point mourir mon enfant, » et elle s'assit loin de lui pour pleurer[2]. Vous ne vous éloi- » gnerez point du Crucifix, ô Mère de Dieu ! Vous serez de- » bout à ses pieds, dans le silence et la majesté de la douleur. » O Marie ! ô Mère ! »

A cette pauvre Israélite qui donna le jour à un fils dans la terre de l'Égypte? Émue de sa rare beauté, elle le déroba pendant trois mois aux soupçons de ceux qui faisaient périr les enfants mâles des Hébreux. Moïse sauvé des eaux sera une belle figure du Messie. Mais vous n'avez pas abandonné Jésus au matin de sa vie, comme celle qui prit une corbeille

[1] II Rois, 18. — [2] Gen. 21.

de jonc et qui exposa Moïse parmi les roseaux du Nil. Vous ne l'abandonnerez pas non plus au soir de ses jours, comme celle qui reçut de la fille de Pharaon un salaire pour nourrir son enfant et qui le remit, quand il eut atteint l'âge de la jeunesse, entre les mains de cette étrangère[1]. Quel a été votre salaire, ô Marie, ô Mère? Ah! votre récompense a été digne de vous. La Victime immolée dès l'origine du monde[2] vous a fait boire dès le printemps de vos années dans le Calice de sa Passion. C'est à l'Homme de douleur qu'il faut vous comparer, Mère de douleur, lorsque l'heure redoutable a enfin sonné à l'Horloge de l'Éternité. A quel langage les mortels sont-ils obligés de recourir pour exprimer ces deux sacrifices qui n'en font qu'un, du Fils de Dieu et de la Mère de Dieu! Celui qui ne méritait qu'adoration et amour a consacré la souffrance par sa *Passion*, et vous Reine de tous les Saints, vous qui faites l'admiration des Anges, vous avez gagné le Cœur de Dieu et des Hommes en vous associant au divin Holocauste par votre *Compassion*. Épuisé de fatigue, Jésus succombait sous le poids de la Croix; mais il vous donnait le courage de suivre ses traces sanglantes. Avec quelle effusion n'avez-vous pas remercié le Dieu vivant quand il vous envoya le Cyrénéen pour vous aider à porter votre Croix! Jésus, déchargé de l'accablant fardeau qui écrasait votre Ame, allait se recueillant dans le calme de ses pensées, et vous entendiez sa voix qui vous disait intérieurement : Marchez, marchez toujours, faites avec moi la préparation prochaine du Sacrifice. Il imprimait en traits de sang son auguste visage sur le Voile de la Véronique; il l'imprimait en traits de feu dans les intimes profondeurs de votre Cœur. Ici le trouble s'empare de moi : je n'ai jamais entendu dire qu'une mère ait assisté pendant de longues heures au supplice de son enfant bien-aimé. On cherche même à lui épargner les horreurs de la séparation. Du

[1] Exod. 2. — [2] Agnus occisus est ab origine mundi. Apoc. 13.

moins, les bourreaux des Innocents terminaient promptement l'œuvre de mort. C'est trop, ô Mère, c'est trop. Éloignez-vous enfin.... — Mais il fallait que le Christ souffrît[1], il fallait que Marie *souffrît avec lui*, qu'elle portât la couronne d'épines pour porter la couronne de gloire[2]. C'est pourquoi, ô Mère de Dieu, « vous avez méprisé la confusion[3], » et vous n'êtes point retournée sur vos pas à l'aspect du Calvaire. Comme le Diacre saint Laurent qui rejoignait le Pape saint Sixte au martyre, parce qu'il ne voulait pas être séparé de celui qu'il avait assisté dans l'oblation de l'Auguste Victime, vous franchissez les degrés de l'Autel, vous entendez résonner les marteaux qui déchirent votre Ame en déchirant les pieds et les mains de Jésus. Vous voyez s'étendre sur la Croix celui que vous aviez couché sur la paille de la Crèche. Où sont les Bergers et les Rois? Pourquoi les Anges ne chantent-ils plus à l'heure de sa mort comme ils firent à celle de sa naissance? Pourquoi cette Chair formée par le Saint-Esprit n'est-elle plus qu'une plaie suspendue par des plaies? Pourquoi coule-t-il, ce Sang qui a été tiré de votre Cœur Immaculé? Pourquoi cette bouche qui suça votre lait virginal, desséchée par une soif dévorante, demande-t-elle maintenant le verre d'eau que vous n'avez même pas la consolation de lui donner? Pourquoi cette lance, cette éponge, ce fiel, ces prodiges de cruauté? Pour sauver le monde sans doute par un miracle de bonté, mais aussi pour lui apprendre, par le miracle de la résignation de Jésus et de Marie, la nécessité de la patience et la perfection du Christianisme. *Patentia autem opus perfectum*[4].

La Mère de Dieu a raconté ses joies dans le *Magnificat;* elle n'a point eu de paroles pour expliquer ses douleurs. Cependant permettez-moi de vous demander, mes frères, s'il n'y a pas une grande vraisemblance et j'ajoute une mer-

[1] Act. 16. — [2] Si sustinebimus et conregnabimus. II Tim. 2. — [3] Proposito sibi gaudio sustinuit Crucem, confusione contempta. Hebr. 12. — [4] Jacq. I.

veilleuse beauté dans cette révélation de sainte Brigitte :

« De même que si quelqu'un avait la moitié de son cœur » hors de la poitrine et l'autre moitié au dedans, celui qui » déchirerait la partie extérieure causerait une douleur très- » vive à l'autre moitié, ou plutôt on pourrait dire que ce » n'est plus qu'une même douleur; il en était de même de » mon Fils unique qui était comme mon Cœur souffrant au » dehors, et il ne m'était point possible de ne point ressentir » intérieurement la tristesse dont il était accablé. Il gravait » dans mon âme toutes ses douleurs, et comme le sang coulait » de toutes ses veines, il sortait de mon Cœur des torrents » d'amertume. En me voyant chargée du poids de l'affliction, » mon Fils bien-aimé souffrait beaucoup plus pour sa Mère que » pour lui-même, et ainsi ma vue redoublait ses souffrances; » de mon côté, je ne tenais point compte du martyre que » j'endurais, à l'aspect des tourments de mon Fils bien- » aimé, parce que j'étais si absorbée par le sentiment de sa » peine que je ne pouvais plus songer à la mienne[1]..... »

Je vous vois très-attentifs à cette révélation d'une célèbre princesse de la Suède catholique. Appliquez-vous plus encore à profiter de l'exemple que nous a donné une sainte duchesse de Parme. Une dame de la Cour qui la voyait à l'extrémité, s'approcha de son chevet, le Crucifix à la main : — « Madame, priez Jésus crucifié de diminuer vos souf- » frances. » — En vérité, j'aurais tort de lui demander qu'il » m'ôtât la seule chose par laquelle je lui puisse un peu res- » sembler!.... »

C'est ainsi, Chrétiens, qu'aux inspirations du Calvaire, une âme visitée de Dieu apprend à regarder le malheur face à face, et ne s'étonne point de sentir l'étreinte de sa main de fer. Voyez ces deux sœurs! Un même coup de foudre les a frappées dans leur fortune ou dans leurs affections; l'une est atterrée et refuse de se relever de son profond abattement;

[1] Révélations de sainte Brigitte.

l'autre ne se consume point en regrets superflus, et elle vous étonne par l'énergie de son courage : où est la différence? La première est la femme selon la nature que rien ne défend contre la faiblesse de son sexe; la seconde est la femme selon la grâce qui se dit: Oh! que la Croix est devenue bonne[1] depuis que le Fils de Dieu a reposé entre ses bras, et que la Mère de Dieu s'est tenue debout à ses pieds!

Quelle idée vous faites-vous donc du Fils de Dieu, artistes sans nom[2], qui nous le représentez se débattant dans le désespoir au jardin de Gethsémani, où un de ses regards suffisait pour terrasser ses ennemis? Au palais de Gabbatha, vous ne savez lui donner qu'une attitude servile, tandis qu'il proclamait qu'il était le grand Roi et le vrai Messie promis à Israël, et que la dignité de son silence était encore un triomphe[3]! Qui vous a dit qu'à la Montagne du Calvaire il se soit tordu dans le désespoir? Comment avez-vous pu toucher à l'Auréole du Christ en croix qui transfigurait sur le trône de sa douleur toutes les souffrances humaines qu'il avait assumées en lui pour les transformer par l'éclat de sa gloire et les splendeurs de sa Divinité? Les tourments du Fils de l'Homme ne lui arrachèrent que quelques gémissements, et encore, si nous savons le comprendre, ce n'était pas pour lui, c'était pour nous qu'il exprimait ces tendres plaintes. Mais la bonté du Fils de Dieu nous consacrait entièrement ses préoccupations suprêmes; il léguait son Paradis au repentir sincère, sa Mère à l'amitié sainte, son Ami à la tendresse maternelle!

Quelle idée vous faites-vous aussi de la Mère de Dieu? A vous en croire, elle eût été éperdue, elle se fût roulée dans la poussière. N'avez-vous donc jamais entendu chanter le *Stabat?*

[1] « O bona crux! » parole de saint André à la vue de sa croix. — [2] S'ils sont païens, pourquoi veulent-ils recueillir l'héritage des Maîtres chrétiens? S'ils sont chrétiens, pourquoi souillent-ils nos églises de compositions païennes? Une femme du peuple disait à la vue d'une de ces *toiles* : « Voyez donc comme ils ont *aplati* Notre Seigneur! » — [3] Christus detulit silentium triumphale. Tertullien.

Et pourtant, mes frères, cette hymne incomparable de l'affliction et de l'amour n'est, après tout, qu'une effusion de gémissements et de soupirs. C'est l'expression de l'âme humaine qui s'efforce de mesurer l'abîme des souffrances de la Mère de Douleur. Le Saint-Esprit a laissé aux hommes l'accomplissement de ce pieux devoir; mais Celui qui a fait le cœur des fils d'Adam sait que les grandes douleurs sont muettes. Et qu'auraient-elles à dire, et qu'aurait-on à leur répondre? Dieu seul reçoit nos tristes confidences, parce que Dieu seul peut nous révéler le secret de cette Loi impénétrable et nous donner la force de porter cette Croix sous le poids de laquelle le Dieu-Homme a senti plier ses épaules et la Mère de Dieu défaillir son cœur. La volonté de Jésus-Christ en a-t-elle été ébranlée? Le courage de Marie a-t-il fléchi sous le fardeau? Cette seule supposition serait déjà un blasphème. Quand le Mystère du salut aura été accompli, vous entendrez le grand Apôtre vous exhorter à fournir généreusement votre carrière « en fixant vos regards sur Jésus, Au» teur et Consommateur de la Foi, qui soutint la Croix avec » la joie qu'il s'était proposée à l'avance[1]. » Vous savez avec quelle ardeur le Sauveur appelait « le Baptême du » sang; et combien il lui tardait de rompre les entraves qui » le retenaient captif jusqu'à l'heure de sa délivrance, » l'heure de la mort[2]! » Mais le Seigneur a laissé à son disciple chéri et au fils adoptif de sa Mère, l'honneur de retracer les sentiments qui remplissaient son Cœur sacré et le saint Cœur de Marie : Jean a écrit sous la dictée du Saint-Esprit : « *Et bajulans sibi Crucem, exivit in eum qui* » *dicitur Calvariæ locum, Hebraice autem Golgotha, ubi cru-* » *cifixerunt eum* : Jésus portant sa Croix, alla au lieu » nommé le Calvaire et en hébreu le Golgotha, où ils le

[1] Per patientiam curramus ad propositum nobis certamen, aspicientes in Auctorem fidei et Consummatorem Jesum qui proposito sibi gaudio sustinuit Crucem confusione contempta. Heb. 12. — [2] Baptismo autem habeo baptizari et quomodo coarctor usquedum perficiatur! Luc, 12.

» crucifièrent [1]. » — *Stabat autem juxta Crucem Jesu Mater* » *ejus*. Or, debout au pied de la Croix, était la Mère de » Jésus [2]... »

Bajulans sibi Crucem, il la portait *pour Lui* cette chère et sainte Croix. S'il la remettait un instant au Cyrénéen, il agissait comme un roi qui permettrait à l'un de ses officiers de porter un trône étincelant d'or et de pierreries sur lequel il se préparerait à s'asseoir dans tout l'appareil de sa majesté. Y voyez-vous monter le Fils de Dieu? Il est revêtu de la pourpre précieuse de son sang, couronné de son diadème d'épines. La Terre sainte, la Grèce antique, le Monde romain, ont placé l'inscription royale au-dessus de sa tête [3], et lui amèneront bientôt de fidèles adorateurs qui baiseront la poussière de ses pieds [4].

Si à dix-huit siècles de distance, le malheureux Rousseau ne pouvait envisager sans se sentir ému le Christ mourant dont il avait déserté la bannière; si l'évidence des faits arrachait à son cœur flétri cet aveu suprême : « La vie et la » mort de Socrate sont d'un homme; la vie et la mort de » Jésus sont d'un Dieu [5], » faut-il être surpris, Chrétiens, de voir les spectateurs de la Passion se frapper la poitrine et dire en descendant du Calvaire : « Il était vraiment le Fils » de Dieu [6]! » Quelle révolution s'était donc opérée dans la pensée du Centurion et des Juifs eux-mêmes? Ils avaient vu la nature entière pleurer son Auteur, les rochers se fendre, le voile du Temple se déchirer, les tombeaux s'ouvrir; ils avaient assisté au tremblement de la terre, à l'éclipse du soleil. Mais ce qui dut exciter le plus leur attention au milieu de ce bouleversement universel, c'était le calme divin de Jésus et l'inaltérable sérénité de sa Mère. « Marie con- » servait tout en son cœur [7]. » Elle était debout au milieu des ruines : *Stabat autem.*

Stabat! Ce mot n'appartient plus à aucun idiome; on le

[1] Jean, 19. — [2] Id. ib. — [3] Id. ib. — [4] Pulverem pedum tuorum lingent. Is. 49. — [5] J.-J. Rousseau. — [6] Marc, 15. — [7] Luc, 2.

trouve dans le dictionnaire de tous les peuples civilisés. Avant qu'il n'eût été mis en musique par les plus célèbres compositeurs, les Pergolèse, les Haydn, les Hœndel, les Rossini, le Christianisme, qui est la religion du sentiment parce qu'il est la Religion de la vérité, l'avait imprimé dans tous les esprits, incrusté dans tous les cœurs. O précision sublime! le *Stabat* rappelle aux affligés leurs larmes, leurs plaies, leurs angoisses; aux Chrétiens, la loi du sacrifice, le secours de la grâce, l'onction de la piété; aux Catholiques, la résignation, le recueillement, la magnanimité de Notre-Dame-de-Douleur. Dans une église de village [1], nous avons assisté au chant de cette hymne de toutes les mélancolies et de toutes les consolations sur le cercueil d'un jeune homme. Nous croyons encore entendre le père qui menait le deuil, soupirer cette douce plainte : « Mon enfant, ce n'était » pas moi qui devais te conduire au cimetière; que Dieu » nous vienne en aide comme il a fait pour la Bonne » Vierge! »

Stabat juxta crucem. Elle était debout au pied de la Croix, *cette Croix de bois qui a sauvé le monde* [2]! Tout Sacrifice est composé d'un double élément, celui que l'on voit parce qu'il vient de la terre et celui qui échappe aux regards parce qu'il émane de Dieu, qui a institué le Sacrifice, expression parfaite de son domaine et de notre dépendance. Quoi de plus simple que l'élément terrestre du Sacrifice? C'était autrefois la chair des animaux qui était partagée ou brûlée par les enfants de Lévi et d'Aaron. C'est aujourd'hui un peu de pain et de vin qu'apportent sur un autel les prêtres selon l'ordre de Melchisédech. A la Croix, il n'y a qu'un Homme dont les regards s'éteignent dans le sang, qu'une Femme dont les yeux sont voilés par les larmes. Tous deux semblent nous dire par leur morne silence : « Vous qui passez par le chemin, écoutez et voyez s'il est

[1] A Saint-Loup-de-Naud, au diocèse de Meaux. — [2] Immortelle parole qui fut prononcée dans l'Assemblée Constituante.

» une douleur pareille à notre douleur [1] ! » Mais ce Sang qui tombe à terre lave les péchés de l'ancien monde et tous les péchés des races futures. C'est lui qui était caché sous le sang des victimes d'Israël et qui ne cesse de couler par d'innombrables canaux dans les veines du corps de l'Église. « Dieu était en Jésus-Christ se réconciliant l'univers [2]. » Le Christ, Fils de Dieu, était « le Pontife qui entrait dans » le Saint des Saints après avoir trouvé la Rédemption éter- » nelle [3]. » Jésus, Fils de la Vierge, était la Victime qui expiait nos révoltes en poussant l'obéissance jusqu'à la mort, la mort de la Croix [4] !

Stabat autem juxta crucem Jesu. Mais les larmes de Marie, qui seraient inefficaces pour laver la terre de ses souillures, reçoivent une vertu merveilleuse du Sang Divin auquel elles viennent se mêler. Tous les Saints porteront les stigmates du Sauveur dans une chair coupable et diront avec saint Paul : « J'accomplis dans mon corps ce qui reste à souffrir à » Jésus-Christ [5]. » La Vierge Immaculée les portera seule dans sa chair virginale; seule, la Mère de Dieu participera dans son âme très-pure aux souffrances du Rédempteur. Toutes les classes de pécheurs et de pénitents sont réunies auprès de la Croix; Marie représente l'innocence originelle. Notre Médiatrice est debout pour nous offrir au Médiateur comme Jésus est suspendu entre le ciel et la terre pour nous offrir à son Père. C'est pour remplir cet auguste ministère que Dieu l'a appelée au Calvaire; elle a obéi à la vocation divine. Dieu lui a dit : « Ne vous éloignez pas avant que l'Hostie ne soit immolée; » elle y est demeurée jusqu'à la fin : *Stabat!* Dieu a continué : « Je vous redemande » tous mes dons. Vous avez hésité autrefois à les accepter; hési- » terez-vous à me les rendre? » Elle lui a répondu dans son Cœur : « Vous me les aviez donnés, vous me les reprenez, que votre Saint Nom soit béni [6] ! » Le Seigneur lui a dit en-

[1] Jérémie, Lament. 1. — [2] II Cor. 5. — [3] Heb. 9. — [4] Philip. 2. — [5] Coloss. 1. — [6] Job, 1.

fin : « Offrez-moi le Fruit béni de vos entrailles. Présentez-
» moi le véritable Agneau Pascal ; signez dans son Sang le
» pacte de l'Alliance [1]. Ève de la Rédemption, faites pour le
» salut du monde ce que l'Ève antique fit pour sa ruine.
» Soyez la réparatrice du péché comme l'Adam nouveau en
» est le réparateur ! Vous avez partagé sa dignité autant qu'il
» était possible à une pure créature ; partagez la terrible
» fonction de son Sacerdoce [2]. Vous avez fourni la matière
» du sacrifice : ô Vierge ! c'est de votre Cœur qu'a été formé
» le Cœur de Jésus : ô Mère de mon Christ ! Consentez-vous
» à faire l'immolation de votre Fils ? Porterez-vous l'obéis-
» sance jusqu'à la mort, la mort de la Croix ?... — Ache-
» vez, ô Père ! ne faut-il plus que mon consentement pour
» livrer mon Fils à la mort ? Je le donne, puisqu'il vous
» plaît ; je suis ici pour souscrire à tout ; mon action vous
» fait voir que je suis prête : *Fiat mihi secundum verbum*
» *tuum !* Ne vous contentez pas de le frapper ; prenez *votre*
» *glaive* pour percer mon âme, déchirez toutes mes entrail-
» les, *arrachez-moi* LE CŒUR en m'ôtant ce Fils Bienaimé [3] ! »

CONSUMMATUM EST !
LE MONDE EST SAUVÉ [4] !

Lorsque Charles-Quint s'embarqua pour sa fameuse expédition de Tunis, il remarqua des symptômes de division parmi les principaux officiers de la flotte qui allait attaquer Barberousse jusque dans le repaire de la piraterie. Il réunit tous les chefs autour de son trône et leur montra en silence un grand Crucifix qu'il élevait de toute sa force au-dessus de l'assemblée. Puis il prononça ces mémorables parobles : « Notre-Seigneur Jésus-Christ sera le chef et le capitaine » de cette glorieuse, sainte et honorable entreprise ! » On se sépara, on comprit ; le bon droit triompha. Il est permis

[1] S. Bernard, sermon de la Présentation. — [2] S. Aug. — [3] Bossuet, sermon sur la Compassion de la Sainte Vierge. — [4] Jean, 19.

de douter, mes frères, qu'aucune voix humaine ait aujourd'hui assez d'ascendant pour ramener la concorde au sein de l'État et de l'Église. Vous seule, ô Marie, pouvez, avec une irrésistible autorité, présenter aux Chrétiens divisés le Dieu qui rapproche les esprits et les cœurs. Ah! le beau triomphe, et qu'il est digne de vous, Notre-Dame-des-Victoires!

22 MAI.

L'ADOPTION MATERNELLE.

Cum vidisset ergo Jesus Matrem et Discipulum stantem quem diligebat, dicit Matri suæ : Mulier, ecce Filius tuus.

Lors donc que Jésus eut vu sa Mère, et auprès d'elle le Disciple qu'il aimait, il dit à sa Mère : Femme, voilà votre Fils.

Saint Jean, ch. XIX, v. 26.

Vous travaillez à sauver les âmes : ô l'œuvre excellente! Cette âme a faim et soif de Dieu ; vous lui rompez le pain de la Parole et vous la conduisez à la source de la Grâce. Elle est dépouillée de son innocence baptismale ; vous la revêtez de Jésus-Christ[1] comme d'une robe de gloire[2]. Elle est étrangère sur la terre; vous la recueillez dans le sein de l'Église. Elle était captive ; vous l'avez affranchie; malade, vous avez pansé ses plaies; morte, vous l'avez ressuscitée. Je vous le dis, cette œuvre n'est point de la terre, ni du temps ; mais du Ciel et de l'Éternité. Ce n'est point là l'ouvrage de l'homme, c'est celui de Dieu qui vous appelle à récolter avec lui les fruits précieux de l'Arbre de la Croix.

S'il en est ainsi du chrétien qui pratique la miséricorde spirituelle, que dire donc, mes frères, de la Vierge Bienheureuse qui a participé activement à la divine Rédemption des hommes? Au Calvaire, l'œil ému de la Foi embrasse l'Infini. Le Sauveur lui-même nous explique la cause première de son Sacrifice : « Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a livré son Fils Unique[3]. » Et saint Bonaventure ne craint pas d'associer à l'action souveraine du Père qui est aux Cieux l'action surhumaine de la Mère qui est à la Croix :

[1] Christum induistis. Galat. 3. — [2] Stolam gloriæ. Eccli. 6. — [3] Jean, 3.

« Marie a tant aimé le monde qu'elle lui a livré son Fils unique[1] ! »

Au Calvaire, la ressemblance de Jésus, le Saint de Dieu, et de Marie, la Vierge sans tache, prend encore des caractères beaucoup plus frappants. Une auguste Victime a voulu accompagner la Victime adorable ; une Vierge-Mère s'est immolée avec un Homme-Dieu, « Notre-Seigneur m'a aimé, et » il a offert pour moi une satisfaction surabondante[2] ; » Notre-Dame m'a aimé, et elle a souffert pour moi le plus affreux des martyres.

Marie n'a-t-elle pas assez répondu aux desseins de Dieu sur elle, mes frères? n'a-t-elle pas épuisé le Calice amer de la vie? n'a-t-elle pas dépassé toutes les limites de la souffrance? n'est-elle pas mûre pour le Ciel? Ne vous semble-t-il pas qu'après avoir été associée à toutes les épreuves de Jésus, elle doive aussi partager les gloires de sa vie nouvelle? Non, non, il n'en sera pas ainsi. L'aurore de la grâce et du salut avait précédé la venue du Soleil de justice : il va s'éteindre dans les ténèbres de la mort, mais il nous laissera un prolongement de ses célestes rayons en nous laissant la Servante du Seigneur. Où la Mère de l'Homme de douleurs disparaît, nous voyons commencer la mission de la Mère des hommes rachetés par le Sang de son Fils. Placée aux deux extrémités de la carrière du Verbe Incarné, elle répandait sur nous les premières bénédictions de Jésus naissant; Jésus mourant nous la lègue au Calvaire comme une bénédiction suprême.

Plaignez avec moi, Chrétiens, nos frères séparés qui méconnaissent la plus touchante des créations du Cœur de Jésus. Je ne parle point ici de ceux que la conséquence de leur principe a précipités dans les abîmes du septicisme; je m'adresse à ceux qui adhèrent à leurs anciennes professions de foi, par exemple à la Confession d'Augsbourg ou de Poissy, aux trente-neuf Articles de l'Église anglicane, et je

[1] S. Bon, *Miroir de la Bienheureuse Vierge.* — [2] Galat. 2.

leur dis : le Nom du Christ vous est encore cher ; la sainteté de son Évangile parle à vos âmes ; vous l'adorez à Bethléem, quand il repose sur le Cœur de Celle qui est la plus grande de toutes les créatures ; vous donnez des larmes au récit de ses souffrances quand vous le considérez attaché à la Croix d'où son dernier regard tombe sur la Mère de douleur. Vous ne pouvez lire sans attendrissement dans l'Évangile de saint Jean ces discours d'après la Cène où vous vous sentez tellement subjugués par l'élévation de sa pensée, et tellement pénétrés par l'onction de sa parole, que vous dites avec nous : Voilà une des belles preuves de sa Divinité ; ce langage est un écho des Cieux, et Jésus lui-même ne parla jamais autant en Fils de Dieu qu'au moment où il allait endurer les souffrances du Fils de l'Homme. Mais quelles sont les idées qui se présentent à votre esprit, lorsque vous arrivez aux célèbres versets du dix-neuvième chapitre où nous voyons le Rédempteur, selon l'expression de saint Ambroise, différer le salut du monde, plutôt que d'expirer sans rendre à la piété filiale le plus bel hommage que jamais elle ait reçu? Comment expliquez-vous ce legs si tendre qui, renouant les liens que la mort va rompre, console autant qu'il peut l'être, l'inconsolable amour maternel? Si vous rejetez la tradition unanime du monde catholique qui a vu dans l'Apôtre bien-aimé, la personnification de tous les vrais fidèles[1] ; si vous n'apercevez dans cette recommandation solennelle que l'intention vulgaire d'assurer la vie matérielle de Marie, vous prêtez au Seigneur une préoccupation superflue : les saintes Femmes, les premiers Chrétiens, les Disciples de son Fils n'eussent pas refusé à la Vierge Bienheureuse le morceau de pain de chaque jour ; ses mains continuèrent du reste de le gagner encore aussi bien que celles de la Femme Forte[2], et dans le séjour de la gloire aussi bien que dans l'humble

[1] Carne Mater capitis nostri, spiritu Mater membrorum ejus. S. Aug. — Maria non solum est Mater Christi, sed etiam Mater omnium Fidelium universalis. S. Bonav., *Miroir de la B. Vierge*, leçon 10. — [2] Prov. 31.

maison de Nazareth, le Dieu qui gouverne tout par sa Providence n'oublia jamais de pourvoir sa Mère du vêtement qu'il donne aux lis des champs, de la nourriture qu'il envoie aux oiseaux du Ciel. Pouvez-vous supposer que dans les sept Paroles du Christ en Croix il y en ait six qui contiennent des mystères adorables, et que ce soit précisément celle dans laquelle il réunit ce qu'il a le plus aimé, Jean et Marie, qui ne renferme plus pour nous aucune signification?

J'ajoute que l'expérience de tous les siècles me démontre la fausseté de votre interprétation. Notre Sauveur nous a laissé cette décisive sentence : « Recueille-t-on des raisins » sur les épines ou des figues sur les ronces? Tout arbre » bon produit de bons fruits, et tout arbre mauvais de mau» vais fruits. Un arbre bon ne peut produire de mauvais » fruits, et un arbre mauvais de bons fruits. Tout arbre » qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. » Vous connaîtrez donc l'arbre à ses fruits [1]. » Je sais bien quels fruits de salut vos pères cueillaient avec les nôtres sur cet arbre, qui nous a donné le délicieux fruit de vie, et je ne me représente que trop l'étonnement douloureux dont furent saisis ces vieux Chrétiens, s'ils ont pu, dans la céleste Patrie, être les témoins des efforts désespérés avec lesquels vous avez cherché à déraciner l'Arbre merveilleux [2] du Jardin de l'Église; mais Celui qui sait le nombre des cheveux de votre tête [3] est aussi le seul qui puisse savoir ce que vous avez ôté de secours à la vertu, de charmes à la piété, de consolations au malheur, de ressources au désespoir, en ôtant aux hommes la Mère que Dieu leur avait donnée. N'avez-vous jamais vu d'orphelin tendre ses mains suppliantes vers cet Enfant-Dieu, le seul protecteur que l'orphelin ait jamais rencontré [4], vers cette Mère immortelle à

[1] Matt. 7. — [2] Maria arbor vitæ. S. Jean de Damas. — [3] Sed et capilli capitis vestri omnes numerati sunt. Luc, 12. — [4] Orphano tu eris adjutor. Ps. 10 (*Heb.*).

laquelle la sienne l'avait légué avant de mourir, comme Jésus avait légué Jean à sa Mère ; de mariniers après un naufrage apporter à Marie l'hommage de leur reconnaissance filiale, et verser des larmes de joie à ses pieds comme vous en avez versé vous-mêmes en retrouvant sous le toit paternel une mère que vous n'espériez plus revoir ; des jeunes gens, des jeunes personnes placer leur innocence, le plus précieux des biens, sous la sauvegarde de la Vierge des Vierges ; des épouses, des mères lui recommander ce qu'elles ont de plus cher au monde, un mari, des enfants? Vous admirez comme des chefs-d'œuvre qui défient toute contre-façon, les prodiges de dévouement de nos milliers de Religieuses ; mais vous ne recherchez pas le principe inspirateur de ces miracles de la charité. Croyez-vous que ces nobles servantes de nos misères trouvent en elles-mêmes ou auprès des hommes un aliment au feu sacré qui les dévore? Parce que vous ne voyez en elles aucune des faiblesses de leur sexe, de leur âge, de leur condition ; parce qu'elles méprisent toutes les séductions de la gloire, de la beauté, de la fortune, ont-elles donc une nature différente de celle des femmes protestantes? Vous les appelez de *bons Anges* : quel témoignage rendu à la sainteté de leurs actions, à la tendresse de leur cœur! Mais ôtez-leur l'accès de l'Arbre de Vie, leurs rapports de tous les instants avec la Mère de Dieu qu'elles ne nomment que leur chère Mère ; ôtez-leur le vrai Fruit de Vie qui est né de la Vierge-Marie [1], le Corps et le Sang du Seigneur qui ont été formés de la plus pure substance de son Cœur, et il ne vous restera que de faibles femmes, et vous n'aurez plus que des filles d'Ève et d'Adam, que l'Ève régénérée ne couvrira plus de son égide maternelle, que l'Adam réparateur ne nourrira plus de sa Chair adorable.

« C'est de la superstition ! » dites-vous. Je vous rends cette justice ; vous ne nous appelez plus des idolâtres ; vous

[1] Ave verum corpus natum de Maria Virgine. Hymne de l'Église.

savez fort bien que c'est le Verbe incarné que nous adorons sous les voiles Eucharistiques. Vous avez renoncé à dire que nous rendons un culte au bois, à la pierre, aux métaux; vous reconnaissez que si nous nous servons des portraits de nos pères dans la foi, les marques d'affection et de respect que nous leur donnons se rapportent non à leur image, mais à eux-mêmes. Cependant à vous en croire, nous aimons les pratiques superstitieuses. L'Église les a en horreur encore plus que vous. Ses cérémonies les plus populaires renferment le sens le plus profond. Vous chassiez les idoles, disiez-vous, et vous convenez vous-mêmes que « le Dieu du Cœur » ne vous fait plus entendre sa voix, que vous avez perdu le secret de la vie intérieure! Ah! vous avez cru, en réduisant vos temples *à quatre murs* où l'on se réunit une fois par semaine, pour entendre une lecture plus ou moins évangélique et y réciter des Psaumes, ou en certains autres jours pour y manger une bouchée de pain et y boire un verre de vin; vous avez cru dire simplement adieu aux Beaux-Arts, et vous avez vu, avec le Corps de la Religion, s'éloigner tout ce qui en fait l'Ame, l'Oraison, la Croix, la Vierge, les Saints, et le Dieu de la Vierge et des Saints que nous recevons dans l'Eucharistie Divine. Étrange Religion que la vôtre, il faut en convenir, puisque vous n'avez su amonceler que des ruines! Étrange superstition que la Religion Catholique, qui a couvert le monde des sanctuaires de la piété et des monuments de la charité! Vous l'avez voulu, ô mon Dieu! Le vrai, le beau, le bon sont inséparables, et quand l'erreur coupe un arbre par la racine, il ne faut plus chercher sur cet arbre la beauté des feuilles et des fleurs, il ne faut plus en attendre de bons fruits. Quelle pierre de touche vous nous avez donnée pour discerner votre Église des sectes qui l'ont quittée, quand vous nous avez recommandé de nous garder des faux Prophètes, en nous disant : « C'est par leurs fruits que vous les » reconnaîtrez [1]. »

[1] Matt. 7.

Mais je vais encore plus loin ; je veux m'adresser à votre conscience. La société domestique est le vrai fondement de la société civile. On ne peut toucher à la constitution de la famille sans compromettre le bonheur des individus et la sûreté des États. Le Fils de Dieu ne s'est pas borné à exclure de son sein la polygamie et le divorce, ces deux fléaux de la famille antique ; il l'a ramenée à sa sainteté première en obligeant l'homme à respecter dans sa compagne l'image d'une Mère de Dieu, et en offrant à la femme réhabilitée la glorieuse Vierge Marie comme le Modèle de toutes les vertus et de tous les dévouements. L'institution divine du Mariage chrétien a sanctionné les devoirs et consacré les droits du Père, de la Mère, de l'Enfant, ces trois termes dont se compose l'unité de la famille. Ce Sacrement si grand par lui-même l'est encore bien davantage par l'excellence du Mystère qu'il nous représente de l'Union de Jésus-Christ et de son Église [1].

Jésus-Christ a aimé l'Église jusqu'à se sacrifier pour elle [2]. Il a signé de son Sang le contrat de l'Alliance immortelle. Il l'a dotée de tous les trésors de son Père, la Vérité, la Charité, la Grâce. Il lui a promis que son Saint-Esprit, l'Habitant des cieux, deviendrait l'Hôte de la terre, qui inspirerait ses décisions, dirigerait son gouvernement, résiderait dans l'âme des Pasteurs pour faire d'eux des Docteurs et des Pères, dans celle des Fidèles pour éclairer leur conscience, adoucir leurs peines, et former lui-même les prières qu'ils font monter jusqu'à l'Autel sublime du Ciel. Il a dit à son Église : « Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me » méprise [3]. Allez, enseignez tous les peuples. Et voilà que » je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation » des siècles [4]. »

La beauté de l'Église est comme celle de l'Époux, toujours ancienne et toujours nouvelle. Les hérésies, les schismes, les philosophies, se déchaîneront contre l'indestructible

[1] Éphés. 5. — [2] Id. ib. — [3] Luc, 10. — [4] Matt. 28.

colonne de la vérité : « Cette enclume, disait Théodore de » Bèze, a usé bien des marteaux. » Les législations, les pouvoirs, les passions, se ligueront pour anéantir le pacte divin sans arriver jamais à ôter un point au dépôt de la foi, un article au code de la morale, une virgule au Saint Évangile[1]. Vingt siècles sont passés sur la tête de l'Épouse, et il n'y a pas « une ride à son front, une tache à sa robe nuptiale, et » elle paraît devant Dieu toujours irrépréhensible, toujours » sainte, toujours éclatante de gloire[2]. »

Dans la famille du Sauveur, tous les hommes sont frères. Les premiers chrétiens échangeaient entre eux ces doux noms de *frère* et de *sœur*. La vie monastique qui perpétue parmi nous l'âge d'or de l'Église n'admet point d'autre appellation. Quand j'ai paru ici pour la première fois, je vous eusse contristés, mes frères, si je vous eusse nommés *Messieurs*. Les pécheurs nous affligent par leurs scandales, ils ont perdu la charité ; les sectaires nous désolent par leur obstination, ils ont perdu la vérité ; nous ne voyons en eux que des frères errants, mais des frères bien-aimés. Quand nous parlons du Vicaire de Dieu sur la terre, catholiques ou protestants, nous disons : le Pape, *le Père !* Il n'y a de différence que dans l'accent avec lequel nous prononçons le nom de celui qui représente aux yeux de tous le Père qui est aux Cieux. O commerce admirable du ciel et de la terre ! le Fils de Dieu est devenu le Fils de l'Homme, et il n'a pas dédaigné de nous appeler ses frères[3], et il nous a fait une douce loi de nommer son Père Notre Père ! Et nous avons reçu l'Esprit des enfants qui crie en nous : Père ! Père ! *Abba Pater*[4] !

Mais jusqu'à présent je ne vois dans la famille du Sauveur que deux des termes de la famille humaine : le Père, les Enfants. Pourquoi refusez-vous de croire, ô nos frères séparés, que le Fils de Dieu a complété son œuvre ? Vous sous-

[1] Matt. 28. — [2] Éphés. 5. — [3] Non confunditur fratres eos vocare. Heb. 2. — [4] Rom. 8.

crivez avec nous à cette Profession sublime de foi : Oui, nous avons cru à l'amour : *et nos credidimus caritati*[1]. Seulement nous ne croyons pas avoir le droit de mutiler cette glorieuse confession de la Foi apostolique. Vous croyez à l'amour qui fait de nous des frères de Jésus en effaçant le péché originel dans le saint Baptême; nous croyons à l'amour qui nous rend ce titre dans le Sacrement de Pénitence quand nous avons eu le malheur de le perdre par le péché actuel. Vous croyez à l'amour qui a été crucifié pour nous sur le Calvaire; nous croyons à l'amour qui a immortalisé son sacrifice sur l'Autel. Vous croyez que le Père de Notre-Seigneur nous a adoptés pour ses enfants, nous croyons que la Mère de Dieu a partagé avec le Père ce privilége si consolant pour nous. Le Sauveur pouvait-il nous accorder ce bienfait? Qui de vous oserait le nier? L'a-t-il fait? Oui, puisqu'en le faisant il nous donne une marque merveilleuse d'amour, et que nous croyons au Dieu qui nous a aimés au delà de toute expression, de tout sentiment, qui nous a aimés jusqu'à la folie de la Croix[2], qui nous aime à perpétuité sur la Terre et dans le Ciel, *in finem dilexit eos*[3]. Laissez-moi vous le dire, « ce » n'est pas ainsi que l'on invente[4]. » L'homme si puissant pour le mal a pu détruire la Confession, la Messe, la Communion; mais il n'y avait que Dieu qui pût nous laisser le Pardon des péchés, l'Hostie de propitiation, le Pain des Ames. L'homme a pu porter l'aveuglement jusqu'à croire que la Famille du Seigneur n'avait pas besoin de l'action tutélaire de Notre-Dame; mais il n'y avait que Dieu qui pût vouloir que sa Mère devînt la nôtre.

Cum vidisset ergo Jesus Matrem : DONC, Jésus vit sa Mère, cette Mère infortunée sous les yeux de laquelle on partageait les vêtements de son Fils, sans diviser toutefois la robe sans couture qu'elle lui avait, selon toute vraisemblance, tissue de ses propres mains et qui était une belle image de l'Unité de son

[1] I Jean, 4. — [2] I Cor. 1. — [3] Jean, 13. — [4] Rousseau.

Église. Ah! si le Seigneur retrouve toute la puissance de sa voix pour montrer qu'il quitte volontairement la vie et qu'il la reprendra quand il lui plaira[1], il retrouve aussi toute la divinité de son regard pour contempler une fois encore sa Mère bien-aimée. Il va écrire le dernier article de son Testament, nous donner le gage suprême de l'amour, nous léguer à tous cet inappréciable bienfait, UNE MÈRE!

Dicit Matri suæ: Mulier. « Il dit à sa Mère : Femme! » Ne vous étonnez pas de cette expression, mes frères; par un sentiment de respect, les Hébreux ne donnaient pas au Seigneur le Nom incommunicable de Jéhovah; le même sentiment les empêchait aussi de donner à leurs mères le nom le plus saint qui soit dans la langue des hommes après le Nom du Seigneur; et le terme dont se sert le Fils de Dieu correspond aux expressions honorifiques qu'employaient nos aïeux quand ils parlaient à leurs parents[2].

« VOILA VOTRE FILS!

« O Femme affligée à qui un amour infortuné fait éprou-
» ver jusqu'où peut aller la compassion d'une Mère; cette
» même tendresse dont vous êtes à présent si vivement tou-
» chée pour moi, ayez-la pour Jean, mon disciple et mon
» bien-aimé, ayez-la pour tous mes fidèles que je vous re-
» commande en sa personne, parce qu'ils sont tous mes
» disciples et mes bien-aimés[3]. » « Je ne prie pas pour eux
» seulement, mais encore pour ceux qui doivent croire en
» moi par leur parole... afin que tous ne soient qu'un et
» qu'ils soient consommés dans l'unité... Je leur ai fait
» connaître votre nom, et je leur ferai connaître, afin que
» l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux et que je sois

[1] Ego pono animam meam ut iterum sumam eam. Nemo tollit eam a me: sed ego pono eam a meipso, et potestatem habeo ponendi eam: et potestatem habeo iterum sumendi eam. Jean, 10. — [2] Monsieur et mon très-honoré père. — Madame et ma très-chère mère. — [3] Bossuet, 2e sermon sur la Compassion de la Sainte Vierge.

» en eux tout entier [1]. » Vous voudriez donner votre vie » comme je vais donner la mienne pour expier les crimes » de notre race. Le Père s'est contenté de l'immolation » de votre Cœur; vous aurez une postérité immortelle, et » la volonté de Dieu s'accomplira par vos mains [2]. Il est » vrai qu'une mère qui a un fils n'adopte point un enfant » étranger, mais l'ordre dans lequel vous êtes placée n'a » rien de commun avec l'ordre auquel sont soumises les » autres filles des hommes. Vous avez été associée à la Pa- » ternité divine dans mon Incarnation; soyez associée à la » Paternité adoptive du Très-Haut en cette heure sainte » où mes Disciples ne lui apparaîtront plus que comme » transfigurés par ma Rédemption. Voulez-vous, ô ma Mère, » que les fils de Dieu [3] soient les vôtres? Le voulez-vous?

» JE LE VEUX, FIAT! »

O Mère de Dieu, vous consentez donc à être ma mère! Mon âme glorifie le Seigneur et mon cœur a tressailli de joie en Dieu mon Sauveur. Il a jeté un regard de compassion sur ma misère, il a vivifié ma mort, il m'a appelé du néant. Tous les peuples proclameront mon bonheur, car le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. Un Dieu est mon père, un Fils de Dieu mon frère, une Mère de Dieu ma mère. O que son Nom est Saint, et que je voudrais qu'il fût sanctifié sur la terre comme il l'est dans les Cieux! Miséricorde du Seigneur, miséricorde de Jésus, miséricorde de Marie, vous vous étendrez d'âge en âge sur les générations humaines! O Dieu! vous avez placé la Puissance dans votre main, vous avez déployé la force de votre bras victorieux quand vous avez envoyé au milieu de nous le Triomphateur d'Israël; vous la déploierez encore quand la France et le monde mettront leur appui dans Notre-Dame-des-Victoires! Vous avez dissipé les rêves brillants de ceux qui s'enivraient

[1] Jean, 17. — [2] Is. 53. — [3] Dedit eis potestatem Filios Dei fieri. Jean, 1.

dans les illusions de l'orgueil; leur sceptre a volé en éclats; leur science s'est évanouie en un peu de fumée : mais vous avez ouvert un asile aux petits et aux humbles dans le divin Cœur de votre Fils et le saint Cœur de sa Mère! Vous avez chassé les riches : leur or a glissé de leurs doigts « comme le vil cristal de l'eau durcie par le froid » qui ne fait que salir les mains qui le touchent[1], » et vous avez donné aux déshérités de ce monde les biens que le monde ne saurait leur donner, la Vérité, l'Amour, l'Onction, la Grâce, l'Espérance dont les désirs seront satisfaits[2], votre Fils Jésus, votre Esprit-Saint et la Mère de votre divin Fils et l'Épouse de votre Saint-Esprit? Vous vous êtes souvenu de vos anciennes miséricordes et vous nous avez adoptés pour enfants, et la Mère de bonté nous a reconnus pour ses fils. Les voilà les promesses que vous aviez faites à Abraham; nos pères les ont recueillies, et nous transmettrons ce céleste héritage à nos derniers neveux! Gloire à Dieu au plus haut des Cieux! Et sur la Terre paix aux hommes de bonne volonté, aux enfants de Dieu, aux enfants de Marie!

O Mère de Dieu! puis-je m'abandonner aux transports de l'allégresse pendant que vous m'achetez à un si grand prix[3]! Lorsque vous enfantiez Emmanuel, tous les échos de Bethléem répétaient l'hymne des Anges, et votre Cœur était inondé de ces joies que la pauvre Humanité ne croyait devoir jamais connaître. Maintenant, les temps sont bien changés. Vous ne cessez point d'être « la Vierge revêtue du soleil; la lune est » encore sous vos pieds; la couronne des douze étoiles brille » toujours sur votre tête[4] » : mais vous êtes devenue cette mystérieuse femme de l'Apocalypse qui ressent pour la première fois les douleurs de l'enfantement[5]. En vous apportant les félicités maternelles, la naissance du Messie n'ôta

[1] Bossuet. — [2] Spes autem non confundit. Rom. 5. — [3] Empti estis pretio magno. I Cor. 6. — [4] Apoc. 12. — [5] Clamabat parturiens, et cruciabatur ut pareret. Id. ib.

rien à vos félicités virginales. Quand vous enfantez des pécheurs, j'entends les cris de votre Cœur souffrant, je le vois se déchirer, se briser et saigner sous la main de la douleur. Eh quoi! vous perdez le Fils unique, le Christ du Seigneur et vous recevez en échange le Fils de Zébédée, le pêcheur des lacs de la Galilée! C'est Jésus que l'on vous enlève et c'est moi que l'on vous donne dans la personne de Jean! « C'est ainsi » que vous enfantez les fidèles. Ces paroles de votre Fils en- » trent dans VOTRE CŒUR comme un glaive tranchant et y pé- » tent jusqu'au fond, avec une tristesse excessive, un amour » de Mère pour tous les chrétiens. Ainsi l'on peut dire que » vous nous enfantez D'UN CŒUR navré par la violence d'une » affliction extrême. Et lorsque nous paraissons devant vous » pour vous nommer notre Mère, vous vous rappelez cette » recommandation sacrée par laquelle Jésus-Christ vous » établit dans cette qualité, de sorte que vos entrailles s'é- » meuvent sur nous comme sur les enfants de votre douleur.

» Je me souviens ici, Chrétiens, dit toujours Bossuet, que » saint Paulin, évêque de Nole, parlant de sa parente sainte » Mélanie, à qui, d'une nombreuse famille, il ne restait plus » qu'un petit enfant, nous peint sa douleur par ces mots : « Elle était, dit-il, avec cet enfant, reste malheureux d'une » grande ruine; qui, bien loin de la consoler, ne faisait » qu'aigrir ses douleurs, et semblait lui être laissé pour la » faire ressouvenir de son deuil, plutôt que pour réparer » son dommage[1]. » Ne vous semble-t-il pas, mes frères, que ces paroles ont été faites pour représenter le Mystère de *la Transfixion* de Marie : Voilà votre Fils, dit Jésus, *ecce Filius tuus*? « Ah! c'est ici, dit-elle, le dernier adieu; mon Fils, » c'est à ce coup que vous me quittez; mais hélas! quel fils me » donnez-vous en votre place? Et faut-il que Jean me coûte si » cher? Quoi, un homme mortel pour un Homme-Dieu! Ah!

[1] Unico tantum sibi parvulo, incentore potius quam consolatore lacrymarum, ad memoriam potius quam ad compensationem affectuum derelicto. *Épître 29 à Sévère*, p. 180.

» cruel et funeste échange! triste et malheureuse consola-» tion[1]! »

Le Calvaire a été notre berceau, Chrétiens[2]. Toutes les fois que nous nous approcherons de Dieu, il nous verra couverts du Sang de son Fils. Toutes les fois que nous nous approcherons de Marie, elle verra en nous d'autres Bénoni, les fils de ses larmes, les frères du Joseph divin. Elle se reportera au moment si terrible pour la Mère selon la nature, si consolant pour la Mère selon la grâce, qui la vit recueillir le dernier vœu et le dernier soupir du Fils de Dieu. Je me le représente cet instant suprême où le Seigneur a pensé à moi en même temps qu'il pensait à sa Mère; où ne trouvant plus rien dans les Écritures qu'il n'eût accompli; plus rien dans nos péchés qu'il n'eût réparé; plus rien dans son Cœur qu'il ne nous eût donné, il apposa le dernier sceau à tous les arrêts de la justice, à tous les gages de la miséricorde, à toutes les créations de la tendresse. Je le vois pencher sa tête et rendre son âme à son Père. Il nous quitte, mais il ne nous quitte pas tout entier, puisqu'il nous laisse sa Mère..... !

Voilà la Terre Sainte où est cachée la perle sans prix! Qui l'en tirera?

Voilà le rocher du Calvaire qui recèle dans son sein la source de la Grâce! Où est la verge de Moïse qui fera jaillir l'eau vive au milieu du désert?

Voilà le fruit de vie! Qui nous le cueillera?

« Seigneur Très-Saint, Seigneur Tout-Puissant, Seigneur » immortel[3], » votre âme est descendue aux limbes; votre Corps est resté à la Croix : « le salut du monde y est attaché;

[1] Bossuet, 1er sermon sur la Compassion de la Sainte Vierge. — [2] Filii Calvariæ sumus. Tertullien.

[3] Ἅγιος ὁ Θεός,
Ἅγιος ἰσχυρός,
Ἅγιος ἀθάνατος
Ἐλέησον ἡμᾶς.

Chant de l'Église grecque conservé par l'Église latine pour l'adoration de la Croix, dans l'Office du Vendredi-Saint.

» donnez-nous le salut, ô Fils de Dieu! Ayez pitié de nous, » ô Jésus[1] ! »

Vous venez d'assister, mes frères, au trépas du Sauveur : assistez à la naissance de l'Église. Voyez-la sortir des Plaies du nouvel Adam endormi sur l'Arbre de la Croix. Depuis combien d'années l'épée de la douleur est-elle suspendue sur la tête de Marie? Depuis combien d'heures sent-elle ses pointes acérées déchirer toutes les fibres de son Cœur? Cependant la Prophétie de Siméon n'a pas encore été remplie à la lettre. Marie sent le tranchant du glaive s'enfoncer de plus en plus dans son Ame. Un soldat ouvre avec sa lance le Côté de Jésus, et du même coup TRANSPERCE LE CŒUR de sa Mère. Par le miracle d'un amour qui se survit à lui-même, le Sang et l'Eau jaillissent du côté entr'ouvert de Jésus[2], et Marie frappée au Cœur d'une blessure mortelle[3], puise dans cette Eau, dans ce Sang le principe d'une nouvelle vie, et la force de recommencer une nouvelle existence en faveur des nouveaux-nés de son Cœur et du Cœur de Jésus.

Méditons, mes frères, le conseil que nous donne l'Ecclésiastique : *Gemitus Matris tuæ ne obliviscaris*[4], « n'oubliez » pas les gémissements de votre Mère. » Dans les tentations

[1] Ecce lignum Crucis, in quo salus mundi pependit. *Même Office.*

[2] A la manière dont saint Jean mentionne cet écoulement mystérieux, et aussi d'après le sentiment de toute l'antiquité, nous devons reconnaître ici quelque chose de plus qu'un fait purement physique. Richter observe que l'abondance de sang et d'eau qui jaillit de la plaie, *non, ut in mortuis fieri solet, lentum et grumosum, sed calentem adhuc et flexilem, tanquam ex calentissimo misericordiæ fonte*, doit être regardée comme surnaturelle et profondément symbolique. (Le cardinal Wiseman, *Discours sur les rapports entre la science et la religion révélée*, 3e discours.)

[3] Toute l'antiquité convient également que la Sainte Vierge n'a pu survivre à son Fils que par un grand miracle. Ses douleurs, *vastes comme la mer*, et sa tendresse, qui n'avait point été affaiblie par le péché originel, la placent au-dessus de toute comparaison humaine, et cependant on a vu des mères mourir de douleur. Dans la Passion, le Sang divin de Jésus a ranimé ses forces, comme à la Pentecôte le Saint-Esprit a enflammé son courage.

[4] Eccli. 7.

violentes, lorsque vos forces sont presque abattues, que vos pieds chancellent dans la voie droite, souvenez-vous des pleurs de Marie. « Misérable, s'écrie l'Évêque de Meaux, » que veux-tu faire? Veux-tu élever encore une Croix pour » attacher Jésus-Christ? Veux-tu faire voir à Marie son Fils » crucifié encore une fois, couronner sa tête d'épines, » fouler aux pieds, à ses yeux, le Sang du Nouveau-Testa- » ment, et, par un si triste spectacle, rouvrir encore toutes » les blessures de son amour maternel[1]? »

Si je vous oublie, ô Cœur de Marie, que ma droite s'oublie elle-même; que ma langue s'attache à mon palais, si je ne me souviens pas de vous et si je ne vous nomme point au commencement de toutes mes joies[2]! « Si quelqu'un » n'aime point Notre-Seigneur-Jésus-Christ, qu'il soit ana- » thème, disait le grand Apôtre[3]. » Mais, comme s'il eût regretté de s'être laissé emporter par l'ardeur de son zèle, il ajoutait aussitôt : « Que la grâce de Notre-Seigneur-Jésus- » Christ soit avec vous. J'ai pour vous tous une charité sin- » cère. » Qu'il serait coupable celui qui ne vous aimerait pas, ô Mère qui nous avez aimés jusqu'à nous sacrifier votre Fils, jusqu'à vous immoler vous-même pour nous! « On veut » trouver la vie dans ce que l'on aime[4] » : et quand on n'aime que les créatures, on ne trouve que la mort; mais aller par votre Cœur au Cœur de Dieu, c'est la paix, c'est la force, c'est le bonheur de notre pèlerinage, c'est le chemin de la vie éternelle. Ainsi soit-il.

[1] Bossuet, sermon pour la Fête du Rosaire. — [2] Ps. 136. — [3] I Cor. 16. — [4] S. Augustin.

23 MAI.

LA PIÉTÉ FILIALE.

Deinde dicit Discipulo : Ecce Mater tua! Et ex illa hora accepit eam Discipulus in sua.

Jésus dit ensuite au Disciple : Voilà votre Mère! Et depuis cette heure-là le Disciple la prit avec lui.

Saint Jean, ch. XIX, v. 27.

Si tous ceux que le Sauveur avait comblés de bienfaits se fussent donné rendez-vous au pied de sa Croix, toutes les avenues du Calvaire eussent été assiégées par cette immense multitude d'aveugles, de sourds, de muets, de paralytiques, d'infirmes, de lépreux, de malades, de malheureux, de possédés du démon auxquels il avait rendu la vue, l'ouïe, la parole, la vigueur, la consolation, l'espérance, la joie, la santé de l'âme et du corps. L'Évangile ne nous a conservé que la moindre partie des miracles de Jésus-Christ. Quand nous en lisons un récit circonstancié, nous devons rechercher la haute signification du fait extérieur qui se passait dans le temps, mais qui était la figure des autres miracles que l'action souveraine de Dieu exerce sur les âmes, et l'occasion de faire parvenir jusqu'à nous les leçons de la Sagesse Éternelle. Le plus souvent, l'historien sacré se contente de quelques traits rapides : « On lui amenait de la contrée entière tous ceux qui étaient languissants, qui souffraient, » qui étaient tourmentés; on les plaçait sur son passage ou » bien on le priait d'aller vers ceux qui étaient trop faibles » pour qu'on pût les lui apporter, et il les guérissait tous[1]. » Voilà ce que le Sauveur avait fait pendant trois ans dans la Judée et dans la Samarie. Aussi je ne crois pas me tromper en disant que le nombre de ceux qui avaient ressenti les effets

[1] Les Saints Évangiles, *passim*.

de sa puissance et de sa bonté était bien supérieur à celui des foules qu'il avait nourries miraculeusement au désert.

Que l'homme perd vite le souvenir des bienfaits[1] ! Le Sauveur en fit lui-même la remarque lorsque, après avoir guéri les dix lépreux, un seul vint lui témoigner sa gratitude : « Les dix n'ont-ils pas été guéris, où sont donc les neuf au- » tres? Il ne s'en est pas trouvé un qui soit revenu et qui ait » rendu gloire à Dieu, sinon cet étranger[2]. » Au Calvaire, ce Samaritain ne se retrouve même plus. Il n'y a pas un homme qui soit là pour déposer aux pieds du Crucifix le tribut de la reconnaissance universelle; mais il y a un Disciple fidèle qui n'abandonne pas son divin Ami. Si la tendresse maternelle est une émanation du Cœur de Dieu, l'amitié sainte est aussi la plus belle image du Cœur de la Mère. Un ami vrai, une bonne mère sont doués de cet amour dont l'Esprit-Saint a dit qu'il est fort comme la mort[3]. Le Sauveur, avant de fermer les yeux à la lumière, a promené ses regards sur tout ce peuple qui l'entoure ; mais il ne les a arrêtés que sur sa Mère et sur son Ami. Marie est debout : *Stabat Mater*. Jean est debout, *vidit Discipulum stantem*. Il n'y a entre les deux parties d'une même parole que l'intervalle nécessaire pour que la Mère de Dieu donne son adhésion au legs que lui fait son Fils : *deinde*, et puis Jésus parle, *dicit* : remarquez cette expression vraiment extraordinaire qui nous rend présente l'Action de Jésus, *Dicit Matri suæ : dicit Discipulo suo* : Jésus dit immortellement à sa Mère : « Voilà votre Fils, » et à saint Jean, seul digne de représenter son Église : « Voilà votre Mère : » *Ecce Mater tua !*

Saint Jean est demeuré le type de la piété filiale envers la Mère de Dieu. Il ne suffit pas que Marie consente à nous

[1] Nous aurions pu ajouter : Qu'il garde longtemps le souvenir des injures ! Sénèque disait : « Mortels, n'ayez point de haines immortelles. » Le vrai Chrétien ne laisse pas le soleil se coucher sur sa colère, et il ne se croit pas dispensé du doux devoir de la reconnaissance par la mort même de son bienfaiteur. — [2] Luc, 17. — [3] Cant. 8.

adopter pour enfants, il faut que de notre côté nous l'adoptions pour Mère; c'est ce que fait saint Jean à l'heure même, *ex illa hora*. Il faut encore que, comme lui, nous soyons toujours fidèles au titre glorieux d'enfants de Marie : *Accepit eam discipulus in sua*.

Qu'est-ce que l'adoption, mes frères? Une convention solennelle par laquelle une personne déclare authentiquement que, dans un sentiment de pure affection, elle est disposée à remplir envers un étranger les devoirs que Dieu impose aux parents : un contrat synallagmatique par lequel l'adopté s'engage personnellement, ou si la faiblesse de l'âge ne le lui permet pas, par lequel la société s'engage en son nom à remplir envers l'adoptant les devoirs que Dieu impose aux enfants. C'est le plus souvent la mère chrétienne qui réclame dès la première heure auprès de la Mère de Dieu le bénéfice de sa tendre et puissante adoption, en faveur du fruit chéri de ses entrailles. Elle lui tient lieu de *marraine*[1] auprès de la Sainte Vierge comme une autre femme promet pour lui au saint Baptême qu'il ne démentira pas le caractère d'enfant de Dieu et de l'Église, et s'engage auprès de sa mère à partager sa sollicitude maternelle.

Vous ne sauriez croire combien cet acte qu'il est si facile de remplir laisse de traces profondes dans le cœur d'un enfant. C'est vous, mon frère, qu'une mère para autrefois des livrées de la Reine des Anges. A peine avait-elle formé vos premiers pas sur la terre qu'elle vous initiait au doux mystère de cette autre Mère que vous avez dans les Cieux. Votre langue ne s'était pas encore déliée, et dans vos premiers bégayements vous nommiez Marie en même temps que votre mère. Vous regardiez au firmament l'Arc-en-ciel

[1] *Matrina*, diminutif de *mater*, comme *patrinus*, parrain, l'est de *pater*. Admirable sollicitude de la Religion, qui cherche pour ses enfants des aides, et s'il le faut, autant qu'il se peut, des suppléants à la tendresse et à la vigilance des parents! Combien de filleuls, *filioli*, ont dû à cette institution l'éducation et peut-être la vie!

et elle vous apprenait à bénir son Auteur[1], l'Étoile du matin, et elle vous parlait de la Patronne des mariniers. Vous placiez vos premières études sous la protection de Marie; vous cherchiez auprès d'Elle un refuge contre les dangers qui eussent pu vous menacer. Avec quelle prédilection le Seigneur ne vous a-t-il pas traité, mon frère, puisqu'il a doublé pour vous le plus grand de ses bienfaits? Vous ne pouviez entrer dans son saint Temple sans que l'aspect de la Vierge-Mère ne vous retraçât vivement la vôtre. Vous ne passiez pas un jour dans le paisible sanctuaire de la famille sans que votre mère ne vous rappelât aussi la Mère de Dieu par ses vertus et sa bonté. Jamais vous n'avez prié avec autant d'effusion que lorsqu'elle commençait et que vous acheviez la Salutation Angélique. O le suave tableau et que je m'étonne qu'on ne l'ait jamais fait! une mère et son enfant à genoux devant leur Mère qui est aux cieux; la candeur, la sécurité, la confiance qui rayonnent dans le limpide regard de l'enfant; la foi, la tendresse, mais aussi la sollicitude qui se lisent sur les traits de la mère; le concert de la voix enfantine et de la voix maternelle; l'union de ces deux cœurs au Cœur divin de Jésus, au Cœur Immaculé de Marie, voilà un spectacle digne de Dieu et des Anges de Dieu! Jamais vous ne vous sentiez meilleur que lorsque vous étiez auprès de votre mère et qu'elle vous racontait les mystères, les gloires, les joies de Notre-Dame. Le jour vint où elle crut devoir aussi vous entretenir de ses épreuves et de ses douleurs. Elle vous parlait des épines que vous trouveriez sur le chemin de la vie[2]; plus vous avanciez en âge et moins elle cherchait à vous cacher ses larmes. Vous pleuriez avec elle, mais elle vous montrait la consolation et la force à la source même de l'affliction et de l'angoisse. Qu'elle était éloquente quand elle vous expliquait, une Croix à la main, les souffrances et la résignation des deux grandes Victimes

[1] Eccli. 43. — [2] Maledicta terra in opere tuo; in laboribus comedes ex ea cunctis diebus vitæ tuæ. Spinas et tribulos germinabit tibi. Gen. 3.

du Calvaire! Avait-elle tort, mon frère, de vous prémunir contre les maux que sa prévoyance lui faisait redouter dans l'avenir? Et si vous n'en avez pas été accablé, si vous avez été fort contre le malheur, à qui le devez-vous, sinon à celle dont vous ne parlez point sans dire avec attendrissement : J'ai eu une sainte mère?

Avec quelle indignation votre piété filiale eût repoussé, je ne dis pas une insinuation odieuse, mais une parole de froid mépris ou de simple blâme dont votre mère eût été l'objet! Si un autre Antipater vous eût dit en vous reprochant l'extrême déférence que vous lui portiez : « On se » plaint, on murmure, chaque jour une lettre envoyée se- » crètement vient vous avertir de votre faiblesse, » vous lui eussiez répondu comme Alexandre : « Mille lettres comme » celle-là seraient toutes effacées par une seule larme de ma » mère. » N'êtes-vous pas le descendant de ces vieux Gaulois qui écrivaient dans leurs temples : « Défendez votre honneur, votre patrie et votre mère. » Pour rendre leur devise complète, l'Évangile plaça en tête de ces trois beaux noms, le Nom adorable de Dieu qui garantit tous les devoirs et qui inspire tous les dévouements. A travers l'exagération du langage, vous saisissiez la beauté du sentiment dans ces paroles d'un écrivain fameux : « Si, dans quelque occasion » que ce fût, un enfant était assez dénaturé pour manquer à » sa mère, à celle qui l'a porté dans son sein, qui l'a nourri » de son lait, qui durant des années s'est oubliée pour ne » s'occuper que de lui, on devrait se hâter d'étouffer ce mi- » sérable comme un monstre indigne de voir le jour[1]. » Vous applaudissiez sans réserve au portrait que le poëte a fait d'un scélérat : « Sa mère l'ennuyait! » Ce n'est pas sur vos lèvres que l'on eût jamais rencontré cette plainte voisine du blasphème : « *elle me fatigue par ses sermons*; » vous sentiez trop bien que l'amour dictait ses remontrances ma-

[1] Rousseau.

ternelles. Hélas! la première peine qu'elle vous ait faite a été le plus grand malheur de votre vie. Oui, je le reconnais, la sublime sentence du paysan d'Angelemodde est trop exclusive : Après la perte de Dieu par le péché, il y a une perte dont une mère, dont un enfant ne sauraient jamais se consoler s'ils sont étrangers à l'espérance bienheureuse[1] qui leur montre dans les bras de la mort une séparation passagère et dans le sein de Dieu, une réunion prochaine. Aussi bien celui qui a le malheur de ne pas avoir une foi pratique au Dieu des Chrétiens, ne consent point à remplir un ministère aussi redoutable que celui du prêtre qui accompagnerait l'innocence à l'échafaud, à dire à une mère : « Vous » ne l'êtes plus! » à un enfant : « Vous n'avez plus de mère! » C'est sur les Religieuses, les femmes d'abnégation et de dévouement, que le monde s'est accoutumé à faire peser cette charge accablante.

Mais n'épuisent-elles pas elles-mêmes toutes les ressources de l'ingénieuse charité pour préparer de loin ce coup fatal, et pour l'amortir une fois qu'il est porté? Le Père Bourdaloue, si éloquent devant les rois, ne trouvait pas une parole pour annoncer à une pauvre famille la mort d'un jeune homme tué sur le champ de bataille : il entrait dans la maison de deuil[2], il saluait en silence, il cherchait à refouler ses larmes[3], il *croisait* ses mains sur sa poitrine, saluait encore une fois et puis se retirait.

La Croix, mes frères, c'est le sacrifice! la Croix, c'est la résignation! la Croix, c'est la vie! La langue de la *philosophie* n'est pas moins glacée que la main de la mort, quand après avoir prononcé sur un cercueil des éloges convenus, elle ajoute cette formule païenne : « que la terre te soit lé-

[1] Expectantes beatam spem. Tit. 2. — [2] Melius est ire ad domum luctus quam ad domum convivii. Eccle. 7. — [3] On ne se représente guère ce grand homme que comme un moraliste austère. Nous possédons un *Pline le jeune* sur lequel il a écrit ces lignes, sublimes d'affection : *Nobili adolescenti Josepho de Montigny* ÆTERNAM BENEVOLENTIAM. Ludovicus Bourdaloüe. S. J.

» gère ! » « Ci-gît un tel, » voilà l'inscription impie que *la sagesse* du monde nous fait lire sur les pierres tumulaires : *Hic jacet ! La sagesse* de l'Église ajoute immédiatement : *Corpus beatam resurrectionem expectans*, « ici repose en atten- » dant la résurrection bienheureuse le corps de..... » Non, la vie de l'homme n'est pas un jeu cruel de Dieu ; non, cette noble créature n'est pas là tout entière : ici-bas la grossière enveloppe de la chrysalide, là-haut l'âme qui s'est envolée dans la patrie de la lumière ; de ce côté du tombeau l'argile qui s'est dissoute, de l'autre l'esprit qui est retourné à Celui qui l'avait donné[1] ! Enfant désolé, vous voilà en présence de la philosophie humaine et de la philosophie divine ; choisissez ! l'une vous dit : Séparation éternelle ou tout au plus espérances douteuses ; l'autre est la Fille de Celui qui s'appelle la résurrection et la vie ; elle chante l'immortalité de l'âme autour de la tombe ; elle plante sur cette terre fraîchement remuée le signe de la foi et de l'amour ; elle vous y ramène souvent pour y « verser des larmes avec des prières[2]. » Elle vous crie : Celui qui vous a tout ôté vous rendra tout : Dieu n'a pas formé les liens qui unissent l'enfant à sa mère pour les rompre à jamais. Peut-être la vôtre expie en ce moment l'indulgence extrême qu'elle avait pour vous ; car si elle avait un défaut, cette sainte femme, c'était l'excessive condescendance avec laquelle elle tolérait vos faiblesses ; eh bien contribuez à avancer l'heure de sa délivrance. Mais si elle jouit déjà de la félicité des Élus, votre prière ne sera point vaine ; la paix que vous lui souhaitez retournera sur vous[3] : « elle vous aime encore, aimez-la toujours !... »

Dans le monde, vous le savez, on évite de parler des Fidèles Trépassés. Serait-il donc vrai que sous l'écorce d'une sensibilité factice, il n'y eût qu'un raffinement de l'égoïsme qui condamne ceux qui nous ont quittés à l'indifférence et

[1] Revertatur pulvis ad terram suam unde erat, et spiritus redeat ad Deum qui dedit illum. Eccle. 12. — [2] Bossuet, Oraison funèbre de Louis de Bourbon. — [3] Pax vestra revertetur ad vos. Matt. 10.

bientôt à l'oubli? Nous ne saurions le penser; mais ce qui n'est que trop réel, c'est « que les vérités ont été diminuées » par les enfants des hommes[1], » que les convictions de la foi ont été ébranlées dans un grand nombre d'intelligences ou plutôt que la grande plaie de notre époque a été la nullité de l'éducation religieuse. Le mondain écarte des souvenirs qui ne lui retracent que des regrets sans espérances avec le même soin qui fait rechercher au Chrétien, dans les tristesses du passé, les délicieuses promesses de l'avenir.

C'est parce que votre mère vous a fait un don infiniment plus précieux que celui de l'existence, quand elle vous a enfanté à la sainte Religion, bien moins par l'autorité de sa parole que par les exemples de sa vie et de sa mort, que nous ne craignons pas, nous les ministres du Dieu qu'elle aimait par-dessus tout, les serviteurs de la Mère qui était la sienne et qu'elle suppliait de vouloir bien être la vôtre, d'évoquer devant vous d'attendrissants souvenirs. La revoyez-vous, mon frère, assise sur cette couche d'où elle ne devait plus se relever, étendue sur cette Croix qu'elle portait avec tant de courage? Vous étiez à genoux à son chevet, comme saint Jean était auprès de Marie mourante de douleur. Son âme était toute entière dans ses regards, qu'elle ne pouvait détacher de vous, de même que Marie ne voyait rien au Calvaire que son cher Fils, et quand le Fils de Dieu le lui demanda, saint Jean, c'est-à-dire Vous! Lorsqu'elle sentit que son heure était venue, elle vous fit aussi un legs qu'elle vous réservait depuis bien longtemps, sans avoir pu jamais vous en parler. Vous aviez les autres secrets de son cœur; mais par une délicate attention de sa tendresse, elle avait gardé celui-là. Elle tira de son sein un petit Crucifix d'or que vous l'aviez vue souvent couvrir de ses baisers et une Médaille de la Bienheureuse Vierge qui avait peut-être été indulgenciée par le Saint-Père; elle les serra

[1] Diminutæ sunt veritates a filiis hominum. Ps. 11.

comme on serre la main d'un ami, d'un parent que l'on ne doit plus revoir dans ce monde. A l'ardeur avec laquelle elle les colla encore sur ses lèvres, vous n'eûtes pas de peine à deviner qu'en faisant à Dieu le sacrifice de sa vie, elle le priait pourtant de laisser une partie d'elle-même sur ces pieuses Images, qu'elle éleva ensuite au-dessus de votre tête pour donner une consécration auguste à la bénédiction maternelle déjà si puissante par elle-même auprès du Seigneur! Puis elle vous les tendit, et il n'y eut plus que quelques paroles suprêmes[1] : « Il ne faut point s'attrister... nous » prierons ensemble... mon Fils!... Le cœur de notre Dieu » et de sa sainte Mère!... A bientôt! Adieu!... Mon Père, je » rends mon âme entre vos mains!... »

Et ces saintes Reliques qu'elle vous demandait de porter en mémoire d'elle, elles sont là sur votre poitrine, et si elles ne descendent pas avec vous au tombeau, c'est que vous avez un enfant à qui vous les léguerez à votre tour! Jamais, mon frère, vous n'avez si bien senti ce que c'est qu'une bonne mère que depuis que vous avez perdu la vôtre. Quel vide dans la maison paternelle, où vous retrouvez partout la trace de ses travaux, de sa prévoyance, de sa sollicitude! Quel vide dans la maison de Dieu, où elle était si fière de voir ses enfants se ranger à ses côtés à la Table du Seigneur comme à une autre table de famille! Quel vide dans votre cœur! vous relisez ses lettres, et vous les arrosez de vos larmes; vous vous réveillez dans le silence de la nuit parce que vous avez cru reconnaître sa voix; mais cette chère illusion s'est bientôt envolée; l'affreuse réalité a reparu : vous n'avez plus de mère!

Vous avez une mère! mon frère, il est temps de vous le rappeler. Quand sainte Thérèse, jeune encore, eut reçu le dernier soupir de sa mère, elle alla se prosterner devant une statue de la Mère de Dieu : « Me voilà seule sur la terre, ô

[1] Novissima verba.

» bonne et puissante Dame! Je n'ai plus de mère; mais mon » Sauveur m'a promis que vous m'en tiendrez lieu. Ah! si » vous remplacez la mère qui m'aimait tant, moi, de mon » côté, je m'engage à être votre fille, à vous aimer et à » vous le prouver par mon obéissance aux Commandements » de votre Fils. » Jusqu'à ce moment, elle avait été partagée entre le *devoir* et ce que, dans sa candeur, elle nommait le *plaisir*; elle s'était essayée aux exercices de la Piété, mais elle se reprochait amèrement d'avoir donné quelques instants aux soins frivoles de la parure et à la lecture que l'on regarderait aujourd'hui comme bien fastidieuse, des *Romans de la Chevalerie errante*. O qu'il est vrai que *la Sagesse habite les tombeaux!* Qu'il est vrai surtout que Marie est Mère de la Sagesse! La jeune orpheline n'est que *Thérèse* quand elle s'agenouille sur cette Tombe et à cet Autel; mais quand elle se relève, elle est déjà *Thérèse de Jésus;* déjà son cœur est pénétré de la suave onction qui débordera plus tard dans ces ravissants chefs-d'œuvre que le monde ne connaît plus, mais que la piété dévorera toujours avec d'inexprimables délices.

Vous aussi, mon frère, vous avez ratifié les promesses par lesquelles votre mère s'était engagée pour vous auprès de la Mère de Dieu. Insensiblement leur pensée s'est identifiée dans votre cœur. Vous n'entendez plus parler de la mère que vous avez eue sur la terre, sans songer aussitôt à la Mère qu'elle vous avait appris à chercher dans les cieux. D'où vient cette insatiable avidité avec laquelle vous recueillez la parole évangélique lorsqu'elle est consacrée à célébrer les vertus, les bienfaits, les gloires de la Vierge toute sainte? De votre piété filiale envers Marie, je le sais, mais aussi de la certitude que vous avez qu'un aussi consolant sujet amènera nécessairement des rapprochements entre la Mère de Dieu et la vôtre. Aux jours de l'enfance, vous ne vous représentiez Notre-Dame que sous les traits de votre mère; maintenant, au contraire, celle-ci vous apparaît de plus en plus comme une douce image de la Mère immortelle. En

certains moments, vous croyez voir comme saint Étienne, les Cieux s'ouvrir, vos deux mères se pencher vers vous du haut d'un trône de gloire, et vous dire d'une commune voix ce que la Mère des Machabées disait à son fils : « Ce que je » vous demande, mon enfant, c'est un regard au ciel!.... » et vous ne craindrez plus le bourreau » des âmes ; « Vous » nous rejoindrez, et dans le sein de la miséricorde je vous » recevrai avec vos frères [1]. »

Pourrions-nous oublier, Chrétiens, ces pauvres enfants qui n'ont point connu leur Mère? Quelle sensation pénible n'éprouvez-vous pas quand vous voyez revêtus de lugubres couleurs ceux qui ignorent ce que c'est que le deuil! Hélas, ils ne le sauront que trop tôt, et plaise à Dieu qu'il ne portent pas dans leur âme un deuil éternel!

Ne croyez pas, mes frères, que celui dont le berceau n'a pas été réchauffé par ce pur reflet de la bonté divine, la tendresse d'une mère, ne comprenne pas toute l'étendue de son malheur. Le premier éveil de sa raison lui apporte cette épouvantable révélation : « Tu seras isolé dans ce » monde, tu ne donneras jamais à personne le nom de mère, » tu chercheras un appui et tu ne le trouveras pas ; tu vieil- » liras sans avoir vécu. » Entre mille enfants, vous reconnaîtriez ce pauvre délaissé; il voit ceux de son âge se consoler de leurs peines par une caresse de leur mère ; mais cette vue ne fait qu'irriter son mal. Je précise cette situation à dessein, mes très-chers frères, parce que je voudrais communiquer à vos âmes l'horreur qui pénètre la mienne, quand je réfléchis que le nom angélique, *la Mère*, a été, par le plus déplorable des travestissements, la source du nom satanique, *la marâtre!* Le nom de *belle-mère* a reçu, au contraire, du génie si chrétien de la langue française, la plus sainte des significations. Nos pères jugèrent inutile de

[1] Peto, nate, ut aspicias ad cœlum..... ita flet ut non timeas carnificem istum, sed dignus fratribus tuis effectus particeps, suscipe mortem, ut in illa miseratione cum fratribus tuis te reciplam. II Mac. 7.

dire : *la bonne Mère*, comme le législateur de l'antiquité qui ne prononça pas de peine contre le parricide, parce qu'il le croyait impossible, ils s'abstinrent de placer deux mots sur les lèvres *des fils de la femme* [1], quand il y en avait un qui disait tout à leur cœur : *la Mère !* Ils savaient bien qu'aucune créature terrestre ne la pourrait remplacer auprès du malheureux orphelin. C'est pourquoi ils appelèrent autour de son berceau tous les nobles cœurs qu'ils purent rencontrer; ils dirent aux Épouses de Dieu : Soyez mères par la charité ainsi que la Mère du Sauveur le fut pour saint Jean ! aux épouses des hommes : ce n'est pas l'usage d'adopter un étranger lorsque l'on a un Fils unique qui est digne de toute affection ; mais où en seriez-vous, si Dieu le Père, si la Vierge-Mère eussent agi ainsi à votre égard ? Celui qui est le riche de l'Éternité [2], qui a paru dans le temps comme le Saint de Dieu, qui était si essentiellement bon que la terre et les cieux se réunissent dans un saint concert pour glorifier cette bonté adorable, Celui dont le Seigneur disait : « Il est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis ma complaisance [3] ; » dont Marie disait : « Il est la seule joie de sa Mère et sa seule » couronne [4] ; » a réuni toutes les affections du Père qu'il avait dans les Cieux et de la Mère qu'il avait sur la terre. Ce Père, cette Mère, ce Fils n'en ont pas moins adopté des misérables, des pécheurs, des ingrats ! Où en seraient un jour vos enfants si vous veniez à leur manquer, et s'ils ne trouvaient pas un cœur compatissant qui fît pour eux ce que nous vous demandons pour le pauvre orphelin ? Si Dieu a consenti à ce que l'olivier sauvage, le Gentil, fût enté sur l'olivier franc, l'Israélite [5], consentez aussi à recueillir ce tendre olivier couché à terre par la tempête ; mettez un rameau de plus à cette joyeuse couronne d'enfants qui entoure votre table ainsi qu'une plantation d'oliviers. Ne

[1] Homo natus de muliere. Job, 14. — [2] Egenus factus est cum esset dives. II Cor. 8. — [3] Matt. 3. — [4] Una est perfecta mea, una est matris suæ, electa genitrici suæ. Cant. 6. — [5] Rom. 11.

craignez pas que la charité vous appauvrisse : Dieu bénit avec amour ceux qui le craignent[1]; il multiplia l'huile de la veuve de Sarepta[2]; il multipliera vos prospérités bien au delà de vos bienfaits; il n'a pas dédaigné l'obole qu'une autre veuve déposait timidement dans le tronc du temple[3]; il vous rendra au centuple ce que vous aurez fait pour cet enfant, c'est-à-dire pour lui-même, car voici comment il s'en est expliqué : « Autant de fois que vous aurez fait quelque chose pour le plus petit de mes frères que vous voyez, vous l'aurez fait pour moi[4]. » La Religion disait encore à la femme qu'elle avait honorée du beau titre de *marraine* : vous avez accepté autrefois l'honneur de lui donner un nom; cette gloire, sa mère ne l'a pas eue, c'est à vous qu'elle l'a cédée; mais en recevant ce titre vous avez contracté une charge; portez ce doux fardeau. Elle disait à la belle-mère : j'ai cherché un nom qui pût vous agréer et j'ai trouvé celui de *la beauté*. Ce mari accablé d'affaires n'a pas voulu sacrifier sa jeune famille à des mains mercenaires; il ne vous a pas parlé le langage brûlant de la passion; mais il vous a prié avec une effusion paternelle de calmer sa douleur, en servant de seconde mère à ses enfants. Ah! malheur à vous, si vous trahissiez ses légitimes espérances, si le sourire de votre enfant coûtait une larme à son frère, si vous cherchiez à augmenter la part de l'un de la dépouille de l'autre! Dieu vous frapperait dans le plus vif de votre cœur; mais auriez-vous encore un cœur, vous qui étoufferiez la voix accusatrice de la conscience lorsqu'elle vous crierait : Marâtre!

Non, l'on ne saurait infliger un blâme trop sévère à cette femme sans entrailles : elle a flétri la fleur délicate de l'enfance qui se fût épanouie sous la main d'une mère; elle a arraché la joie et jusqu'à l'espérance à cet âge pur et confiant

[1] Filii tui sicut novellæ olivarum in circuitu mensæ tuæ. Ecce sic benedicetur homo qui timet Dominum. Ps. 127. — [2] III Rois, 17. — [3] Marc, 12. — [4] Matt. 25.

qui tient au bonheur par des racines si vivaces, elle a brisé le lien qui unissait l'enfant à son père : ce n'est pas tout; écoutez la belle remarque d'un judicieux observateur : « Ceux » à qui a manqué cette sollicitude d'une mère, ce premier » duvet d'une affection tendre, ce charme confus et péné- » trant des impressions naissantes, sont plus aisément que » d'autres, dénués du sentiment de la Religion[1]. » Le cœur de Gibbon, de Voltaire, de Mirabeau, de Volney, n'avait pas été pétri par la main maternelle. Les hommes qui étaient en contact avec eux, nous ont laissé le souvenir des étranges bizarreries du premier et de l'infâme rire du second : quant aux deux derniers, quelle autre qu'une mère eût pu plier au joug la nature indomptée de celui-là, dissiper la noire mélancolie de celui-ci[2] ? Si une âme est incomplète, pour avoir été privée de l'amour éclairé d'une mère, qui pourra rendre l'horreur de celle qui a été pervertie par une marâtre? Qui le pourra, mes frères? Sainte Thérèse! Celle dont le cœur a été, plus que tout autre, ouvert aux impressions de la charité sainte, qui savait mieux que personne que la charité c'est la loi, c'est la doctrine, c'est la grâce pour les Saints de la terre et la gloire pour les Saints du Ciel, vous peindra l'enfer de ces cœurs fermés pour Dieu et pour leurs semblables, en vous décrivant d'un seul trait le supplice des damnés : « Les malheureux! ils n'aiment pas! »

Eh bien, mes frères, j'éprouve un indicible bonheur à vous dire que j'ai connu de ces malheureux réprouvés de la terre qui se sont surpris un jour versant de douces larmes de bonheur et d'amour. Vainement la Religion de Jésus-Christ serait-elle appelée la Protectrice de la veuve et de l'orphelin si elle ne rendait pas un époux à cette femme, une mère à cet enfant! Elle demande à l'une ce qu'elle a demandé aux épouses de l'Agneau, de signer une alliance meilleure avec

[1] *Œuvres de M. Sainte-Beuve*, t. VIII, p. 351. — [2] Volney eût été naturellement bon. Nous avons vu des vieillards déplorer son incurable misanthropie. Il s'appelait Chassebœuf. Arouet a changé aussi son nom. Pourquoi?

le Sauveur des âmes ; elle demande à l'autre de se consacrer tout entier au Saint-Cœur de Marie. Elle a le plus souvent pour interprètes quelques Chrétiennes ferventes, quelques Religieuses *Filles de la Charité*, c'est-à-dire filles de Dieu et de Marie, qui en cherchant à faire oublier à l'orphelin son malheur n'ont pourtant pas eu la prétention de combler le vide de son cœur. A cette révélation touchante, le cœur desséché de l'enfant a repris dans l'espérance et l'eau vive de l'amour filial a jailli encore une fois du rocher que la Reine des Cieux a touché de son sceptre immortel.

Voilà le miracle que la Religion de Jésus-Christ a pu seule opérer! Le Sang de Jésus ressuscite les âmes; la bonté de Marie ressuscite les cœurs! Si j'ai pu étaler sous vos yeux la plus hideuse des plaies, c'est que je sais que le Dieu qui frappe est aussi le Dieu qui vivifie[1] et que les maux les plus ulcérés peuvent être guéris par le Médecin des Cieux[2]. Non, je n'aurais pas besoin d'autre preuve que de celle-là pour croire à la maternité adoptive de la Vierge Bienheureuse. « Enfants des hommes, jusques à quand votre cœur sera-t-» il appesanti? Que gagnez-vous donc à vous passionner pour » la vanité et à chercher le mensonge[3]? » O si vous saviez le don de Dieu[4]! O si vous entriez une fois dans le Cœur de Jésus! O si vous vouliez implorer le Cœur maternel de Marie!

Mes frères, voyez votre vocation [5]!

Dieu est votre Père; il vous envoie son Esprit qui prononce lui-même en vous ce nom si cher à un Cœur paternel. Mais si vous négligez de remplir envers lui les devoirs d'un bon fils, vous contristez l'Esprit-Saint[6]; si vous les oubliez entièrement, vous étouffez sa voix et vous éteignez sa lu-

[1] Dominus mortificat et vivificat. II Rois, 2. — [2] Sanabiles fecit nationes orbis terrarum. Sag. 1. — [3] Filii hominum, usquequo gravi corde? ut quid diligitis vanitatem, et quæritis mendacium? Ps. 4. — [4] Si scires donum Dei et quis est qui dicit tibi! Jean, 4. — [5] Videte enim vocationem vestram, fratres. I Cor. 1. — [6] Nolite contristare Spiritum. Éphés. 4.

mière [1]. Si vous êtes surpris par la mort dans l'impénitence finale, vous avez commis le péché contre le Saint-Esprit, dont il est écrit qu'il n'obtiendra point de pardon ni dans ce monde ni dans l'autre [2].

Jésus-Christ, votre bon Frère, est le Sauveur de tous les hommes. Combien cependant qui ne sont point sauvés! Oui, je le dis en pleurant, il y a des ennemis de la Croix de Jésus-Christ [3]; il y a des hommes qui le crucifient encore par leurs crimes [4], plus coupables en un sens que les Juifs qui, du moins, ne s'étaient pas liés à lui par des serments scellés dans son Sang précieux. Anéantir l'Être de Dieu, autant qu'on le peut [5]; anéantir la Rédemption de Jésus-Christ [6]; vivre sans Dieu et sans Christ en ce monde [7]; cela ne révolte-t-il pas tous les instincts de la droite raison, tous les sentiments de la conscience chrétienne.

Vivre sans Marie! Ames saintes, ce serait le dernier sacrifice que Dieu pût vous imposer après celui de la divine Eucharistie; il ne le fera jamais, « ses dons sont sans re- » pentance, » mais nulle force humaine ne serait capable de vous l'arracher. Je m'explique. Si l'on vous disait : Renoncez à rendre hommage à Marie, à l'appeler du doux nom de Mère!... Travaillez à effacer en vous jusqu'à son souvenir; engagez-vous à ne plus participer à la Communion du Corps et du Sang de Jésus-Christ; abstenez-vous désormais d'assister à ce que vous avez appelé la sainte Messe; jurez que vous ne croyez plus à la Présence réelle et à la Transsubstantiation [8], que vous abhorrez les Images, le Culte, l'Invocation de la Vierge Marie, ou bien nous vous mettrons au ban de la société; la confiscation, l'exil, les cachots, la mort seront la peine légale de votre attachement

[1] Spiritum nolite extinguere. I Thess. 5. — [2] Quicumque dixerit verbum contra Filium Hominis, remittetur ei : qui autem dixerit contra Spiritum Sanctum, non remittetur ei neque in hoc sæculo, neque in futuro. Matt. 12. — [3] Multi enim ambulant, quos sæpe dicebam vobis (nunc autem et flens dico) inimicos Crucis Christi. Philipp. 3. — [4] I Cor. 2. — [5] Peccatum est annihilatio Dei. — [6] Heb. 1. — [7] Ephes. 2. — [8] Le fameux serment du *Test.*

à la Religion de vos aïeux. Ah Chrétiens! je lis sur votre front l'indignation avec laquelle vous repousseriez cette exécrable proposition ; je vois déjà vos lèvres s'ouvrir pour faire entendre la noble réponse des Martyrs : Je suis Chrétien!

Marie vous a acceptés pour enfants. C'est à vous de voir, mes frères, si vous l'avez acceptée pour Mère, et à quelle heure de votre vie vous avez contracté avec elle le lien étroit de l'adoption. Si vous vous en êtes tenus à la formule qu'un enfant récita en votre nom au jour de la première Communion, je le déclare hautement, ce n'est pas assez. C'est à l'époque que les Saints ont appelée celle de la seconde conversion, lorsque le cœur se donne tout entier à Dieu, en ne se contentant pas des obligations rigoureuses d'une vie *régulière*, mais en *réglementant* enfin chacune des actions de *la Journée chrétienne*, que le cœur se donne sérieusement aussi à la Mère de Dieu. Vous vous rappelez ce pieux Archevêque duquel le Seigneur Jésus avait semblé dire comme d'un autre Saint Paul : « Je lui montrerais combien il aura » à souffrir en l'honneur de mon nom [1]. » Vous savez avec quelle onction il vous parlait chaque fois qu'il montait dans les chaires de Paris, du Sauveur crucifié et de sa Mère bien-aimée; écoutez ce qu'il écrivait à un vieux prêtre qui lui avait fait autrefois le Catéchisme : « Je n'ai pas oublié les » soins avec lesquels vous nous prépariez à la première » Communion ; je célèbre tous les ans ce délicieux anniver- » saire comme celui de ma première Messe [2]. » Il y avait aussi un troisième anniversaire dont l'illustre Pontife ne manquait pas de faire la commémoration : la chapelle du séminaire de Saint-Sulpice le voyait chaque année renouveler tout à la fois ses promesses sacerdotales et sa consécration à la Reine du clergé, dans cette douce Fête de la

[1] Dixit autem ad eum Dominus : Vade, quoniam vas electionis est mihi iste, ut portet nomen meum coram gentibus, et regibus, et filiis Israel. Ego enim ostendam illi, quanta oporteat eum pro nomine meo pati. Act. 9. — [2] Lettre rendue publique de M. de Quélen, Archevêque de Paris.

Présentation de la Bienheureuse Vierge Marie. Ce que les Enfants de l'Autel font le 21 novembre, vous mes frères, vous le ferez le 31 mai, à la clôture de tous nos saints Exercices.

Et vous, pauvres pécheurs, ne voudrez-vous pas que la Mère de Dieu soit aussi la vôtre? Je ne vous ai entretenus dans ces deux soirées que de la magnificence du legs qui vous était destiné par Jésus quand il était à l'article de la mort; et quel est mon désir si ce n'est de pouvoir dire de chacun de vous à la fin de notre Mois de Marie : Depuis cette heure-là, le disciple la prit avec lui : « *Ex illa hora accepit eam discipulus in sua?* »

Nous verrons dans nos derniers entretiens[1], le sens mystérieux de cette parole inusitée dans l'Évangile et réservée pour peindre la piété filiale de Saint Jean envers Marie : *In sua*. Nous vous dirons comment la Mère de Dieu fut une bonne Mère à Saint Jean et comment le bien-aimé disciple lui fut un bon Fils. Aujourd'hui nous ne vous demandons que cette résolution : Je veux être un enfant de Marie.

Si ma faible voix ne vous a pas encore déterminés à vous mettre en possession du legs précieux qui vous a été fait à la Croix, écoutez ces paroles du savant Cardinal Bellarmin : « Nous pouvons obtenir par nos prières que le Verbe qui » commença à nous prouver l'excès de sa bonté quand il se » fit semblable à nous dans l'Incarnation, et qui porta l'excès » de son amour jusqu'à se faire crucifier pour nous dans la Ré- » demption, nous dise encore: Voici votre Mère, et dise pour » nous à sa Mère : Voici votre Fils!.... Offrons-lui d'ardentes » supplications, versons d'abondantes larmes pour qu'il dise » à sa Mère de chacun nous : Voici votre Fils, et pour qu'il » dise de sa Mère à chacun de nous : Voici votre Mère[2]! »

Ou plutôt, écoutons la sainte Église de Dieu nous parler

[1] Voir la Conférence du 29 mai.

[2] Bellarmin, *Traité des sept Paroles prononcées par Jésus-Christ sur la Croix.*

elle-même par l'organe de celui de ses Docteurs, qui retraça le mieux le cœur si pur et si aimant de l'Apôtre saint Jean : rendons-nous à cette pressante invitation de l'Abbé de Clairvaux : « Volons tous avec joie, mes très-chers frères, » sous l'étendard de Marie, tombons tous à ses pieds : con- » jurons ensemble ce Cœur enflammé par la divine charité de » compatir à nos misères; ne cessons point de réclamer son » secours, de gémir et de prier jusqu'à ce qu'elle nous ait » accordé sa protection et qu'elle nous ait entièrement » adoptés pour ses enfants[1]. »

Cœur de Marie! dites-leur vous-même avec la douceur de la plus tendre et de la plus aimable des Mères, avec l'irrésistible empire de Notre-Dame-des-Victoires :

« Mon enfant : donnez-moi votre cœur[2]! »

[1] Saint Bernard, 4e sermon sur le 2e chapitre de l'*Apocalypse*. — [2] Præbe, fili mi, cor tuum mihi. Prov. 23.

24 MAI.

LE BERCEAU DE L'ÉGLISE *.

Hi omnes erant perseverantes unanimiter in oratione cum Maria, Matre Jesu.

Ils persévéraient tous unanimement dans la prière avec Marie Mère de Jésus.

Actes des Apôtres, ch. I, v. 14.

L'Église primitive est demeurée dans l'esprit des hommes comme l'idéal de la société la plus parfaite qui ait jamais paru sur la terre. Il me suffit de vous la nommer, mes frères, et votre pensée reconstruit tout un monde où votre cœur se réfugie souvent pour se consoler des tristesses du présent par les joies du passé; de l'ignorance, de l'indifférence, des scandales des époques de décadence, par le spectacle de la grandeur, du zèle, de la sainteté du Christianisme naissant; pour retremper votre faiblesse dans sa force, vos défaillances dans son héroïsme, votre foi dans la prédication des Apôtres, votre espérance dans les exemples des Solitaires qui peuplent les Thébaïdes, votre charité dans le sang des Martyrs qui baigne les amphithéâtres, éteint les flammes des bûchers et grossit le cours des fleuves[1]. A ce souvenir des anciens jours se mêle intimement l'attente des années éternelles[2]; vous sentez plus que jamais les fatigues qui accablent les enfants d'Adam emportés par les agitations et le

* Veille de l'Ascension, fête annuelle, dont les premières Vêpres étaient célébrées autrefois avec la même solennité que les secondes. Notre Instruction, qui tenait lieu de cet office, a dû être beaucoup plus longue que de coutume. Nous avons donné également plus d'étendue à celles du jour de l'Ascension, où nous avons traité le mystère de la Sainte Vierge qui répond au triomphe de Notre-Seigneur, c'est-à-dire son Assomption dans le Ciel, et aux entretiens des jours suivants consacrés à une *Retraite de clôture*.

[1] Le Rhône et la Saône, lors de la cinquième persécution générale. — [2] Cogitavi dies antiquos et annos æternos in mente habui. Ps. 76.

bruit du siècle[1], et vous répétez avec saint Paul : « Hâtons-» nous donc d'entrer dans le repos bienheureux, et qu'aucun » de nous ne tombe dans le péché des incrédules[2]. »

L'Église de Jérusalem brille d'un incomparable éclat au milieu même de toutes ces merveilles. Je dis : « l'Église de Jérusalem ! » et je vois circuler toute la séve de la vie divine dans ce jeune arbre que le Sauveur a planté de ses mains et arrosé de son sang. Ce n'est pas un homme Apostolique, c'est tout le Sacré-Collége des Apôtres qui le cultive avec amour. Dieu ne lui envoie pas seulement les feux du ciel et la rosée de la terre; le Seigneur le pénètre lui-même de ses flammes comme autrefois le Buisson ardent, et la Mère de Dieu le couvre de son ombre. Les opérations invisibles de la Grâce prennent ici une forme sensible; l'œil du corps aperçoit le Feu, signe de la présence du Saint-Esprit, Auteur de la Grâce, et la terre jouit de la présence réelle de Marie, le Canal de la Grâce, la Trésorière de tous les dons du Saint-Esprit.

Le Seigneur qui avait annoncé autrefois par le Prophète Isaïe les grandes choses qu'il devait faire en faveur de la Jérusalem nouvelle, invite les Chrétiens de tous les âges à partager les joies que le Paraclet apporte aux premiers Fidèles[3] et les consolations que leur laisse la possession de la Mère de Dieu : « Réjouissez-vous avec Jérusalem, tressaillez » d'allégresse avec elle : vous tous qui l'aimez, cessez de » pleurer sur ses maux; venez vous reposer sur le sein de sa » Mère et puiser abondamment à la source de la vie : vous » serez inondés du torrent de ses délices, vous jouirez de » l'éclat de ses triomphes. Je vais faire couler sur vous, dit » le Seigneur, le fleuve de la paix et de la gloire; COMME UNE » MÈRE CONSOLE SON ENFANT, ainsi je vous consolerai dans » Jérusalem, et votre cœur se réjouira. Le Seigneur paraî-

[1] Jugum grave super filios Adam. Eccli. 40. — [2] Festinemus ergo ingredi in illam requiem : ut ne in idipsum quis incidat incredulitatis exemplum. Heb. 4. — [3] Si enim non abiero, Paraclitus non veniet ad vos. Jean, 16.

» tra environné de feux et son char sera semblable à un » tourbillon[1]. »

Jérusalem signifie : « la Vision de la Paix. »

O douce vision que celle où nous apparaissent en même temps le berceau de l'Église qui a été formée à la Croix dans le Sang de Jésus et les larmes de Marie, et l'aimable Mère qui veille encore sur ce berceau comme elle avait veillé sur celui du Messie. Le Cénacle où le Seigneur a fait la dernière Cène et où il a envoyé le Saint-Esprit à son Église est une autre Bethléem-Éphrata : la Chrétienté de Jérusalem qui continua de fréquenter le Cénacle comme son principal Sanctuaire est une autre Sainte Maison de Nazareth. Quand Marie dirigeait les premiers pas du Sauveur, saint Luc renfermait la vie du Fils de Dieu et de sa Mère dans ce mot : « Il lui était soumis, et elle conservait toutes ses paroles » dans son Cœur[2]. » Quand Notre-Dame préside à l'éducation de l'Église, cette vierge sans tache que le nouvel Adam a tirée de son Cœur percé sur le Calvaire, et a choisie pour être son épouse bien aimée[3], le même saint Luc nous dépeint « les fils » aînés de l'époux » persévérant tous unanimement dans la prière avec Marie, Mère de Jésus, qui a daigné devenir leur Mère. Puis, reprenant le cours de son récit, il fait pour l'Église, dans les Actes des Apôtres, ce qu'il a fait pour Notre-Seigneur dans son Évangile. Il nous retrace les progrès de cette éducation merveilleuse, et ce qu'il ne nous dit pas, la

[1] Lætamini cum Jerusalem et exultate in ea omnes qui diligitis eam, gaudete cum ea universi qui lugetis super eam, ut sugatis et repleamini ab ubere consolationis ejus, ut mulgeatis et deliciis affluatis ab omnimoda gloria ejus. Quia hæc dicit Dominus : Ecce ego declinabo super eam quasi fluvium pacis et quasi torrentem inundantem gloriam gentium quam sugetis; ad ubera portabimini, et super genua blandientur vobis. Quomodo si cui Mater blandiatur, ita ego consolabor vos et in Jerusalem consolabimini. Videbitis et gaudebit cor vestrum, et ossa vestra quasi herba germinabunt : et cognoscetur manus Domini servis ejus, et indignabitur inimicis suis. Quia ecce Dominus in igne veniet et quasi turbo quadrigæ ejus. Is. 66.

[2] Luc, 2. — [3] Despondi enim vos uni viro virginem castam exhibere Christo. II Cor. 11.

Tradition nous l'apprend de la manière la plus authentique. Avant de se rendre à Ephèse, la Vierge Bienheureuse demeura pendant onze années à Jérusalem; et la Ville Sainte possède son Sépulcre non loin du Saint-Tombeau de Jésus-Christ. Nous allons examiner, mes frères, comment l'Église de Jérusalem, formée par les leçons et les exemples de Marie à l'Amour de Dieu et du prochain qui comprend toute la loi [1], devint la société-modèle qui nous montre à quel point de sainteté peut atteindre une paroisse où règne l'influence maternelle de la Mère de Dieu : Sujet d'une haute importance qui ne manquera pas d'intéresser votre piété.

La Prière, la Doctrine des Apôtres, la sainte Communion sont les trois termes qui aboutissent à un même centre, l'Amour de Dieu et du prochain.

« Prophétie du Seigneur sur Israël. Jéhova qui étend les » cieux, qui affermit la terre, qui a créé la vie dans le cœur » de l'homme, Jéhova a dit : En ce jour je ferai des chefs » de Juda un foyer ardent au milieu des bois, une torche » enflammée parmi les gerbes... Le Seigneur protégera les » habitants de Jérusalem, et le plus faible de ses guerriers » sera aussi fort que David, et la Maison de David sera » comme la Maison de Dieu. L'Ange de Jéhova marchera » a leur tête... et je répandrai sur la Maison de David et » sur les habitants de Jérusalem l'esprit de la grace et » des prières; et ils regarderont vers moi qu'ils ont percé, » et ils pleureront amèrement comme sur un Fils unique, » et ils pleureront sur moi comme on pleure sur un premier-» né. En ce jour une Fontaine sera ouverte à la maison de » David et aux habitants de Jérusalem pour laver leurs pé-» chés et leurs souillures. En ce jour, dit Jéhova, le Dieu » des armées, je détruirai sur la terre le nom des idoles et » j'en perdrai même le souvenir : je bannirai de la terre

[1] Diliges Dominum Deum tuum... Diliges proximum tuum... In his duobus mandatis, universa lex pendet, et prophetæ. Matt. 22. — Plenitudo ergo legis est dilectio. Rom. 13.

» les faux prophètes et l'esprit immonde. Je conduirai Jéru-
» salem à travers le feu ; je la purifierai comme on purifie
» l'argent et je l'éprouverai comme on éprouve l'or. Elle
» invoquera alors mon Nom et j'exaucerai sa prière. Je dirai :
» c'est là mon peuple, et elle dira : le Seigneur est mon
» Dieu [1] ! »

Le jour approche, mes frères, où vont se réaliser ces ravissantes promesses de Jéhova, où l'Esprit de la Grâce et des Prières va se répandre sur Jérusalem : *Effundam super domum David et super habitatores Jerusalem Spiritum gratiæ et precum* [2]. L'Esprit de Dieu est un ; la Grâce est une ; les opérations de l'Esprit de Dieu sont multiples [3], et la Prière que j'oserai appeler le *genre* sur lequel travaille le Saint-Esprit, se divise en différentes *espèces*. *Spiritum Gratiæ et precum.*

Je me représente la Grâce, la bienfaitrice des Ames, comme une Reine assise sur un trône éclatant de lumière. Ce trône est placé au centre d'un palais, dont la garde est confiée aux Anges, Protecteurs des hommes. Ils ne laissent pénétrer sous son vestibule que ceux qui répondent au mot d'ordre donné par le Roi des siècles éternels [4] : « Ce que je
» vous dis, je le dis à tous : Veillez et priez [5]. » Ni dans
» l'ordre de la grâce, ni dans l'ordre de la nature, nous dit
» Bossuet, la terre pauvre et indigente ne peut s'enrichir que
» par le commerce avec le ciel : dans l'ordre de la nature, elle
» ne porte jamais de riches moissons, si le ciel ne lui envoie ses
» pluies, ses rosées, sa chaleur vivifiante et ses influences ; et
» dans l'ordre de la grâce, on n'y verra jamais fleurir les ver-
» tus, ni fructifier les bonnes œuvres, si elle ne reçoit avec
» abondance les dons du Ciel [6]. » La nécessité de la Prière

[1] Zach. 12 et 13. — [2] Id. ib. — [3] Hæc autem omnia operatur unus atque idem Spiritus, dividens singulis prout vult. 1 Cor. 12. — [4] Regi seculorum immortali, invisibili, soli Deo honor et gloria. 1 Tim. 1. — [5] Quod autem vobis dico, omnibus dico : Vigilate. Marc, 13. — Vigilate et orate. Marc, 26. — [6] Bossuet, 1er sermon pour la fête de l'Annonciation.

se mesure à la nécessité même de la Grâce, puisque le salut est impossible sans la Grâce [1] et que la Grâce ne s'accorde qu'à la Prière [2]. Elle est le premier son que rend l'âme quand Dieu la touche de ce rayon qui descend du Trône encore éloigné de la Grâce, pour dissiper les ténèbres de notre esprit et fléchir l'insensibilité de notre cœur. Si vous laissez s'éteindre le rayon, vous perdez le principe même de la vie, la respiration de l'âme; vous n'êtes plus qu'un cadavre spirituel. Si vous marchez à sa lueur, vous voyez s'ouvrir devant vous les douze avenues royales de la Prière [3]: le gémissement et la componction; le saint désir et l'espérance; la crainte, commencement de la sagesse; la confiance qui trouve déjà des expressions filiales dans son cœur; la supplication qui prouve que vous sentez vos maux; l'action de grâces qui témoigne votre reconnaissance pour les bienfaits que vous avez reçus; le commencement de ce divin amour qui bannira l'esprit de frayeur et de crainte lorsque vous ne serez plus dans la disgrâce de votre Père; l'intercession des justes de la terre et des bienheureux du Ciel que vous conjurez de suppléer à l'imperfection de vos vœux; l'invocation des Anges, ministres de Dieu et gardiens de l'homme; celle du Saint et Immaculé Cœur de Marie; et quand vous avez trouvé cette toute-puissante Médiatrice, celle du Sacré et Divin Cœur de Jésus; et enfin quand vous vous êtes uni au Cœur du Fils de Dieu par le Cœur de sa Mère, le recours direct à l'Adorable Trinité. Voilà les principaux chemins qui mènent au Trône de la Grâce; lequel prendrez-vous, mon frère? Celui qui vous offrira le plus d'attraits et où vous vous promettrez le plus de secours. Les vrais Chrétiens les parcourent successivement, parce qu'ils savent bien

[1] Sine me nihil potestis facere. Jean, 15. — [2] Si quis autem vestrum indiget sapientia, postulet a Deo qui dat omnibus affluenter, et non improperat, et dabitur ei. Jacq. 1. — [3] Ostendit mihi civitatem sanctam Jerusalem descendentem de cœlo a Deo, habentem claritatem Dei. Et habebat murum magnum et altum, habentem portas duodecim: et in portis Angelos duodecim. Apoc. 21.

que ce n'est pas trop de toutes les forces vives de la Grâce et des Prières pour combattre la concupiscence, le monde et l'enfer; pour garder le mystère de la foi dans une conscience pure [1]; *tendre*, *sans y prétendre* à la perfection de Marie notre Mère, de Jésus notre Frère, de Dieu notre Père [2], et nous faire dans les Cieux un *établissement* éternel [3]. Votre choix est fixé, « vous voulez entrer dans la vie et garder les » Commandements. » Voilà l'œuvre de la vigilance : *vigilate*. Mais vous avez trop compté sur vos forces et vous n'avez pas assez compté sur l'appui du Seigneur. Vous êtes tombé!... Vous mesurez douloureusement l'éloignement où vous vous retrouvez du Trône de la Grâce et vous jetez un coup d'œil de regret sur le chemin que vous aviez parcouru et qu'il vous faut péniblement recommencer. Mon frère, mon frère! avez-vous oublié cet homme auquel Jésus dit : « Suivez-moi, » et qui lui répondit : « Je vous suivrai, Maître; mais permettez-moi » de dire adieu à ceux qui sont en ma maison. » Il demandait un délai, il couvrait sa lâcheté d'une apparence bien spécieuse; quoi de plus naturel, quoi de plus légitime que cette permission qu'il sollicite? Mais le Fils de Dieu voit que ce n'est là qu'un misérable prétexte. On ne se moque pas du Seigneur, nous dit l'Apôtre [4]. On paye les hommes de paroles qui sont en opposition directe avec les sentiments que l'on garde dans son cœur; mais Dieu va droit à la vérité : « C'est cela, *est, est;* » Ce n'est pas cela, *non, non* [5]. Voilà la langue de l'Évangile, et le Sauveur qui nous l'a enseignée, voit que cette réponse : « Je vous suivrai, » est équivalente à celle que cet homme n'osait pas lui faire en face : « Je ne vous » suivrai pas. » Jésus lui dit : « Celui qui met la main à la » charrue et regarde en arrière n'est point propre au » royaume de Dieu [6]. »

[1] Habentes mysterium fidei in conscientia pura. I Tim. 3. — [2] Estote ergo vos perfecti sicut et Pater vester cœlestis perfectus est. Matt. 5. — [3] Thesaurizate autem vobis thesauros in cœlo. Id. 6. — [4] Nolite errare. Deus non irridetur. Galat. 6. — [5] Matt. 5. — [6] Luc, 9.

Chrétiens généreux qui m'écoutez, combien devez-vous remercier Dieu de ce que vous n'avez pas cédé, comme cet Israélite, à la tentation du découragement! Non, son histoire ne sera jamais la vôtre. Si, ce qu'à Dieu ne plaise! votre fragilité vous rappelait jamais les chutes de l'ancien Adam, avec quelle promptitude ne vous relèveriez-vous pas pour bénir encore le Dieu qui fait tout servir au salut de ceux qu'il aime, tout, même leurs péchés[1]! Vous viendriez de nouveau vous prosterner sur les degrés du Trône de la Grâce[2]. Mais non, vous préviendrez un tel malheur par votre fidélité *aux Prières* que Dieu récompensera par sa fidélité à vous donner sa Grâce, *Spiritum gratiæ et precum.* Il a commencé en vous l'œuvre du bien, il la mènera jusqu'à sa perfection. *Qui cœpit in vobis opus bonum, perficiet usque in diem Christi Jesu*[3].

Vous vous plaignez de ne pouvoir fixer la mobilité de vos pensées, de *vous perdre* au milieu de vos prières. Représentez-vous à votre tour la prière de la Mère de Dieu au Cénacle de Jérusalem; son Cœur fermé à toutes les préoccupations humaines, ouvert à toutes les communications divines; ses mains suppliantes, tantôt jointes dans le silence du recueillement, tantôt étendues sur les Apôtres pour les bénir, comme le Seigneur en Croix les avait étendues sur la *Ville* et le *Monde*[4]; ses regards élevés vers le Ciel d'où lui doit venir le secours qui lui est nécessaire pour se consoler de la perte de Jésus, et pour remplir les nouvelles fonctions qu'il lui a confiées dans l'Église. O aimable Mère! ne dirait-on pas que vous oubliez le douloureux échange que vous

[1] Scimus autem quoniam diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum. Rom. 8. — Si les Saints ont pu dire *etiam peccata*, c'est que tout péché venant de l'orgueil, l'humiliation du péché réveille dans les bons la charité par l'humilité.— [2] Hebr. 4.— [3] Philipp. 1.— [4] *Urbi et Orbi.* Le Vicaire de Jésus-Christ embrasse aussi le monde dans son amour lorsque sa bénédiction solennelle tombe sur les habitants et les visiteurs de la Ville Éternelle. Mais cette magnifique formule n'a pu être littéralement vraie qu'au jour où le Verbe bénissait, du haut de la Croix, tous les peuples et tous les siècles.

avez fait au Calvaire? Vous ne semblez point vous apercevoir de la disparition du Fils de Dieu : vous priez encore, comme si vous n'étiez pas entourée d'hommes faibles, pusillanimes, à peine revenus de leur frayeur et qui ne seront revêtus que plus tard de la Force d'en Haut! Avant que l'*Esprit des Prières* fût descendu du Ciel, il n'y avait que Vous, ô Mère de Dieu, qui fussiez digne de leur révéler le charme de la sainte Oraison et la grandeur de la Contemplation divine! *Les Apôtres persévéraient tous unanimement dans la prière avec Marie Mère de Jésus.*

Chose remarquable! l'Évangéliste se sert de la même expression pour peindre la prière des premiers Chrétiens de Jérusalem : *Erant autem perseverantes.... in orationibus*[1]. Eux aussi jouissent de cette consolation ineffable *de faire leurs prières en commun avec Marie Mère de Jésus.* Ah! si nous vous avons vus souvent, mes frères, verser de douces larmes quand nous faisions avec vous les touchants exercices du *Chemin de la Croix*[2] sur *la Montagne des Martyrs*[3], de quelle tristesse, de quelle admiration n'étaient pas frappés les Fidèles qui, au pied de la Montagne de Sion, à la vue du Temple, reprenaient la route du *Via dolorosa*, à la suite de la Mère de Douleur! Ils méditaient avec elle les souffrances de Jésus à l'ombre des Oliviers immortels[4] de

[1] Act. 2. — [2] Propter quod et Jesus, ut sanctificaret per suum sanguinem populum, extra portam passus est. Exeamus igitur ad eum extra castra, improperium ejus portantes. Heb. 13.

[3] Montmartre est à Paris ce que le Calvaire est à Jérusalem, puisque ce fut « *hors de l'enceinte des murs* » que Denis son premier Évêque, que Rustique son premier Prêtre, et son premier Diacre Éleuthère, arrosèrent de leur sang le jeune arbre de la Foi que l'Église Romaine, Mère et Maîtresse de toutes les Églises, les avait envoyés planter sur les rives de la Seine. Puisse la piété des Fidèles rendre à ce Calvaire l'étendue et la beauté qu'avait celui du Mont Valérien! On chercherait vainement en France un emplacement plus convenable pour l'érection d'une Croix gigantesque qui dominerait d'un côté cette Capitale dont saint Denis est le véritable Fondateur, et de l'autre l'Abbaye qui porte encore son nom, et où il donnait aux Rois très-chrétiens l'hospitalité de la tombe.

[4] Au bord même et presque à la naissance du Torrent de Cédron, nous en-

Gethsémani; ils la revoyaient seule, là où ils l'avaient vue à côté du Maître, chargé de sa sainte Croix; il reconnaissaient la trace du sang sur cette terre qui avait bu le Sang du divin Abel[1], et où ils accompagnaient l'Ève des Cieux; ils la voyaient non plus debout comme la Femme Forte, mais comme une mère qui pleure au lit de mort de son enfant, prosternée sur le sommet du Calvaire et sur le glorieux Sépulcre du Fils de Dieu! Pourquoi envier leur bonheur, mes frères? Est-ce que l'Église ne confond pas toujours le nom de Jésus et de Marie dans les Invocations du *Via Crucis*? Ne retrace-t-elle pas sous vos yeux, par des tableaux pleins de vérité, l'image de la Passion du Fils et de la Compassion de la Mère? et pour étendre à toutes vos autres prières cette pensée que je ne me lasserai jamais de recommander aux âmes chrétiennes, ne rencontrez-vous pas encore la Vierge Très-Sainte jusque dans les plus modestes oratoires? Immobile, détachée de la terre, Marie au milieu des Fidèles de Jérusalem ne semblait plus respirer que pour Dieu, et je ne conçois pas une statue de la Sainte Vierge qui ne serait pas aussi la statue même de la Prière, avec ses soupirs et ses gémissements, mais aussi avec ses consolations et ses extases.

Saint Luc avait dit des Apôtres qu'ils persévéraient dans *la prière, in oratione* : il dit des premiers Chrétiens qui avaient reçu l'*Esprit des Prières* ; « Ils persévéraient *dans les prières*, » *in orationibus*[2]. » Ils se rappelaient les préceptes du Seigneur qu'ils voyaient si religieusement observés par sa Mère toute Sainte : « Réfléchissez, veillez, priez[3], priez en tout

trâmes dans le jardin des Oliviers. Il appartient aux Pères latins, qui l'ont acheté de leurs propres deniers : on y voit huit gros oliviers d'une extrême décrépitude. L'olivier est pour ainsi dire immortel, parce qu'il renaît de sa souche : on conservait dans la citadelle d'Athènes un olivier dont l'origine remontait à la fondation de la ville. (Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem.*)

[1] Accessistis ad... testamenti novi mediatorem Jesum et sanguinis aspersionem melius loquentem quam Abel. Hebr. 12. — [2] Act. 2. — [3] Videte, vigilate, orate. Marc, 13.

» temps[1]. » Et ils pratiquaient la prière perpétuelle[2] dans leurs maisons où ils admettaient l'étranger à la prière de famille[3]; dans l'ancien Temple qu'ils continuaient encore de fréquenter pour faire des Proselytes au Seigneur[4]; dans les Cénacles qui étaient comme des Chapelles de secours[5]; dans les habitations les plus spacieuses des Fidèles, qui, en ces premiers temps, recevaient les congrégations chrétiennes et parmi lesquelles on distingue la maison de Marie mère de Jean, surnommé Marc, où un grand nombre de Disciples se trouvaient rassemblés[6]. La Prière présidait à tous les actes de leur vie, aux jeûnes comme aux repas[7]. à la séparation des frères et à leur adieu sur le rivage aussi bien qu'à leur navigation et à leurs voyages[8], aux prédications qui avaient lieu dans les cachots non moins qu'à celles où la Parole avait toute sa liberté[9], au sacrement de l'Ordination qui donnait à l'Église des pasteurs et des pères non moins qu'au sacrement de Baptême qui lui donnait des sujets et des enfants[10]. Tout en eux était une prière; leur travail, leur repos, leurs entretiens, leurs joies innocentes, leur sommeil lui-même. Leurs moindres actions

[1] Omni tempore orantes. Luc, 21. — [2] Orate sine intermissione. Act. 12. — [3] Quære in domo Judæ Saulum nomine Tarsensem; ecce enim orat. Id. 9. — [4] Factum est autem revertenti mihi in Jerusalem et oranti in templo fieri me in stupore mentis. Ib. 22. — [5] Ascendit Petrus in superiora ut oraret. Ib. 10. — [6] Petrus venit ad domum Mariæ matris Joannis qui cognominatus est Marcus, ubi erant multi congregati et orantes. Ib. 12.

L'Église, qui applique à l'Assomption de la Sainte Vierge ce que l'Évangile dit d'une autre Marie, fera peut-être un jour au Souverain Pontife qui a défini son Immaculée Conception l'application de cette admirable parole : *Petrus venit in superiora ut oraret.* Le Décret Apostolique n'a été solennellement rendu qu'après que Pierre, vivant toujours dans son successeur, se fut retiré longtemps dans les hauteurs de la Contemplation. Voici une troisième Marie dans la maison de laquelle Pierre se retire, comme nous avons vu Pie IX chercher un puissant secours et plus tard déposer le tribut de sa reconnaissance dans le Sanctuaire de Notre-Dame-des-Victoires : *Petrus venit ad domum Mariæ.*

[7] Cum orassent cum jejunationibus. Act. 14. — [8] Positis genibus in littore, oravimus. Ib. 20. — [9] Paulus et Silas orantes laudabant Deum et audiebant eos qui in custodia erant. Ib. 17. — [10] Orantes imposuerunt eis manus. Ib. 4.

empruntaient une vertu surnaturelle à la pureté de leurs motifs et au soin qu'ils avaient de les commencer et de les finir par la prière. Ils se consacraient sans réserve à la gloire de Celui qui nous ayant tout donné, veut que tous ses dons retournent à lui par l'adoration et la reconnaissance[1]. En mémoire de cette consécration, ils faisaient si souvent le signe de la Croix, abrégé de la Prière, que les saints Docteurs nous représentent leurs fronts marqués de l'empreinte des doigts qui ne cessaient de le tracer[2].

Leur mémoire faisait revivre les bienfaits du Seigneur; leur esprit se plongeait dans la grandeur de ses mystères; leur âme se réjouissait en Dieu leur Sauveur[3]. Leur corps offrait à sa manière le sacrifice de la louange[4]. Si vous n'avez pas vu leurs Images dans les Catacombes, vous avez du moins observé dans nos Églises les figures qui couvrent les pierres sépulcrales sous lesquelles reposent les dépouilles de nos pères dans la Foi. Quel contraste, mes frères, avec cette légèreté, cette agitation extérieure qui ne trahissent que trop le désordre de notre imagination et peut-être les égarements de notre cœur! Tels étaient bien véritablement les traits des premiers Chrétiens absorbés par le sentiment de Dieu et de l'Éternité; tels ils se tenaient en la présence du Seigneur. à genoux au pied d'un Crucifix, les bras croisés sur la poitrine, le front chargé de pensées saintes, les lèvres entr'ouvertes comme pour attirer l'Esprit de la Grâce[5], les yeux fixés à terre par le Recueillement ou tendus vers le Ciel par l'Espérance.

Mais je les vois se réunir pour acquitter ensemble le grand devoir[6] de la Prière publique, dans ce jour que Bossuet ap-

[1] Sive ergo manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite. I Cor. 10.

[2] Delille nous montre aussi

Les degrés de l'autel usés par la prière.

[3] Magnificat anima mea Dominum, et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo. Luc, 2.— [4] Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum. Ps. 83. — [5] Aperui os meum et attraxi Spiritum. Ps. 118. — [6] Officium divinum.

pelle si souvent *le Saint Dimanche*, où Dieu fit le monde, où son Fils nous donna le gage de la vie bienheureuse par sa Résurrection, où son Saint-Esprit créa la société des âmes en descendant au Cénacle sur la Vierge Marie et les Saints Apôtres dans la fête de la Pentecôte.

« Tous ceux qui demeurent à la ville et à la campagne se » rassemblent dans la maison du Père commun[1]. » Le Chef de la prière[2] élève la voix au milieu de ses frères : « Flé- » chissons les genoux, dit-il, *flectamus genua*, devant le » Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de qui toute pater- » nité découle dans le ciel et sur la terre, afin que, selon les » richesses de sa gloire, il vous fortifie dans l'homme inté- » rieur par son Esprit ; que Jésus-Christ habite dans vos » cœurs par la foi, et qu'étant enracinés et affermis dans la » charité, vous puissiez comprendre avec tous les Saints, l'a- » mour de Jésus-Christ envers nous... ; et que Celui qui, par » sa puissante opération, peut faire infiniment plus que tout » ce que nous demandons et tout ce que nous pensons, soit » glorifié par l'Église et par Jésus-Christ dans tous les siè- » cles des siècles. *Amen*[3]. »

Le prêtre reprend : *Oremus* ! « Des prières ! pour Pierre » que le roi Hérode a fait jeter en prison, à la dernière fête » des Azymes, comptant faire pour le Pape ce qu'il a fait » pour le Fils de Dieu. Offrons en faveur de notre Père des » prières ferventes afin qu'il plaise à Dieu de le délivrer[4].

[1] *Saint Justin philosophe et martyr*, *Apologie*, éd. Marc, p. 1142. — [2] Nom donné par les sauvages du Nouveau Monde aux Prêtres Catholiques.

[3] Flecto genua mea ad Patrem Domini nostri Jesu Christi, ex quo omnis paternitas in cœlis et in terra nominatur, ut det vobis secundum divitias gloriæ suæ, virtute corroborari per Spiritum ejus in interiorem hominem, Christum habitare per fidem in cordibus vestris : in charitate radicati et fundati, ut possitis... scire... supereminentem scientiæ charitatem Christi... Ei autem qui potens est omnia facere superabundanter quam petimus, aut intelligimus, secundum virtutem quæ operatur in nobis : ipsi gloria in Ecclesia et in Christo Jesu, in omnes generationes sæculi sæculorum. Amen. Ephés. 3.

[4] Herodes rex... Videns quia placeret Judæis, apposuit ut apprehenderet et Petrum. Erant autem dies Azymorum. Quem cum apprehendisset, misit

» Souvenez-vous aussi de vos préposés qui vous ont prêché » la parole de Dieu, afin que, considérant qu'elle a été la fin » de leur vie, vous imitiez leur foi[1]. Des prières! pour que » le maître de la moisson envoie dans son champ des ou- » vriers qui remplacent les Pasteurs trépassés; la moisson » est abondante, mais il y a peu de moissonneurs[2]. Nous » vous recommandons d'offrir des supplications, des de- » mandes, des vœux et des actions de grâces pour tous les » hommes, pour les rois et ceux qui sont élevés en dignités, » afin que nous menions une vie paisible et tranquille en » toute piété et en tout honneur, et que tous les hommes » soient sauvés et viennent à la connaissance de la vérité, » en faisant ce qui est bon et agréable à Dieu qui nous a » délivrés par l'unique Médiateur de Dieu et des hommes, » Notre-Seigneur-Jésus-Christ[3].

» Et toute l'assistance répond : *Amen*[4]. »

Le prêtre continue :

« Des prières! pour ceux qui vous persécutent et vous ca- » lomnient, afin que vous aimiez ceux qui vous haïssent, et » que, rendant le bien pour le mal, vous soyez les enfants » du Père qui est dans les Cieux, qui fait lever son soleil » sur les bons et sur les méchants, et répand sa pluie sur les

in carcerem... volens post Pascha producere eum populo. Et Petrus quidem servabatur in carcere: *Oratio* autem fiebat sine intermissione ab Ecclesia ad Deum pro eo. Act. 12.

[1] *Mementote* præpositorum vestrorum qui vobis locuti sunt verbum Dei: quorum imitamini fidem. Hebr. 13.— [2] Messis quidem multa: operarii autem pauci. *Rogate* ergo Dominum messis ut mittat operarios in messem suam. Matt. 9.

[3] *Obsecro* igitur primum omnium fieri *obsecrationes*, *orationes*, *postulationes*, *gratiarum actiones*, pro omnibus hominibus, pro regibus et omnibus qui in sublimitate sunt, ut quietam et tranquillam vitam agamus, in omni pietate et castitate. Hoc enim bonum est et acceptum coram Salvatore nostro Deo, qui omnes homines vult salvos fieri, et ad agnitionem veritatis venire. Unus enim Deus, unus et Mediator Dei et hominum, Homo Christus Jesus. I Tim. 2.

[4] *Saint Just.*, *Apol.*, loc. cit.

» justes et les injustes[1]. Prions enfin les uns pour les autres, » afin que nous soyons sauvés, car la prière persévérante du » juste peut beaucoup[2]. »

Et toute l'assistance répond par ce mystérieux *Amen*, le mot de la foi : *il est ainsi ;* le mot de l'espérance : *Ainsi soit-il !*

Voilà bien, mes frères, *les prières du Prône*, qui ne se font plus que dans l'Église Catholique. Mais elles se faisaient aussi dans l'Église de Jérusalem ; il n'est pas permis d'en douter, puisque je viens de vous reproduire textuellement les instructions de Jésus-Christ, des Apôtres, et en dernier lieu celle de saint Jacques *le Mineur*, parent du Seigneur selon la chair, et premier évêque de Jérusalem. Que faut-il en conclure, sinon que les Catholiques sont les seuls qui aient *persévéré dans les prières* aussi bien que *dans la doctrine des Apôtres ?*

Cependant la célébration des Mystères est suspendue. Voyez-vous cette estrade appelée l'*ambon*, qui est placée dans le centre de l'Église? c'est la chaire Apostolique ! Elle est occupée par saint Jacques, l'un de ceux auxquels il a été dit : « Allez par tout l'univers, prêchez l'Évangile à toute » créature. Celui qui croira et qui sera baptisé, sera sauvé; » mais celui qui ne croira point sera condamné[3]. » Parmi les rangs pressés des Fidèles qui l'entourent, il y a quelques-uns des cinq cents Disciples auxquels le Sauveur Ressuscité apparut au moment de son Ascension[4] et qui l'entendirent sans doute adresser à ses Apôtres ce dernier adieu : « Tout » pouvoir m'a été donné dans le Ciel et sur la Terre. Allez » donc, enseignez toutes les Nations, les baptisant au Nom » du Père et du Fils et du Saint-Esprit, leur apprenant à » garder tout ce que je vous ai confié. Et voilà que je suis

[1] Diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos : et *orate* pro persequentibus et calumniantibus vos : ut sitis filii Patris vestri qui in cœlis est, qui solem suum oriri facit super bonos et malos, et pluit super justos et injustos. Matt. 5. — [2] *Orate* pro invicem ut salvemini ; multum enim valet deprecatio justi assidua. Jac. 5. — [3] Marc, 16. — [4] Visus est plusquam quingentis fratribus simul. I Cor. 15.

» avec vous tous les jours jusqu'à la fin des temps[1]. »

Mais je suppose que c'est celui auquel le Seigneur a remis la sollicitude de toutes les Églises[2] (« Paissez mes agneaux, » paissez mes brebis[3]: » gouvernez tout, et les petits et les mères, et les pasteurs mêmes, pasteurs à l'égard des peuples et brebis à l'égard de Pierre[4]) qui est sorti de son cachot, ou qui est revenu d'une de ses visites aux Chrétiens persécutés[5], dans la Cité Sainte où l'Église devait commencer[6] « pour continuer la succession du peuple de Dieu et où » Pierre, par conséquent, devait être longtemps le Chef de la » parole et de la conduite[7]. » Avec quelle vénération « les Saints » de Jérusalem[8], » ne revoient-ils pas le Vicaire « du Grand » Pasteur des brebis qui les a rachetées par le Sang du Tes- » tament Éternel[9]! Avec quel amour ils contemplent celui qui est chargé de les confirmer dans la Foi, et que saint Jacques lui-même est si heureux de voir au milieu de son cher troupeau! Du haut de la chaire, Pierre va tirer « le » glaive de la parole[10] de Dieu, parole vivante et efficace, » qui plonge plus avant dans les cœurs que la pointe de l'é- » pée armée d'un double tranchant, parce qu'elle atteint jus- » qu'aux dernières profondeurs de l'esprit, qu'elle pénètre » les plis et les replis de l'âme et qu'elle fait le discernement » de ses pensées et de ses intentions les plus secrètes[11]. » Le Saint-Père a devant lui un grand nombre des huit mille néophytes qu'il a convertis par ses deux premières prédications[12].

[1] Matt. 28. — [2] Instantia mea quotidiana, sollicitudo omnium Ecclesiarum. II Cor. 11. — [3] Jean, 21. — [4] Bossuet, sermon sur l'Unité de l'Église. — [5] Factum est autem ut Petrus dum pertransiret universos, deveniret ad Sanctos qui habitabant Lyddæ. Act. 9. — [6] Oportebat..... prædicari..... remissionem peccatorum in omnes gentes, incipientibus ab Jerosolyma. Luc, 24. — [7] Bossuet, *loc. cit.* — [8] Sanctis tuis in Jerusalem. Act. 9. — [9] Eduxit de mortuis Pastorem magnum ovium, in sanguine Testamenti æterni, Dominum nostrum Jesum Christum. Hebr. 13. — [10] Gladium Spiritus quod est Verbum Dei. Éphés. 6. — [11] Vivus est enim Sermo Dei et efficax et penetrabilior omni gladio ancipiti : et pertingens usque ad divisionem animæ ac spiritus, compagum quoque ac medullarum, et discretor cogitationum et intentionum cordis. Hebr. 4. — [12] Act. 2.

Tout à coup son regard s'arrête dans le saisissement d'un respect profond et filial : il a reconnu dans son auditoire..... la Bienheureuse Vierge Marie, la Mère de son Maître et de son Dieu! Elle qui a été instruite en son Cœur par l'Onction de l'Esprit son Époux; Elle qui a été formée par les divines leçons de Jésus, le Verbe vivant; Elle, la Fille bien-aimée du Tout-Puissant, se fait un devoir de recueillir avec une insatiable avidité le pain évangélique qui lui est rompu par un homme mortel! Mais cette voix est-elle donc celle du pêcheur Simon, fils de Jonas? Non, mes frères, mille fois non; c'est le prolongement, c'est l'écho de la voix de Jésus qui « a les pa» roles de la vie éternelle[1] : » c'est pourquoi « Marie les garde » précieusement en son Cœur[2]. » Quel exemple pour vous, hommes frivoles, qui avez tant de regrets pour les joutes orageuses de la Tribune et tant d'indifférence pour le grave enseignement du Ministère Apostolique! Quel exemple pour vous, mesdames, qui ne manquez pas moins à la modestie de votre sexe qu'à l'humilité de la Religion que vous avez tant besoin d'apprendre, quand vous osez contrôler la parole de Dieu! Certes, vous eussiez peu *goûté* le Prophète Isaïe : « Voici ce que dit le Seigneur : « Quand donc *te tairas-tu*, » misérable orgueil?..... Ce peuple appelle sans cesse ma » colère; ses enfants sont menteurs et refusent d'obéir à ma » Loi. Ils disent aux Prophètes : Ne voyez pas, et à ceux qui » les écoutent attentivement : N'écoutez pas! Prophètes! vos » discours sont trop austères; parlez-nous un langage qui » nous plaise : voyez pour nous des mensonges; cachez à » nos yeux cette voie, éloignez de nous ce sentier étroit : » cessez de nous montrer le Saint d'Israël. C'est pourquoi » voici ce que dit le Saint d'Israël : Parce que vous avez mé» prisé ma parole et que vous avez espéré dans la fraude et » dans *le murmure*, et que vous avez mis là votre appui... le » Seigneur vous brisera comme le vase fragile du potier.....

[1] Respondit ergo ei Simon Petrus : Domine, ad quem ibimus? Verba vitæ æternæ habes! Jean, 6. — [2] Luc, 2.

» Mais si vous revenez à moi, dit le Seigneur, *si vous savez* » *vous taire*, vous serez sauvés *dans votre silence* et votre es- » poir sera votre force. Hélas! vous ne l'avez pas voulu[1]! » J'ai entendu parler *d'une dame* qui ne rougissait pas de té- moigner l'aversion qu'elle ressentait pour saint Paul. On lui demanda la raison de cette extravagance : « Je ne lui par- » donnerai jamais, répondit-elle, d'avoir condamné les » femmes à garder le silence, d'avoir prêché qu'elles doi- » vent obéir à leurs maris[2]. » « Si je plaisais aux hommes, » s'écrie le grand Apôtre, je ne serais plus le serviteur de » Jésus-Christ[3]! » J'ai bien peur pour ces créatures pré- somptueuses que le Fils de Dieu ne leur dise un jour : « Ma » prédication n'a pas pris parmi vous; je ne sais d'où vous » venez : » *Sermo meus non capit in vobis*[4].... *Nescio vos unde sitis*[5]. Mais je répète que les Fidèles de Jérusalem *per- sévéraient dans la doctrine des Apôtres*.

Nous les avons vus, mes frères, « s'instruire et s'exhor- » ter mutuellement par des Psaumes, des Hymnes et des » Cantiques spirituels[6]; » Nous les avons entendus « chan- » ter les louanges de Dieu avec une sainte allégresse[7]. » Maintenant qu'ils ont recueilli « la parole de Jésus-Christ » qui demeure en eux dans toute sa plénitude et dans la

[1] Dicit Dominus : .... Superbia! tantum est, quiesce!... Populus enim ad iracundiam provocans est, et filii mendaces, filii nolentes audire legem Dei. Qui dicunt videntibus : Nolite videre; et aspicientibus : Nolite aspicere nobis ea quæ recta sunt : loquimini nobis placentia, videte nobis errores. Auferte a me viam, declinate a me semitam, cesset a facie nostra Sanctus Israël. Propterea hæc dicit Sanctus Israël : Pro eo quod reprobastis verbum hoc, et speraslis in calumnia et in tumultu, et innixi estis super eo : propterea erit vobis iniquitas hæc sicut interruptio cadens... et comminuetur sicut conteritur lagena figuli contritione pervalida... Hæc dicit Dominus Deus Sanctus Israël : Si revertamini et quiescatis, salvi eritis : in silentio et spe erit fortitudo vestra. Et noluistis! Et dixistis : Nequaquam! Is. 30.

[2] Mulier in silentio discat cum omni subjectione. Docere autem mulieri non permitto, neque dominari in virum, sed esse in silentio. I Tim. 2. — [3] Si adhuc hominibus placerem, Christi servus non essem. Galat. 1. — [4] Jean; 8. — [5] Luc, 13. — [6] Docentes et commonentes vosmetipsos, Psalmis, Hymnis, et Canticis spiritualibus. Coloss. 3. — [7] In gratia cantantes in cordibus vestris Deo. Id. ib.

» perfection de la sagesse [1], » il ne leur reste plus qu'à achever « le Sacrifice Eucharistique et à faire régner dans » leurs cœurs la Paix du Seigneur à laquelle ils ont été » appelés pour ne faire qu'un seul corps [2].» « Ils se lèvent, » nous dit saint Justin, prient de nouveau, présentent le » pain, le vin et l'eau. Le Pontife consacre les dons offerts; » il répètent tous : *Amen*... [3] »

O Jérusalem! ô vraie vision de la Paix! O Marie, préparez-vous à la rencontre de votre Dieu [4]! Allez vous asseoir à la table de Celui qui s'est assis autrefois à la vôtre! Allez recevoir de la main d'un Apôtre Celui que vous avez reçu d'abord de la main de l'Éternel!

Il est donc vrai, Chrétiens : Marie ne voit plus que sous des voiles impénétrables le Dieu qu'elle a vu tant d'années face à face [5]; Elle n'entend plus que dans son Ame le Verbe qui a conversé extérieurement avec Elle seule plus qu'avec tous les hommes ensemble. Elle ne retrouve plus qu'à travers le milieu des apparences sacramentelles cette Partie d'Elle-même, ce Corps glorieux qu'elle a formé de la plus pure substance de son Cœur, porté dans son sein pendant neuf mois, nourri de son lait virginal, entouré de sa sollicitude maternelle. Nous mettons un bandeau sur les yeux de la Foi; nous entourons sa tête des nuages d'une sainte obscurité; mais Notre-Dame écarte le rideau qui nous cache Notre-Seigneur, Elle voit l'Invisible, Elle entend son silence divin, Elle mange le Fruit de Vie, s'abreuve aux sources du Sauveur [6], goûte son Dieu [7] avec d'inexprimables délices : C'est bien lui, se dit-elle, je le reconnais, je le possède encore! Seigneur, vous avez regardé le néant de votre Servante! Emmanuel, vous vous êtes retiré de moi et

[1] Verbum Christi habitet in vobis abundanter in omni sapientia. Coloss. 3. — [2] Pax Christi exultet in cordibus vestris in qua et vocati estis in uno corpore : et grati estote. Id. ib.— [3] *S. Just.*, loc. cit.— [4] Præparare in occursum Dei tui. Amos. 4.— [5] Videmus nunc per speculum in enigmate, tunc autem facie ad faciem. I Cor. 13.— [6] Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris. Is. 12.— [7] *Sapor Dei*, définition que les Saints nous donnent de la piété.

vous êtes revenu à moi! O Puissant, vous avez fait pour moi de grandes choses, ô mon Fils, vous deviez cette consolation à votre Mère! La terre serait trop vide pour moi si vous n'y eussiez point élevé un Autel, ô Dieu des Vertus [1]! Et que pourrais-je chercher de plus dans les Cieux [2]? Fussent-ils peuplés de nouvelles légions d'Esprits bienheureux, ils ne seraient sans vous qu'une immense solitude pour votre Mère. O mon Dieu, ô mon Fils, mon Ame vous glorifie et mon Cœur ressent des tressaillements d'allégresse en votre adorable, en votre aimable présence [3]! Oh! le doux moment que celui où vous venez charmer mon pèlerinage et enflammer mon Cœur [4]! Ah! pourquoi faut-il que ce ne soit qu'un moment?

Cœur de Marie, c'est surtout dans la sainte Communion que je me plais à vous contempler! J'ai admiré votre innocence, ô Cœur immaculé; votre perfection, ô Cœur que Dieu avait formé pour lui; votre gloire intérieure, ô Cœur de la Fille du grand Roi; vos joies indicibles, ô Cœur de la Mère bienheureuse; vos épreuves surhumaines, ô Cœur de la Mère de douleur; votre inépuisable tendresse, ô Cœur de la Mère des Chrétiens! Mais à cet Autel, ô Cœur de la Mère de Dieu, vous m'apparaissez comme l'expression sublime de la beauté de l'âme humaine transfigurée par la Grâce, embrasée par la Charité; et en même temps, ô Cœur de la Mère des hommes, vous me représentez la véritable Mère de famille entourée de ses enfants, assis avec elle à la table du meilleur des Pères, dans l'abandon de la confiance et l'effusion de l'amour! Vous étiez avec eux à Jérusalem; vous êtes avec eux à cet Autel où, chaque matin, j'ai la consolation de distribuer à tant de mes frères le Corps et le Sang, l'Ame et la Divinité de votre cher Fils Jésus! *Eia Mater Fons*

[1] Altaria tua, Domine virtutum. Ps. 83. — [2] Quid enim mihi est in cœlo et a te quid volui super terram? Ps. 72. — [3] Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum. Ps. 83.— [4] Nonne cor nostrum ardens erat in nobis, dum loqueretur in via? Luc, 24.

amoris, oh oui! vous êtes la source féconde de la Bonté; c'est de vous qu'elle est sortie autrefois pour arroser le monde; c'est par vous qu'elle se répand encore sur les vrais Fidèles et même sur les pauvres pécheurs! Ah! puisse mon cœur se flétrir et se dessécher si je cesse jamais de vous invoquer, ô Cœur de ma Reine, et de vous aimer, ô Cœur de ma Mère!

La première Communion du plus jeune des Apôtres dans le saint Cénacle de Jérusalem, a toujours été considérée par les Chrétiens comme le type de la Communion fervente. Quand nous nous figurons le sacrifice de la Messe célébré par saint Jean dans son Église d'Éphèse ou dans les autres Églises de l'Asie Mineure dont il est le Fondateur, ce n'est plus un homme que nous croyons voir à l'Autel du Dieu qui avait fait la joie de son adolescence[1], c'est un de ces Anges avec lesquels il a conversé si souvent et qu'il nous montre prosternés autour de l'Autel des Cieux où Jésus-Christ est lui-même l'Éternel Officiant.

Mais quand je me représente la Vierge Marie recevant l'auguste Eucharistie dans les Cénacles de la Ville Sainte, il ne m'est plus possible de songer encore aux communions des Saints, aux adorations même des Anges. J'oublie tout en présence de Jésus et de Marie. Je ne vois plus que le Seigneur de la gloire[2] qui parle au Cœur de son Père quand il lui présente l'Agneau immolé pour les péchés du monde, et que la Mère de Dieu qui parle au Cœur de son Fils quand elle reçoit dans la plénitude de l'amour le Sacrement de l'Amour. La Jérusalem de la terre illuminée de la clarté de Dieu ne m'apparaît plus que comme une ravissante image de la Jérusalem des cieux. *Amen*, il est ainsi!

Écoutons une dernière fois le second historien des temps Apostoliques, saint Justin le philosophe : « On distribue une » partie des choses consacrées et les diacres portent le reste

[1] Introibo ad altare Dei, ad Deum qui lætificat juventutem meam. Ps. 41. — [2] I Cor. 2.

» aux absents. On fait une quête; les riches donnent ce » qu'ils veulent. L'Évêque garde ces aumônes pour en assister » les veuves, les orphelins, les malades, les captifs, les » pauvres, les étrangers, en un mot tous ceux qui ont besoin » de secours et dont l'évêque est spécialement chargé[1]. » Fénelon nous parle souvent, d'après saint Basile, des *pleines corbeilles* que l'on mettait en réserve dans les temps de persécution[2]. « O Seigneur, s'écrie-t-il, je voudrais qu'il y » eût à votre Sainte Table un Chérubin armé d'un glaive de » feu pour garder le Fruit de Vie. Je voudrais que tous vos » enfants vinssent s'abreuver du torrent des délices de votre » félicité[3]..... Sacrement d'amour! personne ne veut aimer. » O Jésus! quel mépris! O Amour! faites-vous aimer!.... La » Pâque continue toute l'année. Qui ne mérite de la manger » chaque jour ne le mérite pas au bout de l'an[4]. » Nous avons entendu des Évêques-Missionnaires[5] nous raconter les fruits merveilleux de charité divine et fraternelle que leurs néophytes cueillent encore sur l'*Arbre de vie* que l'Église les a envoyés planter parmi ces peuplades auxquelles notre orgueil donne le nom de *Sauvages*. Le vrai Sauvage, savez-vous où il est, mes frères? Dans celles de nos campagnes qui sont redevenues païennes : dans les faubourgs de nos grandes cités où le Nom trois fois Saint n'est plus prononcé que par le blasphème. Ce n'est pas moi qui eusse osé dire : « Le paysan » (ou l'ouvrier), « le paysan sans Religion n'est plus qu'un être » abruti et souvent même qu'une bête féroce. » Mais je comprends qu'on ait pu l'écrire à la vue des plaies hideuses qu'a

[1] *S. Just.*, loc. cit. — [2] *OEuvres de Fénelon*, éd. de Versailles, t. XVII, p. 460 et 471. — [3] Id. ib., p. 472. — [4] Id. ib., p. 462.

[5] Nous citerons Mgr. Kobès, de la Congrégation du Saint-Esprit et de l'Immaculé Cœur de Marie, Évêque des Deux-Guinées. Ce Prélat nous a dit que *ses diocésains* comptaient avec impatience les jours qui les séparaient de la Sainte Communion. On retrouvera toujours dans l'Église l'histoire de *la Pieuse Paysanne* qui communiait chaque dimanche et passait les trois jours suivants en actions de grâces, réservant les trois derniers jours de la semaine à une préparation nouvelle. *J'ai fait mon bon jour*, dit-on encore dans nos provinces en parlant du jour de Communion.

engendrées une fausse civilisation. Comment se respecterait-il celui qui ne respecte plus son Dieu? Comment obéirait-il à la puissance publique celui que l'impiété a livré sans défense aux lâches instincts de la ruse, de l'égoïsme, de la cupidité, des voluptés infâmes? Comment aimerait-il ses frères, et a-t-il encore des frères celui qui n'a qu'un but : *s'enrichir!* qu'un désir : *s'amuser!* L'abjection des mœurs, le cynisme du langage, la perversité de l'esprit, la dureté du cœur, la fraude (c'est-à-dire le vol, mais le vol caché), des haines envenimées, des rixes sanglantes, voilà ce qui remplace pour ces infortunés le culte filial de la Sainte Vierge, la digne réception de l'Eucharistie, l'aimable service du premier des Maîtres et du plus tendre des pères! On n'avait voulu effacer que le CHRÉTIEN, on a effacé l'HOMME!....

Mais écoutons une dernière fois le premier historien de l'Église de Jérusalem, l'Évangéliste saint Luc, l'Auteur du livre des Actes : *Erant autem perseverantes in communicatione fractionis panis*[1].. .. *cum Maria Matre Jesu*[2]. « Ils » persévéraient dans LA COMMUNION de la fraction du pain » AVEC MARIE, Mère de Jésus. » Je rapproche à dessein ces deux textes séparés, mes frères, parce qu'ils nous donnent l'expression complète de l'union des cœurs dans le Divin Cœur de Jésus et dans le Saint Cœur de Marie.

Où trouverai-je un mot qui puisse graver dans vos âmes le souvenir de la première Communauté chrétienne? Dans les paroles mêmes de mon texte : UNANIMITER, — L'UNITÉ.

L'Unité! La parole humaine divise les esprits; la parole divine les rapproche : l'une produit l'Opinion, mère des systèmes; l'autre crée la Foi, qui exclut jusqu'à l'ombre d'un dissentiment. Dans le domaine de la raison, la première s'appelle : *Philosophie*. Habile à rassembler des nuages, impuissante à les dissiper[3], elle laisse s'égarer sa

[1] Act. 2. — [2] Id. 1.

[3] Le sceptique Bayle disait : Je fais comme le Jupiter d'Homère; je rassemble des nuages : Νεφεληγερέτα Ζεύς.

force dans le labyrinthe du doute et s'éteindre sa lumière dans le vide des négations audacieuses; jamais moins sûre d'elle-même que lorsqu'elle grossit sa voix pour articuler les affirmations les plus tranchantes, elle s'écrie en désespoir de cause : Oui et non, *Sic et Non* [1]! Dans le domaine de la Révélation, elle se nomme *Hérésie* [2]; elle s'arroge le droit sacrilége de faire un discernement entre les vérités dont Dieu a confié la garde à son Église. Vainement l'Apôtre écrit aux Corinthiens : « Qu'il n'y ait point de schismes parmi » vous [3]; ne séparez point le corps mystique de Jésus-» Christ [4] : » les adeptes de l'erreur ressemblent aux Pharisiens dont les uns disaient de Notre Sauveur : « Cet homme » n'est point de Dieu; tandis que les autres leur répon-» daient : Comment un pécheur peut-il faire ces miracles? » Et il y avait division entre eux [5]. » L'hérésie ne s'attaque d'abord qu'à un point qui n'a rien de *fondamental*, dit-elle; elle commence par nier la doctrine des *Indulgences* et par fermer les portes d'un monastère de Religieuses; mais elle finira à son insu par amener les hommes à tirer les conséquences pratiques de cette profession de foi de l'Enfer : « Dieu, c'est le mal; la propriété, c'est le vol! » La seconde, au contraire, fait descendre du Ciel sur la terre la Chaire de la Vérité éternelle; elle nous montre dans Jésus-Christ la solution de tous les problèmes [6], et dans l'Église fondée sur *la pierre* la seule école de la Philosophie divine où nul ne commande, où tous obéissent; où le Pasteur suprême se soumet lui-même à la Confession qu'il enseigne, comme il obéit à la Loi qu'il intime; et où les brebis en se pliant au joug de la foi trouvent le repos dans l'obéissance et la liberté dans la

[1] Traité fameux d'Abélard publié par le chef de l'Éclectisme. — [2] Αἱρέω, faire un choix, absolument comme l'éclectisme ἐκλέγω. — [3] Non sint in vobis schismata. I Cor. 1. — [4] Non sit schisma in Corpore. Id. 12. — [5] Dicebant ergo ex Pharisæis quidam : Non est hic homo a Deo..... Alii autem dicebant : Quomodo potest homo peccator hæc signa facere? Et schisma erat inter eos. Jean, 9. — [6] Solutio totius difficultatis Christus. Tertullien.

servitude volontaire. Vous n'êtes point des philosophes et vous êtes les seuls vrais philosophes, mes frères. Oh! que vous êtes heureux, vous qui avez cru [1]! Vous n'avez point cessé d'appartenir à la grande Famille des intelligences que le Saint-Esprit forma à Jérusalem parmi les premiers Fidèles qui étaient les disciples de l'Apôtre saint Pierre et les serviteurs de la Mère de Dieu : *Omnes qui credebant erant pariter* [2].

L'Unité! L'intérêt, son plus implacable ennemi, excita la première querelle dont il soit parlé dans l'Écriture. Elle éclata entre des pasteurs de brebis qui se disputèrent quelques pâturages avec l'acharnement qui porta si souvent depuis les chefs des nations à livrer des batailles pour agrandir leurs royaumes. « La terre ne suffisait pas aux » bergers de Loth et d'Abraham pour demeurer ensemble; » car ils avaient de si nombreux troupeaux qu'ils ne pou- » vaient habiter en commun [3]. » Le Patriarche fut contraint de se séparer de son neveu : « Je vous prie, lui dit-il, » qu'il n'y ait point de débat entre vous et moi, ni entre » vos pasteurs et les miens, car nous sommes frères. Voilà » que toute la terre est devant vous; séparez-vous de moi, » je vous conjure : si vous allez à gauche, j'irai à droite; et » si vous choisissez la droite, j'irai à gauche. Ainsi ils se » séparèrent l'un de l'autre [4]. » Qui n'a entendu le mot de Pascal : « Ce chien est à moi, disaient ces pauvres enfants; » c'est ma place au soleil. Voilà le commencement et » l'image de l'usurpation de toute la terre [5]! » « Les Chré- » tiens de Jérusalem, nous dit saint Jean Chrysostome, ne » connaissaient pas *le tien* et *le mien*, cette parole froide, » cette cause de tous les maux, le principe de toute divi- » sion et de tout désordre [6]. » « Ceux qui avaient des

[1] Beata quæ credidisti, quoniam perficientur ea quæ dicta sunt tibi a Domino. Luc, 1. — [2] Act. 2. — [3] Gen. 13. — [4] Id. ib. — [5] Pascal, *Pensées*. — [6] Non erat inter illos, meum, tuum, frigidum illud verbum, quidquid est malorum invehens, innumeraque gignens mala. S. Jean Chrysostome.

» champs ou des maisons, les vendaient et en apportaient le » prix aux pieds des Apôtres, qui le faisaient distribuer à cha- » cun selon son besoin [1]. » La voilà, mes frères, cette communauté de biens, rêvée par les hommes du crime, redoutée par les hommes d'argent, et qui n'a jamais été réalisée que par les hommes de la charité. Ce grand spectacle, la Religion Catholique l'a donné deux fois au monde : au dix-septième siècle, dans les célèbres *Réductions* du Paraguay, et au premier, dans cette société tout à la fois religieuse et domestique qui avait Marie pour Reine et pour Mère, et les Apôtres pour chefs et pour économes.

Sur une échelle moins large, la vie monastique retrace encore de nos jours les oraisons, les lectures, les travaux, les Agapes, le renoncement, la sainteté et, quoi que le monde en puisse dire, les pures joies de la vie commune des premiers Chrétiens de Jérusalem. Mais y eut-il jamais une maison religieuse sans cette triple force, qui était « le » lien de la perfection [2], » par lequel étaient réunis les membres de l'Église naissante; le culte fervent de la Divine Eucharistie, la douce invocation de la Sainte Vierge, la filiale obéissance au Vicaire de Jésus-Christ?

Gardez-vous de croire, Chrétiens, qu'ici encore nous ne trouvions point à vous proposer un généreux exemple. C'est là, au contraire, que nous vous attendions pour vous parler des pauvres de Jésus-Christ, le premier et le plus touchant objet de sa sollicitude et de la nôtre. Ne croyez pas pour cela que vous soyez placés au second rang, ô riches, ô puissants de la terre ! Le Fils de Dieu n'admet dans son royaume que des pauvres, ceux qui le sont effectivement parce qu'ils manquent, comme il en a lui-même manqué, des biens de la fortune, *pauperes effectu*, et ceux qui le sont de cœur, parce

[1] Quotquot enim possessores agrorum aut domorum erant, vendentes afferebant pretia eorum quæ vendebant et ponebant ante pedes Apostolorum. Dividebatur autem singulis, prout cuique opus erat. Act. 4. — [2] Super omnia autem hæc, charitatem habete, quod est vinculum perfectionis. Coloss. 3.

qu'ils ne concentrent point leurs affections dans le vain fantôme du monde qui passe[1] et qu'ils viennent en aide à Dieu souffrant, nu, mourant de faim, dans la personne du pauvre, *pauperes affectu*[2]. Nous ne l'entendrons plus dans notre France, cette prière sublime du mendiant : *La charité, s'il vous plait, pour l'amour du Bon Dieu et de la Bonne Sainte Vierge!* Nous nous en consolerons en nous rappelant que trop souvent elle n'était qu'une formule sous laquelle se cachaient la débauche et la fainéantise. Saint Vincent de Paul demandait aussi *la suppression de la mendicité*. Mais il ouvrait en même temps des asiles au premier âge dans les *Enfants-Trouvés*, à la vieillesse dans *l'Hôpital Général*, au repentir dans les *Maisons de Refuge*, et il instituait *les Dames et les Filles de la Charité* pour visiter à domicile *les pauvres malades* et les *pauvres honteux*. L'accroissement de la population, le débordement du vice, l'affaiblissement du sentiment religieux, ont, de nos jours, agrandi démesurément le triste domaine de la misère et de la souffrance. Où sera le Vincent de Paul nouveau, le Samaritain compatissant qui versera sur les plaies saignantes de notre société le vin du *préservatif*, et l'huile du *remède*? Enfants des hommes, je le reconnais, vous luttez avec une énergie qui tient de l'héroïsme, contre les envahissements du paupérisme. Enfants de Dieu, vous sentez plus que jamais les ravages du mal annoncé par Notre Sauveur : « Vous avez toujours des pauvres » parmi vous[3]. » Ah! voici le spécifique universel : « Il n'y » avait point de pauvres parmi eux : *neque quisquam egens erat inter illos*[4]. Rendez-moi les Chrétiens de Jérusalem, refaisons tous ensemble LA PAROISSE, et je vous réponds

[1] Præterit enim figura hujus mundi. I Cor. 7. — [2] Le Seigneur a renfermé cette double pauvreté dans la première des Béatitudes : *Beati pauperes spiritu* : Bienheureux les pauvres intérieurs (ceux qui ont l'esprit de pauvreté), *quoniam ipsorum est regnum Cœlorum*, parce que c'est à eux qu'appartient le royaume des Cieux; c'est-à-dire le royaume de la grâce, l'Église, et celui de la gloire, l'Éternité bienheureuse. Matt. 5.

[3] Pauperes enim semper habetis vobiscum. Jean, 12. — [4] Act. 4.

qu'il n'y aura plus de pauvres parmi nous. Les jeunes gens qui seront de *la Confrérie du Saint-Sacrement* adopteront le petit orphelin ; les jeunes personnes qui seront de *l'Archiconfrérie du Saint-Cœur-de-Marie*, feront le doux apprentissage de la sollicitude maternelle en se cotisant pour donner *un état* à cette pauvre enfant qui pleure sur la tombe de sa mère ; les femmes tiendront lieu de garde-malades à cette veuve délaissée sur son lit de douleur ; les hommes s'imposeront une heure de plus de travail pour *rentrer la récolte* de ce père de famille qu'a frappé un accident subit ; *la chère Sœur* épiera l'éveil de la souffrance ; le *bon Curé* se multipliera pour porter à toutes les heures du jour et de la nuit les secours de l'âme et du corps à tous ceux dont il est, par profession, le consolateur et le père. Quoi de plus simple, mes très-chers frères, que cette organisation, qui opposerait la permanence de la charité à la permanence de la misère? mais quoi de plus complet! O Sainte Religion! le père des pauvres mortels « vous a placée comme un puits d'abondance dans les déserts » de la vie[1]. »

L'Unité ! Jugez de sa beauté par la difformité du vice contraire. L'affreuse *discorde* a rongé les entrailles de la Société religieuse d'abord, de la Société civile ensuite, de la Société domestique enfin. Où est-il celui qui ramènera l'aimable *concorde* dans le sein de l'Église, de l'État, de la Famille, qui « convertira les cœurs des pères aux enfants, et les mé- » créants à la prudence des Justes pour préparer au Seigneur » un peuple parfait[2]? » Où est-il le Précurseur nouveau qui annoncera au Successeur de saint Pierre que Samarie a recueilli la parole de Dieu? Et Pierre ira au-devant de ses enfants redevenus fidèles, comme il sortit autrefois de Jérusalem pour visiter ceux de Samarie, « et il priera pour eux » afin qu'ils reçoivent le Saint-Esprit ; car il n'est encore

[1] Chateaubriand. — [2] Et ipse præcedet ante illum..... ut convertat corda patrum in filios, et incredulos ad prudentiam justorum, parare Domino plebem perfectam. Luc, 1.

» descendu sur aucun d'eux ; mais ils ont été seulement bap-
» tisés au nom du Seigneur Jésus[1]. » « Fasse celui qui tient
» les cœurs en sa main, et qui seul sait les bornes qu'il a
» données aux sectes rebelles, et aux afflictions de son
» Église, réunir bientôt à son Unité tous ses enfants égarés,
» et que nous ayons la joie de voir de nos yeux l'Israël mal-
» heureusement divisé se faire avec Juda un même Chef[2] ! »
Catholiques ! imitez plus que jamais les exemples des pre-
miers Chrétiens : « Ils persévéraient dans le temple ; ils rom-
» paient le pain dans leurs maisons ; ils prenaient leur nour-
» riture avec joie et simplicité de cœur ; louant Dieu dans un
» parfait accord ; et ils étaient aimés de tout le peuple, et le
» Seigneur augmentait de jour en jour ceux qui devaient être
» sauvés en cette société[3]. » Combien étaient-ils, mes
frères ? Cinq cents ? cinq mille ? vingt mille ? Non, ils étaient
UN ! Les sectes devaient se subdiviser à l'infini ; MAIS LA
MULTITUDE DES CROYANTS N'AVAIT QU'UN CŒUR ET QU'UNE
AME : *Multitudinis autem credentium erat cor unum et anima
una*[4]. Brebis dispersées du Divin Pasteur, réalisez la pro-
messe qu'il a faite à ses Apôtres : « il n'y aura qu'un troupeau
et qu'un berger[5]. » Il n'y a qu'un Dieu, qu'une Foi, qu'un
Baptême[6]. L'Église n'a qu'un cœur et qu'une âme : Enfants

[1] Act. 8. — Beaucoup des enfants de *Samarie* ont déjà fait leur réconciliation avec Pierre. L'Apôtre de la vérité avait pris avec lui saint Jean, l'Apôtre de la charité : Pie IX s'est fait représenter par le Cardinal Wiseman, le plus savant des *controversistes*, le plus doux des Pasteurs. Si l'Angleterre ne répondait pas à l'appel de la Papauté, qui sait si Dieu lui laisserait toujours le saint Baptême ? Quel avertissement céleste que celui qu'elle a reçu par la bouche de l'Évêque d'Exeter dans l'*affaire Gorham !*

[2] Bossuet, admirable conclusion de l'*Histoire des variations*, livre XV.

[3] Quotidie quoque perdurantes unanimiter in Templo, et frangentes circa domos panem, sumebant cibum cum exultatione et simplicitate cordis, collaudantes Deum et habentes gratiam ad omnem plebem. Dominus autem augebat qui salvi fierent quotidie in idipsum. Act. 2.

[4] Act. 4. — [5] Fiet unum ovile et unus pastor. Jean, 10. — [6] Unus Dominus, una fides, unum baptisma. Unus Deus et Pater omnium. Éphés. 4.

séparés d'un même Père, « que je voudrais vous voir réunis » dans le Cœur de Jésus-Christ[1], » dans le Cœur de sainte Marie sa Mère et la nôtre[2]! Que ce soit là votre pacifique et glorieuse conquête, ô Notre-Dame-des-Victoires!

[1] Testis enim mihi est Deus quomodo cupiam omnes vos in visceribus Jesu Christi. Philipp. 1. — [2] Cum Maria Matre Jesu. Act. 1.

25 MAI.

LE CHEF-D'ŒUVRE DE LA GLOIRE*.

Surge, Domine, in requiem tuam, Tu et Arca Sanctificationis tuæ.

Levez-vous, Seigneur, entrez dans votre repos, Vous et l'Arche de votre Sainteté.

Psaume 131, v. 8.

L'Église de Jérusalem, *la Vision de la Paix*, ne fut montrée que bien peu de temps au monde, mes très-chers frères. Les premiers Fidèles reconnurent vite que les jours de la désolation étaient proches[1]. Ils ne se laissèrent point, comme les Juifs incrédules, surprendre par l'invasion des Aigles Romaines qui vinrent s'abattre sur la ville déicide ; ils entendirent de loin la marche formidable des armées de Titus, et ils cherchèrent un asile dans Pella de Judée, à l'ombre des montagnes de Galaad.

La perte de la patrie leur fut moins sensible toutefois que celle qu'ils avaient faite auparavant de la Bienheureuse Vierge Marie. Quand saint Jean vit s'élever la première persécution générale, il se rappela la recommandation du Fils de Dieu : « Lorsqu'on vous poursuivra dans une ville, fuyez » dans une autre[2]. » Il choisit Éphèse comme centre de ses travaux apostoliques, et il y fixa son Siége Métropolitain. La Mère de Dieu l'y accompagna pour remplir dans la Gentilité la fonction qu'elle avait exercée en Israël, c'est-à-dire pour achever l'éducation de l'Église naissante. Ne dirait-on pas que Dieu a voulu effacer la renommée honteuse que les Éphésiens tiraient du *temple de leur grande Diane*[3], en leur con-

* Fête de l'Ascension.

[1] Matt. 24. — [2] Id. 10. — [3] Act. 28. — L'idole de Diane passait pour le chef-d'œuvre de Praxitèle.

fiant, pendant plusieurs années, la garde de son Temple vivant, de l'auguste Marie, le chef-d'œuvre de la Grâce et de la Gloire? Si vous voulez savoir le prix que les nouveaux convertis attachèrent à la possession de cet inestimable trésor, rappelez-vous les transports de joie avec lesquels leurs enfants, héritiers de la tendre piété qui les animait envers la Vierge-Mère, accueillirent la Décision de sa Maternité divine solennellement promulguée par le Concile d'Éphèse, dans la Basilique qui portait son nom vénérable. Éphèse, c'est la ville de la Mère Dieu; Éphèse, c'est aussi le premier de ses Pèlerinages.

En effet, les Chrétiens y venaient de toute part pour lui offrir leurs hommages. Avoir vu Notre-Dame, n'était-ce pas la plus grande félicité que l'on pût désirer sur la terre, quand on avait été privé de la vue de Notre-Seigneur? Aussi, la Tradition nous apprend qu'elle ne refusait à personne ses instructions, ses conseils, ses secours charitables. Elle aimait à s'entourer des petits enfants qui lui rappelaient les Mystères de la Crèche et de la Fuite en Égypte. Elle ne dédaignait pas de s'asseoir au chevet des malades, de porter des consolations aux infirmes, aux vieillards, aux malheureux de tout genre; et si un étranger eût demandé la demeure de la Mère de Dieu et de l'Apôtre saint Jean, un Éphésien se fût contenté de lui répondre : « Là où vous verrez un concours » de pauvres et d'affligés, dites-vous : Voici la maison de » l'Évêque, la maison de Marie! »

L'heure est enfin arrivée où Dieu, en la rappelant à lui [1],

[1] Le savant cardinal Baronius pense que la Sainte Vierge vécut jusqu'à l'âge de soixante-douze ans, qui peuvent ainsi se décomposer : dix-sept ans lors de l'Incarnation; cinquante lors de la Passion; onze ans à Jérusalem et onze à Éphèse. Les uns prétendent qu'elle termina sa vie dans cette ville; les autres pensent qu'elle revint mourir à Jérusalem. Cette dernière opinion est la plus générale. On peut consulter sur ces questions, ainsi que sur les habitudes et la Personne même de Marie, une lettre de Juvénal, patriarche de Jérusalem, à l'Empereur Marcien et à l'Impératrice Pulchérie; — l'*Histoire ecclésiastique* de Nicéphore, liv. II, c. 23; — l'*Histoire évangélique* du

marque le dernier de ses jours sur la terre, le premier de ses jours dans le Ciel, du même cachet qu'il a imprimé sur toute sa vie, une étroite ressemblance avec Jésus. L'amour de Marie pour son Dieu la réunit à celui qui nous a aimés jusqu'à mourir. Dieu la ressuscite par amour, comme il a ressuscité Jésus. Le Père aime son Fils; il le fait asseoir à sa droite: le Fils aime sa Mère; il la place à ses côtés dans la céleste Jérusalem. L'Amour divin, voilà donc, Chrétiens, l'unique principe du Trépas, de la Résurrection, du Couronnement de la Mère de Dieu. L'Assomption de Notre-Dame est le complément définitif de l'Ascension de Notre-Seigneur et l'entière réalisation du vœu qu'exprimait autrefois le Psalmiste : « Levez-vous, Seigneur, entrez dans votre » repos, vous et l'Arche de votre Sainteté! »

Saint Épiphane paraît douter que Marie ait été sujette à la loi générale de la nature humaine. Quand il combat les Antidico-Marianites, anciens hérétiques qui refusaient de s'associer aux hommages que l'Église avait toujours rendus à Notre-Dame, il n'ose pas affirmer, dit-il, qu'elle soit demeurée immortelle; mais il lui répugne également d'avouer qu'elle ait jamais échangé la vie contre la mort[1]. A défaut d'autres preuves, cette parole me suffirait pour reconnaître la perpétuité de la Foi en l'Immaculée Conception. Si le saint Évêque de Salamine est allé jusqu'à révoquer en doute la réalité de la mort de Marie, c'est qu'il pensait qu'ayant été pure de tout péché, elle n'a point dû porter la peine du péché, la Mort[2]! Cependant cette opinion singulière n'a jamais prévalu dans l'Église, et est même en contradiction directe avec les témoignages de son Histoire et les pratiques de sa Liturgie. Les Saints Pères ont reconnu que si la Vierge

P. Pezron, t. I, p. 295; — le XIV^e^ volume de la *Vie des Saints* d'Alban-Butler, etc.

[1] Adversus Antidico-Marianitas non possum affirmare et dicere de Genitrice Dei, vel quod immortalis permanserit, vel quod vitam morte commutarit. S. Épiphane, *Panarium*, *l'Armoire aux remèdes*. — [2] Morte morieris. Gen. 2. — Stipendium enim peccati mors. Rom. 6.

incomparable ne portait dans son sein aucun germe de mort, en tant que fille de l'Adam pécheur, elle ne pouvait point être affranchie de la loi commune, en tant que Mère de l'Adam Rédempteur. Unis ensemble par les nœuds les plus étroits d'une conformité sans égale, à toutes les époques de leur vie, Jésus et Marie ont dû l'être encore par ce dernier trait de ressemblance. Mais la sainte Église n'a pu se résoudre à exprimer par les termes du langage ordinaire le Trépas glorieux d'un Fils de Dieu et d'une Mère de Dieu; elle a dit : la *Bienheureuse Passion* de Notre-Seigneur[1], le *Repos*[2], l'*Assomption* de Notre-Dame. Elle croit que s'il a fallu un miracle pour séparer l'Ame de Jésus-Christ du Temple de son corps, il en a fallu un autre pour détacher l'Ame de Marie de son Tabernacle virginal, et ce miracle suprême nous vous l'avons nommé, mes frères, c'est le divin Amour. La Charité a rompu les liens qui empêchaient la Mère de rejoindre son Fils, comme elle avait brisé les chaînes qui empêchaient le Fils de Dieu de rejoindre son Père.

« Pour former l'amour de Marie, nous dit le saint Évêque » Amédée de Lausanne, deux amours se sont joints en un. » Dites-moi, je vous prie, quel est ce Mystère? Que veut dire l'enchaînement de ces deux amours? Il l'explique par les paroles suivantes : « C'est, dit-il, que la Sainte Vierge ren- » dait à son Fils l'amour qu'elle devait à un Dieu, et qu'elle » rendait aussi à son Dieu l'amour qu'elle devait à un Fils : » *Duæ dilectiones in unam convenerant, et ex duobus amoribus factus est amor unus, cum Virgo Mater Filio Divinitatis amorem infunderet, et in Deo amorem Nato exhiberet*[3]. Admirable trait de lumière que Bossuet a fait jaillir de la poussière des bibliothèques, et qu'il a présenté avec une étendue et un éclat qui pénètrent l'esprit et enflamment le

[1] Tam Beatæ Passionis. *Canon de la Messe.* — [2] En Orient, la Fête de l'Assomption s'appelle *la Dormition.* — [3] Amédée, Évêque de Laus., 5e Homélie sur les louanges de la Bienheureuse Vierge. *Bibliothèque des Pères*, t. XX, p. 1272.

cœur. Comme il laisse bien loin derrière lui l'auteur des *Oraisons funèbres* quand il nous parle, non plus d'une duchesse ou d'une reine, mais de « cette Princesse qui doit » être en toute façon si privilégiée[1], de cette auguste Sou- » veraine qui est si près de son Fils[2] ! » Ici, je le déclare, Bossuet est supérieur à lui-même. S'il se trouve parmi vous quelques personnes qui connaissent les pages immortelles dont je vais vous relire les principaux fragments, elles me sauront gré d'avoir ranimé leurs souvenirs[3]. Mais pour le plus grand nombre d'entre vous, cette lecture aura l'attrait d'une révélation.

« Si vous entendez ces paroles, vous verrez qu'on ne pouvait rien penser de plus grand, ni de plus fort, ni de plus sublime, pour exprimer l'amour de la Sainte Vierge : car ce saint Évêque veut dire que la nature et la grâce concourent ensemble pour faire DANS LE CŒUR DE MARIE des impressions plus profondes. Il n'est rien de plus fort ni de plus pressant que l'amour que la nature donne pour un fils, et que celui que la grâce donne pour un Dieu. Ces deux amours sont deux abîmes, dont on ne peut pénétrer le fond, ni comprendre toute l'étendue. Mais ici nous pouvons dire avec le Psalmiste : *Abyssus abyssum invocat*[4] : « Un abîme appelle un autre abîme, » puisque pour former l'amour de la Sainte Vierge, il a fallu y mêler ensemble tout ce que la nature a de plus tendre et la grâce de plus efficace. La nature a dû s'y trouver, parce que cet amour embrassait un Fils : la grâce a dû y agir, parce que cet amour regardait un Dieu : *Abyssus*. Mais ce qui passe l'imagination, c'est que la nature et la grâce ordinaire n'y suffisent pas, parce qu'il n'appartient pas à la nature de trouver un Fils dans un Dieu, et que la grâce, du moins ordinaire, ne peut faire

[1] Bossuet, 2e sermon pour la Fête de la Conception de la Sainte Vierge. — [2] Id., 1er sermon sur l'Assomption de la Sainte Vierge.

[3] Indocti discant, et ament meminisse periti.

[4] Ps. 41.

aimer un Dieu dans un Fils; il faut donc nécessairement s'élever plus haut.

» Permettez-moi, Chrétiens, de porter aujourd'hui mes pensées au-dessus de la nature et de la grâce, et de chercher la source de cet amour dans le sein même du Père Eternel. Je m'y sens obligé par cette raison : c'est que le divin Fils dont Marie est Mère lui est commun avec Dieu. « Ce qui » naîtra de vous, lui dit l'Ange, sera appelé le Fils de Dieu [1]. » Ainsi elle est unie avec Dieu le Père, en devenant la Mère de son Fils Unique, « qui ne lui est commun qu'avec le » Père Éternel, dans la manière dont elle l'engendre : » *Cum eo solo tibi est generatio ista communis* [2]. »

» Mais montons encore plus haut; voyons d'où lui vient cet honneur, et comment elle a engendré le vrai Fils de Dieu... Pour la rendre capable d'engendrer un Dieu, il a fallu que le Très-Haut... étendît sur elle sa fécondité ! *Virtus Altissimi obumbrabit tibi* [3]. C'est en cette sorte, mes frères, que Marie est associée à la génération éternelle.

» Mais ce Dieu qui a bien voulu lui donner son Fils, lui communiquer sa vertu, répandre sur elle sa fécondité, pour achever son ouvrage, a dû aussi faire couler dans son chaste sein quelque rayon ou quelque étincelle de l'amour qu'il a pour ce Fils Unique qui est la splendeur de sa gloire et la vive image de sa substance. C'est de là qu'est né l'amour de Marie : Il s'est fait une effusion du Cœur de Dieu dans le sien; et l'amour qu'elle a pour son Fils lui est donné de la même source qui lui a donné son Fils même. Après cette mystérieuse communication, que direz-vous, ô raison humaine? Prétendrez-vous pouvoir comprendre l'union de Marie avec Jésus-Christ? car elle tient quelque chose de cette parfaite unité qui est entre le Père et le Fils. N'entreprenez pas non plus d'expliquer quel est cet amour maternel qui vient d'une source si haute, et qui n'est qu'un

[1] Luc, 1. — [2] S. Bernard, 2e sermon sur l'Annonciation de la Bienheureuse Marie, t. I, col. 977. — [3] Luc, 1.

écoulement de l'amour du Père pour son Fils Unique. Que si vous n'êtes pas capable d'entendre ni sa force ni sa véhémence, croirez-vous pouvoir vous représenter et ses mouvements et ses transports? Chrétiens, il n'est pas possible; et tout ce que nous pouvons entendre, c'est qu'il n'y eut jamais de si grand effort que celui que faisait Marie pour se réunir à Jésus, ni jamais de violence pareille à CELLE QUE SOUFFRAIT SON CŒUR dans cette désunion.....

» Si aimer Jésus, si être aimé de Jésus, ce sont deux choses qui attirent les divines bénédictions sur les âmes, quel abîme de grâces n'avait point, pour ainsi dire, inondé celle de Marie? Qui pourrait décrire l'impétuosité de cet amour mutuel, à laquelle concourait tout ce que la nature a de tendre, tout ce que la grâce a d'efficace? Jésus ne se lassait jamais de se voir aimé de sa Mère : cette sainte Mère ne croyait jamais avoir assez d'amour pour cet Unique et ce Bien-aimé; elle ne demandait autre grâce à son Fils, sinon de l'aimer, et cela même attirait sur elle de nouvelles grâces.

» Il est certain, Chrétiens, nous pouvons bien avoir quelque idée grossière de tous ces miracles; mais DE CONCEVOIR QUELLE ÉTAIT L'ARDEUR, QUELLE LA VÉHÉMENCE DE CES TORRENTS DE FLAMMES, QUI DE JÉSUS ALLAIENT DÉBORDER SUR MARIE, ET DE MARIE RETOURNAIENT CONTINUELLEMENT A JÉSUS; CROYEZ-MOI, LES SÉRAPHINS, TOUT BRULANTS QU'ILS SONT, NE LE PEUVENT FAIRE. Mesurez, si vous pouvez, à son amour, la sainte impatience qu'elle avait d'être réunie à son Fils. Parce que le Fils de Dieu ne désirait rien tant que ce Baptême sanglant [1] qui devait laver nos iniquités, il se sentait pressé en soi-même d'une manière incroyable, jusqu'à ce qu'il fût accompli. Quoi, il aurait eu une telle impatience de mourir pour nous, et sa Mère n'en aurait point eu de vivre avec lui! Si le grand Apôtre saint Paul veut rompre

[1] Luc, 12.

incontinent les liens du corps, pour aller chercher son maître à la droite de son Père[1], quelle devait être l'émotion du sang maternel? Le jeune Tobie, pour une absence d'un an, PERCE LE CŒUR DE SA MÈRE D'INCONSOLABLES DOULEURS; FILS UNIQUE DE DIEU ET DE MARIE, DE QUEL GLAIVE N'AVEZ-VOUS PAS TRANSPERCÉ PAR UNE SÉPARATION DE PLUS DE VINGT ANS LE CŒUR DE VOTRE MÈRE[2]! Quoi, disait-elle, quand elle voyait quelque Fidèle partir de ce monde, par exemple saint Étienne, et ainsi des autres, quoi, mon Fils, à quoi me réservez-vous désormais, et pourquoi me laissez-vous ici la dernière? S'il ne faut que du sang pour m'ouvrir les portes du Ciel, vous qui avez voulu que votre corps fût formé du mien, vous savez bien qu'il est prêt à être répandu pour votre service. J'ai vu, dans le Temple, ce saint vieillard Siméon, après vous avoir *chèrement* embrassé, ne demander autre chose que de quitter bientôt cette vie, tant il est doux de jouir même un moment de votre présence; et moi, je ne souhaiterais point de mourir bientôt, pour vous aller embrasser au saint trône de votre gloire? Après m'avoir amenée au pied de votre Croix pour vous voir mourir, comment me refusez-vous si longtemps de vous voir régner? Laissez, laissez seulement agir mon amour, il aura bientôt désuni mon âme de ce corps mortel, pour me transporter à vous, en qui seul je vis.

» Si vous m'en croyez, âmes saintes, vous ne *fatiguerez*[3] pas vos esprits à chercher d'autre cause de sa mort. Cet amour étant si ardent, si fort et si enflammé, il ne pous-

[1] Philipp. 1.

[2] Après *inconsolables douleurs*, il y a une lacune laissée à dessein dans le manuscrit de Bossuet. Au lieu des vingt-huit mots que nous avons osé ajouter pour rendre la phrase *grammaticale*, nous nous représentons la piété, l'éloquence de cœur avec laquelle Bossuet se fût abandonné à de saints transports s'il eût parlé, comme nous, à l'auditoire le plus fervent que nous ayons jamais vu, en face de l'Autel du Saint-Cœur de Marie.

[3] Nous avons remplacé par ces deux termes : *chèrement* et *fatiguerez*, deux autres mots complétement surannés aujourd'hui.

sait pas un seul soupir qui ne dût rompre tous les liens de ce corps mortel; il ne formait pas un regret qui ne dût en troubler toute l'harmonie; il n'envoyait pas un désir au Ciel qui ne dût tirer avec soi l'Ame de Marie. Ah! je vous ai dit, Chrétiens, que la mort de Marie est miraculeuse; je change maintenant de discours : tellement que la mort n'est pas le miracle; c'en est plutôt la cessation : le miracle continuel, c'était que Marie pût vivre séparée de son Bien-Aimé.

» Mais pourrai-je vous dire comment a fini ce miracle et de quelle sorte il est arrivé que l'amour lui ait donné le coup de la mort? Est-ce quelque désir plus enflammé, est-ce quelque mouvement plus actif, est-ce quelque transport plus violent, qui est venu détacher cette âme? S'il m'est permis, Chrétiens, de vous dire ce que je pense, j'attribue ce dernier effet, non point à des mouvements extraordinaires, mais à la seule perfection de l'amour de la Sainte Vierge. Car, COMME CE DIVIN AMOUR RÉGNAIT DANS SON CŒUR SANS AUCUN OBSTACLE, et occupait toute ses pensées, il allait de jour en jour s'augmentant par son action, se perfectionnant par ses désirs, se multipliant par soi-même : de sorte qu'il vint enfin, s'étendant toujours à une telle perfection que la terre n'était plus capable de le contenir. Va, mon fils, disait ce roi grec [1], étends bien loin tes conquêtes : mon royaume est trop petit pour te renfermer. O amour de la Sainte Vierge, ta perfection est trop éminente; tu ne peux plus tenir dans un corps mortel; ton feu pousse des flammes trop vives pour pouvoir être couvert sous cette cendre. Va briller dans l'éternité; va brûler devant la face de Dieu ; va te perdre dans son sein immense, qui seul est capable de te contenir. Alors la divine Vierge rendit sans peine et sans violence sa sainte et bienheureuse Ame entre les mains de son Fils. Il ne fut pas nécessaire

[1] Philippe à Alexandre.

que son amour s'efforçât par des mouvements extraordinaires. Comme la plus légère secousse détache de l'arbre un fruit déjà mûr, comme une flamme s'élève et vole d'elle-même au lieu de son centre, ainsi fut cueillie cette Ame bénie, pour être tout d'un coup transportée au ciel; ainsi mourut la divine Vierge par un élan de l'amour divin; son Ame fut portée au Ciel sur une nuée de désirs sacrés. Et c'est ce qui fait dire aux saints Anges : « Qui est Celle-ci » qui s'élève comme la fumée odoriférante d'une composi- » tion de myrrhe et d'encens : » *Quæ est ista, quæ ascendit sicut virgula fumi ex aromatibus myrrhæ et thuris* [1]? Belle et excellente comparaison qui nous explique admirablement la manière de cette mort heureuse et tranquille. Cette fumée odoriférante, que nous voyons s'élever d'une composition de parfums, n'en est pas arrachée par force, ni poussée dehors avec violence : une chaleur douce et tempérée la détache délicatement, et la tourne en une vapeur subtile qui s'élève comme d'elle-même. C'est ainsi que l'Ame de la sainte Vierge a été séparée du corps...; une divine chaleur l'a détachée doucement..., et l'a élevée à son Bien-Aimé sur une nuée de saints désirs. C'est son *char* de triomphe; c'est l'amour, comme vous voyez, qui l'a lui-même construit de ses propres mains[2]. »

Où êtes vous, pauvre vieillard qui déplorez le vide que les années ont fait autour de vous, l'isolement auquel vous condamnent les hommes, l'abandon auquel vous vous condamnez vous-même? Vos regards consternés ne rencontrent plus que des regrets dans le passé, de l'amertume dans le présent, de sombres nuages dans l'avenir. Marie aussi a gémi en se souvenant de Sion; elle s'est assise comme vous sur les bords des fleuves de Babylone; elle a suspendu aux branches des saules pleureurs le cinnor dont la suave harmonie avait charmé ses jeunes ans sous les voûtes du Temple de Jérusalem. Captive du divin amour, elle pouvait répondre

[1] Cant. 3. — [2] Bossuet, 1er sermon pour la Fête de l'Assomption de la Sainte Vierge. Nous avons mis *char* au lieu de *chariot*.

à ceux qui lui demandaient les hymnes de la patrie : « Com-
» ment chanter les Cantiques du Seigneur dans la terre
» de l'exil [1] ? *Hei mihi quia incolatus meus prolongatus est*,
» hélas ! hélas ! je ne dois plus soupirer qu'une plainte :
» Oh ! que mon pèlerinage s'est prolongé dans la vallée des
» larmes ! *Habitavi cum habitantibus Cedar* : que je suis de-
» meurée longtemps sous la tente des habitants de Cédar !
» *Multum incola fuit anima mea*, et combien mon Ame y
» est restée étrangère [2] ! » Elle s'est donc attristée plus que vous, plus que personne ; mais cette tristesse ne ressemblait pas à celle des malheureux qui ont des regrets et qui n'ont pas d'espérance [3] ; c'était la tristesse évangélique dont la résignation adoucit toutes les blessures, dont la charité apaise toutes les souffrances. Vieillard, n'oubliez pas les gémissements et les exemples de votre Mère [4] !

Où êtes-vous, Rachel inconsolable, jadis entourée d'hommages, aujourd'hui délaissée par la légèreté et peut-être par l'ingratitude de ceux sur lesquels vous aviez le plus compté ? Veuve affligée, vous n'aviez pas tout perdu en perdant votre époux ; toutes vos espérances n'étaient pas renfermées dans ce tombeau sur lequel un fils venait pleurer avec vous. Mais qui séchera vos larmes, ô mère qui venez de voir s'ouvrir la tombe de votre enfant bien-aimé ? Votre cœur brisé a rejeté bien loin les insipides condoléances que le monde apporte comme un tribut de bienséance compatissante sur les lits de la mort et sur les pierres des sépulcres. Je vous ai entendue vous écrier : « Avoir été mère et ne l'être
» plus, ah ! je sens la vie avec des épines brûlantes [5] ! » Image

[1] Super flumina Babylonis, illic sedimus et flevimus, cum recordaremur Sion : in salicibus in medio ejus suspendimus organa nostra. Quia illic interrogaverunt nos qui captivos duxerunt nos, verba cantionum : et qui abduxerunt nos : hymnum cantate nobis de canticis Sion. Quomodo cantabimus canticum Domini in terra aliena ? Ps. 136.

[2] Ps. 19. — [3] Non contristemini, sicut et ceteri qui spem non habent. I Thess. 4. — [4] Gemitus matris tuæ ne obliviscaris. Eccli. 7.

[5] Si la respectable parente qui m'écrivait ces lignes, il y a bien des années,

vivante de Notre-Dame-de-Pitié, pourquoi ne le seriez-vous pas de la Mère intrépide qui se tint debout à la Croix? La vraie Femme forte vous donnera le courage de vous conserver pour ces autres enfants qu'il faut élever, pour vous-même qu'il faut sanctifier par le renoncement et le sacrifice. La Mère de douleur avait perdu un Fils unique : grand Dieu, C'était le vôtre! et il ne lui restait à la place que les enfants des hommes. Elle les aima pourtant comme d'autres Jésus-Christ, parce que *c'était la volonté de Dieu;* elle confia à son Père, à son Fils des Cieux, sans doute aussi à saint Jean, l'aîné de ses fils d'adoption sur la terre, le secret des inexprimables angoisses du Cœur maternel, « DE CE CŒUR » ÉLOIGNÉ DE SON BIEN-AIMÉ[1]; » elle ne laissa voir aux hommes que l'abnégation, le dévouement, la sollicitude dont le saint amour est la source inépuisable. Pauvre mère, n'oubliez pas l'exemple que vous a donné la Mère de Dieu!

Où êtes-vos Chrétiens de peu de foi[2] qui ne consentez pas à ce que la Toute-puissance elle-même rompe les liens qui vous attachent à cette misérable vie, et qui sentez comme un frisson d'horreur au seul nom de la Mort? Vous avez entendu Notre-Dame appeler à grands cris la Venue de l'Époux, la Mère du Seigneur se plaindre à son Fils de son délaissement : « Pourquoi ne suis-je pas encore où vous » êtes depuis si longtemps? A qui m'adresserai-je et qui me » comprendra[3]? Mon Dieu, venez à mon aide : Seigneur, » hâtez-vous de me secourir[4]. Comme le cerf soupire après » l'eau des torrents, ainsi mon âme soupire après vous! O » mon Sauveur[5], venez! Venez ô mon Fils[6]! » Mais gardez-

sous l'influence du premier coup de la douleur, les retrouve aujourd'hui dans ce livre, elle pardonnera au *prêtre* de lui rappeler les consolations que *le jeune homme* aimait déjà à lui indiquer.

[1] Bossuet, *loc. cit.* — [2] Quid timidi estis modicæ fidei? Matt. 8. — Modicæ fidei, quare dubitasti? Id. 14. — [3] Quare nondum sum ibi? Cui loquar? Quis auditurus est? S. Aug., *sur le Ps.* 119. — [4] Deus in adjutorium meum intende, Domine ad adjuvandum me festina. Ps. 69. — [5] Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Deus. Ps. 41. — [6] Amen, veni Domine Jesu. Apoc. 22.

vous de croire qu'elle ait eu un seul instant la pensée de se décharger de sa Croix et de prévenir les moments du Seigneur. Toujours elle a possédé son Cœur dans sa patience[1]; elle a attendu avec calme l'heure où il lui serait permis de dire : « J'ai été transportée d'allégresse à la nouvelle qui m'a » été annoncée : nous irons à la Maison de notre Père[2]. » Mes frères, c'est l'œuvre du saint désir, c'est la perfection du divin amour, c'est l'expression complète, ET QUI NE S'EST RÉALISÉE QU'UNE FOIS de la sentence de saint Augustin : « Celui qui est parfait, vit sans impatience, et meurt avec » bonheur : *qui perfectus est, patienter vivit et* DELECTABI- » LITER MORITUR[3]. »

Qui donc *meurt avec bonheur*? Ce n'est pas l'homme pécheur dont le Saint-Esprit nous dit : « Sa mort est très- » mauvaise[4]; » mauvaise, ajoute l'abbé de Clairvaux, par la ruine universelle de ses projets, de ses espérances, de sa fortune, pire encore par la douloureuse séparation de l'Ame et du Corps qui le met plus nu qu'il ne l'était en sortant du sein de sa mère; très-mauvaise par l'enfer anticipé de la conscience qui le brûle jusque dans le vif de ses entrailles et lui fait sentir la main vengeresse de ce Dieu dont il avait nié peut-être les redoutables justices[5]. *Mors peccatorum pessima.*

Qui donc *meurt avec bonheur*? Ce n'est pas le pénitent que la vue de ses crimes trouble, trop peut-être, mais enfin trouble plus que celle des miséricordes divines ne le rassure dans ce jour que nos pères appelaient celui *des grands épouvantements*. Contemplez cet illustre abbé, Réformateur de la Trappe[6], si recommandable par ses travaux et par ses austérités. Il fut assisté *à la mort* par l'Évêque du dio-

[1] In patientia vestra possidebitis animas vestras. Luc, 21. — [2] Ps. 21. — [3] S. Augustin, *Explication de la 1re Épître de saint Jean*, traité 9. — [4] Mors peccatorum pessima. Ps. 33. — [5] Mors mala in mundi amissione, pejor in corporis separatione, pessima in ignis vermisque contritione. S. Bernard. — [6] L'abbé de Rancé.

cèse où son abbaye était située, et qui nous a laissé une relation manuscrite de ses derniers moments. « En regardant » ce véritable pénitent aux derniers coups de son sacrifice, » nous n'avons reconnu dans son maintien et dans ses » paroles que la crainte, la frayeur et la faiblesse d'une » âme abattue, qui paraît n'avoir ni lumière, ni courage, » ni confiance.... Parmi les troubles et les inquiétudes qui » l'agitaient, M. de Séez lui répétait ce verset du Psaume cin- » quantième : « Selon la multitude de vos miséricordes, effacez » mon iniquité[1]. » A quoi le saint abbé répondait : « Je suis » devenu semblable aux bêtes de somme, aux animaux dé- » pourvus d'intelligence[2]. — Et un moment après : « Mon » cœur est dans le trouble; ma force m'abandonne; la lu- » mière de mes yeux s'éteint, elle n'est plus en moi[3]. » Ensuite » regardant M. de Séez : « Tout me manque, dit-il, où sont » donc les miséricordes du Seigneur? » Et puis, soupirant » et versant des larmes (car son corps exténué et mourant » n'en avait pas tari la source) : « Éternité effroyable, disait- » il, ô mort, détournez-vous de moi! Ah! Monsieur, les » montagnes me couvrent; je me juge moi-même: que je ne » voie point, Seigneur, votre face terrible! Soutenez-moi, » Monsieur, car je m'égare. » — « Allons, mon frère, lui dit » M. de Séez, ce sont là les épreuves par lesquelles il faut » passer pour arriver au royaume de Dieu. Voilà la dernière, » encore un moment de combat[4]. » Le saint abbé lui dit : « Eh! bien, souffrons, achevons donc la règle, et mourons sur » la cendre. » — « Eh! bien, lui dit M. de Séez, souffrez-vous » toujours avec constance? » « Mon corps, dit-il, ne souffre » plus; mon âme est dans les ténèbres. » Le Pontife l'exci- » tant, à ce moment qui décide de tout, lui dit : « Imitez,

[1] Et secundum multitudinem miserationum tuarum dele iniquitatem meam. Ps. 50. — [2] Factus sum sicut equus et mulus quibus non est intellectus. Ps. 31. — [3] Cor meum conturbatum est, dereliquit me virtus mea; et lumen oculorum meorum, et ipsum non est mecum. Ps. 37. — [4] Per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei. Act. 14.

» mon frère, le grand Solitaire qui opposait ces mots aux
» frayeurs qui l'environnaient de toutes parts : « Partez,
» mon âme, qu'avez-vous à craindre[1] ? » Il répondit avec le
» peu de voix qui lui restait : « Hilarion avait conservé la
» blancheur de son innocence, et j'ai blanchi sous le péché. »
» Sentant ce dernier souffle qui finit l'action du cœur, il
» demanda les prières des agonisants, et comme M. de
» Séez prononçait ces dernières paroles : Sortez, âme
» chrétienne[2], le dernier soupir lui fit ouvrir la bouche, et
» il poussa le mot avec lequel nous devons croire que son
» âme passa dans le sein de Dieu : MISÉRICORDE ! » . . . .
. . . . . .

Ce récit, mes frères, savez-vous de qui nous le tenons? Du plus sensible, du plus aimant des hommes, l'Abbé Carron[3]. Vous aviez raison saint Prêtre! Il n'y a que l'ennemi du pécheur qui puisse lui cacher l'horreur du précipice sur les bords duquel il se tient endormi, il n'y a que le véritable ami des hommes qui puisse leur révéler la beauté de l'innocence en leur faisant voir ce qu'il en coûte pour la recouvrer : MISÉRICORDE!

Qui donc meurt avec bonheur, *delectabiliter moritur*? Le juste, le saint! Mais où sont-ils, ô mon Dieu, vos justes et vos saints? Pour une Thérèse de Jésus, pour un Louis de Gonzague qui semblent dignes de n'invoquer que votre amour, combien de Saints et même des plus grands, les Jérôme, les Augustin, les Charles-Borromée, les Alphonse de Liguori, se sentent « percés de crainte[4], » à l'approche de vos jugements et ne se rassurent qu'à la vue de vos miséricordes? Un saint Vincent de Paul répète cent fois : « *Deus in adjutorium* » *meum intende*, *Domine ad adjuvandum me festina*[5]. » Le grand Apôtre tremble; « il châtie rudement son corps et le » réduit en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux

[1] Egredere, anima mea, quid times? — [2] Egredere, anima christiana. — [3] *L'Ecclésiastique accompli*, par l'abbé Carron. — [4] Ps. 118. — [5] Abelly, *Vie de saint Vincent de Paul*, liv. Ier, ch. 53.

» autres il ne soit lui-même un réprouvé[1]. » Le prince des Apôtres a péché une fois, et saint Clément, son successeur, nous montre ses joues sillonnées par les larmes qu'il ne cessa de répandre jusqu'au dernier de ses jours[2] : MISÉRICORDE !

Qui donc meurt avec bonheur, *delectabiliter moritur*? Ce n'est pas vous, ô mon Sauveur ! Homme-Dieu ! Saint des Saints ! vous vous êtes fait l'Homme de douleur, la Victime du péché ; vous avez été écrasé par le poids du péché jusqu'à vous écrier dans le Jardin que vous arrosiez d'une sueur de sang : « Père ! s'il est possible, que ce Calice passe » loin de moi, *Transeat*[3], » et sur la Montagne où vous offriez le Sacrifice de notre Rédemption : « O Dieu, ô Dieu ! pour» quoi m'avez-vous abandonné? *Eloi, Eloi, lammasabach*» *tani*[4]. » Votre Mère était là ; ce jour de *sa Compassion* est le jour véritable de son agonie. Elle était crucifiée avec Vous dans son Cœur, elle se mourait de douleur ; vous lui demandâtes de se survivre à elle-même. Vous lui aviez donné la force de vous accompagner au supplice : vous lui promîtes celle de soutenir ce deuil amer de vingt-deux ans. Fils de Dieu, ce fut le miracle de votre puissance à l'égard de Marie, de votre bonté envers nous, pauvres pécheurs. Le temps est venu, Seigneur, rappelez à vous votre Bienheureuse Mère !

Qui donc meurt avec bonheur, *delectabiliter moritur*? Gloire à Dieu, mes frères, c'est LA VIERGE IMMACULÉE ! Aujourd'hui, pour la première fois, la mort vous est apparue dépouillée de ses lugubres livrées, ou plutôt vous assistiez au trépas de Marie et vous n'aviez même plus la pensée de la mort. Ce terme était trop dur, en effet, pour qu'il vînt se placer sur nos lèvres et dans vos cœurs. L'Assomption de la Vierge, c'est le paisible sommeil de l'innocence, l'élan

[1] I Cor. 9. — [2] Saint Clément rapporte que la douleur du saint Apôtre était empreinte sur son visage, et que ses pleurs continuels lui marquèrent les joues d'un double sillon. (Feller, *Sermons*, t. II, p. 266.) — [3] Matt. 26. — [4] Marc, 15.

de l'âme qui s'envole vers la patrie, le facile trajet de la terre aux cieux, du temps à l'éternité, le délicieux moment qui emporte son Cœur très-saint sur les ailes du divin amour pour le faire reposer sur le Cœur du Dieu trois fois Saint. Mère, elle avait connu au Calvaire les transes de la mort; Vierge, elle n'éprouve plus aujourd'hui que les charmes de l'extase. Elle passe de la société humaine à la société divine aussi doucement que nous le ferions nous-mêmes si Dieu avait à couronner en nous l'inappréciable don de la justice originelle. C'est le dernier trait de pinceau par lequel le Seigneur achève cette vie ravissante qui a été le chef-d'œuvre de la grâce et qui va devenir le chef-d'œuvre de la gloire. « O UNION DES CŒURS QUI NE VEULENT PLUS » ÊTRE QU'UN, Ô CŒURS SOUPIRANT APRÈS L'UNITÉ! VENEZ, » Ô CENTRE DES CŒURS, Ô SOURCE D'UNITÉ, UNITÉ MÊME[1]! »

Aux jours de Notre-Seigneur, on se contentait de *blanchir* les tombeaux que nous couvrons aujourd'hui d'une profusion de dorures, de ciselures, de sculptures, et, ce qui est plus étrange, d'emblèmes païens et d'inscriptions mensongères. Enfants des hommes! il faut que la Mort vous fasse bien peur pour que vous ayez acquis tant d'habileté dans l'art d'*orner*, c'est-à-dire de déguiser sa hideuse nudité. Allez donc au lieu des sépultures, « percez la muraille, *fode* » *parietem*[2], » enlevez ces planches disjointes des cercueils : le Fils de Dieu vous convie à examiner les mystères cachés sous ces sépulcres qui ont au dehors une si belle apparence, tandis qu'en dedans ils sont pleins d'ossements et de corruption[3]. Mais vous n'acceptez point son invitation :

[1] Bossuet, 2e sermon pour la fête de l'Assomption. — Si nous avons pris soin de distinguer par un autre *caractère* les citations où Bossuet parle du CŒUR DE MARIE, c'est parce que nous trouvons dans ces admirables paroles la seule réponse qu'il nous convienne de faire aux détracteurs d'un Culte aussi pur qu'il est consolant.

[2] Fili hominis, fode parietem. Ezech. 8.

[3] Væ vobis, hypocritæ, qui ædificatis sepulchra... et ornatis monumenta... Similes estis sepulchris dealbatis, quæ a foris parent hominibus speciosa,

la réalité vous épouvante; c'est tout au plus si vous pouvez voir la mort en peinture. Allez donc à Florence, vous dirai-je; obtenez du Grand-Duc de Toscane la permission de visiter la célèbre Galerie des Médicis : vous y verrez cinq figures coloriées au naturel, œuvre du fameux Gaston Zumbo. La première représente un homme mourant, la seconde un corps mort, la troisième un corps qui commence à se corrompre, la quatrième un corps qui est corrompu, la cinquième un cadavre mangé des vers. Ces tableaux, nous disent les voyageurs, sont bien propres à produire dans l'esprit de l'observateur des idées sombres et salutaires; on les nomme LA CORRUZIONE, *la corruption*. Ame ravagée par le vice, voilà l'image du travail lent de ta *décomposition* morale, de ta *dissolution*, de l'*infection* de tes scandales, de ta *ruine* spirituelle! Péché *mortel*, voilà ton ouvrage! Voilà comment tu as *défait* l'œuvre du Dieu vivant : « Poussière, » tu retourneras en poussière[1]; tu diras au tombeau : Tu es » mon père; à la corruption : Tu es ma mère et ma sœur[2]! »

Enfants de Dieu, si vous portez ce titre glorieux, c'est que vous êtes « les enfants de la Résurrection[3]. » Vous ne formerez plus qu'un corps mystique dans le royaume de la gloire, comme vous n'en formez qu'un dans le royaume de la grâce. Il ne pourra plus être question parmi vous des affres de l'agonie, des sanglots déchirants de l'*à Dieu*, de l'amertume des larmes que vous versez sur une tombe chérie, ni des vers, ni des cendres, ni de tous ces termes qui sont impuissants à exprimer nos misérables restes[4]; ces scènes lugubres auront à jamais disparu avec le péché

intus vero plena sunt ossibus mortuorum, et omni spurcitia : sic et vos a foris quidem paretis hominibus justi; intus autem pleni estis hypocrisi et iniquitate. Matt. 23.

[1] Pulvis es, et in pulverem reverteris. Gen. 3. — [2] Putredini dixi : Pater meus es, mater mea, et soror mea, vermibus. Job, 17. — [3] Ce sont les termes formels de Notre-Seigneur : « Neque enim ultra mori poterunt; æquales enim Angelis sunt, et filii sunt Dei, cum sint filii resurrectionis. » Luc, 20. — [4] Is. 65.

dont le règne sera entièrement détruit et avec la grande ennemie, la Mort, fille du Péché[1], qui tombera enfin pour ne plus se relever sous les coups de Celui qui a dit : « En vérité, en » vérité, je vous l'annonce, l'heure approche, elle arrive; » les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui » l'entendront vivront[2]. » Ce que le Sauveur fera pour nous, Dieu l'a fait pour lui. « Son Cœur a été rempli de joie; » sa bouche a chanté les louanges de son Père, sa chair » a reposé dans l'espérance; car le Seigneur ne l'a pas aban- » donné dans le tombeau; il n'a pas permis que son Saint » vît la corruption; il lui a montré le chemin de la vie; il a » ouvert sa droite et il l'a comblé de délices éternelles[3]. » Le Corps du Fils de l'Homme ne reposa dans le Tombeau qu'autant qu'il le fallait pour constater la vérité de ses souffrances, de sa mort, de sa sépulture. La terre s'étonna à la vue d'un *sépulcre glorieux*[4], d'un SAINT SÉPULCRE sur lequel on ne devait lire d'autre inscription que celle-ci : *Surrexit*[5], Ressuscité!

« Maintenant que Jésus-Christ est ressuscité d'entre les » morts, il a servi de prémices à ceux qui sont dans le som- » meil de la mort. C'est par un homme que la Mort est » venue; c'est aussi par un homme que viendra la Résur- » rection. Et comme tous meurent par Adam, tous revi- » vront aussi par Jésus-Christ. Mais chacun a son rang, » Jésus-Christ d'abord, comme les prémices; puis ceux qui » sont à Jésus-Christ et qui ont cru à son avénement. Après » quoi tout sera fini; car il remettra son royaume à Dieu » le Père et il détruira tout empire, toute domination et » toute puissance[6]. La chair et le sang ne peuvent posséder » le royaume de Dieu[7]; » c'est pourquoi le Sauveur atten-

[1] Novissima autem inimica destruetur mors. I Cor. 15. — [2] Amen, amen, dico vobis, quia venit hora, et nunc est, quando mortui audient vocem Filii Dei : et qui audierint, vivent. Jean, 5. — [3] Ps. 15. — [4] Erit Sepulchrum ejus gloriosum. Is. 11. — [5] Non est hic, surrexit. Matt. 28.— [6] I Cor. 15. — [7] Id. ib.

dra la destruction totale de « la chair du péché [1], pour » changer le corps de notre abaissement en le rendant sem- » blable à son Corps glorieux par cette vertu efficace à » laquelle rien n'est impossible [2]. » Ce ne sera que quand il aura renversé toutes les parties du vieil édifice de l'Humanité perdue par Adam qu'il tirera de ses débris la construction du Temple de l'Humanité sanctifiée par sa Grâce et redevenue capable de partager sa gloire et ses triomphes [3].

Si je n'ai pu condenser en quelques mots, mes frères, la haute théologie de saint Paul, j'espère pourtant vous avoir donné un aperçu de sa céleste doctrine sur la conformité de la Résurrection de Jésus-Christ accomplie depuis plus de dix-huit siècles, et de la Résurrection du Genre humain qui n'aura lieu qu'à la fin des âges.

Mais entre ces deux termes, n'avez-vous pas déjà entrevu un terme intermédiaire, un troisième ordre de Résurrection? Quand saint Paul vous a dit : « Chacun ressuscitera en son rang, » ne vous êtes-vous pas demandé si Dieu attendrait que le flot impur des générations de la terre s'arrêtât pour arracher Marie à la puissance de la mort? N'avez-vous pas cherché quel serait *son rang*? N'avez-vous pas espéré qu'après avoir ressemblé si parfaitement à son Fils dans la vie présente, elle continuerait encore de lui ressembler dans la vie future? Oui, mes frères, il est ainsi; votre cœur filial s'est rencontré avec le Cœur paternel de Dieu, j'en atteste sa justice, sa sagesse, sa bonté.

Le juste juge [4] ne serait-il pas en contradiction avec lui-même si, après avoir préservé Marie de la lèpre originelle, il condamnait la Vierge conçue sans péché, la Vierge de l'innocence et de la sainteté, à la peine la plus humiliante du péché? Eh quoi! il aurait donné à la Vierge sans tache une pureté plus éclatante que celle des Séraphins, et

[1] Rom. 8. — [2] Philipp. 3. — [3] 1 Cor. 15. — [4] In reliquo reposita est mihi corona justitiæ, quam reddet mihi Dominus in illa die justus judex. II Tim. 4.

il l'abandonnerait aux communs outrages, aux immondes souillures que je n'ai osé vous faire envisager que de loin? Ah! ces entrailles qui ont porté le Verbe de vie seraient rongées par les vers du sépulcre; le Saint et Immaculé Cœur de Marie, le Tabernacle d'où s'exhalaient sur l'Église les parfums de l'Esprit sanctificateur et la bonne odeur de Jésus-Christ, le Saint des Saints [1], ne serait plus qu'un objet d'horreur qu'il faudrait soigneusement cacher aux yeux des hommes en attendant que la corruption accomplît son œuvre et nous laissât une Relique informe et desséchée! Qui donc pourrait se prêter un seul instant à d'aussi détestables suppositions?

Où seraient alors, Chrétiens, les lois de la Sagesse éternelle? En vertu de la *communication des idiomes*, nous disons que la Chair du Verbe est une chair divine [2], mais cette chair n'a pas cessé d'être la chair de Marie. C'est Marie qui en est le principe. Vous n'avez pas oublié la belle parole de saint Augustin : Le Corps du Christ est le Corps de Marie [3]; ajoutez-y ce mot de Tertullien : C'est dans le sein de la Vierge que le Corps du Fils de Dieu a pris racine [4]. Et vous pourriez penser que la chair virginale qui a été le germe de la chair divine, que le sang très-pur qui a été la source du Sang qui nous a lavés de nos crimes, que cette substance identique à la substance du Verbe incarné ont été violemment divisés, et qu'aujourd'hui encore la Racine de Jessé serait perdue dans les entrailles de la terre, tandis que Jésus, le vrai Fruit de Vie, serait placé au plus haut des cieux, à la droite de la majesté de son Père [5]! Quelle idée vous feriez-vous donc des règles de la Providence de Dieu?

Mais c'est sa bonté que je veux surtout interroger.

Seigneur, Dieu des vertus! voici le Cœur qui vous a

[1] Christi bonus odor sumus Deo in iis qui salvi fiunt. II Cor. 2. — [2] Verbum caro factum est. Jean, 1. — [3] Caro Christi, caro Mariæ. S. Aug. — [4] In utero ejus radicem egit. Tertull., *De la Chair du Christ*, n° 21. — [5] Sedet ad dexteram majestatis in excelsis. Hebr. 1.

tant aimé *selon l'ordre de la Grâce*. Le Cœur divin de Jésus est le seul qui vous ait aimé comme vous êtes digne de l'être, d'un amour infini; le saint Cœur de Marie est le seul qui vous ait aimé plus qu'aucune créature, de cet amour immense dont une Vierge Immaculée pouvait être capable. Il n'y a eu de place dans ses pensées que pour l'humilité, dans ses affections que pour la charité, dans ses desseins que pour la perfection. Sa sainteté intérieure a rejailli sur tout son être. Vous avez fait de la pureté l'état de l'Ange et la vertu de l'Homme : l'*aimable vertu* trouve quelquefois un asile dans le cœur des mortels; mais elle n'a jamais eu pour trône que le Cœur de la Vierge sans tache qui a été toute sainte dans la chair aussi bien que dans l'âme [1]. Vous entourez d'une même affection la Divinité du Verbe incréé et l'Humanité du Verbe incarné. La nature humaine dont la double substance retrace à vos yeux l'auguste Personne de l'Homme-Dieu, vous est si chère malgré toutes ses imperfections, que vous n'en laisserez s'égarer aucune partie. Père des Esprits, vous les recueillez tous au moment où la mort les sépare de leurs corps ; Créateur qui avez tout fait de rien, vous tirerez les corps eux-mêmes des débris de la tombe : mon Dieu! laisserez-vous se ternir « le Miroir sans » tache de votre majesté [2], » s'effacer « l'Image vivante de » votre bonté [3]? » Séparerez-vous dans votre amour l'Ame de Marie que vous allez inonder de pures délices et le Tabernacle qu'elle vient de quitter, mais qu'elle ne pourrait voir sans un regret profond se dissoudre et tomber en poussière? Que vous différiez jusqu'à l'heure de la Résurrection générale la félicité complète de vos Élus [4], je le comprends, Seigneur: s'ils sont justifiés, c'est qu'ils ont été pécheurs; s'ils sont lavés de leurs souillures, c'est qu'ils ont été cri-

[1] Virgo cogitat quæ Domini sunt, ut sit sancta corpore et spiritu. I Cor. 7. — [2] Speculum sine macula Dei majestatis et Imago bonitatis illius. Sag. 7. — [3] Id. ib. — [4] Saint Augustin répète souvent que la Résurrection des corps doublera le bonheur des bons et les peines des méchants.

mineis; tant qu'il y aura sur la terre « un corps de péché, » votre sainteté n'admettra pas dans le Ciel la chair impure des enfants d'Adam. Mais ici, c'est la chair de l'Innocence que « vous avez prévenue des plus douces bénédictions [1], » qui a embrassé la pénitence et la mortification pour ressembler à Jésus crucifié et pour nous enrichir par le trésor de ses mérites. Notre-Dame attend depuis quelques instants l'heureux changement [2] qui rejoindra les deux parties de son être, et la fera participer à la glorieuse et immortelle Transfiguration de Notre-Seigneur. Vous l'avez aimée avant sa naissance, ne continuerez-vous point de l'aimer après son trépas? Ne l'attirerez-vous pas à vous par la puissance du souverain amour [3]?

O Père qui êtes aux Cieux! voici le Cœur que vous avez aimé pour ainsi dire *selon l'ordre de la nature*, puisque vous l'avez fait entrer dans le plus intime de votre Cœur. C'est le Cœur de votre Fille chérie qui a partagé avec vous l'affection que vous portiez à votre Fils unique, Jésus. Esprit-Saint! c'est le Cœur où vous avez habité comme dans un sanctuaire digne de vous; c'est le Cœur de votre Épouse! Verbe Éternel! c'est l'Arche de votre Alliance, dont la beauté eut pour vous un si vif attrait que vous quittâtes le céleste séjour pour vous y renfermer pendant neuf mois. « Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté! bienheureux le sein qui vous a allaité [4]! bienheureux le Cœur de la Vierge-Mère sur lequel reposa si souvent le Cœur du Fils de Dieu!.... »

Le temps est venu de lui rendre tout ce qu'elle vous a donné. Ouvrez-lui votre Cœur comme elle vous a ouvert le sien; montrez-lui le chemin de la vie éternelle, puisqu'elle vous a montré la route de la vie du temps; dressez-lui un

[1] Prævenisti eum in benedictionibus dulcedinis. Ps. 20.— [2] Expecto donec veniat immutatio mea. Vocabis me, et ego respondebo tibi : Operi manuum tuarum porriges dexteram. Job, 14. — [3] In caritate perpetua dilexi te; ideo attraxi te miserans. Jér. 31. — [4] Beatus venter qui te portavit et ubera quæ suxisti. Luc, 11.

Trône dans les Cieux, puisqu'elle vous en a dressé un sur la terre; revêtez-la d'une chair glorifiée, puisqu'elle vous communiqua une chair virginale. O Sauveur! depuis votre Résurrection, il n'y a plus rien en vous des infirmités du Fils de l'Homme; vous ne nous apparaissez plus que comme Dieu, « *totus Deus*[1]; » qu'il n'y ait plus rien en Marie des infirmités du vieil Adam, puisqu'elle n'a point péché en Adam; qu'elle ne nous apparaisse plus que comme Mère de Dieu : *tota Deipara !*

O Seigneur de la Gloire[2] ! voici le Cœur que vous laisserez à votre Église comme le gage des divines miséricordes, que vous associerez, « quand il n'y aura plus de temps[3], » quand *l'ordre de l'immuable Éternité* sera arrivé pour nous tous, aux magnificences de votre Cœur Adorable. Ah! devancez pour votre Mère l'heure de la Restauration universelle! Trinité Sainte qui trouvez la joie dans vos œuvres[4], « c'est l'ouvrage de votre Grâce; vivifiez-le au milieu des années[5] » que vous avez assignées aux générations humaines : c'est « le » vaisseau merveilleux qui a porté le Très-Haut[6], remplis» sez-le de toutes vos splendeurs, faites-en le chef-d'œuvre » de la Gloire[7] ! »

Je vous demande pardon, mes frères, d'avoir si faiblement interprété le sentiment avec lequel votre cœur filial eût demandé au Seigneur la Résurrection de sa Mère et de la nôtre. Vous me rendrez du moins le témoignage que je vous ai fait entendre le cri de la conscience chrétienne qui a retenti si fortement dans l'âme des Docteurs de l'Église et dans tous les cœurs véritablement chrétiens. Non, je ne crains pas de me tromper en disant, de la Résurrection de Notre-Dame, ce que Bossuet disait autrefois de son Immaculée

[1] Post resurrectionem Christus est totus Deus. S. Aug. — [2] Dominus gloriæ. I Cor. 2. — [3] Tempus non erit amplius. Apoc. 10. — [4] Lætabitur Dominus in operibus suis. Ps. 103. — [5] Domine, opus tuum; in medio annorum vivifica illud. Hebr. 3. — [6] Vas admirabile opus Excelsi. Eccli. 43. — [7] Gloria Domini plenum est opus ejus. Id. 42.

Conception : « En vérité, cette opinion a je ne sais quelle » force qui persuade les âmes pieuses. Après les articles de » Foi, je ne vois guère de chose plus assurée[1]. »

Ce serait une erreur de croire qu'un sentiment aussi unanime ne repose que sur des conjectures : Voici ce que l'Histoire ecclésiastique nous raconte sur ce mémorable événement : « Juvénal, évêque de Jérusalem, un si saint personnage » que l'on peut supposer qu'il n'a écrit que poussé par l'in- » spiration divine, a confirmé, par son témoignage, l'antique » tradition qu'il avait recueillie sur les lieux mêmes. C'est lui » qui nous apprend que les Apôtres gardèrent pendant trois » jours le Tombeau de la Vierge Bienheureuse, autour du- » quel ils entendaient retentir les chants des Anges. Saint » Thomas se trouva être absent comme il l'avait été autrefois » lors des premières apparitions du Sauveur ressuscité. La » Providence qui s'était servie de son incrédulité pour affer- » mir notre foi en la Résurrection du Seigneur, agit encore » de même pour rendre plus éclatante la réalité de l'Assomp- » tion de Notre-Dame. Didyme ne pouvait se consoler d'a- » voir été privé de ses dernières bénédictions. Les Apôtres ne » crurent point devoir lui refuser le bonheur de considérer la » dépouille mortelle de la Vierge-Mère, et de rendre à ses restes » vénérables l'hommage d'une tendre et affectueuse piété. » On procéda donc à l'ouverture du Tombeau, mais on n'y » retrouva plus l'auguste Relique que l'on avait tant espéré de » revoir. Les linges qui avaient servi à la sépulture, étaient » rangés dans le monument, comme il était arrivé aupara- » vant à l'égard de ceux dont avait été enveloppé le Corps de » Notre Sauveur. Thomas et ceux qui étaient avec lui, les » baisèrent avec une vénération profonde, et l'on ne saurait » dire la joie dont ils furent pénétrés en respirant le suave » parfum qu'ils exhalaient. Ils fermèrent ensuite le Saint Tom- » beau. Ce sont eux qui nous ont transmis, comme de main en

[1] Bossuet, 1er sermon sur la Conception de la Sainte Vierge.

» main, la mémoire du miracle et de ses principales cir-
» constances[1]. »

Saint Jérôme nous dit aussi que de son temps plusieurs déclaraient n'avoir trouvé dans le saint Tombeau qu'une Manne miraculeuse[2].

Il y a du reste, mes frères, une preuve négative de la Résurrection de Notre-Dame qui équivaut à une démonstration positive. Vous savez avec quelle sollicitude l'Église primitive gardait les ossements des Saints du Seigneur. Ce n'était pas en vain qu'elle avait entendu cette touchante révélation de l'Apôtre saint Jean : « Je vis sous l'Autel les âmes de ceux » qui ont donné leur vie pour rendre témoignage à la

[1] Juvenalis, Hierosolymorum Episcopus, magnus sane divinoque afflatus numine vir, ex vetusta traditione acceptam, rem hanc sic gestam, scriptis suis cum fide confirmat. Dicit enim, totum triduum Apostolos ad monumentum id, divinorum hymnorum carmina audientes, perseverasse. Accidit autem rursum, ut Thomas ab eis abesset : videlicet ut nota perspectaque Sanctæ Genitricis fieret Assumptio, itidem ut antea Filii ejus, pro eo atque decebat, post diem tertium Resurrectio : ingenti afficiebatur dolore, neque quieto animo esse poterat Thomas, quippe qui tanti boni non fuisset particeps. Sacer autem ille chorus, iniquum esse judicans, si ille quoque sacratissimum Virginis-Matris corpus non spectaret atque coleret, aperiri monumentum jubet. Quod quidem ubi ita est factum, desideratum illud corpus non comparuit. Sepulchralia tantum linteа rite composita loco suo manebant : itidem ut Filii quoque ejus in Sepulchro relicta. Quæ, et ipse, et qui cum eo aderant, cum veneratione exosculati, incredibilique voluptate, odorisque suavitate repleti, Sepulchrum quidem ad pristinum conformant modum : miraculum autem ipsum quasi per manus subinde posteris traditum, ad nos quoque transmiserunt. — Juvénal avait raconté cette précieuse histoire en plein concile général, aux applaudissements des Pères de Chalcédoine. (Nicéphore, *Hist. eccl.*, liv. II, c. 23, et liv. XV, c. 14.)

[2] Plurimi asseverant quia in Sepulchro ejus nisi manna invenitur quod scaturire cernitur. (Sermon de l'Assomption placé dans les *OEuvres de saint Jérôme*, t. IX, p. 67.)

Écoutons Châteaubriand : « La Mère du Fils de l'Homme avait accompli » son Assomption en laissant dans sa tombe, au lieu de ses cendres, sa robe » virginale ou (il eût fallu dire *et*) une manne céleste. » (*Études historiques.*)

L'illustre écrivain avait vu lui-même le Saint Tombeau : « Nous entrâmes » d'abord dans le Sépulcre de la Vierge... Elle fut ensevelie à Gethsémani par » les Apôtres... Saint Thomas ayant fait ouvrir le cercueil, on n'y trouva plus » qu'une robe virginale, simple et pauvre vêtement de cette Reine de gloire » que les Anges avaient enlevée aux Cieux. » (*Itinér. de Paris à Jérusalem.*)

» parole de Dieu[1]. » Elle construisait ses Temples sur l'emplacement des sépultures des Martyrs, et elle donnait à ses autels la forme des tombeaux, parce qu'elle y plaçait en effet les précieux restes *des témoins du Seigneur*. Si vous avez visité l'église souterraine de Saint-Sernin, à Toulouse[2], vous n'avez pu vous défendre d'une douce émotion à l'aspect des Reliques de tant de saints Pontifes, de l'admirable Docteur saint Thomas d'Aquin, et surtout de plusieurs Apôtres de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nos frères séparés eux-mêmes peuvent-ils voir le Vicaire du Fils de Dieu offrir la Victime adorable sur les tombeaux des saints Apôtres Pierre et Paul, sans se rappeler les magnifiques paroles par lesquelles un Jean Chrysostome célébrait la gloire de Rome chrétienne qui, en possédant les débris des *deux flambeaux de la foi*, possède en même temps, dit-il, *les deux yeux* toujours vivants de l'Église de Dieu? On a vu une populace abrutie traîner dans la boue les images de la Vierge, et par un rapprochement significatif, celles des Cardinaux et du Pontife Romain; mais nous vous le demandons, ô nos frères d'Angleterre! n'avez-vous pas senti la rougeur de l'indignation vous monter au visage à la vue de ces actes inqualifiables qui rappelaient les temps néfastes où la cupidité avait arraché de leurs châsses les Reliques des Bienheureux que l'impiété se faisait un jeu sacrilége de jeter dans les flammes? En dépit de tous vos préjugés, si l'on vous disait : Voici le Corps de la Mère de Dieu! de douces larmes mouilleraient votre paupière et vous retrouveriez encore dans vos cœurs quelques gouttes du sang catholique, pour adresser une *protestation* de respect à la Mère de Dieu. Vous savez si bien honorer les cendres de vos rois et de vos grands hommes, vous les placez avec tant d'amour sous les voûtes

[1] Apoc. 6. — [2] On lit à l'entrée de la Crypte ce pentamètre : *Non est in toto sanctior orbe locus.* Le poëte *languedocien* eût dû dire : *Vix* est : il ne faut rien outrer, pas même la gloire. Après Jérusalem et Rome, la place est encore belle.

de la basilique de Westminster! que feriez-vous donc pour Notre-Dame? Et que n'eussent pas fait les premiers Chrétiens, les Saints des anciens jours, les autres Marie, une Madeleine, un saint Pierre, un saint Jean?....

Mais non, « ni les Latins, ni les Grecs mêmes si avides » de nouveautés, si tendres à la persuasion en fait de reliques, » de relations et de légendes; aucun peuple en un mot, au- » cune ville, aucune église ne se sont jamais vantés de pos- » séder la dépouille mortelle de la Sainte Vierge ni aucune » partie de son corps[1]. » Ah! puisque la terre ne la possède pas, mes frères, c'est au Ciel que nous devons la chercher!

« C'est ici le jour que le Seigneur a fait : réjouissons-nous » en lui et tressaillons d'allégresse[2]. » C'est l'heure sainte qui correspond au moment bienheureux de l'Immaculée Conception et qui couronne dans l'éternité l'œuvre de sanctification commencée dans le temps : c'est la Résurrection!

« Chantez au Seigneur un Cantique nouveau; que sa » louange réside dans l'assemblée des Saints. Qu'Israël se » réjouisse dans sa Mère; que les Filles de Sion se réjouis- » sent dans leur Reine! Chantez son Nom en chœur, pro- » clamez-le sur la harpe et le psaltérion[3]. » Victoire, Victoire! « O Mort, où est ta proie? O Mort, où est ton dard? » O Mort, tu es ensevelie dans tes propres trophées[4]! » Prince de la Mort, Satan, c'est par leur mort que Jésus et Marie ont détruit ton empire[5]. Jésus t'a chargé de chaînes[6], Marie t'a brisé la tête[7]!

Sursum corda, élevons nos cœurs, mes frères, suivons

[1] Alban Butler, t. XIV, p. 449. — [2] Hæc est dies quam fecit Dominus; exultemus et lætemur in ea. Ps. 117. — [3] Cantate Domino canticum novum; laus ejus in ecclesia Sanctorum. Lætetur Israel in eo qui fecit eum : et filii Sion exultent in rege suo. Ps. 149. — [4] Absorpta est mors in victoria. Ubi est, mors, victoria tua? Ubi est, mors, stimulus tuus? Stimulus autem mortis peccatum est : virtus vero peccati lex. I Cor. 15. — [5] Ut per mortem destrueret eum qui habebat mortis imperium, id est diabolum. Apoc. 2. — [6] Solvetur Satanas de carcere suo et seducet Gentes. Id. 20. — [7] Ipsa conteret caput tuum. Gen. 3.

des yeux Celle qui plane au-dessus des nuées et qui atteint déjà le seuil du céleste royaume : la Jérusalem d'en haut la regarde avec admiration : « Quelle est Celle-ci qui monte » du désert? Elle est plongée dans un Océan de délices; » Elle est soutenue par son Bien-aimé[1] ! »

» Ouvrez-vous, ô portes, ouvrez-vous, portes éternelles, » et la Reine de gloire fera son entrée!

— » Quelle est cette Reine de gloire?

— » C'est la puissante, la magnanime Souveraine, Notre-» Dame, qui triomphe dans les combats! Ouvrez-vous, » portes éternelles, et la Reine de gloire fera son entrée.

— » Quelle est cette Reine de gloire?

— » C'est Notre-Dame, Notre-Dame-des-Victoires; c'est » Elle qui est la Reine de gloire[2] ! »

O Patriarches et Prophètes, Moïse, David, Ézéchiel, Isaïe, Daniel, Siméon, enivrez-vous de l'Esprit de Dieu; publiez la gloire du Très-Haut. « Le livre scellé de sept » sceaux, qui était écrit au dedans et au dehors, que nul ne » pouvait ouvrir ni regarder, n'a plus maintenant de secrets » ni dans le ciel, ni sur la terre, ni sous la terre. Le Lion de » la Tribu de Juda a obtenu par sa victoire le pouvoir d'ou-» vrir le livre et d'en ôter les sept sceaux[3]. » Ne faites-vous pas partie « des vingt-quatre Vieillards qui sont prosternés » devant l'Agneau, ayant chacun des luths et des coupes » d'or pleines de parfums, qui sont les prières des Saints? » » Chantez tous ensemble le Cantique nouveau : — « Vous » êtes digne, Seigneur, de recevoir le livre et d'en détacher » les sceaux, parce que vous avez été mis à mort et que vous » nous avez rachetés pour Dieu, *par votre sang*, de toute » tribu, de toute langue, de tout peuple et de toute nation.

[1] Quæ est ista quæ ascendit de deserto, delicils affluens, innixa super dilectum suum? Cant. 8. — [2] Attollite portas, principes, vestras, et elevamini portæ æternales : et introibit rex gloriæ. Quis est iste rex gloriæ? Dominus fortis et potens, Dominus potens in prælio. Attollite portas, principes, vestras, et elevamini, portæ æternales, et introibit rex gloriæ. Quis est iste rex gloriæ? Dominus virtutum ipse est rex gloriæ. Ps. 23. — [3] Apoc. 5.

» Et vous nous avez faits rois et sacrificateurs pour notre » Dieu, et nous régnerons sur la terre[1]. »

Chérubins éblouis de lumière, Séraphins brûlants de flammes, j'entends les accords de la Lyre céleste qui vibre sous vos doigs immortels : « Gloire à Dieu dans les hauteurs » des Cieux et Paix sur la Terre aux hommes de bonne » volonté[2] ! » Les Saints accompagnent les Anges[3] : « Salut, » gloire et puissance à notre Dieu. *Alleluia !* Ses jugements » sont véritables et justes; il a condamné l'infame..... et » il a vengé le sang des Saints. *Alleluia !* Et les vingt- » quatre Vieillards et les quatre Évangélistes se proster- » nèrent et adorèrent Dieu qui était assis sur le Trône, di- » sant : *Amen*, *Alleluia !* Et une voix sortit du Trône : — » Louez notre Dieu, vous tous qui êtes ses serviteurs, les pe- » tits aussi bien que les grands. Et j'entendis le concert d'une » grande multitude, comme la voix de l'Océan et du Ton- » nerre, qui disait : *Alleluia*, parce que voici le règne du » Seigneur, du Dieu Tout-Puissant ! Réjouissons-nous, » soyons dans la joie et rendons-lui gloire, parce que les » NOCES DE L'AGNEAU SONT VENUES ET QUE SON ÉPOUSE S'Y » EST PRÉPARÉE. Et il lui a été donné de se vêtir d'un lin pur » et blanc, et ce lin est la justification des Saints[4]. »

« Cieux et Terre, faites silence[5]. » Que tous les Esprits Bienheureux écoutent respectueusement « la VIERGE QUI » TIRE ENCORE UNE FOIS DE SON CŒUR CES EXCELLENTES PA- » ROLES[6] : « Mon Ame exalte le Seigneur de tout son pou- » voir et mon Esprit est saisi d'une joie infinie en Dieu, mon » Sauveur, parce qu'il a regardé le néant de sa Servante, et » voici que toutes les Générations me nommeront Bien- » heureuse[7]. »

L'Évêque de Meaux s'est reconnu lui-même impuissant à peindre l'inexprimable joie de la Mère qui retrouve son Fils après tant d'années d'une séparation douloureuse, du Fils

[1] Apoc. 19. — [2] Luc, 2. — [3] Socia exultatione concelebrant. *Préface de la Messe.* — [4] Apoc. 19. — [5] Habac. 2. — [6] Bossuet, *loc. cit.* — [7] Luc, 2.

qui revoit enfin la plus tendre des Mères. Il était *plein de discours* pour célébrer leur tendresse mutuelle, leur Conception, l'une divine et l'autre immaculée; leur sainteté infinie en Jésus, immense en Marie; mais quand il voit le Roi des Cieux déposer le diadème sur la tête de la Grande Reine[1], il se borne à dire :

« Voilà, mes très-chers frères, quelle est l'entrée de la » Sainte Vierge : la cérémonie est conclue; toute cette pompe » sacrée est finie. Marie est placée dans son Trône, entre les » bras de son Fils, dans ce Midi éternel, comme parle le » grand saint Bernard[2]..... »

Lorsque Jésus quittait la terre, il étendit ses mains pour bénir une dernière fois ses chers Disciples[3]. Les Apôtres se retirèrent au Cénacle avec Marie, sa Mère, pour se préparer à recevoir l'Esprit-Saint qu'il avait promis de leur envoyer pour les consoler de son absence. C'est la Retraite de dix jours, le type achevé de toutes les Retraites que devaient faire les Chrétiens. Quand nous perdons notre Mère, il me semble qu'Elle nous dit à tous : « Il vous est avantageux que je m'en aille[4] : » mon Trône céleste est celui de la Grâce; je vais régner sur vos cœurs par mes bienfaits : c'est aussi le Trône de ma Gloire; ce sera le vôtre, je vais vous préparer l'immortel séjour[5]. Le ciel ne me serait pas ciel si mes enfants ne devaient pas y occuper une place aux côtés de leur Mère. Avec vous, je songeais à mon Fils unique Jésus, avec Lui je songerai encore à vous, les enfants de mon adoption et de ma sollicitude. Entrez aussi en Retraite; faites-la tous ensemble jusqu'au jour où vous viendrez à l'Autel de mon Cœur Immaculé manger la Manne vivante qui est descendue

[1] Adamavit eam Rex plus quam omnes mulieres, habuitque gratiam et misericordiam coram eo super omnes mulieres, et posuit diadema regni in capite ejus, fecitque eam regnare. Esther, 2. — [2] Bossuet, *loc. cit.* — [3] Et factum est dum benediceret illis, recessit ab eis, et ferebatur in Cœlum. Luc, 24. — [4] Expedit vobis ut ego vadam; si enim non abiero, Paraclitus non veniet ad vos; si autem abiero, mittam eum ad vos. Jean, 16. — [5] Vado parare vobis locum. Id. 14.

du ciel. Trois journées vous resteront pour la continuer dans le recueillement intérieur de la piété et pour vous préparer à une nouvelle effusion du Saint-Esprit dans vos cœurs. Ce mois qui me donne de si pures félicités ne se terminera pas sans que ne je vous obtienne des grâces signalées de conversion ou de persévérance; recevez-en le gage dans la maternelle bénédiction que l'Église aime à vous donner de ma part: Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il!

26 MAI.

LA PATRONNE DE LA FOI *.

Erat Mater Jesu ibi.

La Mère de Jésus était là.

Évangile selon saint Jean, ch. II, v. 1.

Il n'y a qu'un Fils de l'Homme qui ait jamais dit : JE SUIS LA VÉRITÉ [1].

C'est qu'il n'y en a jamais eu un autre qui ait été véritablement le Fils de Dieu [2].

Il n'y a qu'une Fille des Hommes dont on ait jamais dit : « Elle a répandu sur le Monde la Lumière Éternelle [3], » et à laquelle on ait pu adresser cette louange : « Vous avez exterminé toutes les hérésies qui ont ravagé le Monde [4]. »

C'est qu'il n'y en a jamais eu une autre qui ait été véritablement la Mère de Dieu [5].

Comment ces deux paroles sont-elles TOUJOURS vraies pour Notre-Dame? Comment est-elle Reine du Royaume de la Vérité dont son Fils est le Roi, dont les Apôtres sont les Ministres, dont les Fidèles sont les Sujets, en même temps

* Nous avions prié nos frères catholiques et nos frères séparés d'amener à cette instruction les Anglais de leur connaissance : ils l'ont fait, et nous les en remercions. La conversion de l'Angleterre étant un des vœux les plus ardents de l'Église, en même temps qu'une des œuvres spéciales de l'Archiconfrérie, nous avons donné à notre sujet des développements historiques qu'il sera facile de supprimer dans une lecture faite en commun, en finissant à ces mots : *Pourquoi des religions au lieu d'une Religion?* (P. 456.)

[1] Ego sum veritas. Jean, 14. — [2] Vere hic homo Filius Dei erat. Marc, 15. — [3] Lumen æternum mundo effudit Jesum Christum Dominum Nostrum. Préface des Fêtes de la Bienheureuse Vierge. — [4] « Cunctas hæreses interemisti in universo mundo. » L'Église a inséré dans le Bréviaire Romain ces belles paroles de saint Augustin. — [5] Toutes les fois que la Sainte Vierge est nommée dans l'Évangile, son nom est toujours accompagné du titre qui dit tout : *la Mère du Seigneur, — la Mère du Sauveur.*

qu'Elle est l'ennemie-née du royaume du mensonge qui a Satan pour père, les Hérésiarques pour despotes et nos frères séparés pour esclaves? C'est ce qu'il convient d'examiner dans le présent Entretien.

« Les Juifs dirent autrefois à Jésus-Christ : Qui êtes-vous? » — Moi qui vous parle, leur répondit-il, je suis LE PRINCIPE..... Celui qui m'a envoyé est le Véritable, et les choses » que j'ai entendues de lui, je les dis au monde. Ils ne connurent point qu'Il leur parlait du Père. C'est pourquoi Jésus » leur dit : Je ne fais rien de moi-même; je ne dis que ce que » mon Père m'a enseigné; car Celui qui m'a envoyé est avec » moi : le Père ne m'a point laissé seul, *parce que je fais toujours les choses qui lui plaisent.* Comme il prononçait ces » discours, plusieurs crurent en lui, et il leur disait : *Si vous persévérez en ma Parole*, vous serez vraiment mes Disciples. » Et vous connaîtrez la Vérité, et la Vérité vous affranchira.... » Ils lui répondirent : Nous avons un Père qui est Dieu. Mais » Jésus reprit : Si Dieu était votre Père, certes vous m'aimeriez, car je suis né de Dieu; je viens et je ne suis point venu » de moi-même, mais il m'a envoyé. Pourquoi ne comprenez-» vous point ma parole? Parce que vous ne pouvez entendre » ma parole. Le Père dont vous êtes nés est le démon, et vous » voulez accomplir les œuvres de votre père. Il a été homicide dès le commencement, et *il n'a point persévéré dans la vérité* : car la vérité n'est point en lui. Quand il profère le » mensonge, il dit ce qui lui est propre; car il est menteur, il » est le père du mensonge. Or moi, si je dis la vérité, vous ne » me croyez point. Qui est celui d'entre vous qui me convaincra de péché? Et si je dis la vérité, pourquoi ne croyez-vous » pas en moi? Celui qui est de Dieu entend les paroles de Dieu : » c'est pourquoi vous ne les entendez point, parce que vous » n'êtes point de Dieu.... J'honore mon Père et vous me déshonorez..... Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est » rien : c'est mon Père qui me glorifie, duquel vous dites qu'il » est votre Dieu. Et vous ne l'avez point connu, moi je le

» connais; et si je dis que je ne le connais pas, je serai men-
» teur, semblable à vous; mais je le connais et je garde sa
» parole. — Ils prirent des pierres pour les lui jeter; mais
» Jésus se cacha et sortit du Temple[1]. »

Telle est, Chrétiens, la filiation de la Vérité et de l'erreur, de la Foi et de l'hérésie. Jésus, le Témoin Fidèle[2], *persévère* dans la Parole qu'il tient de Dieu; les Apôtres *persévèrent* dans son Évangile avec Marie, Mère de Jésus, et les Catholiques à leur tour persévèrent dans la doctrine des Apôtres[3]. Le Prince du mensonge *n'a point persévéré dans la vérité;* les Hérésiarques avaient commencé comme les Juifs, par *croire en Jésus;* dès qu'ils ont *abandonné la doctrine des Apôtres*, ils entraînent les peuples dans les routes du Déisme d'où l'on ne sait plus que jeter l'outrage aux statues de la Mère de Dieu et des pierres à la face de son Fils; mais Jésus se cache, il sort du Temple! . . . . . .

Une fois, dit Fénelon, que vous avez rompu un anneau, toute la chaîne de la vérité vous échappe. Vous répudiez le dogme consolateur de la Vierge Marie, et vous ne voyez pas la pente rapide qui vous entraîne vers le précipice sans fond et sans rive..... l'athéisme!

« Celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé[4]. » Cette parole convient à l'ordre de la vérité aussi bien qu'à celui de la charité. Quant à celui qui ne croira point, ou dont la foi n'aura pas été fécondée par la charité[5], il n'est plus possible qu'il plaise à Dieu[6], « il sera condamné, dit le Seigneur[7], ou » plutôt il a déjà lui-même signé sa condamnation[8]. »

Après avoir établi ces principes, nous en ferons l'application à la Sainte Vierge, en la considérant d'abord dans le mystère de l'Incarnation, où elle nous donne l'Auteur de la foi; puis aux noces de Cana, où elle obtient par ses prières le don de la foi pour les disciples; enfin au Cénacle de Jéru-

[1] Jean, 8. — [2] Apoc. 1 et 3. — [3] Act. 2. — [4] Matt. 10. — [5] Fides quæ per charitatem operatur. Galat. 5. — [6] Sine fide impossibile est placere Deo. Heb. 11. — [7] Marc, 16. — [8] Jean, 3.

salem, où elle est avec les Apôtres quand ils reçoivent d'en haut la perfection de la foi.

Jésus-Christ seul entre tous les enfants des hommes a pu contempler sans en être ébloui l'essence de la Vérité Infinie qui n'est autre que la nature même du Verbe divin. Il a fait luire quelques-uns de ses rayons sur le front de Moïse, et l'on dut jeter un voile sur le visage du Prophète[1]. Il l'a révélée à saint Paul (captif de son corps ou affranchi de ses liens par la force de l'extase, Paul n'en savait rien), et l'Apôtre reçut l'ordre de ne point répéter les paroles mystérieuses que l'homme terrestre ne saurait ni redire ni entendre[2]. La définition de la Vérité étant la même que celle de la Divinité : *Elle est ce qui est*[3], nous ne pourrions voir face à face le vrai Dieu sans mourir à l'instant. Il nous fallait pourtant la vérité! Qu'a fait notre Grand Dieu? Il a tempéré son éclat par les nuages de l'Incarnation. La Divinité du Verbe eût produit sur nous l'effet d'un vin généreux pris par des enfants; le lait délicieux de son Humanité nous a nourris : et c'est Notre-Dame qui nous a donné ce doux aliment, le seul que pût supporter notre nature affaiblie, en formant de sa pure substance, en allaitant pour nous, en nous présentant « dans les jours de sa chair[4] » le Dieu des siècles éternels!

A quel moment Satan, le père du mensonge, put-il entrevoir l'œuvre du salut qui devait nous venir par l'entremise de la Mère de Dieu? Les Théologiens se sont partagés sur cette question, mes frères. Les uns ont cru qu'il faut attribuer le principe de la chute des Anges au refus qu'ils firent de reconnaître l'Incarnation et la Maternité divines, quand Dieu leur montra dans l'avenir les abaissements de Jésus et les grandeurs de Marie. Les autres ont supposé au contraire que si Dieu choisit saint Joseph pour garder le double dépôt du Dieu-Homme et de la Vierge-Mère, ce fut pour cacher à l'enfer aussi bien qu'au monde *le grand Mystère de la piété*

[1] Exod. 33. — [2] II Cor. 12. — [3] Exod. 3. — [4] Hebr. 5.

qui ne devait être dévoilé que dans le temps marqué par les décrets de la Providence éternelle. Quoi qu'il en soit, Satan, le cruel ennemi du genre humain, a reversé sur Marie la haine *envenimée* qu'il porte au Sauveur des Hommes. Je dis même plus, cet Esprit superbe autant que malheureux se consolerait peut-être d'avoir succombé sous les coups d'un Dieu : mais se voir désarmé par une femme, être foulé aux pieds par la Vierge Immaculée dès le premier moment de son existence ; puis retrouver cette humble et glorieuse antagoniste à l'Annonciation, au Calvaire, au Cénacle, dans tous les Mystères de l'Évangile, dans toutes les luttes que Jésus-Christ et son Église engagent pour défendre le bien contre le mal, la lumière contre les ténèbres, la vérité et la foi contre le mensonge et l'hérésie ; ah ! voilà, Chrétiens, la blessure que le Démon a reçue, l'Esprit-Saint ne dit pas *au cœur*, il n'a pas voulu que le plus doux Symbole de Jésus et de Marie pût être ainsi profané, mais *à la tête*[1]. Cette blessure lui fut montrée dès les premiers jours du monde comme le châtiment que le Tout-Puissant réservait à son crime. Il y aura bientôt dix-neuf cents ans qu'il en a ressenti la première atteinte lors de la Conception de la Vierge sans tache ; elle ne se fermera jamais. Vous l'avez vue s'élargir en proportion des triomphes que la Mère de Dieu remportait sur l'Esprit du mal. L'incurable plaie de son orgueil ne fait que s'agrandir encore chaque fois qu'une Ame immortelle lui est arrachée par Notre-Dame-des-Victoires. Dieu « a aimé Marie d'un amour éternel[2] ; » éternelle aussi est l'exécration que Satan a vouée à Marie.

Le ciel a cependant contraint plusieurs fois l'Enfer à publier la gloire de Marie. Vous vous rappelez, mes frères, cette confession d'un misérable, possédé de l'esprit impur, dont Jésus-Christ s'apprêtait à rompre les chaînes : « Jésus » de Nazareth, es-tu venu nous perdre? Je sais qui tu es, le » Saint de Dieu[3] ! » Le trait de Capharnaüm s'est reproduit

[1] Gen. 3. — [2] Jérém. 31. — [3] Marc, 1.

du temps de saint Dominique en faveur de la Vierge toute sainte. Pendant que cet homme Apostolique évangélisait la ville de Carcassonne[1], il demanda à un hérétique qu'il exorcisait quel était celui des bienheureux dont le démon redoutait le plus la puissance. L'histoire a conservé la réponse de cet homme : « Vierge Marie, c'est toi qui es notre ennemie, » notre ruine et notre confusion. Pourquoi descends-tu du » ciel pour nous tourmenter? Faut-il que je sois réduit à » découvrir une vérité qui nous est si préjudiciable? C'est » elle qui a tout pouvoir pour nous enlever ses serviteurs; » c'est elle qui déjoue tous nos projets. Sachez que si elle » n'eût renversé nos desseins, nous aurions déjà exterminé » l'Église et éteint la foi de tous les Ordres qui la com- » posent[2]. Que dis-je? Quelque chose d'analogue se passe de nos jours entre les Protestants obligés de confesser la puissance des prières de l'Église de Dieu, et les Catholiques, enfants de Jésus et de Marie; écoutez à ce sujet les remarquables paroles d'un pieux cardinal : « On ne connaît pas la force de la prière, surtout lorsqu'elle se porte vers un but déterminé, armée de la double puissance de l'association et de l'unité des efforts. Nos frères séparés la comprennent cette force et la redoutent. Les plus clairvoyants d'entre eux, et à leur tête celui-là même qui a donné son nom à la nouvelle école dont les tendances vers nos doctrines sont les plus prononcées[3], n'hésitent pas d'attribuer aux prières des Catho-

[1] Respectables confrères du diocèse de Carcassonne, nous nous proposions d'écrire ici votre nom dans la joie, *cum exultatione*. Et pendant que nous imprimons cette note, vous êtes dans les larmes : *Euntes ibant et flebant*. Nous ne pensions pas, quand nous citions l'exemple du cardinal Giraud (p. 236) que son histoire dût devenir si promptement celle du noble et saint Pontife que la volonté du Père commun appelle au gouvernement d'une autre Église. — Aujourd'hui même, 28 janvier 1855, fête patronale du Saint-Cœur de Marie, Monseigneur de Bonnechose vient chercher l'espérance et le secours à l'autel de l'Archiconfrérie dont il a été un des premiers prédicateurs et où il a la consolation de retrouver le vénérable Fondateur, son ami de tous les temps, M. l'abbé Desgenettes.

[2] Jean-Martin de Vaux-Cernay, *Vie de saint Dominique*, 1re partie. — [3] Le docteur Pusey.

liques les nombreuses conquêtes que la Foi Romaine vient de faire dans leurs rangs par l'abjuration de leurs amis les plus vertueux et les plus éclairés. Ils la redoutent, disons-nous. Ah! puissent-ils bientôt lui rendre grâce et la bénir! Ils sont bien près de prier avec nous ceux qui reconnaissent à nos prières un tel crédit auprès du suprême Dispensateur des dons célestes[1]! »

Avant de vous entretenir du foyer de prières dont parlait le pieux archevêque[2], je dois vous faire assister, mes frères, à la diffusion *de la Lumière éternelle que Marie a versée sur le monde.*

Pendant de longues années, le flambeau de la foi brilla presque exclusivement pour la Vierge Bienheureuse. Déjà le Messie avait commencé à se manifester en Israël par la vocation de ses disciples; mais l'Auteur de la Foi ne changea les faibles lueurs qu'il avait jetées dans leur esprit en de vives clartés qu'à la mémorable époque où « il y eut des noces à Cana en Galilée. » Il fallait qu'un lien particulier d'affection attachât Marie à ces jeunes époux, puisque le terme qu'emploie l'Évangéliste semble indiquer un séjour dans cette famille : « Erat Mater Jesu ibi, la Mère de Jésus était » là, » tandis que le Seigneur et ses disciples y furent simplement invités : Vocatus est et Jesus et discipuli ejus. Admirable Loi de la Providence qui place la Mère de Dieu à la naissance et à la fin de tous les miracles aussi bien que de tous les mystères! « Le vin étant venu à manquer, la Mère » de Jésus lui dit : Ils n'ont point de vin, » *vinum non habent.* Quoi de plus précis que ces trois mots, quoi de plus étendu que le sens qu'ils renferment! » Vos hôtes manquent de vin, ô mon Fils! permettrez-vous que cette privation trouble la joie du festin nuptial? Ne voudrez-vous pas les secourir, ô mon Dieu? Dites seulement une parole, et le vin

[1] Lettre pastorale de Monseigneur l'Archevêque de Cambrai à l'occasion du mouvement catholique qui s'opère en Angleterre. — [2] Voir l'Instruction du 31 mai.

jaillira des pierres comme l'eau jaillit du rocher à la voix de Moïse! Le vin que je vous demande pour eux s'épuisera; mais, si vous exaucez ma prière, le vin généreux de la Foi que vous répandrez dans leurs âmes ira réchauffer jusqu'à la fin des siècles ceux qui doivent porter un jour votre nom, les Chrétiens!.... »

Le Sauveur ne se méprend pas sur la portée d'un vœu aussi simple en apparence : *vinum non habent*. Il paraît même ne point se prêter d'abord au vœu compatissant que lui exprime Marie : — « En quoi cela nous touche-t-il, vous » et moi? Mon heure n'est point encore venue[1]. » Le maître d'hôtel nous donne à son insu la meilleure explication des paroles du Seigneur : « Quand les convives se sont enivrés, » on ne leur sert plus qu'un vin de qualité inférieure, » tandis que vous avez gardé un vin excellent pour la fin du » repas. » L'antiquité juive pensait donc comme l'antiquité païenne qui appelait le vin l'âme des banquets. Même dans nos mœurs actuelles, ces joyeux banquets amènent presque toujours des excès que le Seigneur semble craindre d'encourager, en usant, pour satisfaire aux bienséances de la vie civile, d'une puissance qu'il réserve pour le soulagement des misères réelles de l'Humanité. Cette première considération n'arrêtera pas cependant le Fils de Dieu; il saura bien prévenir un tel désordre dans le festin des noces qu'il sanctifie par sa présence et par celle de sa Mère. Une difficulté plus grave occupe sa pensée : « Son heure n'est pas encore venue. » N'importe, Marie sent en son

[1] Plusieurs hérétiques ont abusé de ces paroles..... Mais les Pères les ont expliquées en disant que le Sauveur n'a voulu dire autre chose, sinon : Ma mère, sont-ce nos affaires s'ils manquent de vin? Dois-je m'en mettre en peine? (D. Calmet, *Commentaire sur l'Évangile de saint Jean.*) — Notre traduction est celle de saint Justin, de saint Épiphane, d'Euthymius, c'est-à-dire des plus anciens docteurs, et nous souhaiterions bien vivement q e l'on fît disparaître celle que les traducteurs de la Bible, qui se sont copiés les uns les autres, ont fait passer dans nos Eucologes. Nous ne craignons pas de dire que dans aucune langue le *quid mihi et tibi est?* de la Vulgate n'offre le sens que présente à l'esprit des fidèles l'expression si dure de nos traductions françaises.

Cœur qu'il n'est pas possible à son Fils de rejeter l'unique demande dont l'Évangile doive perpétuer le souvenir; elle en a une si intime certitude que tout en s'abstenant de dire un mot de plus au Seigneur, elle n'hésite pas à prescrire aux serviteurs attentifs à ses paroles d'exécuter « tout ce qu'il leur dira. » Où l'hérésie ne voit qu'un refus désobligeant, la foi est frappée de l'évidence d'un miracle invisible, de beaucoup supérieur au miracle sensible qui va suivre. Marie ne peut rien par elle-même; elle peut tout par sa prière[1]. Dieu bouleverse toutes les lois de la nature; elle fait fléchir les volontés les plus inflexibles de Dieu : le Cadran de l'Éternité ne marque pas encore l'heure de la gloire du Messie; sa main souveraine conduite par celle de sa Mère avance l'aiguille mystérieuse; « les six urnes de pierre se remplis-» sent d'eau, l'EAU DEVIENT VIN, » AQUAM VINUM FACTAM, parce que Jésus le veut, parce que Marie le demande, comme le VERBE est devenu chair, *Verbum caro factum est*, quand Elle a consenti à l'Incarnation : FIAT! comme le pain et le vin deviennent à la voix du Prêtre le Corps et le Sang que Dieu s'est formés de la plus pure substance de la Vierge Immaculée. O Cœur de Marie, vous exercez encore cette irrésistible influence sur le Cœur de Jésus! A cet Autel, vous lui dites : « Ils n'ont point de foi; ils n'ont point d'amour, » et les esprits incrédules *deviennent* chrétiens et les cœurs endurcis *deviennent* sensibles. L'heure n'était pas venue; mais vous avez prié votre Fils de l'avancer, et votre Dieu a écouté la prière de sa Mère!

« Ainsi Jésus fit à Cana de Galilée le premier de ses miracles, » et il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui. »

» La Mère de Jésus était là[2]. »

Elle y *devenait*, dit saint Ambroise, la Mère de tous les croyants[3]. Elle avait donné aux hommes à Bethléem « l'Au-» teur et le Consommateur de la foi[4] ; » à Cana, elle obtient

[1] Omnipotentia supplex. — [2] Jean, 2. — [3] Mater omnium credentium. S. Ambr.— [4] Aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum. Hebr. 12.

aux disciples la foi elle-même que saint Paul appelle « le principe de la justification[1], » et que le Concile de Trente nomme « la racine de toute grâce[2]. » Elle va leur obtenir au Cénacle la foi parfaite, celle dont la charité est l'âme, la seule à laquelle soit promise la couronne. Hâtons-nous d'y entrer, mes frères, à la suite des Saints Apôtres, les premiers Prédicateurs de la Foi.

« La vraie justice du Christianisme, nous dit Bossuet, ne vient pas en nous par nous-mêmes; mais elle nous est donnée par le Saint-Esprit. « Si j'ai toute la foi jusqu'à » transporter les montagnes et que je n'aie pas la charité, » je ne suis rien[3]. » Si saint Paul n'est rien, donc il n'est pas juste, donc la foi ne justifie pas sans la charité..... Notre justice ne vient pas des œuvres, en tant qu'elles se font par nos propres forces; elle naît de la foi qui, « opérant » par la charité, fructifie en bonnes œuvres, » comme dit encore l'Apôtre[4]..... Certes, il faut l'avouer, il n'y a que la charité qui amollisse les cœurs. Notre maladie, Chrétiens, c'est de nous attacher à la créature; donc nous attacher à Dieu, c'est notre santé..... La seule affection du vrai bien peut arracher l'affection du bien apparent; il n'y a proprement que l'amour qui ait, pour ainsi dire, la clef du cœur. Il faut donc qu'un saint amour dilate le nôtre, qu'il l'ouvre jusqu'au fond pour recevoir la rosée des grâces divines. Ainsi notre âme sera tout autre; ce ne sera plus une pierre sur laquelle on écrira au dehors; ce sera une cire toute pénétrée et fondue par une céleste chaleur. Par là vous voyez la loi gravée dans les cœurs selon l'oracle de Jérémie : « Le temps viendra, dit le Seigneur, que je ferai une nou- » velle alliance avec la Maison d'Israël, non point selon le » pacte que j'avais juré à leurs pères; mais voici l'alliance » que je contracterai avec eux : j'imprimerai ma Loi dans » leurs âmes et je l'écrirai en leurs cœurs[5]. » Y a-t-il rien de

[1] Rom. 4. — [2] Concile de Trente, session VI, chap. 8. — [3] I Cor. 13. — [4] Coloss. 1. — [5] Jérémie, 31.

plus avant en nos cœurs que ce qui nous plaît? Ce que nous aimons nous tient lieu de loi; et ainsi je ne me tromperai pas quand je dirai que l'amour est la loi des cœurs : et par conséquent un saint amour doit être la loi des héritiers du Nouveau Testament, parce qu'ils doivent porter la loi dans leurs cœurs. La Loi ancienne a été écrite sur la pierre; il n'est rien de plus immobile; aussi est-ce une loi morte et inanimée. Il nous faut, il nous faut une loi vivante; et quelle peut être cette loi vivante, sinon le vif amour du Souverain Bien, que le Doigt de Dieu, c'est-à-dire son Saint-Esprit, écrit et imprime au fond de nos âmes quand il y répand l'Onction de la Charité, selon ce que dit l'Apôtre saint Paul : « La Charité est répandue en nos cœurs par le Saint-» Esprit qui nous est donné[1]? » La Charité est donc cette Loi vivante qui nous gouverne et qui nous meut intérieurement : et c'est pourquoi « si la lettre tue, l'Esprit vivifie[2], » parce qu'Il imprime en nous une Loi vivante qui est la Loi de la nouvelle alliance, c'est-à-dire la loi de l'amour de Dieu. Qui pourrait douter que la Charité ne soit l'esprit de la Loi nouvelle, puisqu'il a été prédit si longtemps avant la naissance de Jésus-Christ, que les enfants du Nouveau Testament auraient la Loi gravée en leurs cœurs par l'inspiration de l'Amour divin? Je n'ai fait, dans l'exposition de ces principes, que suivre saint Augustin qui ne s'est attaché qu'à saint Paul..... Si Dieu nous a tant aimés, comment prétendons-nous payer son amour, si ce n'est par un amour réciproque? D'autant plus, comme dit saint Bernard, que « l'a-» mour est la seule chose en laquelle nous soyons capables » d'imiter Dieu. Il nous juge, nous ne le jugeons pas; il » nous donne, et il n'a pas besoin de nos dons; s'il com-» mande, nous devons obéir; s'il se fâche, nous devons » trembler, et s'il aime, que devons-nous faire? Nous devons » aimer; c'est la seule chose que nous puissions faire avec

[1] Rom. 5. — [2] II Cor. 3.

» lui[1]. » Et combien sont criminels les enfants qui ne veulent pas imiter un si bon Père!.... Quel est-il ce grand Don que Dieu nous fait? C'est le Saint-Esprit : et qu'est-ce que le Saint-Esprit? N'est-ce pas l'Amour Éternel du Père et du Fils? Quelle est l'opération propre du Saint-Esprit? N'est-ce pas de faire naître, d'inspirer l'amour en nos cœurs et d'y répandre la Charité? Et par conséquent, qui méprise la Charité il rejette le Saint-Esprit, et cependant c'est le Saint-Esprit qui nous vivifie. Il n'y a mystère du Christianisme, il n'y a article dans le Symbole, il n'y a demande dans l'Oraison, il n'y a mot ni syllabe dans l'Évangile qui ne nous crie qu'il faut aimer Dieu..... Aimons, aimons, mes frères, aimons Dieu de tout notre cœur; nous ne sommes pas Chrétiens, si du moins nous ne nous efforçons de l'aimer, si du moins nous ne désirons cet amour, si nous ne le demandons ardemment à ce divin Esprit qui nous vivifie. Courage! Travaillons pour la Charité : la Charité, c'est tout le Christianisme[2].

Il est donc évident, mes frères, que si la Foi est le premier élément du salut, elle ne nous sauve pourtant que lorsqu'elle *est formée* par la divine charité. Les démons croient, mais ils tremblent[3]; ils n'aiment pas; s'ils pouvaient aimer, ils cesseraient d'être démons; ils redeviendraient des Anges. Combien n'avons-nous pas rencontré dans le monde de personnes qui croient sans réserve aux miracles de Notre-Seigneur Jésus-Christ et à ceux qu'il a plu au Fils de Dieu d'accorder dans la suite des âges à l'intercession de Notre-Dame-des-Victoires, et qui cependant ne goûtent pas la vérité connue, et surtout ne la font pas entrer dans le domaine de la vie pratique! Qu'il y a loin de la conviction de l'esprit à la persuasion du cœur, de la con-

[1] Saint Bernard, sermon 33 sur le Cantique, n° 4, t. I, col. 1558. — [2] Bossuet, 1er sermon sur la Fête de la Pentecôte, *passim*. — [3] Dæmones credunt et contremiscent. Jacq. 2.

naissance au sentiment, de la profession à la perfection de la foi[1]! Que manque-t-il à ces personnes? Ce qui manquait aux Apôtres avant la Pentecôte, l'Onction du Saint-Esprit. Je n'en voudrais d'autre preuve que leur éloignement pour l'adoration du Cœur de Jésus, pour l'invocation du Cœur de Marie, cette double source qui n'en fait qu'une, de l'Esprit de piété qui touche les cœurs et de l'Esprit de force qui donne à la volonté l'énergie de la vie chrétienne.

Dieu a promis pendant quarante siècles d'envoyer aux hommes le Sauveur du Monde, et son Fils est né à Bethléem de la Vierge Marie[2]. Jésus-Christ a promis pendant quarante jours d'envoyer le Consolateur à ses disciples, et l'Esprit-Saint est descendu au Cénacle sur les Apôtres réunis sous la présidence de Marie, Mère de Jésus[3]. A la Crèche, Marie a versé sur l'univers la Lumière éternelle; au Cénacle elle répand sur nous l'éternelle Flamme. Bethléem nous a donné Jésus-Christ et son Saint Évangile; Jérusalem nous donne le Paraclet et la Sainte Église de Dieu. A Noël, Marie enfante le Sauveur; à la Pentecôte, elle enfante les Chrétiens.

« On raconte sur une Révélation particulière faite à une » des plus saintes âmes, qui nous l'a laissée par écrit, que » la Flamme venue du Ciel parut d'abord tout entière aux » yeux de ceux qui étaient dans le Cénacle, comme un seul » globe de feu qui alla se placer au-dessus de la Sainte » Vierge, qu'il s'y arrêta quelques moments, qu'il se divisa » ensuite en autant de langues ardentes qu'il y avait là de » personnes présentes, et qu'elles vinrent se reposer sur » leurs têtes[4]. » Si rien ne vous oblige, mes frères, à souscrire à ce fait miraculeux qu'un saint Évêque ne faisait pourtant point difficulté d'admettre, du moins vous remarquerez son exacte conformité avec les sublimes paroles par lesquelles

[1] C'est par l'amour qu'on passe à la lumière, et non point par la lumière qu'on passe à l'amour. Le cardinal de Bérulle. — [2] Matt. 1. — [3] Act. 1. — [4] *La Vie et les Mystères de la Très-Sainte Vierge*, par messire François Lafiteau, évêque de Sisteron, t. I, p. 170.

un autre Pontife, Bossuet, achève de nous peindre « cette » solennité bienheureuse en laquelle le Saint-Esprit se ré- » pand avec abondance sur les disciples de Jésus-Christ et » sur son Église naissante; » — : les sacrifices des anciens sont rejetés; le Saint-Esprit envoyé du Ciel se fait lui-même des hosties raisonnables et des sacrifices vivants des CŒURS des disciples. Il est très-certain que la Bienheureuse Marie fut la principale de ces victimes, et qu'Elle nous a *obtenu*[1] l'abondance du Saint-Esprit dont Elle fut alors embrasée. La Sainte Mère de Jésus-Christ le reçoit avec tous les autres, mais elle était déjà tout accoutumée à le sentir présent EN SON AME, puisque déjà sa vertu l'avait couverte lorsque l'Ange la salua de la part de Dieu[2].

« La Mère de Jésus était là. »

Rien de plus vrai donc, Chrétiens, que cette parole du saint Abbé Rupert : « Le Saint-Esprit n'a été donné aux » Apôtres qu'avec mesure; mais il a été donné tout entier à » Marie afin qu'Elle fût un foyer de lumière et de vie, et » qu'Elle versât sur l'Église qui commençait en eux la pro- » fusion des clartés et des grâces divines[3]. » Marie seule a possédé la plénitude de la Foi et de la Charité. Marie seule a été initiée à tous les secrets de la science de Dieu[4] et de l'amour de Jésus-Christ qui est supérieur à toute science[5]. Marie seule a été instruite pendant trente ans par Notre-Seigneur, la Sagesse du Père, la Vérité vivante. Marie seule a eu dans le Cœur le sens complet du Christ, comme parle saint Paul[6], le sens intime de l'âme, c'est-à-dire l'amour, comme parle saint Bernard[7]. Aussi les Docteurs n'hésitent pas à l'appeler l'Apôtre des Apôtres, et l'histoire nous atteste

[1] Il y a dans le texte : *impétré*. — [2] Bossuet, 1er et 2e sermon sur la Fête de la Pentecôte. Dans ce dernier discours on retrouve la même pensée sous une expression peut-être plus belle encore : « Elle était accoutumée dès » longtemps *à sa bienheureuse présence*, puisqu'il était survenu en Elle lors- » que l'Ange la salua, etc. » — [3] Rupert, abbé du monastère de Saint-Héribert. — [4] Coloss. 1. — [5] Éphés. 3. — [6] Nos autem sensum Christi habemus. I Cor. 2. — [7] Sensus animæ amor.

que si l'évangéliste saint Luc nous a laissé ce fameux Portrait de la Sainte Vierge qui a décidé les Peintres à le reconnaître pour leur patron, Marie traça sous ses yeux l'incomparable Portrait du Sauveur enfant qui nous rend si précieux les premiers chapitres de son Évangile. C'est à Elle bien plus qu'à saint Jean que nous sommes redevables de cette sublime Théologie dont ses divins ouvrages contiennent l'expression. L'Aigle de l'Église ne s'est envolé si loin dans le sein de la Divinité, il n'a contemplé si longtemps les splendeurs du Verbe éternel, que parce qu'il était emporté par l'inspiration dans les cieux des cieux; mais quand il en redescendait, il recueillait les explications que la Mère de Dieu, devenue la sienne, lui donnait des plus incompréhensibles mystères. L'Apôtre qui avait reposé sur le Cœur de Jésus n'eut plus qu'à écrire dans sa vieillesse, sous la dictée du Saint Esprit, les révélations qui avaient jailli tant de fois pour lui du Cœur de Marie, la sublime Épouse du Saint-Esprit.

[1] L'Évangile nous a révélé ce que Notre-Dame a fait pour nous obtenir la foi; les Annales de l'Église vont nous dire ce qu'elle a fait pour nous la conserver. Quelle place occupe-t-elle dans le Symbole de la foi, dans l'histoire de l'hérésie, dans celle de l'Apostolat catholique? C'est à l'examen de ces questions que sera consacrée notre seconde partie.

Le Signe de la Croix est une profession de foi abrégée. J'en dis autant de l'Article du Symbole des Apôtres qui concerne la Maternité divine : « Je crois en Jésus-Christ, Fils » Unique de Dieu, qui est né de la Vierge Marie, » *natus ex Maria Virgine.* Donnez-moi un homme qui adhère de tout son cœur à cette *Confession Apostolique*, et pour peu que cet homme soit conséquent avec lui-même, je l'amènerai à confesser la vraie Foi des Chrétiens; je lui dirai : Est-ce en vous appuyant sur des documents humains que vous croyez au Symbole des Apôtres, comme un homme instruit

[1] Le lecteur omettra cet alinéa s'il doit s'arrêter à la page 456.

croit aux conquêtes d'Alexandre, de César et de Charlemagne? — A Dieu ne plaise! me répondra-t-il. Ce ne serait pas là une foi divine. — Vous avez raison, mon frère; loin de croire au Symbole, je ne croirais même pas (de la foi nécessaire, surnaturelle) au Saint Évangile de Jésus-Christ, si je n'y étais porté par le Saint-Esprit et déterminé par l'autorité de l'Église Catholique[1]. Vous auriez beau me dire que je lutterais contre l'évidence, qu'aucun témoignage humain ne se présente à moi avec la millième partie des titres historiques qui forment l'irréfragable démonstration du Christianisme, je vous répliquerais : Homme raisonnable, permettez à votre frère de discuter le témoignage d'autres hommes qui ont pu se tromper comme vous et moi nous pouvons nous tromper; ne vous opposez pas à ce que je fasse usage de ma raison individuelle pour contrôler la valeur de vos titres, pour adopter ou rejeter ce qu'il me plaira de choisir entre ces livres que vous dites sacrés et pour fixer à mon gré le sens qu'il me conviendra d'attacher à la Bible. Je ferais comme vous, enfants des hommes! faites comme moi, enfants de Dieu! S'il y a une source divine de la vérité, de toute nécessité le canal qui me la transmet doit être aussi un canal divin. C'est pourquoi j'écoute l'Église de Jésus-Christ qui m'enseigne en son nom et de la même manière que lui, *sicut potestatem habens*[2]. Investie d'une autorité unique dans le monde, elle expose, elle raconte, elle persuade, elle prie, elle agit, elle fait des miracles : elle est l'Église de Dieu. Aussi bien c'est elle que je rencontre la première, quoique les Apôtres ne l'aient placée, comme le voulaient toutes les convenances, qu'en dernier lieu, dans la profession de foi qu'ils écrivirent à Jérusalem avant de se disperser pour aller prêcher la Bonne Nouvelle à tous les peuples et à tous les siècles[3] : *Credo sanctam Ecclesiam Catholicam*, « je crois la sainte Église Catholique. » Reprenez avec moi les

[1] S. Aug. — [2] Matt. 7. — [3] Id. 28.

anneaux de cette chaîne du Symbole qui nous lie, non à la parole des hommes, mais à la parole du Dieu de vérité[1]. Ma foi m'est inspirée par le Saint-Esprit qui sera avec l'Église Catholique jusqu'à la fin des temps pour lui apprendre toute vérité[2]. *Credo in Spiritum Sanctum*, je crois au Saint-Esprit qui a formé dans le sein de Marie le corps de Jésus-Christ. *Credo in Jesum Christum qui conceptus est de Spiritu Sancto*, je crois en mon adorable et si je l'ose dire en mon cher Sauveur, né de la Vierge Marie, qui est aussi mon auguste et ma chère Mère, *natus ex Maria Virgine*. Je crois en Jésus-Christ et par Lui « je crois en Dieu Tout-Puissant, le Créateur » du Ciel et de la Terre, » *Credo in Deum*. L'Église Catholique née au Cénacle, du Saint-Esprit et de Notre-Dame; le Seigneur Jésus conçu du Saint-Esprit et né à Bethléem de la Vierge Bienheureuse; le Dieu éternel qui a voulu que son Fils fût à Elle au même titre qu'Il est à lui, voilà les trois grandes vérités qui sont renfermées dans cet article du Symbole : « Je » crois que Jésus est né de la Vierge Marie, » je crois que Marie est la Mère de Dieu. O mon frère, que vous serez heureux quand *vous direz dans le Saint-Esprit*[3] : Cœur de Jésus, ayez pitié de moi; Cœur de Marie, priez pour moi!

Pourquoi des religions au lieu d'une Religion? Pourquoi des sectes au lieu de l'Église? Pourquoi des scandales au lieu de la charité? Telles sont les questions qui préoccupent le plus les hommes de notre temps. Pourquoi, Chrétiens? Pour que vous sentiez mieux le prix de la lumière à la vue des ombres qui l'obscurcissent et des ténèbres qui l'éteignent; pour que vous vous souveniez du malheur de notre origine, de l'infirmité de notre nature et de l'immense be-

[1] Ideo et nos gratias agimus Deo sine intermissione; quoniam cum accepissetis a nobis verbum auditus Dei, accepistis illud, non ut verbum hominum, sed sicut est vere verbum Dei, qui operatur in vobis qui credidistis. I Thess. 2. — [2] Cum autem venerit ille Spiritus veritatis, docebit vos omnem veritatem..... Ille me clarificabit : quia de meo accipiet, et annuntiabit vobis. Jean, 16. — [3] Nemo potest dicere : Dominus Jesus! nisi in Spiritu Santo. I Cor. 12.

soin que nous avons de la grâce divine; que vous dirai-je encore? Dieu le permet ou plutôt Dieu le souffre : « Il faut » qu'il y ait des hérésies[1]; mais malheur à celui qui divise » Jésus-Christ; il n'est point de Dieu; et c'est là l'Antéchrist » dont vous avez entendu dire qu'il doit venir, et il est déjà » dans le monde. » L'Apôtre saint Jean ne nous donne point d'autre signe pour le distinguer du véritable fidèle que celui que je vous ai donné moi-même : « Un esprit est de Dieu, » nous dit-il, quand il confesse que Jésus-Christ est venu » avec une chair véritable[2], » c'est-à-dire qu'Il est le Fils de Dieu et de Marie. « Malheur au monde, dit notre Seigneur, à » cause de ses scandales, car il est nécessaire que les scandales » arrivent; cependant malheur à l'homme de scandale! Il » serait bon pour lui qu'on suspendît une meule de moulin à » son cou et qu'on le jetât au fond de la mer[3]. » Je m'assure, mes frères, que si nous nous exprimions avec cette énergie, plusieurs nous accuseraient *de fanatisme;* tels sont pourtant les cris d'indignation que les hérésies et les scandales arrachaient à saint Jean, le plus doux des hommes, et à l'aimable Sauveur lui-même quand ils nous dépeignent sous de si vives couleurs le crime dont se rendent coupables ceux qui mettent obstacle à l'avénement du Règne de Dieu sur la terre.

Si, pour avoir la foi catholique, il suffit de répéter *dans le Saint-Esprit* cette confession : « Marie est Mère de Dieu, » d'un autre côté on ne connaît point encore d'hérésiarque qui ne se soit fait l'ennemi de la glorieuse Vierge Marie : non, il n'y en a point qui n'ait cherché à retrancher l'un ou l'autre de ces quatre mots : *Natus de Maria Virgine.* Ceux de vous, mes frères, qui n'ignorent pas combien, sous l'écorce des faits extérieurs, la Bible renferme de profonds

[1] Oportet et hæreses esse. I Cor. 11. — [2] In hoc cognoscitur Spiritus Dei : omnis spiritus qui confitetur Jesum Christum in carne venisse, ex Deo est : et omnis spiritus qui solvit Jesum, ex Deo non est : et hic est Antichristus, de quo audistis quoniam venit, et nunc jam in mundo est. I Jean, 4. — [3] Matt. 18.

mystères, retrouveront ce remarquable caractère de toutes les hérésies dans la plus ancienne de toutes, la seule qui soit nommée par les Évangélistes : je veux dire celle des Nicolaïtes. C'est dans les deux *Villes de la Vierge*, sous ses yeux, malgré l'influence de sa vie toute sainte, que *le diacre* Nicolas, l'un des sept choisis par les Apôtres [1] (de même, ô mon Dieu ! que Judas était l'un des douze choisis par votre Fils), sema dans le champ du Seigneur l'ivraie de l'erreur et de la discorde. Après avoir troublé la Chrétienté de Jérusalem, il se fit un si grand nombre de *partisans* dans l'Église d'Éphèse que saint Jean, l'Ange de la mansuétude non moins que de la pureté, fut réduit à écrire à l'Évêque d'Éphèse, son successeur ou plutôt son coadjuteur : « Vous ne » pouvez supporter les méchants ; vous avez éprouvé ceux qui » se disent apôtres et qui ne le sont pas ; vous les avez trouvés » menteurs..... VOUS AVEZ CELA POUR VOUS QUE VOUS HAÏSSEZ » LES ACTIONS DES NICOLAÏTES COMME MOI-MÊME JE LES HAIS. » Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux » Églises : Je donnerai au vainqueur à manger du fruit de » l'Arbre de Vie qui est dans le Paradis de mon Dieu. » Voici au contraire ce qu'il écrit à l'Évêque de Pergame : « J'ai quel- » que chose à vous reprocher, c'est que vous souffrez parmi » vous qu'on enseigne la doctrine de Balaam, qui apprenait à » Balac à jeter des pierres de scandale devant les enfants d'Is- » raël pour les faire tomber dans la fornication. VOUS SOUFFREZ » AUSSI QU'ON ENSEIGNE LA DOCTRINE DES NICOLAÏTES. Faites » pénitence, sinon je viendrai bientôt à vous et je combattrai » contre eux avec l'épée de ma bouche [2]. » Est-ce contre la personne des Nicolaïtes que se dirige la haine de l'Évêque et

[1] Nous devons avertir nos lecteurs que dans tout ce que nous disons de Nicolas et de la secte des Nicolaïtes, nous suivons le sentiment de saint Épiphane et de plusieurs autres docteurs de l'Église. Nous faisons observer que quelques écrivains ont pris la défense de ce diacre et ont soutenu qu'il n'est point responsable des abominations auxquelles se livraient les hérétiques qui portent son nom. L'opinion contraire nous paraît beaucoup plus vraisemblable. — [2] Apoc. 2.

de l'Apôtre des Éphésiens? A Dieu ne plaise, ô nos frères bien-aimés qui invoquez encore le Nom de Jésus[1]! Mais comment ne pas haïr, quand on aime Dieu, des doctrines qui ont plus cruellement désolé la Société Chrétienne que toutes les persécutions des païens et toutes les déclamations des philosophes? Savez-vous à quels instincts avait succombé le diacre Nicolas avant de dogmatiser sur l'Évangile qu'il était chargé de prêcher? En recevant l'Ordre sacré du Diaconat, il s'était séparé de sa femme; on ne pouvait, vous le comprenez facilement, rien demander de plus en ces premiers temps où la loi du célibat ecclésiastique vous apparaît déjà, sinon dans toute sa beauté, au moins dans la principale de ses dispositions. Pourquoi fut-il infidèle à ses engagements? Ah! c'est qu'il fut le premier à méconnaître la gloire de la chasteté que la Vierge Marie avait portée si haut en devenant Mère de Dieu, et il ne méconnut pas moins la seconde des vertus qui déterminèrent l'Incarnation du Verbe divin, l'humilité qui est pour l'âme ce que la pureté est pour le corps, quand après avoir été censuré par les Saints Apôtres, il se laissa entraîner par la concupiscence de l'orgueil, ainsi qu'il l'avait déjà été par la concupiscence de la chair. Que fit-il donc? Il *protesta* contre le *Décret de l'Église*, il éleva autel contre autel, et les Nicolaïtes en vinrent jusqu'à pratiquer la communauté des femmes et toutes les abominations du paganisme. Je m'abstiens de déduire les conséquences du principe hérétique envisagé dans sa source; je ne veux faire autre chose que de constater un fait historique. Je passe à l'indication sommaire des grandes hérésies que vous verrez constamment animées du même esprit d'hostilité contre Marie Mère de Dieu.

Dès les temps apostoliques, les Cérinthiens qui (comme

[1] On déplorait devant Mr. de Cheverus, Évêque de Montauban (et plus tard Cardinal-Archevêque de Bordeaux), le voisinage de l'Évêché et du Temple protestant : « J'aime bien, répondit le saint Jean de notre siècle, avoir pour » voisins des hommes qui prient Dieu ! »

plus tard Jovinien) eussent voulu bannir de l'Église naissante la Sainte Virginité, ne consentaient à reconnaître que la seconde partie du Nom de la Vierge-Mère.

Les Marcionites, au contraire, secondés par les Valentiniens, n'en admettaient que la première moitié. Ils prétendaient que le Sauveur n'avait eu qu'un corps fantastique à la formation duquel Marie était restée complétement étrangère.

Les Ébionites soutenaient que le Fils de Dieu *n'était point* avant sa Mère. Saint Jérôme nous apprend que ce fut pour combattre toutes ces hérésies que le Bien-aimé Disciple céda aux instances des Églises d'Orient en écrivant l'Évangile du VERBE FAIT CHAIR[1].

Le démon ne se tint pas pour battu. L'Arianisme, la plus formidable des hérésies, puisqu'il sape par la base le dogme fondamental du Christianisme, fut prêché par d'obscurs hérésiarques longtemps avant l'apparition du fameux prêtre d'Alexandrie. Mais ce Luther de l'Antiquité Ecclésiastique organisa la résistance ouverte contre l'Église de Jésus-Christ. Dieu protégea l'immortelle Épouse de son Fils, et le grand Athanase après avoir vengé la *Consubstantialité* du Verbe, principe de toute la gloire de Marie, loin de s'attribuer le mérite d'un aussi beau triomphe, s'écria dans sa reconnaissance et dans son amour : « Mère de Dieu, c'est vous » qui êtes la ruine de toutes les hérésies! »

A son exemple, saint Grégoire de Nazianze, après avoir porté les derniers coups à l'Arianisme dans son Église de Constantinople, appelle d'un même nom la Vierge qui avait fait sa force, et le Temple où tant de fois il avait confondu l'impiété. « Nommons les *Anastasie*, dit-il, en présence de cent cinquante évêques réunis autour de lui, comme si nous disions : celle qui a *ressuscité* la Religion en faisant *mourir* l'Arianisme. »

[1] Saint Jérôme, *Livre des Écrivains ecclésiastiques.*

Les Macédoniens, en rejetant la Consubstantialité du Saint-Esprit, rejetaient par le fait même la Conception divine qu'il a opérée dans le sein virginal de Marie.

Nous ne faisons que nommer au passage le Nestorianisme, qui tient trop au cœur de notre sujet pour que nous n'y revenions pas une autre fois [1]. Il nous suffit aujourd'hui de vous citer les admirables paroles que saint Cyrille d'Alexandrie adressa à la Sainte Vierge, dans le concile d'Éphèse : « C'est » par vous, Mère de Dieu, que la Trinité est adorée, que la » Croix libératrice est connue et vénérée de l'univers, que » les nations qui étaient enchaînées au culte des idoles ont » été affranchies par la vérité de l'Évangile, que les Églises » ont été construites au Seigneur dans toutes les contrées de » la terre [2] ! »

Si le Nestorien affirmait qu'il y avait deux personnes en Jésus-Christ, l'Eutychien ne reconnaissait en lui qu'une nature, et le Monothélite qu'une volonté.

Les Manichéens disaient de leur côté que le Verbe était engendré de toute éternité de la substance du Père, mais qu'il n'avait rien emprunté à la substance de sa Mère.

Les Helvidiens eurent l'audace de donner des frères au Fils de Dieu et de Marie.

Les Iconoclastes, ces vandales du Christianisme, renversèrent les statues, brûlèrent les tableaux de Notre-Seigneur et de Notre-Dame, et trouvèrent ainsi le moyen d'insulter tout à la fois la Nature humaine qui fait que notre paupière se mouille de douces larmes quand notre œil rencontre les portraits de nos parents chéris; l'Art Catholique qui occupe un place si honorable dans le domaine de la civilisation où l'Évangile a fait entrer les peuples que Jésus-Christ a arra-

[1] Voir l'Instruction suivante. — [2] Per te Trinitas sanctificatur : per te Crux pretiosa celebratur, et adoratur in toto orbe terrarum, per te omnis creatura idolorum errore detenta, conversa est ad agnitionem veritatis : per te in toto orbe terrarum constructæ sunt Ecclesiæ. S. Cyrille d'Alexandrie, 11e Homélie contre Nestorius.

chés à la barbarie ; et la sainte Religion qui, en mettant sous nos yeux les Images du Fils de Dieu et de sa Bienheureuse Mère, donne tant de leçons à l'ignorance, de souvenirs à la science, d'inspirations au zèle et de consolations à la piété.

Si saint Grégoire de Nazianze vous a parlé d'une *Anastasie*, d'une Résurrection de la Foi opérée par Marie, je pourrais vous parler d'une *Anastasie*, d'une renaissance de toutes les anciennes hérésies opérée par le protestantisme. Je laisserai dans l'ombre les noms de Mélanchton, de Zwingle, de Bucer, d'Œcolampade : je ne m'occuperai ni des Anabaptistes, ni des Illuminés, ni des Quakers, pas plus que des Presbytériens d'Écosse ou des Épiscopaux d'Angleterre. Par égard pour ceux d'entre vous que de funestes préjugés ont retenus jusqu'à présent loin du sein de l'Église et du Cœur de Marie, je me contenterai de livrer à vos réflexions les plus sérieuses une remarque très-essentielle et de vous adresser une question si importante que je vous conjure de la méditer dans le secret de vos consciences, en tenant vos yeux fixés sur cette Éternité qui s'avance si rapidement pour nous tous, Prêtres et Fidèles, justes et pécheurs, Protestants et Catholiques.

Luther ne voyait dans Notre-Dame qu'*une femme du commun*, et dans les honneurs que le Monde catholique et les siècles chrétiens avaient rendus à sa divine Maternité, qu'une longue et déplorable superstition. (Grand Dieu ! une superstition universelle, la superstition de tous les grands génies du Christianisme, de tous les Docteurs, de vos Saints, de vos Martyrs, de vos Apôtres, la vôtre, Seigneur!...)

Calvin ne rougit pas d'attaquer l'inaltérable pureté de la Vierge Immaculée, l'admirable sainteté de Celle que l'Archange appela « pleine de grâce ; » il contesta à Marie ce titre de l'innocence virginale que la Reine des Anges préféra sans hésiter à la plus grande gloire dont le Ciel pût investir une pure créature, puisqu'elle refusa de devenir Mère de Dieu, si elle devait cesser d'être la Vierge sans tache !

Des faits aussi étranges percent mon âme de douleur, et voici l'observation que me suggère cette triste page de leur vie : je ne puis croire qu'ils aient été sincères quand ils ont proféré ces blasphèmes. L'erreur, comme le vice, a toujours eu ses fanfarons.

Et maintenant voici ma question :

Si *les deux chefs de la Réforme* croyaient réellement ce qu'ils prêchaient et ce qu'ils écrivaient, pouvaient-ils « dire » dans le Saint-Esprit le nom de Jésus » et de Marie? Pouvaient-ils réciter sans trembler l'article du Symbole des Apôtres :

« Je crois en Jésus-Christ Fils unique de Dieu, qui est » né de la Vierge Marie? »

En vérité, mes frères, c'est un culte bien pur que celui qui a été combattu par tous les ennemis de l'Église. Et j'ajoute : C'est une bien douce croyance que celle qui n'a été rejetée que par les mécréants de tous les âges. C'est un des beaux priviléges de la Mère de Dieu d'avoir partagé la haine que le monde porte à son Fils, tandis que toutes les erreurs sont bien accueillies ou envisagées avec indifférence.

Cette distinction, Chrétiens, ne peut que servir à caractériser la vérité, à la rendre reconnaissable pour quiconque la cherche sincèrement, et à prouver la puissance de son action sur l'esprit et sur le cœur. C'est l'empreinte de la lumière divine; et voilà pourquoi le signe de Jésus et de Marie est aussi odieux à l'impiété qu'il est cher à la religion. Que de réflexions, dit un sage observateur, cette haine fait naître dans l'esprit du Chrétien, instruit de ce que l'Évangile nous apprend de la haine réservée à son Auteur, à sa doctrine et à ses ministres! Haine du monde contre Jésus-Christ et son ouvrage, si longtemps, si fortement annoncée, et si terriblement réalisée! Nos philosophes se sont-ils jamais avisés de concevoir quelque haine contre Mahomet, Confucius, Zoroastre, contre la reine Élisabeth,

l'impératrice Catherine II, ou simplement contre les visionnaires, madame Guyon et madame de Krudener? Ces noms, au contraire, ne sont-ils pas l'objet de leurs hommages? « Je » sens que je ne puis bien exprimer le résultat de cette ré- » flexion. C'est peut-être le motif de crédibilité le plus per- » suasif et le plus touchant[1]. »

Ainsi les enfants divisés de l'Hérésie se sont entendus pour déchirer les entrailles de notre sainte Mère l'Église et de la Vierge Marie, l'immortelle Mère de l'Église. Ainsi le monde (vous savez ce que signifie *le monde* dans le style de l'Évangile, la conspiration permanente de l'erreur, des ténèbres, de la chair, contre la vérité, la lumière et l'esprit), le monde a oublié ses profonds dissentiments pour se réunir dans une haine commune contre le Dieu de bonté et la Reine de miséricorde.

Mais qu'il est beau, mes frères, d'opposer à ces désolantes images le tableau de l'inviolable fidélité avec laquelle l'Église de Dieu persévère dans le culte filial qu'elle a toujours rendu à Notre-Dame, en même temps que celui de la salutaire influence que Marie n'a jamais cessé d'exercer sur le Cœur de son Fils et sur le cœur des Chrétiens pour bannir le mensonge de l'Empire de la Vérité et pour étendre les conquêtes du Saint Évangile de Jésus-Christ! Ce que Marie a fait pour l'Apostolat primitif, elle ne cessera jamais de le faire pour le Pontificat catholique, le seul qui ait recueilli la succession des saints Apôtres du Seigneur. Un rapprochement tiré de l'état actuel de l'Europe vous fera saisir, je l'espère, la force du lien indissoluble qui attache la fécondité spirituelle de l'Église au patronage béni de la Mère de Dieu.

A qui les races slave[2], franco-gauloise, anglo-saxonne sont-elles redevables du Saint Évangile de Jésus-Christ?

A l'inépuisable source de l'Apostolat, A LA PAPAUTÉ!

[1] Feller, *Biographie universelle*. — [2] Russie, Pologne, etc.

Chrétiens de toute dénomination, réfléchissez sur vos origines; « voyez LA PIERRE de laquelle vous avez été tirés[1]. »

Geysa, quatrième duc des Hungares, et la princesse son épouse accueillirent avec empressement des Missionnaires Apostoliques, qui firent fructifier dans leurs âmes les semences de la foi qu'y avaient déposées quelques captifs chrétiens. Leur fils, saint Étienne de Hongrie, reçut le baptême des mains de saint Adalbert, évêque de Prague. Aussi éloquent pour défendre l'Évangile qu'intrépide pour combattre les rebelles, saint Étienne fonda dix Évêchés et la métropole de Strigonium[2]. Plein de reconnaissance pour le Souverain Pontife, il envoya à Rome Anastase, récemment appelé au siége épiscopal de Coloctz, afin de demander au Père commun des Fidèles sa bénédiction, ainsi que la confirmation de toutes ses fondations et le titre même de Roi, qu'il ne voulait tenir que de l'autorité du Prince des Pasteurs.

Vous m'écouteriez si je vous parlais de Romulus et de Rémus. Je vous parle du successeur de saint Pierre et de saint Paul, les deux vrais Fondateurs de la Ville Éternelle. L'œuvre des deux premiers a été balayée par le vent des révolutions humaines; les créations de la Papauté, l'héritière de Pierre et de Paul, dureront autant que le monde: ah, ce n'est rien! autant que l'éternité! Qu'ils sont à plaindre, mes frères, ceux qui se passionnent pour les origines des plus petites peuplades et qui restent indifférents aux origines des nations chrétiennes!

Miceslas, duc de Pologne, qui avait embrassé la Foi Catholique en 965, date de son mariage avec une fille du duc de Bohême (remarquez, je vous prie, l'influence des servantes de la Mère de Dieu sur les progrès de l'Évangile; nous la retrouverons toujours) dirigé par le même esprit qui animait saint Étienne, adressa, de son côté, au Vicaire

[1] Attendite ad petram unde excisi estis. Is. 51. — [2] Gran.

de Jésus-Christ, une demande textuellement conforme à celle du héros de la Hongrie. Silvestre II envoya une couronne à ces deux princes, qui eussent été bien surpris si on leur eût dit que le jour viendrait où des peuples chrétiens appelleraient le Pape un *prince étranger* dont il fallait redouter les empiétements.

La fille de Boleslas le Grand, premier roi de Pologne, épousa le fils de Wladimir de Russie, qui se fit accompagner de Reinberg, évêque de Colberg, à la voix duquel les Russes brûlèrent les temples des faux dieux et abjurèrent leurs superstitions séculaires; de sorte, dit un historien, que c'est à un Missionnaire de l'Église Romaine que les Russes, comme toutes les nations de l'Europe, doivent les lumières du Christianisme.

Ce ne fut cependant qu'après deux siècles que l'Apôtre du Nord et le Thaumaturge de son siècle, vous reconnaissez saint Hyacinthe, reçut à Rome l'habit religieux des mains de saint Dominique, dans le couvent de Sainte-Sabine, et partit de la Ville des Apôtres pour évangéliser la Styrie, l'Autriche, la Moravie, la Silésie, la Poméranie, la Crimée, le Danemark, la Suède, la Norwége. Les bords du Borysthène[1] et de la Vistule, qui avaient retenti du bruit de sa voix et de ses miracles, se couvrirent de monastères, asiles de la science et des lettres non moins que de la piété et de la vertu. Il rendit à Dieu sa belle âme dans cette cité de Cracovie qu'il avait tant aimée, et que je ne puis vous nommer, mes frères, sans qu'il y ait dans vos cœurs un soupir... et une prière.

Qui ne sait que la France s'appelle la Fille aînée de l'Église parce que les disciples des saints Apôtres l'évangélisèrent dès les premiers temps du Christianisme et que la Papauté, l'immortelle Ruche de l'Apostolat, lui envoya en un seul jour tout un essaim de Prédicateurs et de Pon-

1 Le Dniéper.

tifes : Paul de Narbonne, Saturnin de Toulouse, Trophime d'Arles, Denis de Paris, Gatien de Tours, Martial de Limoges, Austremoine d'Auvergne. O France! ô mon pays chéri! si tes magistrats et tes chefs ont eu quelquefois à se reprocher des torts envers le Saint-Siége, tu les as noblement effacés. Dieu te récompensera du filial dévouement que tu as témoigné dans les plus mauvais jours au Confesseur de Valence, au Captif de Fontainebleau, à l'Exilé de Gaëte! Pie IX, *le Bien-Aimé*, te montre lui-même, par son exemple, l'Arche du Salut, le Saint et Immaculé Cœur de Marie.

Aujourd'hui même, mes frères, nous lisions dans le Martyrologe Romain : « A Cantorbéry, saint Augustin, évêque, » qui, envoyé en Angleterre avec d'autres prêtres par le » pape saint Grégoire, prêcha à la nation britannique l'Évan- » gile de Jésus-Christ et passa au repos du Seigneur, tout » éclatant de la gloire de ses vertus et de ses miracles. »

Saint Grégoire le Grand avait formé le projet d'aller lui-même annoncer aux Anglais l'Évangile de Jésus-Christ. Les instances du peuple romain l'avaient empêché d'exécuter son pieux projet. Mais à peine fut-il élevé sur le Siége de saint Pierre qu'il désigna le Prieur du monastère de Saint-André de Rome, comme celui qui était le plus digne de partager le poids de sa sollicitude pastorale et de remplir cette importante mission. Chrétiens, il est bien doux à notre cœur de rappeler le choix que fit saint Augustin de quelques Français qui s'embarquèrent avec lui pour lui servir d'interprètes, et de retrouver sur le trône d'Éthelbert, le plus puissant souverain de l'Heptarchie, la religieuse princesse Berthe, fille de Caribert, roi de Paris. Elle aussi avait été suivie par le saint évêque Luidhard ; mais c'était à l'Envoyé des Apôtres que Dieu réservait la gloire d'adresser à Éthelbert ce solennel message : « Je viens de Rome » vous apporter une heureuse nouvelle et vous assurer, de » la part de Dieu, la possession d'un royaume qui ne finira » jamais. »

Quel honneur pour la France d'avoir donné la consécration épiscopale à saint Augustin, apôtre d'Angleterre! Mais s'il vint la recevoir des mains de Virgile d'Arles, c'est que ce Pontife était vicaire du Saint-Siége dans la Gaule. Quel beau jour pour saint Grégoire le Grand que celui où il put écrire à Euloge, patriarche d'Alexandrie : « Dans la der-» nière fête de la Nativité du Seigneur, plus de dix mille » personnes de la nation anglaise ont été baptisées par Au-» gustin, notre frère et notre collègue dans l'épiscopat[1]! » O nos frères séparés, vous célébrez encore la Noël du Seigneur comme une solennité qui vous ramène les joies du foyer domestique en même temps que celles de la grande naissance du Messie et du touchant anniversaire de la conversion de vos ancêtres ; mais vous ne les célébrez plus avec le Pontife Romain votre Père; mais vous ne connaissez plus le maternel sourire de la Vierge Bienheureuse. Hélas! vous ne l'appelez plus Votre Mère. « La Mère de Dieu n'est plus là.»

Elle y était aux jours de saint Augustin. Si tendre était l'amour qu'il vous avait inspiré pour Marie, que vous donniez au siége primatial de l'homme de Dieu le nom de Notre-Dame-de-Cantorbéry. Vous décoriez de son nom vos merveilleuses basiliques, Notre-Dame-des-Arcs, à Londres[2]; Notre-Dame, église cathédrale de Lincoln[3], et votre abbaye Notre-Dame-de-Westminster, dont le roi Henri posait solennellement la première pierre. Le grand Éthelred lui-même ne reconnut-il pas l'intervention miraculeuse de Marie dans la délivrance de Londres, après un siége de trois ans[4]? Pouvez-vous avoir oublié que le roi Édouard Ier lui attribua l'inspiration soudaine qui lui fit quitter son jeu favori[5] un instant avant la chute d'une pierre énorme qui l'eût infailli-

[1] An 598. — [2] An 1071. — [3] An 1080. — [4] Henri de Hudington. — [5] *Une partie d'échecs.* Ceux qui se livrent à ce jeu déclarent qu'il absorbe tellement leur esprit, qu'Archimède lui-même ne devait guère être plus occupé de la solution de son fameux problème qui ne lui permettait pas de s'apercevoir du siége et de la prise de Syracuse.

blement écrasé, et que pour remercier sa céleste Protectrice, il éleva en son honneur le sanctuaire de Walsingham. Avez-vous perdu le souvenir des dernières paroles de Guillaume le Conquérant : « Je me recommande humblement » à la très-sainte Vierge Mère de Dieu, ma Reine et ma » Dame, afin que par ses prières elle me remette aux bonnes » grâces de son cher Fils, mon Sauveur et mon Dieu? » Les saint Edmond, les vénérable Bède, les Alexandre de Hales n'ont-ils pas rempli leurs ouvrages de ses louanges, et votre illustre Anselme de Cantorbéry ne dispute-t-il pas à notre saint Bernard la palme de l'éloquence quand il célèbre les gloires de la Mère de Dieu? O mes frères, vous surpassiez nos aïeux, si dévoués pourtant à la Vierge Marie, dans les hommages de piété filiale que vous aimiez à lui décerner. L'Oriflamme les guidait dans les combats; mais William de Malmesbury m'a appris que vous portiez sur les champs de bataille l'étendard de la Reine des Victoires. Avant que l'Immaculée Conception ne fût honorée chez nous sous le nom de *Fête des Normands*, la vieille Angleterre célébrait cette solennité, dès l'an 1228. J'omets tout le reste, je m'en tiens à ces deux faits, et au nom de Celui qui m'a conféré, malgré mon indignité, le titre de Missionnaire Apostolique, je vous promets que votre royaume redeviendra *le douaire de Marie* si vous invoquez avec plus d'ardeur que jamais le Cœur Immaculé de Notre-Dame-des-Victoires.

C'est sous ses auspices que l'*Apôtre du Nord* convertit tant de nations à Jésus-Christ : « Hyacinthe tomba malade » le 14 août, et Dieu lui fit connaître qu'il mourrait le len- » demain, fête de l'Assomption de la Sainte Vierge qu'il » avait toujours honorée comme sa patronne[1]. » C'est la Reine des Apôtres qui exauça la prière que lui fit sainte Clotilde quand elle lui demanda la conversion de Clovis. Nous

[1] Alban Butler, 16 août.

tenons ce fait précieux du pontife même qui lui dit en le baptisant : « Incline le cou, fier Sicambre; brûle ce que tu » as adoré, adore ce que tu as brûlé[1]. » Il n'y a point d'Église dans le monde qui n'ait été fondée par la Papauté; il n'y a pas un Envoyé de la Papauté qui se soit présenté aux infidèles qu'il allait évangéliser sans avoir placé son ministère sous l'égide de la Mère de Dieu. Aujourd'hui encore nos missionnaires abordent le Sauvage, la charité dans le cœur, la poitrine nue devant le glaive, l'Évangile sur les lèvres, la Croix de Jésus-Christ d'une main, et de l'autre l'Image de Notre-Dame-des-Victoires.

« La Mère de Jésus est là ! »

[1] Saint Remi de Reims. Le même fait nous est attesté par saint Avit de Vienne.

27 MAI.

NOTRE-DAME-D'ESPÉRANCE *.

Ego Mater Sanctæ Spei.

Je suis la Mère de la Sainte Espérance.
Au livre de l'Ecclésiastique, ch. XXIV, v. 24.

Depuis que l'Église de Dieu a lu dans l'Histoire de Jésus-Christ la liste des Apôtres qui s'ouvre par saint Pierre et se ferme par le traître Judas [1], et dans le premier volume de son

* La Sainte Vierge est honorée sous ce vocable dans l'église de Saint-Séverin, à Paris. M. l'abbé Hanicle, curé de cette paroisse, dont les pauvres répètent le nom dans leurs prières, a eu l'heureuse pensée de rajeunir l'antique gloire de cette basilique, qui dès l'an 1311 avait vu naître dans son sein la première Confrérie de l'Immaculée Conception qu'ait possédée la France. Autrefois, son Église n'était connue que de quelques Fidèles qui formaient ce que l'irréligion nous réduisait à nommer un *noyau de dévotion*, et de rares visiteurs qui venaient chercher *des impressions* sous les voûtes d'un édifice remarquable par son architecture. Aujourd'hui le digne prêtre a la consolation de voir l'arbre planté en l'honneur de la Mère de Dieu grandir de plus en plus. Non-seulement la piété a refleuri dans ce sanctuaire, mais de nombreux pèlerins viennent déposer le tribut de leurs prières aux pieds de la belle statue de Notre-Dame-d'Espérance.

[1] On parle d'un *savant* qui ne put parvenir à nommer l'auteur du *Pater*. Si le même *savant* me faisait l'honneur de me lire, je serais bien aise de lui épargner un pénible embarras, dans le cas où on le prierait de nommer les douze Apôtres : c'est pourquoi je mets ici leurs noms : « Cum dies factus esset, vocavit discipulos suos, et elegit duodecim ex ipsis quos et Apostolos nominavit : Simonem quem cognominavit Petrum, et Andream fratrem ejus, Jacobum et Joannem, Philippum et Bartholomæum, Matthæum et Thomam, Jacobum Alphæi et Simonem qui vocatur Zelotes, et Judam Jacobi, et Judam Iscariotem qui fuit proditor. (Luc, 6.) » Après que *le traître* se fut sui-

Histoire, celle des sept Diacres qui commence par saint Étienne, le premier des Martyrs, pour finir par Nicolas, le premier des schismatiques, elle a dû gémir, mais elle n'a pu s'étonner de voir un membre du clergé de l'Église apostolique d'Alexandrie, et un chef de l'Église patriarcale de Constantinople, cette ville superbe qui s'intitulait la seconde Rome, donner leurs noms aux deux grandes Hérésies qui ont dirigé leurs attaques sacriléges contre le Fils de Dieu d'abord, contre la Mère de Dieu ensuite. C'est qu'il n'y a que l'Église Catholique-Romaine qui soit la Fille de Marie et l'Épouse de Jésus-Christ. Si j'avais à vous faire son éloge, mes frères, je le renfermerais dans ce seul mot : Vierge-Mère. Bénie entre toutes les autres, elle est la seule qui soit Immaculée dans sa Foi, la seule qui après tant de siècles continue d'enfanter au divin Époux des familles d'Apôtres et des peuples de Chrétiens, la seule qui ait reçu d'immortelles promesses en la personne du premier des Papes auquel le Seigneur demandait : « Et vous aussi voulez-vous me quitter? » et qui lui répondait : « Mon Dieu, à qui irions-nous? vous avez les paroles de la Vie éternelle[1]. »

Y aurait-il au monde, mes frères, quelque chose d'aussi affreux que la conduite d'un père auquel son enfant demanderait du pain, du poisson, des œufs, et qui ne lui donnerait en place, comme dit Notre Seigneur, qu'une pierre, un serpent, ou un scorpion[2]? Voilà pourtant le triste spectacle qui consterna la Chrétienté aux jours de l'archevêque Nestorius. Pasteur des âmes, il devait les conduire aux sources

cidé, nous voyons saint Pierre exercer pour la première fois le souverain Pontificat en proposant aux dix autres l'élection d'un successeur qui fut saint Matthias. Plus tard, saint Paul et saint Barnabé ayant *été séparés* à Antioche du reste des Fidèles, pour être les Apôtres des Gentils (Act. 13), furent reçus en cette qualité au concile de Jérusalem réuni sous la présidence de saint Pierre. (Id. 15.)

[1] Jean, 6. — [2] Quis autem ex vobis patrem petit panem, numquid lapidem dabit illi? aut piscem : numquid pro pisce serpentem dabit illi? aut si petierit ovum, numquid porriget illi scorpionem? Luc, 11.

limpides de la vérité ; il aima mieux, hélas ! leur présenter la coupe empoisonnée du mensonge. Un beau génie, une vaste science, eussent pu faire de lui, comme plus tard de Luther, un champion de l'Église ; mais, comme Luther, il envia la douloureuse célébrité qui s'attache au nom des Hérésiarques. Il méconnut d'abord la voix filiale de son Église indignée, et après avoir protesté de son respect pour la décision que rendrait la Papauté, il en vint à méconnaître également la voix maternelle de l'Église Romaine qui, selon le mot du comte de Maistre, veille sur le dépôt de la Vérité avec la sollicitude du dragon fabuleux qui défendait les pommes d'or du Jardin des Hespérides.

Il fallait, selon Nestorius, reconnaître en Jésus-Christ deux personnes aussi bien que deux natures, une personne divine et une personne humaine ; subtile hérésie qui anéantissait tout à la fois et l'Incarnation du Verbe Éternel et l'auguste Maternité de la Vierge Bienheureuse. Dans ce système le Christ n'était plus Dieu, et par conséquent sa Mère n'était plus la Mère de Dieu. Le saint prêtre Proclus, et Eusèbe, depuis évêque de Dorylée, réclamèrent en faveur de l'antique croyance. Le peuple se souleva et fit parvenir ses plaintes à saint Cyrille, Patriarche d'Alexandrie. Cyrille en ayant référé à l'Évêque des Évêques, le Saint Pape Célestin convoqua un Concile en 430. Sourd à la voix d'une Assemblée provinciale, Nestorius promit de se soumettre à celle de l'Église Universelle. Dans tous les temps l'hérésie a eu recours aux mêmes faux-fuyants et la Papauté a épuisé à son égard tous les moyens d'une condescendance extrême. Le Protestantisme qui appelait à grands cris la convocation d'un Concile œcuménique ne s'est pas plus soumis aux décrets des Pères de Trente que Nestorius n'adhéra à la condamnation que portèrent contre lui les Pères qui s'étaient réunis à Éphèse par l'ordre du Pontife Romain. Mais le dernier Concile a eu la gloire de tracer profondément la ligne de démarcation entre la Foi et le mensonge, comme celui qui

se tint en 431 dans la Ville de la Vierge, sous les voûtes de Notre-Dame-d'Éphèse, demeurera à jamais célèbre dans la mémoire des hommes, pour avoir porté au suprême degré d'évidence le dogme de la Maternité divine de Marie.

Pendant que les deux cents Pontifes Catholiques délibéraient dans ce Temple, le plus beau qu'on eût élevé en l'honneur de Notre Dame dès le premier âge du Christianisme, les Fidèles assiégeaient tous les abords de la Basilique dans laquelle ils virent bientôt entrer les évêques Arcade et Projecte, ainsi que le prêtre Philippe, légats de saint Célestin. Le Pape est le président-né des Conciles; le Saint-Esprit en est l'âme invisible [1].

Ce fut un beau jour, mes frères, que celui qui éclaira la dernière session du troisième Concile général. Laissez-moi vous payer ici un tribut d'hommage qui n'alarmera l'humilité d'aucun de vous parce qu'en s'adressant à l'Archiconfrérie prise collectivement, il ne s'adressera à personne en particulier. La ferveur de votre piété envers Marie, la douce confiance avec laquelle vous réclamez son maternel secours, l'attitude recueillie avec laquelle vous écoutez ses louanges, le culte sincère que vous lui rendez « en esprit et en vérité [2], » m'ont fait penser plus d'une fois que vous n'eussiez pas été déplacés parmi les religieux Catholiques d'Éphèse. Certainement nous pouvons dire que pendant ce mois béni, tout Paris s'est porté à Notre-Dame-des-Victoires. Notre seul regret a été de voir une grande partie de nos frères occuper *la place* [3] et toutes les avenues de ce Sanctuaire, sans espoir de pouvoir y pénétrer. Chaque soir, malgré vos bien-

[1] Quelle autorité pourtant que celle qui dit encore aujourd'hui comme les Apôtres, les Pères du Concile de Jérusalem : « Visum est Spiritui Sancto et nobis nihil ultra imponere vobis oneris quam hæc necessaria ! » Act. 15. — [2] Venit hora, et nunc est, quando veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate. Nam et Pater tales quærit qui adorent eum. Spiritus est Deus : et eos qui adorant eum, in Spiritu et veritate oportet adorare. Jean, 4. — [3] La place Notre-Dame-des-Victoires, où l'on voit la statue équestre de Louis XIV.

veillants efforts, notre seule fatigue est celle que nous fait ressentir la difficulté d'arriver jusqu'à la Chaire d'où nous vous distribuons la parole de vie. C'est là, en petit, l'image que présenta la clôture du Concile d'Éphèse. Dès le matin, la multitude des Chrétiens était accourue de toutes les parties de la ville, et des campagnes voisines. Les Pères préparaient dans le calme de la réflexion la solennelle Décision, si impatiemment attendue; les enfants, aussi nombreux qu'une armée rangée en bataille, se tenaient prosternés dans le silence de la prière, ou bien ils se levaient comme un seul homme pour faire monter jusqu'au ciel le cri de leur respect et de leur amour. Comme autrefois dans l'Église de Jérusalem, comme aujourd'hui dans l'Église de Notre-Dame-des-Victoires, il n'y avait parmi ces milliers de Fidèles « qu'un cœur et qu'une âme » pour faire retentir au loin les Cantiques de la glorieuse Vierge Marie.

Une nuit plus belle encore se leva sur cette immense assemblée, nuit immortelle comme celle de Bethléem, pendant laquelle ceux que l'Apôtre saint Jean nomme « les Anges des Églises[1], » se préparaient à nous annoncer la confirmation de la Bonne Nouvelle que les Esprits bienheureux avaient chantée autrefois aux oreilles des Pasteurs de la Judée. Le firmament éclatait de tous ses feux; la milice des Cieux était réunie autour de l'astre paisible des nuits qui versait sur la terre de doux flots de lumière, suave emblème de la Reine des Anges et de toute la Famille de Jésus-Christ qui se pressait à ses pieds[2]. Encore une fois, mes frères,

[1] Angeli sunt septem Ecclesiarum. Apoc. 1.

[2] Videbo cœlos tuos, opera digitorum tuorum, lunam et stellas quæ tu fundasti. Quid est homo, quod memor es ejus, aut filius hominis, quoniam visitas eum? Minuisti eum paulominus ab Angelis, gloria et honore coronasti eum. Ps. 8. — Vidi... quasi... stellas undecim adorare me. Gen. 37. — Vas castrorum in excelsis, in firmamento cœli resplendens gloriose. Species cœli gloria stellarum, mundum illuminans in excelsis Dominus. Eccli. 43. — Creavit Dominus novum super terram : Femina circumdabit virum... Hæc dicit Dominus, qui dat solem in lumine diei, ordinem lunæ et stellarum in

« la joie de Dieu va nous environner; sa clarté va briller » aux yeux des Éphésiens pour rejaillir sur tous les peuples du monde et les armées du Très-Haut vont chanter l'hymne du triomphe : « Gloire à Dieu au plus Haut des Cieux, et » paix sur la terre aux hommes de bonne volonté : *Gloria in* » *Excelsis*[1] ! »

Le légat du Pape proclame le décret définitif, les Évêques tombent à genoux pour remercier le Saint-Esprit dont ils viennent d'être l'organe ; le secrétaire du Concile paraît à un balcon et jette au peuple une feuille qui ne contient que cette ligne :

MARIE A VAINCU.

« Vous étiez là, » ô Notre-Dame-des-Victoires!

L'écrit vole de main en main avec la rapidité de l'éclair, et de cette foule que l'enthousiasme électrise, s'élève cette unanime acclamation : Vive la Mère de Dieu ! Les Pères sortent de Notre-Dame, et à leur tour ils font entendre le cri filial et Chrétien : Vive la Mère de Dieu ! Tous versent des larmes d'attendrissement : comme au jour du triomphe de Jésus-Christ, on étend des tapis, on jette des rameaux et des fleurs sur le passage des deux cents Évêques ; ce n'est plus qu'une immense procession aux flambeaux ; chaque maison est un reposoir ; chaque reposoir une chapelle où brille l'Image de la Bienheureuse Marie ; les édifices, les habitations, tout disparaît sous des guirlandes de flammes, et pour peindre cette illumination soudaine, l'histoire nous dit que ses splendeurs ont fait de la nuit le jour le plus éclatant...

Vierge Immaculée ! vous êtes Mère de Dieu ! On ne pourra plus le contester désormais sans être hérétique, sans être anathème.

La joie des Éphésiens fut partagée par le Monde chrétien. On vit paraître dans les rues de Constantinople les solitaires

lumine noctis. Jér. 31. — Cum me laudarent simul astra matutina, et jubilarent omnes Filii Dei. Job, 38.

[1] Luc, 2.

qui crurent, pour cette fois, devoir sortir de leurs retraites afin de prendre part à la commune allégresse, et la princesse Pulchérie fit construire l'église de Notre-Dame-des-Blaquernes, la plus belle de la ville impériale après celle de la Sagesse Éternelle[1].

Est-ce à dire, mes frères, que le troisième Concile œcuménique ait fait connaître aux hommes un dogme nouveau, que la sainte Église Catholique ait grossi le dépôt de la Vérité divine dont elle a été dotée par le Seigneur? A Dieu ne plaise, Chrétiens! Celui qui a prié pour que la Foi de Pierre ne vienne jamais à manquer[2], et qui lui a donné mission pour affermir ses frères[3], ne permettra jamais que le vent de l'erreur puisse ébranler LE ROCHER sur lequel il a bâti le palais de l'Église dont l'autorité est personnifiée dans la Papauté. Le Décret de Nicée n'avait ajouté rien à la *gloire essentielle* du Verbe; seulement il contribua à étendre sa *gloire accidentelle* en établissant sa parfaite Consubstantialité avec son Père. De même le Décret d'Éphèse ne modifia en rien l'antique croyance sur la Maternité divine de Marie que vous avez vue écrite en toutes lettres dans l'Évangile de Jésus-Christ et dans le Symbole des Apôtres, et que le Saint-Esprit avait gravée en traits de feu dans le cœur des Catholiques de tous les âges; seulement, les épines de l'hérésie menaçaient d'étouffer le lis virginal de Notre-Dame; l'Église le dégagea des ronces de l'erreur, et la Fleur des Cieux apparut aux Chrétiens dans toute la beauté de son épanouissement[4]. La Décision du Concile n'ajouta point un nouveau degré de bonheur ou de gloire à la dignité et à la félicité pour ainsi dire infinies dont vous avez vu Notre-Dame investie dans les Mystères de son Annonciation bienheureuse et de sa glorieuse Assomp-

[1] Voir la note à la suite de cette Conférence. — [2] Ait autem Dominus : Simon, Simon, ecce Satanas expetivit vos ut cribraret sicut triticum : ego autem rogavi pro te, ut non deficiat fides tua. Luc, 22. — [3] Et aliquando conversus, confirma fratres tuos. Id. ib. — [4] Ego flos campi, et lilium convallium. Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias. Cant. 2.

tion. L'Église se borna à dissiper les nuages qui s'opposaient à l'irradiation de son Astre tutélaire. Elle fit jaillir aux yeux des Fidèles une nouvelle source de consolation et de grâce dans les déserts arides de la vie; et à partir de ce jour, ses enfants se sentirent animés d'une nouvelle confiance pour l'invoquer comme la Dispensatrice de tous les biens, et surtout comme une seconde Providence qui leur offrait une ressource assurée contre tous les coups du malheur. Voilà le double point de vue sous lequel il nous reste à l'envisager aujourd'hui.

L'Espérance, mes frères, est le mobile de toutes les actions humaines. L'ouvrier, le laboureur, le savant, le navigateur, le soldat voient l'espérance leur sourire au milieu des fatigues des plus rudes travaux, des périls de la mer et des horreurs des combats. L'un ne compte que sur ses propres forces, l'autre se confie en de puissants protecteurs; celui-ci rêve de fortune, celui-là de gloire; tous se laissent mollement bercer par l'illusion de ces mots magiques : l'Avenir ! l'Espérance !

L'Espérance se retrouve aussi au fond de toutes les actions chrétiennes. Notre nature ne saurait y renoncer sans s'abdiquer elle-même. Les âmes d'élite qui ont le plus honoré l'Humanité par des prodiges d'abnégation et de dévouement ont cherché, dans la crainte des peines et dans l'espoir des récompenses, un nouvel aliment à la flamme du divin amour. Si la frayeur perçait la chair de David [1], la confiance inclinait son cœur pour garder les divines justices et saluer de loin l'éternel héritage [2]. Je vous ai dit les derniers moments de sainte Thérèse et de saint Vincent de Paul. Je vous parlerai dans un instant de saint François de Sales mourant. Qu'il me suffise de vous rappeler les appréhensions de la réprobation qu'éprouvait un saint Paul [3] en même temps

[1] Confige timore tuo carnes meas. Ps. 118. — [2] Hæreditate acquisivi testimonia tua in æternum; quia exultatio cordis mei sunt. Inclinavi cor meum ad faciendas justificationes tuas in æternum propter retributionem. Id. ib. — [3] I Cor. 9.

que le doux sentiment qui venait bientôt le rassurer : « Je sais quel est celui à qui j'ai confié mon dépôt, et je suis persuadé qu'il est assez puissant pour me le garder jusqu'à ce grand jour[1] !... »

Qu'elle est aimable, mes très-chers frères, cette divine Religion qui nous fait un devoir de pratiquer l'Espérance, c'est-à-dire d'être heureux[2], et qui nous ordonne de remettre notre avenir, non pas entre les mains des hommes, mais entre les mains de Dieu! Écoutez le grand Apôtre : « Dieu voulant porter au plus haut degré de certitude possible l'immuable fermeté de la parole qu'il a donnée aux héritiers de la promesse, a employé le serment, afin qu'étant appuyés sur deux choses inébranlables, par lesquelles il ne se peut faire que Dieu nous trompe, nous eussions une infaillible consolation, nous qui nous sommes réfugiés dans l'asile de la sainte espérance, qui sert à notre âme comme d'une ancre ferme et assurée, et qui pénètre jusqu'à l'intérieur du voile, où est entré notre Précurseur Jésus, le Pontife éternel selon l'ordre de Melchisédech[3]. » Ici, Chrétiens, toute illusion s'évanouit et l'Espérance se confond avec l'éternelle réalité de Dieu.

C'est parce que notre Dieu est LE DIEU DE L'ESPÉRANCE[4] que saint Bernard a pu écrire ces magnifiques paroles : « Voici les trois motifs sur lesquels je fonde toute ma » confiance : la charité qui a déterminé Dieu à m'adopter, » la vérité des promesses qu'il m'a faites, la puissance qu'il

[1] Scio enim cui credidi, et certus sum quia potens est depositum meum servare in illum diem. II Tim. 1. — [2] Spe gaudentes. Rom. 12. — Expectantes beatam spem. Tit. 2.

[3] Abundantius volens Deus ostendere pollicitationis hæredibus immobilitatem consilii sui, interposuit jusjurandum, ut per duas res immobiles, quibus impossibile est mentiri Deum, fortissimum solatium habeamus, qui confugimus ad tenendam propositam spem : quam sicut anchoram habemus animæ tutam ac firmam, et incedentem usque ad interiora velaminis ubi præcursor pro nobis introivit Jesus, secundum ordinem Melchisedech pontifex factus in æternum. Hebr. 6.

[4] Deus autem spei. Rom. 15.

» a de les exécuter[1]. » Mais saint Bernard n'est-il point en contradiction avec lui-même quand, dans tant d'autres endroits, il ne balance pas à dire de la Mère du Seigneur ce qu'il a dit du Père des hommes : *Tota ratio spei meæ — hæc mea maxima fiducia*[2] — *Domina nostra, Mediatrix nostra, Advocata nostra*[3] ; « c'est en Elle que je place toute ma con» fiance ; c'est elle qui est ma plus chère espérance ; elle » est notre Dame, notre Médiatrice, notre Avocate. » Cette difficulté n'est qu'apparente, Chrétiens, et elle a été pleinement résolue par saint Thomas-d'Aquin : Est-il permis, se demande-t-il de placer son espérance en une créature? Et il se répond à lui-même : L'Espérance a deux regards ; elle porte le premier sur le bien qu'elle se propose d'obtenir, c'est là son objet principal, son terme unique, c'est-à-dire Dieu ; elle arrête le second sur le moyen qu'elle doit employer pour obtenir le souverain bien, c'est là son objet secondaire et la voie par laquelle il lui est possible d'atteindre le terme de ses désirs. Que lui servira de rencontrer une créature pauvre qui désire de venir à son secours, mais qui n'en a pas le pouvoir, ou bien une créature riche qui a tout ce qu'il faut pour l'aider, mais qui n'en a pas la volonté[4] ? Pouvoir et vouloir ! voilà ce qui se rencontre si rarement parmi les hommes. Votre Mère vous donnerait un trône si elle le pouvait ; mais c'est là une chimère, et vous vous estimez heureux de posséder son cœur. Une Reine pourrait vous adopter pour enfant ; mais c'est encore là ce qu'elle ne saurait vouloir et ce que vous ne pourriez espérer sans folie. Quelle est la Créature Bienheureuse dont il est écrit : « Celui » qui me trouvera, trouvera la vie et puisera son salut dans le » Seigneur[5]. Je demeurerai dans l'héritage du Seigneur ;

[1] Tria considero in quibus tota spes mea consistit, caritatem adoptionis, veritatem promissionis, potestatem redditionis. S. Bernard, sermon pour la veille de Noël. — [2] Id., sermon sur l'Aqueduc. — [3] Id., 2e sermon de l'Avent. — [4] Nous avons réuni en cet endroit quelques extraits de la *Somme* de saint Thomas sur la vertu d'Espérance et sur la dignité de la Bienheureuse Vierge. — [5] Qui me invenerit inveniet vitam et hauriet salutem a Domino. Prov. 8.

» celui qui m'a créée a reposé dans mon Tabernacle, et il m'a » dit : Habitez en Jacob, placez votre héritage en Israël, au » milieu de mes élus... Et j'ai exercé devant lui mon mi- » nistère dans la sainte Maison. Et je me suis affermie en » Sion, et je me suis reposée dans la Cité divine, et ma puis- » sance est dans Jérusalem. Et j'ai pris racine dans le peuple » que le Seigneur a honoré, le peuple dont l'héritage est » la part de mon Dieu ; et ma demeure est dans l'assemblée » de tous les saints... Je suis Mère du pur amour, et de la » crainte, et de la science, et de l'espérance sainte. En moi » est toute la grâce de la voie et de la vérité ; en moi toute » l'espérance de la vie et de la vertu. Venez à moi, vous tous » qui me désirez avec ardeur, et remplissez-vous des fruits » que je porte : mon Cœur est plus doux que le miel... Ma » mémoire vivra dans la suite des générations... Celui qui » m'écoute ne sera point confondu, et ceux qui agissent par » moi ne pécheront pas. Ceux qui me trouvent auront la vie » éternelle. Voilà le livre de vie, l'alliance du Très-Haut » et la connaissance de la vérité[1] ! » Quelle est Celle à la- quelle l'Église de Dieu chante : « Vous êtes notre vie, notre » douceur, notre espérance[2], » comme elle chante à Jésus crucifié : « Vous êtes notre unique espérance[3] ? » Quelle est la Médiatrice auprès du Médiateur, la grande Protectrice

[1] Qui creavit me, requievit in tabernaculo meo, et dixit mihi : In Jacob inhabita, et in Israël hæreditare, et in electis meis mitte radices... et in habitatione sancta, coram ipso ministravi. Et sic in Sion firmata sum, et in civitate sanctificata similiter requievi, et in Jerusalem potestas mea. Et radicavi in populo honorificato, et in parte Dei mei hæreditas illius, et in plenitudine Sanctorum detentio mea... Ego Mater pulchræ dilectionis, et timoris, et agnitionis, et sanctæ spei. In me gratia omnis viæ et veritatis, in me omnis spes vitæ et virtutis. Transite ad me, omnes qui concupiscitis me, et a generationibus meis implemini. Spiritus enim meus super mel dulcis, et hæreditas mea super mel et favum. Memoria mea in generationes sæculorum... Qui audit me, non confundetur : et qui operantur in me, non peccabunt. Qui elucidant me, vitam æternam habebunt. Hæc omnia liber vitæ, et testamentum Altissimi, et agnitio veritatis. Eccli. 24.

[2] Salve Regina, Mater misericordiæ, vita, dulcedo, Spes nostra, salve. —
[3] O Crux Ave, Spes unica.

du genre humain[1] ? Chrétiens, c'est la Mère de Dieu ; donc Elle peut nous sauver : c'est notre Mère; donc Elle le veut. Adorateurs et fils du Dieu de l'Espérance, soyez aussi les serviteurs et les enfants de NOTRE-DAME-D'ESPÉRANCE !

La piété envers Marie est, comme la piété envers Dieu, d'une utilité universelle, puisqu'elle a la promesse de la vie présente et de la vie future[2]. Montesquieu s'étonnait que la Religion chrétienne, qui semble n'avoir en vue que la félicité de l'homme dans un autre monde, fasse déjà son bonheur dans celui-ci[3]. Ce serait précisément le contraire, mes frères, qui devrait nous surprendre, puisque la Fille du Ciel, la divine Religion, ne peut nous communiquer quelque chose de la sainteté de Dieu, sans nous faire déjà participer à son infinie béatitude. Aussi les Saints ont préféré la piété filiale envers la Mère de Dieu « aux sceptres et aux cou-» ronnes ; ils ont estimé que les richesses ne sont rien au-» près d'elle, qu'en comparaison de ce trésor les pierres » précieuses, l'or et l'argent n'étaient qu'un peu de sable et » de boue. Ils l'ont aimée par-dessus la beauté et la santé, » et c'est d'elle qu'ils ont entendu cette parole de la Sagesse : « Tous les biens me sont venus avec elle et des richesses » innombrables sont dans ses mains. Je me suis réjoui en » toutes choses parce qu'elle était mon guide ; mais j'igno-» rais qu'elle est la Mère de toutes choses, et je l'ai apprise » sans déguisement, et je la communique sans envie. Je ne » cache point les trésors infinis dont elle comble les hom-» mes. Ceux qui en ont usé sont devenus les amis de Dieu, » recommandables par les dons de la science. Que Dieu me » donne de parler d'après elle et de m'exprimer d'une » manière digne de tout ce que j'ai reçu. *Venerunt autem*

[1] Tu Patrona humani generis. Cassiodore. — [2] Exerce autem te ipsum ad pietatem. Nam corporalis exercitatio ad modicum utilis est : pietas autem ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ quæ nunc est et futuræ. I Tim. 4. — [3] Montesquieu, *Esprit des lois*.

» *mihi omnia bona pariter cum illa ; et innumerabilis hones-*
» *tas per manus illius*[1]. »

Il est indubitable, nous dit saint Augustin, que Celle qui a mérité de nous donner le trésor de la Rédemption a plus de puissance auprès de Dieu que tous les autres Saints[2]. Aussi réclamons-nous l'intercession des Saints dans telle et telle circonstance particulière, tandis que nous recourons à celle de la Mère de Dieu dans toutes les situations de la vie, dans la santé et la maladie, les revers et la prospérité, la joie et la peine; nous lui confions le succès de toutes nos entreprises, de nos travaux, de nos études, de nos voyages, de chacune de nos journées et de nos heures, et surtout « de l'heure de la mort. » Peut-être ne comble-t-elle pas tous nos désirs. Hélas! combien de fois n'avons-nous pas eu à remercier Dieu de ne point s'être prêté à l'expression de nos vœux! Si Marie n'exauce pas toujours nos prières, c'est qu'elle est notre Mère, et qu'elle cesserait de l'être si elle plaçait entre nos mains des armes dont nous pourrions faire un funeste usage....

Mais après cette réserve nécessaire, je consens à ne plus raconter les grandeurs de la Mère de Dieu, s'il y en a un seul parmi vous qui lui ait adressé des demandes raisonnables et qui puisse dire qu'il n'a point ressenti l'efficacité de sa toute-puissante protection[3]. Invoquez Marie, et si vous n'obtenez rien, montrez-vous à l'univers, et dites : Voici un prodige inouï, je l'ai appelée à mon secours, et elle ne m'a point répondu. Ah plutôt! s'il vous était permis de raconter les faveurs spéciales qu'elle vous a accordées, qui de vous ne nous édifierait par le récit de quelque bienfait du premier ordre dont il a été personnellement l'objet?

[1] Sag. 7. — Ave, animæ meæ Spes bona. Saint Éphrem, diacre d'Édesse. — [2] Neque enim dubium quæ meruit pro liberandis proferre præmium, posse plus omnibus Sanctis. S. Aug., 35e sermon des Saints. — [3] Sileat misericordiam tuam, Virgo Beata, si quis est qui invocatam te in necessitatibus suis, sibi meminerit defuisse. S. Bernard.

Pour moi, mes frères, qu'il me suffise de vous dire qu'il y a ici quelqu'un qu'elle a arraché deux fois à un danger évident de mort...

Chers petits enfants qui accompagnez ici vos mères ou vos sœurs, apprenez que si, dès le matin de votre vie, au lieu de vous endormir comme le paresseux[1], vous laissez la Mère de Dieu éveiller les premiers sentiments de votre cœur, qu'elle vous demande bien moins pour elle que pour son cher Fils Jésus et pour votre Père qui est aux Cieux, vous trouverez en elle une bonne Mère qui vous aimera comme votre mère vous aime, qui vous chérira plus encore que votre mère. Elle adoucira vos chagrins, elle essuiera vos larmes[2]; fussiez-vous sous la dent du lion, elle vous en arrachera, mes enfants[3]. Vous savez l'histoire de ce lion qui s'était échappé de la ménagerie du grand-duc de Florence. A son aspect, l'épouvante se répandait de tous côtés; tout fuyait devant le monstre. Une femme qui emportait son enfant le laisse tomber en courant. Le lion le prend dans sa gueule. La mère éperdue se jette à genoux devant le terrible roi des animaux, et lui demande son fils avec des cris déchirants. Le lion s'arrête, la regarde fixement, remet l'enfant à terre sans lui avoir fait aucun mal, et s'éloigne. Il y a aussi un lion qui rôde autour de vous pour vous dévorer. Quand vous vous sentirez tenté de négliger vos devoirs, enfants, tenez-vous sur vos gardes; le démon est là qui cherche sa proie[4]. Invoquez votre Mère céleste, elle se mettra à genoux devant son Fils et son Dieu; d'un geste majestueux elle renverra dans l'Enfer le lion rugissant; la Reine des Anges vous aura délivré.

Invoquez Marie, jeunes gens qui, à la différence de tant d'autres, avez goûté cette parole du Seigneur : « Le royaume

[1] Qui mane vigilant ad me, invenient me. Prov. 8. — [2] Absterget omnem lacrymam ab oculis eorum. Apoc. 21. — [3] Eripuit me de manu leonis. I Rois, 17. — [4] Adversarius vester diabolus, tanquam leo rugiens, circuit quærens quem devoret. I Pierre, 5.

de Dieu est au dedans de vous[1] ». Environné d'innombrables écueils, le fragile vaisseau de votre innocence a échappé au naufrage[2]. A qui le devez-vous, sinon à l'Étoile du matin, à la gardienne des Mœurs, à la Vierge Immaculée? S'il y en a parmi vous qui soient encore indécis sur le choix d'un état de vie, demandez à Marie de vous indiquer la route qui vous conduira le plus sûrement au port du salut. C'est parmi vous, mes chers amis, que l'Église de Dieu est heureuse de rencontrer des aspirants au sacerdoce de Jésus-Christ. Peut-être un saint attrait vous pousse vers les autels du Dieu et de la Reine des Vertus. Il en était ainsi du jeune Edmond, le plus vertueux, le plus studieux de ses condisciples. Il consulta l'oracle de l'Église, il pria Notre-Dame de l'éclairer sur sa vocation; il entendit sa réponse dans le secret de son cœur, il abandonna l'étude des mathématiques pour se livrer à celle de la théologie, et il devint saint Edmond, archevêque de Cantorbéry.

Invoquez Marie, jeunes personnes qui avez appris de saint Ambroise que si grande était la pureté de la Vierge sans tache que non-seulement on la voyait éclater dans toutes ses actions, mais que par sa seule présence, elle en inspirait l'amour à ceux qui avaient le bonheur de se trouver avec elle[3]. On l'a mille fois éprouvé, il suffit d'un regard sur une de ses images pour repousser les assauts de l'esprit impur. Charles VIII s'était emparé d'une ville d'Italie; une jeune fille poursuivie par un soldat furieux se réfugia auprès d'une statue de Notre-Dame : « Otez-moi la vie, s'écria-t-elle, » plutôt que de m'ôter l'honneur; je vous en supplie pour » l'amour de la Vierge des Vierges qui nous a donné un Sau» veur! » Le cœur du soldat fut changé; le salut de l'inno-

[1] Ecce enim regnum Dei intra vos est. Luc, 17. — [2] Habemus autem thesaurum istum in vasis fictilibus, ut sublimitas sit virtutis Dei, et non ex nobis. II Cor. 4. — [3] Tanta inerat Virgini Mariæ gratia puritatis ut non solum virginitatem servaret, sed etiam si quos inviseret, castitatis insigne conferret. S. Ambr.

cence fut assuré. Vierges de la famille ou vierges de la solitude, vous avez droit à la prédilection de Marie ; vous êtes ses compagnes choisies puisque vous portez son nom et que, dans nos solennités, vous marchez sous sa blanche bannière. Écoutez le conseil que je vous donne après saint Jean Chrysostome: Que vous habitiez la ville ou la campagne, que vous ayez reçu une instruction brillante ou élémentaire, que vos parents appartiennent aux classes riches ou aux classes laborieuses de la société, il n'importe; vous avez toutes un titre égal à la protection de la Vierge des Cieux, celui de la candeur et de l'innocence : ne négligez donc point de placer sous son patronage la plus belle, la plus précieuse, mais aussi la plus délicate de toutes les vertus [1]. Chefs de la famille chrétienne, faites-vous un devoir de l'honorer sous les yeux de vos enfants. Sachez bien qu'aucune passion mauvaise ne peut vivre dans l'atmosphère qu'elle enveloppe de sa virginale influence. Un père nommait Marie dans presque toutes les lettres qu'il écrivait à son fils, et ce jeune homme restait au collége ce qu'il avait été sous le toit domestique, un modèle de piété, d'application et d'obéissance. Combien y a-t-il ici de mères qui sont parvenues à préserver leurs filles des piéges tendus à l'inexpérience de la jeunesse, uniquement parce qu'elles leur ont inspiré l'amour de la Vierge des Vierges! Parents vertueux, Notre-Dame vous rendra ce que vous lui aurez donné : ces rejetons bénis vous feront recueillir, aux jours de la vieillesse, le fruit de votre religieuse confiance, et dès aujourd'hui vous éprouverez quelque chose des satisfactions de son Cœur maternel.

Invoquez Marie, chefs de ces grandes familles que l'on nomme cités, provinces et royaumes. Souvenez-vous que si autrefois le Maître du Monde Romain [2] remit à sainte

[1] Quæcumque estis Virgines, ad Matrem Domini confugite ; illa enim pulcherrimam, pertiosissimam et incorruptibilem possessionem patrocinio suo conservabit. S. Jean Chrysostome. — [2] Constantin.

Hélène les sceaux de l'Empire et les clefs de tous ses trésors[1], le Roi des Rois, le Seigneur des Seigneurs[2] a transféré à sa Très-Sainte Mère le droit d'une souveraineté qui, comme la sienne, ne finira jamais[3]. On a vu jadis des échevins, des magistrats, des consuls déposer à ses pieds les clefs des villes et des places fortes; des États prendre son obédience, des princes se déclarer ses vassaux et des Empereurs reconnaître sa suzeraineté. Je vous parlais l'autre jour de saint Étienne de Hongrie, je vous parlerai bientôt des héros les plus illustres de la Chrétienté, et vous verrez que personne, si haute que soit sa position, n'a eu à se repentir de s'être fait, comme le disait saint Bernard, *le petit serviteur*[4] de la Reine immortelle. Est-il une province qui ne reténtisse des bienfaits de Notre-Dame? Comptez, si vous le pouvez, les fléaux qu'elle a dissipés, les famines dont elle a prévenu le retour, les pestes qu'elle a arrêtées, les incendies qu'elle a éteints, les guerres qu'elle a étouffées, les révolutions qu'elle a enchaînées. Ah! le peuple qui aime Marie ne fait pas de révolutions.....

Allez dans tous nos ports de mer et l'on vous dira comment elle apaise les tempêtes, ou bien comment, après l'horreur des naufrages, elle fait luire un rayon soudain *de Bonne Espérance* aux yeux du pilote et des passagers dont le regard ne cherche pas en vain, à travers les nuage les plus sombres, l'Astre Consolateur, l'Étoile de la mer. Certainement, personne ne s'est jamais avisé d'accuser de crédulité M. de Chateaubriand. Combien de fois a-t-il décrit ces scènes émouvantes des flots courroucés, de l'équipage qui allait périr, des brûlantes invocations adressées à la Patronne des Mariniers, de leur délivrance soudaine et de ces processions touchantes où ils venaient, la larme à l'œil, l'*Ave maris Stella* sur les lèvres, la reconnaissance dans le cœur, suspendre leurs habits trempés d'eau et chargés

[1] Rufin. — [2] Beatus et solus potens, Rex Regum et Dominus Dominantium. I Tim. 6. — [3] Cujus regni non erit finis. Symbole de Nicée. — [4] Servuli.

d'écume aux murs de quelque chapelle de Marie, bâtie sur le rivage comme un phare qui leur annonçait le salut *dans le péril de la Mer*[1] !

Allez visiter ces sanctuaires fameux que l'on a élevés dans tous les siècles à la gloire de la Mère de Dieu. « Il faudrait » avoir, dit un savant auteur, pour l'Histoire de l'Église une » incrédulité qu'on n'a pour aucune autre, pour ne pas » croire que Dieu a voulu que Marie fût honorée plus spé- » cialement en certains endroits, et que pour y attirer les » peuples, il y fait des grâces qu'il ne fait pas ailleurs. Il y » a peu de pays où il n'ait marqué par des faveurs extraor- » dinaires quelque lieu où il veut que la Vierge Sainte soit » particulièrement honorée. C'est une dévotion solide que » de les fréquenter, pourvu qu'on le fasse en effet par piété » et avec piété, et que le pèlerinage ne soit pas profané par » le mauvais usage qu'en ont fait ceux dont on s'est plaint » dans les premiers siècles, quand ils visitaient les tom- » beaux des Martyrs, et qu'ont imités dans les derniers » temps ceux dont la conduite a donné occasion aux héré- » tiques qui portent tout à l'excès, de décrier cette pratique » comme superstitieuse[2]. »

Le pèlerinage de Marie, mes frères, porte le cachet de l'Église Catholique elle-même, l'universalité et la perpétuité, et quand il se pratique selon les règles établies par les Conciles, celui de son éclatante sainteté. Comme le Sacrifice, il se compose aussi d'un double élément, l'un qui s'élève de la terre, l'autre qui descend des Cieux. Otez du Sanctuaire où nous sommes les œuvres de la prière et de la communion ferventes, de l'aumône de la parole de Dieu qui est faite aux âmes, et de l'aumône matérielle qui est faite aux pauvres; ôtez le tableau angélique des Fidèles assemblés, et même, dans l'intervalle de vos réunions, de

[1] *In periculo Maris*, ancienne dénomination du Mont-Saint-Michel, au diocèse de Coutances, anciennement d'Avranches. — [2] Le P. d'Orléans, *De la dévotion solide à la Sainte Vierge.*

ces hommes que l'on ne voit qu'ici, prosternés dans un recueillement profond à l'autel du Saint-Cœur, à toutes les époques de l'année et à toutes les heures du jour, et dites-moi si vous pensez que Marie honorerait encore de ses faveurs un peuple qui ne lui apporterait plus ses hommages. « *Sor-* » *tons d'ici* [1], s'écrierait-elle avec un Cœur navré de douleur ; » éloignons-nous de ce Temple tant aimé ; replongeons-le » dans sa désolation première. Qu'avons-nous à faire, ô mon » Fils, parmi une multitude qui n'a plus la mémoire du » cœur? » Mère de Dieu! nous vous le promettons, « *nous persévérerons*, sous vos auspices, *dans la doctrine des Apô-tres*, *les prières et la fraction du pain* [2]. » Non, ce n'est pas vous qui nous abandonnerez ; vous resterez toujours avec nous ; vous serez à jamais Notre-Dame-des-Victoires!

Il est aisé de s'inscrire en faux, Chrétiens, contre les Grâces miraculeuses que Dieu accorde de nos jours à l'invocation du Saint et Immaculé Cœur de Marie, comme il en a tant accordé autrefois, dans ce diocèse, à Notre-Dame-des-Vertus dont plusieurs de vous seraient très-embarrassés d'indiquer le pèlerinage qui est pourtant à vos portes (Aubervilliers) et à Notre-Dame-de-Longchamps dont le nom, par une dérision amère, ne rappelle plus que des scènes de folie toujours vivantes, tandis qu'il ne reste plus la moindre trace de l'antique Abbaye de la Bienheureuse Isabelle où saint Louis venait avec toute sa cour chanter l'*Office des Ténèbres*. Rien de plus facile que de nier l'intervention du Ciel qui n'a jamais cessé de se manifester à Sainte-Marie-Majeure, à Notre-Dame-de-Lorette, à Notre-Dame-de-la-Consolation en Italie ; à Notre-Dame-de-Saragosse, de Tolède, d'Atocha, du Mont-Serrat en Espagne ; à Notre-Dame-des-Ermites, la perle précieuse des Cantons Catholiques, la pierre d'attente des Cantons Protestants de la Suisse qui ont oublié hélas! le chemin d'Einsidlen que connaissaient si bien les

[1] Migremus hinc. — [2] Act. 1.

vieux Chrétiens de l'Helvétie[1]; à Notre-Dame-du-Puy, de Chartres, de Fourvières, de Boulogne, de Roc-Amadour, de Bétharam, *de la Délivrande*, *de la Garde*, *de Liesse* en France, et dans une infinité de Sanctuaires qui n'ont qu'une célébrité restreinte parce qu'ils ne sont visités que par les habitants d'une obscure contrée. Il serait moins aisé de contester sérieusement l'authenticité de prodiges signalés, innombrables, que les écrivains les plus respectables nous ont transmis en les entourant de toutes *les pièces à l'appui* et des approbations épiscopales ou même papales, qui donnent pleine satisfaction à l'esprit des critiques et au cœur des Fi-

[1] Les Protestants Coxe et Robert ont dit au sujet de *Notre-Dame-des-Ermites* tant d'injures aux Catholiques, que nous croyons devoir rapporter ce qu'en a écrit *un philosophe* qui ne considère précisément ce pèlerinage que selon les lumières de la raison et les sentiments de l'humanité, laissant de côté les considérations tout autrement graves de la Religion : « Après avoir traversé la superbe contrée qui entoure l'abbaye d'Ensidlen, après avoir passé les magnifiques avenues qui conduisent à la vallée, où elle offre l'étonnant spectacle d'un édifice réellement imposant, placé au milieu des déserts et des forêts, il est difficile de concevoir une façon de voir aussi critique que celle de M. Coxe, et une âme doit être bien inaccessible à l'enthousiasme, quand à la vue de ce tableau elle ne change rien à la sévérité de ses jugements. Je l'avoue, l'aspect de ce monastère m'a ému; sa situation au milieu d'une vallée sauvage a quelque chose de frappant; son architecture est belle, et son plan est exécuté sur de grandes proportions; rien de plus majestueux que les degrés qui s'élèvent à la plate-forme de l'édifice..... Le vaisseau est vaste et bien dessiné; la chapelle consacrée à l'image miraculeuse placée dans la nef, est un sanctuaire soigneusement défendu par une double enceinte; son intérieur est de la plus profonde obscurité. Deux lampes en percent à peine les ténèbres; une troisième lumière cachée, et que l'on ne soupçonnne que par son effet, jette un rayon brillant sur le visage de la Vierge. Il est impossible d'entrer dans cette chapelle, dont le pavé est jonché de pécheurs prosternés, méditant dans un respectueux silence, et pénétrés du bonheur d'être enfin parvenus à ce terme de leurs désirs, à ce but de leur voyage, sans éprouver un sentiment de respect et de terreur. (J'aimerais mieux *confiance*.) En ne considérant même ce pèlerinage que dans le sens philosophique, n'a-t-on pas quelques réflexions satisfaisantes à faire dans un lieu où la faible et souffrante humanité vient chercher des secours contre les maux de l'âme, un lieu que les consciences effrayées regardent comme un port assuré contre les orages qui les tourmentent, où l'infortuné dévoré de scrupules trouve contre les remords des remèdes sûrs et par cela même précieux. » (Ramond, *Lettres sur la Suisse*, 1789.)

dèles. Mais ce qui serait tout à fait impossible, ce serait d'ébranler la foi de ces religieuses populations qui se portent en masse aux Sanctuaires de la Mère de Dieu, et au milieu desquelles l'impie serait fort mal venu à laisser voir le sourire sardonique de la légèreté, de l'ignorance et du libertinage... Que répondre, je vous prie, à des multitudes qui vous montrent dans leurs rangs les habitants des villes que Marie a préservées du désastre, les familles qu'elle a sauvées de l'indigence, les soldats qu'elle a défendus sur les champs de bataille, les vieillards qu'elle a ramenés des portes de la mort et peut-être de l'enfer, les malheureux de tout nom qu'elle a soulagés dans des circonstances où ils n'avaient plus ni espoir ni ressources? Non, nous ne craignons pas de porter le défi d'imaginer un écueil, un péril, une misère, et d'autre part une consolation, une grâce, une force qui ne soient venus ajouter leur nom à celui de la grande Auxiliatrice des Chrétiens[1]. Tout ce qui souffre et pleure, tout ce qui prie et espère a imploré la compassion et ressenti la bonté de la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu et Mère des Enfants de Dieu.

Il n'est pas besoin de vous dire d'invoquer Marie, Prêtres de la sainte Église, Supérieurs des Établissements ecclésiastiques et des Communautés religieuses. Lorsque sainte Thérèse prit possession du monastère *de l Incarnation* d'Avila, la première chose qu'elle fit fut de mettre en la chaire priorale du chœur une image de la Sainte Vierge. Elle lui porta les clefs de la maison, déclarant ainsi qu'elle ne voulait être rien parmi ses sœurs et que Notre-Dame-du-Mont-Carmel était la vraie Prieure qui devait les gouverner. Il ne m'est pas permis de vous nommer ici, dignes Curés qui lui avez cédé votre étole pastorale, vénérables Évêques qui l'avez placée dans vos armoiries et sur le trône de vos Églises; mais puis-je ne pas vous rendre un public hommage, ô Notre

[1] Auxilium Christianorum.

Saint Père, ô le meilleur des Pontifes! Avant de monter sur la Chaire du prince des Apôtres, vous lui aviez remis, comme un autre saint Charles, l'administration de votre diocèse, et maintenant vous la conjurez avec larmes de veiller sur l'héritage du Seigneur, vous ne laissez passer aucune occasion de témoigner votre confiance sans bornes en l'Immaculée Vierge de la sainte Espérance, en votre céleste Bienfaitrice, Notre-Dame-des-Victoires.

Invoquez Marie, riches de ce monde, entre les mains desquels repose le maniement des affaires qui intéressent la fortune des familles et peut-être celle des empires. Leur gestion délicate touche à la considération de l'homme non moins qu'à la dignité du Chrétien. Jamais on ne suspectera la droiture, la loyauté, la prévoyance, le désintéressement d'un véritable serviteur de Marie.

On vante beaucoup votre opulence matérielle qui ne descendra pas avec vous dans le tombeau [1] et moi, je ne puis voir que votre indigence spirituelle, ô mes frères, que je ne veux plus appeler séparés; j'aime mieux, à l'exemple de saint François de Sales, ne vous nommer que des frères bien-aimés [2]. Il y en a parmi vous, je le sais, qui s'élèvent

[1] Neque descendet cum eo gloria ejus. Ps. 48.

[2] Les Protestants avaient beau attaquer sa doctrine avec aigreur, traiter sa personne avec impertinence, François de Sales leur répondait avec une tranquillité non pareille, sans esprit de dispute et d'altercation, conformément à la maxime de l'Apôtre: « Si quelqu'un est disputeur parmi vous, » qu'il sache que ce n'est pas notre coutume, ni celle de l'Église de Dieu. » (I Cor. 11.) Il les appelait tous du nom de frères, selon la pratique des anciens Pères, qui donnaient ce nom aux hérétiques de leur temps, parce que, disait-il, « les Protestants sont nos frères, soit comme Chrétiens, soit comme » hommes, puisque nous sommes tous par le baptême enfants d'un même » Père qui est Dieu, et par notre naissance, descendants d'un père commun » qui est Adam; et de plus, ajoutait-il, ceux à qui je parle étant mes com- » patriotes et mes concitoyens, il y a entre eux et moi une autre espèce de » fraternité. » Quelques-uns le dénoncèrent, pendant qu'il évangélisait le Chablais, à l'Évêque de Genève son prédécesseur, disant qu'il s'oubliait jusqu'à appeler les hérétiques ses frères, chose si scandaleuse que les Protestants en faisaient trophée. (*Esprit de saint François de Sales*, 7e part., sect. 9.)

au-dessus des malheureux préjugés de secte, lorsqu'il est question de la Mère de Dieu. Ils forment au fond de leur âme une exception pour Celle que le Seigneur a si visiblement exceptée de l'ordre commun. Déjà, plusieurs de vos coreligionnaires qui adhéraient encore dans la sincérité de leur âme à vos anciennes Confessions de foi, mille fois moins éloignées du Symbole Apostolique que vos formules actuelles sous lesquelles le scepticisme prend à peine le soin de se déguiser, sont revenus se prosterner aux autels de Notre-Dame. Ils étaient frappés de ne pouvoir étudier un Mystère du Christ sans y retrouver à l'instant la présence de la Vierge Marie, et ils ont fini par obéir à leur conscience qui leur rappelait les vœux que lui adressaient les Chrétiens des premiers siècles. Ils vous ont quittés, ils sont revenus au bercail : leur retour nous a comblés de joie; c'est Marie qui nous les a rendus, c'est Marie qui vous ramènerait à nous, si vous consentiez à l'invoquer. Pourquoi donc redoutez-vous tant son intercession?

Confiance en Marie! ô vous qui possédez la véritable richesse, nobles âmes qui ne recevez d'une main les dons de de la Providence que pour les verser de l'autre dans le sein du pauvre. C'est dans le Cœur de son Fils, c'est dans son Cœur Immaculé, que vous puisez les inspirations de tous les dévouements. Femmes *chrétiennes* qui gardez les préceptes du Roi et de la Reine de la Charité, Vierges *religieuses* qui vous êtes vouées à la pratique des conseils évangéliques, Famille bénie de Jésus et de Marie, peut-être n'avez-vous eu personnellement aucun malheur à déplorer. Qui donc vous a appris à dire à la pauvreté : « Vous serez ma compagne; » à la misère : « Vous serez ma sœur; » à toutes les douleurs : « Je serai votre servante, » si ce n'est l'Homme de douleur et la Mère de pitié, Notre-Seigneur-de-toute-Consolation[1] et Notre Dame-de-toute-Grâce?

[1] Deus totius consolationis qui consolatur nos in omni tribulatione nostra. II Cor. 1.

Confiance en Marie ! ô vous qui avez été atteints par le malheur des temps présents, qui avez assisté à la ruine de tous vos projets, qui vous croyez menacés de demander le pain de l'aumône que vous donniez autrefois ! Quand elle était sur la terre, elle n'avait comme vous que des moyens précaires d'existence. Maintenant qu'elle est dans les Cieux, elle peut vous offrir des ressources inespérées et vous arracher à la tentation de l'indigence qui n'est guère moins à craindre que celle de la richesse. Écoutez un des traits les plus touchants des annales de l'Église.

Une femme de Mexico, dont le mari était absent depuis douze ans, sans qu'aucun de ses parents eût compassion de sa détresse, se voyait réduite à la plus grande désolation. L'enfer se servit de ce concours de circonstances pour tendre des piéges à sa vertu. Comme elle avait remarqué que la nuit et l'insomnie ne faisaient qu'aggraver ses peines et affaiblir son courage, elle se leva au milieu des ténèbres, dans l'espérance d'alléger sa douleur par la vue du Ciel, d'où elle attendait un secours que la terre s'obstinait à lui refuser. Au milieu des soucis qui l'accablaient, elle se rappela ce qu'elle avait entendu la veille au Catéchisme : « Sainte Vierge, s'é-» cria-t-elle, vous accourez auprès de ceux qui réclament » votre protection : j'ai entendu dire hier, et je le crois, que » vous avez plus de tendresse pour vos enfants qu'aucune » mère ne saurait en avoir pour les siens. Eh bien ! » je suis sûre que si la mère qui m'a mise au monde me » voyait en l'état où je suis, elle aurait compassion de moi » et ne me laisserait point sans soulagement dans mon af-» freuse misère. A plus forte raison ne dois-je pas attendre » de votre Cœur quelque secours dans la désolation où vous » me voyez ? Si vous m'abandonnez, que deviendrai-je ? si » vous ne m'écoutez point, à qui pourrai-je m'adresser ? » A l'instant une lumière semblable à l'aurore éclaire sa chambre. Dans le même moment, une voix l'appelle et entre si avant dans son âme qu'elle se sent délivrée de son noir cha-

grin. La même voix se fait entendre de nouveau : « Ma fille, » je ne vous abandonnerai jamais. Votre état présent passera » et sera suivi d'une véritable consolation. Vous reconnaîtrez » bientôt par votre propre expérience que le soin et l'amour » de toutes les mères du monde n'est rien en comparaison » de ce que je ressens et de ce que je veux faire pour vous. » Le rayon disparut, mais laissa tant de joie dans son cœur, qu'elle disait souvent qu'après avoir entendu la voix de la Mère de Dieu, il ne lui restait plus rien à désirer sur la terre[1].

Confiance en Marie, immense famille des affligés que Dieu veut purifier par le feu de la tribulation ! Comme le Sauveur au Jardin, vous êtes, ô mon frère, abandonné des hommes, et vous êtes tenté de vous abandonner vous-même. Votre Dieu a connu la frayeur, le dégoût, l'angoisse, la consternation[2]. Son Père lui envoya son Ange ; il vous envoie sa Mère. Il fait luire sur la nuit de votre vie « un nou- » veau rayon de lumière, de consolation et de Grâce. Ce » triple rayon est parti du Cœur de Marie. C'est Dieu qui » rend visibles au milieu de nous les impressions de son » Esprit et qui nous fait reconnaître l'Onction de sa Grâce » par les sentiments de piété qui éclatent dans cette Archi- » confrérie[3]. » Ici nous voyons se réaliser tous les jours ces magnifiques paroles de saint Bernard : « S'il y a en nous quel- » que espérance, quelque bien, quelque œuvre de salut, recon- » naissons que c'est un rejaillissement de la Grâce dont Marie » a possédé la plénitude. Si vous la suivez, vous ne dévierez » pas du droit chemin ; si vous la priez, vous ne tomberez » pas dans le désespoir ; si vous pensez à elle vous ne vous » égarerez jamais ; si elle vous tend sa main bienfaisante, « vous éviterez toutes les chutes ; si elle vous protége, » vous n'aurez rien à craindre ; si elle vous guide, vous ne » sentirez plus la fatigue ; si elle vous est propice, vous ar-

[1] Bencius, cité par le P. Boissieu, *Annales*. — [2] Cœpit pavere, et tœdere, et contristari, et mœstus esse. Marc, 14. — Matt. 26.— [3] *Manuel de l'Archi-confrérie*, par M. Desgenettes.

» riverez au Ciel. O homme! vous pouvez vous approcher de » Dieu en toute assurance. La Mère intercède auprès du » Fils; le Fils auprès du Père; la Mère montre au Fils le sein » qui l'allaita, LE CŒUR sur lequel il se reposa; le Fils » montre au Père SON CÔTÉ et ses Plaies; il n'y a point de » place pour le refus là où tout est occupé par les trophées » du divin Amour[1]. »

Confiance en Marie, pauvre malade! « C'est en Elle, dit » encore saint Bernard, que vous trouverez votre guéri- » son[2]. » Charitable infirmière, « elle retournera en entier, » selon la délicieuse expression de Psalmiste, « la couche de » votre souffrance, » *universum stratum ejus versasti in infirmitate ejus*[3]. Son seul souvenir charmera vos maux; un regard sur le tableau qui la représente auprès de son Fils descendu de la Croix, ayant à ses côtés saint Jean et sainte Madeleine, fera passer dans votre cœur le sentiment qui a donné à cette Image son titre sublime : PIETAS, la Piété avec sa résignation, mais aussi la Piété avec ses espérances. Si d'un côté vous vous dites : « Ai-je autant souffert » que la Mère de douleur? » d'un autre côté, vous vous rappellerez que ses Églises sont tapissées de membres humains d'or et d'argent, offrande de l'opulence, ou bien d'instruments de bois, tribut non moins précieux laissé par de pauvres infirmes qui s'étaient traînés au pied de ses Autels. Vous reverrez en esprit ce que j'aperçois de toute part, ces inscriptions gravées sur le bronze et le marbre, touchants

[1] Si quid spei in nobis est, si quid gratiæ, si quid salutis, a Maria noverimus redundare. Mariam sequens non devias, ipsam rogans non desperas, ipsam cogitans non erras; ipsa tenente non corruis, ipsa protegente non metuis, ipsa duce non fatigaris, ipsa propitia pervenis. S. Bernard, sermon de l'Assomption. — Securum accessum habes apud Deum, o homo! ubi Mater stat ante Filium, Filius ante Patrem : Mater ostendit Filio pectus et ubera, Filius ostendit Patri latus et vulnera : ibi ergo nulla poterit esse repulsa, ubi tot sunt amoris insignia. Id., *sermon de l'Aqueduc.*

[2] Inveniunt in Maria captivus redemptionem, æger curationem, tristis consolationem, justus gratiam, peccator veniam. Id., sermon *sur le signe donné de Dieu.* — [3] Ps. 40.

ex-voto de la reconnaissance qui s'entassent ici avec une telle profusion qu'il est permis de croire que le jour approche où la surface des murs aura disparu sous les monuments de sa puissance miséricordieuse. Ah! si nous laissions s'écouler le mois de Marie sans parler de ces guérisons si multipliées que Dieu seul en sait le nombre, si éclatantes qu'elles sont parvenues de bouche en bouche jusqu'aux extrémités de la terre; les mères qui ont obtenu de son Cœur, toujours attentif à la voix du cœur maternel, le salut de leurs enfants chéris; les épouses et les fils qui lui doivent la conservation des jours de leur mari et de leur père, nous reprocheraient un silence impie, et quand même tous les hommes se tairaient, le Fils de Dieu nous dirait encore : *Dico vobis quia si hi tacuerint, lapides clamabunt* : « Les » pierres crieront[1] » à la postérité la plus reculée les miracles de Notre-Dame-des-Victoires.

Confiance en Marie! ô vous qui voyez votre âme prête à succomber sous une maladie infiniment plus à craindre que tous les maux qui peuvent frapper notre corps. « Oh! » qui n'espérera, vous dit de nouveau saint Bernard, en » Celle qui vient en aide au désespoir[2]? » Il est donc vrai, mes frères, l'innocence elle-même peut se trouver tentée de découragement, se voir plongée dans un abîme de profondes ténèbres, se sentir minée dans toutes ses forces par le ver rongeur *du scrupule*, abattue au point de s'écrier dans ses délaissements : « Mon âme est triste jusqu'à mourir. — » Grand Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné[3]? » Si vous demandez la raison de ces terribles combats, l'Esprit-Saint vous demandera à son tour : « L'homme qui n'a pas » été éprouvé, que sait-il[4]? » Et un seul mot me suffira pour vous répondre : j'ai nommé l'innocence, quelle est la vôtre? Celle que vous avez reconquise par la Pénitence, sans doute;

[1] Luc, 19. — [2] Quis non sperabit in te quæ etiam adjuvas desperatos? Saint Bernard, *loc. cit.* — [3] Marc, 14 et 15. — [4] Qui non est tentatus, quid scit? Eccli. 24.

vous avez donc des fautes à expier ; avez-vous mesuré l'étendue des divines justices ? Mais quand même ce serait celle du Baptême, ce ne serait jamais l'innocence originelle. C'est à Marie qu'a été conféré le privilége d'une sainteté élevée au-dessus de toute sainteté connue, dans une région inaccessible à tous les orages. Cette félicité des Cieux, Elle est la seule qui en ait joui sur la terre. Chose merveilleuse ! nous n'avons d'aptitude à trouver le baume consolateur qui adoucit les maux de nos frères qu'autant que nous les avons nous-mêmes ressentis[1]. Et c'est précisément parce qu'elle a été étrangère à nos troubles intérieurs que la Vierge Immaculée, « Image de la Bonté Infinie, » autant que « de » l'inaltérable pureté du Seigneur[2], » éprouve pour nos misères une immense compassion et recèle en son Cœur des trésors d'indicible charité, que la Prière seule a le droit d'en tirer pour enrichir notre pauvreté spirituelle[3]. Pourrions-nous oublier que c'est dans cette ville même qu'a éclaté autrefois le trait le plus admirable, dont le récit vous fera comprendre, mieux que toutes mes paroles, la plus délicate de nos plaies en même temps que le plus efficace des remèdes ?

François de Sales faisait ses études à Paris. Comme autrefois saint Basile et saint Grégoire de Nazianze, il ne connaissait que deux routes, celles qui menaient à l'église et à l'école. Ceux de vous qui ont lu sa vie angélique, qui l'ont entendu se reprocher amèrement les imperfections inséparables de la nature humaine, qui l'ont vu étaler en toute circonstance aux yeux des pécheurs, dans ses sermons, ses lettres et ses entretiens, les taches légères qu'il ne manquait jamais d'appeler des souillures abominables, ne me désavoueront sans doute pas si je dis de lui ce que le célèbre car-

[1] Non ignara mali, miseris succurrere disco. Virgile, *Énéide*.

[2] Sag. 7. — [3] Nous ne faisons que rappeler ici ce que nous avons dit dans notre Instruction du 11 mai sur la connexion intime qui existe entre la bonté et la chasteté.

dinal Bellarmin ne craignait pas de dire de saint Louis de Gonzague : « Il avait gardé l'innocence de son baptême. » Rien ne serait plus aisé que de recomposer avec ses ouvrages la *Confession générale* de l'homme dont le nom seul rappelle celui de l'Amour de Dieu et exclut l'idée du péché mortel. C'est lui pourtant qui fut pris de cette affreuse pensée : « Je ne suis peut-être point en état de grâce!.... » Ne trouvant rien dans sa mémoire qui pût justifier une telle appréhension, il était ingénieux à se reprocher d'avance les fautes qu'il craignait de commettre dans l'avenir : « Avec ta » faiblesse actuelle, se disait-il, il est certain que tu tomberais » dans le péché s'il se présentait une occasion dangereuse. » Sans doute, il ajoutait avec David : « Pourquoi donc es-tu » triste, ô mon âme, et pourquoi me troubles-tu? Espère » au Seigneur. O mon Dieu, quand ma force défaillira, ne » me délaissez pas[1]! » Cependant la tentation ne s'apaisait point. Il se mit dans l'esprit que son état pouvait être la punition de quelque infidélité cachée ; il chercha à se rassurer en réunissant dans un écrit tous les motifs de la miséricorde et en le terminant par cette belle protestation : « A ces » bonnes paroles de mon Dieu, je ne devrais répondre que » par la même conformité à la volonté divine que j'ai précé- » demment énoncée : Oui, Père Céleste, puisque cela vous » plaît, qu'il en soit ainsi. Mon cœur est également disposé » et à souffrir pour vous et à se réjouir pour vous. O Jésus! » je suis devant vous comme la brute qui ne comprend rien ; » Seigneur! soyez toujours avec moi. Qu'il me soit fait selon » cette consolante parole : Je ne veux pas la mort du pé- » cheur, mais sa conversion et sa vie. J'élèverai donc mes » mains dans votre sanctuaire et j'attendrai de vous mon » salut. Ainsi soit-il, ô Jésus, ô Marie! »

Tant que son esprit s'est embarrassé dans de subtils raisonnements, le calme n'a pas reparu dans son âme. « Il

[1] Ps. 42 et 78.

» desséchait à vue d'œil, la pâleur couvrait ses joues, son » teint se fanait : il ressentait des douleurs aiguës, il ne » pouvait presque ni manger, ni boire, ni dormir ; il se » traînait à grand'peine sur ses pieds chancelants, et le lit » ne lui était ni un soulagement ni un repos[1]. » Mais il a écrit ces paroles prophétiques : « J'élèverai mes mains dans » votre sanctuaire et j'attendrai de vous mon salut, ô Jésus, » ô Marie ! » Mes frères, il sera sauvé.

Revenant un jour du collége, il entre dans l'église de Saint-Étienne-des-Grés et va prier dans la chapelle de la Sainte Vierge, où il avait formé, quelque temps auparavant, la ferme résolution de garder la chasteté perpétuelle. Il trouve, écrite sur une tablette à l'usage des fidèles, une prière à la Mère de Dieu, il la saisit avec confiance, la récite en versant des larmes, disant plus encore du cœur que des lèvres : « Souvenez-vous, ô Vierge Marie, ma tendre Mère, » que jamais il n'est arrivé à aucun de ceux qui ont eu re- » cours à votre protection et imploré votre assistance d'être » abandonné. Animé de cette confiance, ô Vierge Mère des » Vierges, je cours à vous, je me jette à vos pieds, gémis- » sant sous le poids de mes péchés. O Mère du Verbe, ne » méprisez pas mes prières, mais recevez-les favorablement » et daignez les exaucer. *Memorare.* »

Il ajoute à sa prière le double vœu de la chasteté perpétuelle et de la récitation du chapelet de six dizaines, qui se nomme encore le chapelet de saint François de Sales[2]. « A » peine a-t-il dit ces mots qu'il sent un mouvement dans

[1] *Vie de saint François de Sales*, par M. Hamon, t. I, p. 44.

[2] Il le portait au bras pour se souvenir de le réciter avant de se coucher : le soir, quelque avancée que fût la nuit, quelque fatigué qu'il fût lui-même, il ne retranchait rien de la prière vouée à Marie ; et lorsqu'il était malade à ne pouvoir parler, il se la faisait réciter et en accompagnait mentalement la récitation. Enfin, il portait toujours son chapelet suspendu à sa ceinture, pour ne jamais perdre de vue qu'il était tout entier à Marie. Lorsqu'il entendait sonner l'*Angelus*, il se découvrait et le récitait à genoux en quelque endroit qu'il se trouvât..... Il alla en pèlerinage à Lorette, à Notre-Dame-de-

» tout son corps, comme si une croûte de lèpre s'en déta-
» chait. Une pleine santé lui est rendue; il bénit le Seigneur,
» convaincu que Dieu, la bonté même, n'a permis une si
» rude épreuve que pour son plus grand bien[1]. » Quelques jours auparavant, il s'écriait : « O Seigneur! si je ne dois
» point vous voir, mettez au moins cet adoucissement à ma
» peine, ne permettez jamais que je vous maudisse et que
» je vous blasphème. O amour, ô charité, ô beauté!... Je
» ne serais donc point enivré de l'abondance des biens de
» votre maison[2]! Je ne passerais donc point au lieu du Ta-
» bernacle admirable où réside mon Dieu[3]!... O Vierge tout
» aimable, vous dont les charmes ne peuvent réjouir l'enfer,
» je ne vous verrais donc jamais au royaume de votre Fils,
» belle comme la lune, brillante comme le soleil!... Ah!
» quoi qu'il en soit, Seigneur, si je ne puis vous aimer en
» l'autre vie, puisque personne ne vous loue en enfer[4], que
» du moins je vous aime pendant tout le reste de ma vie sur
» la terre[5]. » Il écrira plus tard au sujet des peines intérieures : « Hélas! que c'est un étrange tourment que celui-là! Mon
» âme, qui l'a enduré six semaines durant, est bien capable
» de compatir à ceux qui en sont affligés[6]. » Dès aujourd'hui il commence à réciter chaque jour la célèbre prière qui l'a délivré; il ne cessera jamais de la recommander à ses amis : « Je me souviens, dit l'évêque de Belley, que
» c'est de sa bouche que je l'ai apprise; je l'écrivis, sous sa
» dictée, en tête de mon bréviaire, pour la graver dans ma
» mémoire et la réciter dans toutes les *rencontres*[7]. »

L'Église de Saint-Étienne-des-Grés n'existe plus. La statue de Notre-Dame-de-Bonne-Délivrance est maintenant chez

la-Compassion de Thonon, à divers autres sanctuaires de Marie. « Toutes les
» fois, disait-il, que j'entre dans un lieu consacré à cette auguste Reine, je
» sens par un tiraillement de cœur que je suis chez ma Mère; car je suis
» bien le fils de Celle qui est le refuge des pécheurs. » (Id. ib., t. II, p. 352.)

[1] Id., t. I, p. 45. — [2] Ps. 25. — [3] Ps. 41. — [4] Ps. 6. — [5] Vie par Charles-Auguste de Sales. — [6] Lettre 828. — [7] *Esprit de saint François de Sales*, 4e partie, section 38.

les Dames de Saint-Thomas-de-Villeneuve. Le *Souvenez-vous* est sur toutes les lèvres et dans tous les cœurs des Chrétiens[1]. Saint François de Sales offrira toujours le type achevé de la confiance filiale en Marie.

« Je trouve, disait-il, tout mon secours dans le Saint-» Sacrement et dans la Mère de Dieu, de laquelle j'ai tou-» jours reçu des assistances particulières et toutes miracu-» leuses! Oh! que je sens bien quel bonheur c'est d'être » enfant, quoique indigne, d'une si glorieuse Mère! Entre-» prenons de grandes choses sous sa protection, et si nous » sommes tendres dans son amour, elle nous obtiendra ce » que nous désirerons[2]. »

Il parlait de Notre-Dame dans toutes ses prédications : « Vous savez, écrivait-il à sainte Chantal, que notre glo-» rieuse Reine me donne toujours une assistance particulière » quand je parle de sa divine maternité : je la supplie de » mettre la main dans le précieux Côté de son Fils pour y » prendre ses plus chères grâces et nous les donner avec » abondance[3].

Voici les termes dont il se servit en lui dédiant son *Traité de l'Amour de Dieu* : « Très-Sainte Mère de Dieu, la » plus aimable, la plus aimante et la plus aimée de toutes » les Créatures, prosterné sur ma face devant vos pieds, je » vous dédie et consacre ce petit ouvrage d'amour à l'im-» mense grandeur de votre dilection. O Jésus! à qui puis-» je mieux dédier les paroles de votre amour qu'au Cœur » TRÈS-AIMABLE de la bien-aimée de votre Ame[4]? »

« Chaque mois il assistait régulièrement à la procession » de la Confrérie du Rosaire, dont il était membre, tenant

[1] Nous rappelons ici les grâces merveilleuses obtenues par la récitation du *Souvenez-vous*. Cette belle prière est attribuée à saint Augustin. *Le pauvre prêtre*, Claude Bernard, qui l'a rendue populaire en France, fit avaler un jour le papier sur lequel elle était écrite à un criminel qui refusait de la réciter, et que la vue du supplice laissait insensible à toutes ses exhortations. Ce malfaiteur se convertit à l'instant. — [2] *Déposition de sainte Chantal*, art. 33, p. 119. — [3] Id. ib. — [4] *Traité de l'Amour de Dieu*, p. 1.

» le chapelet à la main, avec un extérieur profondément re-
» cueilli. Chaque année, le jour de la Présentation, il renou-
» velait le Vœu de Virginité qu'il avait fait, étant encore au
» Collége[1].... Le jour de l'Immaculée Conception, jour cher
» à sa piété entre toutes les fêtes de la Sainte Vierge, fut
» converti par son zèle en fête d'obligation pour tout son
» diocèse : il avait choisi cette fête pour le jour de son Sacre ;
» et, lorsqu'il n'était encore que sous-diacre, il avait institué
» sous ce vocable une Confrérie de Pénitents. Enfin, une
» grande partie de sa vie épiscopale fut employée à fonder
» sur la terre l'Ordre de la Visitation, chargé de réciter tous
» les jours l'Office de la Sainte Vierge[2]. »

La Mère du bel Amour, de la Crainte filiale, de la Vérité divine et de la Sainte Espérance[3] qu'il avait si dignement servie pendant sa vie, ne pouvait l'abandonner *à l'heure de la Mort*. Vous avez remarqué, mes frères, les citations des Psaumes qu'il mêlait à tous ses entretiens ; je voudrais vous inspirer le goût de ces Cantiques sacrés ; vous allez en entendre encore quelques versets dans la bouche de François de Sales mourant.

Un Religieux, son ami, lui présentait quelques consolations : « J'ai attendu constamment le Seigneur, répondit-il,
» et il abaissé les yeux sur moi[4]. Il fait bon espérer au Sei-
» gneur[5]. » — Ne désirez-vous pas qu'on prie pour vous? — Ah oui! pour moi pauvre pécheur. — Ne voulez-vous pas invoquer la Sainte Vierge? — Oh ! je l'ai priée tous les jours de ma vie. — Et il se fit mettre au bras son chapelet auquel étaient attachées plusieurs Médailles bénites qu'il avait apportées de Rome et de Lorette. Il avait souvent à la bouche le Psaume cinquantième, le *Miserere*. Quelqu'un l'ayant entendu murmurer tout bas le verset : « Lavez moi, Sei-
» gneur, de plus en plus, de mes souillures, et purifiez-

[1] Déposition du chanoine Gard. — [2] *Vie*, t. II, p. 355. — [3] Eccli. 24. — [4] Expectans expectavi Dominum et intendit mihi. Ps. 39. — [5] Bonum est sperare in Domino. Ps. 117.

» moi de mon péché [1], » lui dit qu'il n'y avait aucune tache à effacer dans sa conscience : — Vous vous trompez, reprit-il aussitôt. Mais comme s'il eût craint d'avoir blessé la vérité, et sans pourtant oser rétracter ses paroles, il ajouta : « Mon Cœur et ma chair ont tressailli au Dieu vivant [2], » « Je » chanterai à jamais les miséricordes du Seigneur [3]. Quand » mon âme a été désolée, je me suis souvenu de Dieu, et » j'ai été heureux [4]. Oh! quand irai-je et paraîtrai-je de- » vant la face du Seigneur [5]! » On lui demanda s'il ne craignait pas de succomber dans l'*agonie*, la lutte suprême contre l'ennemi de notre salut : — « Mes yeux se portent toujours » vers le Seigneur; c'est lui qui me délivrera des filets du » chasseur [6]. » — « Mais il se trouva un traître parmi les Apôtres! » — « Le Seigneur a exaucé mes prières; il m'a » tiré du gouffre de la misère et du fond de l'abîme [7]. » Puis il serra affectueusement la main d'un membre de *sa famille* [8] et lui adressa l'attendrissante parole des Pèlerins d'Emmaüs à Celui qu'avait chanté le Psalmiste : « Il se fait tard et le jour » baisse [9]. » Il nomma encore Jésus et Marie, et penchant la tête, il rendit son âme à Dieu [10].

Confiance en Marie, Patronne de la Persévérance! Confiance en Marie, Patronne de la bonne Mort! Confiance en Marie, l'Espérance des désespérés [11], l'Immaculée Vierge, la Mère de Dieu! Voilà, mes très-chers frères, ce que nous crierons plus fortement que jamais lorsque le Décret qui va

[1] Amplius lava me ab iniquitate mea, et a peccato meo munda me. Ps. 50. — [2] Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum. Ps. 83. — [3] Misericordias Domini in æternum cantabo. Ps. 88. — [4] Renuit consolari anima mea; memor fui Dei et delectatus sum. Ps. 76. — [5] Quando veniam et apparebo ante faciem Dei! Ps. 41. — [6] Oculi mei semper ad Dominum, quoniam ipse evellet de laqueo pedes meos. Ps. 24. — [7] Dominus exaudivit preces meas, et eduxit me de lacu miseriæ et de luto fœcis. Ps. 39. — [8] C'était le nom charmant que l'on donnait aux officiers et aux serviteurs des Évêques. — [9] Advesperascit et inclinata est jam dies. Luc, 24. — [10] Cette douce mort nous rappelle les derniers soupirs du Sauveur : Et hæc dicens, expiravit. Id. 23. — Ponens caput expiravit. Vida. *La Christiade.* — [11] Spes desperantium. Saint Éphrem.

paraître à Rome aura couronné glorieusement le Décret qui parut à Éphèse dans les anciens jours, et aura ouvert à tous les ordres de l'Église et à toutes les familles de l'Humanité une inépuisable source d'immortelles espérances [1].

[1] Le 10 décembre 1854, nous prêchions la Fête de l'Immaculée Conception dans le sanctuaire de Notre-Dame-d'Espérance. Pour donner plus de solennité à cette grande Fête, M. le curé de Saint-Séverin avait invité à officier M. l'abbé Étienne, Supérieur général des deux Congrégations de Saint-Vincent de Paul (les *Prêtres de la Mission* et les *Filles de la Charité*). Ce jour même, une dépêche télégraphique datée de Sienne nous apportait la première description du Triomphe de la Vierge sans tache. Il y avait deux cents Évêques à Éphèse ; il y en avait près de deux cents à Saint-Pierre de Rome, lorsque Pie IX rendit la Décision qui comble de joie les Enfants de Dieu et de Marie. Nous transcrivons ici les dernières lignes de notre Instruction :

« C'est à saint Vincent de Paul que la vérité et la reconnaissance nous obligent d'attribuer le mouvement religieux qui a rendu populaire en France le Culte que l'Église a toujours décerné à Marie conçue sans péché. C'est lui sans doute qui a obtenu de Notre-Seigneur et de Notre-Dame *la Vision* dont a été honorée une de ses Religieuses, et la distribution de plusieurs millions de Médailles miraculeuses*. Ce signe providentiel que vous portez tous, représente la Mère de Dieu versant sur le monde les rayons de la Virginité et de la Charité. Le plus petit enfant sait par cœur son exergue : O MARIE CONÇUE SANS PÉCHÉ, PRIEZ POUR NOUS QUI AVONS RECOURS A VOUS! Aujourd'hui, la destination *dogmatique* de la *Médaille miraculeuse* est remplie ; elle ne sera plus qu'un doux mémorial du Décret apostolique ; mais sa destination *morale* ne finira jamais ; elle sera toujours, pour ceux qui la porteront, le gage des miséricordes spirituelles et temporelles dont saint Vincent de Paul et ses douze mille Filles de la Charité retracent les miracles aux yeux de tous les peuples de la terre. »

* L'Archiconfrérie qui a pris aussi cet insigne béni l'a répandu par masses dans tout l'univers.

ADDITION A LA CONFÉRENCE DU 27 MAI.

Lorsque M. Troplong, président du Sénat, n'était que simple conseiller à la Cour de cassation, il lut à l'*Académie des sciences morales et politiques* un *Mémoire* qui est, nous le croyons, le plus admirable Traité que l'on ait jamais écrit sur les rapports de la Religion et de la Jurisprudence. Nous en donnerons ici quelques fragments qui feront désirer à nos lecteurs d'entrer en connaissance intime avec l'Auteur de ce chef-d'œuvre.

« Nous voici parvenus à Constantin, qui plaça son point d'appui principal, ostensible, direct, dans le Christianisme. Ce furent les Évêques, les Pères de l'Église et les Conciles qui donnèrent l'impulsion réformatrice et accélérèrent sa marche. La jurisprudence dut moins ses perfectionnements à elle-même qu'à la théologie.

» Toutefois, l'erreur serait grande de s'imaginer que la révolution religieuse qui porta sur le trône le premier Empereur chrétien eut pour conséquence immédiate d'opérer une refonte radicale et absolue des institutions. Constantin réforma beaucoup, mais il ne nivela pas. Il ne l'aurait pas pu.

» En effet, si l'Empereur était chrétien, l'Empire était encore à demi païen. Avant de convertir les institutions, il fallait s'attacher surtout à convertir les cœurs..... Les Conciles faisaient beaucoup sans doute; les Pères de l'Église multipliaient les prodiges d'activité, et leur génie ardent, infatigable, brillait d'un vif et majestueux éclat. Mais il n'y avait pas assez d'ensemble et de suite dans l'action. . . . . La Papauté n'avait pas encore saisi cette direction vigoureuse qui a exercé, pendant les règnes de Grégoire VII et d'Innocent III, une influence si salutaire sur la moralisation de l'Humanité. Dans son contact trop immédiat avec l'Empire, l'Église n'était pas suffisamment maîtresse de ses mouvements; la protection du pouvoir temporel gênait la protégée, et les grandes vues de celle-ci se rapetissaient quelquefois en passant par le milieu de la politique terrestre.

» Enfin, l'Église ayant été déchirée de bonne heure par les hérésies, la plus grande préoccupation des esprits orthodoxes fut de formuler les dogmes fondamentaux sur lesquels reposait l'unité de la foi. L'œuvre principale des Conciles et des Pères se dirigea surtout de ce côté. De là, il arriva que le soin des doctrines théologiques fut poussé plus vivement que la réforme des mœurs par les lois civiles. Comme deux entreprises si vastes ne pouvaient marcher de front, il fallait choisir entre l'une et l'autre. Le dogme l'emporta

sur la morale, comme le principe l'emporte sur la conséquence. Je ne dis pas (notez-le bien) que la morale fut pour cela oubliée. Les livres admirables et les prédications éloquentes des Pères de l'Église déposent contre cette supposition. Ce que j'énonce, c'est que le triomphe de la théologie excita plus d'efforts pratiques que le triomphe de la morale par les lois civiles. Et cela devait être. Je sais qu'un philosophe du XVIII[e] siècle, Gibbon, a cru que c'était un renversement de la vérité. Je ne partage pas cette opinion. Je suis convaincu que la politique de l'Église fut bonne, et que la morale sans le dogme eût péri misérablement dans le choc de la barbarie. Une civilisation durable ne saurait commencer par la philosophie.....

» Constantin accepta donc, non par mollesse, mais par nécessité et par prudence, l'édifice existant avec ses mauvaises distributions et ses disparates, et il se trouva forcé d'y mettre l'esprit chrétien à la gêne, côte à côte avec les débris du vieil esprit romain. Par là, la dualité qui s'était développée par la philosophie ne se transforma pas en unité par le Christianisme. Ce fut toujours la lutte du droit strict et de l'équité, et le difficile arrangement de leurs prétentions contraires. La civilisation romaine (tout le prouve de plus en plus) n'a jamais pu s'arracher complétement à cet antagonisme, et son droit en a toujours été entaché.

» Il est vrai que l'équité, secondée immédiatement par le Christianisme, gagna sur-le-champ un terrain considérable. Bien des choses que la philosophie païenne avait considérées comme étant de droit naturel, la philosophie chrétienne, partant d'un point plus large, les considéra comme de droit strict. Les éléments du combat se trouvèrent donc souvent déplacés. En cela consista le progrès. Mais le combat resta l'âme de son développement, et tout le poids du Christianisme, porté d'un seul côté, ne put le faire cesser... On verra (cependant) combien la législation chrétienne fit d'efforts pour élever l'homme matériel à la dignité de l'homme moral, et pour éliminer, au profit des droits de la nature, les droits arbitraires concédés par le droit civil. Mais en même temps on apercevra les difficultés incessantes que le Christianisme eut à surmonter pour conquérir à la pureté de ses principes des esprits si profondément saturés de polythéisme. Dès lors on s'étonnera moins de l'absence d'un Code chrétien aux premiers temps de son avénement.

» Comme tout ne pouvait se faire par les lois, Constantin eut recours à la persuasion pour préparer les voies à l'autorité. Les évêques, investis par lui de nombreux priviléges temporels, furent placés, pour ainsi dire, à côté des citoyens, pour les éclairer de leurs conseils, pour être les juges arbitres de leurs différends, pour protéger les faibles. Cette intervention se développa plus tard sur une grande échelle; elle devint le principe de la juridiction ecclésiastique qui a joué un si grand rôle dans les ténèbres du moyen âge, et sans laquelle la justice se fût infailliblement éclipsée, comme l'a reconnu la haute impartialité de Robertson! Pour le moment, l'arbitrage épiscopal fut loin d'avoir une si grande étendue. Cependant l'ascendant dont jouissait le clergé conduisait à lui spontanément les populations; de telle sorte qu'on voyait les évêques passer des journées entières à concilier les différends. Les

païens eux-mêmes, frappés de leur sagesse, venaient les consulter, et soumettaient leurs affaires et leurs procès à leurs décisions. Ce genre de médiation, conseillé par saint Paul, avait maintenu la paix entre les Chrétiens de la primitive Église. Élargi depuis Constantin par la faveur populaire et par l'appui du prince, il contribua puissamment à faire pénétrer la sagesse chrétienne dans les rapports civils. Les sentences des évêques, dégagées des formes judiciaires, ramenaient le droit à la raison et à l'équité. Elles tenaient plus de compte de la bonne foi que *de l'asservissement à la langue* [1], des droits de la nature que du droit strict, des préceptes religieux et moraux que des préceptes civils. Enfin la charité, la bienveillance, la vérité régnaient dans ce tribunal plus humain et plus éloigné *de l'esprit contentieux* [2] que la justice officielle du préfet du prétoire. De plus, comme patron des faibles, l'évêque s'interposait entre les maîtres et les esclaves, entre les pères et les enfants; il corrigeait les abus d'autorité et les mauvaises directions. Les pupilles étaient sous sa protection; il veillait à ce qu'ils fussent pourvus de tuteurs et de curateurs. C'est certainement à la sollicitude des évêques pour ces êtres faibles, que Jésus-Christ avait environnés de sa tendresse [3], qu'il faut attribuer d'importantes lois de Constantin... Son aversion pour cet amour de la contestation que condamnait saint Paul, le porte à infliger des peines à ceux qui interjetaient de téméraires appels, etc. » (Troplong, *De l'Influence du Christianisme sur le droit civil des Romains*; Paris, 1843, p. 108-120.)

Ces extraits prouvent surabondamment : 1° que les hommes de notre temps qui reprochent à l'Église primitive la sollicitude qu'elle apportait à consolider les dogmes de l'Évangile et qui l'accusent d'avoir négligé la *Morale Chrétienne* au profit de ce qu'ils appellent des *querelles théologiques*, ne sont pas plus fondés dans leur raisonnement, aux yeux de la logique et de l'histoire, que ceux qui voudraient un arbre sans racines, un édifice sans base, des effets sans cause, « des conséquences sans principes; » 2° que si l'hérésie s'est constituée la complice du paganisme pour comprimer le développement des lois évangéliques et leur légitime influence sur la législation civile, toutefois les mœurs païennes se sont teintes, dès les premiers jours, des couleurs du Christianisme, dont les *Mœurs de l'Église Catholique* [4] étaient la plus pure et la plus sublime expres-

[1] Rom. 3. — [2] Tim. 3. — [3] *Sinite parvulos ad me venire*, disait Jésus-Christ. — [4] Titre d'un admirable Traité de saint Augustin: *De Moribus Ecclesiæ Catholicæ*.

sion ; 3° que la Papauté a exercé dès les premiers siècles une influence prodigieuse sur les destinées du genre humain. Comme ce fait permanent n'a point de *pendant* à aucune époque de l'histoire, c'est une preuve intrinsèque de son Institution divine; 4° que dans une époque comme la nôtre, où toutes les vérités ont été systématiquement ébranlées par les enfants des hommes, les enfants de Dieu ne sauraient espérer de voir la Religion « convertir les Cœurs, si elle ne convertit les institutions, » et que cette double conversion ne peut s'opérer que par une prédication plus multipliée et une connaissance plus complète de la doctrine de la Foi, c'est-à-dire du Symbole des Apôtres expliqué par les successeurs des Apôtres, seuls dépositaires et interprètes de la Révélation divine.

Un siècle après Constantin, le Concile d'Éphèse, en définissant solennellement la Maternité divine de la Sainte Vierge Marie, travailla plus efficacement que ne l'ait jamais fait aucune Assemblée politique ou même religieuse, au développement social qui s'était produit dans le Droit Romain, sous le règne de ce grand Empereur. Écoutons encore l'éloquent publiciste :

« Ce prince accorda aux mères le droit général de prendre part à la succession de leurs enfants, importante innovation qui se développa de plus en plus sous les autres empereurs chrétiens; innovation mémorable par laquelle la femme balança les droits attribués à la parenté masculine, et qui rendit à la nature l'une de ses prérogatives les plus sacrées.

» En attendant, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître dans tout ceci le passage du Christianisme qui, dans sa morale et dans son culte, a donné à la femme un rôle si élevé. C'est évidemment lui qui a, non pas créé, ce serait trop dire, mais hâté ce mouvement, qui l'a régularisé et couronné. Il est en effet très-digne de remarque que, depuis l'extension du Christianisme, les femmes ont pris, dans la vie active, une position qu'elles n'eurent jamais sous le règne du patriciat romain et des premiers Césars. On sait ce qu'il en a coûté à Agrippine pour avoir voulu donner à l'Empire le premier exemple d'une femme entrant dans la direction des affaires de son pays. Mais le Christianisme dut nécessairement tempérer ces idées d'exclusion, et tirer les femmes de la situation inerte à laquelle les préjugés nationaux les condamnaient. Tous les témoignages, amis ou ennemis, nous démontrent que la religion chrétienne se servit surtout de l'influence des femmes

pour pénétrer dans le monde païen et arriver auprès du foyer et dans l'intérieur de la famille. Cette direction des opinions produisait des agitations profondes. Des pères, qui avaient supporté patiemment les désobéissances de leurs fils, les déshéritaient sans pitié du jour où une heureuse conversion les leur rendait humbles et soumis [1]. Les mères, dont l'âme tendre s'ouvrait à la nouvelle doctrine, cherchaient en vain à excuser ces conversions qu'elles avaient peut-être encouragées. Coupables elles-mêmes de Christianisme, elles étaient répudiées [2]. Il n'y avait pas jusqu'à l'esclave qui n'encourût le courroux de son maître pour s'être affilié à la redoutable faction des Chrétiens, quoique le Christianisme lui conseillât la fidélité et le respect [3].

» La famille se trouvait donc divisée en deux camps : d'un côté le père, retranché dans les vieux préjugés et armé de la puissance paternelle qui les protégeait; de l'autre l'épouse, les enfants, les esclaves, opposant une résistance ferme à cette autorité. Quelquefois le père de famille cédait à l'entraînement de l'exemple et du nombre [4]. Souvent il y résistait, et l'on voyait des pères seuls pour le polythéisme, au milieu de leurs enfants et petits-enfants, Chrétiens, et chantant à leurs oreilles les hymnes du Seigneur.

» Ici les divorces pour raison de Christianisme; là les martyres; souvent les conversions dues à leur zèle; de tout côté leur présence, leur dévouement : que faut-il de plus pour donner la preuve irrésistible, éclatante, de la part qu'elles prirent dans la révolution morale qui agitait les esprits? Or il est évident qu'un tel élan de prosélytisme hors des habitudes passives, a singulièrement accru la puissance des causes qui portaient les femmes vers l'indépendance. Et Constantin et ses successeurs ont bien su ce qu'ils faisaient quand ils les ont dotées d'une sage émancipation. Ils ont récompensé en elles des auxiliaires influents; ils ont voulu qu'elles participassent aux bienfaits politiques de la Religion chrétienne, elles qui avaient contribué à en préparer les progrès et qui pouvaient encore en agrandir le développement.

» Je conviens cependant que d'autres influences ont pu se mêler à cette élaboration. Peut-être le contact de quelques peuples étrangers, qui ne connaissaient pas la tutelle des femmes, a-t-il éveillé des doutes sur la légitimité de l'institution romaine : quoiqu'il ne faille pas s'exagérer la portée de ceci, car Caius nous apprend que presque tous les étrangers avaient des systèmes qui s'en rapprochaient, et qu'on en voyait même qui soumettaient les mères à l'autorisation de leurs fils pubères. Toutefois la propagation des idées orientales par la Syrie et ses hommes éminents ne doit pas être mise en oubli par ceux qui veulent étudier avec impartialité les faits qui ont donné à la femme une valeur personnelle plus grande... Ces faits sont graves sans doute; ils annoncent la prochaine invasion d'un nouvel élément dans

[1] Tertullien, *Apologétique*, § 3. — [2] Id. ib. — [3] Id. ib. — [4] Voir la curieuse lettre de saint Jérôme à Læta, fille chrétienne d'Albinus, *pontife païen*. Saint Jérôme espère la conversion de ce dernier *par ses enfants et petits-enfants, tous chrétiens*. T. I, p. 54.

les destinées futures de l'Humanité, mais ils n'en constituent pas encore la manifestation régulière : ce sont plutôt des préparations partielles et combattues, des espèces d'affluents passagers qui viennent porter leur tribut à une idée que le Christianisme a seule réalisée systématiquement et complétement. Ouvrez les livres des détracteurs de la Religion chrétienne; lisez les satires des polythéistes contemporains de ses progrès; quel est le principal reproche qu'on lui envoie? de s'appuyer surtout sur des femmes : *mulieribus credulis, mulierculas imperitas* [1]. — Puis parcourez les livres de ses interprètes et de ses propagateurs. A qui s'adressent plusieurs de leurs pages éloquentes? A des femmes. Les ouvrages de Tertullien en font foi. Parmi les lettres de saint Jérôme, il y en a qui ont pour objet de répondre à des femmes qui le consultaient sur le sens des Écritures.

» Et en effet, dans le système du Christianisme, la femme a une mission à remplir; elle doit travailler comme l'homme pour le service du Seigneur [2]; elle a la même dignité morale que l'homme [3]; si elle lui est inférieure en force, elle le surpasse en foi et en amour [4]. Il faut donc qu'elle sorte de cette inutilité à laquelle l'ancienne Rome la réduisait, renfermée qu'elle devait être dans une vie monotone et étrangère à la marche du mouvement social [5]. La doctrine nouvelle lui faisait au contraire un devoir d'agir, d'exhorter, d'user de son ascendant communicatif, de partager les combats des martyrs, de monter, intrépide comme eux, sur le bûcher. Elle va connaître le Forum et le Prétoire, jadis interdits à son sexe; car il faudra qu'elle sache y parler, s'y défendre, et braver le glaive de la justice païenne. Jetée désormais dans la vie militante, elle doit s'y tenir avec le courage des héros, avec la ferveur des missionnaires. Esclave, on la verra forte contre le maître qui voudra l'avilir; épouse, elle sera l'interprète de la Foi auprès de son mari; elle obtiendra son adhésion ou saura résister à ses ressentiments. Mère, veuve, vierge, dans toutes les positions elle a des devoirs nouveaux à remplir. La charité sera surtout son partage et deviendra entre ses mains une branche de l'administration de la première société chrétienne [6]. Il y aura même des dignités pour elle dans l'Église; diaconesse, elle sera chargée (chose inouïe jusqu'alors) d'une partie de l'instruction [7]. Elle partagera l'apostolat, elle prêchera aux femmes, et revêtira un caractère officiel.

» Voilà, si je ne me trompe, un système complet d'émancipation et d'égalité morale. Voilà une existence toute nouvelle qui apparaît, non par quelques rares accidents, mais par une pratique journalière et constante. Après cela, que ce système se soit appuyé de certaines données antérieures ou collatérales; qu'il ait été secondé par une sorte de prédisposition qui favorisait l'anéantissement ou la modification de tous les genres de servitude, c'est ce

[1] Origène contre Celse. — [2] Rom. 16 et Galat. 3. — [3] I Cor. 7 et Matt. 19. — Saint Jérôme, lettre 84, a insisté là-dessus. — [4] Matt. 9, 15 et 26. — [5] Caton le disait hautement. Tite-Live, liv. 34, c. 2. — [6] I Tim. 5. — [7] Quatrième concile de Carthage. — Novelles de Justinien. — Thomassin, part. I, liv. 1, ch. 52, et part. II, liv. 1, c. 43. — Code Théodosien, au titre *des Évêques*.

qu'on ne saurait contester. Mais quel argument y aurait-il à tirer de là contre l'influence chrétienne? N'est-ce pas au contraire un des mérites du Christianisme d'avoir été l'expression des tendances et des besoins contemporains? Est-ce que, malgré tous les précédents, ce n'est pas lui qui a généralisé l'idée de l'affranchissement raisonnable de la femme [1], entrevue sans doute dans d'autres civilisations, ébauchée par quelques grands esprits, par Platon, par exemple [2], mais jamais embrassée avec autant de profondeur, de suite et de sincérité pratique? Ne nous étonnons donc pas que le premier Empereur chrétien ait été le premier à proclamer l'égalité de la femme, et que le dernier Législateur de l'Empire, Chrétien comme lui, n'ait pas voulu que ses Codes portassent l'empreinte d'un ancien et honteux asservissement.

» Entre ces deux princes se placent des événements qui prouvent que la femme a su s'élever à la hauteur de ses nouvelles destinées. Il y a des femmes qui soutiennent les empires, d'autres qui les convertissent; il y en a pour la culture des lettres, pour de sublimes renoncements religieux, pour toutes les choses enfin qui alimentent ce grand drame qui va se dénouer par le moyen âge. Pulchérie, proclamée impératrice sans partage de l'Empire d'Orient, joignit aux vertus de la vierge chrétienne le génie d'un souverain. Eudoxie, l'éloquente épouse de Théodose le Jeune, fit briller sur le trône les talents, les lettres, la charité, et fut aussi grande dans la disgrâce qu'elle avait été pure dans son élévation. Placidie, mère et tutrice de Valentinien III, gouverna l'Occident pendant la longue enfance de son fils, au milieu des intrigues de ses généraux et des formidables invasions des Vandales et des Huns [3].....

» Déjà donc des femmes marchent à la tête de leur siècle, conduisent de grands événements, figurent sur le premier plan de l'histoire de leur pays, qu'elles dirigent, agitent ou pacifient! » (Pages 297-308 et 254-257.)

Dira-t-on que c'est une circonstance fortuite qui fait coïncider l'apparition de cette pléiade de femmes illustres avec l'époque du Saint Concile d'Ephèse? Du jour où la Vierge est devenue Mère de Dieu, la réhabilitation a été annoncée à la Femme; elle lui a été acquise le jour où la Maternité divine a été proclamée « devant la face de tous les peuples [4]. »

[1] Je dis raisonnable, parce que le Christianisme a entendu concilier l'émancipation de la femme avec certains devoirs inhérents à sa nature; par exemple, l'obéissance maritale. I Cor. 11. — [2] *République*, l. 5. Il juge la femme digne de partager la forte éducation de l'homme. — [3] Gibbon, t. VI. — [4] Luc, 2.

28 MAI.

LA MÈRE DE MISÉRICORDE.

Inveni quem diligit anima mea; tenui eum, nec dimittam donec introducam illum in domum Matris meæ.

J'ai rencontré celui que mon cœur affectionne; je me suis attaché à lui, et je ne le quitterai pas, tant que je ne l'aie introduit dans la Maison de ma Mère.

Au livre des Cantiques, ch. III, v. 4.

On a écrit de beaux ouvrages, mes frères, sur la mission, l'influence, les bienfaits de la femme chrétienne. L'Esprit-Saint a renfermé tout son éloge dans ce simple mot : « Où la » femme n'est point, le malheureux gémit, *ubi non est mu-* » *lier, ingemiscit egens*[1]. »

« *Elle n'y est plus!* » se disent les pauvres les uns aux autres. Cette maison leur donnera-t-elle encore d'aussi abondantes aumônes? Oui, si l'époux est un chrétien fervent; non, s'il a le malheur de ressembler à tant d'hommes de notre temps. Mais le plus souvent, l'aumône ne sera plus qu'une fleur sans parfum, qu'un fruit sans saveur, parce qu'elle sera dépouillée de ces bonnes paroles qui relevaient le courage, fortifiaient la résignation et faisaient oublier au malheur, qui oublie si difficilement ses peines pourtant, la tristesse de sa situation pour ne plus lui laisser voir que la grâce de la charité.

« Elle n'y est plus! » se disent *les mères des pauvres*[2] dans leur première *Assemblée de charité*. Après avoir ajouté le *De profundis* au *Veni Sancte* et à *l'Ave Maria* d'usage, elles ont toutes à se raconter quelques traits de son dévouement et de sa modestie. Sa main gauche avait toujours ignoré ce que donnait sa main droite[3]; mais les malheureux trahis-

[1] Eccli. 36. — [2] Nom charmant que portent les Dames de la charité en certaines provinces. — [3] Matt. 6.

sent le secret de ses bonnes œuvres ; ils savent qu'ils ont fait une perte irréparable ; leurs bienfaitrices le savent aussi bien qu'eux : « Où trouverons-nous dans la paroisse, se de- » mandent-elles, une dame aussi compatissante ? On pourra » lui succéder, mais jamais elle ne sera remplacée !.. »

« Elle n'y est plus ! » se disent ce mari, ces enfants qui n'ont plus d'autre consolation que celle de pleurer et aussi de prier ensemble pour le repos de l'âme de l'épouse vertueuse, de la tendre mère. Hélas ! tout change d'aspect dans cette maison ; les noms ne sont plus les mêmes ; ce père est devenu veuf, et il n'envisage pas, sans se troubler, le moment funeste qui rendrait ses enfants *tout à fait* orphelins.

« Elle n'y est plus ! » voilà le déchirant regret qui brise le cœur du Catholique lorsqu'il examine le triste état des sectes séparées de l'Église Romaine, qui, désunies pour tout le reste, n'ont entre elles qu'un point sur lequel elles sont d'accord, la haine pour l'Église de Dieu qui les a enfantées et l'oubli de l'auguste Mère de la Sainte Église, la Bienheureuse Vierge Marie dont la maternelle influence est si nécessaire aux Chrétiens que saint Thomas d'Aquin n'a pas craint de dire : « Soit que nous considérions l'homme dans l'état » de la grâce, soit que nous le considérions dans l'état du pé- » ché, il peut tout attendre du secours de la Mère de Dieu [1]. »

Elle y est encore pour vous, mon frère bien-aimé, que j'ai le bonheur de rencontrer ici ce soir ; c'est à vous que je veux m'attacher ; c'est vous que je ne puis me décider à quitter jusqu'à ce que je vous aie introduit dans la maison de notre Mère qui vous offre le pardon si vous consentez à l'accepter [2]. La plus grande des misères, ou plutôt l'unique misère, c'est la vôtre, c'est le péché. Peut-être gémissez-vous lorsque vous jetez un regard sur l'état de votre âme ;

[1] In omni peccato, potest salutem obtinere ab ipsa Virgine gloriosa ; in omni opere virtutis eam habere adjutorium. S. Th., *Exp. de la Sal. Ang.* — [2] **Inveniunt in Maria justus gratiam, peccator veniam. S. Bern., *sur le signe donné de Dieu.***

vous ne gémirez plus dès que vous aurez revu Celle dont la grande fonction est d'ôter, à la suite de son Fils, le péché du monde[1]. Vous ne pouviez vous passer d'une Mère de miséricorde; Notre Sauveur l'a senti; il n'a pu se résigner à laisser ses enfants orphelins, il vous a donné sa Mère. Notre-Dame n'a pas un titre qui doive aller aussi droit à votre cœur. C'est Elle que saint Augustin appelle votre unique espérance[2]; c'est Elle que l'Église nomme votre refuge, *refugium peccatorum*. Pauvre enfant prodigue, vous avez oublié le chemin de la maison paternelle; mais Dieu soit béni qui vous a conduit aujourd'hui dans le Temple de la miséricorde! Vous l'aimez donc encore cette Mère si compatissante; laissez-moi vous expliquer la Parabole évangélique qui vous retracera rapidement l'histoire de vos égarements, et qui sera, je l'espère, la fidèle prophétie de votre prochain retour. « O pécheurs, mes semblables, » ne vous contentez pas d'entrer dans la maison de notre Mère, demandez-lui de vous porter jusqu'à l'autel de son Cœur Immaculé, « venez implorer le secours de cette Princesse, invo» quer d'un cœur contrit et humilié une Mère si charitable. » Si vous avez dessein de lui plaire, prenez sur vous la » Croix de Jésus; n'écoutez plus le monde qui vous avait » précipités dans l'abîme, ni ses charmes qui vous avaient » abusés. Déplorez vos erreurs passées, et qu'une douleur » chrétienne efface les fautes que vous ont fait faire tant de » complaisances mondaines[3]. »

Quel est cet homme *qui a deux fils?* Dieu lui-même qui ne dédaigne point de s'appeler le Père de tous les hommes, des Saints... et des pécheurs. « Il fait lever son soleil sur les » bons et les méchants; il envoie sa pluie sur le champ du

[1] Veneramur salutis autricem, quæ dum Auctorem suum concepit de cœlo, nobis Redemptorem præbuit in terra. S. Jérôme, *sur l'Assomption*. — [2] Tu es spes unica peccatorum, Maria; in te nostrorum est expectatio præmiorum S. Aug., 2e sermon de l'Annonciation. — [3] Bossuet, 2e sermon pour la Fête de la Nativité de la Sainte Vierge.

» juste et de l'injuste[1]. » Votre *frère aîné* est demeuré fidèle à la loi de la piété filiale qu'il est si doux de remplir envers notre Père et notre Mère qui sont aux Cieux ; vous, *le plus jeune*, vous avez dit au Seigneur : « *Donnez-moi ce qui me* » *reviendra de mon bien*[2]. » Le Fls de Dieu a reproduit le langage que vous avez tenu au meilleur des Pères ; mais il a laissé à votre conscience le soin de vous rappeler ce que vous avez dit à la plus aimable des Mères, avant de vous résoudre à la séparation fatale : « O Notre-Dame ! vous êtes » la Vierge toute Sainte, et moi je suis rempli de passions » mauvaises ; votre joug qui me paraissait si doux, votre » fardeau que j'ai trouvé si longtemps léger, sont mainte- » nant au-dessus de mes forces. La candeur du premier âge, » la virginale innocence ont fait le bonheur de mes jeunes » années ; non, je ne saurais méconnaître la douceur que j'ai » goûtée à votre service. Pardonnez-moi si je vous quitte, si » je renonce à des observances qui me furent chères, que » je vous promets de ne point abandonner entièrement, » mais qui ne sont guère pratiquées par les compagnons qui » m'appellent à partager leurs joies bruyantes. Mère de » Dieu ! je ne vous oublierai jamais ; je pourrai devenir » comme tant d'autres un dissipateur, mais je ne veux point » être un monstre ! ô ma Mère, vous aurez toujours des » droits sur mon cœur... »

Ce qui *vous revenait de votre bien*, c'était, selon saint Augustin, la liberté que Dieu a conférée à l'homme, la grâce qu'il a donnée au Chrétien. En songeant à quitter la maison paternelle, vous vous déterminiez à *ne plus user* de l'une, et vous vous dissimuliez l'abus que vous alliez faire de l'autre. A mesure que vous vous disposiez davantage à profaner votre libre arbitre, que vos prières devenaient de plus en plus rares, vos dimanches de moins en moins sanctifiés, vos communions de jour en jour différées, vous ne pouviez

[1] Matt. 5. — [2] Luc, 15, et pour toute la suite de la Parabole.

vous défendre d'un profond étonnement à la vue des clartés que Dieu répandait dans votre esprit, des bons mouvements qui pénétraient votre volonté, des alarmes de votre conscience qui vous ramenaient encore sous le toit domestique, au pied des autels du Seigneur, lorsque déjà vous aviez cru vous échapper pour toujours. Comment expliquer l'abondance de ces secours divins dont vous étiez si peu digne? Assurément, vous dit encore saint Augustin, ce n'était pas votre mérite qui vous attirait ces grâces. D'où venaient-elles donc, mon frère? De la toute-puissante intercession de la Très-Sainte Vierge Marie, qui exauçait alors les vœux que vous lui adressiez dans des temps meilleurs, et ceux que lui adressaient pour vous un confesseur, un ami, une sœur, une mère[1] !

Pourquoi faut-il que cette lutte n'ait pas duré plus longtemps? *Après peu de jours*, continue le Sauveur, vous avez craint que Notre-Dame ne vous rappelât encore à la maison de votre Père; vous vous êtes enfui précipitamment, votre cœur s'est éloigné autant qu'il l'a pu du Cœur de Jésus et du Cœur de Marie; vous avez perdu de vue, non plus seulement l'héritage paternel, mais la patrie elle-même; déserteur de la Sainte Église de Dieu, vous lui avez préféré *la terre étrangère. Et non post multos dies, congregatis omnibus, adolescentior filius peregre profectus est in regionem longinquam.*

Terre bien étrangère en effet que celle où vous êtes venu vous égarer! Dans votre terre natale, la piété envers Dieu et envers la famille, la bonté, le respect, la décence, l'ordre, le travail, l'économie présidaient à vos actions : ici tout est changé, le cœur, l'esprit, le caractère, les habitudes, les mœurs, tout, jusqu'au langage. La dernière chose dont vous songiez à vous informer auprès de ceux dont vous partagez l'existence, c'est la religion dont ils font profession. En ont-ils même une? Il est permis d'en douter. « Ils blasphèment

[1] Si merita invocantis non merentur ut exaudiatur, merita tamen matris intercedunt ut exaudiatur. S. Aug., *De l'Enfance de la Bienheureuse Vierge.*

» ce qu'ils ignorent, dit Pascal... Le Dieu des Chrétiens est » un Dieu qui fait sentir à l'âme qu'il est son unique bien; » que tout son repos est en lui; qu'elle n'aura de joie qu'à » l'aimer, et qui lui fait en même temps abhorrer les obsta- » cles qui la retiennent et l'empêchent d'aimer Dieu de toutes » ses forces. L'amour-propre et la concupiscence qui l'ar- » rêtent lui sont insupportables[1]. » Mais vos *amis de table* savent du moins que le Christianisme est l'école du devoir, parce qu'il est la religion de la sainteté; que non content de vouer une haine implacable au vice, il ne cesse de combattre les auxiliaires du vice, de quelque nom spécieux qu'il plaise au monde de les revêtir, et comme ils n'ont pas le courage de la vertu, ils ont la lâcheté d'outrager Dieu et son Christ et son Église. Ils ne respectent même pas le type sublime de la sainteté accomplie et de la tendresse maternelle, l Bienheureuse Vierge Marie!... O mon frère, tant de cynisme, tant de perversité vous ont toujours inspiré du dégoût, de l'horreur même, je le sais bien. Pourquoi donc avez-vous refoulé au fond de votre âme la sainte indignation que vous ne pouviez d'abord contenir? Pourquoi ce silence, ce sourire peut-être? Ah! sachez-le, quand on s'est accoutumé à rougir de l'Évangile, c'est-à-dire de tout ce qu'il y a de saint, de glorieux, de divin dans le monde, on est bien près de ne plus rougir d'aucune souillure ni d'aucune dégradation; bientôt toute société devient bonne, toute lecture permise, toute remontrance odieuse..... Mais le Fils de Dieu reniera devant son Père ceux qui l'auront renié devant les hommes; et dès à présent n'avez-vous pas lieu d'appréhender les malheurs qui vinrent s'abattre sur l'enfant prodigue; *il dissipa sa substance en vivant dans l'ignominie : dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose?*

Remarquez, je vous prie, l'énergie de cette expression : *il dissipa sa substance* : tout ce qui fait l'homme et le chré-

[1] *Pensées*, édit. Faugère, t. II, p. 354.

tien, tout ce qui lui avait appartenu tant qu'il avait été l'ami du Seigneur : les biens temporels, cette partie de son patrimoine que nos vieilles traductions françaises appelaient *sa légitime;* le temps, le plus précieux des capitaux, puisqu'il est le seul qu'il soit impossible de jamais recouvrer ; les jours précieux de la jeunesse d'où dépend tout le reste de la vie : les biens de l'honneur, la considération dont il avait joui auprès des personnes respectables, l'estime publique, la sienne propre, celle même des misérables qui l'entouraient, puisqu'il ne s'en trouva pas un seul pour prendre pitié de sa détresse : les biens du corps, la vigueur, la santé que cette abominable passion détruit toujours quand elle ne condamne pas à mort ses victimes : les biens de l'âme, la force de l'esprit, la sensibilité du cœur et par-dessus tout, les biens de la grâce, les joies de la conscience, l'espérance immortelle, la Charité, peut-être la Foi. Ah! Chrétiens, que de malheurs renfermés dans ce seul mot : Dieu perdu!

Quelle douloureuse expérience que celle qui a appris à cet infortuné la différence du bien et du mal, du vice et de la vertu, du service de Dieu et du service du monde! Autrefois il répétait avec David : « Il fait bon s'attacher au Seigneur[1] ; aujourd'hui il s'est *attaché à un seul objet, adhæsit uni;* esclave de la volupté, il s'était promis l'indépendance, la gloire, le bonheur; il n'a rencontré que la servitude, l'infamie, le désespoir. O mon frère! n'est-ce pas vous que Dieu avait doué avec tant de prédilection? Que ne vous avait-il pas donné? Une famille honnête, un naturel heureux, de riches facultés, une éducation chrétienne, un cœur qui s'était ouvert de lui-même aux impressions de la piété, aux touches de la grâce, aux inspirations du Saint-Esprit, à l'amour du Seigneur Jésus et de la Sainte Vierge Marie. Je puis vous dire, sans vous blesser, ce que Dieu a fait pour vous ;

[1] Mihi adhærere Deo bonum est. Ps. 72.

vous pouvez mesurer la hauteur d'où vous êtes tombé[1] ; Jésus-Christ seul a pu sonder la profondeur de l'abîme dans lequel était descendu l'enfant prodigue : *après qu'il eut tout consumé, une grande famine survint dans ce pays, et il commença à connaître l'indigence, et son maître l'envoya à sa maison des champs pour garder les pourceaux. Là, il eût bien voulu se rassasier de ce qui faisait la pâture des pourceaux ; mais personne ne lui en donnait.*

Il est visible, mes frères, que le Fils de Dieu n'a rassemblé en un seul tableau toutes les abjections, toutes les horreurs, toutes les suites du péché, que pour imprimer dans toutes les âmes l'amour du souverain bien et la crainte du souverain mal, en laissant à chacun de nous le soin de s'approprier les traits sous lesquels il est forcé de se reconnaître. Mais ce qu'il a voulu surtout nous apprendre, c'est que la miséricorde divine est plus grande que la misère humaine, plus grande que la terre qui a été arrosée d'un Sang dont la valeur est infinie[2], plus grande que les Cieux et que tous les ouvrages de Dieu[3], plus grande que notre cœur, quelques mystères d'iniquité qu'il recèle dans ses plis les plus cachés, aussi grande que le Cœur de Celui qui en a fait l'essence du grand Mystère de la piété[4], qui l'a placée dans toute ses institutions, l'Église, le sacrifice, les sacrements, la prédication, et qui, non content de s'appeler le Dieu de la Miséricorde[5], nous a donné aussi la Mère de la Miséricorde[6].

Ecce mysterium vobis dico[7] ! Voilà le grand mystère que je vous prêche depuis si longtemps, mes frères ; celui des entrailles miséricordieuses du Seigneur[8], qui a été dévoilé dans la chair du Verbe, qui a été cru par les hommes[9] de-

[1] Memor esto itaque unde excideris, et age pœnitentiam, et prima opera fac. Apoc. 2. — [2] Ps. 118. — [3] Ps. 107. — [4] Ps. 129. — [5] Prov. 14. — [6] Mater misericordiæ. *Salve.* — [7] I Cor. 15. — [8] Per viscera misericordiæ Dei nostri in quibus visitavit nos Oriens exalto. Luc, 1. — [9] Manifeste magnum est pietatis sacramentum, quod manifestatum est in carne, justificatum est in Spiritu, apparuit Angelis, prædicatum est Gentibus, creditum est in mundo, assumptum est in gloria. 1 Tim. 3.

puis que d'autres hommes, les Apôtres, ont montré aux yeux éclairés du cœur toutes les fibres du Cœur de Dieu émues de nos maux et palpitantes de compassion pour nos souffrances, depuis qu'un saint Paul a pu s'écrier : « J'aime » immensément vos âmes dans les entrailles de Jésus-Christ » Notre-Seigneur[1]. » Considérez l'étymologie du terme attendrissant qui résume le *Christianisme*, *misericordia*, le mot de *misère* qui vous rappelle le crime d'Adam et d'Ève, et celui de *cœur* qui vous rappelle l'idée de la *Commisération;* ajoutez-y le Nom de Jésus et de Marie, qui vous retrace le miracle de la Rédemption produit par l'Incarnation et la Maternité divines, et vous aurez la plus vraie, la plus céleste expression de la *Miséricorde*, le *Cœur* sacré de Jésus-Christ et le saint *Cœur* de la Vierge Marie. Laissons Bossuet nous expliquer ce mystère du divin et éternel Amour, l'unique base de notre immortelle Espérance :

« Si vous voulez que nous raisonnions de cette conduite de la Miséricorde par des principes plus hauts, disons, mais disons en un mot, qu'autres sont les sentiments de Jésus selon sa nature divine et en qualité de Fils de Dieu, qu'autres sont les sentiments du même Jésus selon sa dispensation en la chair et en qualité de Sauveur des hommes : cette distinction de deux mots nous développera tout le mystère.

» Jésus-Christ, comme Fils de Dieu, étant la sainteté essentielle, quoiqu'il se plaise de voir à ses pieds un pécheur qui retourne à la bonne voie; il aime toutefois d'un amour plus fort l'innocence qui ne s'est jamais démentie : comme elle s'approche de plus près de sa Sainteté infinie et qu'elle l'imite plus parfaitement, il l'honore d'une familiarité plus étroite, et quelque grâce qu'aient à ses yeux les larmes d'un pénitent, elles ne peuvent jamais égaler les chastes agréments d'une sainteté toujours fidèle. Tels sont les sentiments de Jésus selon la nature divine; mais, mes frères, il

[1] Testis enim mihi est Deus, quomodo cupiam omnes vos in visceribus Jesu Christi. Phil. 1.

en a pris d'autres pour l'amour de nous quand il s'est fait notre Sauveur. Ce Dieu donne la préférence aux innocents ; mais, Chrétiens, réjouissons-nous, ce Sauveur miséricordieux est venu chercher les coupables : il ne vit que pour les pécheurs, parce que c'est pour les pécheurs qu'il est envoyé. Écoutez comme il nous explique le sujet de sa légation : *Non veni vocare justos* : « Je ne suis pas venu pour » chercher les justes[1], » parce que, quoiqu'ils soient les plus estimables et les plus dignes de mon amitié, ma commission ne s'étend pas là. Comme Sauveur, je dois chercher ceux qui sont perdus ; comme Médecin, ceux qui sont malades ; comme Rédempteur, ceux qui sont captifs : c'est pourquoi il n'aime que leur compagnie, parce qu'il n'est au monde que pour eux seuls. Les Anges qui ont toujours été justes peuvent s'approcher de lui comme Fils de Dieu ; ô innocence ! voilà ta prérogative. Mais en qualité de Sauveur, il donne la préférence aux hommes pécheurs. De la même manière qu'un médecin : comme homme, il se plaira davantage à converser avec les sains, et néanmoins, comme médecin, il aime mieux soulager les malades. Ainsi ce médecin charitable, certainement comme Fils de Dieu, il préfère les innocents ; mais, en qualité de Sauveur, il recherchera plutôt les criminels. Voilà tout le mystère éclairci par une doctrine sainte et évangélique[2].

» Qu'est-ce donc, Fidèles, que ce Dieu Jésus? Qu'est-ce autre chose qu'un Dieu nous cherchant, qu'un Dieu se familiarisant avec nous, un Dieu brûlant d'amour pour nous, un Dieu qui se donne à nous tout entier, et qui, se donnant à nous tout entier, pour toute récompense ne veut que nous[3] ; » un Dieu qui est descendu du Ciel sur la terre, attiré par nos misères et porté par la Miséricorde ; un Dieu, la Miséricorde incarnée, qui nous fait voir dans ses paroles les tableaux, et dans ses actions, les effets de la Miséricorde ; un Dieu

[1] Matt. 9. — [2] Bossuet, 1er sermon pour le jour de la Nativité de la Sainte Vierge. — [3] Id. 3e id.

Pasteur qui a cent brebis : il en perd une, il laisse les quatre-vingt dix-neuf autres, il court au désert, il ensanglante ses pieds parmi les ronces, la cherche, l'aperçoit, la ressaisit, la charge sur ses épaules, la ramène au bercail ! Si humble pour tout le reste, Jésus veut qu'on le félicite d'avoir rapporté la brebis fugitive ; et pendant de longs siècles, l'Église, docile à la voix de son Époux, nous représente le divin Berger et son glorieux fardeau dans toutes ses statues et dans toutes ses images. O mon Dieu ! soyez-moi propice, à moi, pauvre pécheur[1] ; cette inexprimable, cette divine joie, donnez-la-moi ce soir !

Ce n'est pas assez pour le Cœur du Dieu Sauveur ; il se compare à une femme, parce que la femme est plus sensible que l'homme aux douleurs des enfants d'Adam, qui sont sortis de son sein, qu'elle a nourris de son lait et qu'elle a réchauffés sur son cœur maternel. Jésus n'a d'autre trésor que les âmes qu'il a achetées au prix de tout son sang ; il n'y avait pas dix justes dans Sodome, sans quoi Sodome eût été sauvé ; il y en a précisément dix dans une pauvre paroisse. Jésus les conserve comme la femme qui ne possède que dix drachmes précieuses qu'elle a ecueillies avec grand soin, parce que c'est le revenu sur lequel elle a strictement compté pour pouvoir vivre. Hélas ! en voici une qui s'est égarée ; mon Sauveur ne peut se résigner à la perte d'une âme immortelle, *il allume sa lampe, il remue toute sa maison, il cherche avec ardeur jusqu'à ce qu'il la trouve. Et après l'avoir retrouvée, il rassemble tous ceux qui l'aiment et qui demeurent auprès de lui*, disant : Réjouissez-vous, car j'ai trouvé la drachme que *j'avais perdue*[2].

Ce n'est pas assez encore pour le Cœur aimant de Celui qui est la Miséricorde vivante. « Le Fils de Dieu a aimé les hommes comme un père, comme une mère ; il les a aimés comme un sauveur, comme un ami, comme un frère,

[1] Deus, propitius esto mihi peccatori. Luc, 18. — [2] Id. 15.

comme un époux. Son amour est fort comme l'amour d'un père, tendre comme l'amour d'une mère, bienfaisant comme l'amour d'un sauveur, cordial comme l'amour d'un frère, sincère comme l'amour d'un ami, ardent comme l'amour d'un époux[1]. « L'Hébreu n'avait pas le droit de prononcer le Nom incommunicable de Jéhovah ; il appelait Dieu son Maître. Jésus fait un devoir au Chrétien d'appeler son Père notre Père ; il permet au pécheur lui-même de donner encore ce doux nom au Dieu qu'il outrage. Dans notre parabole, un homme eût dit *le Prodigue ;* l'Église, qui ne sépare point la justice de la miséricorde, nomme celle-ci la première *l'Enfant prodigue* ; le Dieu Sauveur se contente de dire *le plus jeune fils*, ne lui donnant que le nom d'enfant, toujours si cher au cœur paternel, et cherchant à atténuer sa faute par l'excuse de l'âge, *adolescentior filius*, de même qu'à la Croix il plaide la cause de ceux qui le crucifient : « Père, pardonnez-leur ; ils ne savent ce qu'ils font[2] ! »

Mais le prodigue, image vivante du pécheur, ne sait plus appeler le Seigneur son père ; il méconnaît la prière touchante que Jésus adresse pour lui au Dieu trois fois Saint ; il entre *par hasard*, dit-il, dans une Église ; le tonnerre de l'Évangile roule sur sa tête coupable ; c'est l'Ecclésiastique qui l'interpelle : « Ne diffère pas de te convertir » au Seigneur ton Dieu ; ne remets pas de jour en jour » l'œuvre de ta conversion. Ne vois-tu donc pas la colère » qui viendra fondre sur toi par une mort subite et t'exter- » miner au jour de la vengeance[3] ? » C'est saint Charles Borromée qui lui crie : « Seras-tu donc toujours insensible aux » oracles des Prophètes, insensible aux ordres de Jésus- » Christ, insensible aux leçons des Apôtres, insensible aux » exemples des Saints, insensible aux accents de la Religion,

[1] Bossuet, *sermon pour une profession*, t. XVII. — [2] Jesus autem dicebat : Pater, dimitte illis ! non enim sciunt quid faciunt. Luc, 23. — [3] Non tardes converti ad Dominum Deum tuum et ne differas de die in diem ; subito enim veniet ira illius et in tempore vindictæ disperdet te. Eccli. 5.

» insensible à l'affliction de l'Église dont tu précipites la » ruine, insensible aux menaces du Juge redoutable, insen- » sible aux récompenses célestes, insensible aux affreux » supplices de l'Enfer et à ses peines éternelles [1]? » C'est saint Augustin qui lui dit : « Ton dernier jour t'est caché » pour que tu sois tous les jours sur tes gardes [2]. » C'est Jérémie qui l'interroge : « Si tu n'as pas été englouti dans » l'abîme, à qui le dois-tu, sinon à la Miséricorde [3]? » C'est le grand Apôtre qui l'adjure : « Ignores-tu que la clémence » divine te sollicite à faire pénitence [4]? Crois-tu que tu » pourras toujours t'amasser des trésors de colère [5], que tu » pourras toujours te moquer de Dieu [6]? » C'est ce grand Dieu qui a dit à ses pareils : « Moi, je rirai à mon tour de votre » ruine, je branlerai la tête à l'heure de votre mort, quand » la terreur viendra soudain, quand la ruine tombera sur » vous comme la tempête, quand se précipiteront la détresse » et l'angoisse. Alors ils m'invoqueront, et je ne les écouterai » pas; ils s'empresseront de me chercher, et ils ne me trou- » veront pas, parce qu'ils ont haï la science et qu'ils n'ont » pas embrassé la crainte du Seigneur, parce qu'ils n'ont » pas cédé à mes conseils et qu'ils ont dédaigné mes me- » naces : ils se nourriront des fruits de leurs voies, ils se- » ront rassasiés de leur sagesse. La langueur de l'ignorant » le tuera, la paix de l'insensé le dévorera [7]. » — « Il est bien » temps de vous réveiller de votre sommeil [8]. » — Oh! pour Dieu, pour Jésus-Christ, pour Marie, pour tout ce qui vous aime, ayez pitié de votre âme, faites votre paix avec le ciel,

[1] Nihil vos Prophetarum voces, nihil Evangelii leges, nihil Apostolorum exempla, nihil pietas, nihil Religio, nihil Ecclesiæ labentis status, nihil hic formidolosus judicii dies, nihil præmia, nihil supplicia æternique cruciatus movebunt? Sermon de saint Charles au second Concile de Milan. — [2] Latet ultimus dies ut observantur omnes dies. S. Aug., sermon 39, n° 1. — [3] Misericordiæ Domini quia non sumus consumpti. *Lamentations*, 3. — [4] An ignoras quoniam benignitas Dei ad pœnitentiam te adducit? Rom. 2. — [5] Thesaurizas tibi iram in die iræ. Id. ib. — [6] Nolite errare, Deus non irridetur. Galat. 6. — [7] Proverbes, 1. — [8] Hora est jam nos de somno surgere. Rom. 13.

réconciliez-vous avec votre Dieu[1]! C'est Notre-Seigneur lui-même qui s'écrie : « Que celui-là entende qui a des » oreilles pour entendre[2]. Soyez prêts, puisque vous ne » savez ni le jour ni l'heure[3]. Veillez donc de peur que votre » cœur ne s'appesantisse dans les festins, l'ivresse et les » soins de cette vie, et que ce jour ne vous enveloppe » comme un filet[4]. » Le pécheur regarde, mais il a des yeux pour ne pas voir[5], il écoute ; mais il est aussi sourd que l'aspic qui se détourne de la voix dont le charme pourrait l'adoucir[6]. Mes frères, Dieu finit par se retirer de lui, « il lui verse, dit le Prophète Isaïe, un breuvage d'assou- » pissement qui achève de l'enivrer jusqu'à le priver de tout » sentiment ; » c'est la Coupe de la colère de Dieu qu'il boit en même temps que celle de ses passions criminelles jusqu'à perdre enfin tout souvenir de son Père et toute conscience de son malheur[7]. Le prodigue « a contenté ses mauvais » désirs, il a bu un long oubli de Dieu; un sommeil mortel » le gagne; ses lumières s'éteignent, ses sens s'affaiblis- » sent[8]. »| Juste Ciel! sera-t-il de ceux dont il est écrit : Ils ne se réveilleront que pour sentir l'éternelle horreur[9]? « Ils diront aux montagnes et aux rochers ; Tombez sur » nous, et cachez-nous de devant la face de Celui qui est » assis sur le trône, et de la Colère de l'Agneau. Ah! qui » pourra soutenir leur courroux[10]? »

Seigneur! où sont vos antiques miséricordes[11]? où est la dernière ressource du pécheur?

Dans le cœur de l'enfant prodigue lui-même. Il est vrai, il ne vous paraît plus ni voir, ni entendre, ni respirer; son pouls ne bat plus; c'est le froid de la mort, dites-vous :

[1] Miserere animæ tuæ placens Deo. Eccli. 30. — Obsecramus pro Christo, reconciliamini Deo. II Cor. 5. — [2] Matt. 13. — [3] Id. 25. — [4] Luc, 21. — [5] Ps. 113. — [6] Ps. 57. — [7] Bibisti de manu Domini Calicem iræ ejus. Is. 51. — Usque ad fundum Calicis saporis bibisti. Id. 19. — [8] Bossuet, 1er sermon pour le premier dimanche de l'Avent. — [9] Evigilabunt, alii in vitam æternam, et alii in opprobrium ut videant semper. Dan. 2. — [10] Apoc. 6. — [11] Ubi misericordiæ tuæ antiquæ? Ps. 88.

non, mes frères, c'est la léthargie; il y a encore sous cette cendre, sous ces débris, comme autrefois dans la fange qui recouvrait le feu sacré, une étincelle de vie. Je le sais, il faut un miracle de la miséricorde pour l'en faire jaillir; mais croyez-vous que le Dieu qui garda la flamme merveilleuse pendant les longues années de la Captivité, ne puisse pas ranimer celle de son Saint-Esprit dans les ruines d'un sanctuaire bien plus précieux devant lui que le Temple antique? Croyez-vous qu'il ne puisse exaucer encore cette admirable, cette prophétique prière :

« Que vos yeux soient constamment ouverts sur cette » maison, de laquelle vous avez dit : C'est là que sera mon » nom... afin que vous écoutiez du haut des Cieux, votre » demeure sublime, toutes les prières que votre peuple » vous offrira dans ce même lieu et que vous lui fassiez mi- » séricorde... Pardonnez-lui ses péchés, et montrez-lui la » voie droite... Quand un homme, quel qu'il soit, vous of- » frira ses vœux, et que reconnaissant la plaie de son » cœur, il étendra ses mains vers vous dans cette maison... » vous lui redeviendrez propice, et vous lui ferez miséri- » corde, selon que vous verrez la disposition de son cœur, » rendant à chacun selon ses œuvres et ses désirs, parce » qu'il n'y a que vous seul qui connaissiez le cœur des en- » fants des hommes... Lorsqu'un étranger viendra prier en » ce lieu, vous ferez tout ce que l'étranger vous aura de- » mandé, afin que tous les peuples de la terre apprennent » à craindre votre nom... et qu'ils éprouvent eux-mêmes que » votre nom a été invoqué sur cette maison que j'ai bâtie. » Lorsque votre peuple sortira pour combattre ses ennemis, » et que dans la voie où vous aurez envoyé ses guerriers, ils » vous adresseront leurs prières en regardant la ville que » vous avez choisie, et cette maison que j'ai bâtie à la gloire » de votre nom, vous exaucerez du Ciel leurs supplications et » leurs prières, et vous leur rendrez justice. Que si votre » peuple pèche contre vous, parce qu'il n'y a point d'homme

» qui ne pèche, et qu'étant irrité contre eux, vous livriez ses » enfants entre les mains de l'ennemi, et qu'ils soient em- » menés captifs, de près ou de loin, s'ils font pénitence en » leur cœur dans le lieu de leur captivité, et que se conver- » tissant à vous, ils implorent votre miséricorde, disant : » nous avons péché, nous avons commis l'iniquité, nous » avons agi en impies; et s'ils reviennent à vous de tout leur » cœur et de toute leur âme... vous prendrez en main leur » défense, et vous serez propice à votre peuple qui a péché » contre vous [1]. »

Oh! les magnifiques promesses, Chrétiens, et comme elles doivent réveiller votre ardeur pour demander au Seigneur qu'il continue de les réaliser « dans cette maison » en pardonnant les péchés de son peuple, en bénissant le succès de nos armes, et ce soir même en touchant le cœur du pauvre enfant prodigue qui est peut-être là à vos côtés parce qu'une inspiration secrète vous a dit : « Conduisez-le à sa mère, *duc eum ad matrem suam* [2]! »

Saint Augustin dit qu'au milieu de ses désordres, il n'avait pas du moins négligé les devoirs de la piété filiale. Monique mourante lui rendit ce témoignage : « Vous n'avez » jamais, mon fils, dit un seul mot qui pût affliger le cœur » de votre mère : « Ce pauvre enfant n'a jamais oublié non plus de tenir la promesse qu'il avait faite à Marie ; un *Ave Maria*, un *Souvenez-vous*, un *Salve Regina*, un Scapulaire, une Médaille, voilà le lien qui l'attachait encore à la Religion de ses pères. Certes, ce n'est pas là ce qui l'eût sauvé, si la mort l'eût surpris dans l'affreux sommeil du péché; mais c'est là ce qui a empêché Dieu de le frapper dans sa justice ; c'est là ce qui dispose Dieu à l'accueillir dans sa miséricorde. O mon frère! Dieu s'est fatigué à vous chercher [3], il s'est assis; il attendait la Samaritaine au bord du puits de Jacob, il vous attend à la source de la grâce, à l'autel du Saint Cœur

[1] III Rois, 8. — [2] IV Rois, 4. — [3] Quærens me sedisti lassus.

de sa Mère. Ne demandez plus où sont ses anciennes miséricordes : vous, vous-même, vous êtes un monument vivant de miséricorde.

Où sont-elles, ô mon Dieu? Dans le Cœur adorable de votre Fils bien-aimé. Il n'y avait que le Cœur d'un Dieu qui fût capable de nous donner le mot de cette énigme : « Le » Seigneur aura pour vous plus de compassion que n'en aurait une mère : *miserebitur tui magis quam mater*[1] ; » car quelle est la mère qui ait porté la sollicitude jusqu'à prévoir la situation d'un fils qui se fermerait par sa faute la maison paternelle; la tendresse jusqu'à lui remettre en main une clef qui lui en rouvrirait la porte ; l'abandon jusqu'à lui dire : Je vais faire pour vous ce que l'excès de l'amour fit faire à Samson lorsqu'il consentit à livrer à la perfide Dalila le secret de sa force; je vous livre celui de ma justice; quand vous le voudrez, elle se laissera désarmer par la miséricorde? Le mur de de séparation que vos péchés auront élevé entre nous deux tombera comme autrefois les murailles de Jéricho à la voix toute-puissante de la prière. Cherchez, et vous trouverez votre mère; frappez, et elle viendra vous ouvrir; demandez, et ce que je devrais vous refuser vous sera accordé à la requête de ma Mère[2]. Mon Dieu ! vous nous avez fait des legs plus magnifiques, vous ne nous en avez pas fait de plus touchant. A la Croix, l'amour vous tue; à l'Autel, l'amour vous fait revivre; mais quand nous avons perdu le titre de notre Rédemption et le droit d'approcher de votre Eucharistie, nous n'avons qu'à nous souvenir du dernier gage de votre tendresse, du don que vous nous avez fait de votre Mère, et nous sommes certains de tout retrouver. O délicate attention, ô industrieuse charité de mon Dieu ! ô douce confiance, ô refuge béni ! la Mère de Dieu est notre mère : justes, avec quelle assurance ne devez-vous pas espérer la grâce de votre persévérance, puisqu'elle dépend

[1] Eccli. 4. — [2] Matt. 7.

de la volonté du plus dévoué des frères et de la plus tendre des mères[1] ! Pécheurs, avec quelle confiance ne devez-vous pas solliciter la grâce de votre conversion, puisque, s'il vous est impossible de vous sauver en vous détournant de Marie, il vous est impossible de vous perdre en recourant à sa protection[2] ! Heureuse Marie ! vous êtes la Mère du coupable ; vous êtes la Mère de son Juge ; vous ne pouvez souffrir de division entre vos enfants[3]. Mon cœur gémira ; votre Cœur intercédera ; le Cœur de Dieu vous exaucera ; notre Mère nous réconciliera !

« Maintenant donc, dit le Seigneur, convertissez-vous à » moi de tout votre cœur... déchirez vos cœurs et non vos » vêtements et retournez à votre Dieu parce qu'il est bon et » clément, patient, PRODIGUE DE MISÉRICORDES, ému de » nos misères. Qui sait s'il ne reviendra pas à vous, s'il ne » vous pardonnera pas, S'IL NE LAISSERA PAS APRÈS LUI » LA BÉNÉDICTION ?... Convoquez l'assemblée solennelle, » réunissez le peuple, purifiez-le, amenez les vieillards, » les enfants, ceux même qui sont encore sur le sein de » leur mère, et que le mari accompagne son épouse. Que » les prêtres et les ministres du Seigneur pleurent entre le » vestibule et l'autel, et qu'ils s'écrient : Pardon, Seigneur, » pardon pour votre peuple, et ne permettez pas que votre » héritage soit voué à la dérision et à l'insulte des nations ; » souffrirez-vous qu'on dise parmi les peuples : Où est leur » Dieu ? Le Seigneur a été touché d'amour pour sa terre ; il a » pardonné à son peuple ; il lui a dit : Me voici, je vous en-

[1] O beata fiducia, o tutum refugium ! Mater Dei est mater mea, et qua certitudine debemus sperare, quoniam salus nostra de boni Fratris et piæ Matris pendet imperio ? S. Anselme. — Dic anima mea cum magna fiducia : Exultabo et lætabor in te, quia quidquid de me judicaturus es, pendet ex sententia Fratris mei et Matris meæ. S. Bonaventure. — [2] Sicut, o Beata, omnis a te aversus, necesse est ut pereat, ita omnis in te conversus impossibile est ut pereat. S. Bernard. — [3] O felix Maria ! Tu mater Rei, tu mater Judicis ! Cum sis Mater utriusque, discordias inter filios tuos nequis sustinere. Id.

» verrai du blé, du vin, de l'huile, et vous serez rassasiés, » et je ne vous livrerai plus aux insultes des nations. J'é- » loignerai de vous l'ennemi qui vient de l'Aquilon, je le » pousserai dans un pays désolé; je ferai périr ses premières » armées vers la mer d'Orient, et les dernières vers la mer » la plus reculée; l'air sera infecté des cadavres de ses sol- » dats, parce que votre ennemi s'est élevé avec insolence. » Terre, cesse de craindre, tressaille de joie, pousse des cris » d'allégresse. DIEU VA SE RÉVÉLER. ENFANTS DE SION, » faites éclater de saint transports... Quiconque invoquera le » Nom du Seigneur sera sauvé; car le salut se trouvera sur la » MONTAGNE DE SION, pour Jérusalem et pour les restes du » peuple que le Seigneur a appelés [1]. »

Je vous cite à dessein, mes frères, dans la même instruction, la prière de Salomon et la prophétie de Joël. Il faudrait un autre *Mois de Marie* pour vous montrer dans ces textes sacrés toutes les fins que s'est proposées l'Église quand elle a adopté votre Archiconfrérie : la cessation de la peste et de la famine, l'heureuse issue de la guerre sainte, le retour complet de la France à Dieu, la conversion de l'Angleterre, notre chère alliée, la conversion des pauvres pécheurs. Il faudrait des journées entières pour vous raconter les grâces qu'elle a obtenues par ses prières, pour faire passer sous vos yeux les témoignages des trois pouvoirs par lesquels un Catholique est en communion avec Dieu, le Curé dans la paroisse, le Pontife dans le diocèse, le Pape dans le monde. Vous avez entre les mains *le Manuel*, les *approbations* de Monseigneur l'Archevêque de Paris et de ses deux vénérables prédécesseurs, les brefs des souverains Pontifes; vous avez sous les yeux l'*ex-voto* de Pie IX, aussi riche par sa matière que s'il eût été offert par le plus puissant des Empereurs, mais inappréciable par la haute signification qui s'y rattache. Quand le Saint-Père a placé ces deux Couronnes sous la

[1] Joël, 2.

garde de vos serments, il a voulu vous dire que son cœur habiterait toujours « dans cette maison de Marie » au milieu de cette multitude d'âmes ferventes qui ont déposé aux pieds de la Sainte Vierge tous ces *Cœurs* d'or et d'argent suspendus à l'Autel de notre Mère, et de ces innombrables cœurs de Fidèles, pécheurs autrefois, convertis aujourd'hui, qui faisaient dire à l'illustre Cardinal dont Rodez et Cambrai pleurent la mort prématurée :

NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES REMPLIT L'UNIVERS CATHOLIQUE DU BRUIT DES TRIOMPHES QU'ELLE REMPORTE CHAQUE JOUR SUR LES CŒURS LES PLUS OBSTINÉS ET LES ESPRITS LES PLUS REBELLES[1].

Si nous étions encore tentés de demander au Seigneur où sont ses anciennes miséricordes, il nous répondrait :

Dans le Saint et Immaculé Cœur de ma Mère ! C'est dans ce Sanctuaire qu'il m'a plu de les renouveler. Ici j'offre une planche solide au malheureux qui a fait naufrage, j'ouvre un port de salut à la société brisée par les tempêtes, j'élève un phare qui dissipe les obscurités de la nuit du péché; j'allume un foyer de piété qui rayonne jusqu'aux extrémités de la terre, je dis encore à mes disciples, à ceux qui ont cessé de l'être, aux pécheurs, aux infidèles, à tous indistinctement : « Toutes choses m'ont été données par mon Père; » et nul ne connaît le Fils, si ce n'est le Père; et nul ne » connaît le Père, si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils aura » voulu le révéler. Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués, » qui êtes accablés, et je vous soulagerai[2]. Prenez mon » joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et » humble de Cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes; » car mon joug est doux et mon fardeau léger[3]. »

La justice et la miséricorde, forcées de se séparer après

[1] *Mandements et Instructions pastorales* de Pierre Giraud, Cardinal-Archevêque de Cambrai, t. IV, p. 69. — [2] L'expression du Sauveur est plus énergique : « *Je vous referai.* » Il n'y a en effet que le péché qui puisse *défaire* l'homme, et que la Grâce qui puisse le *refaire*. — [3] Matt. 11.

que le péché eut chassé l'homme de l'Éden, ne devaient plus se rencontrer que sur le Calvaire. Quand elles se furent donné le baiser de paix[1] aux pieds de Jésus Crucifié, elles se réunirent, pour ne jamais en sortir, dans le Cœur de l'Homme-Dieu où nous avons vu la miséricorde occuper la première place[2]. Elles habitent aussi le Cœur de Marie, mais d'une manière bien différente. Jésus-Christ s'appelle le Juste; il s'appelle aussi le Juge souverain des vivants et des morts. Marie participe à la justice de Jésus-Christ, sans que cette vertu devienne pour elle la source d'un ministère redoutable. Étrangère aux saintes colères du Seigneur, elle paraît partout dans les Écritures, excepté lorsqu'il est question de l'impénitence finale, du jugement qui la suit et de cette seconde mort dont le nom seul est aussi effroyable que celui de la seconde vie est délicieux, — la vie éternelle, la mort éternelle.— Il n'y a en Marie, nous dit saint Bernard, rien d'austère, rien de terrible; il n'y a en elle que douceur et que bonté[3]. « Vierge toute sainte et toute innocente, » plus pure que le rayon du soleil, elle est l'avocate de tous » les pécheurs, leur second refuge et leur principale espé- » rance après Jésus-Christ[4]. » Sans doute, et nous le verrons demain, en sa qualité de Mère de Dieu, elle aime le Juste comme une mère aime son fils unique[5], du premier, du meilleur amour; mais en sa qualité de mère des hommes, « tout innocente qu'elle est, elle doit aux pécheurs la plus » grande partie de sa gloire, puisqu'elle n'eût pas été la » Mère de Dieu, si le désir de délivrer le pécheur n'avait » pas invité sa miséricorde à se revêtir d'une chair mor- » telle[6]. » C'est pourquoi, nous dit toujours Bossuet, qui avait tiré cette belle doctrine de saint Anselme de Cantor-

[1] Ps. 84. — [2] Superexaltat autem misericordia judicium. Jacq. 2. — [3] In Maria nihil est austerum, nihil terribile; tota suavis est. S. Bernard, sermon *sur l'Ange envoyé de Dieu*. — [4] Bossuet, 1er sermon pour l'Assomption. — [5] Sicut mater unicum amat Filium, ita te diligebam. II Rois, 1. — [6] Bossuet, 2e sermon pour la Nativité.

béry[1], « sa compassion est une prière pour tous ceux qui » souffrent, son cœur s'immisce dans tous ceux qui gémis- » sent pour leur aider à crier miséricorde, elle entre dans les » plaies de tous les blessés pour leur aider à crier soulage- » ment, dans tous les cœurs charitables pour les prier de » courir au soulagement, à la consolation des nécessiteux » et des affligés[2]. » Elle aime comme une mère sait aimer, celui qui est l'objet du mépris universel, elle l'empêche de tomber dans le désespoir; le père du mensonge lui suggère le mot de Caïn : « Trop grande est mon iniquité pour que je » puisse mériter le pardon[3]; » elle lui inspire la réponse qui met en fuite le tentateur : « S'il en est ainsi, que veut donc » dire ce que j'ai entendu prêcher tant de fois : *A tout péché* » *miséricorde?* » La Mère de miséricorde ranime sa confiance, « et elle ne le quittera pas qu'elle ne l'ait rendu au Père de » toutes les miséricordes[4]. » Que vous dirai-je? écrit saint Grégoire VII, à Mathilde, fille de Béatrix, duchesse de Toscane. Cessez enfin de vouloir le péché; allez vous prosterner aux pieds de Marie; versez dans son sein les larmes d'un cœur contrit et humilié et je vous en donne l'assurance la plus formelle, elle volera à votre secours avec plus d'empressement, et elle mettra plus d'ardeur à vous prodiguer sa tendresse que ne saurait le faire la mère à laquelle vous devez le jour[5]. Ce grand Pape pouvait-il mieux constater la doctrine de l'Église Catholique : *indubitanter pronuntio*, dit-il : Aussi, après une déclaration si solennelle, je ne veux plus vous citer que les paroles mêmes de la Mère de Dieu,

[1] Scio illam magis propter peccatores quam propter justos factam esse Dei Matrem. S. Anselme, *De l'excellence de la Bienheureuse Vierge.* — [2] Bossuet, 2e sermon pour l'Assomption. — [3] Gen. 4. — [4] O Maria! peccatorem toti mundo despectum materno affectu complecteris, foves, non deseris, quousque tremendo Judici miserum reconcilies. S. Bonaventure, *Miroir.* — [5] Pone itaque finem in voluntate peccandi, et prostrata coram illa ex corde contrito et humili, lacrymas effunde. Invenies illam, indubitanter pronuntio, promptiorem carnali matre ac mitiorem in tui dilectione. Lettres du Pape saint Grégoire VII.

telles que nous les lisons dans les révélations de sainte Brigitte : « Quelque abandonné, quelque criminel que soit le » pécheur, je suis toujours disposée à le recevoir s'il recourt » à moi de bon cœur et avec un sincère désir de changer de » vie, parce que je ne regarde pas tant l'énormité de ses » péchés que sa véritable résolution de les quitter. Bien que » son état me déplaise infiniment, je suis cependant prête à » le recevoir entre mes bras, pour appliquer le remède à ses » blessures et pour lui rendre la santé; car je m'appelle et » je suis réellement la Mère de miséricorde[1]. »

Je crois avoir établi en principe, Chrétiens, que si « le » Père a donné tout jugement à son Fils[2], » le Fils a donné toute miséricorde à sa Mère. Sans l'Incarnation, le fatal divorce de la justice et de la miséricorde eût toujours subsisté. Dieu, essentiellement bon par lui-même, n'eût paru aux yeux des hommes que comme un juge inflexible. Jésus-Christ a consenti à expier le péché, mais non à l'encourager; de là cet admirable tempérament de la justice et de la miséricorde, qui est si bien le trait distinctif du Christianisme que ce magnifique sujet conserve toujours son actualité dans tous nos mystères et dans toutes les fêtes qui nous les retracent, et qui ne nous parlent que de la justice et de la miséricorde. Vous ne vous étonnez pas de voir l'Église vous expliquer l'alliance de ces deux grands attributs de Dieu, dans sa liturgie et dans ses chaires, en Avent aussi bien qu'en Carême, un jour de Noël comme un jour de Vendredi Saint, dans tous les articles du Symbole comme dans tous les préceptes de la Loi évangélique. Avec le premier Adam, nous voyons paraître la justice ; avec le second Adam, nous voyons éclater la justice et la miséricorde. Partout Marie, l'Ève réparatrice, accompagne le Rédempteur; les coups de la justice s'appesantissent sur sa tête innocente. Pour ne point abuser le pécheur par une fausse confiance,

[1] Sainte Brigitte, *Rév.* — [2] Jean, 5.

nous ne lui cachons pas que, s'il refuse de recourir à la médiation de la Vierge sans tache et d'embrasser les œuvres d'une conversion sincère, c'est en vain que Dieu lui aura donné une Mère de Miséricorde. Mais je ne me lasserai jamais de le redire : Marie n'a connu que pour elle les justices du Seigneur; pour nous, elle ne connaît, elle n'exerce que ses miséricordes; son Cœur maternel nous donne l'entière révélation du Cœur de Jésus notre Frère, du Cœur de Dieu notre Père. « Nous croyons, dit saint Ber» nard, qu'elle est le Temple de la Miséricorde, auquel on » voit accourir tous ceux qui ont besoin de guérison, et » qu'elle ouvre le sanctuaire de la Miséricorde divine à qui » elle veut, quand elle veut et comme elle veut, de telle sorte » que les plus grands pécheurs eux-mêmes ne peuvent périr » si la Sainte des Saints leur accorde sa protection et ses » suffrages[1]. » Voilà, mes frères, une vérité qu'il était essentiel de vous présenter dans toute son étendue, parce que je ne crains pas de dire que son importance la place parmi les premiers Principes de la Religion.

Si maintenant nous voulons en voir l'application et en tirer les conséquences, il faut revenir à la parabole de l'Évangile. Marie est l'instrument caché ou connu de toutes les conversions. « Nul, nous dit un saint patriarche de Con» stantinople, nul n'est sauvé que par elle, nul n'est délivré » du mal que par elle, nul n'arrive à la Grâce que par elle[2]. » Mais quelle est l'occasion la plus ordinaire des conversions, quelle est la voie par laquelle on revient habituellement à Dieu? Est-ce la route spacieuse de la prospérité? Non, mes frères, c'est l'étroit sentier du malheur qui se trouve être celui par lequel nous rentrons dans la route étroite aussi

[1] Ipsa est misericordiæ Templum. Divinæ pietatis abyssum cui vult et quomodo vult et quando vult creditur aperire, ut nemo tam enormis peccator pereat cui Sancta Sanctorum patrocinii suffragia præstat. S. Bernard, sur le *Salve Regina*. — [2] Nemo qui salvus fiat nisi per te, nemo qui liberetur a malis nisi per te, nemo est cujus misereatur gratia nisi per te. S. Ger., *ser. sur la B. V.*

qui mène à la vie ; c'est le chemin de la Croix qui nous conduit au Dieu de la gloire. Le tumulte des passions étouffe la voix du Seigneur dans ces jours bruyants que nous appelons si faussement des jours de bonheur ; c'est dans le calme de la retraite, quand Dieu l'a *visité* par l'infortune, qu'il visite le Prodigue par la grâce, en lui faisant entendre pour la première fois les cris de sa conscience, qui n'est rien autre chose que la voix intérieure de Dieu. Vous ne le croyez pas peut-être ; il n'y a rien de plus vrai, cependant, le remords, comme le malheur, est moins un châtiment qu'un bienfait : c'est la miséricorde qui s'est déguisée sous les traits de la justice. Le coupable *rentre en lui-même, il se dit : Combien y a-t-il de mercenaires dans la Maison de mon Père qui ont du pain en abondance, tandis que je meurs de faim !* Il ouvre enfin les yeux, il revoit la félicité qu'il a perdue en même temps que l'innocence, il mesure du regard la carrière qu'il a parcourue au milieu de ses longs égarements et l'horreur du précipice dans lequel il est descendu. Courage, mon cher frère, courage ! C'est le moment du Seigneur ; c'est le moment de Marie. Vous n'avez plus la force de jeter un cri qui irait au Cœur de votre Père ; ah ! du moins poussez un soupir qui ira au Cœur de votre Mère ! Quelle est la mère dont les entrailles ne tressailliraient pas si on lui disait : Celui que vous avez cru mort, que vous avez tant pleuré, votre enfant vit encore ? Vous savez ce que nous dit l'Écriture de l'impression que ces mêmes paroles produisirent dans l'âme d'un père : « Ce que Jacob entendant, il s'éveilla comme » d'un profond sommeil, et toutefois il ne pouvait y croire. » Après qu'on lui eut rapporté tout ce qui s'était passé, son » esprit se ranima et il dit : Si Joseph mon fils vit, il me » suffit ; j'irai et je le verrai avant que je meure [1]. » O Mère ! votre Cœur bondit de joie. Hélas ! ce n'est pas un Joseph innocent et heureux que nous vous rendons : c'est un

[1] Gen. 45.

infortuné qui, « après être descendu de Jérusalem en Jé» richo, est tombé entre les mains des voleurs qui l'ont dé» pouillé, couvert de plaies, et s'en sont allés en le laissant » à demi mort[1]. » Suffoquée par la douleur comme elle l'avait été par la joie, l'entendez-vous s'écrier : Où est mon enfant, où est-il? Elle écoute votre réponse avec l'avidité d'un saint prêtre auquel on fait entrevoir la possibilité de sauver une âme qui commence à « rentrer en elle-même, » elle vole auprès de son enfant, « elle bande ses plaies et y ré» pand de l'huile et du vin ; » il ne peut se soutenir, « elle » le place sur un cheval et le conduit à l'hôtellerie, où elle » s'établit elle-même pour panser ses plaies[2]. » Pécheur, appelle Marie, et elle s'élancera au-devant de toi comme le ferait une mère; *obviabit tibi, quasi Mater*[3]. » Dieu ne veut pas ta mort, mais ta conversion[4]. Il te commande de revenir à lui ; tu te troubles, tu ne sais que répondre; mais résisteras-tu aux larmes de ta Mère? Elle est là, seule avec toi ; elle te montre son Cœur, dans lequel tu enfonces le glaive par tes interminables délais ; déchireras-tu toujours le Cœur de ta Mère? Elle te présente son Fils percé de plaies, qui tient encore ses bras en croix[5] pour te recevoir et te presser sur son Cœur ; crucifieras-tu toujours ton Sauveur, ton Dieu, le Fils de ta Mère?....

Mon Dieu, je vous remercie! ô Vierge! je vous remercie. Mon bon frère, soyez béni; vous avez dit : *Je me lèverai et j'irai vers mon Père, et je lui dirai : Mon Père, j'ai péché contre le Ciel et contre vous. Je ne suis plus digne d'être appelé votre enfant; faites de moi comme de l'un de vos mercenaires. Et se levant, il vint vers son Père.* La marche du pécheur est encore mal assurée, Marie le soutient; il tombe,

[1] Luc, 10. — [2] Id. ib. — [3] Eccli. 15. — [4] Vivo ego, dicit Dominus Deus; nolo mortem impii, sed ut convertatur impius a via sua, et vivat. Convertimini, convertimini a viis vestris pessimis, et quare moriemini domus Israël? Ézéch. 33. — [5] Expandi manus meas tota die ad populum incredulum qui graditur in via non bona post cogitationes suas. Is. 65.

Marie le relève; il veut retourner en arrière, Marie l'en empêche; il pleure, Marie le console; il aperçoit de loin la terre natale, Marie le quitte un instant; mais si elle lui laisse goûter l'amertume salutaire de la Pénitence, c'est qu'elle va préparer la joie de son retour auprès du Père des grandes miséricordes.

Rappelez-vous, Chrétiens, le trait fameux de Coriolan. Après avoir été conduit par la victoire au Capitole, il eût été précipité du haut de la Roche Tarpéienne (qui touche au Capitole!) s'il eût reparu dans Rome, d'où l'avait banni l'injustice de ses concitoyens. Il s'apprête à faire repentir son ingrate patrie de la mortelle blessure qu'il porte jour et nuit dans son cœur; il est déjà dans le Latium à la tête d'une armée formidable. Le Sénat lui envoie une députation de personnages consulaires, il est inexorable; des Pontifes revêtus de leurs insignes, il demeure inflexible; des Dames romaines conduites par Volumnie sa femme et par Véturie sa mère; il résiste à leurs instances: mais il voit couler les larmes maternelles, il cède, il pardonne, et les Romains élèvent un Temple à *la Fortune féminine*, à quatre milles de Rome, dans le lieu même où Volumnie et Véturie avaient triomphé: faible image des prières de l'Église, l'Épouse, et de Marie, la Mère de Jésus-Christ; car le général s'éloigna de son pays, et le Sauveur ira au-devant de l'Enfant prodigue.

Dans ce moment même, mes frères, « je ne sais si les » cris et les larmes de Marie n'intercèdent pas déjà pour » notre misère; mais je sais qu'il n'est pas possible de » choisir une meilleure avocate. Priez-la donc, avec saint » Bernard, qu'elle parle pour nous au Cœur de son Fils [1]. » Oui certainement, ô Marie! continue Bossuet, c'est à vous » qu'il appartient de parler au Cœur; vous y avez un fidèle

[1] Quis tam idoneus ut loquatur ad Cor Domini Nostri Jesu Christi, ut tu, felix Maria! *Panégyrique de la Bienheureuse Vierge*, attribué à saint Bernard, n° 7, t. II, col. 690.

» correspondant, je veux dire l'amour filial qui s'avance » pour recevoir l'amour maternel, et qui préviendra ses dé- » sirs. Devez-vous craindre d'être refusée quand vous par- » lez au Sauveur? Son amour intercède pour nous en notre » faveur; la nature même le sollicite pour nous. On se rend » facilement aux prières lorsqu'on est déjà vaincu par son » affection [1]. C'est pour cette raison, Chrétiens, que Marie » parle toujours avec efficace, parce qu'elle parle à un Cœur » déjà tout gagné, parce qu'elle parle à un Cœur de Fils. » Qu'elle parle donc fortement, qu'elle parle pour nous au » Cœur de Jésus [2].

Seigneur! vous avez dit de la femme adultère : « Que ce- » lui de vous qui est innocent lui jette la première pierre; » vous lui avez dit à elle-même : « Femme, où sont ceux qui » vous accusaient? Aucun ne vous a-t-il condamnée? » Et sur sa réponse : « Aucun, Seigneur, » vous avez ajouté : « Ni moi non plus, je ne vous condamnerai pas. Allez, et » ne péchez plus [3]. » Vous avez dit de la Madeleine : « Beau- » coup de péchés lui sont remis, car elle a beaucoup aimé; » et comme elle ne s'exprimait que par ses larmes, vous avez ajouté : « Vos péchés vous sont remis. Votre foi vous a sau- » vée; allez en paix [4]. » Le voleur qui était crucifié à vos cô- » tés vous adressa cette prière : « Seigneur, souvenez-vous » de moi lorsque vous serez arrivé en votre royaume; » et vous lui avez répondu : « En vérité, je vous le dis, aujour- » d'hui vous serez avec moi en Paradis [5]. » Vous avez exaucé la Cananéenne qui vous disait : « Seigneur, ayez pitié de » moi; ma fille est cruellement tourmentée du démon. » Vos disciples étaient importunés par ses cris; vous les rap- peliez à leur devoir : « Je ne suis envoyé que pour les brebis » perdues de la maison d'Israël. » Cette pauvre mère en- couragée par vous, ô Bon Pasteur! répétait : « Seigneur, se-

[1] Affectus ipse pro te orat, natura ipsa tibi postulat; cito annuunt qui suo ipsi amore superantur. Salvien, c. 4, p. 199. — [2] Bossuet, 1er sermon pour la Fête de la Nativité. — [3] Jean, 8. — [4] Luc, 7. — [5] Id. 23.

» courez-moi. » Vous sembliez la rebuter, et cependant vous finissiez par lui dire : « Femme, votre foi est grande; qu'il » vous soit fait comme vous voulez. » Et sa fille était guérie « à l'heure même [1]. » En ce moment, votre Mère exerce la fonction miséricordieuse dont vous l'avez investie au Calvaire ; elle aussi, elle souffre, comme la Cananéenne, dans son enfant qui est cruellement tourmenté par le remords, qui va périr, Seigneur ! O vous qui avez raconté la Parabole du Prodigue, faites ce que vous avez dit, exaucez sa Mère, la vôtre !

— « Vous le voulez donc, ô ma Mère ! qu'il soit fait selon » votre parole : FIAT ! Dites-lui de revenir, j'irai au-devant » de lui. »

Le pauvre enfant apprend l'heureuse nouvelle de la bouche de sa Mère ; son courage se ranime ; il marche à grands pas vers la maison paternelle : *Il est encore loin ; son Père le voit et est touché de compassion.* A son approche, le pécheur croit apercevoir son Juge, le Juge terrible ; il sent renaître toutes ses défaillances. Marie, nous disent les Saints, le cache sous le manteau de sa miséricorde ; elle le fortifie de nouveau, le prend par la main....., le remet à son Fils, Jésus *se jette à son cou et lui donne un baiser.* L'humble Pénitent fait l'aveu de ses fautes dans les mêmes termes qu'il avait employés après avoir terminé son Examen de conscience : *Mon père, j'ai péché contre le Ciel et contre vous ; je ne suis plus digne d'être appelé votre Fils.* Mais Jésus ne le laisse point achever. Le père dit à ses serviteurs : *Vite, apportez sa plus belle robe* (la robe baptismale) *et l'en revêtez ; mettez-lui un anneau au doigt et une chaussure aux pieds, et amenez le veau gras, tuez-le, faisons un grand festin, réjouissons-nous, parce que cet enfant que voilà, mon enfant, était mort, et il est ressuscité ; il était perdu et il est retrouvé. Et ils commencèrent à se réjouir dans un repas* de famille. Mes

[1] Matt. 15.

frères, c'était la justice, ce n'est déjà plus la miséricorde; c'est bien plus, c'est la charité, c'est la Communion, le *commencement* de la Vie bienheureuse qui ne finira jamais.

« Je vous dis qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour » un seul pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt-» dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence [1]. »

« Que reste-t-il maintenant, sinon que nous priions la » Mère de Dieu de nous assister par ses intercessions toutes-» puissantes [2] ? »

ALLONS DONC AVEC CONFIANCE AU TRÔNE DE LA GRACE POUR RECEVOIR LA MISÉRICORDE EN TEMPS OPPORTUN ET POUR TROUVER LA GRACE [3], c'est-à-dire la lumière, la force, la vie [4].

O Dieu qui êtes mon espérance dès le sein de ma mère [5], vous voyez prosternés devant vous les fils de votre Mère [6]. O Jésus, ô Marie! écoutez les gémissements de vos enfants [7]. Dieu, notre Père! votre Épouse est dans votre maison comme une vigne féconde; vos fils y sont comme de jeunes oliviers qui entourent votre table [8]. Notre-Dame-des-Victoires! levez les yeux et regardez autour de vous; les familles des hommes se sont rassemblées et sont venues à vous. Ils seront pour vous le vêtement dont se pare l'Épouse. Votre terre, autrefois semée de ruines, ne pourra suffire à la multitude qui se portera vers vous. Vos ennemis seront dissipés; vos enfants répéteront : Le lieu est trop étroit; construisez-nous une enceinte que vous puissiez habiter, ET VOUS DIREZ DANS VOTRE CŒUR : Qui m'a donné ces enfants?.... J'étais bannie de mon peuple, qui me les a nour-

[1] Luc, 7. — [2] Bossuet, 1er sermon sur l'Assomption. — [3] Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ, ut misericordiam consequamur, et gratiam inveniamus in auxilio opportuno. Hebr. 4. — [4] L'Association du Saint Cœur de Marie a ses temps heureux, ses jours de bénédiction. Nous avons remarqué que la solennité du Mois de Marie, les Fêtes de la Sainte Vierge et leurs Octaves nous ramenaient un certain nombre de pécheurs. Le Mois de Marie surtout nous procure toujours une moisson abondante. *Manuel de l'Archiconfrérie*, par M. l'abbé Desgenettes, p. 44. — [5] Spes mea ab uberibus matris meæ. Ps. 21. — [6] Incurventur ante te filii Matris tuæ. Gen. 27. — [7] Audivi gemitum filiorum. Exod. 6. — [8] Ps. 127.

ris? J'étais seule, abandonnée : d'où me sont-ils venus? J'étendrai ma main sur les nations, j'élèverai mon étendard devant les peuples. Ils apporteront vos fils entre leurs bras; ils vous amèneront leurs filles. Les rois et les reines se prosterneront devant vous et baiseront la poussière de vos pieds..... Les mortels apprendront à connaître le Dieu Sauveur, le Triomphateur d'Israël qui rachètera son peuple de tous leurs péchés et de tous leurs malheurs [1]. Qu'il soit loué et aimé aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Is. 49.

29 MAI.

LA MÈRE DE LA CHARITÉ.

Filioli mei, quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis.

Vous êtes mes petits enfants que je continue d'enfanter, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous.

Épître de saint Paul aux Galates, ch. IV, v. 19.

Mes petits enfants, *filioli!* Cette tendre expression est celle dont se servit Notre Sauveur la veille de sa Passion, quand il nous donna le commandement nouveau : « Aimez-» vous les uns les autres, comme moi-même je vous ai ai-» més. On reconnaîtra que vous êtes mes disciples si vous » vous aimez les uns les autres [1]. » Il n'avait plus que quelques heures à passer au milieu de nous; il venait d'instituer le sacrement de l'amour [2], il se préparait à nous donner sa Mère uniquement par amour, il allait mourir pour nous par le plus grand miracle du divin amour, car « il n'y a point » de plus grand amour que celui qui va jusqu'à donner sa » vie pour ses amis; et vous êtes mes amis, ajoutait-il, si » vous faites ce que je vous commande [3]. »

Saint Paul, qui s'est appelé si souvent le serviteur, le frère, le père de ceux qu'il a engendrés en Jésus-Christ par l'Évangile, n'a employé qu'une seule fois dans ses quatorze épîtres le terme de *filioli*, « mes petits enfants. » A l'exemple de son Maître, « il ne change sa voix [4] » que pour exciter la piété des fidèles de la Galatie. Ce n'est pas un nouveau

[1] Jean, 13. — [2] Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos. Id. ib. — [3] Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos. Majorem hac dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis. Vos amici mei estis, si feceritis quæ ego præcipio vobis. Id. 15. — [4] Gal. 4.

titre de gloire qu'il réclame auprès de « ceux qui l'ont reçu, » comme un Ange de Dieu et comme un autre Jésus-» Christ[1]. » C'est un moyen de persuasion auquel il a recours afin de ranimer la charité qui s'est refroidie dans leurs cœurs : « Vous couriez si bien ! Qui donc vous a rendus re-» belles à la vérité ? Soyez les serviteurs les uns des autres » par l'effusion du Saint-Esprit. Toute la loi est renfermée » dans un seul mot : Vous aimerez[2]. »

Je ne crains pas, mes frères, de manquer à ce que je dois à l'Apôtre des Nations, en affirmant que ce qu'il a dit une fois à ses chers néophytes, la Mère de Dieu a, bien plus que lui, le droit de le dire toujours à sa famille bien-aimée : « Vous êtes mes petits enfants que je continue d'en-» fanter jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous. » Son Cœur est « une source de bonté qui ne tarit point, une » source toujours vive, toujours abondante. Buvons à cette » source, jouissons de cet amour maternel ; il est plein de » douceur, mais ce n'est pas d'une douceur[3] » qui dégénère » en faiblesse. N'imitons pas, Chrétiens, ceux qui ajournent indéfiniment leur conversion sous le vain prétexte qu'ils aiment Marie, et que la Sainte Vierge saura bien les préserver de l'impénitence finale, comme si en persistant à crucifier le Fils de Dieu, ils ne déchiraient pas le Cœur souffrant de sa Mère. Insensés qui abusent des dons les plus précieux du Seigneur, ils prétendent aimer Marie quand ils l'outragent cruellement par leur criminelle conduite !

Dans le dessein que j'ai formé d'étudier ce soir le Mystère de la Mère de la Charité, je distinguerai, avec la Théologie, l'amour d'affection et l'amour pratique, *affectu et effectu*. Marie nous aime, donc nous devons l'aimer ; elle nous comble de bienfaits, donc nous devons la servir ; elle ne nous abandonne jamais, donc nous devons persévérer dans

[1] Gal. 4. — [2] Omnis enim lex in uno sermone impletur : diliges. Id. 5. — [3] Bossuet, 2e sermon pour la Fête de la Nativité de la Sainte Vierge. — « Ce » n'est pas d'une douceur molle, » ajoute Bossuet.

son amour, à l'exemple de l'Apôtre saint Jean, le véritable modèle des Enfants de Marie.

Pour bien comprendre, Chrétiens, l'amour maternel de Marie, il est nécessaire d'expliquer les deux termes dont se compose le nom de la *Mère* de la *Charité*.

J'ai appris de Bossuet que « lorsque Dieu forma le cœur » et les entrailles de l'homme, il y mit premièrement la » bonté, comme le propre caractère de la nature divine, » et pour être comme la marque de cette main bienfaisante » dont nous sortons. Or le propre de la bonté, ainsi qu'il » le dit dans un autre endroit, c'est d'agir par un pur » amour. » Mais après le grand naufrage du péché originel, l'égoïsme ne mêle-t-il pas ses froids calculs aux affections les plus légitimes? Pouvons-nous espérer de retrouver encore des débris du pur amour? Oui, mes frères, et c'est dans le cœur d'une mère que nous devons les chercher.

Une jeune personne est sur le point de faire son entrée dans le monde; elle abandonne à son père les préoccupations de fortune et d'établissement, de même qu'elle laisse à sa mère le soin de conjurer les dangers qui menacent son inexpérience. Pour elle, vous savez l'assurance avec laquelle elle mesure du regard la carrière qui s'ouvre à ses espérances, et faut-il le dire? à ses illusions. Elle quitte le toit paternel qui avait abrité la calme innocence de ses jeunes années, elle vient se prosterner à l'autel de Marie et lui demander de continuer à l'épouse la protection dont elle entoura la vierge chrétienne. Elle ne sera plus connue sous le nom qu'elle reçut de l'Église, ni sous celui qu'elle tenait de son père; le titre honorifique dont est précédé le nom étranger qui est devenu le sien, lui révèle le changement qui s'est produit dans son état, ses obligations, son existence tout entière. Cependant l'importance de la destinée humaine, la dignité de sa mission, la loi du devoir avec ses graves applications, ne lui apparaîtront sous leur vrai jour et dans toute leur étendue que lorsque le moment solennel sera arrivé où une

créature immortelle s'agitera dans son sein pour la première fois, et où elle se dira avec une douce et sainte émotion : « Je suis mère! »

Hélas! cette tendre fleur n'éclora peut-être jamais à la lumière; elle est déjà tout épanouie aux yeux de la jeune épouse qui cherche à pressentir les qualités et les caractères qu'elle aura un jour, sans même songer que le souffle de l'orage pourrait la dessécher dans sa racine. Elle la voit baignée par la rosée du matin et vivifiée par les feux du midi; qu'elle soit enlevée à sa tendresse, ou que Dieu lui donne de la cultiver d'une main délicate, ce n'est pas là ce qu'elle examine; elle est attachée au fruit de ses entrailles par les liens d'un amour qui a préexisté à son enfant dans la joie, et qui lui survivrait dans les larmes. Elle est mère pour l'Éternité!

Si la mère aime son enfant même avant qu'il respire; si selon la belle parole d'un Ancien, en le mettant au monde, elle en retient une copie dans son cœur, qu'elle considère toujours comme peinte avec son sang, et que ni la longueur du temps, ni la distance des lieux, ni toutes les peines de la vie ne peuvent effacer, n'attendez pas de moi, mes frères, que j'essaye de vous peindre le transport que son premier cri excite en elle, l'ardeur avec laquelle elle demande qu'on lui rende le nouveau-né, la vigilance qui lui fait écouter son sommeil, le point d'honneur qu'elle met à le nourrir elle-même, les soins dont elle entoure sa frêle existence, sa félicité quand elle reçoit son sourire, ses alarmes quand elle voit couler ses pleurs, le courage qui la soutient pendant de longues nuits auprès du berceau où le retient la souffrance. On a dit que le plus beau vers de la langue française est celui que le poëte a placé dans la bouche d'Andromaque :

Je ne l'ai pas encore embrassé d'aujourd'hui [1].

[1] Racine.

J'en sais un autre auquel vous donnerez peut-être la préférence :

Un chef-d'œuvre d'amour est le cœur d'une mère [1].

Ou plutôt laissons parler une mère chrétienne; écoutons Blanche de Castille disant de saint Louis ce mot qui, si le temps nous le permettait, nous fournirait tout un panégyrique de la Mère de Dieu :

JE NE VIS QUE POUR LUI ET PAR LUI.

Aussi ai-je remarqué pendant nos entretiens, qu'il me suffisait d'évoquer la mémoire de votre mère pour captiver votre attention en ranimant vos meilleurs souvenirs. Vous ne pouviez penser sans attendrissement, Chrétiens, à celle qui doublait votre bonheur en le partageant, et qui allégeait vos peines en les ressentant beaucoup plus vivement que vous-mêmes. Confidente de vos projets, dépositaire de vos chagrins, comme elle était ingénieuse pour encourager vos bons desseins et pour vous ramener des sentiers perdus de l'erreur! Avec quelle effusion accueillait-elle les hommages de votre piété filiale, avec quelle indulgence elle vous offrait le pardon de vos torts! Aviez-vous quelque chose à vous reprocher à son égard, elle ne s'en vengeait qu'en vous aimant davantage. Que dis-je, les natures les plus perverties ne sont point insensibles au charme de ce nom : *la Mère!* Sainte Agathe le savait bien, quand elle disait au juge par l'ordre duquel les bourreaux tenaillaient affreusement son sein : « Comment » me faites-vous ces tourments, vous qui avez sucé le lait de » votre Mère[2]? »

Je suis heureux d'avoir trouvé sur la terre un caractère assez beau pour vous retracer une image de Celle que Jésus nous a donnée pour Mère; mais il faut nous élever jusque dans les Cieux si nous voulons trouver la source du pur amour qui complète le nom de la Mère de Dieu : la Charité.

[1] Gaillard. — [2] Actes des Martyrs.

Qu'est-ce que Dieu, mes frères? Saint Thomas d'Aquin vous répond : « La Bonté même, la Beauté même, l'Être même[1], réunissant ainsi en un mot sublime les deux grandes définitions révélées à Moïse dans l'Ancien Testament, et à saint Jean dans le Nouveau : *Il est Celui qui est*[2]. — *Dieu est Charité*[3]. — Être et aimer, c'est en Dieu la même chose, et le sentiment de la bonté se confond avec la notion de l'essence divine elle-même : « Dieu est Charité! Oui certainement, » Chrétiens, s'écrie Bossuet, c'est le fondement du Chris- » tianisme de comprendre que nous n'avons pas aimé Dieu, » mais que c'est Dieu qui nous a aimés le premier, non-seu- » lement avant que nous l'aimassions, mais même lorsque » nous étions ses ennemis. Ce Sang du Nouveau Testament » versé pour la rémission des péchés rend témoignage à la » vérité que je prêche[4]. Pour produire les créatures, il faut » que ce trésor immense, il faut que ce vaste sein de Dieu, » où toutes choses sont renfermées, s'ouvre en quelque sorte » et coule sur nous. Et qu'est-ce qui l'ouvre? C'est la bonté, » c'est là son office et sa fonction, d'ouvrir le trésor de » Dieu pour le communiquer à la Créature... La bonté est » l'unique dispensatrice des grâces; c'est à elle de tirer du » sein immense de Dieu tout ce que les créatures possèdent[5]. » C'est pourquoi saint Augustin répète souvent que la Charité » est une Mère, *Charitas Mater est*[6]. La Charité de Dieu » est féconde et lui donne son Fils qu'il engendre dans l'É- » ternité. La Charité de Dieu est féconde et lui donne des » fils adoptifs. C'est de là que nous sommes nés avec tous les » enfants d'adoption. Marie participe à la fécondité naturelle » de Dieu en engendrant son propre Fils, et à la fécondité » de sa charité en engendrant aussi les fidèles à la naissance

[1] Ipsum bonum, ipsum pulchrum, ipsum esse. S. Thomas. — [2] Ego sum qui sum. Exod. 3. — [3] Deus charitas est. I Jean, 4. — [4] Bossuet, 2e sermon sur la Conception de la Sainte Vierge. — [5] Id., 2e sermon sur la Nativité de la Sainte Vierge. — [6] Saint Augustin, *Explication des Épîtres de saint Jean*, n° 4, et du Ps. 147, n° 14.

» desquels elle a coopéré par sa charité[1]. Quand Dieu veut » lui donner pour nous des entrailles et un CŒUR DE » MÈRE[2], » il l'appelle auprès de la Croix, c'est-à-dire auprès du Trône de l'Amour infini du haut duquel son Fils étend sur le monde le réseau de la charité pour y attirer les enfants d'Adam en les enchaînant à son Cœur par les liens de la tendresse et de la reconnaissance[3]; il l'élève enfin au-dessus de la nature, en lui communiquant autant que possible le caractère sublime de sa fécondité spirituelle. « Je n'ignore » pas, dit encore Bossuet, que les mères s'unissent à leurs » enfants, même par l'esprit. Qui ne le voit pas? Qui ne sent » pas combien elles les portent au fond de leurs âmes? Ce » que je dis, c'est que leur union se commence au corps et se » noue premièrement par le sang; au contraire, en la Sainte » Vierge, la première empreinte se fait dans le CŒUR; son » alliance avec nous prend son origine en l'esprit[4]. » Mais Dieu laisse à notre aimable Sauveur le soin d'exciter en elle le plus doux des sentiments de la nature humaine. « Ce sont » ces paroles : Voici votre Fils, *ecce Filius tuus*, qui impri- » mèrent au CŒUR de Marie une tendresse de Mère pour tous » les Fidèles, comme pour ses véritables enfants; car est-il » rien de plus efficace sur le CŒUR de la Sainte Vierge que » les paroles de Jésus mourant?... Quel esprit ne se perdrait » pas dans la contemplation de tant de merveilles? Quelle » conception assez relevée pourrait égaler cet honneur, cette » majesté de la Mère de Dieu[5]? Marie étant la Mère de notre » Sauveur, sa qualité l'élève bien haut auprès du Père Éter- » nel : Marie étant notre Mère, son affection la rabaisse » jusqu'à compatir à notre faiblesse, jusqu'à s'intéresser à » notre bonheur. La grandeur est la main qui puise, la » bonté, la main qui répand[6]. » Et ces deux mains sont les

[1] Cooperata est charitate ut Filii Dei nascerentur in Ecclesia. S. Aug., *De la sainte Virginité*, n° 6. — [2] Bossuet, *loc. cit.* — [3] In funiculis Adam traham eos, in vinculis charitatis. Osée, 11. — [4] Bossuet, 1er sermon sur la Nativité. — [5] Id., 2e id. — [6] Id. ib.

vôtres, ô Marie, ô Vous dont l'affection surpasse celle de toutes les autres mères[1] et que j'appellerais le plus bel ouvrage de Dieu et l'image auguste de l'infinie Bonté, si je ne me souvenais de votre Fils adorable qui est le Chef-d'œuvre de la Puissance et de la Charité divines, et sans lequel nous ne vous eussions jamais possédée, ô Mère de la Charité!

C'est en Marie, c'est par Marie, nous disent les Saints, que Dieu le Fils nous a aimés du souverain amour. C'est dans ses entrailles que la majesté du Très-Haut s'est imprégnée pour nous d'une douce onction, et que, par une réciprocité merveilleuse, la Charité incréée qui a résidé en elle pendant neuf mois a fait de son Cœur le Cœur même de la Bonté[2]. Marie est la gloire des Vierges, nous dit saint Augustin; pour que les deux sexes reconnussent l'estime qu'avait pour eux leur Créateur, Dieu s'est fait homme, Dieu est né de la femme[3]. Marie est la gloire des mères, nous dit saint Jean de Damas[4]; sa plus haute dignité consiste dans la divine maternité, et sa plus haute sainteté dans la divine charité. Marie, nous dit saint Jérôme, est enivrée des délices du pur amour; elle est tout enflammée de ce feu céleste qui ne s'éteindra jamais dans son Cœur[5]. Aimons donc pardessus tout, mes frères, le Père de la charité qui nous a infiniment aimés; aimons ensuite plus que toutes les créatures la Mère de la charité que Dieu a tant aimée lui-même. La piété envers Marie est une suite nécessaire de notre foi en l'Incarnation, le grand mystère de la piété. Nous honorons Notre-Dame beaucoup moins que Dieu, à qui seul nous

[1] In bonitate et benignitate incomparabilis est, convenienter ei qui ex ipsa natus est. Euthymius de Constantinople. — [2] Benignissima est, et omnes amat amore invincibili quos in ea et per eam Filius Deus summa dilectione dilexit. In hujus utero majestas Altissimi mirabiliter liquefacta est. Id. — Dubitare quis potest in affectum pietatis transisse Mariæ viscera in quibus ipsa quæ ex Deo charitas est novem mensibus corporaliter requievit? S. Bernard. — [3] Ne quis forte sexus a suo Creatore se contemptum putaret, virum suscepit, natus est ex femina. S. Aug., *De la vraie Religion*, ch. 16. — [4] Matrum decus. S. Jean de Damas. — [5] Mariam totam incenderat divinus amor, ita ut in ea esset amor continuus et ebrietas perfecti amoris. S. Jérôme.

rendons le culte de *latrie*, beaucoup plus que les Saints qui ont tous été les Serviteurs de Marie aussi bien qu'ils étaient les adorateurs de son Fils; ils reçoivent de nous le culte de *dulie*, mais ils rendaient comme nous à Notre-Dame le culte d'*hyperdulie* qui ne convient qu'à la Reine des Anges et des Hommes, à la Bienheureuse Mère de leur Roi et de leur Dieu, Jésus-Christ Notre-Seigneur. Marie est tout ce qu'il y a de plus excellent après Dieu : voilà le motif des solennels hommages que lui décerne la Sainte Église; Marie est tout ce qu'il y a de plus aimable après Dieu : voilà le motif de la piété filiale par laquelle nous cherchons à reconnaître l'incomparable tendresse de la Mère de la charité[1]. Aimer! voilà donc le titre, et vous l'allez voir bientôt la fonction de Marie. Aimer! voilà aussi votre titre, Chrétiens, enfants de Marie, qui portez son Nom dans votre cœur, et qui bientôt le porterez tous réellement, puisque vous avez répondu, je n'en doute pas, à l'invitation que j'ai eu l'honneur de vous adresser à cet égard. Aimer Marie, voilà un délicieux devoir; je vous ferais injure si j'insistais sur une obligation que votre conscience proclame et que les âmes les plus insensibles rougiraient de contester sérieusement. Il vous est impossible d'aimer Dieu si vous n'aimez pas son Fils qui nous a révélé la loi de la charité; il vous est impossible d'aimer Notre-Seigneur, le Dieu de la charité, si vous n'aimez pas Notre-Dame, la Mère de la charité. Mais qu'il est facile de se faire illusion sur les sentiments d'affection que l'on éprouve pour la Sainte Vierge! C'est par ses bienfaits qu'elle nous témoigne sa tendresse maternelle; c'est par nos œuvres que nous lui prouverons notre piété filiale. En deux mots, pour que notre amour pour elle soit sincère, *affectu*, il faut

[1] Nous ferons ici une remarque qui n'est pas fondée sur l'essence des choses, puisqu'elle est particulière à la langue française, mais qui, par sa singularité même, ne manquera pas d'intéresser nos lecteurs. En opérant une légère transposition dans les lettres qui composent le nom de *Marie*, on obtient cet anagramme : *aimer*.

qu'il soit pratique, *effectu*. Ce sera ma seconde réflexion.

Comment sommes-nous persuadés de la vérité de cette définition que saint Jean nous a donnée de Dieu : « Dieu est charité? » Par la considération des dons de la nature et de la grâce qu'il nous a accordés avec tant de profusion, et par la confiance en la promesse qu'il nous a faite des dons de la gloire qui surpasseront infiniment tous les désirs de notre cœur. L'amour ouvre le trésor de Dieu, la charité produit nécessairement la munificence. Comblés de faveurs divines, nous croyons à la charité. « Il est impossible, dit Bossuet, que » Dieu aime et ne donne pas[1]. » N'oubliez pas ce grand principe, je vous prie; nous allons en faire l'application à Marie, la Mère, et aux Chrétiens, les enfants de la charité.

Qui pourrait compter les bienfaits de la Mère de Dieu? Qui pourrait dire le dévouement avec lequel *elle continue de nous enfanter jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en nous?* Le moment est venu, mon cher frère, de pénétrer le sens profond caché sous ces étonnantes paroles que je voudrais graver dans votre cœur, parce qu'elles ne conviennent à personne aussi bien qu'à notre Très-Sainte Mère. Représentez-vous donc l'affection de Marie qui vous a *reçu* dans son sein maternel quand elle vous obtint les lumières de l'Esprit Sanctificateur[2]; sa constance à vous *porter* dans ses entrailles miséricordieuses pendant les jours de votre pénitence[3]; ses *alarmes* lorsque l'*heure* de votre conversion *étant arrivée*, vous étiez près de céder à la tentation du découragement et de vous replonger dans les ténèbres du péché; ses *joies* lorsque les pasteurs de l'Église, témoins de votre heureux retour, la bénirent avec effusion *parce qu'un homme était né dans le monde*[4] de la grâce, et qu'elle vous avait enfanté à la

[1] Bossuet, 1er sermon de la Nativité. — [2] In Christo Jesu per Evangelium ego vos genui. I Cor. 4. — [3] Fili mi, miserere mei quæ te in utero novem mensibus portavi. II Mac. 7. — [4] Mulier, cum parit, tristitiam habet, quia venit hora ejus; cum autem pepererit puerum, non meminit pressuræ propter gaudium, quia natus est homo in mundum, Jean, 16.

vraie vie par l'ardeur de ses prières toujours si puissantes sur le Cœur de Dieu. Vous n'eussiez pu vous nourrir du pain des forts ; votre Mère *vous a donné le doux lait* des enfants[1]. Abandonné à votre faiblesse naturelle, vous eussiez été terrassé par l'ennemi du salut; elle vous a *soutenu entre ses bras*[2], comme elle l'avait fait pour l'Enfant-Dieu dans l'Étable de Bethléem. Elle dirigea autrefois les premiers pas de Jésus dans la sainte Maison de Nazareth ; elle vous a *appris à marcher* dans la voie des commandements, et sa main vous a guidé jusqu'à l'Autel du Dieu vivant qui a réjoui votre jeunesse[3]. Comme l'aigle qui excite ses aiglons à voler au-dessus des montagnes[4], elle vous imprima de bonne heure cet élan qui vous faisait prendre votre essor vers les sommets de la perfection. Hélas! vous êtes vite retombé de ces hauteurs..... Dieu l'a permis pour vous apprendre à vous défier de vous-même et à ne vous appuyer que sur son secours et sur la protection de Marie.

Dites-moi, mon frère, avez-vous médité la question que le Seigneur adressait à Job son serviteur : « Qui a mis la sa» gesse dans le cœur de l'homme? qui a donné au coq l'in» telligence[5]? » Avez-vous considéré cette évangélique image du plus timide des animaux, devenu si fort quand il s'agit de défendre sa chère couvée, cette mère qui cherche avec tant d'empressement la nourriture de ses poussins, qui leur annonce par un doux murmure qu'elle l'a trouvée, qui les ramène à elle s'ils sont assez imprudents pour échapper à sa sollicitude? Que son œil est perçant pour découvrir au-dessous des nuages un point noir presque imperceptible? Elle a reconnu l'épervier qui va s'abattre sur sa jeune famille, elle

[1] Lac vobis potum dedi, non escam : nondum enim poteratis. I Cor. 3. — [2] Facti sumus parvuli in medio vestri, tanquam si nutrix foveat filios suos. I Thess. 2. — [3] Afferebant autem ad illum infantes, ut eos tangeret. Luc, 18. — [4] Sicut aquila provocans ad volandum pullos suos, et super eos volitans, expandit alas suas, et assumpsit eum, atque portavit in humeris suis. Deut. 32. — [5] Quis posuit in visceribus hominis sapientiam? Vel quis dedit gallo intelligentiam? Job, 38.

jette un cri aigu; éperdue, frémissante, elle court de tous côtés pour rassembler ses petits, et ne s'arrête que pour ouvrir ses ailes sous lesquelles ils viennent se blottir. Voyez-vous l'intrépidité avec laquelle elle attend l'ennemi dont elle repousse vigoureusement les attaques? Ah! c'est le Sauveur lui-même qui nous a tracé ce délicieux emblème de l'amour maternel! Aujourd'hui la fausse délicatesse qui a effacé dans certains livres de prières l'attendrissante invocation : « *Pie pellicane*, *Jesu Domine*, ô vous qui êtes le bon » pélican, Jésus Notre-Seigneur! » cherche aussi à faire disparaître de nos tabernacles cet oiseau merveilleux qui nous figure si bien le Dieu de l'Eucharistie, quand nous le voyons arracher ses plumes et déchirer son sein pour nourrir ses petits de son sang. Que ce trait soit contesté par la science, peu m'importe; il suffit à la piété qu'il soit consacré par la tradition comme le symbole de la charité de mon Dieu, pour que je regrette de ne plus le retrouver aussi fréquemment qu'autrefois; mais du moins on respectera toujour la réalité de l'emblème qui s'est offert au Cœur de l'aimable Sauveur lorsqu'il pleurait sur les maux de son peuple; on ne cessera point d'admirer l'explication sublime que Bossuet en a donnée dans la plus belle de ses Oraisons funèbres[1]; on touchera les cœurs les plus endurcis quand on mettra dans la bouche de la Mère de la charité les divines paroles de son Fils : « Jérusalem, Jérusalem qui tues les » Prophètes et accables de pierres les envoyés du Seigneur, » combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme » la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu ne l'as » pas voulu[2]!.... » Il serait superflu de dire à une mère de

[1] L'oraison funèbre de la princesse Palatine. — [2] Jerusalem, Jerusalem, quæ occidis prophetas, et lapidas eos qui ad te missi sunt, quoties volui congregare filios tuos, quemadmodum gallina congregat pullos suos sub alas, et noluisti! Matt. 23. — Notre-Seigneur n'a pas parlé de la sarigue qui, à l'approche du danger, pousse aussi un cri de détresse, et renferme dans une large poche dont l'a pourvue la Providence, ses petits, doux fardeau que lui allége l'amour maternel. Jésus-Christ n'a pas mentionné non plus la perdrix

recueillir dans son sein l'enfant qui fuit devant le péril; il ne l'est pas, Chrétiens, de vous rappeler que le Cœur de Marie est un refuge qui vous est ouvert dans tous les dangers auxquels vous êtes exposés. Vous savez la belle parole de saint Cyprien : « On ne peut avoir Dieu pour Père quand on n'a pas » l'Église pour Mère. » Écoutez cette sentence d'un saint Docteur : « L'Église est la Fille de Marie ; Marie est la Mère de la vie, la Mère de tous les fidèles [1]. » Nous voyons les *fils de famille* raconter avec satisfaction les grandeurs de leur race ; nous entendons des enfants nous dire avec naïveté : « Nous n'avons pas de fortune, mais notre grand'mère nous » en garde. » Saint François de Sales se plaisait à donner aussi ce nom à la Mère de Dieu. Enfants de Marie, combien de grâces elle vous a déjà obtenues! Aspirants du ciel, quel magnifique héritage elle vous tient en réserve ! Et vous, que ferez-vous pour lui attester votre reconnaissance?

Vous lui donnerez votre cœur, car aussi bien que pour Notre-Seigneur et pour Notre-Dame, nous pouvons vous dire : Il est impossible que vous aimiez et que vous ne donniez pas. Mais à quel signe reconnaîtrez-vous avec certitude que vous avez donné votre cœur à Jésus et à Marie? Rendez-vous plus attentifs que jamais, mes frères. Au nom de mon Maître, au nom de Dieu votre Père, au nom de Marie votre Mère, au nom de votre âme immortelle, écoutez la plus nécessaire de toutes les instructions, celle dont toutes les autres ont été la préparation ou seront la confirmation, celle dont tout le reste dépend, la gloire de Dieu, le service de Marie, le salut de votre âme pour l'éternité, ah! songez-y bien, une éternité de tourments ou une éternité de biens, l'Enfer ou le Ciel ! ô Dieu! ô Marie! ô Chrétiens ! ô Éternité !

qui dépiste le chasseur en contrefaisant la boiteuse et en tirant l'aile comme s'il l'eût blessée, pour l'éloigner de son nid, qu'elle se hâte de rejoindre quand le succès de sa ruse est bien assuré. Il a préféré peindre la poule, qui se retrouve sous tous les climats et dans l'enceinte de nos maisons, et à laquelle *Dieu a donné* un instinct de tendresse vraiment merveilleux.

[1] Mater vitæ. Nutrix Ecclesiæ. S. Jean de Damas.

C'est en vain que vous parleriez au Seigneur la langue brûlante de l'amour; c'est en vain que vous croiriez vous-mêmes à la sincérité des protestations que vous redoubleriez à chaque instant au pied des autels : si vous n'avez pas la charité, vous n'êtes qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante [1]. Si vos actions sont en désaccord avec les prières que vous adressez à Dieu, avec les sentiments que vous exprimez aux autres, avec votre pensée, ce langage secret que vous vous tenez dans votre conscience; si vous vous contentez de bons désirs et de pieuses résolutions, vous vous repaissez de chimères, vous vous donnez à vous-mêmes un sanglant démenti, vous pouvez tromper les hommes, mais vous n'arriverez jamais à tromper le Seigneur. Oh! ce n'est pas moi qui le dis, c'est le disciple bien-aimé qui l'avait appris de notre adorable Sauveur : saint Jean nous a laissé la pierre de touche par laquelle nous faisons l'infaillible discernement de l'or pur de la charité et de toute matière qui n'est que son faux semblant : « Mes petits enfants, *filioli mei*, » nous savons que nous connaissons Dieu, si nous gardons » ses commandements. Celui qui dit qu'il le connaît et qui » ne garde pas ses commandements, est un menteur et la » vérité n'est pas en lui. Mais celui qui observe sa parole, » possède vraiment en lui la parfaite charité de Dieu, et c'est » par là que nous savons que nous sommes en lui. Celui qui » dit qu'il demeure en lui, doit marcher comme il a lui-» même marché. Je vous écris, mes petits enfants, *scribo* » *vobis*, *filioli*, parce que vos péchés vous sont remis à cause » de lui.... C'est ici la dernière heure, mes petits enfants, » *filioli*, *novissima hora est;* l'antéchrist viendra; mais il y a » déjà beaucoup d'antéchrists... S'ils sont sortis de nous, » c'est qu'ils n'étaient pas de nous; car s'ils eussent été » de nous, ils fussent demeurés avec nous; il est donc ma-» nifeste qu'ils n'étaient pas de nous. Mais pour vous, vous

[1] I Cor. 13.

» avez l'onction qui émane du Saint, et vous connaissez » tout... Conservez chèrement l'onction que vous avez reçue » de lui. Il n'est pas nécessaire que l'homme vous instruise ; » tout ce que l'Onction vous dit est la vérité qui n'est point » susceptible d'être altérée par aucune erreur. Demeurez » donc en lui, selon ce qu'il vous a appris[1]. Mes petits en- » fants, n'aimons point des lèvres ni en paroles; aimons en » vérité et par nos œuvres : *Filioli mei, non diligamus* » *verbo neque lingua, sed opere et veritate.* C'est ainsi que » nous connaissons que nous sommes de la vérité, et que » nous encourageons nous-mêmes nos cœurs en la présence » de Dieu. Notre cœur nous adresse-t-il quelque reproche, » Dieu qui connaît tout est plus grand que notre cœur. Si » au contraire notre cœur n'a rien à nous reprocher, nous » avons confiance en Dieu; il nous accordera tout ce que » nous lui demanderons, parce que nous gardons ses com- » mandements et nous faisons ce qui lui est agréable. Celui » qui garde ses commandements demeure en Dieu et Dieu » demeure en lui; et c'est là le signe de la présence de l'Es- » prit qu'il nous a donné[2]. »

Quel commentaire, mes frères, de cet oracle de Notre-Seigneur : « Ce n'est pas celui qui me dit : Seigneur, Seigneur, » qui entrera dans le royaume des Cieux; mais celui qui fait » la volonté de mon Père qui est aux Cieux, voilà celui qui » entrera dans le royaume des Cieux[3] ! »

Ce n'est pas non plus celui qui dira : Notre-Dame, Notre-Dame! qui aura droit à sa protection, si pendant qu'il l'appelle sa Reine, il ne respecte pas sa volonté la plus précise, la plus formelle. Comme le Saint Fondateur d'Ordre dont parle une légende, qui apparut avec un air sévère aux membres d'une Association qui l'appelaient leur Père dans la récitation des Litanies, tout en violant habituellement la règle qu'il leur avait donnée, elle aurait le regret de dire à ce

[1] I Jean, 2. — [2] Id. 3. — [3] Matt. 7.

lâche serviteur : Non, je ne suis point votre mère ; non, vous n'êtes point mes enfants : *neque vos filii, neque ego pater*. La Mère de Dieu ne nous a pas imposé un joug intolérable, mes frères ; elle ne nous a pas surchargés par des préceptes multipliés qui exigent de nous de contentieuses recherches ou de laborieux efforts. Toujours animée de l'esprit de son Fils, elle a placé son point d'appui où il l'avait placé lui-même, dans notre cœur ; elle nous a attirés à elle par l'attrait de la bonté ; elle nous a enchaînés par les bienfaits[1], puis elle nous a dit comme lui : « Vous aimerez[2] ! » Toute la loi est renfermée dans ce seul mot[3] : aimez et faites ce que vous voudrez[4] ; il n'y a point de loi pour celui qui aime[5], car où il y a de l'amour, on ne sent point de fatigue[6]. Mais puisqu'il est impossible d'aimer et de ne point le montrer par ses actions, je reconnaîtrai que vous m'aimez si vous gardez le commandement de votre Mère. Ah ! ce n'est pas le mien ; c'est celui de mon Dieu ; je me borne à y ajouter la pressante recommandation de mon Cœur maternel ; je vous dis à tous ce que j'ai dit une fois aux serviteurs des noces de Cana :

« FAITES TOUT CE QUE MON FILS VOUS DIRA. »

QUÆCUMQUE DIXERIT VOBIS FACITE[7].

« J'ai prié, j'ai intercédé, mais faites ce qu'il vous dira. » C'est à cette condition que vous verrez le miracle et l'effet » de mes prières. Ainsi je vous dis : Attendez tout de moi, si » vous êtes bien résolus de faire ce que je vous commande. » C'est la loi que je vous prescris moi-même. » Écoutez Bossuet, mes frères, implorant la charité de la Mère du Seigneur : « Charité, Charité, ô heureuse Vierge ! c'est la » Charité que nous vous demandons ; sans le désir d'être » charitable, que nous sert de réclamer le nom de Marie[8] ? »

[1] Osée, 11. — [2] Diliges Deum tuum... Diliges proximum tuum. Matt. 22. — [3] Plenitudo ergo legis est dilectio. Rom. 13. — [4] Ama, et fac quod vis. S. Aug. — [5] Non est lex amanti. Id. — Adversus hujusmodi non est lex. Galat. 5. — [6] Ubi amatur, non laboratur. — [7] Jean, 2. — [8] Bossuet, 1er sermon pour la Nativité.

Ce ne sera pas celui qui dira Notre-Seigneur, Notre-Dame, qui entrera dans le royaume des Cieux, ce sera celui qui fera la volonté du Père tout-puissant et de la Mère auguste qui règne avec son Fils dans les Cieux, ce sera celui-là qui cueillera la palme, obtiendra le trône, et portera l'incorruptible couronne de la justice et de la gloire.

Mais si ce commandement vous semble trop vague, si vous désirez que la loi divine vous soit expliquée, comme la loi humaine, par des ordonnances particulières, rappelez-vous tout ce que nous vous avons dit sur la nécessité de l'instruction, de la prière, du bon exemple, de l'éducation chrétienne, de la fréquentation de la paroisse, du soin des pauvres, sur le bon usage de la parole de Dieu, de ses Saints Sacrements, des pèlerinages de la Bienheureuse Vierge, en nous appuyant constamment sur les décisions de l'Église et sur les enseignements des Docteurs et des Pères. Si vous me demandez quelque chose de plus pratique, écoutez de nouveau Bossuet : « Voici la règle du Christianisme que je » vous prie de graver en votre mémoire. Le Chrétien doit » imiter tout ce qu'il honore. Tout ce qui est l'objet de notre » culte doit être le modèle de notre vie[1] » Imitez Marie, comme Marie a imité elle-même Jésus-Christ[2]. Voulez-vous opposer une digue victorieuse aux ravages des trois concupiscences auxquelles saint Jean rapporte toutes les classes de péchés ; entrez avec saint Bernard dans le jardin de la Mère de Dieu ; dissipez les vertiges de l'orgueil par les parfums de la violette de l'humilité ; déracinez de votre cœur la soif des plaisirs et des richesses pour l'orner du lis de la pureté et de la rose de la charité[3]. Faites mieux encore ; marchez sur les traces des Saints qui se sont proposé d'arriver par l'imitation de Marie à l'imitation de Jésus-Christ, le modèle divin de la sainteté et le terme suprême de la perfec-

[1] Bossuet, Id. — [2] Rogo ergo vos, imitatores mei estote, sicut et ego Christi. I Cor. 4. — [3] Viola humilitatis, lilium castitatis, rosa charitatis. S. Bernard, t. I, Prière à la Bienheureuse Vierge.

tion. Je vous ai déjà entretenus de saint Bernard et de saint François de Sales. J'ai à vous indiquer une route plus excellente encore, celle dans laquelle sont entrés tous les serviteurs de Marie, à la suite de cet aimable Apôtre que les Chrétiens honoreront à jamais comme le premier-né de son adoption, l'objet de son incomparable tendresse, et l'image la plus ressemblante des vertus de la Vierge toute Sainte. C'est de sa piété filiale pour la Mère de Dieu qu'il me reste à vous entretenir dans notre troisième et dernière réflexion.

Saint Jean, le disciple chéri de notre Sauveur, nous représente en effet le type sublime du véritable enfant de Marie. S'il y a une âme en laquelle Adam ait moins péché, comme Alexandre de Halès le disait du jeune Thomas d'Aquin dont il proposait l'exemple à l'émulation de ses condisciples, une âme virginale qui semble détachée de toutes les affections terrestres, parce qu'elle n'a avec le corps qu'elle habite que le moins de commerce possible, une âme que Dieu a douée des instincts angéliques de la pureté et de sa compagne inséparable, la bonté, visiblement, Chrétiens, cette âme privilégiée attirera sur elle toutes les prédilections du Dieu des Vierges et de l'Immaculée Mère de la belle Charité[1]. Or telle fut, entre les âmes choisies, celle de *ce disciple que Jésus aimait*[2]. Le Fils de Dieu n'a pu avoir qu'une Mère; il n'a voulu avoir qu'un ami. Il y a une maternité divine; il y a une céleste amitié. Dans l'ordre des sentiments humains, le caractère d'un ami n'est-il pas ce qu'il y a de plus admirable après le caractère maternel? L'amitié fait le charme de la vie; la sympathie mutuelle est le nœud de l'amitié. Jean a recueilli les confidences intimes de Jésus : il lui a été uni par les liens du sang, il le lui a été bien plus étroitement par le pur amour qui voudrait réunir deux âmes en une seule; car il est l'aîné de cette grande famille du Sauveur qui est née *non de la volonté de la chair ou de l'homme*,

[1] Eccli. 24. — [2] Erat ergo recumbens unus ex discipulis ejus in sinu Jesu, quem diligebat Jesus. Jean, 13.

mais qui est née directement de Dieu[1] lui-même. Sa pensée plane au-dessus de notre misérable monde de boue et de bruit ; il habite en esprit les régions de la contemplation et de la lumière, il repose sur le sein de la Divinité, puise à la source même de l'Être et de la Vie, et redescend de ces hauteurs inaccessibles, couronné de l'auréole comme Moïse et redisant à la terre les propriétés les plus secrètes de l'Essence divine, les splendeurs de la Sagesse Éternelle et l'Onction de l'Esprit dont seul, entre les Écrivains inspirés, il a prononcé le Nom Consolateur[2]. N'est-ce pas lui qui nous a transmis cette triple révélation : « Dieu est amour[3] ; le » Verbe s'est fait chair[4] ; l'Esprit-Saint est le Paraclet[5] ? » Quand Moïse descend du Sinaï, il tient en ses mains les deux tables de pierre du Décalogue ; quand l'Apôtre bien-aimé revient du sommeil mystique qu'il a goûté sur la poitrine de Jésus, il en remporte le mot du *Commandement nouveau* qui, des lèvres de Jésus, est passé sur celles de Jean, que les doigts des autres Évangélistes n'ont jamais tracé, le mot dont je dirai, comme du *Stabat*, qu'il n'appartient plus à aucune langue, mais qu'il fait partie intégrante de tous les idiomes connus, depuis que Jean l'a tiré du sein de Jésus, mot plus complet que celui de l'amitié, plus pur que celui de l'amour, plus ravissant encore que celui de la charité dont il est la plus tendre expression. Ce mot du Cœur de Dieu, gravez-le dans vos cœurs, chers frères ; c'est LA DILECTION ! c'est la délicieuse alliance qui consomme dans l'unité les cœurs des enfants et le Cœur de leur Père. Jean nous dit la prière de Jésus : « J'ai fait con- » naître à ceux-ci votre nom et je le leur ferai connaître en- » core, afin que la dilection dont vous m'avez chéri soit en » eux, et que moi-même je sois en eux[6]. » Jean nous dit le précepte suprême de Jésus : « La dilection que le Père a eue

[1] Jean, 1. — [2] Paraclitus. — [3] I Jean, 4. — [4] Id. 1. — [5] Id. 14. — [6] Pater juste !... notum feci eis nomen tuum et notum faciam ; ut dilectio, qua dilexisti me, in ipsis sit, et ego in ipsis. Id. 17.

» pour moi est la dilection que j'ai eue pour vous. Demeurez » dans ma dilection. Si vous gardez mes Commandements, » vous demeurerez dans ma dilection, de même que moi » j'ai gardé les Commandements de mon Père, et je demeure » dans sa dilection [1]. »

Qui donc demeura aussi bien que Jean dans la dilection de Jésus? Ils étaient trois à accompagner le Maître sur le Mont Thabor, à l'heure glorieuse de sa Transfiguration : Jean, l'ami vrai, se retrouva seul sur le Mont Calvaire, à cette autre Transfiguration de la souffrance et de la mort, dans laquelle l'Homme de douleur n'était plus un homme, mais un ver écrasé par les pieds des passants, *ego autem sum vermis et non homo* [2]. Les Pères sont unanimes pour nous dire que saint Jean, debout auprès de la Croix, représentait les Justes qui sont sauvés parce qu'ils persévèrent jusqu'à la fin dans la charité [3], grâce au Sang de Jésus et à la protection de Marie, le Dieu et la Patronne de la Persévérance. Quelques heures auparavant, le bon Maître, en le faisant reposer sur son Cœur, lui avait donné les plus vives impressions du sien. Le Mystère commencé au Cénacle se termina sur le Calvaire. Jésus crucifié lui adressa ces adorables paroles : « Voilà votre Mère, » du même accent dont il venait de dire à Marie : « Voilà votre Fils! » O ma Mère, ayez pour lui un Cœur maternel, ô mon Ami, ayez pour elle un Cœur filial! Toutes les fois que vous la reverrez, et que vous l'entourerez de vos hommages, ô Jean, vous le ferez en mémoire de moi! O Marie! vous imiterez les mères des pauvres humains qui ne peuvent revoir le compagnon du fils qu'elles pleurent, sans se sentir attendries jusqu'au fond de leurs entrailles [4]. Mon souvenir vous sera toujours présent, mais

[1] Sicut dilexit me Pater, et ego dilexi vos. Manete in dilectione mea. Si præcepta mea servaveritis, manebitis in dilectione mea, sicut et ego Patris mei præcepta servavi, et maneo in ejus dilectione. Jean, 15. — [2] Ps. 21. — [3] Qui autem perseveraverit usque in finem, hic salvus erit. Matt. 24.

[4] . . . . . Sic vultus, sic ora ferebat. Virgile.

en voyant celui de mes frères qui seul fut honoré de mon amitié, vous éprouverez une consolation au milieu de vos peines, parce que vous retrouverez en lui des traits de ma physionomie, altérés sans doute dans ce fils d'Adam que je charge de vous retracer l'image du Fils de Dieu, mais beaux encore pourtant aux yeux de la meilleure des mères. Je lui lègue ma compassion pour les pécheurs, ma tendresse pour l'Église mon épouse, le langage de mon Onction, l'esprit qui m'animait, la *manière* qui fera reconnaître en lui le Maître sous lequel il étudia et dont il fut l'élève de prédilection ; je lui lègue, autant que le puis, l'affection que j'ai ressentie et que je ressentirai toujours pour vous. Mère ! il vous sera dévoué, je vous le promets ; il vous aimera, il vous obéira, il vous servira en ma place ; il vous adoucira, selon son pouvoir, l'amertume de la perte dont vous sentez si vivement la grandeur. Jésus vous est ôté, Jésus vous est rendu, votre Jésus veut revivre dans celui qui, en ce moment, est le Fils unique de votre adoption, mais qui vous amènera à sa suite d'innombrables enfants que je vous prie d'aimer comme lui, comme moi. « Je leur ai fait connaître votre » nom, et je le leur ferai connaître, afin que LA DILECTION » dont vous m'avez chéri soit en eux, et que moi-même je » sois en eux : » *Dilectio qua dilexisti me, in ipsis sit, et ego in ipsis*[1].

C'est donc au Calvaire, Chrétiens, que Dieu appelle les âmes qu'il a préparées, dès la première heure, par les lumières de la Foi, la pureté de l'innocence, l'Onction de la piété, à se rendre dignes de la sainte amitié de Jésus et de la tendresse maternelle de Marie. Jean ne succombe pas sous le rude fardeau de la Croix ; comme la Mère de douleur, il se tient debout aux pieds du divin Crucifié, il savoure l'amertume du Calice de la Passion dans le même esprit avec lequel il s'était enivré la veille des délices de la Charité,

[1] Jean, 19.

quand après avoir reçu la coupe qui renfermait le Sang de son Maître, il s'était endormi sur son Cœur. C'était l'amour heureux et satisfait, c'est l'amour souffrant et résigné ; mais c'est toujours le pur amour. « Paraissez donc, enfants de » miséricorde et de grâce, d'adoption et de prédestination » éternelle, fidèles compagnons du Sauveur Jésus, qui per- » sévérez avec lui jusqu'à la fin ; accourez à la Sainte Vierge » et venez vous ranger avec les autres sous les ailes de sa » Charité maternelle. Chrétiens, je les vois paraître, et le » disciple chéri de notre Sauveur nous les représente au » Calvaire. Puisqu'il suit avec Marie Jésus-Christ jusqu'à la » Croix, pendant que les autres disciples prennent la fuite ; » puisqu'il s'attache constamment à ce bois mystique, qu'il » vient généreusement mourir avec lui, il est la figure des » Fidèles persévérants, et vous voyez aussi que Jésus-Christ » le donne à sa Mère : « Femme, lui dit-il, voilà votre Fils !.. » Ceux qui savent considérer combien l'Écriture est mysté- » rieuse, connaîtront, par cet exemple, que Marie est la » Mère des persévérants [1]. »

Je vous ai dit comment la Mère de Dieu adopta saint Jean, le reçut dans son Cœur, l'entoura de sa tendresse et de sa sollicitude. « Je ne m'étonne pas, dit saint Ambroise, qu'il » ait mieux parlé que personne des Mystères divins, lui » qui pouvait entrer à chaque instant dans le palais qui avait » renfermé tous les secrets du Ciel [2]. » Marie préféra s'éloigner de sa patrie, plutôt que de se séparer de l'Apôtre bien-aimé qu'elle accompagna dans son église d'Éphèse et entre les mains duquel elle rendit le dernier soupir. Mais en allant rejoindre son Fils des Cieux, elle ne cessa pas de faire sentir sa maternelle protection à l'enfant chéri qu'elle laissait sur la terre. Saint Jean, de son côté, nous représente par sa constance dans l'amour et dans le service de la Mère de la

[1] Bossuet, 3e sermon pour la fête de la Conception. — [2] Unde non miror præ cæteris locutum mysteria divina, cui præsto erat aula cœlestium sacramentorum. S. Ambr., *De l'Inst. des Vierges*, c. 7.

Charité, les véritables serviteurs de Dieu et de Marie ; il est le modèle de ceux dont la tendre affection et le courage infatigable sont couronnés par la plus précieuse de toutes les grâces, celle de la persévérance finale.

Depuis que Jean eut entendu cette parole : « Voici votre » Mère ! il la reçut dans tout ce qui était à lui, non dans ses » domaines, nous disent les Saints (il n'en avait pas), mais » dans les doux offices de sa piété filiale. » *Et ex illa hora accepit eam discipulus in sua*[1] *non prædia, sed officia.*

Recevez aussi Marie, mes frères, dans tout ce qui est à vous. Rendez-lui vos devoirs en lui consacrant les pensées de votre esprit par de fréquentes méditations. Il ne vous sera pas donné, comme à saint Jean, de jouir de sa présence sensible ; mais qui vous empêchera de faire ce qu'il faisait après l'Assomption ? Il la revoyait dans ses statues et dans ses images ; il la retrouvait dans les attendrissants souvenirs qui lui retraçaient ses entretiens, ses mystères, ses bienfaits ; il lui disait ce qu'elle avait dit tant de fois à son Dieu : « Dans » mon sommeil même, mon Cœur veille vers vous : » *ego dormio et cor meum vigilat*[2].

Rendez vos devoirs à Marie en lui consacrant vos plus chères, vos meilleures affections. Si vous n'osez lui adresser ces paroles enflammées que Jésus lui avait fait entendre : « Ouvrez-moi, ô ma sœur, ô mon amie, ô ma colombe, ô mon Immaculée[3] ! » qui vous empêche de puiser comme saint Jean, « au fleuve inépuisable qui a la pureté du cristal » et qui découle du siége de Dieu et de l'Agneau ? » Allez, comme lui, « cueillir les fruits de l'arbre de Vie qui est » planté sur les deux bords de ce fleuve[4] » dont les eaux fé-

[1] Jean, 19. — [2] Cant. 5. — [3] Vox dilecti mei pulsantis : aperi mihi soror mea, amica mea, columba mea, immaculata mea. Id. ib. — [4] Et ostendit mihi fluvium aquæ vitæ, splendidum tanquam crystallum, procedentem de sede Dei et Agni. In medio plateæ ejus, et ex utraque parte fluminis lignum vitæ, afferens fructus duodecim, per menses singulos reddens fructum suum, et folia ligni ad sanitatem gentium. Apoc. 22.

condes réjouissent la Cité de Dieu[1]. Placée sur la rive du temps, l'Église de la terre ne voit ni Jésus ni Marie, mais Jésus est toujours avec elle dans l'Eucharistie, et Marie y est par la pensée et par le Cœur. Ce beau fleuve réjouit aussi la Cité des Cieux qui est placée sur l'autre rive, celle de l'Éternité où les Saints voient Dieu comme il est, face à face, et où ils jouissent enfin de la douce présence de leur Mère bien-aimée. Écoutez, comme saint Jean, « la voix de l'Es» prit et de l'Épouse qui vous invitent à aller à eux. Venez, » vous disent-ils. Et que celui qui entend, leur réponde : » Venez. Et que celui qui a soif, approche; et que celui qui » en veut, reçoive gratuitetement l'eau de la Vie bienheu» reuse[2]. »

Rendez vos devoirs à Marie, en lui consacrant vos entretiens avec les justes et avec les pécheurs. Les premiers ne vous écouteront pas sans une douce sympathie, quand vous leur parlerez de votre commune Mère : les seconds sembleront peut-être ne pas accueillir vos confidences : ne vous rebutez pas cependant; qui sait si plus d'une fois ils n'ont pas refoulé une larme qui jaillissait de leur cœur, lorsque vous prononciez devant eux le nom de la Mère des Chrétiens? Ce qu'il y a de certain c'est que, lorsque l'on regarde de près au fond de toutes les conversions, on y retrouve l'intervention de Marie. On parle d'Elle aux pécheurs; on parle surtout des pécheurs à Celle qui est leur unique refuge, et je me persuade que saint Jean fit retentir son nom aux oreilles de ce pauvre jeune homme au salut duquel il s'intéressait si vivement que, lorsqu'il apprit de l'Évêque, à la sollicitude duquel il l'avait confié, que cet infortuné était devenu un chef de voleurs, il courut au désert, malgré son grand âge, et le ramena par la charité aux pieds de Jésus et de Marie.

[1] Fluminis impetus lætificat civitatem Dei. Ps. 45. — [2] Et Spiritus et Sponsa dicunt : Veni. Et qui audit, dicat : Veni. Et qui sitit, veniat : et qui vult, accipiat aquam vitæ gratis. Apoc. 22.

Rendez vos devoirs à Marie en lui consacrant les exercices de votre vie spirituelle. Portez sa médaille et son scapulaire, enrôlez-vous dans la sainte milice de Notre-Dame-des-Victoires, récitez le Rosaire en méditant successivement sur les mystères de ses joies, de ses douleurs et de ses gloires. Autant que possible, communiez toutes les semaines, dans le jour consacré à Marie. Rappelez-vous que si tous les peuples ont prononcé son nom dans les Liturgies des Apôtres, cependant les contrées qu'évangélisa saint Jean se sont toujours distinguées par leur piété envers Notre-Dame. L'Orient conserve encore, dans les ténèbres du schisme, l'invocation et l'amour de la Sainte Vierge. La France, qui lui doit ses premiers Apôtres, les Pothin et les Irénée, disciples de Polycarpe de Smyrne, le plus illustre des disciples de saint Jean, renoue aujourd'hui de toute part les liens d'affection qui attachaient nos aïeux à la Mère du Seigneur. Éphèse qu'il convertit à Jésus-Christ proclama le triomphe de la Mère de Dieu. Rome qu'il visita et où il fut jeté dans l'huile bouillante d'où il sortit, dit Tertullien, comme d'un bain de vie où il avait retrempé sa vigueur[1], se prépare à proclamer le triomphe de la Vierge Immaculée. Après Jésus-Christ, c'est surtout à saint Jean que nous sommes redevables du Culte filial de Marie qui entretient pour les bons, qui ranime pour les méchants, le Culte suprême qui n'est rendu qu'à Dieu. C'est par la Mère, nous dit saint Bernard, que nous avons accès auprès du Fils; c'est par le Fils que nous avons accès auprès du Père[2]. Voilà, mes frères, parmi tant de religions, la seule qui soit la Religion du Ciel, et c'est la religion de Dieu, de Jésus, de Marie, pratiquée par la grande famille du Sauveur, la sainte Église Catholique, Apostolique-Romaine.

[1] Refert autem Tertullianus, quod Romæ missus in ferventis olei dolium, purior et vegetior exiverit quam intraverit. S. Jérôme, contre Jovinien, l. 1, c. 14. — [2] Per te accessum habemus ad Filium; per Filium ad Patrem. S. Bernard.

Rendez vos devoirs à Marie, en lui consacrant les peines et les épreuves par lesquelles il plaît à la Providence de vous visiter. Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang[1] comme l'Apôtre qui échappa miraculeusement au martyre; vous n'avez pas été comme lui, relégués dans l'exil d'une île presque déserte. Le chagrin nous vieillit, disons-nous; la tribulation renouvela la jeunesse de saint Jean[2]. Cet aigle de l'Église s'envola du haut des rochers de Pathmos jusque dans le sein de l'adorable Trinité, et fit retentir la terre des cris sublimes de l'*Apocalypse*, c'est-à-dire de la *Révélation* des plus incompréhensibles mystères. Vous remarquerez aussi qu'il n'y a pas eu un cœur pénétré de l'*esprit intérieur*, une âme consommée dans les voies de l'oraison, qui n'ait fait profession d'une tendre piété envers Notre-Dame. Il n'est pas rare de rencontrer de simples laboureurs, de pauvres paysannes qui ont appris à l'école de Jésus et de Marie la langue de la contemplation qu'ont parlée ces beaux génies que le monde ne connaît pas, mais que Dieu inspire et que l'Église révère sous le nom de *Grandes Mystiques* et de *Maîtres de la vie spirituelle.*

Rendez vos devoirs à Marie en lui consacrant toutes les relations que vous avez avec votre prochain. Sur la fin de sa vie, l'Apôtre ne pouvait plus adresser de longues exhortations à son peuple; il se contentait de répéter : « Mes petits » enfants, aimez-vous les uns les autres. » On se plaignait de la monotonie de son langage : « Ah! mes petits enfants, » répondait le disciple du Dieu et de la Mère de la charité, » c'est le commandement du Seigneur, et si vous le gardez, » cela suffit. »

Rendez vos devoirs à Marie en lui consacrant les relations que vous avez avec votre Dieu. Nous ne vous disons pas d'aimer les hommes pour eux-mêmes, selon les affections de la nature; nous vous disons de les aimer pour votre Père céleste

[1] Nondum enim usque ad sanguinem restitistis. Hebr. 12. — [2] Renovabitur ut aquilæ juventus tua. Ps. 102.

qui les a aimés, et qui veut que chacun de vous les aime. C'est donc à l'amour de Dieu que tout se rapporte, la pénitence et la justice, le précepte et le conseil, le pardon des injures et la pratique de l'aumône, la grâce et le mérite, la prière et les Sacrements. Et saint Jean est le Docteur, le grand Maître de la Dilection, de la Piété, de l'Onction, le type achevé de l'homme régénéré par Jésus-Christ. Si vous êtes assez heureux pour recueillir ses leçons et ses exemples, vous expirerez comme lui sur le Cœur de Jésus et de Marie et vous arriverez infailliblement à cette belle patrie où la Charité de Dieu, de notre Sauveur, de sa Mère bien-aimée est l'océan de délices dans lequel sont plongés les Saints. O Charité, tu es la beauté, la bonté, la vie; tu es la consolation de la terre et la joie des Cieux; tu es la vertu du temps, tu seras la vertu de l'Éternité!

Si la perfection de ce modèle vous paraît trop au-dessus de vos forces, souvenez-vous qu'après la première place, il en est encore de belles auxquelles vous pouvez aspirer dans le royaume de Dieu[1]. Il est impossible qu'un véritable enfant de Marie périsse. Aimez votre mère d'une charité sincère, pratique, et elle vous obtiendra la grâce suprême de la persévérance finale. Saint Thomas d'Aquin la servait dès les jours de sa jeunesse; on l'entendit déclarer sur son lit de mort qu'elle lui avait accordé tout ce qu'il lui avait demandé. Le plus grand théologien que l'Église ait eu après lui, vous reconnaissez Suarez, répétait souvent qu'il donnerait toute sa science pour le fruit d'un *Ave Maria;* à ses derniers moments, il dit : « Je n'aurais jamais cru qu'il fût si doux de » mourir. » Un savant Recteur de l'Université de Vienne, Francois Retza, mourut en chantant le *Salve Regina*, doux tribut qu'il avait payé à Notre-Dame pendant sa vie et qu'il acquittait encore à l'heure de la mort. Une des plus fidèles servantes de la Mère de Dieu, Marie d'Oignies, rendit le

[1] In domo Patris mei mansiones multæ sunt. Jean, 14.

dernier soupir en chantant le *Magnificat*, l'hymne de la divine charité. La Bienheureuse Marie de l'Incarnation qui l'avait si religieusement servie dans sa maison et dans l'Église de Saint-Merry, sa paroisse, reçut son nom quand elle entra en qualité de sœur converse chez les Carmélites, qui la reconnaissent pour leur fondatrice en France. Quelque temps avant sa mort, elle fit suspendre à son lit un tableau de la Mère du Seigneur qu'elle ne pouvait regarder sans verser des larmes, et un jour, après l'avoir montré à ses sœurs, elle leur adressa des paroles brûlantes d'amour sur les grandeurs et les bienfaits de Celle qui est l'ornement du Carmel[1]. Digne fille de la Mère de la Charité, elle fit promettre à la prieure de Pontoise de ne laisser mourir aucune religieuse sans lui présenter la sainte Image qui lui avait fait goûter de si douces consolations.

Qui que vous soyez, mes chers frères, pauvres pécheurs ou heureux convertis, je veux vous laisser à tous un trait historique qui résumera les conseils que je vous ai donnés, les vœux que je vous ai exprimés, les exemples que je vous ai cités. Au dix-septième siècle, une duchesse célèbre par l'éclat de son esprit, de sa beauté et hélas! aussi de ses scandales[2], se résolut, dans la fleur de ses années, à expier sous la bure et le cilice les désordres de sa vie passée. Avant de recevoir le nom de *sœur Louise de la Miséricorde*, celle qui devait écrire un jour le sublime *Traité de la Miséricorde de Dieu*, dit à la Prieure des Carmélites de la rue Saint-Jacques :

« JE VIENS, MA MÈRE, REMETTRE MA VOLONTÉ ENTRE VOS » MAINS; J'EN AI FAIT UN SI MAUVAIS USAGE, QUE JAMAIS » JE NE VEUX LA REPRENDRE. »

Dites-en autant à la Vierge toute Sainte. « O mon enfant! » conservez les préceptes de votre père, et n'abandonnez » pas la loi de votre mère[3], répétez souvent la prière que

[1] Decor Carmeli. Is. 35. — [2] Madame de la Vallière. — [3] Conserva, fili mi, præcepta patris tui, et ne dimittas legem matris tuæ. Prov. 6.

» je vais faire avec vous : » O Dieu qui êtes charité, je remets mon âme entre vos mains[1] ! O Cœur de Jésus qui avez été percé pour moi, rendez mon cœur semblable au vôtre ; donnez-moi l'humilité et la charité véritables ! O Cœur souffrant de la Mère du Seigneur, défendez-moi contre les mauvais instincts de la nature ; prenez mon cœur, je vous le donne ; faites qu'il soit selon votre Cœur ! Non, je ne vous le reprendrai pas ; gardez-le-moi pour mon Dieu, pour vous, ô Mère de la charité ! O saint Jean, donnez-nous la bénédiction que vous avez placée à la fin du Nouveau Testament :

Que la Grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous tous. Ainsi soit-il[2].

[1] Luc, 23. — [2] Apoc. 22.

30 MAI.

NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES.

Cessaverunt fortes in Israel et quieverunt donec..... surgeret mater in Israël. Nova bella elegit Dominus, et portas hostium ipse subvertit..... Cor meum diligit principes Israël.

Il n'y eut point de héros en Israël, et on n'en vit point paraître jusqu'au temps où une mère s'éleva en Israël. Le Seigneur a tracé le plan de nouvelles guerres, et il a renversé les remparts des ennemis..... Mon cœur aime les princes d'Israël.

Au livre des Juges, ch. V, v. 7-8.

« Quelle est Celle qui s'avance aussi terrible qu'une ar-» mée rangée en bataille [1] ? »

Quelle est Celle « qui est semblable à la Tour de David » bâtie sur les remparts de Jérusalem? Autour d'elle mille » boucliers sont suspendus; elle est l'arsenal où est renfer-» mée l'armure complète des vaillants d'Israël [2]. »

Quelle est Celle qui est la vraie Debbora choisie de Dieu pour engager les nouveaux combats du Seigneur, pour relever le courage de son peuple et porter la confusion dans les rangs de ses ennemis? Où est-elle, la Mère dévouée qui couvre ses enfants de son égide tutélaire? Où est-il le Cœur qui aime les Princes du véritable Israël de Dieu?

Mes frères, c'est la Vierge puissante, c'est la Mère secourable des Chrétiens [3]. Nos pères la nommaient, dans leur naïf langage, « la générale des armées de l'Église, » et aujourd'hui le monde entier la connaît sous le nom glorieux de Notre-Dame-des-Victoires.

Mère de Dieu! nos soldats marchent à l'heure qu'il est

[1] Quæ est ista quæ progreditur, terribilis ut castrorum acies ordinata? Cant. 4. — [2] Sicut turris David collum tuum, quæ ædificata est cum propugnaculis : mille clypei pendent ex ea, omnis armatura fortium. Id. ib. — [3] Virgo potens. — Auxilium Christianorum.

sous votre blanche bannière. Étoile de la mer! nos marins ont arboré votre pavillon béni. Soyez avec eux pour enflammer leur ardeur, soyez avec nous pour que nous les aidions de nos prières, soyez avec moi pour que je raconte vos immortels triomphes sur les ennemis étrangers et sur les ennemis domestiques de l'Épouse bien-aimée du Seigneur Jésus votre Fils!

Marie a été choisie de Dieu pour dompter les peuples conjurés contre la Chrétienté, que je partagerai en deux grandes catégories, les Païens et les Musulmans : c'est pourquoi elle a été appelée dans tous les âges Notre-Dame-de-la-Victoire.

Marie a été choisie de Dieu pour dompter les nations rebelles à l'Église, que je comprendrai sous ces deux grandes dénominations : les Hérétiques et les Schismatiques : c'est pourquoi elle a été appelée pour la première fois, il y a deux siècles, et elle est aujourd'hui plus que jamais Notre-Dame-des-Victoires [1].

Les premières victoires de Notre-Dame, aussi bien que celles de Notre-Seigneur lui-même, sont celles qu'elle remporta sur les cœurs. Dieu, qui se sert de ce qu'il y a de plus

[1] « Il y a sans doute beaucoup d'analogie dans ces deux dénominations; » mais il nous suffit qu'il n'y ait point identité absolue pour autoriser et » même justifier notre assertion, que le titre de Notre-Dame-des-Victoires » est peut-être unique dans la Chrétienté. » (M. Desgenettes, Notice sur l'Église de Notre-Dame-des-Victoires, insérée dans l'ouvrage intitulé *les Églises de Paris.*)

Le titre de Notre-Dame-de-la-Victoire n'indiquait qu'un avantage particulier, obtenu par la protection de la Sainte Vierge. Ainsi en est-il de Notre-Dame-de-la-Victoire à Milan, à l'époque des guerres d'Italie; de Notre-Dame-de-la-Victoire de Tolède, érigée en 1202 par Alphonse, roi de Castille, en reconnaissance des succès qu'il avait remportés contre les Maures; de l'église abbatiale de Notre-Dame-de-la-Victoire, fondée par Philippe-Auguste dans le diocèse de Senlis, après la bataille de Bouvines. L'Église de Notre-Dame-des-Victoires renferme au contraire, dans son titre unique, toutes les conquêtes, tous les triomphes de la Bienheureuse Vierge Marie. Les nouveaux sanctuaires qui portent son nom en France, à Alger et dans les différentes contrées du monde, ne le prennent que pour rendre hommage à l'*Association-Mère*, car c'est la signification du titre d'*Archiconfrérie* qu'elle a reçu du Saint-Siége.

faible pour renverser ce qu'il y a de plus fort, de ce qui n'est pas, comme dit saint Paul, pour détruire ce qui est[1], ne prit d'autre levier pour soulever le monde et l'attirer à lui que le bois de la Croix[2]; et cette parole de la Croix fut portée aux savants, aux riches, aux rois de la terre par douze ignorants, douze pauvres, douze pêcheurs; et la semence évangélique fructifia tellement dans le champ du monde, qu'en moins de deux siècles les Chrétiens pouvaient dire aux Empereurs : Nous remplissons tout; nous sommes dans les armées et sur les flottes, dans vos cités, dans vos campagnes; nous avons même pénétré là où les armes romaines n'ont jamais pénétré, chez les peuples les plus barbares. Vous nous retrouvez donc partout, partout excepté dans vos temples : « *Sola relinquimus templa*[3]. » Visiblement, mes frères, Dieu seul avait voulu se réserver la gloire d'un aussi grand ouvrage. Ces hommes étaient revêtus de la force d'en haut : le Saint-Esprit était en eux comme la source de la grâce[4]; Marie était avec eux comme le canal de la grâce[5]. Depuis que son pied vainqueur a écrasé la tête du serpent infernal[6], c'est sa main maternelle qui va chercher les malheureux assis « dans les ténèbres et à l'ombre de la mort[7]. » Mêlée à l'apostolat catholique comme elle l'était à tous les mystères de l'Évangile, elle ne connaît pas de plus noble fonction que d'étendre partout les saintes conquêtes de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Non-seulement Marie gagne des âmes à Dieu, mais elle les lui conserve avec une tendre sollicitude. Vous savez tous le trait sublime de sainte Félicité, surprise dans les cachots par les douleurs de l'enfantement : la violence du mal lui faisait jeter quelques cris de temps en temps; un des gardes qui l'avait entendue lui dit : « Quoi ! tu te plains? que feras-» tu donc lorsque tu seras exposée aux bêtes? — C'est moi, » répondit Félicité, qui souffre maintenant ce que je souffre;

[1] I Cor. 1. — [2] Jean, 12. — [3] Tertullien. — [4] Luc, 24. — [5] Act. 1. — [6] Gen. 3. — [7] Luc, 1.

» mais là il y en aura un autre en moi qui souffrira pour » moi, parce que je souffrirai pour lui[1]. » Je ne doute pas, Chrétiens mes frères, que, dans le temps des persécutions, la Reine des Martyrs ne se soit trouvée aussi avec les fidèles Catholiques pour soutenir leur courage, avec les Confesseurs de la foi pour leur inspirer ces magnanimes réponses qui étonnaient et souvent convertissaient les juges et les proconsuls romains, avec les intrépides athlètes de son Fils pour leur communiquer quelque chose de cet héroïsme dont elle nous a donné l'exemple dans le Mystère de sa Transfixion. Je n'en veux d'autre preuve que l'image de Notre-Dame qui se trouve si fréquemment sur les tombeaux des Martyrs. Comme celle de Notre-Seigneur, elle porte un voile sur le visage, tandis que les figures de Pierre, de Paul et des autres sont à découvert[2]. Mais nos pères en Jésus-Christ n'espéraient pas saisir, n'osaient pas, si vous le voulez, exprimer la ressemblance d'un Homme-Dieu, d'une Mère de Dieu. Ils cherchaient à reproduire leurs traits par la sainteté de leur vie, ils plaçaient partout leurs monogrammes, et ils voulaient que leur sépulcre réunît encore Jésus et Marie, les deux grands objets de leur respect, de leur confiance et de leur amour.

Assez et trop longtemps, ô mon Dieu! le sang de vos Fidèles a ruisselé par torrents. Assez et trop longtemps, vos témoins se sont fait égorger[3] pour attester à tous les siècles la vérité de votre Saint Évangile[4]. Souvenez-vous des onze millions de Martyrs qui ont vaincu le monde à la suite du Dieu et de la Reine des Martyrs. Souvenez-vous des cinquante-huit premiers successeurs de saint Pierre, qui ont fécondé votre sainte Église Romaine par le sang de trente Papes et qui ont donné à l'Église du ciel cinquante-quatre Saints reconnus et honorés comme tels. « Ne vous souvenez plus de

[1] D. Ruinart, *les Véritables Actes des Martyrs.* — [2] M. Raoul-Rochette, *Tableau des Catacombes.* — [3] Je crois des témoins qui se font égorger. Pascal, *Pensées.* — [4] Testimonia tua credibilia facta sunt nimis. Ps. 92.

» nos longues iniquités; hâtez-vous de nous faire sentir vos » anciennes miséricordes[1]. Pourquoi les nations ont-elles » frémi? Pourquoi les peuples ont-ils tramé de vains com- » plots[2]? Vigilant Gardien des tentes d'Israël[3], Seigneur, » Dieu des armées, levez-vous et jugez enfin votre cause[4]. » Réalisez la prophétie de la Vierge : dissipez vos ennemis » dans l'orgueil de leurs pensées[5]. » O Jésus, Agneau de Dieu, qui ôtez le péché du monde[6], faites-les trembler à l'aspect du Lion de la tribu de Juda[7]. Colombe sans tache, Sainte Marie, déployez l'intrépidité de l'aigle contre tous ceux qui ne veulent point accepter le pacifique rameau d'olivier que leur tend votre main maternelle[8]. Sauveur, soyez le triomphateur d'Israël[9]! Mère de Dieu, soyez Notre-Dame-des-Victoires[10]!

L'Église respire enfin, mes très-chers frères; les cirques et les amphithéâtres ne retentissent plus du cri féroce : « Les » Chrétiens aux lions! » La Croix a paru dans les cieux, le signe du Christ brille en lettres d'or sur les aigles Romaines[11], et c'est au nom du Crucifié que les Empereurs marcheront à la victoire. Le mystérieux Symbole du Fils de Dieu, qui servait aux Fidèles à se reconnaître les uns les autres[12], fait place à l'exergue sublime : « Le Christ est vainqueur, le » Christ est Roi, le Christ est empereur[13]. » Les Césars s'éloignent insensiblement de la capitale du monde; ils transportent le siége de l'Empire à Constantinople en Orient; à Milan, à Ravenne, à Aix-la-Chapelle, en Occident. Encore un peu de temps, et Rome n'appartiendra plus qu'au successeur d'un pêcheur de la Galilée, et la Ville Éternelle s'appellera la Ville des Apôtres.

[1] Ne memineris iniquitatum nostrarum antiquarum, cito anticipent nos misericordiæ tuæ, quia pauperes facti sumus nimis. Ps. 78. — [2] Ps. 2. — [3] Nombres, 9. — [4] Ps. 73. — [5] Luc, 2. — [6] Jean, 1. — [7] Ecce vicit Leo de tribu Juda. Apoc. 5. — [8] Gen. 8. — [9] Triumphator in Israel. I Rois, 15. — [10] Draco stetit ante mulierem. Apoc. 4. — [11] Hoc vince. — [12] Un poisson avec cette devise : I.X.Θ.Υ.Σ. Ιησους Χριστος Θεου Υιὸς, σωτὴρ. — [13] Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat.

Elle est aussi, mes frères, la Ville de Marie. Vous m'avez entendu donner ce nom à Jérusalem d'abord, à Éphèse ensuite. Mais il y a longtemps qu'elles ont perdu ce beau titre; Rome, au contraire, est restée la Ville de la Vierge[1]. Vous y voyez encore les anciennes Basiliques qui lui ont été dédiées dès les anciens jours, alors que sa statue sortit des Catacombes pour prendre sur les Autels une place qu'elle ne devait plus quitter. Comptez, si vous le pouvez, tous ces trophées de pierre et de marbre qui attestent que Marie a vaincu avec Jésus-Christ, triomphé avec Jésus-Christ, régné avec Jésus-Christ[2]. Je voudrais vous les citer tous, mais je dois me borner à vous nommer quelques-uns de ses antiques Sanctuaires :

Sainte-Marie in Trastevere, que le Pape saint Calixte lui dédia dès l'an 224.

Sainte-Marie-Majeure, la quatrième des grandes Basiliques, élevée sur le mont Esquilin par le Pape Libère. Les quarante colonnes de marbre qui lui servent de support ont été tirées du temple de Junon-Lucine, et la place qui l'entoure est décorée d'une statue en bronze de la Sainte Vierge qui surmonte une colonne en marbre blanc de 70 pieds de hauteur, citée par les hommes de l'art comme le type de la

[1] Dans les rues de Rome, sur les places publiques, dans toutes les maisons, dans toutes les boutiques, vous trouverez l'image de Marie; une et souvent plusieurs lampes, quelquefois des cierges brûlent en son honneur. Ce qui se consomme d'huile est vraiment incalculable; et cette contribution volontaire, le pauvre, non moins que le riche, se l'impose; c'est une des dépenses strictement nécessaires de toute famille; le pain de chaque jour ne l'est pas davantage à ses yeux. A Rome, on a l'usage touchant d'inscrire sous chaque image une courte prière et souvent l'indication des Indulgences qui y sont attachées; les passants la répètent comme un élan du cœur. Qui peut dire ce que cette courte invocation a calmé de passions, allégé d'infortunes, apporté d'espérances? (M. Poujoulat.)

[2] Nous avons compté soixante-quatorze églises de Sainte-Marie dans la *Descrizione di Roma moderna; in Roma*, 1719. Les oratoires n'y sont pas compris, et le nombre des sanctuaires de la Mère de Dieu s'est augmenté encore depuis 135 ans.

perfection, et la seule qui reste du *temple de la Paix*[1].

Sainte-Marie-d'Ara-Cœli, double trophée de la Mère de Dieu, puisqu'on y monte par cent vingt-huit degrés de marbre, riche dépouille du *temple de Quirinus*, et que son emplacement était occupé par le *temple de Jupiter-Capitolin*.

Sainte-Marie-des-Anges, qui s'élève sur les ruines des *Thermes de Dioclétien*, le plus cruel persécuteur des Chrétiens.

Sainte-Marie-de-la-Rotonde, qui était autrefois le *Panthéon*, c'est-à-dire le *Pandæmonium*, où Agrippa avait convoqué toutes les idoles et par conséquent tous les vices. « Entre les palais qui restent dans Rome, disait Pétrarque, » les uns sont tombés de nos jours, les autres tremblent et » ont peine à se soutenir sur leurs bases. Il n'y a que *le Pan-* » *théon* qui subsiste, parce que Marie l'a emporté sur les » faux dieux, et que la vertu de son Nom donne une force » nouvelle à ce vieil ouvrage. Après cela, ne crois-tu pas que » la gloire, pour être durable, a besoin de reposer sur des » fondements plus solides que ne sont des pierres entas- » sées[2]? »

Notre-Dame-Impératrice, fondée par saint Grégoire, qui y déposa une antique Image de ce nom, pour laquelle il avait une tendre vénération.

Notre-Dame-Libératrice, érigée dans l'enceinte du *Forum*, sur le lieu même où l'infâme volupté[3] avait ses autels, par les soins du Pape saint Silvestre et de l'Empereur Constantin.

Ne dirait-on pas que ces deux grands hommes ont tracé à l'avance la ligne de conduite que devaient suivre les chefs de l'Église et de l'État? De saint Silvestre à Pie IX, on ne citerait pas un Pape qui ait manqué en quoi que ce soit au

[1] L'obélisque qui décore l'autre façade de Sainte-Marie-Majeure porte cette inscription sur sa base : *Christus, per invictam Crucem populo pacem præbeat, qui, augusta pace, in præsepi nasci voluit.* — [2] Pétrarque, *Dialogues*. — [3] Temple de Vénus remplacé par l'église de la Vierge sans tache.

doux devoir de la piété filiale envers Marie, et il faudrait faire l'énumération de presque tous les Pontifes Romains si l'on entreprenait de raconter les choses merveilleuses qu'ils ont accomplies, pour lui prouver leur amour et leur confiance sans bornes. La Rome moderne, si dévouée à Notre-Dame, n'a donc fait que continuer la tradition apostolique qu'y avaient laissée saint Pierre, saint Paul, saint Jean[1]; et si l'on demandait une définition de la Rome du Christianisme primitif, je dirais simplement: Cette Ville n'est autre chose qu'un monument de toutes les victoires que Marie a remportées sur l'idolâtrie.

De son côté, Constantin le Grand ne balance pas à attribuer à la protection de la Sainte Vierge ses victoires sur le cruel Maxence et sur le perfide Licinius, ses compétiteurs à l'Empire, non moins que le succès de ses expéditions contre les Barbares. Il lui élève partout des basiliques, et il lui dédie pompeusement la Ville qui porte son nom immortel[2].

Aussi bien que saint Pierre, le premier Pape, le premier Empereur chrétien, transmet à ses successeurs la piété filiale qu'il porte à Notre-Dame. Théodose, aussi grand guerrier que Constantin, plus orthodoxe que lui, puisque sa foi est toujours demeurée pure de tout soupçon, appuie de tout son pouvoir les décrets du saint Concile d'Éphèse sur la Maternité divine de la Vierge Sainte dont il a ressenti la protection dans ses luttes héroïques contre les nations païennes qui repoussaient l'Évangile de Jésus-Christ.

[1] Mr. Gerbet, évêque de Perpignan, a des considérations admirables dans ses *Esquisses de Rome Chrétienne*, au sujet de la mission providentielle de la Papauté, figurée dans la Ville Éternelle par saint Pierre qui y fixa son siége, et par saint Paul et saint Jean qui la visitèrent. Tous trois y endurèrent le martyre, auquel le dernier n'échappa que par le miracle de la *Porte-Latine*.

[2] Lorsque Mahomet II prit Constantinople en 1453, une Image célèbre appelée d'un mot grec *procurant les victoires*, se trouva dans la Basilique de Notre-Dame-des-Guides. On la plaçait, sous forme de bannière, sur un char de triomphe qui accompagnait les armées impériales. (M. l'abbé Desgenettes, *loc. cit.*)

Je vous ai dit dans une autre Instruction[1] le zèle que déployèrent au service de Marie l'empereur Marcien et sa sœur, la princesse Pulchérie. Si le temps me le permettait, je vous entretiendrais de l'empereur Justin et du général Narsès qui lui attribuèrent les victoires qu'ils remportèrent, l'un sur les Perses, l'autre sur les Goths. Disons au moins un mot de Justinien qui n'hésita pas à déclarer que, grâce à son secours tout-puissant, il était parvenu à subjuguer l'Afrique idolâtre, et qui lui fit la consécration solennelle du Monde romain, c'est-à-dire du Monde connu.

Je n'ai pas encore nommé la Gaule, et c'est pourtant dans ce royaume, qui s'appellera le royaume très-chrétien, que je trouve pour la première fois le plus glorieux des titres que puisse porter la Mère de Dieu sur la terre. C'est dès les premiers temps de la prédication de l'Évangile qu'un prêtre d'Italie, dont le nom rappelle celui du plus célèbre philosophe de l'antiquité, saint Piaton, envoyé dans nos contrées par le souverain Pontife et honoré sous le titre d'Apôtre de Tournai[2], résume toutes les conquêtes de la Vierge Bienheureuse, en lui dédiant son Église sous le vocable de Notre-Dame-de-la-Victoire.

J'arrive enfin à ce héros, ce législateur, cet empereur, dont le nom se confond avec le nom même de la grandeur. Charlemagne, vainqueur des Saxons, les derniers représentants du paganisme en Occident, réduit en poussière la gigantesque idole d'Irminsul, et fait éclater sa reconnaissance envers la Reine des rois en lui élevant, non pas une statue, mais une magnifique Cathédrale. Je renonce à vous décrire les hommages que l'illustre Empereur rendait à Marie qu'il voulut honorer jusque dans son tombeau, puisque, lorsqu'on en fit l'ouverture, on y trouva une Relique des vêtements de la Sainte Vierge et une Madone qui était placée SUR SON CŒUR. Un simple rapprochement me suffira

[1] Voir la Conférence du 28 mai et son Addition. — [2] Tournai appartenait alors et a appartenu longtemps à la France.

pour vous peindre la communauté de vues qui unissait l'Église et l'État dans une affection mutuelle à l'égard de la Mère du Seigneur. Léon III, le Pasteur universel du troupeau de Jésus-Christ, l'*Évêque des Évêques*, quitte Rome pour se rendre dans la ville impériale de Charlemagne, et y faire la dédicace de Notre-Dame-d'Aix-la-Chapelle. Charlemagne, l'Empereur universel, l'*Évêque extérieur*[1], quitte Aix-la-Chapelle pour aller à la Ville de la Vierge et des Apôtres recevoir la couronne des mains de Léon III. La Papauté bénit la Royauté, la Royauté dote la Papauté. Le Pontife appelle sur la tête de l'Empereur la protection de Celui par qui les rois règnent et font régner avec eux la justice[2]; l'Empereur assure l'indépendance du Pontife par la religieuse sollicitude qui maintient le Vicaire de Jésus-Christ dans la possession du Patrimoine de saint Pierre. Léon III continue la tradition du Prince des Apôtres, de saint Léon le Grand, de saint Grégoire le Grand; Charlemagne continue celle de Constantin, de Théodose, de Justinien. Le Sacerdoce et l'Empire sont deux frères qui se jurent bonne amitié aux autels du Dieu et de la Mère des Chrétiens. Voilà le triomphe définitif de Marie sur le paganisme.

L'ère des Martyrs avait été celle des héros de la sainteté. L'Église avait grandi sous les coups des tyrans[3]; elle eut la douleur de voir insensiblement se relâcher les mœurs de ses enfants, lorsqu'elle n'eut plus à redouter la fureur des bourreaux. Ce mystérieux Vaisseau qui avait traversé miraculeusement les âges de persécution allait être battu par de nouveaux orages. Une seconde irruption des barbares menaçait de se déchaîner sur l'Occident que ne protégeait plus la puissante épée de Charlemagne. Charles le Martel, son aïeul, avait comprimé pour des siècles l'impétueux torrent

[1] Ce titre d'*Évêque du dehors*, d'Évêque extérieur, fut donné à Constantin par les Pères de Nicée. — [2] Per me principes imperant, et potentes decernunt justitiam. Prov. 8. — [3] Sanguis Martyrum semen Christianorum. — Sanguis Martyrum Christianos germinabat. Tertullien.

du Mahométisme. L'Islam fut vaincu dans les plaines de Tours et de Poitiers ; il ne fut point désarmé. Quand le grand Corps de l'Empire antichrétien eut refermé ses plaies douloureuses, Constantinople, déjà rongée par le schisme, poussa un long cri de détresse que Pierre l'Ermite fit retentir dans le cœur des princes catholiques et qui trouva un écho dans la grande âme d'Urbain II. C'est un Pape, un Pape français, mes frères, que Dieu suscite pour défendre l'empire de la Foi et de la Civilisation. C'est en France, dans le Sanctuaire vénéré de Notre-Dame-du-Puy, qu'il célèbre la fête de l'Assomption ; il écrit aux pieds de la Vierge du Mont-Anis, la lettre d'indiction du Concile qui se réunit au jour marqué[1] dans une autre ville de France, la capitale de la vieille Auvergne.

Urbain II éprouve une profonde joie à la vue de cette multitude d'Évêques, de barons, de chevaliers accourus à sa voix en si grand nombre, qu'ils sont obligés de planter leurs tentes dans les campagnes qui environnent Clermont. Il prononce un discours pathétique dans lequel il dépeint l'humiliation de l'Église, les progrès du Mahométisme, la nécessité d'opposer une énergique résistance aux envahissements du Croissant. Entendez-vous, mes chers frères, le cri sublime qui s'élève du milieu de cette foule : « Dieu le veut ! Dieu le veut? » Voyez-vous le Pape distribuer à ces milliers d'hommes l'image de la Croix qui sera la décoration de leurs vêtements et qui donnera son nom aux soldats de Jésus-Christ, *les Croisés*, et à leurs mémorables expéditions, *les Croisades*?

Partout où nous voyons se déployer l'étendard de Notre-Seigneur, nous devons nous attendre, Chrétiens, à voir paraître la bannière de Notre-Dame. Le Concile adopte par acclamation la proposition que lui fait le Pape d'appeler Marie au secours de l'Église, en lui dédiant le samedi qui maintenant encore, vous le savez, appartient spécialement à la

[1] 18 novembre 1095.

Mère de Dieu, et en obligeant les clercs à la récitation quotidienne *du Petit Office de la Vierge*. Ce décret n'est fait que pour les ecclésiastiques; mais les laïques, les enfants, les femmes elles-mêmes veulent s'y soumettre. Le Nom de Marie se mêle dans toutes les prières à celui de Jésus. Le chef de l'expédition, Adhémar de Monteil, évêque du Puy, compose la plus douce des Antiennes de Notre-Dame[1] et le *Salve Regina* est le chant de départ des Croisés.

Loin de moi la pensée, mes frères, de vous retracer les différentes péripéties des guerres saintes. Je me suis contenté de vous montrer la place que la France occupe dans les commencements de leur histoire. Plus tard, nous la retrouverons encore noblement représentée par un saint Bernard, celui des Pères de l'Église qu'il est impossible de nommer sans songer aussitôt à Marie, et par un saint Louis qui, après avoir pris l'Oriflamme sur le tombeau de saint Denis, allait à Notre-Dame-de-Paris, lui demander une maternelle, une dernière bénédiction.

Lorsque l'Europe n'opposa plus au torrent de l'Islamisme la puissante digue des Croisades, il reparut plus formidable que jamais et menaça bientôt de tout envahir. Dieu allait lui livrer la capitale schismatique de l'Orient, mais il lui défendit d'étendre ses ravages sur la Ville Éternelle Capitale du vieil Occident et de cette sainte Église Catholique dépositaire de sa vérité, héritière de ses promesses, épouse bien-aimée de son Fils, servante dévouée de la Vierge Bienheureuse.

Au quinzième siècle, dans le temps même de la prise de Constantinople[2], la nation de Marie, la Hongrie qui ne l'appelle que sa Reine, nous apparaît représentée par le grand capitaine chrétien, Huniade[3]. C'est lui qui gagne des batailles décisives contre les généraux d'Amurat et qui les oblige de se retirer de devant Belgrade après un siége de sept mois. En

[1] Quelques auteurs attribuent le *Salve Regina* à Herman *le Raccourci*. — [2] 1453. — [3] Huniade, 1442-1456.

vain Mahomet II, déjà maître du Bosphore, revient à la charge dix ans plus tard. La Hongrie est le boulevard de la chrétienneté, Belgrade est la clef de la Hongrie, Huniade en est le gardien. Il suffit de prononcer son nom pour que la frayeur se répande dans l'armée des Infidèles. Hélas! il va épuiser ses forces, son génie, sa vie même dans la lutte contre l'orgueilleux Sultan. L'avantage lui reste, mais ce n'est point sur la terre qu'il recueillera la récompense de sa victoire. Attaqué d'une fièvre ardente, il demande les sacrements de l'Église, et retrouvant sa vigueur accoutumée lors même qu'il est sur le point d'expirer, il va recevoir le viatique aux pieds des autels de Dieu et de la Vierge pour lesquels il a si vaillamment combattu, disant qu'il n'est pas convenable que le maître vienne trouver le serviteur. Le Pontife Romain apprend sa mort en versant d'abondantes larmes, et lui fait à Saint-Pierre, des obsèques aussi magnifiques que s'il se fût agi du plus puissant des empereurs.

Au seizième siècle, nous assistons à un des plus grands événements de l'histoire. Pie V, chargé d'années et de mérites, a mûri devant Dieu le projet de consommer la grande œuvre commencée par Huniade. Il parcourt les bords de l'Adriatique, appelant l'Italie à une nouvelle Croisade. Philippe II, roi d'Espagne, et la République de Venise, répondent au généreux appel du vieillard qui s'est senti le courage de déclarer la guerre sainte à l'Empire Ottoman. C'est la première fois que l'on voit l'étendard des deux Clefs déployé contre le Croissant. Don Juan d'Autriche, qui s'était couvert de gloire l'année précédente dans sa campagne contre les Maures de Grenade, est élu généralissime de la flotte Catholique qui compte près de trois cents voiles. Le 7 octobre 1571, date à jamais mémorable dans les annales du Culte rendu par l'Église à la Mère de Dieu, les armées navales se rencontrent dans le golfe de Lépante, proche de ces mêmes lieux où Antoine et Auguste avaient demandé autrefois au sort des armes de décider lequel des deux serait le maître du monde.

La Croix, est arborée sur *la Reale* ou principale Galère; une décharge générale d'artillerie salue le signe du Fils de Dieu. Aussitôt après, chaque galère élève sur son bord l'image de la Très-Sainte Vierge, et tous tombent à genoux pour implorer sa puissante protection. Le fils de Charles-Quint partage ses vaisseaux en trois divisions, la droite commandée par le célèbre André Doria, la gauche par l'amiral vénitien Barbarigo, le centre qu'il se réserve pour lui-même et d'où il pourra soutenir ses deux ailes, si elles viennent à plier. La victoire est longtemps disputée avec un acharnement sans égal. Ce n'est que par des prodiges de valeur que Don Juan l'oblige enfin à se ranger sous son pavillon, et force les soldats du sultan Sélim à prendre une fuite honteuse, en laissant derrière eux cent trente galères tombées au pouvoir des Chrétiens, cinquante-cinq coulées à fond, trente mille Turcs tués avec Ali-Bacha, leur général, dix mille faits prisonniers. Quinze mille esclaves Catholiques sont rendus à la liberté. Le rivage retentit des cantiques d'action de grâces entonnés en l'honneur du Dieu des armées, et des louanges de Celle qui est l'Étoile de la mer et le Secours des Chrétiens. Chaque nation, dit un historien, ne compte que ses héros et néglige ceux des autres peuples; Don Juan, comme le vengeur de la Chrétienté, est le héros de toutes les nations. Mais pendant que ce nouveau Josué combat sur les flots, Pie V, prosterné sur la sainte montagne, tient, comme un autre Moïse, ses mains élevées vers les Cieux. Dans ce moment suprême, c'est la Mère de Dieu qu'il invoque, c'est le saint Rosaire qu'il récite. La grande bataille se donne précisément à l'heure où il adresse à Marie les plus ferventes supplications; et quand la Croix triomphe, il en est informé par une Révélation qu'il communique aussitôt à ceux qui l'entourent.

Le saint Pontife ne survécut que peu de mois à la bataille de Lépante. Rome vénère ses restes précieux dans la grande basilique de Sainte-Marie-Majeure; l'Église univer-

selle célèbre[1] la fête solennelle à laquelle Grégoire XIII a donné le nom de Notre-Dame-du-Rosaire, pour honorer encore son prédécesseur en nous rappelant ainsi l'efficace de sa prière auprès de la Mère de Dieu, mais que saint Pie V, obéissant au sentiment de sa reconnaissance pour la Vierge Bienheureuse, institua primitivement sous le titre de Notre-Dame-de-la-Victoire.

Au dix-septième siècle[2], la Porte Ottomane cherche à se venger de l'humiliation de sa défaite. Don Juan d'Autriche l'a accablée à Lépante: elle veut écraser la capitale de l'Autriche. Deux cent mille Turcs forment le siége de Vienne. A leur arrivée soudaine, l'Empereur prend précipitamment la fuite, et l'armée, pour ne pas se laisser envelopper par l'ennemi, est réduite à se réfugier sous le canon de la place assiégée. Vous représentez-vous, mes frères, l'horreur de cette position, cette magnifique capitale devenue la proie d'un ennemi furieux, l'Allemagne entraînée dans sa ruine, le Mahométisme établi au centre de l'Europe, l'Église de Dieu, s'il est possible, à deux doigts de sa perte? Infortunés habitants de Vienne, à qui vous adresserez-vous dans cette détresse inouïe? A qui vous adresseriez-vous, mes frères, en d'aussi désastreuses conjonctures, sinon à Celle que saint Éphrem a nommée « l'espérance des désespérés[3]? » Et c'est aussi ce que firent ces Chrétiens affligés. « Les prédicateurs ne pro-
» nonçaient autre chose que le Nom de Marie, et pour l'avoir
» plus souvent à la bouche, les Fidèles ne disaient plus
» que ces paroles du Saint Rosaire : Je vous salue, Marie;
» sainte Mère de Dieu, priez pour nous. Enfin, après trois
» semaines de tranchée ouverte, et le propre jour de la
» Nativité de la Sainte Vierge, tous les dehors de la ville
» emportés, le dedans réduit aux derniers abois, l'ennemi
» arrachant déjà les palissades, et les brèches des murailles
» se trouvant en état de permettre un assaut, les Impériaux

[1] Le premier dimanche d'octobre. — [2] An 1683. — [3] Spes desperantium. S. Éphrem.

» délibéraient de se rendre, lorsque malgré la difficulté de » traverser l'armée ennemie qui les entourait de toutes parts, » il leur vint avis, comme par miracle, qu'il leur arrivait du » secours, et que ce secours était presque à leurs portes [1]. »

Consolez-vous, enfants de Marie! Votre Mère a entendu la voix de vos larmes; elle vous a envoyé celui qui sera pour vous une Providence visible (celui dont le nom doit être aussi grand aux yeux des Chrétiens que le nom même de Charlemagne), le Roi de Pologne, Jean Sobieski.

Je me demande, mes frères, comment eût agi à sa place ce fameux conquérant de l'antiquité que l'on nomme toujours avant César, le grand Alexandre. Sans doute, ce foudre de guerre se fût précipité avec l'impétuosité de l'aigle sur les troupes musulmanes; il eût fait passer l'ardeur qui le dévorait dans l'âme de ses soldats, et après avoir répandu partout la terreur et la mort, il se fût enivré des fumées de l'orgueil et de la gloire. Sobieski n'agit pas ainsi. Il se retire dans une chapelle de Camaldules située sur la cime du Calemberg, où il fait offrir le saint Sacrifice en l'honneur de Celle que son peuple ne nomme aussi que la Grande Dame. L'armée polonaise couvre les flancs de la montagne et assiége les abords du temple. Tous sont à genoux, immobiles, aussi recueillis que les Religieux, habitants de ce monastère. Et lui, qu'y fait-il, mes frères? Il y sert la Messe, il tient ses bras en croix, il communie avec la ferveur d'un héros chrétien; puis, quand il a mis Notre-Seigneur et Notre-Dame de son côté, il s'écrie : « Présentement, nous pouvons, sous » une si puissante protection, marcher en toute assurance » au combat; la Vierge Sainte nous assistera. » C'est là, dit un guerrier catholique, c'est là que le Grand Visir a été battu. L'armée chrétienne s'ébranle et va droit à l'ennemi. La déroute des Turcs est complète; « ils laissent deux cents » pièces de canon et presque la moitié de leur armée étendue

[1] Lafitau, évêque de Sisteron, *Vie de la Sainte Vierge.*

» sur le champ de bataille[1]. » Sobieski entonne lui-même le *Te Deum* dans la cathédrale de Vienne; un prédicateur monte en chaire et prend pour texte de son sermon cette parole sublime : *Fuit homo missus a Deo, cui nomen erat Joannes* : « *Il y eut un homme envoyé de Dieu qui s'appelait* » *Jean*[2]. » Innocent XI perpétue sa reconnaissance pour la Reine du Ciel, Marie, en instituant la fête du Saint Nom de Marie qui se célèbre le jour de l'Octave de sa Nativité.

Le Mahométisme a reçu deux blessures mortelles à Lépante et à Vienne; c'est Marie qui les lui a portées, et il ne s'en relèvera jamais. Nous ne mentionnerions point les efforts désespérés qu'il tenta au commencement du dix-huitième siècle[3] à Belgrade, à Corfou, à Témeswar, où il fut anéanti par le Prince Eugène, s'ils n'eussent fourni à Clément XI l'occasion, avant le combat, d'appeler tous les habitants de Rome à *Notre-Dame-de-la-Victoire*[4], et, après le triomphe définitif, de suspendre aux murs de ce temple un des cinq étendards enlevés aux ennemis, et d'établir dans l'Église universelle la fête si chère à la piété de Notre-Dame-du-Rosaire.

Je crois vous avoir nommé[5] tous les sanctuaires de Notre-Dame-de-la-Victoire. Il ne me reste plus qu'à vous entretenir de celui qui était réservé dans les desseins de Dieu à un titre unique, providentiel, parce qu'il devait surpasser l'éclat de tous les autres par les circonstances extraordinaires qui ont présidé à son établissement, et surtout par les choses merveilleuses qui ont accompagné et suivi sa restauration. Ce sanctuaire, mes très-chers frères, c'est le lieu même où nous sommes réunis, c'est NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES.

Notre cœur saigne, Fidèles bien-aimés, quand nous nous rappelons que les peuples chrétiens qui, pendant tant de siè-

[1] Id. ib. — [2] Jean, 1. — [3] An 1716. — [4] Cette admirable église, bâtie par Paul V, s'appela d'abord Saint-Paul. Elle changea de nom quand Grégoire XV y fit porter une image miraculeuse trouvée en Allemagne en 1621, lorsque Ferdinand II combattait les hérétiques. — [5] Dans le texte ou les notes.

cles, avaient marché comme un seul homme contre les païens et les barbares, se divisèrent dans les derniers âges en deux camps ennemis où de part et d'autre on invoquait le même Dieu, on chantait les mêmes Psaumes, on confessait le même Évangile. Ah! que nous voudrions pouvoir arracher du livre de l'Histoire les feuillets sanglants qui n'attestent que trop les horribles représailles auxquelles se livraient les vaincus de la veille, les vainqueurs du lendemain! Mais nous le demandons à tout homme impartial, de quel côté est parti le premier cri de la guerre civile qui a déchiré les membres de la grande famille de notre divin Chef Jésus-Christ? Le Protestantisme n'a-t-il pas, à lui seul, plus fortement ébranlé le trône du Roi des siècles éternels que ne l'avaient fait toutes les attaques de l'Idolâtrie et du Mahométisme? La révolte contre le Monarque du ciel n'a-t-elle pas amené comme nécessairement l'insurrection contre tous les souverains de la terre? Les princes catholiques pouvaient-ils se soumettre sans résistance aux audacieuses sommations de sectaires qui se déclaraient hautement les adversaires de tout pouvoir établi d'en haut? Les Pontifes dépositaires des droits de Dieu et de son Église pouvaient-ils, sans forfaire à leur mission sainte, sacrifier la cause de la vérité, assister de sang-froid à la ruine des institutions apostoliques, abdiquer, selon le bon plaisir du premier hérésiarque venu, l'autorité dont le Seigneur les avait investis, trahir leur devoir, leur conscience, leurs serments, et précipiter avec eux dans un abîme de ténèbres les âmes immortelles que le grand Pasteur avait confiées à leur sollicitude? Mes frères, poser ces questions, c'est les résoudre; et tout en exprimant nos vifs regrets pour les maux qui ont frappé au cœur l'Épouse de Jésus-Christ, l'Église notre mère affligée, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître la justesse de l'observation qu'un illustre Religieux a exprimée dans un aperçu historique qui résume tout ce que je vous ai dit des combats qui se sont livrés dans l'empire de la Foi contre les

enfants de l'Erreur, et de la concorde des deux puissances personnifiées dans les Papes et les Rois :

« A côté de la Chevalerie armée pour défendre l'Eglise » paraît le prêtre. En Pologne, quand le prêtre récitait l'É- » vangile à l'autel, le chevalier tirait à moitié son épée et » écoutait, dans cette attitude militante, la douce parole du » Christ. Voilà les vrais rapports de la cité du monde et de » la cité de Dieu. La cité de Dieu, représentée par le prêtre, » parle, prie, bénit et s'offre en sacrifice. La cité du monde, » représentée par le chevalier, écoute en silence, unie à tous » les actes du prêtre, et tient son épée attentive, non pour » imposer la foi, mais pour en assurer la liberté. Le prê- » tre et le chevalier remplissent dans le Mystère du Christ » deux fonctions qui ne doivent jamais se confondre. Tandis » que le prêtre chante tout haut l'Évangile à la face du peu- » ple, le chevalier retient à moitié son épée dans le fourreau[1]. »

Nous n'en dirons pas davantage, Chrétiens, mes frères, sur les guerres si mal appelées de *religion*, puisqu'elles ne sont après tout que des guerres de sédition révolutionnaire d'un côté, de légitime et obligatoire défense de l'autre, que l'enfer alluma au souffle impur de Luther, de Calvin, de Henri VIII, et que le ciel commença à apaiser lorsque le bras de Louis XIII, soutenu par la main de l'immortel cardinal de Richelieu, se fut étendu sur la Citadelle du protestantisme en France, et que la Sainte Église de Dieu put reprendre possession de la ville de la Rochelle[2].

Louis XIII est un des rois qui ont été le plus méconnus par l'histoire, telle que nous l'ont faite les prétendus réformés et les soi-disant philosophes. Un jour viendra sans doute bientôt, où quelque historien, vraiment digne d'être l'interprète de l'équitable postérité, rendra enfin hommage au prince que ses contemporains surnommèrent *le Juste*, à un des hommes les meilleurs qui fut jamais, à celui des fils

[1] Le P. Lacordaire. — [2] Prise de la Rochelle. An 1628.

de Louis IX qui rappela le mieux le saint Roi par la pureté de ses mœurs et la ferveur de sa piété. Ce travail de réparation historique honorera l'auteur non moins que le héros. Et quand même le désir que j'exprime ne serait jamais accompli, cette Église, dans laquelle j'ai la consolation de vous raconter les triomphes de la Mère de Dieu, ne serait-elle pas toujours un beau monument qui suffirait pour vous faire chérir sa mémoire? C'est lui qui en a posé la première pierre; c'est lui qui y fit graver sur une pierre de marbre l'inscription suivante :

Louis XIII,
Par la grâce de Dieu Roi de France et de Navarre,
Vainqueur des ennemis de l'Église et de l'État,
Voulant favoriser la piété des Pères Augustins de Paris,
A fait construire ce Temple
En l'honneur de la Bienheureuse Vierge Marie,
Sous l'invocation de
NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES,
L'an du Seigneur M.D.C.X.X.I.X.,
Et le lui dédia le IX du Mois de Mai,
Et de son règne le XX^e^.

Quand il érigeait ce Sanctuaire, le Roi très-chrétien croyait n'acquitter que la dette de la reconnaissance pour les bienfaits du passé. Mais la Mère de Dieu ne se laisse pas vaincre en générosité. Un bon Religieux, que nous retrouverons dans notre dernier entretien [1], priait un jour la Sainte Vierge d'exaucer les vœux de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, qui, après de longues années de mariage, n'espéraient plus que d'un miracle la naissance d'un Dauphin. Notre-Dame-des-Victoires lui apparut en cette église, environnée d'une douce lumière, ayant sur la tête une triple couronne, revêtue d'une robe d'azur parsemée d'étoiles et tenant par la main un enfant : « C'est là, dit-elle, le Dauphin que Dieu veut donner à la France [2]. » La plupart des courti-

[1] Le frère Fiacre. — [2] *Histoire du frère Fiacre*. Paris, 1772, nouv. édit.

sans accueillirent par des moqueries cette Révélation; mais le Roi adressa à l'humble frère un ordre [1] qui lui prescrivait de se rendre avec le sous-prieur de ce couvent à Notre-Dame-de-Grâces, en Provence; et trois jours après le départ des deux pèlerins, il donnait cette fameuse déclaration, connue sous le nom de Vœu de Louis XIII, qui ordonnait la procession générale que nous faisons encore dans la fête de l'Assomption, jour du triomphe de la Reine des Cieux :

« Nous avons déclaré et déclarons, que prenant la Très-» Sainte et Glorieuse Vierge pour Protectrice spéciale de » notre royaume, nous lui consacrons particulièrement notre » personne, nos États, notre couronne et nos sujets, la » suppliant de nous vouloir inspirer une si sainte conduite, » et de défendre avec tant de soin ce royaume contre tous » les efforts de ses ennemis, que, soit qu'il souffre le fléau » de la guerre, soit qu'il jouisse des douceurs de la paix que » nous demandons à Dieu de tout notre cœur, il ne sorte » point des voies de la grâce qui conduisent au royaume de » la gloire. »

Cependant le bon frère continuait d'offrir ses vœux à Notre-Dame-de-Chartres, à Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle à Paris, à saint Fiacre patron de la Brie [2]. Neuf mois après qu'il eut terminé la dernière de ses neuvaines de prières, le samedi 4 septembre 1638, le Saint Sacrement fut exposé dans toutes les paroisses; le lendemain, les églises de Saint-Germain furent remplies de seigneurs et de dames de la cour qui communièrent pour la Reine, et à onze heures, après une stérilité de vingt-trois ans, Anne d'Autriche donna le jour à Louis XIV.

Tout le monde reconnut le merveilleux de cette naissance. Louis XIII, dans sa lettre aux souverains, déclara que « tout ce qui avait précédé l'accouchement de la Reine et » toutes les circonstances de la naissance de son fils fai-

[1] En date du 7 février 1638. — [2] Au diocèse de Meaux.

» saient voir que cet enfant lui était donné de Dieu. » L'Europe entière le salua en effet du nom de *Dieu-donné*. A peine Anne d'Autriche eut-elle accompli la pieuse cérémonie des Relevailles qu'elle vint à Paris remercier ici sa céleste Bienfaitrice. Le Roi commanda les beaux tableaux qui sont rangés aux deux côtés du chœur et qui aboutissent au chef-d'œuvre de Vanloo que vous voyez au-dessus du maître-autel, premier et magnifique *ex-voto* de Louis XIII, offrant solennellement les clefs de la Rochelle à Notre-Dame-des-Victoires.

N'attendez pas de moi, Chrétiens mes frères, que je vous parle des victoires que la Sainte Vierge a remportées sur les Schismatiques grecs. Si je n'ai fait qu'effleurer les nombreux triomphes que l'Église latine doit visiblement à sa protection dans les luttes qu'elle a été contrainte de soutenir contre le Protestantisme, je mettrai dans mes paroles une circonspection beaucoup plus grande encore, lorsque je me trouverai en présence de ces infortunées chrétientés d'Orient qui, comme toutes les sectes anciennes et modernes, portent le nom d'un homme[1], tandis que nous, les Chrétiens « de l'ancienne Église[2], » nous aimerions mieux mourir que de renoncer à celui que nous tenons du Seigneur notre Dieu. Non, je n'insulterai pas au malheur d'une Église qui n'a échappé à la domination des empereurs de Constantinople que pour subir le dédaigneux protectorat des sultans et se courber sous le joug dégradant des Czars. Ah! laissez-moi espérer que le culte de *la Panagia*[3], auquel les Grecs sont demeurés fidèles parmi tant de ruines, sera l'étincelle de la résurrection et de la vie qui brilla un instant aux jours du Concile de Florence, lorsque les Paléologue et les Eugène IV entreprirent le grand œuvre d'une réconciliation si désirée,

[1] Photius, Patriarche de Constantinople. — Églises grecques, Églises *photiennes*. — [2] Fénelon, *Correspondance*, Avis sur la conduite que les prêtres doivent tenir à l'égard des soldats protestants en danger de mort. — [3] Vierge toute sainte.

si nécessaire! Le flambeau de la Foi se rallumera-t-il dans cet Orient d'où nous est venue la lumière de l'Évangile? L'inspiration de la Vierge des Victoires ranimera-t-elle ce corps qui périra dans le froid mortel de l'indifférence, s'il ne se rapproche pas du cœur de l'Église, de Rome, centre de l'unité Catholique[1]? Assisterons-nous, mes frères, à un spectacle qui réaliserait encore ces paroles de mon texte : « Il n'y eut » point de héros en Israël, et on n'en vit point paraître jus- » qu'au temps où une Mère s'éleva en Israël. Le Seigneur a » tracé le plan de nouvelles guerres et il a renversé les rem- » parts des ennemis[2]? » O mystérieux conseils de la Providence! Les deux nations rivales, la France et l'Angleterre, se retrouvent ce qu'elles étaient aux beaux jours des Croisades, deux sœurs bien-aimées qui tendent la main aux peuples affaiblis, et opprimés par le despotisme. Oui, voilà *les guerres nouvelles dont le Seigneur a tracé le plan*, pour dissiper les préjugés des Anglicans au souffle de la Charité Catholique, pour faire tomber les préventions des Infidèles aux pieds de la Croix latine sous laquelle de généreux alliés marchent de concert au secours d'une puissance si formidable autrefois, si abaissée aujourd'hui. Cette guerre d'Orient porte-t-elle dans ses flancs l'espérance de l'avenir et le germe de la restauration du Christianisme? La gigantesque nation que nous allons combattre malgré nous, trouvera-t-elle dans la défaite un principe de renaissance spirituelle? L'héroïque Pologne verra-t-elle enfin la Chrétienté lui payer la dette qu'elle a contractée envers elle sous les murs de la capitale de l'Autriche? Marie daignera-t-elle exaucer cette prière qui fut faite en 1830, le jour de l'Annonciation, dans les églises de Varsovie : « Vierge Sainte, douce Mère des » mortels! dix-huit siècles et demi se sont écoulés depuis » qu'un Ange vous adressa cette parole : « Vous enfanterez

[1] Le cardinal Dupont, archevêque de Bourges, a formé une association de prières pour l'extinction du schisme d'Orient. — [2] Juges, 5.

» le Sauveur des nations! » Intercédez aujourd'hui pour que » votre divin Fils envoie aussi un Ange consolateur à ce peu- » ple qui a été fidèle à sa loi depuis tant de siècles, qui vous » appelle sa Reine, qui fut si souvent le plus ferme appui » de la Chrétienté. Que la Pologne redevienne florissante » sous l'abri du Saint Évangile. Vierge secourable! si le Tout- » Puissant a décidé dans sa sagesse profonde que notre ca- » tholique patrie doive souffrir, comme votre divin Fils, la » mort du martyre, que sa gloire fasse partie de la gloire » impérissable du monde[1] ? »

O Notre-Dame! terrasserez-vous le grand ennemi de l'É- glise?... « Enlèverez-vous Léviathan avec l'hameçon, lierez- » vous sa langue avec une corde, enchaînerez-vous ses na- » rines dans un cercle, percerez-vous sa mâchoire avec un » anneau? Le réduirez-vous à vous dire d'humbles paroles, » à vous faire d'instantes prières? Contractera-t-il une al- » liance avec vous, et l'admettrez-vous à être votre esclave? » Vous jouerez-vous de lui comme d'un oiseau et le livrerez- » vous captif A VOS SERVANTES? VOS AMIS L'ÉCRASERONT- » ILS ET SE PARTAGERONT-ILS SA DÉPOUILLE COMME UNE » PROIE? Remplirez-vous de sa peau LES FILETS DES PÊ- » CHEURS, ET SA TÊTE VIENDRA-T-ELLE TOMBER DANS LE » RÉSERVOIR DES POISSONS? METTEZ LA MAIN SUR LUI, SOU- » VENEZ-VOUS DE LA GUERRE; LE TEMPS DE PARLER EST » PASSÉ. VOICI QU'IL SERA TROMPÉ DANS SON ATTENTE, ET » PRÉCIPITÉ A LA FACE DE L'UNIVERS[2]!!! »

[1] M. de Montalembert, *Une Prière.*

[2] An extrahere poteris Leviathan hamo, et fune ligabis linguam ejus? Numquid depones circulum in naribus ejus, aut armilla perforabis maxillam ejus? Numquid multiplicabit ad te preces, aut loquetur tibi mollia? Numquid feriet tibi pactum, et accipies eum servum sempiternum? Numquid illudes ei quasi avi, aut ligabis eum ancillis tuis? Concident eum amici, dividentillum negotiatores? Numquid implebis sagenas pelle ejus, et gurgustium piscium capite illius? Pone super eum manum tuam : memento belli, nec ultra addas loqui. Ecce spes ejus frustrabitur eum, et videntibus cunctis præcipitabitur. Job, 40.

Voilà nos demandes, voilà nos vœux, ô NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES[1] ! ! !

[1] Ceux qui ont entendu cette Instruction se souviennent peut-être encore des développements que nous avons donnés à ce texte de Job. Nous étions loin de penser que cette espèce de prophétie dût être, après quelques mois, si précise et si littérale. Nous nous contentons d'indiquer par un *caractère* différent les parties les plus frappantes sur lesquelles nous avions insisté davantage. Nous avons parlé, pendant la vie de l'empereur Nicolas, comme nos vénérables Évêques parlaient eux-mêmes de lui dans leurs Mandements ; mais en présence d'un tombeau, nous supprimons tout commentaire. « Vous êtes » juste, Seigneur ! et vos sentences sont équitables : *Justus es, Domine, et* » *rectum judicium tuum.* » (Ps. 118.)

31 MAI.

DISCOURS DE CLOTURE.

LE SAINT CŒUR DE MARIE.

Flecto genua mea ad Patrem Domini Nostri Jesu-Christi..., ut possitis comprehendere cum omnibus Sanctis quæ sit latitudo et longitudo et sublimitas et profundum, scire etiam supereminentem scientiæ charitatem Christi, ut impleamini in omnem plenitudinem Dei.

Je fléchis les genoux devant le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour que vous puissiez mesurer et connaître, avec tous les Saints, la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur de la charité de Jésus-Christ, qui surpasse toute connaissance, afin que vous soyez pénétrés de la plénitude de Dieu.

Épître de saint Paul aux Éphésiens, ch. III, v. 14-19.

L'Incarnation du Verbe éternel, la Maternité divine de Marie, tels sont, Chrétiens, les deux termes dont a été formé « le grand Mystère de la Piété qui a été manifesté dans la » chair, justifié dans l'esprit, révélé aux Anges, prêché aux » nations, cru dans l'univers, transporté dans la gloire[1]. » Jésus, voilà l'Auteur de notre Rédemption; Marie, voilà sa glorieuse Coopératrice. Le Cœur de Jésus embrasse l'infini de la grandeur, c'est le cœur d'un Dieu; l'immensité de notre néant, c'est le cœur d'un Homme. Le Cœur de Marie correspond au sien, c'est le cœur d'une Mère de Dieu; il correspond au nôtre, c'est le cœur d'une fille des hommes. Vous voyez saint Paul vous décrire les dimensions du Cœur de Jésus dont l'amour renferme la terre et le temps dans sa largeur et sa longueur, le ciel et l'éternité dans sa hauteur et sa profondeur. Écoutez saint Bernard quand il vous explique les dimensions du Cœur de Marie :

[1] I Tim. 3.

« Nous louons sa sainteté, nous admirons son humilité, mais nous aimons sa *miséricorde*. Ce nom est doux au cœur des *misérables;* il fait le charme de nos pensées, de nos souvenirs, de nos prières. La *miséricorde* de Marie a obtenu le salut du monde et la délivrance de notre race; car Marie s'occupait avec sollicitude du genre humain quand un Ange lui dit pour la rassurer : « Ne craignez point, ô Marie! vous » avez trouvé la grâce » que vous cherchiez. Qui donc, ô Notre-Dame! pourra mesurer l'étendue de votre *miséricorde?* Sa largeur remplit la terre, sa longueur atteindra le dernier jour, et ainsi tous ceux qui l'invoqueront seront toujours exaucés. Sa hauteur s'est élevée dans les Cieux pour y porter la restauration; sa profondeur est descendue dans les ténèbres où nous étions assis à l'ombre de la mort, pour nous procurer la rédemption éternelle. Par vous, le Ciel se peuple, l'enfer se vide, la Jérusalem d'en haut répare ses ruines, les malheureux renaissent à la vie qu'ils avaient perdue. O Cœur de Marie! que vous avez de tendresse pour compatir à nos maux, et de puissance pour les soulager! Pauvres âmes, allez À CETTE SOURCE, allez vous y désaltérer[1]! »

Je consacrerai cette dernière instruction, Chrétiens mes

[1] Laudamus virginitatem, humilitatem miramur; sed *misericordia miseris* sapit dulcius, *miciricordiam* amplectimur carius, recordamur sæpius, crebrius invocamus. Hæc est enim quæ totius mundi reparationem obtinuit, salutem omnium impetravit. Constat enim pro universo genere humano fuisse sollicitam cui dictum est : « Ne timeas, Maria, invenisti gratiam, » utique quam quærebas. Quis ergo MISERICORDIÆ tuæ, o benedicta! longitudinem, latitudinem, sublimitatem et profundum queat investigare? Nam longitudo ejus usque ad novissimum diem invocantibus eam subvenit universis; latitudo ejus replet orbem terrarum, ut tua quoque *misericordia* plena sit terra; sic et sublimitas ejus civitatis supernæ invenit restaurationem, et profundum ejus sedentibus in tenebris et umbra mortis obtinuit redemptionem. Per te enim cœlum impletum, infernus evacuatus est, instauratæ ruinæ cœlestis Jerusalem, expectantibus miseris vita perdita datur. Sic potentissima et pissima caritas et affectu compatiendi et subveniendi abundat effectu, æque locuples in utroque. AD HUNC IGITUR FONTEM sitibunda properet anima nostra. (Saint Bernard, 4e sermon de l'Assomption, vol. I, [col. 1005.)

frères, à l'explication d'une parole de saint Jean-Chrysostome qui résume bien, ce me semble, la magnifique image que saint Bernard a empruntée à saint Paul pour nous représenter les sentiments du Cœur de Jésus « RÉFLÉCHIS » SUR LE CŒUR DE SA MÈRE[1] : » — « Marie seule entre les » créatures, a une âme plus vaste que la terre et le ciel[2]. » Plus vaste que la terre, le Cœur de Marie embrasse dans son amour tous les peuples, voilà sa largeur ; tous les siècles, voilà sa longueur. Plus vaste que le ciel, il s'étend sur tous les Saints et sur le Dieu des Saints, voilà sa hauteur ; et sur les siècles des siècles, voilà sa profondeur. O saint Cœur de Marie! je vais avoir occasion de redire les origines de cet Autel vénérable, de cette Statue merveilleuse, de cette Archiconfrérie que votre Nom a rendue si célèbre aux yeux de la Chretienté tout entière ; soyez dans le cœur de vos enfants chéris, soyez aussi dans mon cœur pendant que je balbutierai vos louanges.

O Cœur Immaculé ! donnez-nous pour partage
De vous aimer toujours, et toujours davantage!

Et d'abord, mes frères, quand nous parlons des dimensions du Cœur de Marie, il est essentiel de vous faire observer le sens de cette expression. Il est bien évident que l'Écriture se conforme à notre manière de parler, quand elle nomme les yeux, la bouche, le bras, les mains du Seigneur pour nous représenter l'omniprésence, l'autorité, la gloire et la puissance de Celui qui est invisible, impalpable, immatériel, et qui toutefois, dans l'Incarnation du Verbe, a voulu que son Fils prît un Cœur de chair, un Cœur sensible, un Cœur duquel ont jailli les larmes de la Miséricorde, et le Sang par lequel nous avons été lavés de nos péchés, un Cœur qui nous a rendu visible le Cœur de Dieu et qui est digne de toute adoration et de tout amour. Il faut remar-

[1] Bossuet, 1er sermon pour la fête de la Compassion. — [2] Hæc sola (Maria), cœlum et terram amplitudine superat. S. Jean Chrysostome.

quer également que le Cœur de Marie conçue sans péché, a ressenti bien plus profondément que le cœur des autres fils d'Adam, des autres femmes, des autres mères, les atteintes des plus fortes douleurs aussi bien que les impressions de la sensibilité la plus vive. Or, mes frères, si, malgré les ravages du péché qui a tant affaibli toutes vos forces vitales, vous ne pouvez subir les coups du malheur sans que le frisson ne coure dans tous vos membres; s'il vous est impossible, à la vue d'un infortuné qui vous fait la confidence de ses tristesses, de ne point sentir votre cœur se fondre, pour parler avec David, au dedans de vous, ainsi que de la cire en liquéfaction[1], dites-moi donc l'émotion qu'éprouva le Cœur de la Vierge Immaculée, lorsque Siméon lui montra de loin le Mystère de sa Transfixion; l'attendrissement qui agita ses entrailles maternelles lorsqu'elle rencontra son Fils chargé du bois de la Croix; les larmes que vous m'avez entendu nommer, d'après saint Augustin, *le sang du cœur*, qui ruisselèrent de ses yeux quand, pendant trois heures d'agonie, elle se tint debout sur le Calvaire aux pieds du Sauveur dont elle recueillait les derniers soupirs. C'est donc son Cœur qui a palpité dans toutes ses fibres, qui a saigné, qui a été déchiré par le glaive et broyé sous le pressoir de la Croix. Quand même ce Cœur fût resté jusqu'à la Résurrection générale ce qu'il a été pendant les courts moments qui s'écoulèrent entre le Trépas de Marie et son Assomption glorieuse, une Relique dépourvue de sentiment et d'action, cette auguste Relique serait plus précieuse à elle seule que les Reliques de tous les Saints ensemble. Mais ce Cœur, nous ne l'avons plus, vous le savez bien. C'est dans l'état de sa vie nouvelle que nous vous invitons à le considérer. Ce Cœur n'est-il pas toujours celui d'une

[1] Factum est cor meum tanquam cera liquescens. Ps. 21. — Ce texte, qui ne convient littéralement qu'à Jésus-Christ, peut s'appliquer à Notre-Dame-des-Sept-Douleurs infiniment mieux encore qu'aux Chrétiens visités par l'affliction.

Mère de Dieu? n'est-il pas toujours le siége des affections qu'elle porte à son cher Jésus, le Fils unique, à nous autres hommes, les fils de son adoption? n'est-il pas toujours vivant, aussi bien que celui du Sauveur adorable « pour intercéder en notre faveur[1] ? » Non, notre pensée ne sépare point l'Ame et le Cœur de la Vierge toute Sainte. C'est à cette Ame Bienheureuse que nous ne craignons pas d'attribuer les termes dont l'Apôtre et les Pères se sont servis pour nous initier aux incompréhensibles mystères du divin Amour. Dites-moi, je vous prie, la grandeur d'une Ame qui a pu contenir Dieu lui-même! Il est évident qu'une âme immatérielle ne saurait avoir cette étendue sensible qui fait l'essence des corps, mais la Grâce donne à l'Ame de Marie ce que la nature lui refuse. Sa substance n'est susceptible d'aucun accroissement, et cependant elle s'agrandit par la vertu d'en haut et par ses propres mérites; elle trouve une immense étendue dans l'immensité de son Amour, *latitudo ejus*, *dilectio ejus*. La plus pure, la plus délicate expression de cette grande Ame et de la Charité qui l'enflamme, n'est ce point son Cœur Immaculé, qui touche d'un côté au Cœur de Dieu par son élévation, et de l'autre au cœur des mortels par sa compassion? « L'amour, lui dit saint Augustin, donne à » votre âme de telles proportions que le Seigneur la choisit » pour être son trône. Vous PORTEZ DIEU DANS VOTRE » COEUR[2]. »

La Mère de Dieu, mes frères, est remplie de la charité divine: et cependant Dieu dilate ses entrailles; il veut qu'elle nous comprenne dans l'immensité de l'amour qu'elle ressent pour lui. Marie y consent, elle nous adopte pour enfants, et elle PORTE LE MONDE DANS SON CŒUR.

C'est l'éloge sublime qu'un historien de la Byzantine a fait de Constantin. Quelle que soit mon admiration pour le premier empereur chrétien, je ne crains pas de dire que

[1] Hebr. 7. — [2] S. Augustin.

cette louange me paraît déplacée quand il s'agit d'un simple mortel; mais elle convient littéralement au Sacré Cœur de Jésus et au Saint Cœur de Marie.

Notre cœur est trop étroit pour contenir dans ses affections un grand nombre de personnes. Nous disons d'un ami vrai : il ne vit que pour son ami; nous en disons autant d'une mère qui chérit son fils unique. Notre Sauveur nous demande dans son premier commandement d'aimer Dieu du premier et du meilleur amour; il sait que nous ne pouvons partager nos affections sans les affaiblir : c'est pourquoi il renferme tous les hommes dans ce mot infiniment touchant : *le prochain;* et puis il rattache le second commandement au premier : Nous n'aimerons pas Dieu, notre Père qui est aux Cieux, si nous n'aimons pas les hommes, nos frères qui sont sur la terre; c'est en vue de Dieu que nous devons aimer les hommes, alors même qu'ils ne nous aiment pas : « Moi, je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à » ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persé- » cutent et qui vous calomnient, si vous voulez être les » enfants de votre Père céleste[1]. » Ainsi le Sauveur réduit tout à l'unité du divin amour. Mais quand il s'agit de l'amour qu'il a pour chacun de nous, Chrétiens, écoutez ce que les Saints nous en ont dit de vraiment merveilleux et ce qui doit enfin vous déterminer à aimer Dieu par-dessus tout : Jésus vous aime d'un amour infini, d'un amour semblable à celui que Dieu le Père, que la Vierge-Mère lui portent à lui-même. « Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique[2]; » c'est la parole de saint Jean : « Jésus-Christ m'a aimé et il s'est livré pour moi[3]; » c'est la parole de saint Paul. Voyez-vous la conformité de ces deux expressions? Mon frère! Jésus n'a pas plus aimé le monde qu'il ne vous a aimé vous-même. Vous eussiez été seul au monde, le Verbe de Dieu se fût incarné, le Fils de l'Homme se fût immolé

[1] Matt. 5. — [2] Jean, 3. — [3] Galat. 2.

pour vous. Est-ce que dans l'Eucharistie il ne fait pas pour vous en particulier ce qu'il a fait pour l'Humanité tout entière à la Crèche et à la Croix? Est-ce qu'il ne descend pas du ciel pour un missionnaire perdu dans les forêts de l'Amérique, aussi réellement que pour trente mille Fidèles qui entendent une *Messe Papale* sous les voûtes de Saint-Pierre de Rome? Voilà l'amour d'un Fils de Dieu devenu le Fils de l'Homme!

Autant que possible, Jésus communique à Marie tous les sentiments qu'il a pris en se revêtant de notre nature. Sa Mère concentrait sur lui toutes ses affections; il lui a demandé de les étendre sur vous. Elle n'eût pu vous refuser son amour sans trahir en même temps la piété maternelle qu'elle devait à ce Fils qui était aussi son Dieu. Jésus vous accorde le plus doux de ses bienfaits en la personne d'un seul homme; saint Jean au Calvaire lui représente l'Église. Marie adopte l'Église en adoptant le disciple bien-aimé. Elle vous aime, mon frère, comme elle aime Jean, comme elle aime l'Église; vous eussiez été seul sur la terre qu'elle n'eût pas balancé à s'unir au Cœur de Jésus en ratifiant le vœu qu'Il lui adressait en votre faveur. Y aviez-vous pensé? Vous occupez autant de place dans son Cœur qu'un fils unique en tient dans le cœur de sa mère. Elle vous aime comme s'il n'y avait au monde que Vous, qu'Elle, que Jésus; elle vous porte dans son Cœur! Voilà l'amour d'une Mère de Dieu devenue la Mère des hommes!

Chacun de vous, mes frères, peut donc posséder, s'il travaille à s'en rendre digne, ce qu'il y a de plus intime dans les affections de Jésus et de Marie. Le soleil envoie tous ses feux sur l'arbre isolé qui s'élève au milieu des sables du désert, aussi bien que sur les plantations d'oliviers ou de vignes qui couvrent une grande étendue de plaines et de coteaux; la lune éclaire les pas du voyageur solitaire tout autant que la marche d'une nombreuse armée. Ce n'est pas cependant à un point de vue aussi restreint que nous devons nous arrêter si nous essayons de nous représenter le foyer

de la charité infinie en Jésus, immense en Marie, que Dieu a allumé dans leur Cœur pour réchauffer la terre glacée par le péché et l'embraser des flammes d'un amour qui ne s'éteindra jamais. Par son universalité, l'Église Catholique embrasse l'étendue de l'espace, et par sa perpétuité l'étendue de la durée. Voilà le royaume de Notre-Seigneur et de Notre-Dame! Jésus, l'Époux, Marie, la Mère de la sainte Église, sont tous les jours avec elle jusqu'à la fin du monde. C'est la promesse infaillible de Jésus; c'est le mandat glorieux qu'il a donné à Marie. Jésus aime son épouse, Marie aime l'épouse de son Fils, comme un Dieu, comme une Mère de Dieu savent aimer, c'est-à-dire d'un amour « qui » surpasse toute connaissance. »

Voulez-vous donc vous efforcer de mesurer non plus seulement la largeur, mais encore la longueur de cette inépuisable, de cette prodigieuse charité, *quæ sit latitudo et longitudo?* Embrassez d'un seul regard toutes les générations humaines, tous les affluents de ce grand Océan qui s'appelle le Royaume de Dieu, tous les membres de ces sociétés particulières des Diocèses dont la réunion compose la Société universelle dont Jésus-Christ est le Roi. « Promène tes yeux, » ô Jérusalem! sur tout ce qui t'entoure, vois tous ceux qui » sont venus à toi, tes fils qui sont accourus de loin, tes » filles qui se sont élevées à tes côtés[1]. » Contemplez, mes frères, ces innombrables familles de l'Humanité réunies en la Famille du Sauveur, l'Église formée de tout âge, de tout sexe, de toute condition, de toute langue, de toute tribu, de tout pays, de toute nation; les enfants et les vieillards, les adolescents et les vierges, les pauvres et les riches, les faibles et les puissants, les petits et les grands, les humbles et les savants, les bergers et les rois, les habitants des îles et des continents, des cités et des campagnes, les sujets et les empereurs, les prêtres et les pontifes, les Confesseurs et les

[1] Is. 60.

Martyrs des époques de persécution, les Docteurs et les Pères des premiers temps, les hommes de l'Apostolat et les hommes de la prière, les Ordres religieux et militaires du Moyen Age, les Barbares de l'Ancien Monde et les Sauvages du Nouveau, les grandes nations européennes si fières de leur civilisation et les chrétientés naissantes des jeunes Amériques : percez les ténèbres de l'avenir, évoquez les races futures qui croiront au Christ né de la Vierge jusqu'à la consommation des âges; groupez-les par la pensée aux pieds des Autels de Jésus et de Marie, de même que vous essayez de vous représenter toutes les gloires du passé et toutes les réalités du présent..... Grand Dieu! y a-t-il autant de feuilles dans les forêts, de grains de sable sur le rivage, de gouttes d'eau dans les profondeurs de l'abîme? « Quel spectacle! quelle assemblée! quelle beauté » de l'Église! Du haut d'une montagne, Balaam la voit tout » entière; et au lieu de la maudire comme on l'y voulait » contraindre, il la bénit. On le détourne, on espère lui en » cacher la beauté en lui montrant ce grand corps par un » coin d'où il ne puisse en découvrir qu'une partie; et il » n'est pas moins transporté, parce qu'il voit cette partie » dans le tout, avec toute la convenance et toute la propor- » tion qui les assortit l'un à l'autre. Ainsi, de quelque côté » qu'il la considère, il est hors de lui, et ravi en admiration » il s'écrie : « *Quam pulchra tabernacula tua, Jacob, et ten- » toria tua, Israel :* Que vos tentes sont belles, ô Jacob! » Que vos pavillons sont beaux, ô Israël[1]! » Quel ordre » dans votre camp! Quelle merveilleuse beauté paraît dans » ces pavillons si sagement arrangés! Et si vous causez tant » d'admiration sous vos tentes et dans votre marche, que » sera-ce quand vous serez établis dans votre patrie[2]! » La voilà, mes frères, la grande Église Catholique, grande dans sa doctrine et dans sa morale, grande dans ses mœurs et

[1] Nomb. 24. — [2] Bossuet, sermon sur l'Unité de l'Église.

dans ses institutions, grande dans ses triomphes et plus grande encore dans ses combats, très-grande dans le Pape, son Chef visible, qui, lui aussi, porte le monde dans son cœur, *mundum corde gerens*. Mais où est le Principe de sa grandeur? Où est le Cœur plus grand que l'Église elle-même, le Cœur qui fait sa gloire, sa consolation, sa force, sa vie? Ah! mes frères, ce Cœur qui renferme tout, ce n'est pas sur la terre qu'il faut le chercher. C'est le Cœur de Jésus, notre Père, et pour que rien ne manque à l'immensité de ses bienfaits, Jésus mourant nous donne sa Mère, et par conséquent c'est aussi votre Saint et Immaculé Cœur, ô Mère de Dieu, ô Mère de l'Église de Dieu! Jésus et Marie, vous portez le monde dans votre Cœur, *mundum corde gerens!*

Apôtre des Nations, sublime Paul, donnez une voix au Cœur de Jésus et de Marie! Tirez de votre cœur des accents qui soient l'écho fidèle du Cœur de mon Dieu, du Cœur de ma Reine! Penchez-vous, Chrétiens, mes frères, sur le Cœur de Jésus percé par la lance du soldat Romain, afin, vous dit saint Augustin, qu'il vous soit possible de découvrir les abîmes de la charité du Seigneur; penchez-vous sur le Cœur maternel de Marie traversé par les sept pointes de l'épée de la douleur. pour que vous puissiez examiner combien la Mère de Dieu vous a aimés. Le Cœur de la Mère parle comme le Cœur du Fils : *Os nostrum patet ad vos*, voici leur révélation : Nous ne vous parlons pas en paroles, mais en action. Peut-être ne comprendriez-vous pas nos discours, mais vous avez un cœur, vous entendrez le cri de nos larmes et de notre sang; notre cœur vous est ouvert, le voilà! *Patet ad vos o Corinthii*, il est sous vos yeux, ô Chrétiens, *Cor nostrum dilatatum est*, nos entrailles se sont dilatées.... Quelque grandes que soient vos misères, notre Cœur est plus grand encore, *non angustiamini in nobis*, vous ne serez plus à l'étroit du moment où vous serez avec nous. C'est lorsque vous retombez de tout votre poids sur vous-mêmes que vous sentez ce vide immense qu'aucune créature

ne saurait combler, *angustiamini autem in visceribus vestris.* Souvenez-vous des angoisses que nous avons ressenties par amour pour vous; notre Cœur a été plongé dans des torrents d'amertume, il nage maintenant dans un océan de délices. *Eamdem autem habentes remunerationem*, notre récompense sera un jour la vôtre; mais dès à présent nous voulons vous donner un avant-goût des célestes félicités, nous vous parlons comme à des enfants chéris, *tanquam filiis dico.* Et vous aussi, dilatez vos entrailles comme nous les avons nous-mêmes dilatées, *dilatamini et vos*[1]. C'est aujourd'hui que nous vous faisons entendre notre voix; fermeriez-vous vos cœurs au Cœur Sacré de votre Père, au Saint Cœur de votre Mère[2]? Ah! plutôt ouvrez-les à la confiance et à l'amour, unissez-vous à nous pour entrer dans le sein de Dieu, le centre des cœurs, dites une bonne fois : « Voici le lieu de mon repos; je l'ai choisi pour y fixer à ja- » mais ma demeure[3]. » Hâtez-vous de prendre possession de ce Sanctuaire vivant où vous trouverez le calme, la consolation, l'espérance, la grâce, et un jour la vie bienheureuse et l'éternelle gloire[4]!

Ce n'est pas la piété seulement avec tous ses charmes, c'est encore, mes frères, la charité, et avec la charité la perfection de toutes les vertus que vous puiserez dans le Cœur de Jésus et de Marie. Vous n'avez pas oublié cette grande révélation du Sauveur : « Apprenez de moi que je suis doux » et humble de cœur[5]. » Écoutez maintenant celle qu'il fit à l'illustre sainte Mechtilde : « Saluez le Cœur de ma Mère » avec l'affluence de toutes les grâces que je lui ai commu- » niquées. Saluez son Cœur comme le plus pur, car la pre- » mière elle a déployé l'étendard de la Virginité; comme le » plus humble, car son humilité m'a attiré du sein de mon » père dans son sein virginal; comme le plus charitable, car » jamais Cœur n'aima autant son Dieu et son prochain;

[1] II Cor. 6. — [2] Ps. 94. — [3] Ps. 131. — [4] Hebr. 4. — [5] Matt. 11.

» comme le plus fervent, car ses larmes et ses soupirs ont » contribué au salut du monde; comme le plus fidèle, car » il a profité de toutes les actions de mon enfance, de ma » jeunesse, de mon âge parfait; comme le plus patient, car » il fut percé de mille traits de douleur dans les supplices » de ma Passion; comme le plus magnanime, car il eut » assez de courage pour offrir ma vie et participer à la ré- » demption du monde; comme le plus dévoué, car son » affection pour mon Église naissante ne saurait être assez » reconnue; comme le plus élevé en contemplation, car il » n'est pas possible de dire les grâces qu'il a obtenues aux » hommes par la puissance de ses prières[1]. »

Sagesse Éternelle, vous êtes sortie de la bouche du Très-Haut[2]! Sagesse Incarnée, vous avez reposé sur le sein de votre Mère[3]! Aimable Sauveur, je vous remercie de ce que vous avez bien voulu composer vous-même ce ravissant panégyrique du Cœur de votre Mère et de la mienne. C'est à une Vierge choisie que vous avez daigné expliquer « toutes » les vertus qui, du Cœur Immaculé de Marie, sont passées » dans le cœur de la femme chrétienne[4]. » Après vous avoir entendu sur ce délicieux sujet, je ne vous demanderai plus, avec le bienheureux Herman, la grâce de me donner des paroles pour célébrer le Cœur de Marie; mais je vous supplierai, comme lui, de pénétrer mon âme des plus vifs sentiments de l'admiration et de l'amour, et de donner à mon cœur quelques traits de conformité avec le Cœur qui a tant approché du vôtre : « *Jesu mitis et humilis corde, fac cor* » *meum secundum Cor tuum et secundum Cor dulcissimæ* » *Matris tuæ*[5] ! »

[1] Sainte Mechtilde. — [2] Ex ore Altissimi prodivi. Eccli. 24. — [3] « In gremio Matris sedet Sapientia. » Inscription d'une Madone miraculeuse d'Italie, *in valle de Vigezzo inre.* — [4] M^r. de Salinis, évêque d'Amiens, *Discours sur sainte Theudosie.* — [5] Le B. Herman bénissait le Cœur de la Vierge, dont Dieu avait fait le sanctuaire de ses mystères, et sur lequel avait voulu reposer Celui qui est le repos des Bienheureux. Puis il passait à la considération de l'intérieur de Marie, et contemplait la sainteté qu'elle

Je vous ai parlé, mes frères, de l'auguste objet de votre vénération et de vos hommages, le Saint Cœur de Marie. Il ne me reste plus qu'à vous montrer l'action merveilleuse de cette charité qui s'étend à tous les lieux et à tous les temps, dans sa manifestation la plus éclatante, c'est-à-dire dans le sanctuaire de Notre-Dame-des-Victoires. Vous ne verrez pas sans attendrissement la sollicitude avec laquelle une Providence miséricordieuse déposa, il y a deux siècles, dans l'Église même où nous sommes réunis, le germe qui s'est développé sous nos yeux d'une manière si miraculeuse, le germe béni de la conversion de l'Angleterre et principalement de la conversion des pécheurs, les deux grandes œuvres de l'Archiconfrérie.

L'humble Religieux dont je vous ai déjà entretenus[1] avait entendu parler, dans ses nombreux voyages de piété, d'un bon laboureur[2], auquel la Mère de Dieu était apparue sous les traits d'une Reine, vêtue d'une robe et d'un manteau blancs, avec une couronne d'or sur la tête[3]. Il savait que Marie avait commandé à ce simple villageois de se rendre à Savone pour y prêcher la pénitence; qu'à sa voix, Savone et toute la Vallée du Saint-Bernard avaient changé de face; que le pape Paul III avait autorisé par une bulle[4] la célébration d'une Fête commémorative de l'Apparition, dans toute l'étendue de la république de Gênes, et que d'innombrables conversions ne cessaient point d'être accordées à l'invocation de Notre-Dame de Savone.

Le bon Frère songeait à doter Paris de l'Image sous les traits de laquelle s'était manifestée Celle que l'Église n'appela jamais en vain *le Refuge des pécheurs*. Il se présenta

avait fait paraître en ces mêmes mystères, sa foi, sa confiance, sa charité, son humilité, sa pureté, sa modestie, sa force et son courage, et enfin il faisait cette prière : *Jesu suavissime, dignare me, meam et tuam Matrem, super omnes speciosam, ore laudare, corde admirari, et imitatione subsequi.*

[1] Le Frère Fiacre. Voir la Conférence précédente. — [2] Antoine Botta. — [3] Le samedi 18 mars 1536. — [4] Datée du 4 août 1537.

devant Anne d'Autriche : « Madame, lui dit-il, une Reine » étrangère vous demande l'hospitalité dans votre royaume, » pour le combler de bénédictions. » La Reine-Mère accueillit gracieusement une aussi pieuse requête; mais la mort ne lui laissa point le temps d'accomplir sa promesse. Louis XIV s'en chargea, et ce fut pour obéir à ses instructions que Colbert fit construire la chapelle qui fait l'ornement de cette Église et tirer une copie exacte de la Madone de Savone[1]. Cette Image, mes frères, la voilà!... C'est la statue merveilleuse de Notre-Dame-des-Victoires.

Henriette de France, veuve de l'infortuné Charles Ier, offrait à Dieu d'ardentes supplications pour la conversion de sa famille et de son royaume. A l'exemple d'Anne d'Autriche, elle réclama les prières du pauvre frère Fiacre. Dieu écouta les demandes de l'épouse et de la mère; il n'agréa pas immédiatement celles de la Reine. Jacques II fut un prince remarquable par sa piété, et, selon toute vraisemblance, Charles II eut le bonheur de revenir, dans ses derniers moments, à la foi de ses pères. Le dernier des Stuarts[2] est mort, il y a quelques années, sous la pourpre romaine, dans la ville des Apôtres. Mais les vœux des saints prêtres du dix-septième siècle, dont le vénérable Fondateur de Saint-Sulpice stimulait le zèle en faveur des peuples égarés qui habitaient l'ancienne *Ile des Saints*, ne devaient être exaucés qu'après de longues expiations[3]. Le frère Fiacre nous dit lui-même « que Dieu suspendit ses projets et lui fit » comprendre d'appliquer à la France les prières qu'il s'était » proposé de faire pour l'Angleterre. »

[1] An 1674. — [2] Le cardinal d'York. — [3] Je demande avec instance à tous nos frères de recommander à Notre-Seigneur, en sa Sainte Mère, l'affaire de l'Angleterre. Autant que je puis vous recommander une chose à tous en général, et à chacun en particulier, je le fais de celle-ci. Quelques prières, quelques vœux et intercessions au divin Sacrifice, tous les jours, sont absolument nécessaires pour un bien de cette importance. Je laisse le tout à l'amour que vous avez pour Jésus et pour Marie, qui avait autrefois ce royaume pour douaire. Je ne vous dis plus rien après cela. (*Vie de M. Olier.*)

« J'ai beaucoup souffert depuis douze ans, écrivait-il à un » de ses amis, de la part du démon et de la part des hom- » mes ; mais Dieu, par sa miséricorde, m'a toujours encou- » ragé à ne point abandonner une entreprise que je n'avais » commencée que sur les pensées qu'il m'en avait données. » Peu de jours avant sa mort, il vint se prosterner une dernière fois aux pieds de Notre-Dame-des-Victoires, et lui demanda, avec une confiance filiale, que « puisque son Image » était enfin placée dans cette Église par une Providence » particulière, elle y fût aussi le Refuge des pécheurs[1]. »

Ceux qui étaient curieux des recherches du passé pouvaient se dire, il y a quelques années, quand ils lisaient l'histoire du pauvre Religieux : Dieu n'a eu nul souci des vœux que cet homme lui adressait dans la simplicité de son cœur. Qui l'oserait dire aujourd'hui, mes frères ?

Vous rappelez-vous, Chrétiens, quels furent les blasphèmes des impies, les railleries des tièdes, l'étonnement des catholiques les plus fervents, lorsque, du haut de cette chaire, on entendit tomber pour la première fois cette parole extraordinaire : Prions pour la conversion de l'Angleterre ! Quelques mois, quelques semaines se sont écoulés, qu'apprend-on de toute part ? Des grâces véritablement inespérées, des conversions qui tiennent du prodige, précisément parmi ceux dont c'eût été une folie d'attendre le retour : les savants des plus fameuses universités, les ministres de la riche Église Anglicane. Comment ceux-là renoncent-ils aux préjugés de l'éducation et aux systèmes d'une science orgueilleuse ? Comment ceux-ci méprisent-ils les séductions de l'opulence et renoncent-ils à des revenus princiers pour embrasser la pauvreté de la Sainte Épouse du Dieu qui naquit dans une étable et qui mourut sur une croix ? Comment ont-ils, dans un siècle d'argent et dans un pays où le positivisme des jouissances matérielles et de l'or qui les donne, domine toutes les autres préoccupations, sa-

[1] *Histoire du F. Fiacre.*

crifié la brillante position qu'ils devaient à de longs travaux? Comment, par un héroïsme dont notre époque ne semblait plus capable, ont-ils préféré pour eux, pour leurs femmes, pour leurs enfants, un état voisin quelquefois de l'indigence? O parole du vieux roi Éthelbert, ils t'ont donc comprise : « On doit tout quitter pour le salut d'une âme! » O renversement de tout ce que nous appelons sagesse! O joies du ciel et terreurs de l'enfer! O miracles de la folie de la Croix et de l'effusion nouvelle du Saint-Esprit! O apostolat de la prière, ô triomphes de Notre-Dame-des-Victoires!

Un aussi éclatant succès promettait des merveilles plus grandes encore. Le savant prélat que le Chef de l'Église a placé au sommet de la hiérarchie catholique, solennellement restaurée en Angleterre[1], adresse un appel chaleureux à ses vénérables frères, les Évêques de l'Église de France[2]. Nos

[1] Le cardinal Wiseman, premier Archevêque de Westminster, qui rappelle saint Ambroise par la douceur, saint Athanase par la fermeté, saint Augustin par la doctrine, saint Léon par l'éloquence.

[2] Nous transcrivons ici une admirable lettre du docteur Ambroise Lisle Phillips :

« Qu'il me soit permis de visiter en esprit les sanctuaires de la Très-Sainte Vierge Marie, et de lui adresser mes humbles prières pour cette Église anglicane dans laquelle j'ai reçu le baptême, et que je n'ai quittée qu'afin de rechercher pour elle l'aide et la charité de ses sœurs! Si en parcourant ainsi le monde entier, il est un lieu où je doive plus spécialement diriger mes pas de pèlerin, où est ce lieu, sinon dans votre sein, ô sainte Église qui faites la gloire de Paris, où le Souverain Pontife a fixé la grande Archiconfrérie du Cœur Immaculé de Marie, et où moi, encore petit enfant, j'ai trouvé ces précieuses semences de foi catholique qui m'ont nourri et consolé depuis?

» L'Église anglicane, dans les temps anciens, se distinguait parmi toutes les Églises du monde par sa dévotion à la Mère de Notre-Seigneur. Elle portait dans ces temps le titre magnifique de douaire de Marie (*Dos Mariæ*). Ses Pontifes les plus illustres, tels que ce glorieux saint Anselme, archevêque de Cantorbéry au douzième siècle, ainsi que notre bienheureux martyr, le grand saint Thomas, aussi archevêque de notre Siége métropolitain, et une foule d'autres prélats, se distinguaient comme les plus zélés défenseurs des gloires de Marie. Nos rois et nos reines honoraient aussi la Souveraine des Cieux. Nos pieux chevaliers, nos preux ancêtres faisaient retentir les voûtes de leurs châteaux, en chantant avec leurs innocents enfants les belles louanges de Notre-Dame (*Our Ladye*). Ces heureux temps sont passés, et une nuit pleine de terreurs et de ténèbres leur a succédé; mais voilà l'aube d'un jour

bien-aimés Pasteurs répondent avec l'élan de la charité à des désirs aussi noblement exprimés. Je voudrais reproduire en entier les Instructions pastorales qu'ils publièrent dans cette mémorable circonstance ; mais je me borne à vous citer les paroles de cet illustre successeur de Fénelon, qui a tant affectionné l'Archiconfrérie du Saint-Cœur-de-Marie :

« Ce que la prière a commencé, il faut que la prière » l'achève. C'est le cri de tout ce qu'il y a de catholique dans » la Grande-Bretagne. C'est l'appel qui nous est fait par ses » Évêques, nos frères ; c'est le vœu secret de tant d'esprits » ébranlés, mais encore hésitants et incertains, qui n'atten- » dent que ce secours pour rompre les derniers obstacles qui » les empêchent de venir à nous ! Voyez toutes ces mains ten- » dues vers nous, entendez toutes ces voix qui vous supplient, » et que vous demandent-elles ? Des aumônes ? Non ! De lon- » gues et doctes controverses ? Non ! Les dévouements d'un » pénible apostolat ? Non ! Quoi donc ? Des prières, des prié- » res ferventes, des prières répétées, des prières universelles !

» Que le puissant Empire britannique fasse pencher du » côté de la Foi Romaine la balance où il pèse les destinées » de presque tous les peuples du globe, et dans un prochain » avenir, on verra l'Amérique du Nord, les Grandes Indes, » la Chine, les Terres Australes, et jusqu'aux îles les plus » lointaines ne plus former avec nous qu'une même berge- » rie sous un même pasteur[1] ! »

meilleur qui se dévoile! Les Docteurs de l'Église anglicane, les hommes les plus distingués de l'Université d'Oxford, se proclament encore les fils et les imitateurs des Anselme et des Thomas ; ils se déclarent hautement les enfants de Marie. Oh ! vous tous, nos chers frères de l'Église de France, et vous surtout, vénérable Curé de Notre-Dame-des-Victoires, recommandez à Marie et à son Cœur Immaculé l'Angleterre et son ancienne Église : oui, faites cela, faites-le avec toute votre charité et toute votre ardeur française, et j'espère que plusieurs fêtes de Marie ne se passeront pas avant que nous chantions ensemble cette antienne prophétique de l'Église : « Réjouissez-vous, Vierge » Marie ; vous seule avez détruit toutes les hérésies dans l'univers. *Gaude*, » *Maria Virgo : tu sola cunctas hæreses in universo mundo interemisti.* »

[1] Lettre pastorale du cardinal Giraud, archevêque de Cambrai, à l'occasion du mouvement catholique qui s'opère en Angleterre.

C'était le vœu exprimé autrefois par Bossuet quand dans ce simple mot : « Que Dieu bénisse le savant Bull ! » il montrait bien qu'il savait apprécier les grands travaux d'Apologétique chrétienne exécutés par tant de savants anglais[1], que leurs talents eussent rendus bien capables d'élever aussi des monuments à l'Apologétique catholique. Mais, ô mon Dieu ! que sont tous les dons de l'esprit, de l'érudition, du génie même, sans la grâce de votre Fils Jésus, l'onction de votre Saint-Esprit, le suffrage de la Vierge sans tache, et la communion de l'Église votre Épouse ?

O peuple d'Angleterre ! « qui me donnera que tu sois » mon frère et que tu puises la vie dans le sein de ma Mère ? » Qui me donnera de te rencontrer, toi qui es sorti de la » Maison paternelle, et de t'apporter le baiser de la paix, » pour que personne ne puisse plus me mépriser ? Je te » prendrai par la main, et je te conduirai dans la Maison de » ma Mère ; là, tu m'enrichiras de ta science, et moi je te » présenterai le Calice du vin merveilleux, et je t'offri- » rai des grenades rafraîchissantes[2]. Assez, et trop long- » temps notre mère a été couverte de confusion[3]. » Dis-lui enfin de te placer comme un cachet sur son Cœur et de te porter entre ses bras[4]. Peut-être lui adresses-tu déjà cette invocation que lui faisait un jeune poëte allemand[5] : « O » ma douce Mère, tout mon être repose en vous. Souvent

[1] Nous citerons les beaux Traités de Clarke, Lesley, Stanhope, Sherlock, Leland, Ditton, Derham, Warburton, Littleton, Seed, West, Addison. — [2] Quis mihi det te fratrem meum sugentem ubera Matris meæ, ut inveniam te foris, et deosculer te, et jam me nemo despiciat ? Apprehendam te, et ducam in domum Matris meæ : ibi me docebis, et dabo tibi poculum ex vino condito, et mustum malorum granatorum meorum. Cant. 8. — Le Docteur Newman, à peine néophyte, prenait rang parmi les plus célèbres défenseurs de la vérité catholique. — [3] Confusa est mater nostra nimis. Jér. 50. — [4] Pone me ut signaculum super cor tuum, ut signaculum super brachium tuum. Cant. 8. — [5] Novalis, mort à vingt-neuf ans, sans avoir abjuré, dit-on, le protestantisme, pas plus que le baron de Stark ni le lord Fitz-William, ni autrefois Leibnitz, dont les écrits sont remplis de magnifiques démonstrations de la Foi catholique.

» dans mes visions, je vous ai aperçue si noble, si compa-
» tissante, portant sur votre sein un Dieu-Enfant qui sem-
» blait avoir pitié de moi, enfant comme lui ! Mais vous dé-
» tourniez de moi votre auguste regard, pour vous élever
» dans les Cieux. Qu'ai-je fait pour vous offenser? Mes ar-
» dentes prières ne sont-elles pas à vous? Votre Sanctuaire
» n'est-il pas le reposoir de ma vie? Reine sainte, Reine
» trois fois bénie ; prenez donc mon cœur, prenez ma vie.
» Depuis que je vous ai vue dans mon âme, le bruit du monde
» passe autour de moi comme un rêve, et le ciel est descendu
» dans mon cœur. » O force de la vérité ! ô témoignage d'une âme naturellement catholique !

Saint Cœur de Marie ! c'est par vous que Dieu a commencé l'œuvre de la régénération britannique ; c'est par vous, si la France prie, si l'Angleterre ne ferme pas volontairement les yeux, qu'elle sera amenée à sa perfection. « *Qui cœpit in* » *vobis opus bonum perficiet*[1]. »

Mais c'est la France surtout pour laquelle le frère Fiacre avait conjuré Notre-Dame-des-Victoires d'intercéder auprès de Dieu, qui possède un port de salut dans l'Archiconfrérie du Saint et Immaculé Cœur de Marie, pour la conversion des pécheurs.

Lorsque le nombre des méchants l'emporte sur celui des bons, que le péché passe des individus aux différentes classes dont se compose la société, qu'il s'infiltre dans les masses et envahit des populations entières, alors le mal devient contagieux, le vice ne rougit plus d'étaler ses plaies hideuses, l'iniquité déroule ses trames infernales et ne recule devant aucun moyen pour pervertir tous les âges, tous les caractères, toutes les conditions. L'enfance se déprave ; la jeunesse des écoles croît dans l'oubli de Dieu et par conséquent dans le mépris du devoir ; l'homme qui arrive à la maturité des années n'abandonne l'idole de la volupté que pour se pros-

[1] Philipp. 1.

terner sans pudeur devant l'effigie du veau d'or; la vieillesse elle-même, ne l'avez-vous pas souvent remarqué? ne porte plus cette blanche couronne qui était à elle seule une dignité imposante. Les mauvais livres pénètrent dans les chaumières aussi bien que dans les châteaux; le village a ses danses et ses cabarets, comme la ville à ses théâtres et ses lieux de plaisir; les passions étouffent la conscience, le sens moral s'éteint avec le flambeau de la foi; les Chrétiens ne forment plus qu'une imperceptible minorité au milieu d'une foule indifférente ou hostile à l'Évangile de Dieu et à l'Église de Jésus-Christ, les Prêtres et les Fidèles se rencontrent de loin en loin et se disent tristement les uns aux autres : « Il n'y a plus de Religion!... » O mon Dieu, voilà cette grande révolution dont nous avons été les témoins et les victimes. Il y a des peuples pécheurs, des nations impies, de même qu'il y avait eu des États très-chrétiens et des royaumes très-catholiques. Mais il est écrit : « La justice fait le bonheur des empires; le péché les jette dans un gouffre de malheurs[1]. » Le tonnerre des vengeances de Dieu éclate enfin sur les sociétés coupables d'apostasie : les Églises se ferment, les prisons se remplissent, le pillage se décrète, le spectre de la Terreur se dresse, la guerre civile ensanglante les rues, et selon l'issue qu'il plaira au Seigneur de donner à des luttes fratricides, on jouira d'un peu de relâche ou l'on n'aura plus d'autre perspective que l'échafaud!

Est-ce qu'il n'y a pas ici quelque vieillard qui pourrait encore nous raconter le meurtre juridique de Louis XVI, l'apothéose légale de Marat? Est-ce que nous n'avons pas assisté nous-mêmes à une de ces persécutions sourdes, renouvelées de Julien l'Apostat, qui ôtait à l'Église tous ses moyens d'expansion en privant les prêtres de Jésus-Christ de leur liberté de parole et d'action, et les pères de famille eux-mêmes du

[1] Justitia elevat gentem : miseros autem populos facit peccatum. Prov. 14.

droit de faire élever chrétiennement leurs enfants? Est-ce que nous n'avons pas vu, il y a quelques années, « la terre » chanceler ainsi qu'un homme ivre[1], » la sédition prononcer sacrilégement le Nom divin du Sauveur, le crime immoler en un même jour les nobles généraux de notre armée et le magnanime Archevêque de Paris?

Je vous l'ai déjà dit, mes frères, c'est à la protection de Marie, Patronne de la France, qu'il est permis d'attribuer le grand bienfait du rétablissement de la Religion dans notre patrie que célébrait si dignement l'Archevêque d'Aix, lorsqu'il s'écriait, le jour de Pâques 1802, sous les voûtes antiques de Notre-Dame : « Nous rentrons dans le Sanctuaire, et c'est » encore cette même chaire, ce même autel, ce même tem» ple élevé par nos pères. Nous redirons les paroles des en» fants de Ruben : « Voilà l'autel qui fut posé par nos pères, » non-seulement pour offrir l'holocauste et pour faire le » sacrifice, mais pour être un monument durable, un té» moignage toujours subsistant du pacte solennel qu'ils ont » juré pour vous et pour nous[2]. »

Hélas! les vœux du vénérable confesseur de la foi ne devaient se réaliser que longtemps après. Vingt ans se sont écoulés, depuis que nous avons vu se manifester le *mouvement religieux* dont l'origine coïncide avec l'institution de l'Archiconfrérie du Saint-Cœur de Marie. Ce signe domine visiblement tous les autres, et je ne crains pas de dire qu'il n'y en a pas qui convienne aussi bien aux temps présents. « Le Cœur compatissant de Marie, a dit le prêtre que je n'ai » pas besoin de vous nommer, s'est montré au nôtre comme » un emblème de l'amour maternel. Marie est véritablement » Mère de Dieu fait homme, Mère de l'Église qui est le Corps » de Jésus-Christ, Mère de tous les vrais Fidèles[3]. » Notre peuple n'avait-il pas été, depuis un demi-siècle, l'Enfant pro-

[1] Agitabitur terra sicut ebrius. Is. 14. — [2] Le cardinal de Boisgelin, *Discours sur le rétablissement de la Religion.* — [3] *Annales de l'Archiconfrérie*, publiées par M. Desgenettes.

digne dont les égarements avaient désolé le Cœur du Seigneur notre Dieu? Quelle heureuse inspiration, mes frères, que celle qui, pour le ramener à son Père, lui a montré le Cœur de sa Mère! Si j'avais à choisir une inscription pour ce Sanctuaire, je n'en voudrais d'autre que ces paroles de saint Bernard :

Ici Marie ouvre a tous les hommes le sein de la miséricorde.

Maria omnibus misericordiæ sinum aperit[1].

L'Archiconfrérie a été fondée, et elle a été l'instrument dont Dieu s'est servi pour toucher ou plutôt pour ranimer le cœur des pécheurs. Cet Autel est devenu le centre des prières qui de toutes les parties de la terre se dirigent vers le Cœur de la Sainte Vierge Marie. Ce Cœur maternel est honoré par le Monde Catholique comme le foyer de la grâce, de la piété et de l'amour. Je ne reviendrai pas sur ce que je vous ait dit des conversions signalées qui sont dues à sa toute-puissante intercession. Il y a autant de témoins de ces merveilles que de pécheurs devenus pénitents, de pénitents devenus justes, de familles affligées devenues heureuses, par le retour à Dieu des personnes de leur affection que la Mère du Seigneur a retirées de l'abîme où elles allaient périr. Voyez ces associations de jeunes gens, d'hommes de toutes les classes qui portent le nom de saint Vincent de Paul, de saint François Xavier, de saint François Régis; ces congrégations de vierges, de dames qui se sont vouées au soulagement de toutes les misères, et vous verrez presque toujours autant de colonies enfantées par la grande Archiconfrérie. Serait-il possible, en effet, d'approcher du Cœur de Marie et d'être insensible aux maux de ses semblables, et de refuser son concours aux amis du pauvres, de l'orphelin, du malade, de l'ouvrier, aux seuls amis sur lesquels le peuple puisse compter? Voyez surtout l'effusion de l'esprit de piété dont cette Église a été la source féconde. Depuis quand la Médaille mi-

[1] Saint Bernard, sermon sur l'*Envoyé de Dieu*.

raculeuse a-t-elle reposé sur le cœur d'une multitude de Chétiens? Depuis quand le Mois de Marie a-t-il pris une extension que chaque année voit s'accroître? Depuis quand cette Fête de plus de trente jours est-elle célébrée avec un éclat qui rappelle nos plus grandes solennités? Depuis quand le nom de Marie a-t-il été adopté par un grand nombre d'hommes et par l'immense majorité des femmes? Évidemment, mes frères, depuis l'érection de la grande Archiconfrérie. Tous les ordres, toutes les œuvres, toutes les associations, l'élite des paroisses de la Chrétienté; des diocèses entiers; les Pontifes et les Rois et au-dessus de tous, le Père commun des Fidèles ont tourné des regards suppliants vers le Sanctuaire de Notre-Dame-des-Victoires. Qui sait si ce n'est pas à la ferveur des prières adressées au Saint Cœur de la Mère de Dieu que nous devrons la proclamation solennelle du dogme de l'Immaculée Conception[1] ?

Cependant, mes chers frères, si beaucoup de plaies ont été fermées, il en reste encore de bien douloureuses, de bien saignantes. Tant que la balance du bien ne l'emportera pas sur celle du mal, que le Dimanche sera scandaleusement profané, que la sainte Communion sera lâchement abandonnée, je tremblerai pour ma chère patrie. Ne vous paraît-elle pas toujours osciller entre les deux pôles de la Justice et de la Miséricorde de Dieu? Malheur à nous, si nous laissons se ralentir notre zèle, si nous ne profitons pas des avertissements de la Providence ! Ne voyez-vous pas le glaive du Seigneur suspendu sur nos têtes? L'Ange exterminateur l'agitait autrefois au-dessus du château de Rome qui porte encore son nom[2], pendant que pour faire cesser les ravages

[1] La piété vive envers Marie, la confiance avec laquelle des hommes encore étrangers aux pratiques commandées par l'Église se prémunissaient du signe sacré de l'Immaculée Conception, LA MULTIPLICITÉ DES CONVERSIONS OBTENUES DU CŒUR MISÉRICORDIEUX DE CETTE VIERGE TRÈS-PURE, étaient un sujet de joie pour les pasteurs attentifs à cet heureux mouvement. (Homélie prononcée par Mgr. Pie, évêque de Poitiers, dans son Église cathédrale, le jour de l'Immaculée Conception.) — [2] Le château Saint-Ange.

de la peste, on portait dans toutes les rues de la ville, par l'ordre de saint Grégoire le Grand, une Image miraculeuse de la Sainte Vierge. A la vue de la Mère de bonté, l'Ange remit son épée dans le fourreau[1]. Recourons au Cœur de Marie, et si nous savons l'invoquer et l'aimer, elle dira de nouveau avec le prophète Jérémie : « Glaive du Seigneur! ne te reposeras-tu jamais? Rentre dans ton fourreau, refroidis-toi et dors[2]! »

Le grand miracle que je viens de vous raconter me fait souvenir du titre de *Regina cœli*, « Reine du ciel, » qui fut donné à Marie en cet occasion. C'est dans les Cieux qu'il faut nous élancer si nous voulons comprendre la sublimité et la profondeur du Cœur Bienheureux de notre Mère. Mais saint Paul, qui nous a invités à mesurer la hauteur de ce Mystère, ne désespère-t-il pas lui-même d'atteindre à cette élévation incommensurable! « Il avait vu quelque » chose de cette gloire, disons mieux, il en avait ouï quel- » que chose dans la proximité du lieu où il fut ravi. N'atten- » dons pas qu'il nous en dise des particularités : il en parle, » s'écrie Bossuet, comme un homme qui avait vu quelque » chose d'extraordinaire, qui ne nous en fait la description » qu'en méprisant tout ce que vous lui pouvez apporter, au » prix de ce qu'il a vu, ou bien en avouant qu'il ne saurait l'ex- » pliquer. Il en marque quelques conditions générales qui » nous laissent dans la même ignorance où il nous a trouvés. » *Ut sciatis cum omnibus sanctis quæ sit longitudo, et latitudo,* » *et sublimitas, et profundum*[3], afin que vous compreniez, » avec tous les Saints, quelle est la longueur, la largeur, la » hauteur et la profondeur de ce mystère. Ne vous semble- » t-il pas entendre un homme, qui aurait vu quelque magni- » fique palais, semblable à ces châteaux enchantés de qui » nous entretiennent les poëtes, et qui ne parlerait d'autre » chose, sinon de la hauteur des édifices, de la largeur des

[1] Baronius, *Annales de l'Église*, an 590. — [2] Mucro Domini, usquequo non quiesces? Ingredere in vaginam, refrigerare et sile. Jér. 47. — [3] Éphés. 3.

» fossés, de la profondeur des fondements, de la longueur » prodigieuse de la campagne qu'on découvre ; au reste il ne » peut pas donner une seule marque pour le reconnaître, ni » en faire une description qui ne soit grossière : tant il est » ravi en admiration de ce beau spectacle ! Voilà à peu près » ce que fait le grand Apôtre : il ne nous exprime la gran- » deur des choses qu'il a vues que par l'empressement où » il est de les décrire et par la peur qu'il a d'en venir à » bout. Demandez-lui-en des particularités, il vous dira que » cela est inconcevable : tout ce que vous pouvez lui dire » n'est rien à comparaison. Parlez-lui des grandeurs de ce » monde et de toute la beauté de l'univers, pour savoir du » moins ce que c'est que ce royaume par comparaison et par » ressemblance ; il n'a rien à vous dire, sinon : *existimavi* » *sicut stercora* : j'ai tout regardé comme du fumier[1]. Ne lui » alléguez point le témoignage de vos yeux et de vos oreilles : » Dieu agit ici par des moyens inconnus... C'est pourquoi » l'œil qui voit tout ce qu'il y a de beau dans le monde, n'a » rien vu de pareil ; l'oreille par laquelle notre âme pénètre » les choses les plus éloignées, n'a rien entendu qui appro- » che de la grandeur de ces choses ; l'esprit à qui Dieu n'a » point donné de bornes dans ses pensées, toujours abon- » dant à se former des idées nouvelles, ne saurait se figurer » rien de semblable : *Neque oculus vidit, neque auris au-* » *divit, neque in cor hominis ascendit quæ præparavit Deus* » *diligentibus se*[2] : « l'œil n'a point vu, L'oreille n'a point en- » tendu, l'esprit de l'homme n'a jamais conçu ce que Dieu » a préparé pour ceux qui l'aiment[3] » Dieu, dit-il, sera tout » en tous[4] : « Que peut-on entendre de plus court ? Que » peut-on imaginer de plus vaste ou de plus immense ? Dieu » est un, et en même temps il est tout ; et étant tout à lui- » même, parce que sa propre grandeur lui suffit, il est tout » encore à tous les élus, parce qu'il remplit par sa plénitude

[1] Philipp. 3. — [2] I Cor. 2. — [3] Bossuet, 2e sermon pour la fête de tous les Saints. — [4] I Cor. 15.

» leur capacité tout entière et tous leurs désirs. S'il leur » faut un triomphe pour honorer leur victoire, Dieu est tout. » S'ils ont besoin de repos pour se délasser de leurs travaux, » Dieu est tout. S'ils demandent la consolation après avoir » saintement gémi parmi les amertumes de la pénitence, » Dieu est tout. Dieu est la lumière qui les éclaire, Dieu est » la gloire qui les environne, Dieu est le plaisir qui les trans- » porte, Dieu est la vie qui les anime, Dieu est l'éternité qui » les établit dans un glorieux repos....

» O largeur! ô profondeur! ô longueur sans bornes, et » inaccessible hauteur!... Allons ensemble, mes frères, » entrons en cet abîme de gloire et de majesté. Jetons-nous » avec confiance sur cet Océan; ayons notre guide et notre » étoile, je veux dire la Sainte Vierge[1]!... Je créerai, dit le » Seigneur, un nouveau ciel et une nouvelle terre, et toutes » les angoisses seront oubliées et ne reviendront jamais. » Mais vous vous réjouirez et votre âme nagera dans la joie » durant toute l'éternité dans les choses que je crée pour » votre bonheur. Car je ferai que Jérusalem sera toute trans- » portée d'allégresse et que son peuple sera dans le ravisse- » ment. Et moi-même je me réjouirai en Jérusalem et je triom- » pherai de joie dans la félicité de mon peuple. Réjouissez-vous » avec elle, ô vous qui l'aimez; réjouissez-vous avec elle » d'une grande joie, et sucez avec elle par une foi vive la » mamelle de ses consolations divines, afin que vous abon- » diez avec elle en délices spirituelles, parce que le Seigneur » a dit: Je ferai couler sur elle le fleuve de la paix et ce tor- » rent se débordera avec abondance: toutes les nations de » la terre y auront part, et avec la même tendresse qu'une » Mère console son enfant, ainsi je vous consolerai[2]. »

[1] Bossuet, 3e id. lb. — [2] Ecce enim ego creo cœlos novos et terram novam. Oblivioni traditæ sunt angustiæ priores, et non ascendent super cor. Gaudebitis et exultabitis usque in sempiternum in his quæ ego creo: quia ecce ego creo Jerusalem exultationem, et populum ejus gaudium. Et exultabo in Jerusalem, et gaudebo in populo meo... Lætamini cum Jerusalem, et exultate in ea omnes qui diligitis eam; gaudete cum gaudio...; ut sugatis et re-

Vous vous rappelez, mes frères, que nous faisions l'application de ces magnifiques paroles d'Isaïe à la Jérusalem de la terre, lorsqu'elle avait le bonheur de posséder encore la Mère de Dieu; mais c'est à la Jérusalem des Cieux qu'elles conviennent dans leur sens précis et littéral; c'est là que Dieu est tout en tous; c'est là que Marie reçoit aussi tous les Élus dans son Cœur. Jamais saint Bernard n'a mieux parlé que lorsqu'il nous a dépeint la félicité des habitants de la Cité de Dieu entièrement complétée par la possession de la Reine des Anges et des hommes : *Supernorum gaudia cumulavit augmentis*; « elle a augmenté ces joies qui paraissaient déjà infinies, *adeo ut et ista jam cœlestis patria clarius rutilet Virgineæ lampadis irradiata fulgore*, » à ce point que la maison de notre Père brille d'un nouvel éclat, quand elle est éclairée de la douce lumière qu'y répand la lampe de la Vierge[1]. « Les concerts de la Jérusalem céleste retentissent au Tabernacle très-pur qu'habite dans la Cité de Dieu l'auguste Mère du Sauveur. Environnée du chœur des veuves, des femmes fortes et des vierges sans tache, Marie est assise sur un trône de candeur. Tous les soupirs de la terre montent vers ce trône par des routes secrètes; la Consolatrice des affligés entend le cri de nos misères les plus cachées. Elle porte aux pieds de son Fils, sur l'autel des parfums, l'offrande de nos pleurs. Les Esprits gardiens des hommes viennent sans cesse implorer, pour leurs amis mortels, la Reine des miséricordes. Les doux Séraphins de la Grâce et de la Charité la servent à genoux; autour d'Elle se réunissent encore les personnages touchants de la Crèche, Gabriel, Anne et Joseph; les Bergers de Bethléem et les

pleamini ab ubere consolationis ejus, ut mulgeatis et deliciis affluatis ab omnimoda gloria ejus... Ecce ego declinabo super eam quasi fluvium pacis, et quasi torrentem inundantem gloriam gentium. Quomodo si cui mater blandiatur, ita ego consolabor vos. Is. 65 et 66.

[1] Saint Bernard, 1er sermon de l'Assomption.

» Mages de l'Orient. On voit aussi s'empresser dans ce lieu » les enfants morts *après le baptême*, et qui, transformés » en petits Anges, semblent être devenus les compagnons » du Messie au berceau. Ils balancent devant leur Mère cé- » leste des encensoirs d'or qui s'élèvent et retombent avec » un bruit harmonieux, et d'où s'échappent en vapeur lé- » gère des parfums d'amour et d'innocence[1]. »

Mais si l'Apocalypse nous autorise à employer ces poétiques images, souvenez-vous, Chrétiens, mes frères, qu'elles n'égaleront jamais l'inexprimable magnificence des réalités divines. « Quel doit être cet ouvrage à qui la création de cet univers » n'a servi que de préparation, que Dieu a regardé dans » toutes ses actions, qui était le but de tous ses désirs, enfin » après l'exécution duquel il veut se reposer toute l'éter- » nité? Il y aura de quoi contenter cette nature infinie. Lui » qui a trouvé que la création du monde n'était pas une » entreprise digne de lui, se contentera après avoir con- » sommé le nombre de ses Élus. Toute l'Éternité, il ne fera » que leur dire : Voilà ce que j'ai fait ; voyez! N'ai-je pas » bien réussi dans mes desseins? Pouvais-je me proposer » une fin plus excellente[2]? » Toute l'Éternité, Jésus répan-

[1] Chateaubriand, *les Martyrs*, liv. III. — Le moment approche où la poésie chrétienne, dans la ferveur de sa résurrection, racontera de vous, ô Marie! des choses que n'ont point racontées ni les vitraux de nos vieilles cathédrales, ni les Vierges de Raphaël, ni les accords du Pergolèse..... Vous monterez sur le trône de la poésie spiritualisée. Elle chante, cette poésie, les mystères de la vie et de la mort, l'antique douleur et les joies futures, et vous avez le secret de ces choses et de leur harmonie intime, ô Mère de douleur et de bénédiction! L'encens est pur et belles sont les fleurs que la main des vierges effeuille sur le pavé de vos chapelles; mais la voix de toute l'âme, mais la sainte poésie qui se sent à l'étroit sur cette terre, qui a le pressentiment d'un monde plus beau, qui veut respirer l'infini, qui renferme au fond de tous ses chants une prière cachée, monte plus haut que le parfum des fleurs et de l'encens. Elle arrive jusque-là où vous êtes, là d'où vous voyez sous vos pieds les étoiles germer, comme des fleurs de lumière, dans les champs illimités de l'espace, et la création se balancer comme un encensoir éternel. (Mr. Gerbet, *le Livre des Saintes.*)

[2] Bossuet, 1er sermon pour la fête de tous les Saints.

dra son Cœur dans le Cœur de sa Mère; Marie, le chef-d'œuvre du Seigneur, versera sur les bienheureux les glorieuses clartés dont l'a fait resplendir le Soleil de Justice[1]. « Dieu n'a-t-il pas fait raconter par ses Saints toutes les » merveilles que sa souveraine puissance a affermies, afin » qu'elles subsistent éternellement pour sa gloire? Il sonde » l'abîme et l'âme des hommes, et pénètre dans les replis de » leur cœur.... Il a manifesté les miracles de sa sagesse, lui » qui est avant tous les siècles et pour tous les siècles.... » Que ses œuvres sont admirables, et ce qui brille à nos yeux » n'en est qu'un faible rayon! Toutes vivent et demeurent » pour jamais et toutes lui obéissent.... Il a donné à chacun » ce qu'il a de bon. Et qui se rassasiera en voyant sa gloire? » Le firmament est beau dans sa hauteur.... Le soleil est » l'œuvre admirable, le flambeau du Très-Haut. Il brûle la » terre en son midi, et qui peut soutenir l'aspect de son » ardeur? Il brûle comme la fournaise...., il lance des rayons » de feu, et sa vive lumière éblouit les yeux. Admirable est » le Seigneur qui l'a créé.... Et la lune est le signe des jours » de fête.... Les mois prennent son nom, et sa splendeur va » toujours en croissant jusqu'à ce qu'elle soit entière. Une » armée luit dans le firmament et brille dans le ciel. La » beauté du ciel est l'éclat des étoiles; c'est le Seigneur qui » éclaire l'univers du haut des cieux. A la parole de Dieu, » elles sont prêtes à paraître, et elles sont infatigables dans » leurs veilles. Considère l'arc-en-ciel, et bénis Celui qui » l'a fait : qu'il est beau dans sa splendeur[2]! »

Ainsi Dieu traçait, dès les anciens jours, la peinture de ce ciel qui ne passera point, de ce soleil qui n'aura point de couchant, de cette lune qui brillera d'un éclat immortel, de ces étoiles qui ne s'éteindront jamais. Cité de Dieu, de Jésus, de Marie, des Anges, des Saints, que nous sommes heureux d'avoir entendu célébrer vos merveilles : *Gloriosa*

[1] Sol illuminans per omnia respexit et gloria Domini plenum est opus ejus. Eccli. 42. — [2] Id. 42 et 43.

dicta sunt de te, civitas Dei[1] ! Elle sera donc accomplie, l'alliance de nos cœurs et du Cœur Divin de Jésus et du Cœur Immaculé de Marie. Notre Mère dira donc à son Fils ce que le Fils dit à son Père : « Je suis en eux, et vous êtes en » moi, et pour qu'ils soient consommés dans l'unité, je leur » ai donné la clarté que vous m'avez donnée, afin qu'ils » soient un comme nous.... Ceux que vous m'avez donnés, » je demande qu'ils soient où je suis moi-même, oui, qu'ils » soient avec moi pour partager ma gloire[2]. — Vous êtes le » Dieu des Victoires, et vous êtes assis sur le Trône de » votre Père[3]. O mon Fils, ô mon Dieu! vous m'avez fait » asseoir à votre droite comme une Reine revêtue de son » manteau d'or[4]; je donnerai au vainqueur de s'asseoir avec » moi sur mon Trône, et je conserverai dans l'Éternité le » titre auguste de Notre-Dame-des-Victoires! »

J'ai entendu parler dernièrement d'une jeune personne qui a fait abjuration du Protestantisme pour se consacrer au service de Marie. Devineriez-vous, mes frères, le motif qui détermina sa conversion? Ce fut uniquement cette considération dont le Saint-Esprit lui fit sentir toute la force : « J'ai » un Père qui est aux Cieux; il n'est pas possible qu'il ne » m'y ait pas donné une Mère. » — Je vous cite textuellement ses propres expressions.

Oui, nous avons une Mère aux Cieux. Sans la bienheureuse espérance, quand nous perdons notre mère sur la terre, nous tomberions dans un abattement dont personne ne pourrait nous relever. Mais notre Mère des Cieux nous la rendra, revêtue de la robe de gloire, couronnée du diadème incorruptible. O Mère de Dieu, ô Mère des hommes, MÈRE ADMIRABLE au delà de toute comparaison, Mère digne

[1] Ps. 86. — [2] Ego in eis, et tu in me, ut sint consummati in unum. Dedi eis claritatem quam dedisti mihi ut sint unum sicut et nos. — Pater, quos dedisti mihi, volo ut ubi sum ego et ibi sint mecum, ut videant claritatem meam quam dedisti mihi. Jean, 17. — [3] Qui vicerit, dabo ei sedere mecum in throno meo, sicut et ego vici, et sedi cum Patre meo in throno ejus. Apoc. 3. — [4] Astitit regina a dextris tuis, in vestitu deaurato. Ps. 44.

du souvenir des bons[1], Mère immortelle, vous renfermez dans l'immensité de votre Cœur toutes les âmes de l'Église militante, de l'Église souffrante, de l'Église triomphante! Ah! que vous avez bien entendu la prière que vous adresse si souvent la Famille de votre Fils: *Monstra te esse Matrem :* Montrez-nous que vous êtes Mère, que vous avez pour nous le Cœur d'une Mère, que nous devons avoir pour vous un cœur d'enfant! O Mère incomparable, votre tendresse maternelle et notre piété filiale seront donc des vertus de l'Éternité!...

Mais l'heure est venue où nous devons vous supplier de nous recevoir dans votre Cœur comme « dans le vrai sé- » jour de tous ceux qui possèdent la joie, » *sicut lætantium omnium habitatio est in te*[2].

CONSÉCRATION

AU SAINT ET IMMACULÉ CŒUR DE MARIE.

Cœur très-pur! par nous-mêmes, nous ne méritons pas que vous vous attendrissiez sur nos maux; mais nous représentons la valeur du Sang de Jésus, votre Fils adorable, qui a été crucifié pour nous, et des larmes compatissantes que vous avez répandues quand vous étiez crucifié avec lui sur le Calvaire. Daignez donc agréer l'hommage de notre cœur. Nous sommes prosternés à cet Autel pour vous le dédier, vous le dévouer, vous le consacrer. Recevez-le, ô Cœur de Marie!

Cœur souffrant! vous êtes toujours transpercé par le glaive de la douleur. Les péchés des enfants des hommes, leurs blasphèmes, leurs scandales, leur froid mépris vous pénètrent encore d'affliction et d'amertume. *Pœnas mecum divide :* Faites-nous partager votre Calice, donnez-nous de

[1] Supra modum Mater mirabilis et bonorum memoria digna. II Mac. 7. — [2] Ps. 86.

vous alléger le poids de votre Croix, permettez-nous de joindre nos prières aux vôtres pour que l'iniquité soit détruite et que le règne de Dieu nous arrive. Nous aussi nous voudrions coopérer à la conversion des infidèles, des hérétiques, des pauvres pécheurs; c'est le plus ardent désir de notre cœur. Recevez-en l'expression, ô Cœur de Marie!

Cœur magnanime! ce qui nous manque le plus, en nos jours de découragement et de défaillance, c'est la force qui nous serait si nécessaire pour combattre tous nos ennemis du dehors et du dedans, le monde et le démon, les trois concupiscences et toutes les passions dont elles sont l'impur foyer. Oh! que ne pouvons-nous réduire sous le joug de l'Évangile tous les ennemis de Jésus qui sont aussi les vôtres! *Da mihi virtutem contra hostes tuos.* Donnez-nous le courage et l'intrépidité; ne permettez pas qu'il se trouve jamais un esclave du respect humain parmi les serviteurs de Notre-Dame-des-Victoires. Fortifiez notre cœur; nous vous le donnons, recevez-le avec toutes ses faiblesses, changez-le, affermissez-le, ô Cœur de Marie!

Cœur aimant! fermez les plaies de l'Église et de l'État, protégez cette France qui met en vous sa plus chère, sa plus douce espérance, étouffez les discordes, rapprochez les cœurs. Ne permettez pas que le nôtre soit resserré par l'égoïsme, flétri par la cupidité, desséché par l'ingratitude, ulcéré par la haine, endurci par le ressentiment et la vengeance. Nous vous l'apportons; recevez-le, ô Cœur de Marie!

Cœur de notre Mère! prenez-nous donc puisque vous daignez nous aimer! Nous étions à vous déjà comme votre conquête; nous voulons être à vous encore comme un hommage libre de respect, de dévouement et de reconnaissance, ô Cœur de la plus noble des reines, de la plus généreuse et de la meilleure des mères! nous sommes à vous par le choix de nos âmes! Recevez-nous et surtout gardez-nous toujours! Élevez-nous! sanctifiez-nous! faites briller sur nous un pur reflet de votre grâce! Qu'on reconnaisse en

nous, vos disciples, votre postérité, votre vivant domaine! Nous sommes vos enfants. Faites que nous ne soyons jamais indignes d'un si beau titre et que nous ne mentions pas à ce sang glorieux qui coule dans nos veines. Qu'on vous retrouve en nous à toute heure, qu'on vous sente respirer en nous. Présidez à nos pensées, réglez nos sentiments : soyez dans nos yeux, dans notre bouche, dans nos cœurs : jugez, aimez, décidez et parlez en nous, que nous soyons transformés en vous : ou plutôt soyez tout en tous, que nous ne vivions plus, que vous viviez en nous[1]. Voilà notre cœur; recevez-le, ô Cœur de Marie!

Cœur de la Mère de Dieu! faites de tous nos cœurs un cœur et une âme, *cor unum et anima una*. Oh! nous voudrions que toutes les âmes vinssent se joindre dans une seule âme, que tous les cœurs vinssent se fondre dans un seul cœur pour se consacrer au Cœur de Jésus qui est le Cœur vivant du Dieu vivant, à votre Cœur maternel qui nous retrace si vivement le Cœur de Jésus notre Frère, et le Cœur de Dieu notre Père! Que votre Saint Cœur, ô Mère chérie, nous unisse tous, avec Dieu et les hommes, dans la religion et dans la paix, dans la justice et la charité, sans que rien nous sépare jamais, ni la tribulation, ni la mort, ni le temps, ni l'éternité!

Amen.

[1] Nous avons emprunté quelques expressions à l'admirable Acte de consécration du diocèse de Troyes au Sacré-Cœur de Jésus, par son noble et éloquent Évêque, M^r^. Cœur.

FIN.

TABLE.

Pages.

APPROBATION DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE MEAUX. I
DÉDICACE. III
PRÉFACE. V
30 AVRIL.— **Discours d'ouverture.**— Importance du mois de Marie. 1

PREMIÈRE PARTIE.

MARIE EST APPELÉE A DEVENIR LA MÈRE DE DIEU ET DES HOMMES.

1er MAI. — Desseins éternels de Dieu sur Marie. 23
2 MAI. — Emblèmes de Marie. 37
3 MAI. — Figures de Marie. 51
4 MAI. — Prophéties relatives à Marie. 63
5 MAI. — Famille de Marie. 74
6 MAI. — Immaculée Conception de Marie. 87
Addition à la conférence du 6 mai. — Fragment inédit de Bossuet sur l'Immaculée Conception. 117
Exorde pour le IIIe sermon sur la Conception de la sainte Vierge. 119
7 MAI. — Marie chef-d'œuvre de la nature. 124
8 MAI. — Saint Nom de Marie. 138
9 MAI. — Marie modèle d'innocence pour l'enfance. 153
10 MAI. — Marie modèle de vertu pour la jeunesse. 167

DEUXIÈME PARTIE.

MARIE MÈRE DE DIEU.

11 MAI. — La Vierge. 183
12 MAI. — La Salutation angélique. 199
13 MAI. — Le Chef-d'œuvre de la grâce. 214
14 MAI. — L'Incarnation divine. 225
15 MAI. — La Mère admirable. 238
16 MAI. — Les prémices de la Grâce. 255
17 MAI. — Les premières joies de la Mère de Dieu. 268
18 MAI. — Les premières épreuves de la Mère de Dieu. 283
19 MAI. — Vie intérieure de la Mère de Dieu. 293
20 MAI. — L'aimable Mère. 305

TROISIÈME PARTIE.

MARIE MÈRE DES HOMMES.

21 MAI. — La Mère de douleur. 323
22 MAI. — L'Adoption maternelle. 343

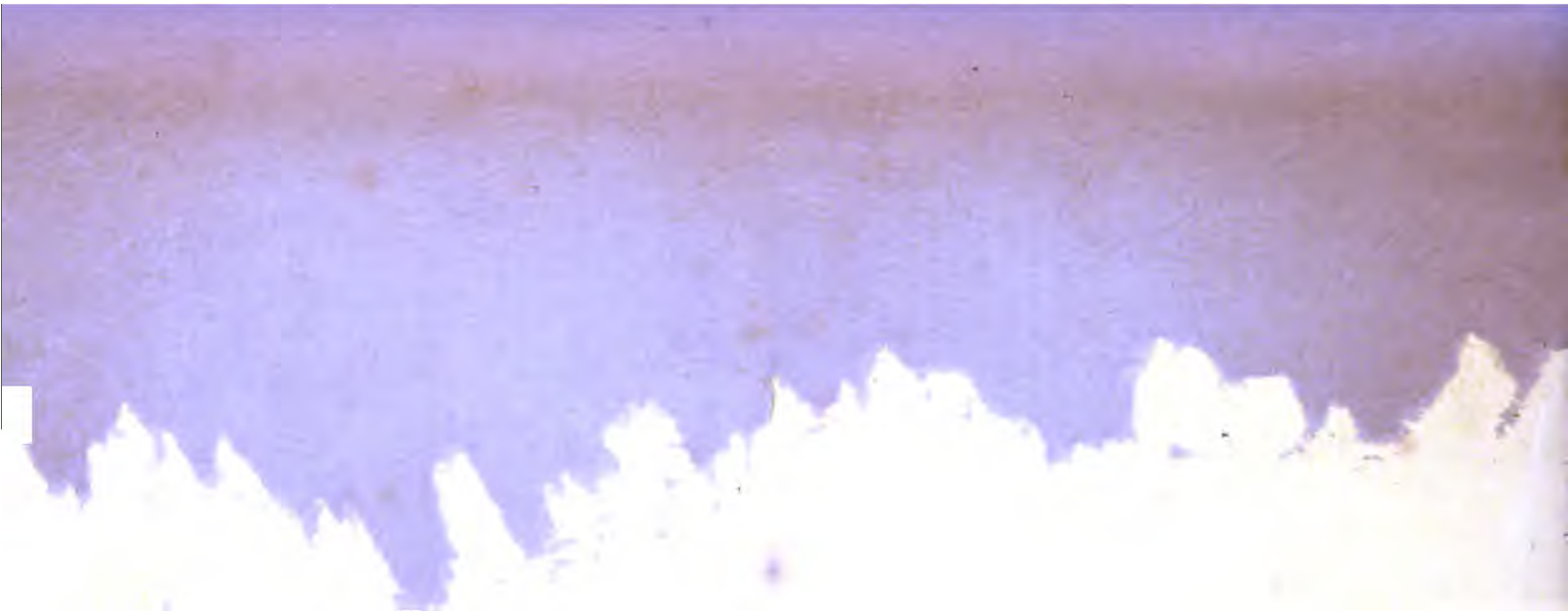
Pages.

23 MAI. — La Piété filiale. 359
24 MAI. — Le berceau de l'Église. 378
25 MAI. — Le Chef-d'œuvre de la gloire. 408
26 MAI. — La Patronne de la Foi. 440
27 MAI. — Notre-Dame-d'Espérance. 471
Addition à la conférence du 27 mai. 506
28 MAI. — La Mère de miséricorde. 513
29 MAI. — La Mère de la charité. 544
30 MAI. — Notre-Dame-des-Victoires. 573
31 MAI. — **Discours de clôture.** — Le Saint Cœur de Marie. . . . 598
Consécration au Saint et Immaculé Cœur de Marie. 628

ERRATA.

Page.	Ligne.		
19	3	*au lieu de*	au Dieu de Marie, *lisez* sous les auspices de Marie.
32	26	—	ce sera la chair, *ajoutez* formée de la chair.
39	26	—	un vase d'or était enfermé dans l'Arche et contenait, *lisez* l'Arche contenait, etc.
52	12	—	sa mort, *lisez* ses persécutions.
65	5	*supprimez* :	et dans la conscience du pécheur.
67	12	*au lieu de*	descendent sous la forme de, *lisez* sont représentés par les.
100	18	—	impurs dans leur origine, *lisez* coupables de péché.
112	24	—	la Grâce sanctifiante, *lisez* la plénitude de la Grâce.
113	25	—	Infini, *lisez* Inestimable.
128	2	—	esprit, *lisez* espérance.
131	26	—	Nativité, *lisez* Conception.
151	6	—	notre nature spirituelle, *lisez* principe de notre vie surnaturelle.
168	10	—	divine, *lisez* sur la terre.
214	23	*supprimez* :	qu'il avait sans doute récitée avec Marie.
222	30	*au lieu de*	le Vin, l'Eau, triple, *lisez* le Vin mêlé d'Eau, double.
252	7	—	moule, *lisez* tabernacle.
256	4	—	pourra seul illuminer, *lisez* illuminera.
259	14	*après* Foi,	*ajoutez* : dont parle l'Évangile.
260	14	*au lieu de*	n'avait eu que, *lisez* avait eu sans doute plus que.
263	21	—	de Celui qui fut son parent, *lisez* du Sauveur, son parent et son Dieu.

Paris. — Imprimé par E. THUNOT et Cᵉ, rue Racine, 26.



MÊME LIBRAIRIE.

ORAISON FUNÈBRE de la très-révérende mère Marie de Saint-Basile, supérieure, seconde fondatrice de l'ordre de Notre-Dame de la Miséricorde, prononcée le 19 avril 1852 dans l'église du monastère de Paris, par M. l'abbé le Bastier, chanoine honoraire de Carcassonne. In-8. 1 fr.

CONFÉRENCES DONNÉES A NOTRE-DAME DE PARIS, par M. l'abbé Plantier, chanoine honoraire de Paris et de Belley; professeur à la Faculté de théologie de Lyon. 2 beaux vol. in-8. 10 fr.

On vend séparément:

— Carême de 1847. **Des erreurs actuelles sur la religion.**
— Avent de 1847. **De l'Église comme autorité doctrinale.** 1 vol. 5 fr.
— Avent de 1848. **De l'Église comme société divine.** 1 vol. 5 fr.

M. l'abbé Plantier a rempli trois stations à la chaire de Notre-Dame de Paris, où il fut appelé par Mgr Affre, de glorieuse mémoire. Il n'est pas resté au-dessous de ses illustres prédécesseurs, le R. P. de Ravignan et le R. P. Lacordaire. Son style, exempt de néologismes, quoique riche en images, offre au plus haut degré les qualités précieuses de la pureté et de la clarté. Les divisions se dessinent nettement. La marche est sage, méthodique, facile à suivre, la logique forte et serrée, la pensée toujours abondante et féconde.

COURS D'INSTRUCTION RELIGIEUSE, ou Exposition complète de la doctrine catholique; par le Directeur des catéchismes de Saint-Sulpice. 4 beaux vol. in-12. 9 fr.

Ce Cours d'instruction est divisé en quatre parties : la première est exclusivement consacrée à établir la divinité du christianisme; la seconde traite de la constitution et de l'autorité de l'Église, dont elle expose ensuite les enseignements dogmatiques, en suivant l'ordre du symbole; la troisième a pour objet la morale; la quatrième traite des sacrements, de la prière publique, du saint sacrifice et des fêtes, en un mot du culte public.

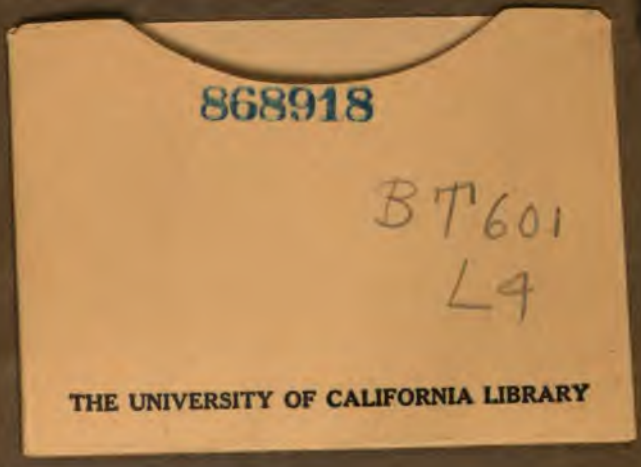
EXPOSITION DE LA RELIGION CHRÉTIENNE mise à la portée de tout le monde; par le Directeur des catéchismes de Saint-Sulpice 1 vol. in-18 (6 feuilles 1/2). 60 cent.; par la poste : 90 cent.

Ce petit volume s'adresse à tout le monde, aux savants, aux hommes du peuple, aux jeunes enfants. Les vérités de la Religion sont pour tous les hommes : les preuves fondamentales que Dieu nous a données de la divinité du Christianisme et de l'autorité de l'Église ont un éclat et une force qui portent la conviction dans tous les esprits; les enfants les comprennent, et elles persuadent les savants, si ceux-ci les considèrent avec un sincère désir de connaître la vérité et d'en devenir meilleurs.

Ce petit livre sera certainement lu avec intérêt. Les hommes instruits y retrouveront avec plaisir ce qu'ils ont appris dans leur enfance, et ce que peut-être ils avaient en partie oublié. Les autres y puiseront une connaissance précise de la Religion et des vérités qu'elle nous enseigne.

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Cᵉ, rue Racine, 26.

YC101699


868918

BT601
L4

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

dra son Cœur dans le Cœur de sa Mère; Marie, le chef-d'œuvre du Seigneur, versera sur les bienheureux les glorieuses clartés dont l'a fait resplendir le Soleil de Justice[1]. « Dieu n'a-t-il pas fait raconter par ses Saints toutes les » merveilles que sa souveraine puissance a affermies, afin » qu'elles subsistent éternellement pour sa gloire? Il sonde » l'abîme et l'âme des hommes, et pénètre dans les replis de » leur cœur.... Il a manifesté les miracles de sa sagesse, lui » qui est avant tous les siècles et pour tous les siècles.... » Que ses œuvres sont admirables, et ce qui brille à nos yeux » n'en est qu'un faible rayon! Toutes vivent et demeurent » pour jamais et toutes lui obéissent.... Il a donné à chacun » ce qu'il a de bon. Et qui se rassasiera en voyant sa gloire? » Le firmament est beau dans sa hauteur.... Le soleil est » l'œuvre admirable, le flambeau du Très-Haut. Il brûle la » terre en son midi, et qui peut soutenir l'aspect de son » ardeur? Il brûle comme la fournaise...., il lance des rayons » de feu, et sa vive lumière éblouit les yeux. Admirable est » le Seigneur qui l'a créé.... Et la lune est le signe des jours » de fête.... Les mois prennent son nom, et sa splendeur va » toujours en croissant jusqu'à ce qu'elle soit entière. Une » armée luit dans le firmament et brille dans le ciel. La » beauté du ciel est l'éclat des étoiles; c'est le Seigneur qui » éclaire l'univers du haut des cieux. A la parole de Dieu, » elles sont prêtes à paraître, et elles sont infatigables dans » leurs veilles. Considère l'arc-en-ciel, et bénis Celui qui » l'a fait : qu'il est beau dans sa splendeur[2]! »

Ainsi Dieu traçait, dès les anciens jours, la peinture de ce ciel qui ne passera point, de ce soleil qui n'aura point de couchant, de cette lune qui brillera d'un éclat immortel, de ces étoiles qui ne s'éteindront jamais. Cité de Dieu, de Jésus, de Marie, des Anges, des Saints, que nous sommes heureux d'avoir entendu célébrer vos merveilles : *Gloriosa*

[1] Sol illuminans per omnia respexit et gloria Domini plenum est opus ejus. Eccli. 42. — [2] Id. 42 et 43.